





Digitized by the Internet Archive
in 2013

I
(221)

8004

CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

DEUX CENT TRENTIÈME FASCICULE

CINQUANTENAIRE

DE

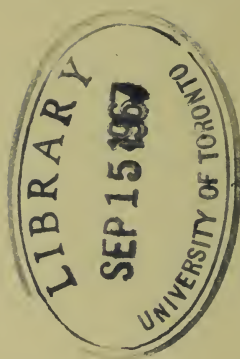
L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1921

Tous droits réservés.



61-5
20-5

CINQUANTAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MÉLANGES PUBLIÉS PAR LES DIRECTEURS D'ÉTUDES
DE LA SECTION
DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1921

Téléphone Gobelins 28-20

Cet ouvrage forme le fascicule n° 230 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

DEUX CYLINDRES SOLAIRES

I

En Babylonie, le groupe des petits cylindres dits *kunukku* ou cachets, qui représentaient Šamaš debout, en action, se partagent en deux catégories principales. Sur les uns, le dieu figure comme un géant armé, *escaladant* la montagne de l'orient, d'où il s'élance pour fournir sa carrière; sur les autres, où ce premier motif s'atténue, s'atrophie et passe au second plan, le dieu apparaît surtout comme un *lutteur* prêt à pourfendre la Ténèbre, la Nue et tous ses obscurs blasphémateurs¹.

De la première sorte, voici un exemplaire des plus anciens en date, et partant, aussi un des plus classiques, laissant loin derrière lui un lot connu de faibles imitations ou vulgaires pastiches².

C'est, en effet, à l'époque d'Agadé et à l'époque d'Ur que les cylindres importants présentaient, sur deux colonnes, une légende comprenant une dédicace au roi, et le nom de l'auteur ou pieux donateur (avec titre et filiation), terminés par ces mots : *arad-žu* « ton serviteur »³.

Il n'est que de regarder notre exemplaire, pour lui assigner non pas l'époque d'Ur, mais celle d'Agadé (2800). La composition du tableau et l'exécution remarquable du travail ne permettent aucune hésitation. Nous n'en aurons pas,

1. Cf. coll. de Clercq, n° 85; coll. Guimet, n° 27; coll. Cugnin, n° 15; *Rev. d'Assyr.*, XIV, p. 134, n° 10, et tous ceux que reproduit H. Ward (*The Seal Cylinders*, pp. 88 et suiv.).

2. Haut : 0^m05, développement : 0^m11; appartient à M. Minassian.

3. Il ne reste, cette fois, que ce mot et le cadre des lignes.

hélas! toute la joie; l'état de conservation en est lamentable, mais tel détail suffit amplement à juger l'œuvre dans son ensemble, comme un modèle de cette glyptique particulière.

L'orientation de la scène est, sur l'original, au rebours de la vérité. Mais, dessus l'empreinte, Šamaš-levant se trouvait tourné vers l'ouest, comme il convient à la nature des choses.

De même, la légende étant rétrograde, l'objet, destiné surtout à servir de sceau, présentait, dans l'emploi, les signes dans un sens convenable à la lecture.

Le but utilitaire et personnel de tels objets n'empêchait pas qu'ils exprimassent un hommage à l'égard de chefs qu'on voulait honorer¹.

*
* *
*



La région du Soleil-levant, *šit šamši*, est figurée par une porte à double battant, et par une montagne dite *šad šit šamši*.

Cette porte, aussi bien que la montagne, devait se profiler de haut en bas, du nord au sud, pour ouvrir la voie à Šamaš passant de l'est à l'ouest. Le graveur, comme il arrive habituellement en Babylonie non moins qu'en Égypte,

1. L'hommage du cylindre (cf. *Rev. d'Assyr.*, XIII, p. 18-20) s'adressait principalement de sujets à roi, patési, prince et princesse, — mais il se vouait aussi de scribe-élève à scribe-maître, de scribe à devin, de subalterne à ministre, de femme à mari, de mère à fils, de fils à père constitué en dignité, etc.

les a rangées de front. L'orientation de la marche et de la figure de Šamaš est seule conforme aux lois de la perspective.

La porte située à la limite orientale de la terre, au point où celle-ci se rencontre avec la mer et le ciel, devait se refermer en avant de la montagne. Elle s'appelle *Porte du Ciel*, parce qu'elle donne accès au ciel ou atmosphère.

Elle se composait de deux montants que couronnait, de part et d'autre, un lion de belle allure, motif ordinaire de décoration dans les monuments, et, croyons-nous, sans rapport spécial, dans l'occurrence, avec la mythologie de Šamaš.

Ces deux lions sont figurés de profil, l'un tourné vers l'ouest, l'autre vers l'est. Il est probable que, en fait, dans l'intention de l'artiste, ils sont censés regarder de face le visiteur qui franchit la porte.

Les battants de la porte ouverte se profilent, très étroits, en avant ou en arrière des montants. L'on constate que les panneaux de bois y sont reliés et affermis par plusieurs traverses en métal¹.

La montagne de l'ouest se compose de deux cônes auxquels la perspective de nombreuses cimes d'inégale hauteur donne l'aspect écaillé de pommes de pin. L'élément  est précisément celui qui, dans l'écriture primordiale, désigne la montagne, et la terre elle-même imaginée comme une éminence (.

Šamaš, coiffé de cornes, vêtu d'une robe ouverte, vigoureux sur jambes bien musclées, enjambe l'un des cônes. L'écart est celui d'un ascensionniste qui n'en fait pas à demi ; d'une main, il s'appuie en arrière, de l'autre il brandit un large coutelas dentelé. Ses épaules émettent des faisceaux de rayons.

Par un calcul voulu, les dimensions du dieu sont hors de toute proportion avec les montagnes qu'il escalade : licences coutumières dans la glyptique épique, artifices pour mieux

1. Cf. *dalâte ina mesir siparri urakkis*, j'ai relié les panneaux avec des appliques de cuivre (I Rawl., 28, 11 et *pass.*).

marquer le caractère transcendant, gigantesque, d'un héros.

Les deux gardiens divins apostés de chaque côté de la porte coiffent la mitre à cornes. Têtes de profil, opposées, l'une regardant à l'ouest, l'autre à l'est. Comme nous l'avons dit au sujet des deux lions, — dans la réalité, ils sont censés regarder de face le dieu qui entre. C'est pourquoi certains cylindres retournent cette opposition et font aussi bien s'affronter les deux profils. Poitrines, de face, — les gestes des bras et les jambes sont de profil.

Si l'on excepte les ailes de feu, propres à Šamaš, les trois personnages du tableau portaient un costume identique.

*
* *

Le moment semble venu de se demander comment les Babyloniens concevaient le parcours du Soleil.

Et d'abord, contre Jensen (*Kosmol.*, p. 10), il n'est jamais question, dans les textes, de pénétration du Soleil dans l'envers du firmament, c'est-à-dire, au delà de la calotte hémisphérique, qu'on croyait être solide.

Les passages où il est dit :

istu kirib šamé ellûti ina ašîka
ana kirib šamé ina erébika

(IV Rawl. 17, 2, a, S. P. III, obv. 2),

ne doivent pas être entendus comme si le Soleil quittait un ciel (le ciel extérieur) pour entrer dans un autre ciel (le ciel intérieur), ou inversement.

Ištu kirib, *ana kirib* ne diffèrent pas, pour le sens, de *istu*, *ana*. *Šamé*, d'autre part, signifie, notre atmosphère :

Quand tu te produis du fond du ciel éclatant,
Quand tu entres dans le ciel, etc.,

de même que :

istu šadî rabî šad naqbi ina ašîka
ultu šadî rabî ina ašîka

signifie : Quand tu te produis du fond de la grande montagne, etc., sans qu'il puisse être question de montagne étrangère à notre terre.

Mais, alors, où Šamaš séjournera-t-il durant la nuit ? Après avoir franchi la montagne du couchant (*šad erib šamši*) et la porte qui, à l'occident, ferme le ciel, où évoluera-t-il, avant de rejoindre la porte qui, à l'orient, s'ouvre sur le ciel ?

Ces portes ne séparent pas le ciel extérieur du ciel intérieur qui est notre atmosphère. Non, elles ferment le ciel intérieur au point où il confine à l'horizon avec la mer, sur laquelle ciel et terre reposent. Ces portes sont donc plutôt des *trappes*. Par l'une d'elles, Šamaš pénètre dans le ciel et gagne le haut, en s'aidant de la montagne bordière de la terre au levant ; par l'autre, après être redescendu au soir la montagne bordière de la terre au couchant, il pénètre dans l'*apsu* qu'il contourne pour regagner l'orient au matin.

De là, dans les hymnes, diverses allusions à la présence et à la puissance de Šamaš dans l'*apsu*. « Qui donc, hormis toi, descend dans l'*apsu* ? » etc. De là, dans la figuration des cylindres (assyriens), aux pieds de Šamaš, l'antilope à queue de poisson, c'est-à-dire Êa, le dieu de la mer, la nappe d'eau qui jaillit de vases symboliques, la présence d'adorateurs vêtus de dépouilles de poisson, etc.¹

II

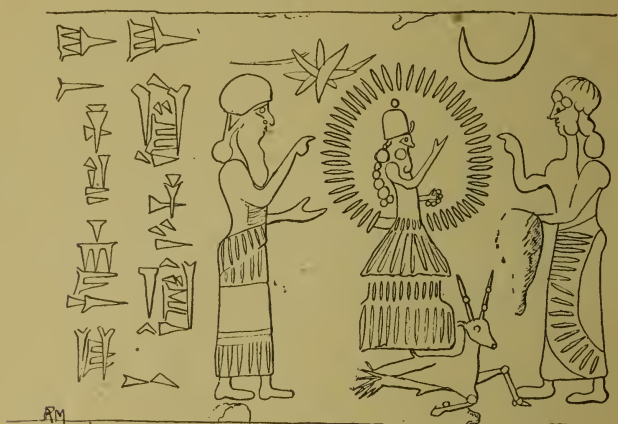
Voici un type de cylindre solaire *assyrien*². Aucun autre, sinon en quelques détails communs, ne lui ressemble, et la dédicace qu'il porte est unique en son genre. Simple bijou, objet votif, ce petit monument n'est pas, par destination,

1. Cf. ci-après.

2. Haut : 0.035, développement : 0^m04. Appartient à M. G. Schlumberger, de l'Institut, qui nous l'a obligeamment communiqué. Légende méconnue dans la reproduction par H. Ward (op. cit., n° 756). Le dessin ci-joint reproduit l'empreinte.

un cachet, comme il ressort explicitement de la teneur de la légende, ainsi que du fait que celle-ci est gravée dans le sens naturel, de gauche à droite.

Le disque solaire, flanqué du croissant de la Lune (Sin) et de l'étoile de Vénus (Ištar), est figuré par un grand cercle scintillant, entourant le buste de Šamaš. Le dieu est coiffé de la *cidaris*, porte longues barbe et perruque, lève un bras en signe de bienvenue, et porte de l'autre une couronne à petits grains qui rappelle l'anneau tenu par le même dieu sur la stèle du Code de Hammurabi.



Le tronc par un évasement conique se prolonge hors du cercle.

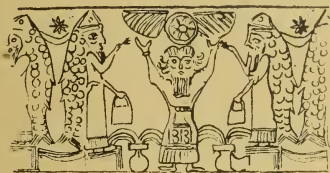
L'orientation de la figure est vers l'ouest, comme il sied au Soleil, dont le nom *Utu* (*sine addito*) est d'ailleurs presque toujours synonyme de Soleil-levant ou Orient.

Ce disque lumineux auréolant une réduction de l'image divine n'est pas, selon nous, la personne du dieu lui-même, mais seulement son emblème, comme le croissant est l'emblème de Sin. On n'aurait, certes, point voulu figurer la personne de Šamaš sous une forme atrophiée, sans membres inférieurs. Aussi bien, quand un jour la fantaisie des artistes vint à munir d'ailes le disque solaire, l'appendice du tronc, prolongé hors du disque, se mua en *queue d'oiseau*.

Notre emblème ainsi atourné s'élève au-dessus d'une sorte de double billot fait d'émissions lumineuses, en ruisellement perpendiculaire.

Ce support repose lui-même sur une antilope terminée en queue de poisson. On sait de reste que c'est là l'emblème de Êa, dieu de la mer. Comme Helios, dans la mythologie grecque, Šamaš-levant sort de l'*apsu* où, pendant la nuit, il a contourné la terre, depuis la montagne du couchant (*šad erib šamši*) jusqu'à la montagne du levant (*šad šit šamši*).

Les relations de Šamaš avec Êa sont bien plus évidentes encore dans le cylindre que nous avons publié dans la *Revue d'Assyriologie*, XVI, p. 109. Šamaš, sous une personification humaine portant son propre disque ailé, y sort du milieu des eaux figurées par deux vases typiques débordants. Il reçoit les hommages de deux prêtres d'Êa, vêtus de dépouilles de poisson.



Les textes religieux ne sont pas muets, à cet égard : Tu es le fort dans la mer d'en haut, tu es le fort dans la mer au fond ! tu surveilles les profondeurs des dieux Êa, Azag-Sud, et des Anunnakis ! tu franchis l'Océan¹ vaste et large, dont les Igigis ignorent le fond ! tes rayons pénètrent dans l'*apsu*, les masses de la mer voient ta lumière ! Qui donc, hormis toi, descend dans l'*apsu* ? etc. (Cf. *Rev. d'Assyr.*, XVI, p. 109.)

Deux personnages affrontés, l'un masculin, l'autre féminin,

1. Ce mot me paraît être d'origine babylonienne et se tirer proprement de *â-gig* ou *a-gê*, eau sombre, idéogr. du mot sémitique *agû*. Le cylindre A de Gudêa (col. I, 8) porte : *a-ge-en nam-mul im il-il* : les grandes eaux il couvrit d'éclat.

les deux formant un couple, accompagnent et acclament l'emblème solaire. Le premier porte exactement barbe et perruque, comme le dieu enfermé dans la couronne lumineuse.

Nous sommes portés à voir dans ces deux acolytes Šamaš lui-même et sa parèdre Aia.

En effet, dans la croyance populaire, on aura fait un jour plus qu'une distinction de raison entre le dieu et son astre, et on aura, comme en Égypte, voué à ce dernier un culte spécial. Le nom propre (*ilu*) *Nûr (ilu) Šamaš* « le dieu Lumière du dieu Šamaš » semble en faire foi.

Étant donné le commerce d'hommages que les dieux accoutument de pratiquer entre eux, dans les diverses figures de ces cylindres, rien n'empêche de voir ici Šamaš et Aia, reconnaissant la qualité divine de leur propre emblème.

La légende de notre cylindre est ainsi conçue :

Ša (ilu) Nergal eṭir(-ir)
NIG-TUM' (iḫu) Šamaš TUM'-šu,

c'est-à-dire :

« (Cylindre) que Nergal eṭir
en offrande de Šamaš a offert. »

Le graveur a assez mal rendu les signes *KAR* : *eṭeru*, et *TUM* (*elama-šagu* au lieu de *elama-gan*) ! Ces défectuosités sont coutumières aux lapicides, quand ils ne sont pas doublés d'un scribe.

V. SCHEIL.

25 février 1920.

1. *TUM* = *arû*, *abâlu*, *babâlu*, etc., apporte, offrir.

«NON SOLUM... SED ETIAM»
EN ÉGYPTIEN

Je ne crois pas qu'un démotisant soit revenu récemment sur un court passage de la version démotique du Décret de Canope (T. 49-50; K. 14), que les premiers commentateurs n'ont pas traduit pour la plupart, bien qu'à cet endroit du texte les trois versions fussent intactes, en ce qui concerne du moins le monument de Tanis. Le grec donne (K. 41) : (ἐν) τῷ ἐν Κανώπῃ ἱερῷ ὃ οὐ μόνον ἐν τοῖς πρώτοις ἱεροῖς ἐστίν ἀλλὰ καὶ ὑπὸ τοῦ βασιλέως καὶ τῶν κατὰ τὴν χώραν πάντων ἐν τοῖς μάλιστα τιμωμένοις ὑπάρχει.

Les traductions du démotique par Pierret, Revillout, et la traduction en anglais que leur adjoint M. Budge, dans son ouvrage *The Decrees of Canopus and Memphis*, laissent le principal du passage en blanc. Celle de Brugsch aussi est fragmentaire, mais mérite d'être citée :

« welches zu den Tempeln ersten Ranges gezählt (?) wird, ... einzig allein der der, welcher in ihm ist, indem er zu denjenigen gehört. »

Il y a à la base de ces traductions défectueuses ou défectives des inexactitudes de copie. Brugsch (fig. 1), dans son

[illegible]
$$\rightarrow 0.15^2 \times 115$$

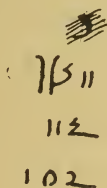
Thesaurus, semble décomposer le groupe $w + \epsilon$ en $w + s$. Le

dans ses *Demotische Lesestücke* (2^e fasc., 1903), a donné des deux stèles d'excellentes photographies, de dimensions suffisantes, jointes à de non moins bonnes copies manuscrites. Le texte se laisse maintenant transcrire :

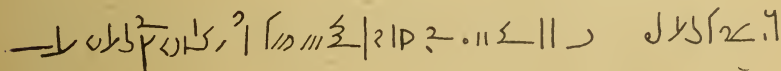
he-ntr n P-Gwte nt e bn-e hn n' rpy mh w' a-w'te
'n p' nt e-f² n-m-f e-f hn n' nt e Pr-'o erme n' rm·w n
Kmy (variante : *nt hn Kmy*) *sr·w š's'-w*.

Mot à mot, en respectant l'ordre : « le temple de Canope, lequel ne parmi les temples de premier rang seulement pas ce qu'il est dans lui, étant parmi ceux que Pharaon et les habitants de l'Égypte en totalité vénèrent ».

Il y a, dans cette transcription, deux points litigieux qu'il faut examiner successivement. D'abord, entre le déterminatif du mot Canope et le relatif *nt*, existe un espace appréciable où la pierre, la photographie plutôt, montre des traces assez indistinctes. Brugsch voyait là une lacune qu'il interprétait par les hachures d'usage. Groff (fig. 3) croyait



lire quelque chose que nous transcrivions à peu près *e'r* et qui, joint à *e* qui suit, lui fournissait, Dieu sait par quel détour, le sens « seulement »³. Krall (fig. 4), lui, n'a pas



1. Écriture idéographique. Doit se prononcer *gorit* ou *gypt*.

2. Ainsi que l'a observé Griffith (*Stories*, p. 90; *Rylands*, p. 373), *he-ntr* se construit normalement sans article en démotique. C'est peut-être la raison pour laquelle des confusions de genre ont pu se produire. La plupart des graphies omettent le *t* final que l'on retrouve par contre au *Papyrus magique*, n° 535, plus voisin dans le temps de *œnéide*. Remarquer

en hiéroglyphes, et au contraire (l. 4)



3. La leçon de Groff constitue une sorte de compromis, d'ailleurs peu heu-

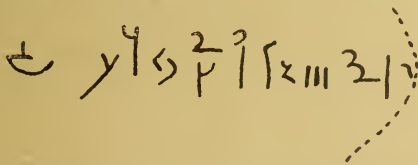
« mais », sont évidemment le développement phonétique du sigle suivant¹, et quant au reste, qui, pour Groff, vaut tantôt « un honoré », tantôt « un grand », c'est la lecture correcte que l'on est en droit d'attendre pour l'adjectif *w'ty*, « unique ».

Cet adjectif, précédé de la préposition *r*², donne, selon la règle connue, l'adverbe « uniquement, seulement ». Rappelons que Brugsch avait lu « einzig allein », sans qu'on puisse décider s'il s'agissait là pour lui d'adjectifs ou d'adverbes.

Nous n'avons pas accoutumé de rencontrer des orthographes aussi développées de *w*^c ou de ses dérivés. Il peut y avoir là une graphie répondant à une intention particulière³.

On voit que le rédacteur du texte démotique a rendu exactement le « non seulement » du texte grec, et c'est là une constatation qui me paraît assez intéressante pour qu'on s'y arrête. Je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant qu'une expression de la forme *non solum... sed etiam* est plus grecque ou latine qu'égyptienne. Dans le lot d'accès-

1. Dans Kom-el-Hisn (fig. 5), le complément phonétique ^c suit le sigle *w*^c



2. Dans les textes hiéroglyphiques gréco-romains, on trouve couramment les adverbes avec *r* et un adjectif, au masculin seulement. Cf. Junker, *Den-deragrammatik*, § 187.

3. D'ailleurs, je crois être en mesure de signaler une graphie analogue, appliquée à un cas où *w*^c n'a pas son sens usuel. Au papyrus *Rhind* I, 3, d 3, on lit : On a accompli pour toi les 17 cérémonies, « en raison des 17 membres de ce dieu ». L'énumération de ces 17 membres va suivre, mais auparavant une mention est introduite, , dans le texte hiéroglyphique, et *Is (?) w^c w^c* en démotique, selon la transcription de M. Möller, qui traduit « im einzelnen » (voir son commentaire à l'index, nos 77 et 467). Or, le second signe ne peut mieux se lire que ^c; quant au premier, il comporte au moins la partie inférieure de *w*, si bien que je me demande si nous n'aurions pas affaire simplement à *w^c* deux fois répété, cela dans un emploi absolu du mot se rapprochant de notre valeur adverbiale, « un par un », οὐραοῦρα, κατὰ μέρος.

*
* *

Si l'on se demande comment, à l'époque copte, les traducteurs se tiraient d'affaire en face des mêmes difficultés, on constate d'abord que certains d'entre eux se contentaient d'un emprunt pur et simple à la langue de l'original : *οτ μοποι*¹... *αλλα*..., vocables qui passèrent dans l'usage courant, en dehors des traductions. D'autres, les Méridionaux surtout, usèrent de termes indigènes, la négation *π*... *αν* ou un auxiliaire négatif, et l'adverbe *μματα* « seulement ». Ex. : *I Thessal.*, 1, 5 : *πεπετατελθιον απηρωπε εξοτη ερωτη εμψαχε μματα, αλλα εηκεσομ*. D'autres encore, cette fois plutôt les Septentrionaux, faisant porter l'opposition plus directement sur les substantifs, usaient d'un adjectif *μματατς*. Ex. : *Dormitio Mariæ*, éd. Revillout, p. 77 : *παι δε μματατοτ αν εραψι αλλα πικεχωοτις πεπωοτι* — « Il n'y a pas que ceux-là qui se réjouissent, mais encore les voleurs. » La même tournure par l'adjectif est usuelle en grec, par exemple dans Hérodote (II, 42) : *οὐκ ἐν Σάτ μούνη καίεται, ἀλλὰ καὶ ἀνὰ πᾶσαν Αἴγυπτον*, ou dans Théocrite (X, 19-20) :

τυφλὸς δ' οὐκ αὐτὸς ὁ Πλοῦτος,
ἀλλὰ καὶ ὠφρόντιστος Ἔρως.

Or, *μματατς* a précisément les deux sens « même » et « seul » que possède *αὐτὸς* dès la langue d'Homère.

On remarquera encore l'idiotisme bien connu qui consiste à user de l'adjectif « autre » là où nous mettrions l'adverbe « aussi », en l'espèce *καί*. Des deux adverbes on a fait deux adjectifs. Il arrivera un moment où, par suite de l'usure de sens des particules, certains traducteurs craindront de ne pas marquer assez fortement l'opposition et accumuleront les moyens d'expression. Ex. : *Catenæ in Evangelia*, éd. Lagarde, 36, 3 : *οτ μοποι παπισωμα μματατοτ, αλλα πεμ πατκεψιτην ετοπι* — « Non seulement ceux du corps seuls, mais encore ceux de l'âme, elle aussi, à la fois. » (!)

1. Rarement *οτ μοποι δε*...

A côté de $\alpha\lambda\lambda\alpha$ et de $\alpha\lambda\lambda\alpha$ $\pi\epsilon\mu$ on trouve quelquefois aussi $\alpha\lambda\lambda\alpha$ $\omicron\upsilon$.

Dans $\mu\alpha\tau\alpha\varsigma$: $\mu\mu\alpha\tau\alpha\varsigma$ on s'accorde à reconnaître un dérivé de ω' . Mais la question d'étymologie est complexe¹, parce qu'elle dépend de la juste appréciation d'une formule des contrats de vente démotiques² où les variations de graphie laissent entrevoir des confusions de sens. Il en existe deux formes où une expression comme « nous-mêmes »³ comporte tantôt la nuance « nous aussi », tantôt la nuance « nous tout seuls »; ainsi tantôt « nous *de même* », tantôt « *de nous-mêmes* ». Or, on use indistinctement de graphies qui varient entre les deux extrêmes  et  c'est-à-dire « (nous) également » et « (nous) et notre famille ». Griffith et Spiegelberg se sont refusés à admettre, comme leurs devanciers, l'identification  avec $\mu\mu\alpha\tau\alpha\varsigma$; mais plus récemment, rencontrant les rédactions datant des premiers Ptolémées, Spiegelberg et Sethe sont revenus à l'hypothèse qu'entre ces graphies variées il fallait prendre une moyenne qui répondrait à $\mu\mu\alpha\tau\alpha\varsigma$. Si on l'admet avec eux, on entrevoit toute une série de malentendus, car, dans certains cas, il était bien question de famille. La traduction grecque que l'on cite à l'appui est formelle : $\omicron\upsilon\tau'$ ἐγὼ $\omicron\upsilon\tau'$ ἄλλος ἐκ τοῦ ἐμοῦ γένους; et, d'autre part, le papyrus *Rylands* n° 1 détaille ainsi en cet endroit :  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  | |

Ces difficultés ne sauraient être considérées comme résolues. En ce qui me concerne, je tirerai seulement de ces faits la conclusion suivante. Si vraiment c'est bien *ⲙⲁⲣⲁⲧⲥ* qu'ont voulu écrire les « notaires », il n'y avait pas pour cet « adjectif » d'orthographe traditionnelle. Ce pourrait être un indice, sinon une preuve, de ce que le vocable est de création récente.

On observera encore que *ⲙⲁⲣⲁⲁⲥ* (*ⲙⲁⲣⲁⲁⲧⲥ*) : *ⲙⲁⲣⲁⲧⲥ*, s'adjoignant obligatoirement l'affixe, doit remonter, selon la remarque ancienne d'Erman¹, qui n'a pas perdu sa valeur, à une expression de la forme préposition + substantif + affixe. La relation avec la racine *w'* étant assurée par le voisinage de *ⲥⲟⲣⲁⲁⲥ* (*ⲥⲟⲣⲁⲁⲧⲥ*), « seul », on en vient à supposer l'existence d'un substantif « unité, individualité »². Or, Sethe a été amené par de tout autres considérations à reconstituer un substantif féminin **ⲟⲣⲱ*, **wó'et*, « Einheit »³. Les formes de *ⲟⲣⲁⲁⲥ*, avec *τ* devant certains suffixes et redoublement de la voyelle, conviendraient bien à **ⲟⲣⲱ* à l'état nominal.

Tout récemment, Erman, cité par Grapow⁴, émettait l'idée que *ⲙⲁⲣⲁⲧⲥ* pouvait remonter à un substantif dérivé du verbe  « être seul » au moyen du préfixe . L'hypothèse est séduisante. Toutefois, la formation des noms de ce type étant un phénomène très ancien, il est étrange que les hiéroglyphes n'aient pas conservé de traces d'un vocable de sens aussi général. Nous aurions affaire tout au plus à une construction analogique tardive.

Quant à *ⲙⲁⲣⲁⲧⲥ*, qui, comme adverbe, nous intéresserait plus spécialement, on n'ose le mettre en rapport direct avec *ⲙⲁⲣⲁⲧⲥ* et *w'*, malgré les confusions d'orthographe signa-

1. *Neuägyptische Grammatik*, § 62.

2. Cf. les formes aberrantes *ⲥⲙⲁⲣⲁⲁⲥ* (Lemm, *Kleine koptische Studien*, X, p. 68); *ⲥⲙⲁⲣⲁⲧⲥ* (Mallon, *Grammaire*, § 71); *ⲥⲟⲣⲁⲁⲥⲧⲥ* (Steindorff, *Apokalypse des Elias*, 33, 10).

3. *Zeitschrift für äg. Sprache*, XLVII, p. 7. Je sais par une note de Spiegelberg que Sethe a étudié *ⲙⲁⲣⲁⲁⲧⲥ* dans ses *Bürgschaftsurkunden*, ouvrage qui était en manuscrit en 1914 et dont je n'ai eu aucune nouvelle depuis.

4. *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1915, V, p. 25.

lées plus haut et où  a une place. L'étymologie reste obscure¹.

Voici un passage où **ματααγ** est employé au neutre, c'est-à-dire, en somme, adverbialement : **†ϥου ματαας πτεπ̄ς τε πτασπορ̄αι πτετακωνιζε. αρω πτασπαρ̄μου απ ματααγ αλλα ετρετοτωιη εβολ οπ ετχοσε**. Dans ce texte, un « Commentaire sur les Psaumes » (117, 16; Pleyte et Boeser, *Manuscripts coptes de Leyde*, p. 118), on voit nettement que **ματααγ** se rapporte à l'action exprimée par le verbe².

Afin de ne pas interrompre les considérations relatives à **μαατατ̄**, j'ai attendu jusqu'ici pour citer une tournure, à notre point de vue fort remarquable dans sa rareté, fournie par une « Interprétation de la Résurrection » (*ibid.*, *ib.*, p. 423) : **εισακ απ ποτωτ πεπταγτοτχογ· αλλα ρενρεθπος επαψωοτ**. On observera la forme de **ποτωτ**, et sa place après **απ**, qui tend à en faire plutôt un adverbe qu'un adjectif. C'est cet exemple qui, à ma connaissance, se laisse rapprocher le mieux du passage, objet de ce travail.

*
* *

La contexture d'ensemble de la phrase du décret de Canope n'est pas non plus sans intérêt. On peut transposer en copte presque entièrement :

* **ρενεετ̄ α P-Giote, ετε π̄-ρ̄π̄-ρ̄π̄ντε ροτατε (ματε) απ πετ̄μμογ, εγ̄-ρ̄π̄-νετε π̄ρο ᾱπ̄-ρ̄-ρ̄μ̄π̄κ̄ν̄με τιροτ ψοτ̄ψοτ (μμοζ)οτ**.

Nous n'avons certes pas affaire à une tournure d'un type courant. Comment notre rédacteur a-t-il pu être conduit à l'adopter ? S'il avait voulu dire « le temple qui est parmi les sanctuaires », il eût rendu régulièrement par **ετ̄-ρ̄π̄-ρ̄π̄ντε**³. Pour « (le temple) qui n'est pas seulement parmi les sanctuaires », on aurait **ετ̄-ρ̄π̄-ρ̄π̄ντε ματε απ**. L'adverbe

1. Le démotique n'est à peu près d'aucun secours, car, pour certains groupes, on hésite depuis longtemps entre **εματε** et **εμαψω**. La dernière lecture semble l'emporter.

2. De même **οταεετ̄γ** dans l'apocalypse achmimique citée plus haut.

3. Cf., plus loin, le texte hiéroglyphique.

Nous rencontrons encore les types de phrases coptes suivants :

пәе потшпире не пекран (Stern, § 305);

зп аш пѣме пте кнме оуѣ откѡсникос ммат (Steindorff, § 447).

Ce ne sont pas encore des équivalents suffisamment rapprochés, le second exemple comportant une interrogation indirecte et les sujets étant des substantifs. Si on les remplaçait par des pronoms, comment maintenir la construction? Cependant, en combinant les deux tournures, on obtient à peu près la solution¹ : *ете п̄ зп̄ р̄рпнѣ ммате ан̄ пет̄ ммат*. La copule est au neutre, comme représentant l'expression entière зп̄ р̄рпнѣ.

On observera que la copule -не est écrite ici comme l'article п-. C'est une orthographe fréquente en démotique devant le relatif ou le participe. On retrouve la même uniformité en sahidique où пет- vaut tantôt *пн ет- (: фн ет-), tantôt -не ет-.

Notre texte donne ммоу, qui surprend²; on attend soit ммат, soit ммоот, qui, d'ailleurs, ne se distingueraient pas dans l'écriture³. C'est encore un neutre; l'attraction de la copule a pu opérer. Car il est probable que не joue ici un double rôle : celui de « copule », amenée par la position de l'attribut prépositionnel, comme dans l'exemple de Stern; puis celui d'article ou de démonstratif, élément de la phrase relative substantivée пет̄ммоу. Dans ces conditions, le mot à mot conduirait à la tournure pléonastique : « Ce n'est pas seulement *dans* les temples, ce *dans* quoi il est⁴. »

De cet essai de synthèse grammaticale, je garde l'impres-

1. Le rédacteur n'a pas été jusqu'à se permettre de mettre en tête le correspondant de *μόνον*, licence que Revillout lui a prêtée gratuitement.

2. Cf. une confusion de genre analogue dans l'inscription de Més, l. 9 (AZ., XXXIX, p. 6), où  a pour antécédent .

3. La graphie démotique explique, au moins en partie, la présence dans ммат de la finale т, que M. Lacau (*Recueil*, XXXV, p. 218) déclare obscure. J'ai signalé dans un récent article (*Revue égyptologique*, nouvelle série, I, p. 141), ммат en démotique.

4. Les deux démonstratifs sont quelquefois, mais rarement, tous deux exprimés.

sion que notre passage comporte quelque chose, non seulement d'inaccoutumé, mais de contraint. Il n'est peut-être pas téméraire, tout en prenant en considération l'intervalle d'environ six siècles qui sépare notre texte du copte, d'admettre une relation d'effet à cause entre l'apparence anormale de la coupe de notre phrase et le scrupule qu'aurait apporté le rédacteur à serrer de près, coûte que coûte, un texte original donné¹.



La constatation de l'effort fourni pour rendre aussi exactement que les ressources de la langue égyptienne le permettraient une tournure spécialement grecque paraît de nature à trancher la question de priorité si souvent discutée et dont « la solution importe beaucoup au point de vue historique »². La majorité des érudits accorde, après Revillout³, la prééminence au grec pour le décret de Canope et à l'égyptien pour celui de Memphis. Il n'y a cependant pas unanimité. M. Mahaffy⁴ veut que l'original de Canope soit égyptien. D'une manière générale, les arguments invoqués se réfèrent, soit à la disposition matérielle, soit à des questions de convenance, de protocole, de calendrier, de procédure supposée, etc. La preuve purement philologique tirée

1. Je crois bien avoir trouvé après coup une confirmation des déductions précédentes dans un passage publié par Zoëga (489) : $\epsilon\theta\omicron\lambda \kappa\epsilon \pi\epsilon\rho\omicron\omicron\tau \alpha\iota \mu\alpha\tau\alpha\alpha\varsigma \pi\epsilon\tau\epsilon\upsilon\gamma\alpha\rho\epsilon \kappa\alpha\chi\epsilon \mu\pi\mu\alpha\tau\omicron\iota \bar{\alpha}\pi\epsilon\chi\epsilon \sigma\pi\alpha\lambda\alpha\varsigma \epsilon\theta\omicron\lambda \alpha\lambda\lambda\alpha \xi\pi \tau\epsilon\tau\upsilon\eta \kappa\epsilon\tau\omicron \omicron\pi$ — « Parce que ce n'est pas le jour seul que les ennemis du soldat du Christ engagent le combat, mais aussi (et) de préférence dans la nuit. » On a évité, semble-t-il, de mettre la préposition $\xi\pi$ devant $\pi\epsilon\rho\omicron\omicron\tau$. O. v. Lemm (*Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg*, 1900 [XIII], p. 104), précis à son ordinaire, a eu raison d'entendre « der Tag » et non pas « bei Tag, des Tags, Tags ». Il y a peu de chances pour que $\pi\epsilon\rho\omicron\omicron\tau$ signifie ici « de jour ». Cf., sans article, $\tau\omicron\omicron\tau\iota$, $\rho\omicron\tau\tau\iota$, etc., et déjà en démotique (*Pap. de Strasbourg* III b, verso, 5, 7). La phrase n'est pas logiquement construite. S'il n'y a pas $\xi\pi$ en tête, il devrait y avoir $\kappa\epsilon\tau\iota$ après $\epsilon\theta\omicron\lambda$.

2. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 266, n. 2.

3. *Revue archéologique*, nouvelle série, XXXIV (1877), p. 326 sqq.; — *Journal asiatique*, 1910, XV, 2; — *Revue égyptologique*, XIII (1910), p. 43 sqq., etc.

4. *Empire of the Ptolemies*, p. 226 sqq.; cf. Dittemberger, *O. G. I. S.*, I, p. 95 sqq.

du passage ici étudié comporte, ce me semble, une tout autre précision.

Il reste à dire un mot de la version hiéroglyphique. « On discute, écrivait M. Naville en 1905¹, sur la question de savoir si dans l'inscription de Canope l'original était en grec ou en égyptien hiéroglyphique. » A moins d'imaginer un processus complexe, la question ne se pose pas. C'est un peu comme si l'on se demandait si une thèse latine, soutenue à Paris au XIX^e siècle, a été pensée en latin ou en français. Il ne peut y avoir doute que sur un point. Les deux versions égyptiennes sont-elles dues au même individu? Les très nombreuses et importantes divergences feraient pencher pour la négative. Mais mettons-nous à la place de l'écrivain qui rédige dans une langue savante. Son grand souci aura été de faire le plus possible « ancien égyptien », de même que dans nos « compositions latines » nous recherchions de parti pris le tour le plus éloigné du français.

Quoi qu'il en soit, examinons comment le texte hiéroglyphique se comporte en face de la petite difficulté à moitié résolue par le démotique :



Mot à mot : « ... le temple de Canope, qui est parmi les sanctuaires de première classe. Or donc il est un grand d'entre eux; il fait partie de ce que vénèrent le roi et les Égyptiens en leur totalité. »

On le voit, il y a ici incapacité complète à reproduire le modèle de façon adéquate. Les différences portent, non seulement sur la syntaxe, comme il est légitime entre langues différentes, mais sur la stylistique. Il n'y a plus opposition et gradation comme dans l'original; il y a seulement gra-

1. *Recueil de Travaux*, XXVII, p. 52.

dation ascendante, et celle-ci comprend trois termes au lieu de deux et une coupure dans le discours après le premier terme.

On peut faire, en ce qui concerne la syntaxe des propositions, des remarques du même ordre tout le long du document, bien que les faits n'apparaissent pas toujours avec la même netteté. On conçoit que le style particulier aux décrets grecs, avec leurs phrases gigantesques, ait mis souvent à l'épreuve l'habileté du traducteur. D'une façon générale, le démotique témoigne d'une souplesse et d'une précision relatives dont les hiéroglyphes, — soit pénurie de moyens, soit affectation d'archaïsme, — sont dépourvus.

Il faut observer encore que ni l'un ni l'autre des textes égyptiens ne rend $\mu\acute{\alpha}\lambda\iota\sigma\tau\alpha$ ¹. Est-ce une inadvertance de la part du scribe démotisant, si exact par ailleurs ? Ou le verbe 𓂏𓂏𓂏 lui apparaissait-il comme assez plein de sens pour rendre la nuance superlative ? S'est-on fait le même raisonnement pour zsr , négligeant l'occasion de placer un beau 𓂏𓂏𓂏 à la mode ancienne ? Cette concordance n'est peut-être pas due au hasard.

Revillout, considérant la situation du texte démotique sur la tranche de la stèle de Tanis et, d'autre part, les divergences des deux versions démotiques, en concluait que l'original grec avait été d'abord traduit en hiéroglyphes, et que la version démotique avait été établie ensuite séparément dans chaque sanctuaire, en partie sur le grec, en partie sur les hiéroglyphes. L'argument principal tiré de notre passage se retourne contre son auteur, puisque, au contraire, dans les deux documents on a adopté le même parti pour rendre la tournure grecque. Des autres différences énumérées par Revillout et dont le détail a fourni presque toute la matière du commentaire de Groff, la moitié environ est

1. Je rappelle que dans la préposition  n'entre pas la notion de priorité, du moins à cette époque, et malgré les apparences. *M* hnt veut dire simplement « à l'intérieur de, parmi ». Cf. Junker, *Denderagrammatik*, § 218. — Le décret lui-même (h. 34) en fournit une preuve :   , ἐκ τῶν ἱερῶν.

controuvée ou insignifiante¹. Ce qui en reste ne suffit pas, loin de là, à justifier l'hypothèse des deux traducteurs travaillant isolément. Selon toute vraisemblance, il y a eu un prototype démotique commun, mais on s'est permis de faire subir à la copie transmise à chaque sanctuaire quelques retouches de détail, le texte en langue vulgaire n'ayant pas le même caractère officiel, et partant intangible, que ceux en langue sacrée ou de chancellerie.

HENRI SOTTAS.

1. Erreurs de Groff. P. 51) $\overline{\alpha\pi}$ partout; 53) $\overline{\psi\omega\pi}$ au mode relatif sans $\epsilon\tau-$ partout; 55) $\pi\epsilon\tau$ pour $\epsilon\pi\epsilon\tau$, simple variante de graphie fréquente à toute époque; 55) ϵ pour $\epsilon-\sigma\tau\bar{\eta}$ est manifestement un oubli; cf. la phrase précédente; 57) Groff paraît ignorer que $\left[\begin{array}{c} \square \\ \text{—} \end{array} \right]$ et $\left[\begin{array}{c} \Delta \\ \text{—} \end{array} \right]$ sont le même mot; 57) T. écrit $w\omega j$ ($\sigma\tau\epsilon\iota$) et K. $w\omega$ ($\sigma\tau\eta\tau$); 57) Groff n'a pas remarqué que T. ajoutait la conjonction $h\eta$; de même T. hiéroglyphique dans la traduction de $\acute{\alpha}\gamma\alpha\theta\eta\tau\acute{\iota}\chi\eta$; 57) $\epsilon\rho\psi\iota\psi\iota$ dans les deux cas; 61) $\pi\tau\epsilon\pi-$ dans les deux cas; différence tout orthographique; 63) la différence se borne à $e-f$ contre $e-r-f$, etc., etc.

P.-S. — Dans son récent ouvrage sur *L'Évolution de la langue égyptienne*, M. Naville exprime, quant à l'établissement des textes de Canope, une opinion plus acceptable que l'ancienne.

KAMÈS DE THÈBES

Les rois thébains, les Asiatiques en Égypte et la dynastie des Apopi à la veille du Nouvel Empire

L'historien de l'Égypte pharaonique n'a point détourné son attention, depuis une dizaine d'années, du remarquable document sorti des fouilles de lord Carnarvon dans la nécropole thébaine, comportant une relation de la guerre entreprise par un certain Kamès, roi de Thèbes, contre les *Asiatiques* qui occupaient le nord du pays et dont le chef résidait dans *Ha-ouàrit* (*Avaris* des versions grecques bien connues). Le texte couvre l'une des faces d'une planchette en bois recouverte de stuc, écrit au pinceau en un hiéroglyphique correct bien que rapide; l'autre face porte le début du livre des *Maximes de Ptahhotep*, qu'on possède en plusieurs exemplaires par ailleurs; l'objet avait été écrit et déposé dans un tombeau, suivant un procédé habituel à l'époque thébaine, pour l'édification et la distraction du défunt, de telle manière qu'en ce qui concerne l'histoire de Kamès, prise sur quelque exemplaire modèle, on ne pourrait compter avoir autre chose qu'une copie hâtive, plus ou moins précise et complète seulement au cas où la surface de la planchette se serait trouvée suffire au développement du texte en sa totalité. L'intérêt du document, cependant, restait considérable. Auparavant, en effet, de la destruction des étrangers — les *Hyksôs* de la relation manéthonienne — et de la reconquête de l'Égypte du Nord qui furent les premiers actes du Nouvel Empire thébain, on ne possédait, du temps même des rois intéressés ou à leurs noms,

que deux témoignages, la narration autobiographique de l'Ahmès d'Elkab qui prit part à l'enlèvement d'Avaris et à l'entrée en Palestine sous le règne d'Ahmès, le fondateur de la XVIII^e dynastie, et l'histoire, conservée par un papyrus de la XX^e dynastie sous forme de conte légendaire, du différend qui éclata entre un Apopi d'Avaris et le roi thébain Skenenre Tiouâ. Or, d'après les monuments, Skenenre Tiouâ est très probablement le père de Nibpehtire Ahmès, et l'on connaît en outre un roi Kamès, Ouazkhopirre de son nom solaire, dont il y a lieu de penser que, frère aîné d'Ahmès, son règne s'intercale entre celui de Tiouâ et celui d'Ahmès lui-même¹; supposé, donc, que Kamès de la planchette Carnarvon soit identique au Kamès des monuments, l'histoire dont il est le héros prendrait place, chronologiquement, entre celles des luttes de Tiouâ et d'Ahmès contre l'ennemi d'Avaris, resserrant une sorte de chaîne documentaire au prime abord très séduisante. La question se posait immédiatement, toutefois, de savoir de quelle nature était le document nouveau, jusqu'à quel point historique ou légendaire, un conte tardif et fantaisiste comme celui d'Apopi et Skenenre ou bien la relation positive de faits précis comme celle due à l'officier du roi Ahmès.

Il fallut attendre quelques années pour le connaître. D'abord annoncé brièvement², le texte hiératique a été publié, dans le compte rendu intégral des fouilles Carnarvon, sous la forme d'une reproduction photographique, difficilement lisible et seulement accompagnée d'un incomplet essai de traduction de Griffith³. Cette publication sous les yeux, je tentai, en 1913, de déterminer le caractère du

1. Pour l'histoire des origines de la famille d'Ahmès, voir en dernier lieu Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien* (1918), p. 151-155, 805-813, et, touchant particulièrement la mise en place de Kamès, *ib.*, p. 151-152, 810-812.

2. Maspero, *L'ostracon Carnarvon et le papyrus Prisse*, dans *Rec. de travaux*, XXXI (1909), p. 146; Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 169.

3. Carnarvon et Carter, *Five years' explorations at Thebes* (1912), pl. XXVIII, p. 36-37. Cf. Maspero dans *Rev. critique* du 14 septembre 1912, et Newberry, *Notes on the Carnarvon tablet n° 1*, dans *P. S. B. A.*, 35 (1913), p. 117-122.

document¹; frappé de l'allure nettement narrative et des traits de précision que comporte la relation de l'expédition de guerre, je n'arrivai point, cependant, à me dégager de l'idée que le récit était d'une date postérieure à celle du Pharaon nommé, et plus ou moins apparenté, par la texture, avec l'histoire des rois Apopi et Skenenre au papyrus *Sallier 1*. Mais voici qu'en 1916, Gardiner donne de la tablette une photographie excellente, avec transcription hiéroglyphique, traduction et étude²; et il revise encore sa traduction en 1918³. Le document ainsi manifesté et analysé se présente sous des traits tout autres que ceux qui étaient apparus en premier lieu. Peut-être n'est-il pas trop tard pour revenir au sujet, sur la base de l'étude de Gardiner, dont la transcription est presque partout définitive et la traduction naturellement très bonne. Son travail nous permet de franchir, en cet exposé, les stades analytiques de la lecture et de la traduction, pour arriver immédiatement à une interprétation suivie qu'accompagneront des notes explicatives en petit nombre.

1. L'Horus *Kha-her-nesit-f*, Double-Seigneur *Ouahm-mennou*, Horus d'Or *Sehar-taoui*, Roi du Sud et du Nord*khopir*['re], [Fils du Soleil] *Kamès*, qui donne la vie, comme Re, éternellement et à jamais, aimé d'Amon-Re Seigneur de Karnak, le roi puissant dans Thèbes, *Kamès*, qui donne la vie éternellement en roi accompli, par le fait de [Re qui le créa] comme roi en essence, et lui conféra la puissance véritablement.

2. Sa Majesté parlait, en son palais, au conseil des grands qui étaient à sa suite : « Puissé-je savoir pour quel objet ma puissance ! Un prince dans Avaris, un autre en Nubie : je suis installé en association avec un Asiatique^a et un

1. Weill, *loc. cit.*, p. 218-226; tout d'abord dans *Journal asiatique*, 11^e série, I (1913), p. 536-544.

2. Gardiner, *The defeat of the Hyksos by Kamōse etc.*, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, III (1916), p. 95-110 et pl. XII-XIII.

3. Gunn et Gardiner, dans *The Journal of Eg. Arch.*, V (1918), p. 45-47.

Nègre, chacun d'eux tenant son lambeau de l'Égypte, et partageant le pays avec moi. [Ils] ne l'ont pas débordé jusque Memphis ^b, les gens d'Égypte ^c; car il est [encore] maître de Khmounou ^d. Point de résidence [possible] en ce pays ^e, envahi par les travaux ^f des Bédouins ^g. Je veux me porter à son attaque et broyer son corps; mon désir est de délivrer l'Égypte en frappant les Asiatiques. »

3. Dirent les grands du conseil : « Les Asiatiques ont avancé ^h jusque Cusæ ⁱ; [mais] ils ont poussé (?) leurs langues d'un seul coup ^j. Nous sommes tranquilles en la possession de notre Égypte; Éléphantine est fort ^k, et le pays intermédiaire est avec nous jusque Cusæ. Sont labourées pour nous leurs plus belles (?) terres; nos bestiaux sont dans le Delta; le grain est envoyé [même ?] à nos cochons; nos bestiaux ne sont point emmenés; point de crocodile (?) à ce sujet. Il est maître du pays des Asiatiques, nous sommes maîtres de l'Égypte; certes, que vienne, pour aborder (?) [à notre attaque ?], alors on agira à l'encontre. »

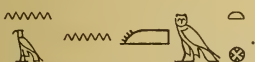
4. Ils furent déplaisants au cœur de Sa Majesté : « Quant à ce qui est de vos conseils.... (*lacune*).... ceux des Asiatiques qui.... (*lacune*).... les Asiatiques. Viendra le succès. Quant à..... dans les larmes. Le pays tout entier [m'acclamera, moi le roi] *Kamès*, protecteur de l'Égypte. »

5. Je naviguai ^l en descendant, en ma puissance, pour repousser les Asiatiques suivant le décret d'Amon, juste de desseins. Mes soldats vaillants devant ma face comme un souffle de flamme; les archers nubiens (*mazaïou*) en avant (?) de nos retranchements pour guetter les Bédouins et détruire leurs places; l'Orient et l'Occident avec leurs contributions (?), l'armée alimentée de choses, en toute place. — J'envoyai une forte troupe de Nubiens. et restai en attente, durant....., pour encercler..... Teti, le fils de Pepi, dans l'intérieur de Nofirous ^m; je ne lui permis point d'échapper. Je repoussai les Asiatiques qui avaient..... l'Égypte; celui qui fait pareillement (?)..... les âmes des Asiatiques. Je passai la nuit dans ma barque, mon cœur satisfait. Au lever du jour, j'étais sur elle, comme eut été un faucon.

Arrivée l'heure du premier repas, je le repoussai, je renversai son mur, je massacrai ses gens, je fis descendre sa femme à la berge. Mes soldats comme des lions avec leurs prises, avec des esclaves, des bestiaux, des laitages, de la graisse et du miel, partageant leurs biens, leurs cœurs épanouis. — Le canton de Nofirous [ainsi] tombé, il n'y eut point pour nous beaucoup (?)..... son âme. Le chef (?) de Pe-Shaq ⁿ guettait mon arrivée vers lui; leur cavalerie se réfugia dans l'intérieur; les troupes..... (*fin de phrase très obscure*).

a. — *Amou*. Par la suite de cette traduction, je rendrai partout *Amou* par « Asiatique » et *Satiou*, moins fréquent, par « Bédouins », encore que dans le texte les deux mots paraissent employés de manière tout à fait équivalente, pour désigner les Asiatiques en Égypte et leurs soldats.

b. — Toute l'attention se concentre sur le voisin du Nord, l'Asiatique, *sou*, « lui », deux fois, dans cette phrase et dans la suivante.

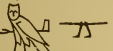
c. — Je lis .

d. — Ashmouneïn d'aujourd'hui, Hermopolis magna, 220 kilom. au sud de Memphis et 330 au nord de Thèbes.

e. — Je lis .

f. — *Bakou*. La phrase paraît inspirée d'un élément du vieux thème de désolation du Moyen Empire; cf., aux *Admonitions au roi* du papyrus connu de Leyde, IV, 8 : « Les gens du désert sont maîtres des travaux (*katou*) du Pays du Nord », et voir en général Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 22-36.

g. — *Satiou*, voir a ci-dessus.

h. — Lire , en toute certitude.

i. — El-Qoussieh d'aujourd'hui, le nome immédiatement au sud de celui d'Hermopolis, 20 kilom. de distance entre les deux villes.

j. — Comprendre, sans doute, qu'ils ont épuisé leur effort et ont occupé tout ce que leurs forces leur permettaient de prendre.

k. — La cataracte est la frontière méridionale du roi, la Nubie échappant à son autorité comme il le disait tout à l'heure.

l. — C'est le roi qui parle. Finie la relation du débat qui précède, le discours passe à la première personne, dans sa bouche, pour la narration de l'expédition de guerre.

m. — *Nofirous* a été placé à Etlidem d'aujourd'hui, sur le grand fleuve, une vingtaine de kilomètres au nord d'Ashmouneïn-Hermopolis (Maspero, *Notes au jour le jour*, § 14, voir *Études de Mythologie et d'Archéologie*, V. p. 342-369); récemment, toutefois, Daressy (*Deux statues de Balansourah*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XVIII [1918], p. 53-57) a indiqué que *Nofirous* serait à reconnaître quelque peu au nord-ouest d'Etlidem, peut-être à Balansourah, sur le Bahr Youssouf, peut-être à El Birbeh, 5 kilom. nord-est de Balansourah. Quoi qu'il en soit exactement, et quant à ce qui touche la relation de la campagne de Kamès, on voit que *Nofirous* est déjà, pour le moins, à 40 kilom. au nord de Cusæ.

n. — Ville inconnue, sans doute au delà de *Nofirous* vers le nord.

La composition d'ensemble est très claire. En manière d'introduction à une relation de la campagne menée contre les Asiatiques qui tenaient l'Égypte du Nord, il nous est présenté le débat d'un conseil supposé en lequel le roi aurait exposé son intention de partir en guerre (§ 2 de notre division du texte); les conseillers — simple artifice de littérature officielle tendant à reporter sur le roi tout le mérite de la décision arrêtée en fin de compte — auraient essayé de détourner le souverain de son vaillant désir, représentant que tout était pour le mieux dans les conditions présentes et qu'en cas d'agression des Asiatiques il serait temps de se défendre (§ 3); à quoi le roi, naturellement, aurait répondu en affirmant sa détermination première (§ 4). S'ouvre ensuite, sans autre transition, le récit de guerre (§ 5) qui est l'objet véritable du texte.

Dans la titulature royale qui vient en tête, on a observé dès l'abord que le nom d'Horus est différent de celui du Kamès historique connu d'autre part, Horus *Sezef-taoui*; et l'on s'est divisé sur le point de savoir s'il pouvait néanmoins s'agir du même roi. Mais la question n'a pas de sens, ou pas d'intérêt, si l'histoire de la planchette est une simple fable. Aussi nous faut-il déterminer, d'abord, les conditions d'historicité du document, sur lesquelles on trouve, dans le

discours initial du roi, une première indication remarquable.

« Je suis — dit le roi — *réuni* avec un Asiatique et un Nègre qui partagent le pays avec moi. » Le terme, *sam-kou-i*, exprime, non l'hostilité ou la compétition, mais la coexistence paisible, presque la collaboration des pouvoirs. Par essence, religieusement et rituellement, le Pharaon est le « Réunisseur des Deux-Terres », *sam taoui* ; ici l'on nous expose que les « Deux-Terres » sont divisées, mais que le roi de Thèbes est en « réunion » avec ses collègues souverains du Midi et du Nord. Les conditions qui apparaissent ainsi sont exactement celles où se trouvait la royauté thébaine 150 ou 170 ans avant l'époque de Kamès, sous ce Noubkhopirre Antef dont un décret faisait appel à « tout roi du Sud et tout prince faisant fonctions de roi du Sud », et plus près de Kamès, au temps des principaux rois Sebekhotep et Nofirhotep qui commandaient, en principe, au pays entier, mais, du haut en bas de l'Égypte, toléraient des princes indépendants et revêtus de l'appareil pharaonique¹. De manière plus générale, et comme on ne se le rappelle jamais assez, peut-être, ce régime de division du pays en états plus ou moins nombreux, paisibles et s'acceptant mutuellement, est celui qui s'instaure en Égypte normalement, comme par l'effet de forces latentes et régulières, dès que l'action d'une royauté forte vient à disparaître². Mais il est clair que la notation d'une situation

1. Weill, *Fin du Moyen Empire*, principalement p. 488-492, 533 et suiv.

2. Une période relativement bien connue de l'histoire d'Égypte, et très significative dans l'ordre de ces faits de dissolution paisible, est celle qui s'ouvre à la chute de la puissance thébaine des Ramessides, vers 1100 av. J.-C., et comprend, pendant quatre siècles environ, les Tanites, Bubastites et Thébains des dynasties XXI à XXIII, puis les Saïtes de la XXIV^e, la Thébaïde séparée du Nord et soumise, par périodes, à la puissance éthiopienne. Vers 735 se produit la première grande conquête éthiopienne, celle de Piankhi, et l'on sait, par sa grande relation de campagne, qu'il trouva l'Égypte du Nord divisée en un grand nombre de principautés. Avec la chute de l'empire thébain, dit Jéquier (*Hist. de la civilisation égyptienne*, p. 247) : « Une ère nouvelle commence, celle du morcellement de l'Égypte, assez semblable en principe à la période féodale qui sépare l'Ancien du Moyen Empire, à cette différence près que ces roitelets vivent le plus souvent en bonne harmonie les uns avec les autres, s'unissent par des mariages et se repassent sans dispute la prééminence suivant que l'une ou

équivalente, dans le texte qui nous occupe, ne peut se référer qu'à des faits véritables : c'est proprement un trait historique.

D'autres traits inspirés par une situation réelle se manifestent, un peu plus loin, dans le discours — imaginaire et conventionnel au premier chef, mais peu importe — que les conseillers adressent au roi (§ 3) pour objecter à ses intentions. Qu'ils affirment que la possession du pays est assurée de Cusæ à Éléphantine, qu'ils suggèrent, modestement, l'opportunité d'attendre une attaque éventuelle, cela est naturel, cela est de composition littéraire normale; mais que penser de ces autres indications, que sous le régime de la domination étrangère les terres des Égyptiens sont respectées — « cultivées pour nous », disent les officiers de Kamès — jusque dans le Delta, où paissent leurs bestiaux, et que nul pillage ne menace les biens des indigènes? Ce tableau prend exactement le contre-pied d'une phrase de description pessimiste mise dans la bouche du roi tout à l'heure (voir ci-dessus, note *f*); mais l'image qu'on trouve à cette première place, la vie impossible dans le pays occupé par les Asiatiques, est bien celle qu'on s'attend, littérairement, à voir au préambule d'une relation d'entrée en guerre, tandis que les affirmations opposées font, en quelque sorte, contresens, et seraient inexplicables dans l'ordre de la composition littéraire pure, à moins d'imaginer que les conseillers qui les produisent sont de connivence avec les Asiatiques et plaident pour eux, ce qui évidemment n'est point la pensée du rédacteur. Que le pays soit paisible et respecté sous les Asiatiques, c'est une chose, en un mot, *qu'on n'invente pas*, dont l'énoncé dans un document thébain démontre la réalité,

l'autre des familles a plus de puissance sur le moment. » Déjà Maspero, en 1889. exprimait le sentiment de l'analogie de cette situation de l'Égypte, après les Ramessides, avec celle où s'était trouvé le pays entre l'Ancien et le Moyen Empire (voir Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie*, V, p. 229). Ces vues sont excellentes, mais il y faut ajouter que la condition du pays a été tout à fait la même encore dans une période intermédiaire, celle qui s'étend entre la fin de la XII^e dynastie et la renaissance thébaine, les dominations asiatiques du Nord tenant une place dans cette époque de fractionnement paisible.

et qui confirme de manière particulièrement affirmative ce que nous avons induit, antérieurement¹, du caractère pacifique de l'entrée en Égypte des étrangers et de l'exercice de leur seigneurie. Il est également inévitable que le rédacteur qui avait connaissance de ces conditions fût très proche des événements mêmes.

Mais cette dernière situation, qui date l'original de notre texte, ressort bien plus clairement encore de la relation qui suit (§ 5) les introductifs préliminaires. Ici, dans le fond, plus rien de fictif, et dans la forme, rien de conventionnel que les phrases et les images de la rhétorique triomphale qui habille, obligatoirement, les comptes rendus de cette nature. Ce qui nous est transmis est d'ailleurs très simple, et point autre chose, à ce qu'il semble, que le début tronqué d'un exposé beaucoup plus vaste. La descente de l'armée vers le nord s'effectue d'abord sans incidents, dépassant Cusæ, puis Hermopolis, pour trouver l'ennemi concentré à Nofirous, à une quarantaine de kilomètres en arrière de sa barrière primitive (notes *d*, *i*, *m*, ci-devant). La ville était tenue par un certain Teti fils de Pepi; on l'investit et elle est prise d'assaut, le tout, croit-on comprendre, dans l'espace d'une nuit et d'une journée. Après quoi l'on se porte sur une place de Pe-shaq, dont les défenseurs se réfugient à l'abri des murailles; et nous n'en apprenons point davantage. Très vraisemblablement, comme l'indique Gardiner, le texte de la planchette a été copié sur celui d'un papyrus, ou d'une stèle royale dressée dans le temple de Karnak; le pinceau à la main, le scribe a consigné la titulature royale, puis le texte sous-jacent tel qu'il se présentait, poursuivant ce travail jusqu'à ce que la surface du bois fût couverte d'écriture, ce qui était bien suffisant pour le défunt à qui la copie était destinée. Quant à l'inscription originale, on peut supposer qu'elle était de beaucoup plus étendue. Jusqu'où s'avança l'expédition de Kamès, on ne peut le

1. Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 199, 211 et tout le chapitre, cf. p. 534-536. Quant aux conditions générales de tranquillité dans l'Égypte divisée, voir les deux notes précédentes.

nesit-f, très différent de l'autre, il y a au premier coup d'œil les plus fortes chances pour que les deux titulatures n'appartiennent point au même personnage¹. Les deux Kamès ainsi différenciés sont certainement très voisins, étroitement apparentés par la commune forme en (X)-*khopir-re* de leurs noms solaires; leur dualité n'est point surprenante lorsqu'on songe aux nombreux princes Ahmès qu'on rencontre à la même époque et dans la même famille², et si l'on objectait que, parmi ces Ahmès, un seul a porté la couronne, il faudrait répondre que ce n'est point complètement exact, étant donné le personnage pharaonique, connu d'autre part, de cet Ahmès qui avait un nom solaire *Souazenre* ou *Nofirkare*. Historiquement, les deux rois Kamès se profilent sur le même plan, intercalés entre Skenenre Tiouâ et le fils très probable de Tiouâ, Nibpehtire Ahmès; et le plus important d'entre eux, à présent, paraît être le héros de l'offensive en Moyenne Égypte. Sa conquête, nous le notions tout à l'heure, s'est peut-être avancée jusqu'à Memphis; du côté du sud, son inscription nous apprend qu'il régnait jusqu'à la cataracte (texte, note *k*), et qu'à son époque, par conséquent, était parachevé ce long travail de la reconstitution de la Haute Égypte dont nous avons noté les étapes sous les Thébains des deux siècles antérieurs, depuis les Antef qui accusent l'existence de plusieurs « rois du Sud », par les Sebekemsaf qui s'allient aux princes indépendants d'Elkab, jusqu'aux rois Sebekhotep qui arrivent à faire du prince d'Elkab un simple gouverneur³. Ne nous y trompons point, d'ailleurs, et n'allons pas attribuer au conquérant Kamès le mérite d'avoir supprimé l'extraordinaire fourmillement pharaonique qui prospérait, d'un bout à l'autre du pays, sous Khanofirre Sebekhotep

1. A cela ne contredit point que la titulature de *Ouazkhopirre* soit quelque peu fluctuante, et que ce Pharaon, sur certains de ses objets, porte dans le deuxième cartouche, au lieu du nom de *Kamès*, ceux de *Pa-hik-ken* ou *Pa-hik-â* (Weill, *loc. cit.*, p. 229-230) : comme on vient de le dire, le Kamès de la planchette peut fort bien être différent de tout roi *Ouazkhopirre*.

2. Weill, *loc. cit.*, voir simplement à l'Index, p. 929.

3. *Ib.*, voir de préférence le résumé synoptique des pages 542-550.

lui-même; car cette situation était encore tolérée par Nibpehtire Ahmès¹, au moins dans la forme, et au début de son règne.

Avant de quitter le sujet, on ne peut se dispenser de demander, enfin, ce qu'il en était, au temps des Thébains Kamès et Ahmès, de ces Pharaons *Apopi* et *Khian* qui régnaient, d'après leurs monuments, à Tanis ou dans le Delta oriental, que la relation manéthonienne connaît comme *rois des Hyksôs dans Avaris*, mais qui sont si complètement absents des relations de guerre de Kamès et d'Ahmès contre les Avarites. L'inscription de Kamès, étant un document historique, à peu de chose près contemporain des événements rapportés, a également la qualité d'une *source traditionnelle première*, et ainsi peut éclairer les faits de l'histoire de la tradition comme ceux de l'histoire des événements proprement dite.

Ayant longuement analysé, ailleurs, le début du *conte d'Apopi et de Skenenre* qu'on trouve au papyrus Sallier 1, non sur la base de considérations historiques quelconques, mais par les voies tout à fait autres de la critique textuelle, et principalement en rapprochant, de celui de Sallier 1, un autre texte de la XX^e dynastie, celui de la proclamation triomphale de Ramsès III au début du papyrus Harris², nous avons abouti à apercevoir que la version de Sallier n'était pas une forme primitive, mais une combinaison complexe obtenue en introduisant dans le préambule d'une histoire de guerre de *Skenenre, roi du Sud, contre Apopi, roi du Nord*, des éléments empruntés à une autre histoire de guerre du *roi du Sud contre Avaris*. Nous avons pu préciser que dans la version primitive de l'histoire *Apopi-Skenenre* ne figurait aucune mention précise de villes, tandis que celle qui avait contaminé la première était l'histoire, reconnaissable d'autre part, des *Asiatiques dans Avaris*,

1. Weill, *loc. cit.*, p. 540-542.

2. Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 54-68.

ennemis désastreux de l'Égypte et du roi de Thèbes¹. Mais cette dernière histoire simple était seulement restituée, extraite, induite; nous n'en retrouvons que des lambeaux toujours adaptés à d'autres objets. Or, que nous apporte l'inscription de Kamès? La mention explicite des *Asiatiques*, dont le chef réside dans *Avaris*, contre lesquels le roi de Thèbes part en guerre. Cette vérification d'une opération d'analyse textuelle pure est assez satisfaisante; pour avoir récupéré les sources plus ou moins lointaines du complexe de Sallier 1, il ne nous manque plus, désormais, qu'un texte qui relaterait le différend de Skenenre Tiouà et d'un roi Apopi sans que la mention d'Avaris intervienne. Mais, dès à présent, nous croyons pouvoir tenir pour assuré que c'est dans des documents du genre de l'histoire de Sallier 1, et, par l'effet de contacts du même ordre, qu'*Apopi* est devenu roi d'Avaris et *Hyksôs*, c'est-à-dire Asiatique, comme il a passé dans l'histoire, utilisée de la manière qu'on sait, que Manéthon a recueillie.

Voilà pour l'histoire de la tradition. Quant à l'histoire proprement dite, dont les faits peuvent d'ailleurs être considérés comme ceux de la tradition à leur origine, la circonstance remarquable qui apparaît est également celle du manque de toute relation visible entre les gens d'Avaris et les Pharaons de la dynastie des Apopi. Chez Kamès, nul personnage de cette famille n'est connu²: « Un prince dans

1. Rappelons que nous sommes allé plus loin dans l'analyse, et que, dans la forme prototypique de l'histoire d'Avaris et des Asiatiques d'où les textes de Sallier et de Harris procèdent, nous avons séparé les éléments appartenant au vieux développement de la *désolation*, dans la littérature du Moyen Empire, et l'élément postérieur, spécial au Nouvel Empire, qui est celui d'Avaris et de son roi impie. Voir *loc. cit.*, p. 42-44 et 65, et, pour une trace du thème de la *désolation* dans l'inscription historique de Kamès, cf. le texte ci-avant, note *f*.

2. On ne saurait accepter, en effet, comme par exemple fait Newberry (*loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 35 [1913], p. 117 et suiv.), de retrouver un *Apopi* royal dans la mention du *Teti fils de Pepi* qui commandait dans la ville de Nofrous; le style et la graphie témoignent qu'il est question, à cette place, d'un personnage non princier, et d'ailleurs on possède de nombreux scarabées du type exotique où apparaît le nom de *Pepi* avec ou sans le cartouche, sans que ce nom ait rien à voir, sans nul doute, avec celui des Apopi pharaoniques. Citons, d'après Petrie (*Scarabs and Cylinders with names*, 1917,

Avaris, qui est Asiatique, un autre en Nubie, qui est Nègre ! » Dans le récit de la guerre d'Ahmès, les Avarites ne sont point qualifiés plus précisément, et c'est seulement par la liste nominative des esclaves attribués en prise à Ahmès d'Elkab qu'on aperçoit qu'il y avait parmi eux des Asiatiques¹; on retient, en tout cas, qu'il n'est fait aucune allusion à des personnages ou institutions pharaoniques rencontrées dans le Delta. Or, est-il possible d'admettre que des rois Apopi aient subsisté, dans leur palais de Tanis ou de Bubaste, sans intervenir de manière ou d'autre dans les événements de guerre qui débordaient leur domaine, et si complètement oubliés que le conquérant thébain ne mentionne même pas leur existence? Malgré le désintéressement politique dont était capable un petit Pharaon dans l'Égypte émiettée de cette époque, un pareil effacement est invraisemblable, et il semble qu'on ne puisse éviter de conclure qu'au temps de Kamès et d'Ahmès, il n'y avait point d'Apopi en Basse Égypte. Comme, d'autre part, l'existence historique de cette famille des Apopi et Khian est extrêmement certaine, nous devons dire qu'au temps de Kamès *elle était déjà éteinte* et sa domination périmée, et que le groupe de ces rois du Delta remonte, par conséquent, au-dessus d'une limite dont la fin du règne de Tiouâ est la position la plus basse possible.

Cette constatation est susceptible de porter assez loin. Nous avons accusé, précédemment², la différentiation des

pl. X), un beau scarabée bien dessiné, très évidemment « hyksôs » par les symboles royaux du Nord et tous les autres détails du décor qu'il porte, et qui appartient à un  . Cette titulature, qui fixe définitivement la lecture *Pepi* (à l'ex- clusion de *Sheshi*) sur les petits monuments bien à la présence rie, est intéressante parce qu'elle correspond à la présence d'un prince *Pepi* de l'époque « hyksôs » dans l'histoire de Kamès, et, en même temps, dans la forme régulière du dessin et de l'orthographe, différencie nettement ces *Pepi* « hyksôs », quels qu'ils soient, des *Apopi* de la dynastie connue.



1. En dernier lieu, Gardiner, *loc. cit.* dans *Journal of Eg. Arch.*, V (1918), p. 53.

2. Weill, *loc. cit.*, p. 182 et suiv., 198.

Pharaons véritables du Delta oriental, Aknenre Apopi, Aousirre Apopi, d'autres Apopi encore et Sousirenre Khian, d'avec les chefs asiatiques, à la titulature plus ou moins pharaonisée, qui les environnent, et nous avons noté qu'entre les deux groupes de personnages, Pharaons et sheikhs égyptisés, il y avait des analogies, dont les plus visibles ressortent du fait que nombre des chefs bédouins s'arrogent le cartouche royal et un nom solaire, tel ce *Iakeb-her*, *Jacob* indubitable, qui s'appelle *Merousirre*¹, — et des contacts historiques importants, se manifestant surtout en la personne du Pharaon *Sousirenre Khian*, dont le nom personnel est d'un Asiatique. Tout cela reste vrai. Mais nous avons considéré les rois Apopi et Khian comme *succédant* aux Asiatiques immigrés d'une première période : c'est ce classement chronologique qu'il convient de rectifier de manière notable.

Il n'est point question de renverser simplement les termes, pour admettre que les Apopi-Khian sont venus d'abord et les Asiatiques ensuite : n'oublions pas que les Asiatiques, caractérisés par les scarabées du type exotique qu'on connaît bien, se montrent dès le temps de Khanofirre Sebekhotep². Mais qu'ils soient dans le Delta à cette date, et que sous Kamès et Ahmès on trouve les Thébains en guerre pour leur reprendre la Moyenne et la Basse Égypte, cela démontre que leurs dominations couvrent, chronologiquement, toute la période intermédiaire, où nous ne pouvons que constater que les Pharaons tanites prennent place à côté d'eux, puis disparaissent avant eux, dans des conditions dont nous entrevoyons seulement les lignes générales.

Ce qu'on croit comprendre, et on le peut noter à titre de première esquisse, c'est que vers l'époque des Sebekhotep de Thèbes, au déclin de leur puissance peut-être, la royauté des Apopi s'est organisée dans une grande ville du Delta oriental, au milieu des Asiatiques, qu'elle utilisait sans

1. Weill, *loc. cit.*, p. 184 et suiv., cf. le tableau récapitulatif de la p. 548, troisième colonne.

2. *Ib.*, p. 246-249, 452-454.

doute; que par la suite des années les chefs étrangers se sont affermis, ont gagné en puissance et entouré la royauté de manière telle que l'un d'eux, à la fin, a pu s'asseoir sur le trône; qu'après cela ce trône même a disparu, submergé par la multitude des seigneuries «asiatiques» qui sont tout ce que les Méridionaux connaissent dans l'Égypte du Nord à partir du règne de Kamès.

Quels furent, cependant, les rapports de ces Apopi pharaoniques plus ou moins éphémères, avec les Thébains? Si les formes originales d'où le conte du papyrus Sallier procède ont un fondement historique, *Apopi* a été en guerre avec Skenenre Tiouâ. Avait-il poussé jusqu'aux extrémités de la Haute Égypte, comme paraissent en témoigner les pierres de Gebelein aux noms d'Aousirre Apopi et de Sousirenre Khian? Cela est possible. Il reste seulement nécessaire, en même temps, de ne pas perdre de vue ce que tous les indices concourent à nous faire voir pour la période de deux siècles allant des Antef aux premiers artisans de la restauration thébaine, à savoir, le caractère paisible et accepté de la division du pays entre un nombre quelconque de dominations pharaoniques; car certaines indications, déjà envisagées par nous antérieurement¹, semblent montrer que les Pharaons de Tanis, effectivement contemporains de la famille de Tiouâ, auraient été en relations amicales avec elle comme il avait lieu partout ailleurs et d'habitude. Cela résulte du choix des noms solaires de *S-ousir-n-re* Khian et d'un petit prince de ses contemporains qui s'appelle *S-kha-n-re*, dans la forme caractéristique *S-[X]-n-re* qui est celle des noms solaires de *S-ken-n-re* Tiouâ et de plusieurs personnages de son groupe; de quoi on rapproche l'analogie, souvent remarquée, du même nom solaire de *S-ken-n-re* Tiouâ avec celui d'*A-ken-n-re* Apopi. Et que penser d'une rencontre d'un tout autre ordre, celle d'un vase inscrit aux noms d'*Aousirre Apopi* et de sa fille *Heri* (ou *Heriti*), dans le propre tombeau d'Amenhotep I^{er},

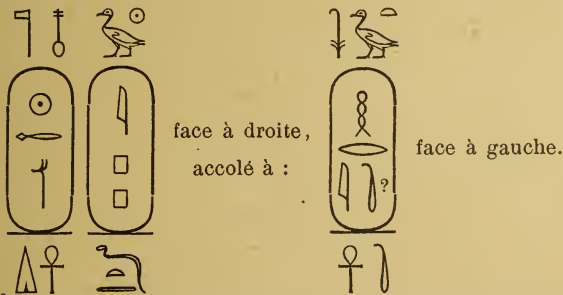
1. Weill, *loc. cit.*, p. 202.

en compagnie d'autres vases du roi lui-même, ou de son père Nibpehtire Ahmès, ou de sa mère Ahmès-Nofritari' ?

Un vase inscrit, dans un tombeau dévasté de longue date, cela peut n'avoir aucune signification historique; cela peut aussi impliquer une énigme qui s'éclaircira plus tard. Tout n'est-il pas énigmatique, pour nous, dans la condition des rois Apopi et Khian, y compris les vestiges de leur activité dans le pays en amont de Thèbes? Il se trouve en Égypte à un moment donné, peu de temps avant l'avènement d'Ahmès, trois forces en présence, la royauté thébaine, la royauté pharaonique de Tanis, et les Asiatiques, et nous ignorons complètement, en général, comment elles ont agi, collaboré ou lutté ensemble; seul le dernier acte du drame nous est connu dans ses grands traits, et il faudra le bonheur de bien des découvertes encore pour que nous voyions clair dans les événements qui ont précédé et préparé la reconstitution de l'Égypte sous les rois de Thèbes.

RAYMOND WEILL.

1. Carter, *Report of the tomb of Zeser-ka-Ra Amenhotep I etc.*, dans *Journal of Eg. Arch.*, III (1916), p. 152 et pl. XXI; l'inscription est ainsi composée :



Le personnage de la Fille Royale *Heriti* n'est pas connu d'autre part.



NOTES

DE LEXICOGRAPHIE ET DE GRAMMAIRE ARABES

1. Les oppositions de sens présentées par les أَضَاد ne sont pas toutes irréductibles : quelques exemples permettent peut-être de trouver la voie conduisant à la solution de cette difficulté du lexique arabe. Le mot ضِدّ lui-même, qui est un des أَضَاد avec ses deux sens opposés de *miθlu*- « semblable » et de *mukhālifu*- « contraire », paraît à l'origine avoir signifié : « placé en face de, pendant de » ; l'araméen et l'hébreu *faḏ* « côté » et l'arabe *faddu*- s'y rattachent vraisemblablement. Les idées de direction, de position relative, confuses à l'origine, ne se sont précisées qu'avec le temps. C'est ainsi que la position géographique exprimée par un mot commun comme *alqiblatu* différerait selon les pays.

Le verbe I *djāna* (rac. *djwn*) « être noir », V 1° « blanchir, badigeonner en blanc (la porte d'une mariée) ; 2° noircir (la porte d'un mort) » est aussi un ضِدّ caractérisé. Le sens primitif a été visiblement « mettre en couleur », d'où spécialement « en blanc » pour une mariée ; « en noir », couleur de deuil, pour un mort, et l'origine iranienne du verbe arabe ne fait plus de doute : zend *gaona*, pahlavi *gōn* « couleur ».

Le verbe I *ṭāher* : « 1° apparaître, briller, luire ; 2° disparaître, sortir » = un protosémit. *ṣhahāra* « briller, luire », sens primitif attesté par l'hébreu *ṣōhar* « lumière » = protos. *ṣhūhru* — et le nom au duel *ṣāhārayim* « midi », l'arabe الظُّهْر « midi », c'est-à-dire temps du plus grand éclat du

soleil; et d'où probablement aussi الظَّهْر « le dos », proprement la partie apparente de l'animal, du mouton, etc. Le sens de « disparaître » est une variante du sens de « paraître » passé par le sens de « sortir » qui est aussi « paraître », mais « au dehors ».

Certains verbes, quoique non classés parmi les أضداد, mériteraient d'en faire partie : ainsi I *hawā yahwī* : « 1° se précipiter d'en haut, fondre sur une proie (: oiseau); 2° s'élever (: oiseau) » et « 1° se lever; 2° se coucher (: astre) », tout s'explique en admettant que ce verbe est un dénominatif de *hawā'u* « air, espace entre le ciel et la terre ».

I *bāga yabi'gu* « vendre; acheter »; mais plus anciennement « passer un contrat » avec quelqu'un, sens conservé à la III^e forme qui y a ajouté le sens secondaire d'« élire quelqu'un au rang de *khalīfat* ».

I *bāna yabīnu* « être séparé, éloigné; se séparer, quitter; être clair, évident, paraître ». A première vue, « paraître » et « s'éloigner » se contredisent, mais, l'idée de « être placé entre » étant fondamentale, l'idée d'être évident, de paraître en dérive secondairement.

2. La particule *sa* devant l'indicatif aoriste sert à exprimer le futur précis, ou prochain, ou certain, ce en quoi elle se distingue de l'adverbe *sawfa* exprimant le futur lointain. Par son emploi, *sa* ne saurait être assimilé à la préformante de la voix causative (ساعدا du protos.) conservée à la X^e forme arabe; elle ne peut être que la forme réduite d'un ancien verbe comme le *ba* et le *ša* des dialectes arabes modernes servant à exprimer le futur certain et se plaçant devant l'aoriste. En *gamān* : *ba'āgi* « je viendrai », *bansāwī* « nous allons faire » : ce *ba* با dérive de أَبَى *abā* « vouloir », sens que seul a perdu l'arabe classique; au *yaman* : *ša'āgi* « je viendrai certainement », *ša'ākul* « je vais manger », ce *ša* se rattache de même au verbe شاء *šā'a* « vouloir »; l'anglais, le persan et le grec moderne emploient de même le verbe vouloir comme auxiliaire du futur.

Le *sa* de *sa'af'alu* « je vais faire » ou « je ferai certaine-

ment » me paraît se rattacher à un verbe d'intention *sa'ā yas'u*, proche apparenté à *سأى sa'ā yas'ā* « courir » (cf. *سعى* « s'efforcer; courir » et signifiant « se proposer, avoir l'intention; courir », de sorte que *sa'af'alu* signifiait à l'origine : « je me propose, j'ai l'intention de faire », d'où « je ferai certainement »).

3. Origine des spirantes arabes. — La spirantisation des muettes en sémitique est un fait très ancien, constaté en cananéen et en araméen, peut-être même en assyrien : il semble même avoir succédé à l'aspiration; son caractère est purement euphonique, un fait d'assimilation partielle causée par une voyelle placée devant une muette. L'arabe semble avoir de bonne heure abandonné cette transformation euphonique des muettes; la raison en est peut-être dans le fait que l'arabe et aussi l'araméen ont transformé certaines aspirées du protosémitique en spirantes, et que parmi elles le θ et le δ correspondant aux aspirées du σ et du ζ (sonore du σ) se seraient confondus avec le t et le d aspirés, puis spirantisés après une voyelle; mais, tandis que l'arabe renonçait à aspirer et spirantiser les muettes précédées d'une voyelle, l'araméen continuait ce procédé, mais désaspirait le θ et le δ , de sorte que ces deux langues par des moyens différents arrivaient au même but : la suppression de la confusion.

Après avoir professé que dans les équivalences $\dot{s}$ assyrio-cananéen = θ arabe = t araméen, $\dot{z}$ ass.-can. = δ arabe = d aram., $\dot{s}$ (s) ass.-can. = θ arabe = t aram., $\dot{z}$ ass.-can. = δ arabe = $*d$ ع aram., ce sont les sifflants $\dot{s}$ $\dot{z}$ $\dot{s}$ $\dot{z}$, qui représentaient le protosémitique, on a, par une réaction naturelle mais excessive, admis que le protosémitique avait les mêmes spirantes que l'arabe. Il me semble que, pour remonter au protosémitique ou au sémitique commun, il faut remonter d'un étage au-dessus du système phonétique de l'arabe.

Pour concilier ces correspondances phonétiques du groupe assyrio-cananéen et du groupe araméen-arabe, il faut admettre les sifflantes aspirées suivantes : σh ou le $\sigma amex$ as-

piré, $\underline{z}h$ ou l'aspirée du $\underline{z}$, sonore du *amex*, $f'h$ ou aspirée du ص , $z'h$ ou aspirée du z emphatique.

L'arabe aurait transformé ces aspirées en spirantes, et l'araméen aurait retransformé ces spirantes en aspirées éphémères, c'est-à-dire en aspirées qui devaient perdre presque aussitôt leur aspiration pour devenir les dentales non aspirées t , d , t , $*d$, de sorte que le tableau des sifflantes devrait être constitué ainsi :

NON ASPIRÉES	ASPIRÉES				
	protosémitique	ass.-can.	protos.	arabe	araméen primitif actuel
$\sigma = \text{amex}$		$\check{s}$	σh	θ	$*th$ t
$\underline{z}$ ou σ sonore		$\underline{z}$	$\underline{z}h$	δ	$*dh$ d
f ou s		f	$f'h$	θ	$*th$ t
z		f	$z'h$	δ	$*dh$ $*d$ ع

Le protosémitique aurait donc possédé la sonore du ص , dont les traces se retrouvent en arabe et en araméen ; le $\check{s}$ ass.-can. = θ arabe est l'aspirée du σ , le $\underline{z}$ ass.-can. = δ arabe est la désaspiration du $\underline{z}h$ protosémitique.

Cette manière de reconstituer les sifflantes aspirées du sémitique m'a permis, — c'est du moins ma conviction personnelle, — d'apporter plus de clarté et de rigueur dans les recherches étymologiques intéressant le lexique arabe et sémitique, comme j'essaierai de le démontrer un jour, et d'expliquer nombre de faits qui restaient obscurs avec les deux systèmes précités de correspondance des sifflantes et dentales.

4. Des mots bilittères. — On a contesté l'existence de racines bilittères en prétendant tout ramener à des racines de trois lettres ; les noms bilittères primitifs tels que *yadu-* « main », *damu-* « sang », *'imu-* ou *'umu-* « mère », *binu-* ou *bunu-* ou *banu-* « fils », *simu-* ou *sumu* « nom », *san-atu-* « année » ont été ramenés à des verbes trilittères d'une façon peu convaincante. Si l'on admet comme point de départ du langage humain l'usage de monosyllabes, il faut bien admettre aussi que les Sémites n'ont pu atteindre la période trilittère

di- ou trisyllabique sans traverser la période intermédiaire des mots bilittères monosyllabiques et dissyllabiques : les premiers seraient des mots formés de deux consonnes encadrant une voyelle brève comme les impératifs *mut*, *mit*, *mat*; les seconds seraient les thèmes verbaux d'aoristes comme *ya-mātu* « mourir », *ya-hābu* « donner », *ya-shibu* « s'asseoir », et les thèmes nominaux comme *ghādu-* « lendemain », *lidatu-* « enfantement », et les noms cités plus haut.

Il a certainement existé une conjugaison bilittère, et les éléments pour la reconstituer nous sont donnés par les verbes *miḡāl* ou « similaires », **adjwaf* ou « concaves », *nā-qif* ou « incomplets », *mudāḡaf* ou « géminés » des diverses langues sémitiques. Si l'on prend le verbe araméen *bazz* « piller » à la 1^{re} forme, on remarque qu'au passé de géminé il redevient bilittère devant une désinence consonantique : *bazʔt bazʔti*, *bazʔtūn bazʔtēn*, *bazʔnan*, où le deuxième *z* n'est plus prononcé s'il l'a jamais été; à la première personne du singulier *bezʔzēθ*, pour conserver son aspect géminé, il emprunte la forme d'un verbe « incomplet » à la manière de l'hébreu et de l'arabe non classique; à l'impératif et à l'aoriste, il se conjugue en « concave » : ces inconséquences sont un exemple des tâtonnements qui ont marqué le passage de l'époque bilittère à la trilittère. L'aoriste de la conjugaison bilittère se trouve entièrement conservé dans les verbes similaires à première *w* ou *y* : arabe *ya-lidu*; impératif *lid*. La conjugaison bilittère devait avoir l'aspect suivant à la 1^{re} forme :

Impératif : *lid līdī*; *lidū lidna*.

Aoriste : *yalidu talidu*; *talidu talidī(na)*; **alīdu*; plur. *yalidū(na)*, *yalidna* ou *yalidāna*; *talidū(na) talidna* ou *talidāna*; *nalidu*.

Passé : *bāza bāzat*; *bāztā bāztī*, *bāzkū* ou *bāztū*; plur. *bāzū bāzā* ou *bāzn*; *bāztūmū bāztinnā*; *bāznā*.

Le duel a été laissé de côté, comme n'étant pas d'un usage général; les longues finales ne représentent que des semi-longues non accentuées. Mais cette conjugaison n'a sans

doute pas conservé longtemps son caractère primitif, car, l'accent aidant, la seconde radicale s'est renforcée en se redoublant (conjugaison géminée), ou la voyelle interne s'est allongée, et *yaqūmu yabīnu* sont devenus *yaqūmu yabīnu* (conjugaison concave). Il reste à expliquer la formation des verbes *nāqif* et *miṯāl*.

Les verbes *miṯāl* ou à 1^{re} radic. *w* ou *y* ne sont restés bilittères qu'à l'aoriste; pourquoi sont-ils devenus trilittères au passé? En vérité, ils ne sont pas plus trilittères au passé qu'à l'aoriste, ils sont restés bilittères tout comme à l'impératif. Voici une explication que je propose, elle paraîtra un peu hardie. Prenons l'arabe *waqada yaqīdu qīd* « être allumé », ou mieux en rangeant les temps du verbe dans ce qui me paraît être l'ordre chronologique : impér. *qīd*, aor. *yaqīdu*, passé *waqada*, et comparons avec l'hébreu I *yāqāḥ* « brûler » et le syriaque I *yīqeḥ*, et supposons la forme en *y* primitive, nous aurons en protosémitique *qīd yaqīdu yaqāda* : il ressort de là que l'impératif bilittère est l'origine, la racine du verbe, que les deux autres temps s'en sont formés par la préfixation de *ya*, que le passé n'est autre qu'un aoriste avec remplacement, suivant un principe d'opposition de sons correspondant à une opposition de sens, de l'*i* ou l'*u* de l'aoriste premier par l'*a*, seule voyelle restée disponible. Une conséquence inattendue de cette hypothèse est que les deux temps à préfixes du verbe assyrien *ikūn ikān* (= primitivement *yakūnu yakānu*) sont réellement deux aoristes existant déjà à l'époque bilittère, et que l'assyrien n'a rien innové, sinon le déplacement des valeurs temporelles. *Yakānu* devenu *ikānu* en assyrien est devenu plus tard *kāna* en passant par *yakāna*, et le *yaqāda* protosémitique, *yāqāḥ* hébreu, est sorti de *yaqādu*; il reste à expliquer le passage de l'aoriste II *yaqādu yakānu* au passé définitif *yaqāda* et *kāna* : l'opposition vocalique de *yakānu yaqīdu* d'une part et de *yakānu yaqādu* de l'autre, augmentée de l'opposition de sens, a dû être la cause principale de l'unification de la vocalisation, et a pu déterminer une assimilation au profit de la finale : *yakāna yaqāda*. Mais

tandis que les verbes dits à 1^{re} *w* ou *y*, en réalité à 1^{re} *y* seulement, conservaient leur préfixe d'aoriste comme nouvelle radicale, ceux à 2^e *w* ou *y*, se contentant de l'allongement de la voyelle interne, rejetaient le préfixe comme alourdissant le thème du passé sans utilité pour le rythme du mot; les verbes géminés, ceux à 3^e radicale faible, ceux à *hamza*, ceux à 1^{re} *nūn*, firent de même pour des raisons analogues.

Il reste une dernière difficulté, celle du *w* comme première radicale dans certaines langues en regard du *y* des autres, et du *w* apparaissant dans les langues mêmes qui ont *y* à la 1^{re} forme au *qal*. Or, ce *w* secondaire s'est formé aux formes dérivées II, III, IV, où le préfixe de l'aoriste est vocalisé en *u* : ainsi l'aoriste de IV *yūqidu* à l'actif (hébreu **yōqîd*, araméen *nawqeð* avec emprunt de *ō* et *aw* au passé de cette forme) et *yūqadu* au passif viennent après contraction de **yuwqidu* et **yuwqadu*, lesquels résultent de l'assimilation du *y* au *ḍamma* du préfixe dans les aoristes plus anciens **yuyqidu* et **yuyqadu*. C'est de **yuwqidu* et **yuwqadu*, formes de transition, que s'est dégagée une racine *wqd* qui a donné le passé IV **awqada* en arabe, *hōqîd* en hébreu, **awqeð* en araméen; en arabe, la IV^e forme a réagi sur la 1^{re} en créant un passé *waqada* qui a supplanté l'ancien *yaqāda* conservé par l'hébreu et l'araméen.

L'arabe dialectal présente le même fait pour les verbes à 1^{re} *hamza* : II *wadda* « faire parvenir », de *أَدَّى*; III *wākhad* « réprimander », de *أَخَذَ*.

Origine des verbes *nāqif* ou à 3^e rad. *w* ou *y*. — Elle présente une grosse difficulté : l'avance inexpiquée de l'accent jusque sur la syllabe finale entraînant à sa suite la perte de la voyelle finale *u* de l'aoriste, et l'avance de la voyelle interne.

Partant d'une racine bilittère *rm* « lancer », nous aurions dû avoir : impér. *rim*, aor. *yarīmu*, aoriste postérieur à sens passé *yarāmu*, participe actif *rāmu*; mais, à cause de la progression de l'accent, nous avons eu d'abord *rīmī*

yarⁱmī yar^amā rāmī (ici le participe semble avoir conservé l'accent à sa place par nécessité sémantique).

Ces verbes font l'effet des verbes à 3^e radic. *hamza*, avec lesquels ils se sont confondus en araméen et en arabe moderne : cela permet de supposer que les verbes *nāqīf* sont en vérité des verbes qu'on a essayé de rendre trilittères par l'addition d'une semi-voyelle *w* ou *y*, essai qui n'a réussi qu'imparfaitement, et que la progression de l'accent a eu pour cause l'allongement du mot par l'addition d'une syllabe; de sorte que *yaghzū* serait sorti de *ya-ghuzū-wu*, et *yarmī* de *ya-rīmī-yu*. Mais alors cette seconde hypothèse nous interdirait d'y voir des verbes bilittères, du moins sous leur forme actuelle, et même on pourrait considérer les verbes *nāqīf* comme entrés dans la voie trilittère plus complètement que les autres verbes faibles; le verbe *baqiya*, comparé à son aoriste *yabqā*, nous révèle une tentative plus complète que *ramā*, mais appartient aussi à une époque plus récente.

Les diverses objections élevées contre la thèse des racines bilittères se fondant sur l'antériorité d'un verbe *mīta ya-mātu* « mourir », par rapport à *māta yamūtu*, sur l'impossibilité d'extraire ce dernier d'ailleurs que de l'infinitif *mawtu-*, sur la priorité des formes nominales à diphtongues, sur l'opposition des verbes à media *w* et media *y* incompatible avec cette thèse, sont plus spécieuses que solides, mais leur discussion exigeant un certain développement ne saurait trouver place ici.

A. BARTHÉLEMY.

LE GROUPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES¹

D'ordinaire on répartit les langues sémitiques d'après la situation géographique où se trouvaient, pendant la période littéraire ou épigraphique, les peuples qui les ont parlées. Ainsi, la grammaire hébraïque de Gesenius-Kautzsch² les divise en quatre branches principales : I. Méridionale, comprenant l'arabe, le sabéen (ou moins exactement l'himyarite)³ et l'éthiopien ou geez. — II. Centrale (cananéenne), comprenant l'hébreu, le phénicien avec le punique et les autres dialectes tels que le moabite. — III. Septentrionale ou araméen, comprenant deux variétés : a) l'araméen oriental (syriaque, mandéen, talmudique de Babylone); — b) l'araméen occidental ou palestinien (biblique, papyrique, targoumique⁴, talmudique de Jérusalem, samaritain, nabatéen, palmyrénien). — IV. Orientale ou assyro-babylonien. Ces quatre branches sont réunies en deux groupes : méridional (branche I) et septentrional (branches II à IV). Toutefois, en note, Kautzsch rappelle que F. Hommel⁵ oppose

1. Sur « le problème de la parenté des langues », voir l'article publié par A. Meillet dans la *Scientia*, VIII (1914), p. 403-425.

2. 28^e édition, 1909, p. 2-3.

3. Il faudrait dire *yéménite* arabe du (Sud), car le sabéen n'était que le dialecte de Mârib. D'autres sont le minéen, le katabanique, le hadramautique. Le nom de Himyar, qui a absorbé Saba dans la légende arabe, ne s'appliquait primitivement qu'à une petite région, située au sud des Sabéens, et dont la principale ville était Thafar. Très peu d'inscriptions en proviennent.

4. Les Targoumim les plus anciens (Onkelos, Jonathan) appartiennent, en réalité, au dialecte oriental.

5. Kautzsch cite le *Grundriss der Geographie und Geschichte*, 1904, p. 75

tout le groupe de l'ouest (branches I-III) à la branche de l'est (IV). C. Brockelmann¹ se range à l'opinion de Hommel, et le classement des dialectes ne diffère pas sensiblement chez lui de celui de Kautzsch.

Toutefois, A. Jeremias, en 1906², a observé qu'il serait plus important d'établir les rapports généalogiques des différents dialectes que de les classer au point de vue géographique. Déjà en 1894³, j'ai fait remarquer que la position géographique des peuples à un moment donné ne prouve nullement la parenté des langues qu'ils parlent, car les peuples changent de place avec facilité. Ce sont les phénomènes linguistiques en eux-mêmes qu'il faut étudier pour voir comment on doit grouper les dialectes. Comme Hommel, j'ai pensé que l'assyro-babylonien doit être séparé du groupe arabe-cananéen-araméen, mais j'ai émis l'opinion que l'éthiopien n'est pas un simple rameau de l'arabe et que c'est une branche spéciale qui se rapproche de l'assyro-babylonien, de sorte que les langues sémitiques forment deux groupes, l'un comprenant l'arabe, le cananéen et l'araméen, et l'autre, l'éthiopien et l'assyro-babylonien. On peut, si l'on veut, appeler l'un occidental-septentrional et le second oriental-méridional, à la condition de ne pas donner à ces désignations géographiques plus de valeur ni de précision qu'elles ne comportent. Comme les œuvres de philologie sémitique semblent ignorer cette thèse, il ne sera peut-être pas inutile de la reprendre ici en l'étayant de nouveaux arguments.

et suivantes. C. Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, 1907, p. 6, mentionne les *Aufsätze und Abhandlungen* (1892), p. 92-123. Mais les premières pages de ce travail ont déjà été publiées par Hommel en 1885, dans les *Études archéologiques...* dédiées à Leemans, p. 127-129.

1. *L. c.*

2. *Theologische Literaturzeitung*, p. 291.

3. Article *Hébreu* dans la *Grande Encyclopédie*. Nous aurions naturellement des modifications à y faire. Notamment nous avons eu tort de contester l'existence de la prosodie biblique, dont Ley, *Grundzüge des Rhythmus*, 1875, a montré la nature. Déjà au XVI^e siècle, Azaria de Rossi, *Meor Enayim*, 1573, livre III, ch. 60, avait reconnu deux des rythmes principaux.

Il faut naturellement, dans la linguistique, distinguer entre la lexicographie et la grammaire. La ressemblance que deux langues peuvent présenter dans le vocabulaire n'a qu'une importance de second ordre, lorsqu'il s'agit d'en déterminer la parenté, tant il y a de causes qui font passer les mots d'un parler dans un autre et qui diversifient les expressions d'une même idée. Dira-t-on, par exemple, que l'anglais est parent du français, parce que les deux langues ont un nombre extraordinaire de termes communs ? Hommel, voulant montrer que l'assyrien occupe une place à part dans les langues sémitiques, insiste sur ce que l'assyrien n'a pas de mot pour le chameau et a un mot particulier pour le vin. Mais de l'absence d'un terme on peut tout au plus conclure que le peuple à qui ce terme manque s'est séparé de bonne heure des autres, ce qui est un fait historique, mais non linguistique. Quant à la différence de terme pour exprimer une idée usuelle, qu'en peut-on déduire, quand on sait que le verbe « être » se dit autrement en phénicien qu'en hébreu et que le terme usuel pour cheval n'est pas le même en arabe qu'en hébreu et en araméen ?

C'est donc sur le terrain grammatical qu'il faut se placer pour apprécier le degré de parenté des dialectes, et dans la grammaire il convient d'envisager les phénomènes phonétiques et morphologiques.

Les sons qui varient dans les diverses langues sémitiques anciennes sont surtout les consonnes gutturales (laryngales) et les dentales spirantes. Tandis que le yéménite (qui paraît avoir le mieux distingué les sons primitifs, car il compte vingt-neuf lettres), l'éthiopien et l'assyrien, séparent le *ḥ* du *h* (l'assyrien gardant le *ḥ*, mais confondant le *h* avec les autres gutturales), le cananéen et l'araméen n'ont qu'un seul signe pour les deux sons, p. e. *'ah* « frère » devient en hébreu et en araméen *'ah*, comme *'ahad* « un » (assyrien *'ēdu*). Mais on doit remarquer que la divergence porte sur le signe et non pas sur la prononciation. En effet, pour l'hébreu, la Septante, qui rend le signe *ḥ* tantôt par *χ*, tantôt par l'esprit doux ou rude, atteste ainsi que le *ḥ* avait

deux sons. Il en était certainement de même en araméen. La distinction de *ḥ* et *ḥ* devait donc exister dans toutes les langues sémitiques.

Le yéménite et l'arabe ont des signes différents pour ' et *g*, p. e. 'ayn « œil » et *ḡaraba* « disparaître », tandis que le cananéen, l'araméen et l'éthiopien n'ont qu'une seule lettre pour les deux sons (l'assyrien confondant ' avec les autres gutturales) : 'arab comme 'ayn (assyrr. 'énu). Là encore, pour l'hébreu, la Septante prouve qu'il y avait jadis deux prononciations distinctes, car elle transcrit ' tantôt par γ, tantôt par l'esprit doux ou rude. Donc, en cananéen et vraisemblablement aussi en araméen, la différence avec l'arabe et le yéménite est purement graphique. Mais, pour l'éthiopien et l'assyrien, le cas n'est pas le même, car l'éthiopien, ayant emprunté son écriture au yéménite, aurait pu conserver deux signes différents, comme il l'a fait pour *ḥ* et *ḥ*, et, d'autre part, l'assyrien aurait pu, lui aussi, donner un signe spécial à *ḡ*. Ici, la graphie peut être un indice sérieux d'une divergence phonétique.

Les dentales spirantes *ḏ*, *ṭ*, *ṭ* sont nettement séparées des sifflantes *z*, *š*, *š* en yéménite et en arabe. Elles se confondent avec les sifflantes en cananéen, éthiopien, assyrien, et deviennent des dentales en araméen, p. e. yéménite et arabe *ḏakara* « se souvenir », can. *zâkar*, éth. *zakara*, ass. *zakaru*, aram. *dekar*; yém. et arabe *ṭawr* « taureau », can. *śor*, éth. *sór*, assyr. *šurû*, aram. *tór*; yém. et arabe *ṭill* « ombre », hébreu *šêl*, éth. *šalâlôt*, assyr. *šillu*, aram. *ṭellâlâ*. Ici aussi on peut se demander jusqu'à quel point on peut identifier la graphie avec la prononciation. La transcription de *š* par *t* dans Tyr et par *s* dans Sidon, que nous rencontrons chez les géographes grecs, nous montre que le cananéen, lui aussi, distinguait *ṭ* de *š*. Toutefois il est indéniable que les spirantes ont évolué en hébreu, éthiopien et assyrien dans une direction et en araméen dans une autre.

Le son *ḏ*, distinct en yéménite, en arabe et en éthiopien, se confond avec *š* en hébreu et en assyrien, et devient d'abord *q*, puis ' en araméen, p. e. yém. et arabe *waḏa'a*

« sortir », éth. *wade'a*, hébreu *yāšā'*, assyr. *'ašū*, aram. *weqa'*, puis *we'd*. Ici les langues, tout au moins pour la graphie, se divisent en trois groupes : sud, nord, nord-ouest.

Les sons *ś* et *š* cananéens (*ś*, puis *s* et *š* en araméen) correspondent à *š* et *s* en yéménite, en arabe et en éthiopien¹, et deviennent tous deux *š* en assyrien, p. e. racine hébr. *šyb* « cheveux blancs », aram. *syb*, yém., arabe et éth. *šyb*, assyr. *šyb*; rac. hébr. et aram. *šnn* « dent », yém. *šnn*, arabe et éthiopien *snn*, assyr. *šnn*. Ici encore trois groupes : sud, nord, nord-est.

Le son *p* a disparu en arabe et en éthiopien².

Enfin, la prononciation spirante des occlusives n'est attestée qu'en hébreu et en araméen; après le son vocalique, *b*, *g*, *d*, *k*, *p*, *t* se prononcent *b̄*, *ḡ*, *d̄*, *k̄*, *f̄*, *t̄*; p. e. hébr. *bēgēd̄*, aram. *keṭāb̄*.

Tandis que les derniers phénomènes réunissent des parlers de peuples voisins (Arabes et Éthiopiens, Hébreux et Araméens) et qui, par conséquent, ont pu agir l'un sur l'autre et avoir une évolution commune, d'autres, probablement beaucoup plus anciens, joignent l'éthiopien et l'assyrien, qui tantôt s'accordent avec l'arabe, tantôt s'en écartent. Une fois (pour *d* et *š*) on voit l'éthiopien distinguer ce que l'assyrien confond. On pourrait s'expliquer le fait par l'influence arabe, mais on peut aussi se demander s'il s'agit de prononciation différente ou de graphie insuffisante. Donc l'examen des phénomènes morphologiques avérés tend plutôt à rapprocher l'éthiopien de l'assyro-babylonien que de l'arabe.

La morphologie nous permet d'arriver à des conclusions bien plus affirmatives. On a cru devoir déduire de l'emploi très étendu qu'a, en arabe et en éthiopien, le pluriel interne ou brisé, c'est-à-dire formé par le changement de radical, une parenté étroite de ces deux langues. On a dit que ce

1. En hébreu (et en araméen), le signe *ś* est le même que celui de *š*, et n'a été distingué que tard par les Masorètes à l'aide du point diacritique placé respectivement à gauche ou à droite. En arabe le signe *s* provient de *š*, et, en éthiopien, de *ś*, tandis que l'ancien signe *s* a disparu.

2. Le son *p*, en éthiopien, ne se rencontre que dans les mots étrangers.

phénomène n'existait en hébreu et en araméen qu'à l'état embryonnaire. Mais on peut tout aussi bien admettre que, primitivement, ce pluriel était usuel dans tous les dialectes et que, dans quelques-uns d'entre eux, il a été, suivant une loi naturelle, de plus en plus supplanté par le pluriel externe, c'est-à-dire formé à l'aide de terminaisons. De fait, en hébreu, un collectif tel que *seḵār* « population mâle » est bien le pluriel de *śāḵār* « individu mâle ». D'autre part, le plus grand nombre des noms univocaliques tels que *malk* (*mēlek*) *siḥr* (*sēḥr*), *buqr* (*bōqēr*) ont au pluriel un radical *mlak*, *ṣfar*, *bqar*, ce qui constitue bien un pluriel interne, quoique devenu « mixte » par l'addition de terminaisons. Même en araméen, où les noms de ce genre semblent avoir au pluriel le même radical que le singulier, la prononciation spirante que reçoit au pluriel la troisième radicale, quand c'est une occlusive, p. e. *malḵayyā* de *malkā*, montre que la deuxième radicale avait au pluriel, dans une période antérieure, une voyelle, le radical *mlak* devenant *malḵ*, mais non *malk*, qui est le thème du singulier¹. La disparition plus ou moins complète du pluriel interne dans certaines langues peut, d'ailleurs, s'expliquer par la séparation des peuples sémitiques. Les Assyro-babyloniens, éloignés les premiers de l'habitat commun, l'ont perdu entièrement. Les Cananéens et Araméens, qui ont émigré plus tard, en ont encore des vestiges. Les Arabes et Éthiopiens, plus proches du centre linguistique, ont conservé et peut-être développé le pluriel brisé. Mais on ne peut affirmer que, lorsque les Sémites étaient encore réunis, le pluriel interne n'était pas aussi usuel chez les uns que chez les autres. Il est à remarquer d'ailleurs que l'éthiopien n'a pas la richesse de pluriels brisés que présente l'arabe, et même, en un point, il se sépare de l'arabe pour se rapprocher des autres langues, car il emploie *ān* pour le pluriel sain (externe), p. e.

1. Cette persistance de la prononciation spirante, quand la cause en a disparu depuis des siècles, est un phénomène des plus curieux. Il se peut, d'ailleurs, que la deuxième radicale ait conservé un son légèrement vocalique (*šewa* moyen).

nagadân de *nagad* « voyageur » (cf. en assyrien *ilani*, phén. *élonim*), tandis que l'arabe le combine avec le pluriel interne, p. e. *ġilmân* de *ġulâm* « garçon ».

Par contre, il y a des phénomènes morphologiques tels qu'on ne peut se les expliquer qu'en admettant l'existence de dialectes déjà distincts avant la séparation des peuples, et c'est sur eux que nous nous appuierons pour montrer l'accord de l'éthiopien et de l'assyro-babylonien.

Premièrement le passif interne, c'est-à-dire différant de l'actif par la vocalisation, p. e. *kutiba* « il a été écrit », dont l'actif est *kataba* « il a écrit », est très employé en arabe, en hébreu et en araméen ancien, et manque absolument en éthiopien et en assyrien¹. Il est invraisemblable que l'absence totale du passif interne dans ces deux langues soit due à une évolution semblable à celle du pluriel interne, puisqu'elle est constatée dans le parler de deux peuples séparés depuis longtemps. Il est plus naturel d'admettre que le passif interne s'est créé dans un groupe de langues sémitiques et non dans l'autre.

Un argument positif en faveur de la parenté de l'éthiopien et de l'assyrien nous est fourni par le thème du futur indicatif. Rappelons qu'en sémitique tous les thèmes tant verbaux que nominaux sont de deux sortes : univocaliques ou bivocaliques. Les thèmes univocaliques peuvent avoir la voyelle entre la 1^{re} et la 2^e radicale ou entre la 2^e et la 3^e : *pá'l*, *p'al*. Les thèmes bivocaliques peuvent avoir le ton primitif à la première ou à la deuxième voyelle : *pá'al* ou *pa'al*. On a donc quatre types primordiaux, dans lesquels le son des voyelles est variable et qui peuvent recevoir des préfixes ou des suffixes. Or, le futur (ou imparfait) indicatif en arabe, en hébreu et en araméen est tiré du thème univocalique et se distingue (ou se distinguait) de l'optatif par la présence d'une voyelle finale *u*, p. e. indicatif (*ya*)*ktub-u*, optatif (*ya*)*ktub*. L'éthiopien et l'assyrien, par

1. Les formes *utul* et *ušuz*, où quelques-uns avaient cru voir des passifs internes, doivent s'expliquer autrement d'après les autorités les plus récentes.

contre, forment le futur indicatif à l'aide du type bivocalique avec ton sur la première voyelle, p. e. éth. *yenáger*, ass. *išákan*. Ce thème se retrouve en hébreu dans le passé dit « converti » (qui est, en réalité, un futur ayant des suffixes au lieu de préfixes). En éthiopien et en assyrien le thème univocalique sert pour l'optatif (ou subjonctif) et en assyrien aussi pour le passé, et cet emploi se retrouve en hébreu dans le futur « converti » (qui est un passé)¹. Les thèmes qui expriment le passé et le futur en sémitique avaient déjà cet emploi avant que les pronoms personnels fussent devenus des affixes, et c'est tardivement que les préfixes et suffixes ont paru jouer un rôle dans la distinction des temps. Or, quand on voit les langues sémitiques se diviser en deux groupes pour la formation du futur indicatif, il est difficile de croire que c'est par hasard que l'éthiopien et l'assyrien ont suivi la même voie, pendant que l'arabe, le cananéen et l'araméen en suivaient une autre.

Un autre phénomène très caractéristique est la combinaison des conjugaisons verbales. Le sémitique possède trois formes actives : le simple (*pa'al*), l'intensif avec sa variété le conatif (*pa'il*, *pá'il*), et le factitif (*hap'il* ou *šap'il*) et les réfléchis de ces formes. En éthiopien et en assyrien le factitif a deux formes, l'une correspondant à l'actif simple et l'autre à l'intensif, p. e. éth. *abkaya* « faire pleurer », 'ašannaya « embellir », ass. *ušakniš* « soumettre », *ušrappiš* « élargir ». Il en est de même des réfléchis, p. e. éth. *ástar-ḥaqa* « s'éloigner », *ástasaffana* « donner de l'espoir », ass. *ultaqšir* (pour *uštaqšir*) « rassembler », *uštabarri* « être excédé ». En outre, alors qu'en sémitique le réfléchi se forme soit à l'aide du préfixe (*hi*)*ta*, soit à l'aide du préfixe (*hi*)*na*, l'éthiopien et l'assyrien combinent les deux préfixes, p. e. éth. *tankuarkuara* « être roulé », ass. *ittaskan* (pour *intaskan*) « être fait ». Il est peu probable que l'éthiopien et l'assyrien soient arrivés séparément à de pareilles combinaisons.

1. Nous avons montré (*Revue des Études juives*, t. XXVI, 1893, p. 49-50) que l'optatif et le passé ne faisaient qu'un à l'origine.

Enfin, l'arabe et l'araméen ont dans les noms le pluriel externe formé par le suffixe *în'*, devenu *îm* en cananéen, p. e. ar. *kâtibîna*, aram. *kāṭebîn*, hébr. *kōṭēbîm*. Ce suffixe est, en outre, employé dans les nombres pour marquer les dizaines, p. e. ar. *ṭalātîn*, aram. *telāṭin*, hébr. *šelošîm*. En éthiopien et en assyrien le suffixe *în* est inconnu. Dans le pluriel ces langues ne connaissent que *ân*, p. e. *nagadân*, *ilâni*, et dans les nombres la dizaine est marquée par *â*, éth. *šelesä*, ass. *šalašâ*².

C'est justement la distance existant entre les Assyro-Babyloniens et les Éthiopiens qui augmente l'importance des faits que nous signalons, puisque l'accord entre les langues ne peut s'expliquer par l'influence du voisinage. Il paraît donc établi que l'éthiopien et l'assyrien constituent un groupe au sein des langues sémitiques et que l'arabe, le cananéen et l'arabe en forment un autre.

De la parenté linguistique il est toujours risqué de conclure à une parenté ethnique. Il est cependant permis de rappeler ici que, d'après la *Genèse*, x, 8-11, Kouš, c'est-à-dire l'ancêtre des Éthiopiens, engendra Nimrod, qui fut roi de Babylonie, et que de cette région sortit Assur, le constructeur de Ninive. La Bible a donc conservé le souvenir d'une relation étroite entre les Éthiopiens et les Assyro-Babyloniens. Assurément l'écrivain biblique ne s'est pas appuyé sur la philologie. La coïncidence n'en est que plus digne d'attention, et il n'est pas nécessaire d'attribuer à la Bible une confusion entre les Kouchites et les Cosséens d'Asie.

MAYER LAMBERT.

P. S. — Cet article était déjà sous presse quand nous avons pu prendre connaissance de l'ouvrage de H. Bauer et P. Leander, *Historische Grammatik der hebräischen*

1. L'arabe distingue le nominatif *û(na)* de l'accusatif *î(na)*, seul conservé en cananéen et en araméen. Toutes les langues sémitiques ont *û(n)* dans le verbe comme masculin pluriel et *î(n)* comme féminin singulier.

2. Le yéménite a la terminaison équivalente *ay* (*šalaṭay* ou *ṭalaṭay*).

Sprache des alten Testaments, 1918. Les auteurs réunissent l'hébreu (détaché du phénicien) à l'accadien (assyro-babylonien) et séparent ces deux langues des autres parlers sémitiques (p. 6-12, 17-18). Leurs arguments ne modifient pas notre opinion.

M. L.

LA NASALITÉ EN INDO-ARYEN

Le voile du palais est, parmi les organes de la phonation, l'un de ceux dont le jeu est réglé de la façon la moins précise. Cela tient d'abord, pour une grande part, à ce qu'il est solidaire des autres articulations. Le voile est relevé complètement pendant l'occlusion des consonnes sourdes, moins complètement pendant celle des sonores, moins encore pour les spirantes ; et la pression diminue encore davantage pour les liquides. Dans la prononciation des voyelles, le voile du palais se conforme aux positions de la langue ; l'occlusion de la cavité nasale est par suite moins complète pour *e* et *o* que pour *i* et *u*, moins pour *a* que pour *e* et *o* ; et l'émission de *a* au moins s'accompagne normalement d'un écoulement sensible de l'air par le nez. La résonance nasale qui en résulte est plus ou moins perceptible suivant les occasions, suivant les individus, suivant les langues aussi ; lorsqu'elle est considérable, elle peut affecter toutes les voyelles et donner au parler, dans l'ensemble, un caractère nasillard.

Ainsi l'occlusion du voile du palais n'a pas, lorsqu'elle se produit, une fermeté uniforme ; inversement, quand le voile doit s'abaisser, le début et la fin de ce mouvement sont généralement progressifs et sans netteté ; et il arrive que les vibrations nasales empiètent sur les phonèmes voisins. C'est l'origine de la nasalisation de la voyelle qui précède une occlusive nasale, nasalisation constante par exemple en français et en portugais. La nasalité peut aussi s'étendre aux éléments qui suivent la nasale ; comme dans v. fr. *cimentière*, esp.

cimentero; picard *nün-pié* « nu-pieds »; all. *genung* pour *genug*, *nun* correspondant à m. h. a. *nu*, etc.; la nasalité peut franchir les limites de la syllabe, comme dans fr. *gingembre* (*zingiberi*) et inversement *plantain* (*platanum*). Ce dernier type de faits, normal en arménien moderne (type *menkh* « nous », classique *mekh*; v. Adjarian, *Classif. des dial. arm.*, p. 4), par exemple, ne se rencontre dans les langues romanes ou germaniques que sporadiquement; si l'on examine les cas rassemblés par C. Balcke en français (*Der anorganische nasallaut im frz.*, *Beih. zur Zeitschr. f. Rom. Phil.*, 39), on verra combien peu, parmi ceux qui n'admettent pas d'autre explication, appartiennent à la langue normale et ont une existence réelle. Mais on doit s'attendre à ce que, dans une langue où la nasalité est développée, les exemples en soient assez nombreux et bien attestés.

Or, l'indo-aryen est à ranger parmi les langues du type nasillard, comme l'anglais d'Amérique, par exemple. Les indigènes ne s'en rendent naturellement compte que par exception; ainsi les Marathes du Deç notent le nasillement chez leurs voisins du Concan. Mais c'est un fait général, aisément perceptible à l'audition, et marqué aussi par les hésitations perpétuelles de la graphie. Il est attesté indirectement de façon très ancienne; car il semble bien qu'on doive admettre avec M. Johansson (*Dialekt der Shahbazg. red.*, p. 42) que l'absence fréquente du signe de l'*anus-vāra* chez Asoka tient pour une part à l'indistinction des voyelles nasalisées et non nasalisées dans la prononciation de l'époque.

A première vue, ce caractère de l'indo-aryen peut paraître le développement d'une tendance déjà indo-iranienne. L'indo-iranien est, en effet, l'un des dialectes indo-européens, où **n̥* et **m̥* sont représentés par *a*; or, l'intermédiaire entre **n̥* ou **m̥* et *a* est *an* ou *am* (étant entendu que ces deux phonèmes ensemble ne doivent pas dépasser la durée normale d'une voyelle brève). Le grec, qui représente **n̥* et **m̥* par *z*, garde *zv*, *zμ* dans le cas de la nasale

voyelle devant voyelle, et l'indo-iranien probablement aussi¹ : devant **a*, le grec donne *αα*, *αμα*, le sanskrit *ā* + nasale, qui peut aboutir à *ā* (sur la différence entre les cas de *çānta-* et de *jāta-*, v. Meillet, *M. S. L.*, XVI, 67 s.). Or, le fait que *a* est de toutes les voyelles la plus aisément nasalisable est propre à expliquer l'absorption de la nasale par la voyelle en indo-iranien comme en grec ; au contraire, dans les langues où **n* et **m* ont abouti à *n* ou *m* précédé d'une voyelle fermée, cette diphtongue a subsisté, au risque de modifier la quantité des anciennes syllabes et de troubler le rythme des langues intéressées.

L'iranien présente une autre conséquence du caractère spécial de *a* : M. Meillet a montré (*M. S. L.*, XI, p. 170-171 ; cf. *Journ. asiat.*, 1909, I, p. 538 suiv.), que, si, dans l'Avesta, i.-ir. **asa* est représenté par *aiha*, **āsa* par *ānha*, tandis que **asi* et **asu* donnent *ahi* et *ahu*, cela tient à ce que le voile du palais était incomplètement relevé pour *a* et mieux pour *i* et *u*.

On voit que les cas de nasalité fournis par l'Avesta s'expliquent par le fait général de la solidarité des mouvements du voile du palais avec ceux de la langue ; ils sont donc modérément caractéristiques de l'iranien, d'autant qu'ils y sont isolés. Au contraire, dans l'Inde, le relâchement du voile du palais apparaît en des circonstances variées et révèle une nasalité portant sur tout l'ensemble du phonétisme ; c'est du moins ce qu'on se propose de démontrer ici. L'importance de cette nasalité en indo-aryen peut se marquer dès l'abord par deux faits, empruntés tous deux à la période moyenne.

Dès le plus haut moyen-indien, l'occlusion des consonnes finales a disparu ; de là en pali *siyā* pour véd. *s(i)yāt*, *sace* pour skr. *sacet*, etc. La nasale finale perd son articulation

1. V. Brugmann, *Grundriss*, I, § 432, 434. Il y a cependant contradiction en sanskrit entre *sama-*, *samā-* et *simā-*, *tāmistrā* et *tīmīrā-* (v. Meillet, *de rad. MEN*, p. 49). Cf. aussi Σαχαμανο des monnaies indo-scythes et *Koṇāgama* du pali et de l'inscr. n° 30 de Barhaut en regard de skr. *Çākyamuni-*, *Kanakamuni-*.

buccale comme les autres consonnes ; mais la nasalité subsiste : p. *aggim* de skr. *agnim*, *balavaṇ* de skr. *balavān*, etc.

Plus tard, les consonnes intervocaliques se sont altérées à leur tour ; *t*, par exemple, est devenu entre voyelles *d*, puis *y* ; *p* et *b* sont devenus *v* ; à ce moment, *m* intervocalique s'est spirantisé, mais la nasalité en subsistait, de sorte que *m* est devenu *ṃ* nasal sur presque tout le domaine indo-aryen.

Ainsi, dans ces deux cas, la perte de l'occlusion n'a servi qu'à mettre en évidence l'importance de la nasalité ; dans le second de ces cas, la nasalité a persisté jusqu'à aujourd'hui ; ainsi, dans mar. hind. *gāv* (transcrit *-gong* ou *-gaon* dans les noms de localité), de skr. *grāma-* ; sind. *sāi*, guz. *sāi*, hind. *sāi* (cf. les transcriptions *gosain*, *gossyne*, etc.), de skr. (*go-*)*svāmin-* ; etc.

La nasalité, correspondant à une paresse générale du voile du palais, s'accorde bien avec la tendance générale au relâchement de l'articulation, dont M. Grammont a montré des exemples dans l'histoire du sanskrit (*M. S. L.*, XIX, p. 254 suiv.). Mais les deux ordres de faits n'ont pas la même signification. Dans un des cas, il s'agit d'altérations portant de façon constante sur une catégorie déterminée de phonèmes à une époque donnée. Par exemple, en sanskrit, l'articulation cérébrale de *r* (voyelle ou consonne) et de *ṣ* se communique à *n* qui suit immédiatement, ou au premier *n* intervocalique (simple ou géminé) de la partie suivante du même mot, sauf interposition d'un phonème exigeant un effort marqué de la partie antérieure de la langue (occlusive ou sifflante palatale, cérébrale ou dentale ; liquide *l*) : on sait que l'articulation de *n* cérébral est moins forte que celle de *n* dental, et d'autre part les nasales sont moins résistantes que les liquides (v. Vendryes, *M. S. L.*, XVI, 54), à plus forte raison, que les sifflantes sourdes. Un autre exemple est le traitement des groupes consonantiques, qu'on voit, dès l'époque la plus haute, adaptés, puis assimilés (cf. déjà en védique *jājḥat-* en face de *jakṣat-*, v. Wackernagel, *Altind. Gr.*,

I, § 141), enfin simplifiés dans la plupart des langues modernes.

La nasalité est, au contraire, un fait de prononciation portant sur tout le phonétisme, sans que la conséquence en soit, dans la plupart des cas, une incapacité de prononcer certains phonèmes à partir d'un moment donné ; les effets n'en apparaissent à la conscience et surtout dans la graphie que par exception, en présence de circonstances favorables ; la variété de ces circonstances fait que les altérations produites portent sur des détails visibles à des moments différents de l'histoire et sans lien apparent. L'objet de cette note est de rapprocher quelques-uns de ces effets divers.

*
* *

A l'époque ancienne, où le système articulatoire hérité de l'indo-iranien commun garde dans l'ensemble sa netteté, la nasalité ne se marque guère que par l'action des nasales proprement dites sur les phonèmes voisins.

Lorsque la nasale est en diphtongue, la consonne qui la suit est l'élément fort du groupe ; et, en vertu du principe général de l'accommodation des groupes consonantiques, la nasale s'articule au même point que la consonne. Si l'occlusion qui suit est par nature peu marquée — c'est le cas des sonantes *y r l v*, des sifflantes et de *h* — le résultat est un *ỹ* nasal, par exemple, précédant le *y*, lorsqu'il s'agit des sonantes, et dans le cas des sifflantes et de *h* un simple écoulement d'air par le nez, qui a pour effet de prolonger la voyelle en la nasalisant : c'est l'*anusvāra* (la prononciation *-aṅks-* pour *-aṅs-*, c'est-à-dire *-aās-*, que condamne le *Prātiçākhyā* du *Rgveda*, en est un développement secondaire). La portion de voyelle nasalisée qui suit la voyelle pure se comporte à son égard comme un second élément de diphtongue ; et lorsque la continue qui la suit est à son tour suivie d'une occlusive, le premier élément de cette diphtongue s'atrophie, et la nasalité gagne toute la voyelle (v. Kiste, *Sitzber. Wien, phil.-hist. Cl.*, CXXXIII, VIII,

p. 11). Le phénomène ainsi décrit ne se produit que devant des continues. Toutefois, il semblerait résulter du témoignage de certains commentateurs que, devant une occlusive, la nasale pouvait infecter la voyelle précédente : on aurait dans ce cas non seulement *tañ jānan* pour *taṃ*, mais même *tāñ jānan* (Kirste, *ibid.*, p. 14; cf., pour l'iranien, l'interprétation de la graphie de l'Avesta proposée par M. Meillet, *Journ. asiat.*, 1909, I, p. 543).

Voici maintenant un cas où, grâce à une circonstance spéciale, la nasalité apparaît spontanément dès le Vēda. A la fin du mot certaines voyelles subissent un allongement spécial, la *pluti*, et la durée en dépasse de moitié celle des longues ordinaires : dans ce cas, les vibrations nasales ont le temps de devenir conscientes, et concourent à définir jusque dans la graphie une forme par ailleurs anormale (v. Wackernagel, *Altind. Gr.*, I, § 257 b). Le même fait se produit pour certains *-ā* finaux en hiatus (Wackernagel, § 259 b β; 267 a γ). Le caractère « irrationnel » de la répartition des formes où cette nasale se rencontre rend la nasalité elle-même suspecte à M. Oldenberg (v. *Rgveda*, I, 33, 4) : on est au contraire tenté d'y voir la notation d'un fait exceptionnellement marqué comme caractérisant des formes déjà irrégulières. Il est, en effet, difficile de séparer ces graphies védiques, d'observations fournies par les phonéticiens indigènes et en particulier par Pāṇini touchant la nasalité des voyelles finales. Cette nasalité est admise en sanskrit, reconnue pour certains cas en moyen-indien, enfin attestée de façon normale à date moderne (v. Wackernagel, § 259 b; Müller, *Pali gr.*, p. 23; Pischel, *Gram. der Prākṛit Spr.*, § 181-182; J. Bloch, *Form. de la langue marathe*, § 70). Cette nasalisation spontanée des finales a eu pour effet de faire disparaître les anciennes distinctions entre finale de mot nasale et non nasale : ainsi les désinences de nom. masc. sing. *-o* et d'acc. masc. ou de nom.-acc. neut. sing. *-aṃ* se sont rejointes en *-u*, de façon qu'il ne reste plus en indo-aryen moderne de différence ni entre le cas sujet et le cas régime, ni entre le masculin et le neutre.

Dans certains cas favorables, cette nasalité a pénétré plus loin dans le mot ; dans les désinences skr. *-ena*, *-āni*, *-ānām*, la voyelle précédant la nasale s'est nasalisée et la nasale, perdant son occlusion, s'est absorbée dans les voyelles qui l'entouraient. La graphie du prākṛit classique n'est pas cohérente sur ce point : on y trouve *-eṇaṃ*, *-āṇa*. en regard de *-āṇiṃ*, *-āṇi* ou *-āi* : mais les aboutissants modernes sont identiques, et l'on a, par exemple, en marathe instr. sg. et nom. neut. plur. *-ē*, oblique pluriel *-ā̃*.

A l'intérieur du mot, le sanskrit ne nous fournit rien de plus. Mais la graphie des inscriptions d'Asoka révèle peut-être un nouveau cas de nasalisation de voyelles par préparation, dans les mots du type *aṃna-*, *aṃñatra* (skr. *anya-*, *anyatra*), *puṃñam* (*puṇyam*), *hiraṃṇa-* (*hiraṇya-*), *Taṃbapaṃni* (*Tāmraparṇi*), etc. (v. p. ex. T. Michelson, *Trans. Am. Phil. Ass.*, XL, p. 23, n. 2). On sait que les inscriptions en moyen-indien ne marquent pas la gémination des consonnes. Il est donc permis de lire ici **ānna*, etc. (avec *ā* nasalisé en tout ou partie). C'est la confirmation de la prononciation *tāñ jānan*, notée par les commentateurs mentionnés plus haut.

Le prākṛit classique note une vibration nasale spontanée dans la voyelle précédant une géminée issue d'un groupe sanskrit commençant par *r* ou contenant une sifflante ou une palatale aspirée ; la longue moderne qui succède à cette voyelle après simplification de la géminée reste nasalisée (v. Pischel, § 74 ; Hoernle, *Comp. gram. of the Gaud. lang.*, § 149 ; J. Bloch, *Form. du marathe*, § 69).

En marathe, une longue se nasalise spontanément devant sonante non nasale et devant sifflante (J. Bloch, *ibid.*, § 70). En sindhi, Trumpp, après avoir observé le nasillement général de la langue, note spécialement (*Gr. of the sindhi lang.*, p. xv-xvi) l'*anusvāra* « inséré pour faciliter la prononciation allongée d'une voyelle, p. ex. *mīhu* « pluie » ; ceci, ajoute-t-il, se produit en particulier quand un nom finit par une voyelle longue, ainsi *prī* « ami »¹. Ces faits ex-

1. Il cite aussi *bhū* « terre », exemple mal choisi, à cause de l'*m* intervo-

pliquent par exemple que *Pharās* soit en bengali la transcription normale du nom de la « France »; cf. *Pharāsi* « Français ».

Il est difficile de ne pas rapprocher ces faits de la nasalité notée exceptionnellement dans les finales ultra-longues du védique. Il n'est pas étonnant non plus que les phonèmes devant lesquels la nasalité est le plus sensible soient ceux mêmes devant lesquels une nasale d'origine indo-iranienne devenait *anusvāra*, à savoir les semi-voyelles, la sifflante et l'aspirée.

*
* *

Dans les cas examinés jusqu'ici, la paresse de l'occlusion du nez se marquait de deux façons : 1° l'air s'écoule de façon sensible par le nez pendant l'émission d'une voyelle, sans raison spéciale ; 2° l'ouverture du nez commence trop tôt : c'est un fait de préparation. Il reste à voir des cas où cette ouverture dure trop longtemps et où il y a retard d'occlusion. Ce procédé est comparable à la cérébralisation sanskrite : mais il se manifeste rarement, et jamais avant le moyen-indien.

1° L'occlusion sonore qui suit immédiatement une nasale perd son articulation propre en différents points de l'Inde aryenne ; ainsi l'on a en penjabi *annhā*, en kaçmiri *onu*, en maïthili *ānh*, représentant skr. *āndha-*, en sindhi *khanu*, penj. *khanni*, représentant skr. *khaṇḍa-*. L'existence de ce phénomène est attestée depuis les premiers siècles de notre ère, par le manuscrit Dutreuil de Rhins (v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 332-334). Il est à l'origine des formes modernes des noms de nombre « quinze » et « cinquante ». Le point de départ est la dissimilation de la semi-occlusive palatale de *pañca* par la sifflante également palatale dans *pañcadaça* et *pañcāçat* ; en même temps on doit admettre que les vibrations glottales de la nasale avaient gagné l'occlusive : ce fait, normal seulement, autant qu'on sache, dans la région

calique de skr. *bhūmi-* ; mais la nasale de *mīhu* ne tient pas à l'*m* initial ; cf. *māsu māhu* « viande ».

Nord-Ouest de l'Inde (comme sur le domaine iranien auquel elle confine), est pourtant sûr dans ce mot ; car c'est **paṃdadasa*¹ qu'il faut supposer comme origine à la fois de *paṃdarasa* attesté dans l'inscription de Khāravēla, et de *paṃnadasa*, *paṃnaḍasa* qu'on trouve chez Asoka (et par extension *paṃnavīsati* « 25 », *sapaṃnā-* « 56 », etc.).

2° Enfin il est un cas où, comme dans le précédent, la tendance n'aboutit pas, dans tous les cas possibles, ni sur des aires cohérentes ; il s'agit de la nasalisation de la voyelle suivant *m-* ou *n-* initiales du mot. Cette nasalisation se produit dans le cas où la consonne suivante est sonore, et se marque nettement dans la prononciation, la voyelle restant brève et la nasale prenant une occlusion distincte, adaptée à celle de la consonne suivante (l'*anusvāra* de la graphie ne doit pas tromper ; après une voyelle brève, il note une nasale de même ordre que la consonne suivante).

Ainsi l'on a toujours *m. āg*, *pj. agg*, etc. (skr. *agni-*) et *m. pāt*, *pj. patt*, etc. (skr. *pattra-*), d'une part ; et, d'autre part, après nasale, mais devant sourde : *m. nātū*, *h. nāti*, etc. (skr. *napṭṛ-*) ; *m. māthā*, *pj. matthā*, etc. (skr. *mas-taka-*) ; *m. mīthā*, *s. mītho*, etc. (skr. *miṣṭa-*), par exemple. Mais on trouve en regard² :

skr. *nagga-*, *pk. ṇagga-* : *kṣm.*, *nango*, *tsig. nango*, *pj.*

1. J'ai omis à tort (*Form. du marathe*, p. 220) de mentionner cette forme à côté de celles qui permettent d'expliquer le passage de *-d-* à *-r-* dans les noms de la première dizaine, à savoir *dvādaça*, *trayodaça*, *saptadaça*. Il est même à remarquer que chez Asoka on ne trouve que *paṃnaḍasa* et *duvāḍasa* (à côté de *paṃnadasa*, d'une part, et, de l'autre, de *duvāḍasa*, *dbāḍasa*) tandis qu'il fournit uniquement *tedasa* et *traiḍasa* ; il ne faudrait cependant pas trop insister sur cette différence qui peut être due au hasard. En tout cas, Khāravēla donne *bārasa* et *terasa*. En fin de compte, les noms à *d* dissimilé se trouvaient quatre contre deux dans le groupe 11-18, puisqu'il en faut défalquer d'une part *ṣodaça* qui est tout différent, d'autre part *caturdaça*, c'est-à-dire **catuddasa* où c'est au contraire le premier *-t-* qui a été dissimilé très tôt : on trouve déjà chez Asoka *cācudasaṃ* en regard de *catpāro*, *caturo* et de *catupade*, *cātuṃmāst-* ; de même chez Khāravēla *cacuthe* (loc.) « quatrième » ; la date ancienne de cette altération permet de se rendre compte de la forme phonétiquement irrégulière prise par le nom de nombre « quatre » (v. *Form. du marathe*, p. 217).

2. Il faut écarter ici les représentants des familles de skr. *marjati*, *mārgayati*, *mūrdhan-*, etc., où la présence de *r* suffirait à déterminer la résonance nasale, ainsi qu'on a vu plus haut.

h. *naṃgā*, or. *naṃglā*; mais m. *nāgvā*, guz. *nāguṃ*, etc.; skr. *nidrā*, pkr. *ṇiddā*: kçm. *nēndar*, tsig. *lindr*, g. *niṃdrā* à côté de *nidār*, s. *ninda*; — mais m. h. *nid*, sgh. *nidi*;

skr. *madhya-*, pkr. *majjha-*: kçm. *manz*, tsig. arm. *mandž*, s. *maṃjhi*, pj. *maṃjh*; — mais m. *māj*, sgh. *māda*, etc.;

skr. *mudga-*, pkr. *mugga-*: s. *muṇu*, maith. *muṃg*; — mais m. *mūg*, pj. *mugg*, etc.;

skr. *mudrikā*: pj. *muṇdar*, h. *muṇdrā*, s. *muṇḍi* à côté de *muḍā*; — mais m. *mudi*, sgh. *muduva*.

On pourrait sans doute allonger la liste en prenant des exemples isolés dans des langues particulières, comme p. ex. tsig. d'Arménie *lank* (mais tsig. d'Europe *nakh*, pj. *nakk-*, etc.; pkr. *nakka-*) ou s. *muṇiro* (mais m. *mogar*, sgh. *mu-guru*, etc.; skr. *mudgara-*). — On ne doit guère s'attendre à constater des faits analogues en syllabe intérieure: trouver dans un mot par ailleurs bien identifié une nasale intervocalique (représentant normalement un ancien groupe dans le cas de *m* au moins), puis une voyelle brève, enfin une occlusive sonore représentant un ancien groupe dont le premier élément au moins soit occlusif: les conditions requises sont trop compliquées. Il semble cependant qu'on ait un bon exemple dans le tatsama *sāmudra-*, représenté par h. pj. *samundar* et *samund*, kçm. *samandar*, s. *samundiru* et *samundu* (à côté de *samūdu*).

Ce n'est sans doute pas un hasard que la plupart des exemples proviennent des langues du Nord-Ouest, où dans un groupe tel que *nd* la nasalité envahit l'occlusive de façon constante. Et de même que l'altération de *nd* date, au Nord-Ouest, du début de notre ère, l'altération du type *nanga-* est ancienne aussi, et probablement dans la même région¹. M. Sylvain Lévi me communique les deux faits

1. Les faits analogues du prākṛit classique cités par Pischel au § 248 de sa grammaire rappellent de très loin ceux dont il est question ici, et s'expliquent autrement, ainsi que Pischel le note lui-même. — Par contre, la transcription Μυμδρον du nom de *Nāhapāna* dans le Périple de la mer

suivants qui en sont la preuve. En premier lieu, dans le sūtra sur les Douze Étapes du Bouddha, traduit par Kālodaka en 392, *Na-ngo* est le nom de l'une des cinq grandes îles de l'océan Indien (v. Sylvain Lévi, *Journ. asiat.*, 1918, I, p. 83); ce *Na-ngo* est certainement le « royaume des hommes nus » de Yi-tsing (v. Chavannes, *Religieux éminents...*, p. 121) et du biographe de Vajrabodhi (v. Pelliot, *B.É.F.E.-O.*, IV, p. 336), c'est-à-dire les Nicobar. Donc *namga-* valait skr. *nagna-* dans le texte traduit par Kālodaka « des Pays occidentaux » : ce texte ne provenait-il pas du Nord-Ouest? C'est bien au Nord-Ouest, en tout cas, que nous reporte l'original du *Vessantarajātaka* sogdien, édité par Gauthiot, où l'on trouve le nom propre *Mandri*, correspondant du pali *Maddi*, tibétain-sanskrit *Madri* (v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 191, note 2).

Il n'est pas étonnant, d'autre part, que la nasalité, dans le cas allégué ici, se soit étendue exclusivement en présence de sonores : l'expérimentation montre en effet qu'une consonne sourde affaiblit la nasalité du phonème voisin (v. Rousset, *Principes...*, p. 563). Dans le groupe du Nord-Ouest, si les nasales nasalisent la sonore qui les suit immédiatement, elles sonorisent les sourdes sans les nasaliser¹.

*
* *

Les faits énumérés ici n'ont ni la rigueur ni la nécessité des transformations qui atteignent le phonétisme de la langue de façon plus ou moins étendue à des périodes données.

Érythrée nous ramène à la côte occidentale ; ici les circonstances favorables à la nasalisation sont doubles : il y a, d'une part, nasale initiale et première intervocalique sonore, et, d'autre part, un *a* ultra-long, puisque les vibrations sonores du *h* intervocalique se sont additionnées à celles des deux *a*, dont l'un déjà long, qui l'entourent. — Il n'y a pas à faire entrer en ligne de compte les transcriptions plus anciennes de *Pāṭaliputra* par Παλιμποτρα à côté de Παλιθοτρα et de *Kāpiṣṭhala* par Καβισθολοι ; ici il doit y avoir en action du grec πάλιν (παλιμ- devant labiale) et des noms iraniens comme Καμβόσης.

1. Une exception peut-être, générale du reste dans les langues gangétiques ; mais c'est à la finale du mot et dans une désinence grammaticale ; v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 333.

Leur aspect est très divers; mais ils se ramènent tous à deux types :

1° Il y a manque de synchronisme entre les mouvements du voile du palais et l'articulation buccale des consonnes nasales;

2° Les vibrations sonores des voyelles s'accompagnent de résonance nasale.

Ces deux tendances ont pour origine commune le manque de précision dans le jeu du voile du palais. Leur action s'étend à toute la langue, ce qui est prouvé par la variété des conséquences constatables; mais ces conséquences n'apparaissent à la conscience et ne sont notées dans l'écriture que dans certaines circonstances favorables. Ce sont : la présence de voyelles longues, particulièrement nasalisables; la position finale, qui admet des traitements spéciaux (le cas de la *pluti* védique est une combinaison de ces deux premières conditions); la présence de spirantes ou de sonores continues; enfin, dans les faits caractérisant les parlers du Nord-Ouest, la présence d'occlusives altérées par les nasales contiguës.

JULES BLOCH.

LA

PROFESSION DE FOI D'UN MAGISTRAT

SOUS LA XII^e DYNASTIE

L'Égypte a connu, entre l'Ancien et le Moyen Empire (vers 2500 à 2000 av. J.-C.), une période d'anarchie politique et de révolution sociale, dont l'écho se répercute dans certains textes historiques et littéraires de cette époque. La description du désordre extrême des hommes et des mœurs y aboutit à un plan de rédemption de la société, qui serait réalisable par l'arrivée au pouvoir de rois fermes et justes, incarnant cet idéal social qui s'appelle chez les Hébreux « Messianisme ». Or, ces « bergers du peuple » épris de justice se sont réellement manifestés en Égypte, lors de la restauration, à Thèbes, du pouvoir royal par les Pharaons de la XII^e dynastie (vers 2000). Des documents nombreux, dont l'historien américain James Breasted¹ a montré l'exacte coordination, attestent qu'un esprit de justice sociale a régénéré le gouvernement royal au temps des Amenemhet et des Senousret, répondant, au moins dans une mesure appréciable, aux longues aspirations du peuple. Pour passer dans l'application pratique, cet esprit nouveau devait animer des lois et inspirer les actes des fonctionnaires. — Les lois ne nous sont pas parvenues, car l'Égypte ne nous a pas encore rendu de code d'Hammourabi; toutefois, deux séries de documents nous en attestent l'existence : ce sont des recueils d'« Instructions » et de « Doctrines » (𓆎𓅓 ⋆ 𓆎𓅓 𓆎𓅓 sb'aywt)

1. *Development of Religion and Thought in ancient Egypt*, VI-VII.

un nommé Antef, fils de la dame Senet; il vivait à Thèbes, à la fin du règne de Senousret I^{er} (vers 1950). Le British Museum possède de lui trois stèles¹ et une statue, qu'il avait consacrées à sa propre mémoire dans la nécropole d'Abydos. Sur une de ces stèles, n° 197 (*ex* 581), Antef nous dit comment il a compris son rôle de juge, et quel idéal social il tenta de réaliser².

Cet exposé est présenté sous une forme jusqu'aujourd'hui unique : celle d'une profession de foi en vingt phrases d'une coupe uniforme, dont la symétrie est rendue apparente, même à l'œil, par la disposition en colonnes verticales commençant toutes par le même mot, le pronom absolu de la première personne « moi »³. La langue en est concise et recherchée; l'écriture capricieuse, parfois fautive; bref, tout rend difficile la compréhension du texte, qui, jusqu'ici, n'avait point été traduit. Mais, par chance, on trouve de nombreuses analogies avec les « Maximes de Phtahhetep », avec le « Paysan », les « Instructions au Vizir », et, avec telle composition de même intention, la stèle C 26 du Louvre (qui appartient à un autre Antef de la XVIII^e dynastie). Notre morceau s'apparente donc à des textes de première importance; aussi essaierai-je d'en donner une interprétation, malgré la difficulté de traduire littéralement ces phrases d'une saveur originale très marquée. M. Alan H. Gardiner, qui a bien voulu collationner pour moi le texte sur l'original et lire ce travail en manuscrit, m'a fait bénéfi-

1. Une des stèles (pl. 22) est datée de l'an 39 de Senousret I^{er} (vers 1940 avant J.-C.).

2. Sharpe, *Egyptian Inscriptions of British Museum and other sources*, I, 80, 84; II, 83; Piehl, *Inscriptions hiéroglyphiques*, III, 12-13, avec un essai de traduction des deux autres stèles; il ne publie pas celle que nous étudions. La dernière édition du texte est celle des *Egyptian Stelae of British Museum* (Scott-Moncrieff), II, 22, 23, 24; notre stèle est à la planche 23. Je reproduis ce texte qui est correct, sauf en un point (6^e ligne horizontale) que j'ai corrigé.

3. Après *moi*, vient dans chaque colonne une phrase « nominale », avec nom, pronom ou adjectif se rapportant au pronom « moi »; chaque phrase se divise en deux parties qui se complètent ou s'opposent. On peut retrouver le germe de cette profession de foi dans les courtes phrases apologétiques des inscriptions funéraires de l'Ancien Empire (Sethe, *Urkunden*, I, 71, 75, 76, 132-133, 143).

cier de sa critique et de suggestions, dont je lui suis fort reconnaissant.

La stèle débute par une représentation d'intérêt purement religieux. Au sommet de la pierre rectangulaire et à gauche, Antef est figuré debout, une main levée pour le geste d'adoration aux dieux d'Abydos, protecteurs de sa tombe. Sept lignes horizontales définissent son acte de foi : « Celui qui se prosterne pour Khentamenti, qui voit les beautés d'Oupouaout, c'est le directeur du cabinet Antef. — Il dit : « Or, pour ce tombeau, je l'ai fait dans la montagne d'Abydos¹, cet ilot enclos² de murs, qu'a prédestiné le Maître-universel³, place illustre depuis le temps d'Osiris, qu'a fondée⁴ Horus pour ses pères; pour qui travaillent les étoiles au ciel, souveraine des (premiers) hommes⁵, vers qui viennent les Grands depuis Mendès, l'égale d'Héliopolis⁶, d'Horus la gloire, sur laquelle s'est reposé le Maître-universel. — Que l'offrande funéraire sorte (ici) pour le directeur du cabinet Antef, né de Senet. »

Suit la *profession de foi* (voir le texte, p. 80) :

1. 'Ink gr n kn n hm, n mrt hsf(w) 'ad.

« Moi, (je reste) silencieux pour le violent (et) pour l'ignorant, afin que l'impudent soit repoussé. »

Autrement dit, le magistrat ne cédera ni ne répondra aux excès de langage (?) d'un violent, ni aux inepties d'un sot.

La justification de cette interprétation ne va pas sans dif-

1. Pour ce début, cf. *Eg. Stelae*, II, pl. 18, l. 4-5.

2. Le verbe *nkr* semble être une formation en *n* de la racine *kr* « verrou, clôture ».

3. Surnom d'Osiris.

4. *Grgt·tn* est probablement une graphie fautive pour *grgt·n*, forme relative du passé; de même l. 5, *bykt·n·š* devrait être écrit *bykt n n š* (Gardiner).

5. Les *hnmmt* sont en parallélisme avec les *tmw* (C 26, 8), et avec les *rhyt*, les *p'a·t*, les *nr·t* (*Hymne à Osiris* de la Bibl. nat., l. 19; cf. Sethe, *Urk.*, IV, 17, 20, 133, 362).

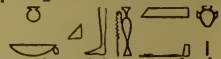
6. Lire  et non  que donne la planche 23 (Gardiner); litt. : « la seconde d'Héliopolis ». L. 7, jeu de mots entre *i'ahw* « gloire » et *i'ahwt* « horizon ».

ficultés, par ce que des mots essentiels manquent de déterminatifs.  *gr* (qui reparait l. 5 sous la forme factitive  *sgr*) n'a pas son déterminatif . Cependant on ne saurait interpréter par *grg* « possesseur », faute du signe-mot  (que notre texte donne à la ligne horizontale 4), — ni « menteur », faute du déterminatif , et parce que notre formule doit être apologétique. Reste donc le sens usuel de   « silencieux »¹ —  ^x *kn* est écrit rarement par le signe-mot du taureau qui baisse la tête pour frapper; cependant, je trouve deux fois dans un texte de cette époque *kn* écrit par la tête baissée seule du taureau  *Siut*, I, 235; V, 16); le sens est « fort, violent », avec, ici, une nuance péjorative, comme dans C 26, l. 10. Ni ce mot, ni le suivant *hm*   n'ont le déterminatif humain ; on doit, cependant, les traduire par des noms d'agent (dérivés de participes) et non par des abstractions, car, dans ce dernier cas, on aurait *knt*, *hmt*, dérivés d'infinitifs féminins (III inf.). Pour le sens, on peut comparer des passages, à la vérité obscurs, de *Prisse* (XI, 5, 6; 9-10), recommandant le silence au magistrat, quand il est aux prises avec des gens au caractère enflammé; vis-à-vis des ignorants, Antef de C 26 (l. 14) conseille de leur « tourner le dos » (    ), tandis que contre les violents il préfère la manière forte (l. 10-12). Quant à l'obligation de tenir en échec le colérique ou l'impudent, elle est prescrite dans les mêmes termes *hsf' adw* au *Paysan* (B 1, l. 181), dans C 26, l. 12, et au décret d'Hormheb, l. 11. Cf. Rekhmara (*Urk.*, IV, 1078, l. 2).

2. *'Ink kb, šw m h'ah-hr, rh pryw, hmt iyt.*

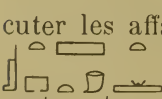
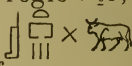
« Moi, (je suis) froid, exempt de précipitation d'esprit, connaissant ce qui réussit, prévoyant l'accident. »

1. Cf. Stèle de Leide (Boeser, pl. IV) :        « Moi, (je reste) silencieux parmi les grands »; *Louvre*, C 55, l. 14-15 : ce qui vaut l'éloge, c'est d'être « silencieux et froid »      cf. *infra*, 2.

Le début est clair : cf. *Prisse*, X, 8 : *kb-h'at* « froid de corps », c.-à-d. de cœur; *Rec.*, IX, p. 91,  « je suis froid, juste de cœur »; *Paysan*, B 1, l. 108 : *n h'ah r'a·y* « je ne précipite pas ma bouche »; 212 : *n wn h'ah ib·y* « mon cœur ne se précipite pas ». Dans la seconde partie de la phrase, le manque de déterminatifs gêne l'interprétation.  *pryw* s'oppose à  *iyt*; le premier, pluriel masc., peut désigner une abstraction (Erman, *Gram.*³, § 202), et le second, féminin sing., peut avoir le sens collectif, ou abstrait; ainsi s'expliquerait, dans une certaine mesure, l'absence de déterminatifs d'espèce. *Pryw* signifierait alors « les choses qui sortent », c.-à-d. « les issues, les conséquences, les résultats », sens qui peut rentrer dans les acceptions très variées dont *pryw* est susceptible¹. *'Iyt* évoquerait « ce qui vient », « l'avenir », sens souvent attesté, mais toujours avec une nuance péjorative : l'accident, le malheur (d'où le déterminatif usuel , *Paysan*, B 1, l. 108, 150, 184; Maspero, *Enseignements d'Amenemhat*, s. v.). Puisque *iyt* signifie l'accident, *pryw*, par opposition, a vraisemblablement, ici, le sens de « succès ». Concluons qu'Antef « connaît ce qui réussit et prévoit (litt. pense) l'accident ».

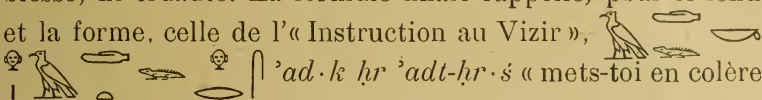
3. *'Ink mdiw² m iswt kn, rh ts n kndt hr·s.*

« Moi, (je suis) celui qui parle dans les places de force, connaissant la règle dans les cas où l'on doit se mettre en colère. »

Au calme et à la prévoyance, le magistrat doit ajouter l'intervention active : il prend la parole (cf. l. 20) pour discuter les affaires judiciaires (C 26, l. 5 :  « parlant sur les affaires dans la place du secret ») et pour dire le droit, la « règle » *ts*, dans ce que notre texte appelle « places de force »  *iswt kn*, expression analogue à « maisons de force », qui semble désigner le lieu où l'on applique le châtiment (ou la « question »?).

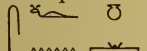
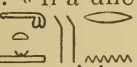
1. Cf. Sethe, *Einsetzung*, p. 28, n. 130.

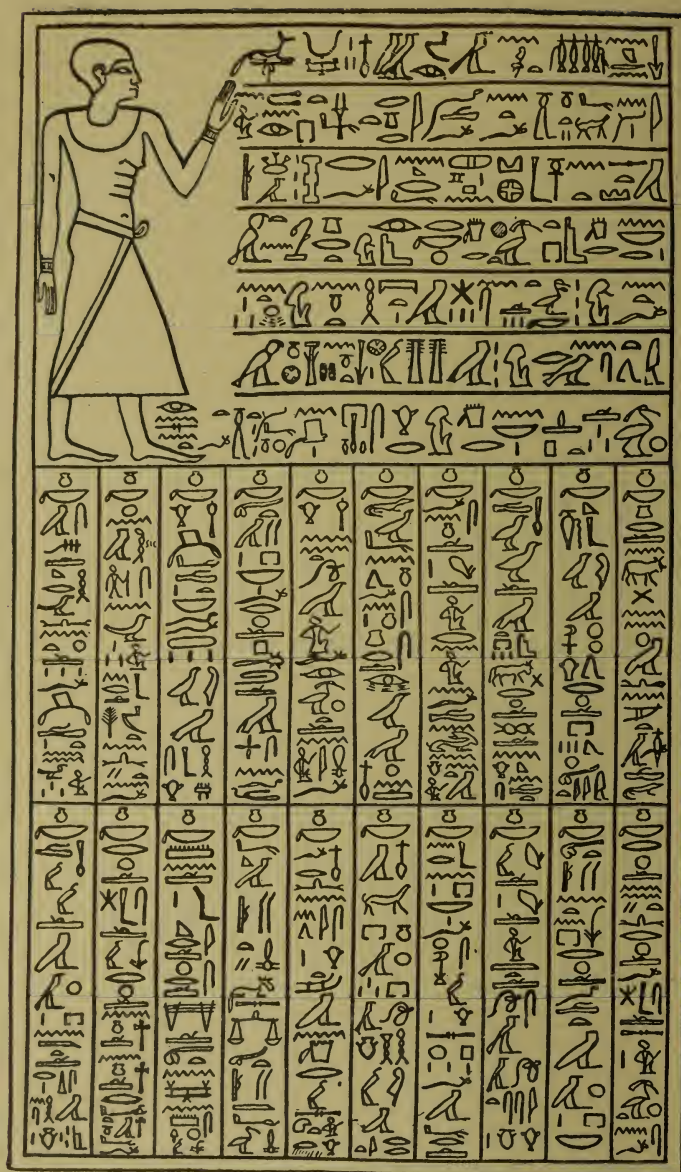
2. Même graphie avec deux *w*, l'un radical, l'autre désinence participiale, dans C 26, l. 9, et ici l. 20.

Même en ces lieux, royaume de la force, Antef parle pour que la règle soit appliquée, c.-à-d. strictement, sans faiblesse, ni cruauté. La formule finale rappelle, pour le fond et la forme, celle de l'« Instruction au Vizir »,  « mets-toi en colère contre cela dont on doit se mettre en colère » (Sethe, *Einsatzung*, p. 24). *Kndt* désigne la rage bestiale, celle de la panthère (Orbiney, III, 8) ou du singe (déterminatif ordinaire du mot); le magistrat ne la doit point connaître (*Urk.*, IV, 1082) ou, du moins, doit la brider par le respect du règlement.

4. *'Ink šfnw šdm(w) rn·(y), n dd(w) n (y) wnnt m ib·y.*

« Moi, (je suis) indulgent, écoutant ma conscience pour celui qui me dit ce qui est dans mon cœur. »

 *šfnw* s'oppose à  *nh̄t* « fort, batailleur » (*Prisse*, X, 7), et caractérise le doux en bonne ou mauvaise part (C 26, 14; *Paysan*, B 1, l. 117, 151, 204; cf. *Untersuchungen*, V, 91, n. 61). Dans  *šdm rn·y*, comme l. 13 dans , on pourrait voir une forme *šdm·f* et traduire « j'écoute ma conscience » et « j'écoute la justice », mais le style général de notre texte nous incite à reconnaître ici des participes devenus substantifs, et accompagnés du déterminatif . *Šdm(w) rn·y* demande quelque explication : *rn*, le nom « est souvent le renom », la réputation, le « caractère », la « conscience » (*Prisse*, V, l. 14); l'homme juste « connaît son nom », c.-à-d. sa conscience (Caire, 20539, I, l. 9 : *sy mn̄h, rh̄·n·f rn·f*); quand il juge, il « interroge sa conscience », *nd-ḥr rn·f* (*ibid.*, l. 5). La stèle de la planche 22, l. 13, dit de notre Antef : « il a une conscience juste pour connaître les choses » (). — Après *n*, le participe *dd*, avec ses régimes, constitue une locution complexe; l'expression *wnnt m ib* se retrouve au *Paysan* (B 1, l. 273; stèle de la pl. 22, l. 11). Ce qu'Antef a dans le cœur, c'est la Justice qui parle à son cœur (l. 13); aussi écoute-t-il celui qui lui parle selon son propre idéal de justice.



STÈLE D'ANTEF, FILS DE SENET

(*Egyptian Stelae of British Museum*, II, 23, — n° 197 [581]).

5. 'Ink s'akw, 'anw, šfnw, šgr rmw m hn nfr.

« Moi, (je suis un homme) concentré, réitérant (son effort), indulgent, faisant taire celui qui pleure, par le bonheur. »

Nous trouvons ici quatre épithètes exprimées par des participes sans déterminatifs d'espèce.  dans une phrase laudative ne peut se lire 'adw « violent », mais doit être    s'akw, qui caractérise l'homme « concentré d'action, sans défaillances », s'aktw iry-y m bg (Urk., IV, 1074), ou qui « concentre son cœur pour faire le bien » (Prisse, XI, 9 : s'ak ib.k r bw ikr), et dont l'effort relève le cœur » (wts ib, Sinh., B, l. 23-24). — 'Anw « celui qui répète » son action, marque la persévérance dans l'effort. Pour šfnw, cf. l. 4. Le signe-mot  rmw « le pleurant » se retrouve dans C 26, l. 19, et Urk., IV, 1118; il désigne, au Paysan, B, l. 24-25, le plaignant qui « pleure très fort ». — Hn est un terme ambigu, comme notre « cas, heur »; une épithète le précise : hn byn « cas mauvais, malheur » (Petrie, Koptos, VII, l. 4-5) s'oppose à notre hn nfr « cas bon, bonheur ».

6. 'Ink hd-hr n tw'a'.f, ir i'ahwt n my.f.

« Moi, (je suis un homme) dont la face s'éclaire pour son inférieur, faisant ce qui est utile à son égal. »

Hd-hr « clair de face » (cf. l. 8) exprime le rayonnement d'un chef bienveillant, pour son subordonné;   tw'a « le suppliant, le mendiant » que le riche nourrit (Paysan, B 1, l. 95, 271). Pour son égal, Antef abandonne son ton protecteur, et se contente de « lui être utile ». Cette phrase avait été traduite par Gardiner, Notes Sinuhe, p. 47).

7. 'Ink mty n pr nb.f, rh phr m šwn ddt.

« Moi, (je suis le) juste de la maison de son Maître, connaissant le remède dans l'affliction (?) des paroles. »

1. Le texte porte    ; suivant Gardiner, ce double n proviendrait d'une ligature hiératique mal interprétée par le lapicide. Cf. l. 10 la même faute dans la graphie   et peut-être aussi l. 1, après kn.

Le début revient l. 12. La difficulté est dans l'interprétation de *šwn*  qui n'a pas de déterminatif. On peut envisager trois hypothèses. 1° *šwn* est le factitif de  *wn* « ouvrir » (cf.  dans Budge, *Book of Dead* (1898), p. 186, l. 10). Le sens serait : « connaissant le moyen de faire ouvrir la parole » : au *Paysan*, B 1, l. 286-287, on dit au magistrat bienveillant :    « Il n'est pas de bouche close (timide, muet) que tu n'aies ouverte » ; le magistrat doit savoir faire parler tout le monde. — 2° *šwn* apparaît écrit  aux Pyr. *Pepi I*, l. 87, avec le sens probable du mot écrit  « vendre, faire commerce ». Il ne peut être question qu'un magistrat juste achète ou vende un témoignage. . . — 3° Il existe un mot  *šwn*, que Gardiner (*Admonitions*, p. 4) rend par « être en peine » (cf. *šwnyt* « peine », ap. Erman, *Zauberspruch für Mutter und Kind*, recto, 3, 2). — Appliqué à notre *šwn*, ce sens donnerait une interprétation assez satisfaisante : « connaissant le remède dans l'affliction des paroles ». La stèle de la planche 22 dit de notre Antef qu'« il connaît le remède de ce qui est dans le cœur »      *rh phr n wnnt m ib* ; s'agit-il de chagrins (comme se le demande Piehl, *I. H.*, III, p. 9-10), ou de pensées secrètes ? — De ces trois interprétations, c'est la troisième qui s'adapte le mieux grammaticalement à notre texte et que j'adopterai.

8. 'Ink ḥd-ḥr, 'awy drt, nb dʿaw šw m ḥbs-ḥr.

« Moi, (je suis un homme) dont la face s'éclaire, à la main large, un riche qui ne se dérobe pas. »

Pour le rayonnement de la face, cf. l. 6 ; « large de main » reviendra l. 10 ; au *Paysan* on trouve aussi « large d'esprit » (B 1, l. 271) et « large de cœur ». L'expression *nb dʿaw* « maître de provisions » définit le riche qui distribue les sportules à ses clients, ou l'administrateur des biens royaux qui alimente les pauvres (cf. *Paysan*, B 1, l. 83, 93-95) ; ce riche ne voile pas sa face, *ḥbs-ḥr*, c.-à-d. ne se dérobe pas

aux sollicitations (cf. *Paysan*, B 1, l. 167; Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 88; stèle de Mentouhetep¹, l. 13 : « je distribue à tout le monde, sans voiler ma face pour l'affamé »). Sur une stèle de Leïde, dont le rédacteur a puisé au même recueil, un autre Antef se dit : « un riche qui ne se dérobe pas »  (Bœser, pl. III, l. 14).

9. 'Ink hnmś n ndśw, bnr m'a'at n iwt'y·n·f.

« Moi, (je suis) un ami pour les petits, doux de justice pour celui qui n'a rien à lui. » •

Sur le mot *ḥnmś*, dont le sens reste imprécis, cf. Loret, ap. *Recueil*, XIV, p. 112; on voit les *ḥnmśw* à l'œuvre dans *Prisse*, IX, l. 8, et au *Paysan*, B 1, l. 130-131. Le mot *ndśw*   désigne les hommes de la classe inférieure, comme le *tw'a* (*Prisse*, VII, l. 7; XIII, l. 6; *Siut*, I, l. 213, 225). Sur l'adjectif négatif                                   

10. 'Inke śm hkr nn iħwt:f, 'awy drt n ndśw.

« Moi, (je suis) la pâture de l'affamé sans biens, (j'ai) la main large pour les petits. »

La métaphore est ici directe : « je suis l'herbe », *sm*  (pour l'affamé), mais le déterminatif  indique une déviation vers un sens abstrait. Le style de l'époque aime ces hyperboles : cf. *Mentouhetep*, l. 7 : « j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements au nu, car je suis le fils du dieu Grain, le mari de la déesse Étoffe ».

11. 'Ink r_h n nty n r_h.f, šb'ay sy i'aht.š n.f.

« Moi, (je suis) savant pour celui qui ne sait rien, enseignant à l'homme ce qui lui est utile. »

Le rôle du magistrat est de faire connaître le droit à chacun, délinquant ou ignorant; il est « l'instruction de la terre entière »  *sb'ayt n t'a r dr.f* (C 26, l. 9); il propage la bonne « doctrine », *sb'ayt*, telle que l'exposent les *Maximes de Phtahhetep*, ou la stèle de

1. Publiée par Griffith, *Proceedings of Society biblical Archaeology*, 1896, nov., p. 195.

Sehetepibra (Caire, 20538). Tout homme qui connaît et suit ces principes directeurs de la vie individuelle et sociale, y trouvera honneur et profit (*iaḥw* , cf. *Prisse*, XII, l. 9 : « instruis le grand, pour qu'il en ait profit », *šby wr r i'ahṯw·n·f*).

12. *'Ink mty n pr nšwt, rh ddt m ḥ'a nb.*

« Moi, (je suis) l'arbitre de la maison du roi, connaissant ce qui est dit dans tout tribunal. »

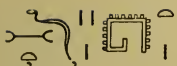
En tant que « directeur du cabinet du Vizir », Antef siège à la droite du Vizir dans la salle (*ḥ'a*) des audiences (Rekhmara, l. 1, 13). Quel est son rôle ? Il parle (l. 3, 20), il écoute (l. 13), il n'ignore rien des délibérations. Mais c'est le Vizir seul qui tranche la sentence (  *wḏ'a*, Rekhmara, l. 8). Antef est donc plutôt l'assesseur dont l'opinion juste (*mty*, cf. l. 7) a grande autorité ; il sert d'arbitre, car il connaît toute la jurisprudence et la procédure. La stèle de la planche 22, l. 9, définit ces connaissances techniques en ces termes : « connaissant les démarches (la procédure) des lois pour faire l'instruction dans le jugement des parties »

(                    ).

13. *'Ink šdmw, šdm(w) m'a'at, šw'aw'a iṣ št ḥr ib·y.*

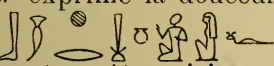
« Moi, (je suis un homme) qui écoute, un auditeur de la Justice, la faisant parler, certes, à mon cœur. »

De même qu'il sait parler au tribunal, Antef sait écouter (l. 3, 20), qualité plus rare encore. Le texte donne deux formes de la racine *šdm* :    ; le premier *šdmw* est un participe à sens général ; le second est un substantif, dérivé du participe *šdmw*, avec le déterminatif humain  (comme l. 4), aussi lui donnerai-je le sens « auditeur », fréquent à cette époque pour désigner les juges (*Prisse*, XVIII, 10 ; cf. les textes réunis par Spiegelberg, *Recueil de travaux*, XXVIII, p. 170). La planche 22, l. 13-14, montre notre Antef « écoutant la parole dans le sanctuaire de Geb (le tribunal), chef du secret de la conservation (?) de la salle d'audience »                 .

. Le mot *šw'aw'a* doit être le causatif du verbe *w'aw'a*, onomatopée qui caractérise la méditation parlée et la délibération (stèle de Kouban, l. 8; décret d'Hormheb, l. 10); associé avec le mot « cœur » = Brugsch, *Wörterb.*, p. 326); mais je ne connais pas d'autre exemple de ce factitif. Pour la fin, Gardiner me suggère que  pourrait être un participe féminin : « ce qui est léger au cœur » (je lis, pour ma part, *is st*).

14. *'Ink bnr n pr nb.f, šhaw hr spw.f m'ar.*

« Moi, (je suis celui qui est) l'agrément de la maison de son Seigneur, rappelé pour ses actions heureuses. »

Bnr exprime la douceur, la bonté active (*Urkunden*, I, 47 :  *bnr hr snw.f*), soit le simple agrément : « être vizir, ce n'est pas chose douce » (Sethe, *Einsetzung*, p. 14). La seconde partie de la phrase nous apprend que la carrière d'Antef avait été fort réussie, qu'on la citait en exemple et qu'on en rappelait les exploits¹; l'expression *sp-m'ar* se retrouve aux *Enseignements d'Amen-emhat* (Maspero, s. v.); Gardiner (*Admonitions*, p. 45) interprète ce passage et cite, à ce sujet, *Siut*, 3, 8.

15. *'Ink nfr m hn h'aw, w'ah-ib, šw m rryt.*

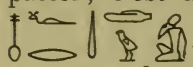
« Moi, (je suis) bon dans les tribunaux, de sens rassis, exempt de querelle. »

Pour les tribunaux, *h'aw*, cf. l. 12. L'expression  *w'ah-ib* « posé de cœur » exprime l'application et la bienveillance (Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 76). Le mot *rryt*  (graphie ancienne, qui évoluera vers *rryt* , *ryt* ; cf. *Urk.*, IV, p. 1027, 1071) désigne la querelle dans le langage populaire (Montet, ap. *Bulletin IFAO.*, IX, p. 14) et le conflit au sens judiciaire : le Vizir doit être « calme de cœur pour trancher la querelle », *hṯp-ib m wḏ'a ryt* (*Urk.*, IV, 1071; cf. Farina, *Le Functione del Vizir*, p. 17).

16. *'Ink nfr, n syn-hr, tm ndr w sy hr tpt-r'a.*

1. Cf. pl. 22, l. 11. Antef se dit « connu dans toute maison ».

« Moi, (je suis un homme) bon, non impulsif d'esprit, n'arrêtant pas un homme sur un mot. »

Le magistrat doit se défendre tout emballement : cf. l. 3. Pour *syn*  « se hâter », cf. Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 11. Antef n'empoigne pas (*ndrw*) le plaignant, il le laisse parler; c'est méritoire, s'il a affaire à un « beau parleur » , comme le *Paysan* du conte (B 1, l. 75). On recommande au Vizir de laisser parler tout plaignant, en s'appuyant sur cette observation psychologique : « le plaignant est encore plus heureux si l'on fait attention à son discours que si sa plainte est exaucée » (Sethe, *Einsetzung*, p. 21).

17. *'Ink 'ak'a myty iws, mty m'a'a my Dhwtj.*

« Moi, (je suis) exact, pareil à la balance, arbitre juste comme Thot. »

Lieu commun cher aux scribes de l'époque. On lit d'ordinaire : *'ak'a r th, myty mh'at* « exact plus que le peson, pareil à la balance » (Caire, 20538, I, l. 5-6; 20539, I, l. 5); la comparaison avec Thot est aux mêmes textes, l. 4-5 et l. 3. Antef de la stèle C 26 se dit « exact de cœur sans mensonge » (l. 14) et « peson de la balance du dieu-bon » (l. 7), Rekhmara se qualifie modestement « Thot en toutes choses » (*Urk.*, IV, 1074). A un autre point de vue, ces comparaisons attestent la divulgation, dès cette époque, de la croyance au jugement des morts. La justice divine sert de modèle à la justice humaine.

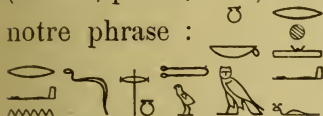
18. *'Ink mn rd, ikr shrw, mdr mtn n smnh-sw.*

« Moi, (je suis) ferme de jambe, avisé de desseins, frayant la voie de Celui-qui-le-comble (= son Bienfaiteur). »

Ces expressions définissent l'aptitude physique et intellectuelle au service du pharaon. Le bon fonctionnaire « fraye la voie de son maître » au propre et au figuré, sur la route et dans le conseil; on résume souvent par ces mots ce que le roi est en droit d'attendre de ses fidèles (Louvre, C 1, l. 8; C 170, 174; *Siut*, I, l. 221, 349; Mentouhetep, l. 2).

19. *'Ink rh sb'a sw <r> rh, ndnd rdy nd·t(w) m'a:f.*

« Moi, (je suis un homme) qui connaît celui qui peut lui apprendre à savoir, interrogeant celui qui permet qu'on l'interroge. »

Le vrai savant reconnaît la science de ceux qui peuvent lui apprendre quelque chose. Cf. *Prisse*, V, l. 8-9 : « interroge l'ignorant comme le savant »; *Anastasi V*, pl. 8, l. 3 : « interroge plus savants que toi ». Le sens de *nd m'a* a été établi par Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 45. Une stèle de Leide (Boeser, pl. III, l. 11) donne une rédaction plus complète de notre phrase :  *ink rh sb'a sw r rh, ndw rdy nd. tw m'a.f.* L'introduction de *r* devant *rh* invite à traduire (comme Gardiner me le suggère) « celui qui apprend à savoir »; la graphie *ndw* permet de discerner un participe se rapportant au sujet, suivi d'un participe régime *rdy*, qui introduit une locution impersonnelle.

20. *'Ink mndw m h'a n M'a'at, spd-r'a m hnsw-ib.*

« Moi, (je suis) celui qui parle dans le tribunal de la Justice, celui dont la bouche est acérée contre les étroits-de-cœur. »

Pour le début, cf. l. 3. Le tribunal de la Justice, c'est la salle d'audience du Vizir, où siège Antef; on l'appelle « salle des deux Justices » (Rekhmara, ap. *Urk.*, IV, 1092); même désignation pour le tribunal d'outre-tombe (Paherj, ap. *Urk.*, IV, 116); *spd*, écrit par le signe-mot , une épine, compose avec « bouche » une expression « piquant de bouche », analogue à notre « langue acérée » (cf. C 26, l. 8 : *spd-hr*). *Hnsw-ib* (où  = ) se retrouve au duplicata de la stèle de Leide, l. 13-14 :  *swj m hns-ib* « large de cœur, exempt d'étroitesse de cœur ».

*
* *

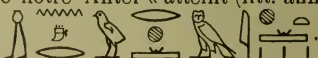
Notre texte, on a pu s'en rendre compte, ne brille guère par le souci de la composition; il abonde en redondances, car le scribe qui l'a rédigé a puisé sans méthode dans un

recueil de lieux communs¹ sur les qualités des grands fonctionnaires. Tel qu'il est, il donne cependant des renseignements précis sur la fonction de directeur de cabinet du Vizir; grâce à lui, nous discernons quelle part prépondérante l'adjoint du Vizir prenait aux audiences, aux délibérations, à l'élaboration de la jurisprudence et à l'application des sentences. A ce titre, la stèle du British Museum rendra les mêmes services, pour étudier les fonctions d'un « directeur de cabinet », que la stèle du Louvre C 26 pour définir le rôle d'un « héraut en chef du roi ». Le tableau de l'audience vizirale, que nous y trouvons, complète les données du texte de Rekhmara : nous voyons s'y présenter oppresseurs et opprimés, les violents (1), les beaux parleurs (16), les sots (1), les pauvres, les affamés (9-10), côte à côte avec les sincères, les justes (4), les affligés (5, 7); nous entendons les pleurs (5), les disputes (15), nous pénétrons dans le tribunal (12, 15, 20) et jusqu'au lieu du châtiment (3). Sur ce fond, se détache l'image du magistrat, connaissant bien les lois (3, 11) et la jurisprudence², prudent, perspicace, prévoyant (3, 2, 16), mais surtout équitable (7, 12, 17, 20), indulgent (4, 5), aimable et bienveillant (6, 8), miséricordieux et charitable (9, 10), tout épris de justice (13, 20), enfin d'un loyalisme absolu vis-à-vis de son roi (18).

Un tel portrait ne saurait être que conventionnel; mais peu importe qu'Antef, fils de Senet, ait mérité ces éloges; il est, au contraire, important de retrouver dans cette profession de foi l'idéal auquel, sous Senousret I^{er}, un magistrat s'efforçait d'atteindre et qui était conforme à la « doctrine » royale de ce temps. *Justice* et *Bonté*, telles sont les vertus cardinales que préconise le roi, comme les dieux : « Je n'ai point fait de tort aux hommes, ce que déteste Dieu; j'ai pratiqué la justice, qu'aima (toujours) le roi », dit Antef sur une autre stèle. Les hommes se réjouissent de sa justice :

1. J'ai indiqué qu'une stèle de Leide reproduit trois des phrases de notre stèle.

2. La stèle de la pl. 24, l. 5, dit que notre Antef « atteint (litt. annexe) les limites du savoir dans les affaires »,



« Plût au ciel, proclament-ils, que le pays fût plein de ses semblables¹. » C'est en remettant en honneur le Droit et la Justice, en les faisant passer dans la pratique administrative par un corps de fonctionnaires instruits et scrupuleux, que les Pharaons du Moyen Empire ont conjuré les révolutions sociales et politiques qui avaient bouleversé l'Égypte à la fin de l'Ancien Empire. A cet égard, il est fort intéressant que la profession de foi soit datée du règne de Senousret I^{er}. Les analogies de forme et de fond que nous avons relevées, à chaque phrase, entre notre stèle et les grands textes de Rekhmara et du héraut Antef, nous confirment dans l'opinion que les réformes politiques, sociales et religieuses, attestées par les « Instructions au Vizir » de la XVIII^e dynastie, avaient été conçues et déjà réalisées, dans la mesure du possible, par les rois du début de la XII^e dynastie.

A. MORET.



LA

SUITE DES IDÉES DANS LES TEXTES SANSKRITS

A propos d'une des inscriptions de Nasik

Il peut sembler oiseux d'affirmer, plus oiseux encore d'établir que les Hindous, dont la littérature a produit tant de chefs-d'œuvre, ont connu et pratiqué la règle fondamentale du style qui consiste à mettre de l'ordre dans l'expression de la pensée. Cependant les indianistes, et même les meilleurs, semblent trop souvent procéder à l'égard des textes comme si l'Inde ignorait cette loi. Les Hindous, il est vrai, n'ont jamais analysé ni énoncé les principes de la composition ; leur vie sociale ne comportait ni l'agora, ni le forum ; leur vie spirituelle ne prétendait pas se fonder sur la raison. Fait surtout d'imagination et de sensibilité, leur art se soucie plus d'émouvoir et de toucher que de persuader ; leur esprit est plus accessible à l'intuition qu'à la dialectique. L'étude du style chez eux s'est arrêtée à des catalogues de figures ; le nom dont ils la désignent exprime bien leur conception : c'est l'*alaṃkāra-sāstra* « l'art des ornements ». Mais on chercherait en vain dans cette immense littérature de l'*alaṃkāra* une page sur la manière de traiter un sujet. En raison de cette lacune, on est généralement tout prêt à admettre qu'il est inutile de chercher la suite des idées dans un texte sanscrit. C'est là un préjugé fâcheux qui a causé trop souvent de graves méprises. Il est à souhaiter que les savants de l'Inde actuelle réparent la négligence de leurs devanciers, et qu'ils dégagent nette-

ment les principes de composition des grands maîtres, chez Vālmiki, chez Āśvaghoṣa, chez Kālidāsa, dans les Brāhmaṇa, les Upaniṣad, le Mahā-Bhārata. Je voudrais illustrer par un exemple pris au hasard les avantages de cette méthode.

Une des grottes de Nasik nous a conservé une inscription fameuse, qui se place vers le milieu du II^e siècle de l'ère chrétienne et qui consiste dans un panégyrique du roi Gotamiṣputa, maître d'un vaste empire qui s'étendait au sud des monts Vindhya, du golfe de Bengale au golfe Arabique. L'inscription, rédigée en prākrit, est datée du règne de son fils Vāsīṭhiṣputa Siri-Puṣumāyi. Les maîtres de l'épigraphie indienne s'y sont exercés tour à tour : Bhandarkar, en 1876, dans les *Transactions* du 2^e Congrès des Orientalistes à Londres, p. 307 sqq. ; Bhagvanlal Indraji, dans le *Bombay Gazetteer*, vol. XVI, p. 550 sqq. (1883) ; Bühler, dans l'*Archaeological Survey of Western India*, vol. IV, p. 108 sqq. (1883), et plus tard dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, vol. CXXII (1890), XI, p. 56 sqq., 83 sqq. ; Senart, enfin, dans l'*Epigraphia Indica*, vol. VIII (1905), p. 60 sqq.

Le panégyrique commence par ce trait : (A) « Gotamiṣputa est par essence semblable à l'Himavat, au Meru, au Mandara ». Autrement dit, il est, comme les grandes montagnes de la cosmologie hindoue « un soutien de la terre » (*bhūbhṛt*). Le roi remplit dans l'ordre social et politique la fonction que la cosmologie assigne aux montagnes dans l'ordre physique. Suit (B) l'énoncé des provinces qui constituent son royaume et des chaînes de montagnes dont il est le souverain. « Il est roi d'Asika, Asaka, Muḷaka, Surāṭha, Kukura, Aparāṃta, Anupa, Vidabha, Ākarāvati, souverain des monts Vijha, Acchavata, Pārichāta, Sahya, Kaṇhagiri, Maca, Sirīṭana, Malaya, Mahida, Seṭagiri, Cakora. » Le lien des deux propositions est logique ; après l'avoir proclamé implicitement un des soutiens de la terre, le panégyriste définit la portion de la terre où s'exerce la fonction du roi ; après l'avoir égalé aux montagnes colossales, il le

montre en effet maître souverain des chaînons secondaires.

(C) « Le monde royal en cercle reçoit ses ordres. » Le trait est symétrique au précédent, et fondé sur l'analogie reconnue des montagnes et des rois.

(D) « (1) Quand l'auteur du jour éveille de ses rayons le lotus, la fleur sans tache est pareille à son visage. (2) Trois océans ont de leurs flots abreuvé ses montures. (3) La pleine lune, toute ronde, a la grâce et la majesté de son aspect. (4) Le meilleur des pachydermes en marchant a le charme de sa démarche. (5) Tel que les anneaux du roi des reptiles, gras, musclé, grand, long est son bras. (6) L'eau distribuée (en signe) de sécurité mouille sa main ignorante de la crainte. »

L'auteur célèbre ici la perfection de la personne royale chez Gotamiputa. On a donc le droit d'être surpris à constater, entre deux propositions (des composés dans l'original) qui comparent le visage du roi au lotus (1) et à la lune (3), une autre proposition (2) sans rapport avec les deux autres, sans rapport avec l'ensemble du développement. Bühler traduit : « of him whose army drank the water of three oceans » ; Senart : « whose chargers had drunk the water of three oceans ». Que le mot *vāhana* désigne « l'armée » (Bühler) ou « les coursiers » (Senart), le détail s'encadre aussi mal dans ce tableau où figurent le visage (1), l'aspect (3), la démarche (4), le bras (5), la main (6) du roi. Et l'incohérence saisit d'autant plus que les autres traits se succèdent dans un ordre parfaitement raisonnable : teint du visage (1), rondeur du visage (3), noblesse de l'allure (4), dessin du bras (5), activité de la main. Mais *vāhana* « véhicule » (l'un et l'autre dérivés de la même racine) a une valeur particulière qu'il convient de se rappeler ici. C'est la monture personnelle, si étroitement associée à celui qu'elle porte, qu'elle semble en être inséparable. C'est ainsi que Viṣṇu a pour *vāhana* l'oiseau Garuḍa, Śiva le taureau Nandi ; chacune des divinités a son *vāhana* particulier ; pour la désigner, on dit couramment : (l'être divin) qui a pour monture Garuḍa, Nandi, etc. La dynastie à laquelle ap-

partient Gotamiputa est désignée par une appellation de ce type; c'est la race de Sātavāhana. Gotamiputa est dans notre inscription même (l. 6) « l'artisan de la restauration de la gloire de la dynastie Sātavāhana ». Le premier élément de ce nom prend diverses formes : Sāta, Śāta, Sāda. L'imagination des conteurs avait travaillé sur cette donnée. La Brhatkathā, qui prétend rattacher sa propre origine à un roi de cette dynastie, raconte que le roi Dipakarna (Kṣemendra) ou Dvipikarṇi (Somadeva), resté veuf sans enfants, adopta sur les indications du dieu Śiva un enfant de sept ans qu'il avait rencontré dans une forêt monté sur un lion; ce lion était une métamorphose temporaire du génie Śāta; l'enfant reçut le nom de : « Śāta (est) sa monture » Śāta-vāhana. On peut aussi considérer *Sātavāhana* comme une formation patronymique dérivée normalement, au moyen de la vṛddhi, du simple *Sāta-vāhana* « qui a une centaine de montures », nom qui ferait pendant à celui de *Sāta-ratha* « qui a cent chars »¹. La création du type « -vāhana » marque sans doute un moment historique. Les noms formés avec le terme *ratha* « char » (p. ex. Daśaratha « qui a dix chars », le père de Rāma), fréquents dans la période héroïque de l'histoire indienne, sont encore en usage au temps des Maurya; le premier ou le second successeur d'Açoka porte le nom de Daśaratha; le dernier prince de la dynastie Maurya est Brhadratha. Avec lui, les noms en **ratha* semblent avoir disparu définitivement. D'autre part, au cours du siècle

1. Les interprétations tardives du nom en chinois et en tibétain sont purement fantaisistes. Hiuan-tsang (*Mém.*, II, 95; éd. Tōk., XXXV, 7, 52^a, col. 14) rapporte le nom sous la forme So-to-p'o-ho = Satavaḥa, et ajoute en note : « En langue T'ang (= chinois), on dit *yin tcheng* 引正. » Le mot *yin* signifie « allonger, étendre, mener »; *tcheng* signifie « correct, normal ». Stanislas Julien avait restitué *sadrāha*; mais *tcheng* est donné comme l'équivalent chinois du mot *sāta* (pris au sens de « uni, lisse ») dans la Mahāvvyutpatti, ci, 46. La Mahāvvyutpatti elle-même donne le nom de Sātavāhana dans la liste des noms de rois, CLXXXIV, 12, entre Aśoka et Kaniṣka; elle interprète le nom en tibétain par *mthar 'gro ſon* et en chinois par *pien hing cheng* 邊行乘, équivalent calqué sur le tibétain : tib. *mthar*, chin. *pien* = « limite, bout » (au terminatif en tibétain); tib. *'gro*, chin. *hing* = « aller »; tib. *ſon*, chin. *cheng* = « monture, véhicule ». Il semble que le compilateur de la Mahāvvyutpatti a lu le nom sous la forme *Anta-vāhana* ou *Sānta* (analysé en *sa-anta*) -vāhana.

suivant, on voit surgir les noms en *vāhana*. Le roi Khāra-vela, qui règne au Kalinga, sur la côte orientale, prend dans son panégyrique (Inscription de Hathigumpha) le titre de Mahāmeghavāhana « grand-nuage-monture » ; il est clair que Mahāmegha est le nom propre de sa monture ; c'est évidemment l'appellation d'un éléphant ; *megha* « le nuage » suggère à la fois la couleur et le son de la voix de l'éléphant. C'est à la même époque que remonte aussi le nom des Śātavāhana (Inscriptions de Nanaghat). On peut se demander si les victoires d'Alexandre n'ont pas eu pour résultat de faire disparaître graduellement de la tactique indienne le char, qui avait été l'instrument de conquête des Aryas, tandis qu'en retour l'éléphant prenait une place régulière dans la tactique de l'Occident, par l'intermédiaire des Séleucides. Le rôle de l'éléphant dans la doctrine et la pratique militaires de l'Inde vaudrait l'honneur d'une étude spéciale ; elle ferait apparaître les transformations et les progrès de l'art dans cette histoire qui semble si uniforme, et dégagerait sans aucun doute d'utiles repères pour la chronologie. Mais la question dépasse de beaucoup le sujet que je traite ici. Je me borne à souligner le lien étroit qui associe la monture à celui qu'elle porte. Je rappellerai seulement l'ensemble des contes populaires, qui unissent les aventures du couple royal Udayana et Vāsavadattā au couple d'éléphants Nalagiri et Bhadravati ; pour le détail, je renvoie à l'excellent ouvrage de Lacôte : *Essai sur Guṇāḍhya et la Brhatkathā*. Donc, si nous traduisons le composé *tisamudatoyapītavāhanasa* par « trois océans ont, de leurs flots, abreuvé sa monture », nous rétablissons une suite logique dans le développement.

Le panégyriste décrit d'abord la pureté des traits du roi, puis il l'évoque aussi sur sa monture victorieuse, puis il reprend en détail l'aspect, l'allure, les bras, les mains. Des associations d'idées ou d'images resserrent encore ce faisceau. Le visage (1) suggère naturellement le lotus dans la poésie indienne ; le lotus suggère immédiatement l'eau sur laquelle il s'épanouit ; d'où l'évocation des trois océans qui

ont abreuvé sa monture (2). L'océan à son tour évoque immédiatement la lune (3) qui en est sortie quand les dieux et les démons l'ont baratté; cette lune, c'est du fait de sa noblesse (*sasirika*) — l'aimable aspect du roi. J'observe encore, comme je l'ai déjà fait autrefois à propos de quelques titres employés dans les inscriptions des Kṣatrapa (*Journal asiatique*, 1902, I, p. 105) que « l'aimable aspect » (*piyadasana*) du roi est un équivalent indien de notre expression : « Sa Majesté ». Quand Aśoka dans ses inscriptions se désigne par « *piyadasi (priyadarśi) rāja* », il ne convient pas de traduire, comme s'il s'agissait d'un nom propre, « le roi Piyadasi », mais tout simplement : « Sa Majesté le roi ». Or c'est par sa beauté majestueuse (*sirī, śrī*) que Sa Majesté fait pendant au disque de la pleine lune. La monture (2) suggère l'éléphant (3) qui suggère à son tour l'allure aimable du roi.

La suite de l'inscription exalte les vertus morales et guerrières du roi; pour couronner ce développement particulier, elle le compare avec les plus grands héros de la tradition : Nābhāga, Nahuṣa, Janamejaya, Sagara, Yayāti, Rāma, Ambariṣa.

Enfin vient comme conclusion un dernier développement qui a embarrassé les interprètes. Bühler traduit : « Of him, who in wondrous, unthinkable, imperishable, and immeasurable wise conquered a crowd of foes (standing) in the foremost ranks in a battle fought by Pavana, Garuḍa, the Siddhas, the Yakshas, the Rākshasas, the Vidyādhara, the Bhūtas, the Gandharvas, the Moon, the Sun, the Constellations, and the Planets, — of him who dives deeper into the sky than the shoulder of the most excellent mountain, — who made the prosperity of his race great. »

Et Senart : « Who, vanquishing his enemies in a way as constant as inexhaustible, unthinkable and marvellous in battles fought by the Wind, Garuḍa, the Siddhas... (ut sup. ap. Bühler) — the Planets, (appeared to be himself) plunging into the sky from the shoulder of his choice

elephant; (and) who (thus) raised his family to high fortune. »

On voit par l'insertion du mot *thus* entre parenthèses que M. Senart s'est préoccupé de lier logiquement les propositions. Il insiste dans son commentaire sur ce point : « De *nagavarakhadhā* on ne peut rien faire de satisfaisant ; la lecture *nāga*^o donne un meilleur sens. Sur son éléphant de bataille le roi apparaît comme s'il voulait monter au ciel. Ce n'est pas là seulement une manière hyperbolique de décrire la hauteur de l'animal ; cela implique davantage encore. Le roi est *jitaripusamgha* — il se manifeste dans la gloire de son triomphe ; en outre, comme il est secondé dans ses combats par les puissances divines, Pavana, etc., il apparaît en quelque sorte dans le ciel et parmi les dieux. Les deux épithètes *Pavana*^o *jita*^o et *nāga*^o *vigādha* se complètent mutuellement en conformité avec la loi que l'enfey (*Gesch. der Sprachwiss.*, p. 35) a justement indiquée, et en vertu de laquelle le terme le plus général vient le dernier, précédé par le déterminant, — règle qui, soit dit en passant, ne devrait jamais être perdue de vue dans l'interprétation des inscriptions et qui peut dans plus d'un cas aider à faire ressortir la nuance exacte du sens dans des constructions compliquées. »

Sans manquer à la déférence qu'on doit à deux maîtres de l'épigraphie indienne, je suis obligé d'avouer que l'interprétation de Bühler et celle de M. Senart échappent à mon entendement. Pourquoi l'auteur aurait-il réservé pour la fin ce trait que la grandeur du roi plonge dans les profondeurs du ciel, quand il avait au début l'occasion d'exprimer cette idée lorsqu'il le comparait aux grandes montagnes du monde et lorsqu'il le désignait comme le souverain des montagnes ? Quel rapport entre ce trait et le développement qui le précède ? Que viennent faire les puissances du Ciel dans les batailles du roi ?

Le texte dit : « (Le roi) est allé tout droit vers la surface du ciel pour s'y enfoncer (*gaganatalam abhivigādhasa*). » « Aller au ciel, monter au ciel » sont les euphémismes usuels

pour signifier la mort du roi. Il est superflu d'en citer des exemples; la littérature en offre à profusion. (Qu'on se rappelle le mot de l'abbé Edgeworth à Louis XVI sur l'échafaud : « Fils de saint Louis, montez au ciel. ») Rien n'est plus naturel que de rencontrer à la fin du panégyrique la mention de la mort du roi. Le reste de la proposition va-t-il cadrer avec cette idée? Nous remarquons d'abord que l'écrivain a jeté en tête trois adjectifs qui restent en suspens pour aller se construire avec le mot *gaganatalam*, tout à la fin de la description, de façon à encadrer dans des lignes précises le tableau de la mort du roi. Évidemment il prépare un coup et ménage son effet : *aparimitam akhayam acitam*¹ « Sans limite [dans l'espace], sans fin [dans le temps], pieusement honoré. . . . (est) le séjour du ciel [où il est parti]. » Autrement dit, Gotamiputa a quitté le monde du fini, de l'éphémère, des mortels qui adorent, pour entrer dans le monde de l'infini, de l'éternel, des immortels qu'on adore. Et comment s'est passé ce départ? « Prodigeux, Pavana, Garuḍa, Siddha, Yakṣa, Rākṣasa, Vidyādhara, Bhūta, Gandharva, Cāraṇa, Candra, Divākara, Nakṣatra, Graha (autrement dit, toute la kyrielle des divinités secondaires qui ont pour domaine l'espace entre le ciel et la terre) circulaient sur le champ de bataille » quand il a plongé dans le ciel; tous, jusqu'au dernier, avaient voulu assister à ce spectacle et l'honorer de leur présence; tout ce qui peuple l'atmosphère était accouru de partout *samarasirasi* « vers la tête de la bataille », nous dirions : sur le front de bataille, en première ligne, où le roi s'était laissé entraîner par son courage. Reste un dernier trait à expliquer : *jitarīpugaḥsa nagavarakhadhā*. Bühler sépare les deux termes; il réunit le premier à ce qui précède : « Le roi avait vaincu une foule d'ennemis (alors qu'il se tenait) au premier rang d'une bataille où combattaient Pavana, etc. » Il construit le second terme, à l'ablatif, avec ce qui suit, pour en faire une proposition à part : « Le roi plonge dans le ciel plus

1. Bühler et Senart admettent *acitam* = *acimtiyam*; je crois plutôt que *acitam* = *arcitam*.

profondément que l'épaule de la plus haute montagne. » Franke, dans ses *Notes épigraphiques* (*Zeitschr. d. Morg. Ges.*, vol. L, 1896, p. 596), prend *naga* comme l'équivalent de *nāga* et corrige ainsi : « Du dos de son éléphant le roi atteignait jusqu'au ciel (der vom Rücken seines Elephanten bis zum Himmel emporragte). » Senart change résolument *naga* en *nāga* ; il maintient la répartition en deux propositions séparées, établie par Bühler, et traduit la seconde à peu près comme Franke : « Il (semblait) plonger dans le ciel de l'épaule de son excellent éléphant. » Si on lit directement le texte sans tenir compte de la coupure faite par Bühler, les difficultés s'évanouissent¹ : « Sur le champ de bataille, ayant vaincu la masse de ses ennemis, de l'épaule d'une magnifique montagne il est parti... » C'est le cas d'évoquer le vers de Brébeuf immortalisé par Boileau : « De morts et de mourants cent montagnes plaintives. » Sur la première ligne de la bataille, ses ennemis vaincus (*jita*), aussi bien les morts abattus que les vivants prosternés par soumission devant lui, formaient comme à dessein par leur entassement (*saṃgha*) une véritable montagne dont la haute cime lui permettait de plonger directement dans le ciel¹.

L'équivalent, en simple prose, c'est : Gotamiputa est mort en combattant, les armes à la main. Et l'auteur de l'inscription ajoute, comme aurait pu faire un historien : « Il avait fait grandiose la fortune de sa famille (*kulavipulasirīkarasa*). » Il pouvait partir, car son œuvre était complète. Ainsi la suite des idées se maintient logique jusqu'au bout, et, dans ce qui semblait un détail oiseux de rhétorique ampoulée, nous apprenons comment finit la vie d'un grand prince.

SYLVAIN LÉVI.

1. Il n'est pas impossible, au demeurant, que le mot *naga* doive être pris dans son sens réel et que Gotamiputa soit mort sur le sommet d'une haute montagne que des rivaux puissants disputaient aux Sātavāhana, auprès de Nasik, où a été gravé ce panégyrique lapidaire du père de Puṣumāyi.

LA LÉGENDE DE BUDDHAGHOSA

C'est une imposante figure que celle de Buddhaghosa. Toute la littérature exégétique en pâli dérive de lui. Les volumineux commentaires qui lui sont attribués forment une œuvre considérable qu'éclaire, ainsi qu'un flambeau central, sa célèbre encyclopédie bouddhique, le *Visuddhimagga*¹. En Indo-Chine, il passe pour le grand apôtre qui apporta à ces peuples le Trésor des livres saints. Chaque pays de la péninsule le réclame. La Birmanie en fait un religieux de Thatôn. Le Cambodge moderne le place en tête de ses origines religieuses et a gardé son nom comme un des titres les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique. Buddhaghosa est donc une haute personnalité, si toutefois il a existé et si son génie n'appartient pas à cette classe d'attributs que les logiciens hindous comparent à la grâce de la fille d'une femme stérile.

Sa réalité historique est en effet très discutée : elle a ses croyants et ses incrédules : les uns l'admettent en toute simplicité², les autres la nient catégoriquement³; d'autres enfin entourent leur acquiescement de distinctions et de réserves plus ou moins larges⁴. Le problème ne paraît pas, à l'heure actuelle, susceptible d'une solution; mais il est

1. Sumaṅgala-vil., I, p. 1 :

majjhe Visuddhimaggo esa catuṇṇaṃ pi āgamānaṃ hi
thatvā pakāsayissati tattha yathā-bhāsitaṃ atthaṃ.

2. RHYS DAVIDS, *Buddhist India*, p. 277; art. *Buddhaghosa* dans HASTINGS, *Encyclopædia of Religion*.

3. Vincent SMITH, *Aśoka's alleged mission to Pegu*, *Indian Antiquary*, t. 34 [1905], p. 185.

4. WINTERNITZ, *Geschichte der indischen Litteratur*. II, 1, p. 152. — Le

peut-être possible de le circonscrire en précisant les sources de la tradition et en contrôlant la vraisemblance des faits dont chacune d'elles a composé la biographie de Buddhaghosa.

1. Les sources.

A. *Sources birmanes*. — Il faut d'abord éliminer d'une manière absolue les sources birmanes¹. Chroniques civiles ou ecclésiastiques, elles ne sont qu'un écho de l'historiographie singhalaise altérée par une insatiable vanité nationale. De même qu'elles font voyager le Buddha dans la vallée de l'Irawadi pour prédire la fondation de diverses capitales, de même elles substituent Thatôn au Magadha comme le point de départ ou de retour du voyage de Buddhaghosa à Ceylan². Non seulement cette tradition est apocryphe, mais elle n'est même pas ancienne et ne saurait en tout cas remonter plus haut que le XVI^e siècle. Nous en avons une preuve décisive dans les inscriptions de Kalyāṇī³. Ces stèles, érigées en 1476 A. D. par le roi Dhammaceti (1460-1491), donnent au complet l'histoire du bouddhisme au Pégou depuis les marchands Trapusa et Bhallika, contemporains du Buddha, qui édifièrent à Rangoon le « stûpa des cheveux » (Shwe Dagon) jusqu'à la mission de Moggallāna à Ceylan en 1475. Si la croyance à l'introduction des Écritures au Pégou par Buddhaghosa avait existé à cette époque, nul doute que le pieux roi ne lui eût réservé une place d'honneur dans son abrégé d'histoire de l'Église. Or, il ne prononce pas le nom

meilleur exposé de la question est celui de MINAYEV, *Recherches sur le bouddhisme*, p. 190.

1. Voir l'analyse de ces textes dans J. GRAY, *Buddhaghosuppatti*, London, 1892, Introduction.

2. La version singhalaise (voyage du Magadha à Ceylan et retour au Magadha) est d'ailleurs reconnaissable à travers les retouches des chroniques birmanes : d'après les unes, Buddhaghosa s'embarque à Bassein, mais fait un long séjour à Bodh-Gayâ avant de faire voile pour Ceylan; d'après les autres, au moment où il va quitter cette île pour retourner à Majjhimadesa (Inde du Nord), Indra intervient pour lui persuader de porter les livres saints au Paccantadesa (Indo-Chine).

3. TAW SEIN KO, *The Kalyāṇī Inscriptions erected by King Dhammaceti at Pegu in 1476 A. D.* Text and translation. Rangoon, 1892.

du grand commentateur : d'où il résulte que, de son temps, on n'avait encore établi aucune connexion entre Buddhaghosa et Thatôn.

B. *Sources singhalaises*. — Les sources birmanes étant hors de cause, il ne reste, semble-t-il, que trois textes qui puissent entrer en ligne de compte, à un degré inégal d'ailleurs : le *Cûlavamsa I*, le *Saddhammasaṅgaha* et la *Buddhaghosupatti-kathā* ou *Buddhaghosa-nidāna*.

1. *Cûlavamsa I* (CV.). — La chronique singhalaise, connue sous le nom de Mahāvamsa¹, se compose d'une première rédaction (le Mahāvamsa proprement dit) et de deux continuations englobées sous le titre commun de *Cûlavamsa* et qu'on peut distinguer en *Cûlavamsa I* et *Cûlavamsa II*.

Le *Mahāvamsa* primitif, rédigé par Mahânāma, probablement au début du VI^e siècle, sous le règne de Dhātusena², se termine au vers 50 du chapitre 37, avec le règne de Mahāsena.

Le *Cûlavamsa II* s'arrête à la mort du roi Kitti Siri Râjasīha (1798), avec un supplément qui conduit le récit jusqu'à l'annexion de Ceylan par l'Angleterre.

Entre ces deux parties se place le *Cûlavamsa I*, où se trouve l'histoire de Buddhaghosa (ch. 37, vv. 165-195) : il importe tout d'abord d'en préciser la date.

La rédaction en est attribuée à une certain Dhammakitti. Ce nom a été porté par plusieurs theras réputés : Wickremasinghe en compte cinq³ : l'auteur du *Cûlavamsa I* serait, selon lui, Dhammakitti II, originaire du Tambaratṭha, qui florissait sous Parakkamabâhu II⁴. Cette attribution nous

1. G. TURNOUR, *The Mahāvamsa... containing the first 38 chapters*. Ceylan, 1837. — W. GEIGER, *The Mahāvamsa*. London, 1908 (Pāli Text Society) [le texte s'arrête au chap. 37, vers 50]. — Id., *The Mahāvamsa... translated into English*. London, 1912. — L. C. VĪJESĪṬHA, *The Mahāvamsa, Part II, containing chapters XXXIX to C, translated... into English... to which is prefixed the translation of the first part published in 1837 by George TURNOUR*. Colombo, 1889.

2. GEIGER, *Pāli Literatur und Sprache*. Strasbourg, 1916, p. 24.

3. WICKREMASINGHE, *The several Pāli and Sinhalese authors known as Dhammakitti*. (J. R. A. S., 1896, p. 200). L'un des cinq doit être dédoublé (v. *infra*).

4. C'est aussi l'avis de GEIGER (*Pāli Lit. u. Spr.*, p. 39) : « D'après la tra-

semble difficile à admettre. Elle suppose en effet que le prétendu auteur aurait parlé de lui-même dans les termes suivants (ch. 84, vv. 11-16) :

Parmi les nombreux et vertueux moines qui séjournèrent constamment dans le Tambaraṭṭha, il y avait un mahāthera nommé Dhammakitti, brillant de l'éclat de la vertu. Quand il allait demander l'aumône, parfois un lotus surgissait sous ses pas. Ce qu'ayant appris avec étonnement, le roi [Parakkamabāhu] envoya à Tambaraṭṭha un présent spirituel composé de poudre de santal et autres [substances] qui avaient touché la dent-relique, et un présent royal de grande valeur. Il fit venir à Laṅkādīpa le mahāthera et, le considérant comme un arhat, éprouvant une joie toujours renouvelée, il lui fit de grandes offrandes et honora respectueusement; par le don des quatre choses nécessaires, ce therā si digne d'offrandes et d'honneurs.

Si on se rappelle que l'orgueil (*māno*), l'amour de la réclame (*ketukāmyatā*) sont au nombre des « chaînes » dénoncées par la morale bouddhique¹, on aura peine à croire que ce pompeux éloge de Dhammakitti ait été rédigé par Dhammakitti lui-même : au lieu de sa perfection spirituelle, il eût, en se louant d'une façon aussi malséante, proclamé son indignité. Il est plus probable que le rédacteur du Cūlavamsa I, s'il s'appelait en effet Dhammakitti, n'était qu'un homonyme du thaumaturge du Tambaraṭṭha. Mais,

dition, le premier continuateur fut le therā Dhammakitti qui, selon Mahāv., ch. 34, vv. 12 sqq., vint de Birmanie à Ceylan sous Parakkamabāhu II (1^{re} moitié du XIII^e siècle). » Tambaraṭṭha pourrait être en effet le royaume de Pagan (BODE, *Sāsanavamsa*, Introd., p. 14, n. 1; cf. B. E. F. E. O., V, 152, n. 3); cependant ce pays est appelé dans un autre passage (ch. 80, v. 6) Ari-maddana.

4. Cf. par exemple *Dhammasaṅgani*, § 1116. Une anecdote de la *Buddhaghosupatti* montre bien l'estime dans laquelle le clergé bouddhique tenait la modestie. Buddhaghosa habitait le rez-de-chaussée du Lohapasāda et six autres moines occupaient les six étages supérieurs. Un fidèle offrit un jour à Buddhaghosa une corbeille de riz : « Celui qui est à l'étage au-dessus est bien supérieur à moi : offre-lui ton riz », répondit le therā. Le fidèle alla présenter son offrande au therā du second étage, qui le renvoya à celui du troisième et ainsi de suite jusqu'au septième et dernier étage, dont l'occupant lui répondit : « Buddhaghosa, qui demeure en bas, a bien plus de mérite que nous : c'est à lui qu'il faut donner cela. » Il se représenta donc devant Buddhaghosa, qui divisa le riz en sept parts égales pour chacun des sept religieux.

à vrai dire, sa personnalité est d'un intérêt secondaire; ce nous importe, c'est la date à laquelle il écrivait. Or, il est possible de la déterminer approximativement.

Le Cûlavamsa I finit, comme l'avait déjà remarqué Vijesiṃha (p. 319) et après lui Geiger (*Pali Litt.*, p. 30), avec le règne de Parakkamabâhu IV (ch. 90, v. 104). On ignore la durée du règne de ce roi, dont l'avènement se place en 1295 selon Vijesiṃha, en 1284 selon Geiger. En tout cas, la rédaction finale de cette continuation ne saurait être antérieure à environ 1300 A. D.

En somme, le premier document qui fasse mention de Buddhaghosa, — si celui-ci vécut sous le règne de Mahânâma, au V^e siècle¹, — lui est postérieur d'environ 800 ans. L'auteur, dira-t-on, utilisait d'anciens documents. Sans doute, mais peut-être utilisait-il une vieille légende. Pour l'instant, retenons seulement ce fait que huit siècles au moins séparent le héros de son biographe.

2. *Saddhammasaṅgaha* (SS.). — Ce texte est une histoire et un panégyrique du Tipiṭaka². Il est l'œuvre d'un certain Dhammakitti qui, d'après Wickremasinghe, serait Dhammakitti V, aussi appelé Dhammarakkhita et Jayabâhu Mahâthera, qui fut disciple de Dhammakitti IV et son successeur dans la dignité de saṅgharâja, et vivait sous les règnes de Bhuvanekabâhu V et Virabâhu III (1372-1470). Cette attribution ne saurait être exacte. Voici, en effet, ce que nous lisons à la fin de l'ouvrage :

Dhammakitti, religieux de vertu et de talent, brilla dans l'île de Ceylan comme la lune dans le ciel... Son disciple appelé Dhammakitti Mahâsâmi fit ses efforts pour se rendre à Ceylan. Il parvint dans cette île charmante, y amassa un grand mérite spirituel, y reçut l'ordination de thera et retourna ensuite dans son pays, à la ville de Yodaya. Là, dans le grand monastère Laṅkārama, fondé par le roi Paramarâja, il composa ce *Saddhammasaṅgaha*.

1. Mahânâma : 412-434 selon Vijesiṃha; 458-480 selon Geiger (Mahav., trad., p. xxxix), qui toutefois remarque que l'ambassade de Ceylan à l'empereur de Chine en 428 est dite envoyée par Mo-ho-nan = Mahânâma.

2. Édition dans J. P. T. S., 1890. Le SS. n'est pas cité dans le Gandhavaṃsa

Yodaya, comme l'a remarqué M. George Coëdès¹, n'est autre qu'Ayodhyâ, capitale du royaume siamois fondé en 1350. Le nom de Paramarâja est malheureusement trop vague pour permettre une identification avec un des rois d'Ayodhyâ. En tout cas, il est sûr que ce moine étranger, qui regagna son pays après avoir reçu l'ordination, ne fut pas investi de la dignité de saṅgharâja à Ceylan. Il ne doit donc pas être confondu avec Dhammakitti V Devarakkhita : peut-être ce dernier est-il le maître loué dans le colophon du SS. ; dans ce cas, cet ouvrage daterait de 1400 environ.

Le récit qu'il donne de la vie de Buddhaghosa (ch. VII, p. 51-57) est basé sur CV., dont il cite le texte entier sous le titre de *Porāṇā* ; il y mêle d'autres vers qui paraissent empruntés à une autre chronique.

3. *Buddhaghosuppati-kathā* (BU.) ou *Buddhaghosa-nidāna*. — Cette vie de Buddhaghosa² est l'œuvre d'un thera singhalais nommé Mahā-Maṅgala. On lui assigne pour date le XIII^e siècle ou le XIV^e siècle, suivant qu'on l'identifie avec Maṅgala, maître de Vedeha, auteur de la *Rasavāhinī*³, ou avec le grammairien Maṅgala, qui à la vérité n'est pas daté, mais qu'on suppose appartenir au XIV^e siècle⁴. Ce qui pourrait faire pencher vers la date la plus ancienne, c'est que BU. paraît être complètement indépendant de CV., à la différence de SS. qui le cite abondamment. Toutefois il n'y a de certain que le *terminus a quo* : 1156 A. D.⁵

1. G. COEDÈS, *Note sur les ouvrages pâlis composés en pays thai*, B. E. F. E. O., X, 3, p. 43.

2. Édition James GRAY, Londres, 1892. Citée dans le *Gandhavaṃsa* (p. 65, 75) sous le titre de « Buddhaghosācariya-nidānam », sans aucune mention d'auteur ou d'époque.

3. GRAY, *op. laud.* p. 32.

4. GEIGER, *Pali Litt.*, p. 31, 39.

5. Cette date est fournie par une citation du *Jinālamkāra* de Buddhārakkhita ou plutôt de la *ṭikā* composée sur ce poème par l'auteur lui-même en 1156 A. D. (GRAY, *Buddhaghosupatti*, p. 50, 71 ; GEIGER, p. 28).

II. Les faits.

1. *Cūlavamsa I.* — Voici d'abord le récit du *Cūlavamsa I* (ch. xxxvii, v. 165-195), qu'on regarde généralement comme le plus digne de créance :

Un jeune brahmane, né près du Bodhimanda, versé dans toutes les sciences et tous les arts, possédant les trois Védas, connaissant parfaitement toutes les religions, expérimenté dans tous les systèmes, controversiste qui parcourait l'Inde en quête de controverses, s'établit dans un vihāra où, la nuit, il répétait la doctrine de Patañjali dans une forme achevée et parfaite. Un mahāthera nommé Revata reconnu que ce personnage était de grand entendement et méritait d'être converti. « Quel est celui qui brait ainsi comme un âne ? » dit-il. « Tu connais sans doute, répliqua l'autre, le sens du braiment des ânes ? — Je le connais. » Là-dessus, le brahmane expose son système. Le therā en donna l'explication et la réfutation. Invité à exposer à son tour sa propre doctrine, il prononça un texte de l'Abhidhamma. Le brahmane n'en comprit pas le sens. « De qui est ce Mantra ? demanda-t-il. — C'est le Mantra du Buddha. — Communique-le-moi. — Reçois d'abord l'ordination. » Désireux du Mantra, il se fit ordonner moine et apprit le *Tripiṭaka* : « C'est bien là l'unique voie du salut, » pensa-t-il, et il l'adopta. Comme sa voix (*ghosa*) était profonde comme celle du Buddha, on le nomma Buddhaghosa, et il fut renommé sur la terre comme le Buddha lui-même.

Ayant composé le traité *Ñānodaya*, il fit l'*Atthasālinī* [comme] une ceinture¹ au *Dhammasaṅgaṇī*. Ensuite cet homme intelligent entreprit de rédiger un commentaire du *Parittam*². Ce que voyant, le therā Revata lui dit : « Ce n'est que le texte qui a été apporté ici ; le commentaire n'existe pas ici, pas plus qu'on n'y trouve les doctrines diverses des maîtres. Le commentaire singhalais est pur : le sage Mahinda, après avoir étudié d'abord l'enseignement du Buddha fixé aux trois conciles et les discours tenus par Sāriputta

1. *Kacchaṃ*. Turnour : *Kaṇḍaṃ*, « he wrote the chapter called *Atthasālinī* ».

2. Peut-être l'auteur fait-il allusion à la *Paramatthajotikā*, commentaire du *Khuddakapāṭha*, ce dernier n'étant au fond qu'un *Parittam*.

et les autres [disciples], a composé ce commentaire en langue singhalaise : il se trouve à Ceylan. Vas-y, écoute-le et traduis-le en idiome de Magadha. C'est un service à rendre au monde entier. »

Plein de foi, Buddhaghosa au grand cœur partit et vint dans cette île sous le règne de ce roi [Mahânâma]. Il se rendit au Mahāvihâra, le couvent de tous les saints religieux, entra dans l'édifice appelé Mahâpadhâna, et de la bouche de Saṅghapâla il écouta entièrement le commentaire singhalais et les doctrines particulières des theras¹, et conclut que telle était bien l'intention du Maître de la Loi (le Buddha).

Alors, ayant offert ses respects au Saṅgha, il dit : « Donnez-moi tous les livres pour faire un commentaire. » Afin de l'éprouver, le Saṅgha lui donna deux gâthâs en disant : « Montre sur ce thème ta capacité : quand nous la connaissons, nous te donnerons tous les livres. » Résumant les trois Piṭakas avec le commentaire, il composa le *Visuddhimagga*. Puis il réunit, près de l'Arbre de la Bodhi, le Saṅgha savant dans la doctrine de Buddha et commença à lire son ouvrage. Les dieux, désirant faire éclater son habileté aux yeux de la foule, firent disparaître le livre : il le refit une seconde et une troisième fois. La troisième fois, comme il apportait le livre pour en donner lecture, les dieux rapportèrent les deux autres. Les religieux lurent les trois exemplaires en même temps : il n'y avait aucune différence de l'un à l'autre dans le texte, les idées, les doctrines des theras, les citations de l'Écriture; les mots et même les syllabes. « C'est certainement Metteya ! » s'écria l'Assemblée à plusieurs reprises; et elle lui donna le Tripiṭaka avec le commentaire.

Retiré dans le paisible vihâra Ganthâkara, il traduisit alors tous les commentaires singhalais en langue du Magadha, qui est l'idiome original de tous. Cette [compilation] fut un bienfait pour les hommes de tout langage; les theras et les âcariyas la reçurent comme le texte même de l'Écriture. Alors, ayant accompli son dessein, il retourna dans l'Inde pour vénérer l'Arbre de la Bodhi.

Mahânâma, ayant joui de la terre pendant vingt-deux ans et

1. *Theravādaṃ*. Childers, s. v. *vādo* : « It is opposed to *aṭṭhakathā* and clearly means the text of the Buddhist scriptures. » Mais il s'agit évidemment des *âcariyavādā bhinnarūpā*, dont il est question, au v. 177, des thèses professées par les diverses écoles sous forme de traités ou de gloses autres que les anciens commentaires.

accompli divers actes méritoires, trépassa conformément à ses actes.

2. *Saddhammasaṅgaha*. — Le SS. reproduit le récit du CV. en y ajoutant simplement les détails suivants : Buddhaghosa s'embarque à Nāgapaṭṭanam ; là, il reçoit de Sakka un myrobolan et une plume de fer (dont l'usage n'est pas précisé). Il rencontre en mer Buddhadatta, avec qui il converse (le sujet de l'entretien n'est pas indiqué). Enfin, tandis que, selon le CV., il écrivit ses commentaires dans le vihāra Ganthākara (« la Bibliothèque »), le SS. rapporte qu'il travaillait dans un édifice à étages (pāsāda) appelé Padhānaghara, qui se trouvait dans la partie sud du Mahāvihāra.

3. *Buddhaghosuppattikathā*. — Cette biographie en prose est beaucoup plus abondante que les récits précédents et fait une plus grande place aux incidents merveilleux. Il suffira d'en résumer les huit chapitres :

Dans un village nommé Ghosa, voisin de l'Arbre de la Bodhi (Bodh-Gayā), vivent le brahmane Kesī et sa femme Kesinī. Là demeure aussi un certain thera qui observe avec regret que la lecture du texte sacré, ayant lieu en singhalais, n'est pas comprise des auditeurs ; il cherche le moyen de les faire traduire en māgadhi. Seul un dieu peut assumer cette tâche : le thera se rend au Tāvatisa et décide le devaputta Ghosa à s'incarner dans le sein de Kesinī. L'enfant reçoit le nom de Ghosa et se distingue, dès son plus jeune âge, par une connaissance approfondie des trois Vedas. Humilié de n'avoir pu comprendre la mātikā de l'Abhidhamma récitée par le thera, il se fait moine, acquiert en peu de temps la connaissance des trois Piṭakas et reçoit le nom de Buddhaghosa.

Buddhaghosa se juge en lui-même supérieur à son maître. Celui-ci, devinant sa pensée, le réprimande et ne consent à lui pardonner qu'à la condition qu'il aille à Ceylan traduire les livres saints en māgadhi. Après avoir converti son père en le séquestrant, Buddhaghosa s'embarque (le port n'est

pas nommé). Le même jour, Buddhadatta, autre illustre commentateur, quitte Ceylan pour retourner dans l'Inde du Nord. Par la puissance des dieux, les bateaux s'arrêtent l'un près l'autre pour permettre aux deux *theras* de s'entretenir. Buddhadatta dit à Buddhaghosa que lui aussi avait été envoyé à Ceylan pour y traduire les livres saints en *māgadhi*, mais qu'il n'a pu que composer le *Jinālamkāra*, le *Dantavaṃsa*, le *Dhātavaṃsa* et le *Buddhavaṃsa*¹. Il lui souhaite de mieux réussir et lui transmet les présents d'Indra : le myrobolan, la plume de fer et la pierre. S'il lui arrive d'avoir mal aux yeux ou au dos, il lui suffira de presser le myrobolan sur la pierre et d'en frotter la partie malade : il sera de suite guéri. Ils se séparent. Buddhadatta atteint le Jambudīpa et meurt peu après. Buddhaghosa débarque à Dvijaṭṭhāna, dans l'île de Ceylan. En ce lieu, deux femmes se disputent ; Buddhaghosa consigne par écrit leurs injures. Cité comme témoin au tribunal du roi, il remet son écrit qui sert de base au jugement.

Il va visiter le saṅgharāja Saṅghapāla et lui demande les livres à traduire. L'autre lui donne d'abord à développer la *gāthā* : *Sīle patitṭhāya nara sapañño*, sur laquelle il compose le *Visuddhimagga*. Pour faire éclater sa science, Indra dérobe successivement deux exemplaires : son troisième texte est trouvé identique aux deux premiers. On lui remet les livres : il s'établit, pour les traduire, à l'étage inférieur du Lohapasāda. En trois mois il achève sa tâche. On brûle les vieux livres singhalais de Mahinda devenus inutiles. Avant de partir, il donne la preuve de son savoir en sanskrit. Son retour dans son pays et sa mort.

*
* *

SS. ne fait guère que reproduire CV. en y ajoutant seulement un petit nombre de détails qui — il est intéres-

1. Buddhadatta est l'auteur d'un commentaire sur le *Buddhavaṃsa*, qui existe encore ; son *Jinālamkāra*, différent de celui de Buddhārakkhita, est perdu. Les deux autres ouvrages sont inconnus. Par contre, il a écrit deux traités non mentionnés ici : le *Vinayavinicchaya* et l'*Abhidhammācatāra*.

sant de le noter — ne sont pas empruntés à BU. : *a*) le nom du port d'embarquement, Nāgapattānam, omis dans les deux autres textes; *b*) le don d'un myrobolan et d'une plume de fer par Sakka à Buddhaghosa au moment de son départ (d'après BU., ils lui sont remis, avec une pierre, par Buddhadatta, qui les tenait de Sakka); la localisation du *studio* de Buddhaghosa au Padhānaghara dans la partie sud du Mahāvihāra (au Ganthākara, selon CV., au Lohapasāda selon BU.).

Si on compare d'autre part le récit de BU. à celui de CV., on constate qu'il a en plus divers épisodes et en moins un certain nombre de détails.

Le voyage du thera au ciel, l'incarnation et l'enfance de Ghosa ne figurent pas dans CV. Par contre, le même thera, anonyme dans BU., porte dans CV. le nom de Revata. La scène de la conversion est introduite de façon toute différente, de même que l'exhortation au départ. L'histoire de la séquestration du père de Buddhaghosa ne se trouve que dans BU.

CV. ne donne aucun détail sur le voyage à Ceylan, qui au contraire fournit au rédacteur de BU. l'occasion de plusieurs épisodes : la rencontre en pleine mer avec Buddhadatta, le débarquement à Dvijatthāna, le témoignage écrit de Buddhaghosa sur la dispute des deux femmes, l'audience du roi.

Sur le séjour au Mahāvihāra les deux sources concordent à peu près; cependant BU. y ajoute deux incidents qui manquent dans CV. : la destruction des vieux livres singhalais de Mahinda et la leçon par laquelle Buddhaghosa prouve sa connaissance du sanskrit.

Nous avons déjà observé que le récit de SS. n'a rien d'original : sauf les quelques détails relevés ci-dessus et qui peuvent provenir de la tradition orale du Mahāvihāra, sauf quelques vers empruntés à une autre source, il reproduit simplement le texte de CV. qu'il introduit par les mots *tenāhu porāṇā*. Le BU. emploie également cette formule pour citer cinq *glokas* d'origine inconnue, qu'il n'est pas

inutile de reproduire¹. Les deux premiers (p. 38) mentionnent le brahmane Kesi, précepteur d'un roi, et sa femme Kesinî :

1. Kesî ca nâma brâhmaṇo rañño ca vallabho piyo
vedattayaṃ sikkhâpeti rājānañ ca dine dine ||
2. tass' eva Kesinî nâma brâhmaṇi ca visâradî
brâhmaṇassa piyâ hosi garuṭṭhâ vâ anâlasâ ||

Deux autres (p. 45) rapportent la naissance de Buddhaghosa :

3. Mahâbodhi-samîpaṃhi jâto brâhmaṇa-kulesu
Buddhaghoso ti nâmena Buddho viya mahîtale ||
4. pûjito nara-devehi brâhmaṇehi ca pûjito
pûjito bhikkhusaṅghehi niccaṃ labhati pûjitam ||

Enfin le dernier proclame la célébrité de Buddhaghosa à Ceylan :

5. Buddhaghoso ti nâmena pâkaṭo sabbadîpake
manussânaṃ sadâ seṭṭho Buddho viya mahîtale ||

On remarquera : 1° que 5 a, d = 3 c-d : cette répétition ne se trouvait certainement pas dans le même poème ; 2° que les vers 3-4 ne sauraient faire suite à 1-2 : c'est au commencement du récit que devrait se trouver l'indication de lieu « dans le voisinage de la Mahâbodhi » ; l'expression « dans une famille de brahmanes » n'est pas moins hors de place après la mention du brahmane Kesi et de la brâhmaṇi Kesinî. Il est manifeste que le vers : « Mahâbodhi-samîpaṃhi... » marque le début d'une version apparentée à celle de CV., quoique distincte de celle-ci. C'est en effet par ce demi-çloka que s'ouvre la narration de CV. (v. 65) :

Bodhimaṇḍa-samîpaṃhi jâto brâhmaṇa-mânavo.

La seconde moitié du çloka s'y retrouve également, mais neuf vers plus loin (v. 74) :

Buddhaghoso ti Ghoso hi Buddho viya mahîtale.

1. Nous les numérotions pour la commodité des citations.

On peut expliquer ces particularités en supposant que dans les milieux monastiques d'Anurâdhapura se répétaient des versions plus ou moins divergentes, plus ou moins copieuses, de la légende de Buddhaghosa et que cette tradition imprécise était, suivant un procédé bien connu, soutenue par des vers qui en constituaient la trame, trame plus résistante que le reste, bien que susceptible elle-même de variantes et d'altérations.

L'auteur de BU. ne s'est pas contenté de cette tradition : il a amplifié sa matière au moyen d'incidents empruntés à des sources sans rapport avec Buddhaghosa. Il n'est pas douteux, par exemple, que le voyage du thera au ciel, la conversion de Buddhaghosa et sa mission en expiation d'une pensée irrespectueuse pour son maître soient empruntés à l'histoire de Nâgasena dans le *Milindapañha* (p. 10-14). On peut classer également parmi ces ornements littéraires, sans qu'il soit possible d'en déterminer la source, les épisodes de la séquestration de Kesî, de la dispute des deux femmes et de la leçon de sanskrit. Au contraire, il faut reconnaître comme faisant partie de la tradition monastique les incidents par lesquels SS. a complété le récit de CV. : la rencontre de Buddhadatta et de Buddhaghosa, l'anecdote du myrobolan et de la plume de fer. La destruction par le feu des livres de Mahinda peut également avoir été imaginée par les moines pour expliquer la disparition de cette littérature primitive.

Mais rien dans le récit de BU. ne semble provenir de CV. Cette dernière version renferme en effet certains détails caractéristiques que le compilateur n'aurait pas manqué de recueillir : le fait que Buddhaghosa était un adepte du Yoga de Patañjali, le nom du thera Revata, l'apostrophe facétieuse sur le braiment de l'âne.

On peut donc se représenter ainsi le fond de la tradition. Vers le XIII^e siècle, les moines d'Anurâdhapura croyaient que, sous le règne de Mahânâma (V^e siècle), un religieux du Magadha nommé Buddhaghosa était venu dans l'île pour traduire en mâtthî les commentaires singhalais qui re-

montaient à Mahinda. En chemin, il aurait croisé Buddha-datta, qui retournait dans l'Inde du Nord. Après avoir prouvé sa capacité en écrivant trois fois de suite le *Visuddhimagga* (les dieux ayant, pour faire éclater sa science, dérobé les deux premiers exemplaires), il aurait enfin exécuté sa traduction des *Aṭṭhakathās*. On montrait encore la cellule où il travaillait, mais on ne s'accordait pas sur ce point : les uns désignaient la Bibliothèque, les autres le Padhānaghara, d'autres le Lohapasāda. Enfin il serait retourné dans son pays, après avoir brûlé les vieux livres singhalais de Mahinda devenus inutiles.

*
* *

Que vaut historiquement cette tradition ?

Elle s'accorde assez mal avec ce que les pèlerins chinois nous apprennent de l'état religieux du Magadha. Si Fa-hian (399-414), qui serait précisément contemporain de Buddhaghosa ne contient rien de précis à cet égard, il ressort des descriptions de Hiuan-tsang (1^{re} moitié du VII^e siècle) et de Yi-tsing (fin du même siècle) que le Mahāyāna y était prépondérant, et que la seule école du Hinayāna qui y fût florissante était celle des Sarvāstivādins ¹. A la vérité, Hiuan-tsang nomme, dans le voisinage de la Māhābodhi, deux fondations singhalaises, mais avec des caractéristiques qui semblent confirmer cette thèse au lieu de l'ébranler. La première était un couvent qui servait d'hôtellerie aux pèlerins de Ceylan, et où demeuraient près de mille moines, tous *sthaviras mahāyānistes* ²; la seconde était un temple dédié à une statue d'Avalokiteśvara, donc à un culte évidemment mahāyāniste ³. Il paraît probable que ces îlots de Theravāda avaient disparu sous le flot envahissant du Mahāyāna ⁴.

1. FA-HIAN, trad. Legge, p. 87-89; HIUAN-TSANG, *Vie*, p. 143 et suiv., 164, 211; *Mém.*, I, 410, 440; YI-TSING, *Record*, p. 8.

2. HIUAN-TSANG, *Mém.*, I, 490.

3. *Ib.*, II, 63.

4. C'est aussi probablement le cas pour les religieux de Samataṭa, que

Il est vrai qu'on a découvert au Népal quelques feuillets du Cullavagga en écriture du Nord de l'Inde, datant de la fin du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle¹; et que quelques inscriptions religieuses en pâli ont été relevées sur divers points du Behar². Il serait donc excessif de déclarer impossible le voyage à Ceylan d'un religieux de Magadha, déjà familier avec le pâli et la langue singhalaise et poussé par le désir de rapporter à ses coreligionnaires, sous une forme qui leur fût accessible, les commentaires qui n'existaient pas chez eux. Ce qu'on est autorisé à penser, c'est que cette histoire est bien peu vraisemblable. A supposer que quelques couvents d'origine singhalaise aient possédé, à titre de code de la vie pratique, le texte du Vinaya pâli, il est évident que ces modestes communautés n'exerçaient qu'une faible influence. Un brahmane instruit eût pu se convertir aux doctrines subtiles et profondes du Mahâyâna, telles que les enseignaient à l'université voisine de Nâlandâ des docteurs renommés; ou même se rallier à l'école du Sarvâstivâda, représentée dans l'Inde du Nord par des maîtres savants et une littérature écrite dans la même langue que les çâstras brahmaniques : il n'aurait éprouvé sans doute que du dédain pour l'exposition maladroite, la logique indigente, le style pauvre et la langue dégénérée des écritures pâlies³.

Admettons cependant par hypothèse que l'étude des textes pâlis ait tenu dans les couvents magadhiens une plus

Huân-tsang nomme des Sthaviras (*Mém.*, II, 82) et que Yi-tsing décrit comme des mahâyânistes (*Religieux éminents*, p. 129).

1. C. BENDALL, *Note on the history of the Pali Canon in Northern India, as illustrated by a fragment of the Vinayapiṭaka (from Cullavagga IV-V) of the 9th century A. D.* (Verhandl. des XIII. internat. Orientalisten-Kongresses, Hamburg, Sept. 1902, p. 58).

2. C. BENDALL, *On Pali Inscriptions from Magadha* (Actes du X^e Congrès intern. des Orientalistes, 1895, p. 153).

3. Cf. ce que dit Kumâra des écritures bouddhiques (cité par L. DE LA VALLÉE POUSSIN, J. R. A. S., 1902, p. 371) :

tataç cāsatayaçabdeṣu kutas teṣv arthasatyatā |
dṛṣṭāpabhraṣṭarūpeṣu katham vā syād anādītā ||

« Quand les mots ne sont pas exacts, comment les idées le seraient-elles ? Dans des formes dégradées comment trouver l'éternité ? »

grande place que ne le laissent supposer les témoignages chinois et les documents indigènes qui ont survécu. Si Buddhaghosa avait restitué à ces milieux — dont nous connaissons l'ardente curiosité intellectuelle — l'héritage perdu des vieux commentaires, l'œuvre était assez considérable pour lui valoir une large et durable célébrité : comment se fait-il qu'aucun des pèlerins chinois n'ait entendu prononcer son nom ? Est-il possible qu'en deux ou trois siècles le souvenir du grand exégète ait complètement disparu au sein de ces savantes écoles bouddhiques, si fières de leurs docteurs, si attachées à leur tradition ? On l'admettra difficilement.

Une autre circonstance accroît encore nos doutes. Il existe une traduction chinoise de la *Samantapāsādikā*¹ sous le titre de *Chan-kien pi-pho-cha-lu*, 善見毗婆沙律, par Saṅghabhadra, çramaṇa de la région de l'Ouest² : elle est exactement datée de 489 A. D., donc postérieure de 50 ans au plus à la date présumée de Buddhaghosa³. Il n'est pas possible qu'en un si court laps de temps le nom de l'auteur soit tombé dans l'oubli : or, le traducteur n'en fait aucune mention. Donc, pour les contemporains, la *Samantapāsādikā* était une œuvre anonyme.

Il apparaît donc de plus en plus probable que le nom de Buddhaghosa n'a jamais été connu en dehors de Ceylan, ce qui serait inexplicable si sa carrière s'était déroulée dans l'Inde du Nord. Mais alors quelle est l'origine de la tradition qui le faisait venir du Magadha ? A cette question la réponse est fort simple. Les Singhalais n'avaient aucune idée de l'état réel du Magadha ; ils croyaient naïvement, nous l'avons vu, qu'on y récitait, tout comme chez eux, les commentaires en singhalais ; ils devaient croire de même que le mādghi (le pâli) n'était autre chose que la langue du Magadha. Dès lors, qui donc pouvait avoir traduit les Aṭṭhakathās en mādghi, sinon un moine de Magadha ? Le

1. TAKAKUSU, *A Record of Buddhist Religion*, p. 217.

2. B. NANJIO, p. 248, n° 1125 ; p. 420, n° 95.

3. De 30 ans au plus, si on admet pour le règne de Mahānāma les dates de Geiger : 458-480.

voyage de Buddhaghosa était la conclusion logique de ce raisonnement. Le nom même de Buddhaghosa est-il plus authentique que le reste ? On n'oserait l'affirmer.

*
* * *

Avant de conclure, jetons un coup d'œil sur les commentaires eux-mêmes. Nous remarquons d'abord que plusieurs de ces ouvrages attribués à Buddhaghosa furent, selon les prologues de l'auteur, composés à la requête de tel ou tel de ses confrères : la *Samantapāsādikā* lui fut suggérée par Buddhasiri; la *Jātakatṭhakathā*¹, par Atthadassin, Buddhmitta et Buddhadeva; l'*Aṭṭhasālinī*, par Buddhaghosa. Ce dernier nom est singulier : sans doute il se peut que la communauté du Mahāvihāra ait compté parmi ses membres deux religieux du même nom : cette homonymie n'en reste pas moins un peu inquiétante. Quoi qu'il en soit, si on admet la tradition d'après laquelle Buddhaghosa serait venu à Ceylan dans l'unique but de traduire les Aṭṭhakathās, que viennent faire ici ces sollicitations de moines ?

Il est cependant un commentaire qui ne porte aucun nom de « requérant » : c'est celui du Dīghanikāya, la *Sumaṅgalavilāsinī*; il est par ailleurs d'un intérêt particulier. Le prologue débute en ces termes :

Le commentaire qui, dans le but d'élucider le sens, fut chanté primitivement par les Cinq cents Theras et chanté encore dans la suite; qui fut ensuite apporté dans l'île de Ceylan; que le thera Mahinda mit en singhalais pour la commodité des habitants de l'île; moi à mon tour, le dépouillant de la langue singhalaise et le dotant d'une langue agréable, conforme au modèle de l'Écriture, sans défaut, sans rien changer à la tradition des theras, — flambeaux de la lignée des theras, et experts en leurs décisions, — qui habitent le Mahāvihāra, j'expliquerai le sens en évitant les répéti-

1. WINTERNITZ, *Geschichte der ind. Litt.*, II, 1, p. 153, estime peu vraisemblable que le commentaire du Jātaka soit de Buddhaghosa, parce qu'il n'est pas, comme les autres, un véritable commentaire, mais une collection de récits édifiants. Cet argument aurait une certaine valeur s'il s'agissait d'un auteur; à l'égard d'un traducteur, qui subit la forme du texte original, il est absolument sans portée.

tions, pour la satisfaction des gens de bien et la longue durée de la religion. Le discours sur la vertu, les dhutadhammas, etc., comme tout cela a été traité complètement par moi dans le *Visuddhimagga*, je ne m'en occuperai pas davantage ici. Car ce *Visuddhimagga* je l'ai composé afin que, placé au milieu des quatre Âgamas, il en éclaire le sens selon ce qui y est dit. Avec cet ouvrage et le présent commentaire, vous connaîtrez clairement le sens inhérent au Dighâgama. »

Il résulte de cette préface que l'auteur avait composé antérieurement le *Visuddhimagga* comme introduction générale au commentaire des quatre Âgamas ou Nikâyas. Voilà donc au moins un fait établi : le *Visuddhimagga*, la *Sumaṅgalavilâsini*, la *Papañcasûdanî*, la *Sâratthapakâsinî* et la *Manorathapûraṇî* ont un auteur commun. Mais un autre point est à noter. Cet auteur débute en parlant dans les termes les plus généraux de l'Aṭṭhakathâ chantée aux diverses saṃgîtis : il ne fait aucune distinction entre l'Aṭṭhakathâ du Vinaya, des Suttantas, de l'Abhidhamma. S'il avait abordé ici le Suttantapiṭaka après avoir commenté le Vinaya, il n'eût pas manqué de mentionner ce premier travail, comme il cite son *Visuddhimagga*. Il eût dit, par exemple : « Après avoir traduit le commentaire du Vinaya, je vais maintenant traduire celui des quatre Âgamas. » Rien de tel. Pourtant ce commentaire pâli du Vinaya, la *Samantapâsâdikâ*, l'auteur l'avait sous les yeux, puisqu'il le cite à plusieurs reprises (pp. 97, 98). Qu'en conclure, sinon qu'en dépit de la tradition, la *Samantapâsâdikâ* et la *Sumaṅgalavilâsini* sont l'œuvre d'auteurs différents ?

*
* *

Il semble donc que les observations qui précèdent autorisent provisoirement les conclusions suivantes :

1. Toute connexion de Buddhaghosa avec le Pégou doit être écartée comme reposant sur des textes birmans d'époque récente et sans autorité ;

2. Le voyage de Buddhaghosa du Magadha à Ceylan n'a

pour garants que des témoignages très postérieurs à la date qui lui est assignée et ne présente pas les caractères d'un fait historique;

3. Il est certain qu'un commentaire, celui du Vinaya, avait été traduit en pâli dès le milieu du V^e siècle. Les autres, qui doivent dater à peu près de la même époque, sont apparemment l'œuvre de plusieurs traducteurs singhalais, que la tradition a groupés sous le nom plus ou moins authentique de Buddhaghosa.

L. FINOT.

LE NOM D'UNE FOIS

DANS LE PARLER ARABE DU DJENDOUBA

(NORD-OUEST TUNISIEN)

Une des fonctions du féminin morphologiquement caractérisé en arabe classique consistait à restreindre et spécialiser certains concepts généraux, aussi bien abstraits que concrets, exprimés par le masculin : d'une part, il désignait l'individu, l'objet, la portion séparée et discernable (طائفة, قطعة) par opposition au groupe, à la collection, à la masse dont ils étaient partie constituante, et auxquels s'appliquait une dénomination d'ensemble dite « nom collectif » ; il servait à former ce que les grammairiens indigènes ont appelé le « nom d'unité » ; — d'autre part, il notait l'accomplissement, une *seule* fois, ou une *certaine* fois, de l'action générale exprimée par le nom infinitif, le plus souvent masculin ; il servait à former ce que des grammairiens indigènes ont appelé le « nom d'une fois ».

On se propose d'étudier sommairement dans ce qui suit, quant à sa forme et à son emploi, le représentant dialectal, propre au parler d'une région nord-tunisienne, du singulatif verbal de la langue classique, dit « nom d'une fois ».

I. — A quelques rares exceptions près, le nom d'une fois, pour le thème fondamental du verbe, avait constamment dans la langue classique une forme *fa'la(t)*, quelle que fût la forme particulière du nom infinitif dont il spécialisait le concept ; pour les thèmes dérivés, ce nom était le nom infinitif lui-même augmenté du suf-

1. Ou le féminin non caractérisé morphologiquement.

fixe féminin *a(t)*. — Notre parler utilise pour la fonction de « nom d'une fois » des représentants normaux de ces types anciens ; ou, à certains thèmes verbaux (verbe quadrilatère, V^e et X^e thèmes du trilitère), des formations analogiques normales.

1^o THÈME FONDAMENTAL DU VERBE TRILITÈRE. — Le nom d'une fois y a uniformément la forme *fá'la* (*fá'la*, *fá'la*), en face des formes assez variées du nom infinitif ; ainsi :

a) Nom infinitif *fa'l* (*fa'l*, *fa'l*, *fa'vl*, etc.) :

hiār-ʾlḥārθ bēθθā uḥiār-ʾzzuāz bērrḥā uḥiār-ʾlkuskusi bērruā « le meilleur des labours c'est en sol humide ; le meilleur des mariages c'est entre consentants ; le meilleur des cousscouss c'est avec du bouillon » ; — *ḥārḥa ʿala-ššīāḥ uḥārḥa ʿala-rṛuā* « un labour dans la terre sèche et un labour dans la terre trempée ».

hiḡa dima fīj'ārḡ ʿamā-ʿešrāuātha ; kull-ḡūm ʿārka-šdīda « elle est toujours en querelle avec ses voisins ; tous les jours c'est une nouvelle querelle ».

ḥōlik mazzāl šḥīḥ ʿama-tūl āllābs ; āmma-ḥōliḡa gumāšāḥ bagḡai ; lābsa utfāzšēr « ton pagne est encore en bon état malgré la durée de l'usage ; quant au mien, l'étoffe en est mauvaise ; pour une fois que je l'ai mis, il s'est éraillé ».

lgīḡthum ḥarkīn līlmāši « je les ai trouvés se préparant à partir » ; — *ḥādiḡa šārēt uāqt māšiti lāuūla lfrānša* « ceci est arrivé lors de mon premier départ pour la France ».

ḡiḡzi ʿad mn-ʾāḡḡārb ḡā-laulād « assez frappé comme ça les enfants » ; — *ḡārba utḡiḡḥaḥ* « d'un seul coup il l'a fait tomber ».

b) Nom infinitif *f'al* (*f'al*, *f'al*, etc.) :

ḡīḡhem ʿa-rṛmāš ; rāmša tuzziḥ « il comprend au clignement d'œil ; un clignement d'œil lui suffit ». — *lgūḥ (لغوه)-ḥārēk lēssfār* « ils le trouvèrent se préparant à partir en voyage » ; *mīšši fāššāfra (فيها السفرة)* « ce n'est pas dans ce voyage-ci ».

ḥābbt annḡār suā ; naḡertīn ḡir mījn-nāḡra « applique-toi bien à regarder ; il vaut mieux regarder deux fois qu'une ».

hiḡa ʿōmṛḡa ma-drīt mīskīna ʿa-ššbā kif-lūnah « jamais de sa vie, la malheureuse, elle n'a su ce que c'était que d'être rassasiée » ; *ḡūm lbgār šbē ʾšb'a kbīra* « aujourd'hui les bœufs ont mangé à satiété » (mot à mot : ont eu un grand rassasiement).

mn-āmīs unāḡa bīj'atās ; ʾātša fī-zūrrēt ʾātša « depuis hier je ne fais qu'éternuer ; un éternuement suit l'autre ».

c) Nom infinitif *f'ul* :

alhlīb mārriṭiēn fījnnhār : *hālba 'ánd-ʾāḏḏhā uḥālba 'ánd almeṣṣrīb*
« la traite a lieu deux fois par jour : une traite dans la matinée et une au coucher du soleil ».

hazṣōḏui ḏgṭa'-'lih ʾirḏi'e ; *dannīlah karrāšx* « supprime l'allaitement à ce poulain ; mets-lui une muserolle » ; — *rāḏḏ'ēt rāḏ'a ubāzzūlītha kāzzīt* « en une seule tétée son sein a été tari ».

ārrāḡba rāṣēb 'ntāja ; *tūsrūt blā-mḏiḡ uluḥrin mazṣālu m-xklū ḥātta māḏḡa* « quelle avidité est la tienne ! tu avales sans mâcher, tandis que les autres n'ont pas encore mangé une seule bouchée ».

ēb'ēd 'ala-ḥḡārīn ḥūḏ ḥēḏrik mēn-nnṭih ; *ilā šādāt-k nāṭha nāja brī mēnnik* « reste loin des bœufs ; prends garde de te faire encorner ; si tu attrapes un coup de corne, je décline toute responsabilité ».

ma-šbēš m-arrkiḏ ; *rākḏa 'alā-rākḏa 'alā-tūl āḥnija* « il ne s'est pas fatigué de galoper ; tout le long de la route un temps de galop succédait à l'autre ».

d) Nom infinitif *f'al* :

hāija nūḏ! *trāmēk ṭābēt mīlg'ād unāja nnhār-ʾlkūll ma-g'ātt gā'da* « allons debout ! tu as les fesses cuites d'être resté assis tandis que moi je ne me suis pas assis une fois de la journée ».

ārrugād mā-hābbēš īzini ; *tūl-llīl unāja mēstāḡēḏ m-xrgātt ḥātta rāgda* « le sommeil n'a pas voulu venir ; toute la nuit je suis resté éveillé ; je n'ai pas fermé l'œil une seule fois ».

šān'etah kān-āḏḏrāt ; *mēsktah biēn mḥzrigah* ; *ḏārta fi'agāb uḥtha* « il ne sait que péter ; son sachet de senteur est entre ses cuisses ; un vent talonne l'autre ».

sā'etiēn uhūma mā-bāṭṭēlš mīl'aīāt ufjttāli ṭlāḡ 'iṣta sēm'ēthx lārḏ ḡussmā « pendant deux heures il n'a pas cessé de crier ; et à la fin il a poussé un cri qu'ont entendu le ciel et la terre ».

slāḥfēḏ 'alā-nāṣsik mēn-nnkās ; *āmmx-nnāksa lāuula šātik beḡūtṣ ḡūḥānia rābbi ḡāṣṭūr* « prends garde à la rechute ; ta première rechute a été bénigne ; mais si tu en avais une seconde que Dieu t'en préserve ! »

e) Nom infinitif *f'al* :

ḡiēn sārhtik fījḷāšḡx? *ssā'i āu (هاهر)* *šāḥēb nḡzeh* ; *lās-bēdd ḡūḏa ṭisri liḡssrūh utūḡsūd būḡ'a hašra* « pour ta pâture de cet après-midi, où as-tu mené le bétail qu'il est tout efflanqué ? Il

faut demain le mener pâturer de bonne heure dans un endroit herbeux ».

ǎlgǝmh tǎu 'alā-bzûy; hǎtta-bzǝytah lǎuŭla bâš nšūfuh h̄fij
uulla-hrēš (والأحرش) « à présent le blé va pointer; il faut attendre
son premier pointement pour savoir s'il sera clairsemé ou recro-
quevillé ».

tǎu hrūš-ǎlhrif uǎdhul-šštǎ « maintenant c'est la fin (la sortie)
de l'automne et l'entrée de l'hiver »; aš-bik hakkāja dǝhlz bhārza
« qu'as-tu donc à ne faire qu'entrer et sortir ainsi? » (une entrée
avec une sortie).

gābluni 'and-ǎlh̄lūt « ils m'ont accueilli à l'arrivée »; ṽarrāna
h̄šāllah m̄jn-h̄ālēt̄taḥ lǎuŭla « il nous a montré ses qualités dès
le premier abord ».

f) Nom infinitif fa'lān :

'alā-šāiǝn̄ik ĩa-h̄bibī nǎ'amlu krāma « pour ta venue, mon
cher, nous ferons grande fête »; hādi šāiiti-00ānja lšāndūba « c'est
la deuxième fois que je viens en Djendouba ».

ānnǎ'za ilā f̄ērsit idāuūha b̄jlbǎgtān; bǎgtā fī-mugg-īn̄ha
uuddzmm izār̄rēg « lorsque la brebis a le tournis, on la soigne par
la saignée; avec une incision pratiquée au coin de l'œil, le sang
jaillit ».

hōlija šǎggetah lhārgān « mon pagne a été détérioré par la
combustion »; hādija hārga uulla tūnja? « qu'est ceci? une brû-
lure ou une mangeure de mite? »

īzsi mēn-sǎbbān ǎlm̄z; halhāllāb mēn-sǎbba iūt̄fā'am « assez
versé d'eau; en une seule fois qu'on en verse, ce pot est plein jus-
qu'aux bords ».

b̄jll̄k šūrb̄ot lā-bēdd mǎ-ttǎliān (من الطليان); tǎlija t̄zziha « tes
chameaux ont la gale; il faut les enduire de goudron; une couche
suffira ».

2° THÈMES DÉRIVÉS DU VERBE TRILITÈRE ET VERBE QUADRILITÈRE :

a) Nom infinitif t̄f'īl (II^e et V^e thèmes) :

ǎtt̄iḡib hūuā-lli iǎgl̄b āzēbda dhān; t̄iḡibz f̄y-ššhār uulla
fī-šahriēn uulla fī-0lā0ā-shūr; kull-gd̄ir uḡidrāh « c'est en fon-
dant le beurre frais qu'on en fait du beurre de conserve; chacun,
suivant sa production, fond une fois par mois, ou par deux mois
ou par trimestre » (ḡāuūub « faire fondre »).

ammā-lhmām mā-rāšu (ما راى شي + ۵) ; *ḡurbah kân 'alā-ttēḥfiḡ* ;
umā-hallāšu (ما خلى شي + ۵) ; *izid 'alā-tēḥfiḡa ḥatta tziḡāḥ mēnnah*
ka'abtien « quant aux pigeons, il ne les a pas vus ; il les a tirés au
 bruit d'ailes ; et, sans leur laisser le temps de battre plus d'une
 fois des ailes, il en a abattu deux » (*ḥaffiḡ* « battre des ailes »).

hūma fȳ-ttȳḡiz 'ēfrit nēfrit ; tȳḡiza dżibah lāhnā utȳḡiza
trōddah lōzmmikina « pour sauter, c'est un vrai démon ; un bond
 l'amène ici, un autre le reporte là-bas » (*naḡḡiz* « sauter »).

hūma mēn-attaḥ (عادته) *ṣāḥēb tēbsim ubšāša ḡak-nnhār* (وهاك
 النهار) *ḡāll ḡārīn 'abēstah ; mā-rīna mēnnah tēbsima* « d'habitude
 il est souriant et affable ; mais l'autre jour il est resté tout le
 temps renfrogné sans qu'on le vît sourire une seule fois » (*tbāssēm*
 « sourire »).

ātṭēṣiṣ ḥabāl « la colère est une folie » ; — *ṡāššiš tēṣiša kbīra*
ḥatta ma-ḡēfriz lkȳnta mȳm-bā'ar žžhūš « il se mit dans une de
 ces colères dont la violence ne permet plus de distinguer les
 dattes *kenta* du crottin d'ânon ».

b) Noms infinitifs *stȳ'il* (Xe thème trilitère) et *tȳ'ilil* (I^{er} et II^e
 thèmes du quadrilitère) :

ānnāzultien ḥāḡūna ḡēhtāzu stēmbit kull-ḡāḥda ustēmbitētha « ces
 deux affaires demandent qu'on réfléchisse à leur solution ; chacune
 mérite réflexion particulière » (*stēmbēt* « réfléchir, combiner »).

ma-tbāṭṭēlš mē-sstēḥbir ḡilā mā-nēf'ēt stēḥbira ḡāniha uḡālḡha
 « ne cesse pas de prendre des informations ; si une ne produit
 rien, recommence deux ou même trois fois » (*stēḥber* « s'infor-
 mer »).

nīsthārbēk šbē't mē-sstȳḡim ; ḡṛāk kull-sā'a ttāllā' fi-stȳḡima-
ždida « je t'imaginais rassasié du désir de nuire ; or, à chaque
 instant tu en donnes une nouvelle preuve » (*stāḡēm* « chercher à
 nuire par rancune »).

intāja ṣāḥēb thērdiz ḡamma thērdiztik ḥādi ākṡer mȳ-luḡrīn
 « tu es sans doute habitué à faire des gaffes ; mais celle-ci est plus
 forte que les autres » (*ḥārdiz* « faire des gaffes »).

arrāḡu tāu nāl'ebu thērbis žmī'e nēhna-ūiāḡum ; küll-ḡāḥēd
utkērbistah « Venez maintenant ; nous allons tous, vous et nous,
 jouer à faire des culbutes ; chacun la sienne » (*tkārbēs* « faire des
 culbutes »).

Le nom d'une fois dans notre parler a donc fidèlement conservé

l'emploi qu'il détenait dans la langue classique; mais, comme dans cette langue, il n'est pas rare que la valeur expressive en soit renforcée par l'adjonction de l'adjectif numéral *uāḥda* (class. *واحدة*) « une » (un): *ulkuḥl bdu 'alīh bḡāḥka uāḥda* « et tous partirent à son sujet d'un seul et même éclat de rire » (procédé de Coran, LXIX, 14, *فَدُكَّتَا دَكَّةً وَاحِدَةً*). Le même but est encore atteint par l'annexion du nom d'une fois au substantif *fārd* « unité »: *kalttēt fārd kātta* « j'ai poussé un seul gémissement ». Ces constructions pléonastiques apparaissent surtout en l'absence d'une ambiance phraséologique propre à imposer à l'esprit le sens spécifiquement singulatif des substantifs considérés: une telle ambiance, comme le montrent les exemples ci-dessus, peut consister notamment en la qualification par des adjectifs ordinaux ou autres, la détermination par un démonstratif, la limitation par la négation *mā...ḥātta* « pas même ». Il est fréquent aussi que la valeur singulative du nom d'une fois soit accentuée par certains artifices d'expression, comme de placer ce nom à l'initiale de la proposition ou de l'insérer dans une construction paronomasique.

II. — Le nombre des singulatifs verbaux employés dans les anciens documents de la langue littéraire (poésie, Coran, hadits, proverbes) est relativement peu élevé; et les lexicographes indigènes n'enregistrent pas tous ceux qui sont attestés dans les textes¹. Le relevé complet de ces noms n'a pas été fait; et existât-il, que nous n'en pourrions rien conclure au sujet de ceux qui, théoriquement possibles, n'y figureraient pas; en linguistique, l'argument *a silentio* n'est guère recevable. Les grammairiens arabes semblent admettre que, dans la langue classique, ces substantifs pouvaient, par l'application de paradigmes normaux (قياسي), être généralement tirés (مطرد) de tous les noms infinitifs,

1. Un singulatif aussi courant que *ضربة* « frapper une fois » n'est enregistré par le *Lisān* et le *Tāǧ* qu'à propos du hadits *نهى عن ضربة العائض*; des singulatifs plus rares, *كذبة* « un mensonge » (BUḤĀRĪ, *ṭibb*, ch. 46, n° 4), *موتة* « mourir une fois » (Coran, trois fois), *صومة* « une période de jeûne » (*Lisān*, XV, p. 398, l. 15; comp. id. I, 226 *in fine*, et *Muzhir*, II, 128, l. 3; dans nos parlers *ṣūma* « un jeûne de ramadhān ») ne figurent sous *كذب*, *موت* et *صوم* ni dans le *Lisān*, ni dans le *Tāǧ*, ni dans le *Ṣiḥāḥ*, ni dans le *Miṣbāḥ*; il ne serait pas difficile de donner beaucoup d'autres exemples.

exception faite de certaines catégories de verbes, auxquels, pour des raisons d'ordre sémantique¹ et morphologique², nos auteurs refusent la capacité de posséder le « nom d'une fois ». On n'est pas, au reste, d'accord sur ces exceptions que l'examen des faits révèle arbitraires et mal fondées; il ne faut probablement y voir que les tentatives malheureuses de théoriciens pour expliquer et soumettre à des règles les naturelles inconséquences de l'usage dans un chapitre de la morphologie où la création analogique est prépondérante³.

1. Cf. ŠABBĀN sur *Alfitya* (Le Caire, 1328), II, p. 203, « le nom d'une fois de la forme *fa'la(t)* n'appartient qu'aux verbes exprimant l'idée d'actes matériels et sensibles, non aux verbes exprimant l'idée d'états ou d'actes de l'ordre moral, non plus qu'à ceux exprimant l'existence de qualités permanentes »; mais, en fait, beaucoup de noms infinitifs dénommant des actes ou états de l'ordre moral ont en face d'eux des singulatifs : غَضَبَةٌ « un accès de colère », فَرَحَةٌ « une joie particulière », تَرَحُّنٌ « une tristesse particulière », etc.; et même pour deux au moins des quatre exemples par lesquels ŠABBĀN appuie la règle ci-dessus énoncée, جَهْلٌ « ignorance » et بُخْلٌ « avarice », le singulatif paraît employé (*Nihāya fī ʿarīb el-ḥadīṡ*, III, 220, l. 13; *Tāǧ*, VII, 223, l. 2).

2. Cf. BAḤRAQ, sur *Lamiyat el-ʿaṣāl* (Tunis, 1329), p. 155 *in fine* : « Une condition essentielle pour que l'on puisse former d'un verbe un nom d'une fois *fa'la(t)*, c'est que le nom infinitif de ce verbe ait une forme normale. » Mais, comme de juste, la théorie de la normalité est largement arbitraire

(قياس « normalité » s'oppose chez les grammairiens arabes à سِیَاح « chose entendue dans l'usage »; le débat institué à ce sujet a beaucoup de rapport avec celui des grammairiens grecs sur ἀναλογία et ἀνωμαλία); et, d'autre part, il semble bien que nombre de noms infinitifs de forme anormale aient en fait en face d'eux des singulatifs *fa'la(t)* : كَذِبٌ en face de كَذَبٌ (cf. *sup.* p. 126, note 1); عَثْرَةٌ « un faux pas » en face de عَثَارٌ (très fréquent); رَوْحَةٌ « une marche vespérale » en face de رَوَاحٌ (BUḤĀRĪ, *ǧihād*, chap. v), etc., etc.

3. Il est à croire, au reste, que l'usage de la langue a varié suivant les époques, dans l'emploi des singulatifs verbaux : ainsi سَفَرَةٌ « un voyage » enregistré par *Miṣbāḥ* (aussi ap. I. QOTAIBA, *Adab el-katīb*, 345, l. 3; ĠĀHĪḏ, *Buḥālā*, 115, l. 13) m'est inconnu dans le ḥadīṡ (seulement سَفَرٌ pl. اسفار); طَوْفَةٌ « un tour autour de la ka'ba » est courant chez les exégètes de basse époque (Qaṣṭallānī, *Zurqānī*); mais est inconnu à Šāfi'ī, qui emploie طَوَافٌ pour « ensemble des sept tours » aussi bien que pour « un des sept tours », duel طَوَافَانِ; avec اطواف pour le pluriel (*Kitāb el-ʿumm*, II, p. 150, 152;

Dans notre parler, le nom d'une fois est à coup sûr d'un emploi courant pour de nombreux verbes. Il manque naturellement en regard des noms infinitifs dont le sens implique une contradiction absolue de l'idée de répétition, ainsi ceux qui dénomment des états physiques ou moraux permanents et continus¹ : il n'y a pas, par exemple, de singulatif en face de *'āg'l* « bon sens » et de *gd'z'm* (aussi *g'id'm*) « ancienneté » (verbes : *'eg'l* « avoir du bon sens » et *gd'z'm* « être ancien, vieillir »). Mais, par ailleurs, un enquêteur étranger ne saurait sans témérité tracer les limites imposées par l'usage à l'emploi de ce singulatif; s'il est possible, avec un sentiment superficiel de la langue, d'atteindre à quelque certitude touchant ce qui existe, on doit se garder de rien affirmer touchant ce qui n'existerait pas. Sous cette réserve, il semble bien que, dans nos parlers, le nom d'une fois manque à certains verbes qui logiquement en comporteraient l'emploi : par exemple, il n'y aurait pas de **ḡālla* « action de passer *une* journée » de *ḡāll* « passer la journée », ni de **hāmūa* « coup de chaleur » de *hāmā* « être chaud » (n. infinitif *hāmu*), tandis qu'il existe un *bi'eta* « action de passer *une* nuit » de *bāt* « passer la nuit », et un *d'f'ia* « un attiédissement » de *d'f'ā* « être tiède, se réchauffer » (n. infinitif *d'f'ā*); et encore les autochthones concèdent que *kātba* dans le sens de « action d'écrire une fois » est « possible », mais le déclarent pratiquement à peu près inusité.

Pour un certain nombre de verbes au thème fondamental, le nom d'une fois n'a pas la forme *fa'la*, mais bien la forme *fi'la* (*fē'la*, *fe'la*, *fe'la*) ou *fu'la* (*fō'la*, *fu'la*). Or, dans chacun des cas considérés, on peut constater qu'en regard du nom d'une fois *fi'la* (*fu'la*), il existe un substantif abstrait, nom infinitif ou quasi infinitif, de la forme *fi'l* (*fu'l*); ainsi :

hūkma « un prononcé de jugement » en face de *hūkum* « jugement » (vb. *hk'z'm* « juger »); *ḡōlma* « un acte d'injustice » en face de *ḡōlm* « injustice » (vb. *ḡlām* « traiter injustement »); *k'ēdba* « un mensonge » en face de *k'ēdb* « (le) mentir » (vb. *kēḏb* « mentir »); *fē'la* « un acte » en face de *fē'el* « action (en général) » (vb. *f'āl* « agir »); *lē'ba* « une partie de jeu » en face de *lē'eb* « jeu » (vb. *l'āb* « jouer »); *rēbha* « un gain » en face de *rēbh* « (le) gagner » (vb. *rbēh*

comp. *'alqama* [AHLWARDT], p. 195 طاف طوفين; *Muzāhim el-'uqail*

[KRENKOW], n° 1, v. 71, اطاف به طوفين.)

1. Cf. *supra*, p. 127, note 1.

« gagner »), etc.¹ C'est sans doute à l'influence de cette série *f'la* qu'il faut attribuer l'apparition des dialectaux *f'tn* « désordre, anarchie, guerre » et *n'g'm* « Schadenfreude », sans correspondants classiques, et retirés secondairement des substantifs à sens singulatif *f'tna* « une révolte, une guerre » class. فِتْنَة, et *n'gma* « acte mauvais inspiré par l'unique désir de nuire » class. نِقْمَة (vbs. *f'tān* et *ṅg'zm*). — On a relevé en arabe classique quelques cas tout à fait comparables d'attraction de la forme du nom infinitif sur celle du nom d'une fois (إِثَانَة, لِقْيَانَة et لِقْيَانَة², cf. SĪBAWAĪHĪ, II, 243). Cette attraction n'est au reste nullement constante dans notre parler et d'assez nombreux abstraits verbaux *fu'l*, *f'la* ont en face d'eux des noms d'une fois normaux *fa'la*; ainsi : *šāhla* « acte de brutalité » en face de *šōhol* « brutalité » (vb. *šhēl* « être brutal »); *hāgra* « marque de dédain » en face de *hōgōr* « dédain » (vb. *hgār* « dédaigner »); *hāzna* « une tristesse » en face de *hēzn* « tristesse » (vb. *hāzn* « être triste »); *kāfra* « blasphème » en face de *kūfōr* « impiété » (vb. *kfār* « se montrer impie »); *hālfā* « serment » (comp. *Imru-l-qāis*, XLVIII, v. 16; LII, v. 25) en face de *hēlf* « action de prêter serment » (vb. *hlāf* « jurer »), etc.

Pour certains verbes, notre parler possède des noms abstraits verbaux, sans valeur singulative, des formes *f'la* et *fu'la*: par ex.: *s'rga* « vol » (class. سَرَقَة; vb. *sr'ig*), *s'kra* « ivresse » (vb. *skir* « s'enivrer »), *hēdma* « travail » (class. خِدْمَة; vb. *hd'm* « travailler »), *zūkma* « rhume » (vb. *zkūm* « s'enrhumer »), etc.; ou encore des substantifs des mêmes formes, de valeur sensiblement singulative, et reproduisant généralement des prototypes فُعْلَة attestés dans la langue classique: par ex.: *mēhna* « tourment, passion violente » (class. مَخْنَة; vb. *mhān* « tourmenter »; n. inf. *māhnān*), *rēhla* « migration » (class. رَحْلَة; vb. *rhāl* « transhumer »;

1. Classiques *kaḍba(t)* (cf. *sup.* p. 126, note 1); *fa'la(t)* (cf. *Coran*, xxvi, 18) *la'ba(t)* (lexicographes); **rabha(t)* inusité d'après BAḤRAQ, sur *Alfitya*, loc. cit.

2. حَجَّ « pèlerinage » est généralement signalé par les lexicographes comme *nedjdite*; حَجَّ, nom d'unité حَجَّة (très fréquent: αγγθαλθαειθ d'Épiphane; حَجَّة الوداع, etc.) appartiendrait au dialecte du *Hidjâz*; aujourd'hui, le correspondant dialectal de حَجَّ, *hēžž* est la forme du mot dans les parlers tunisiens de moi connus; mais le nom d'unité est *hāžža*.

n. inf. *rḥil* et *rāhlān*), *rikba* « chevauchée » (analogique de *rēhla*; vb. *rkāb* « chevaucher »; n. inf. *rkūb* et *rākḇān*), *lūgma* « boulette de cousscouss » (class. لُقْمَة « bouchée »; vb. *lgāṣm* « rouler une boulette de cousscouss »; n. inf. *lāgmān*). Le nom d'une fois *fa'la* est généralement inusité pour ces verbes; et ce sont les *fi'la*, *fu'la* considérés qui en tiennent occasionnellement l'emploi; ainsi *ukān ḡbāl srīg sīrgtiṭn* « et auparavant il avait commis deux fois le délit de vol »; *hūḡa mēbli bēttāṣa*; *ḡiskīr sikra uḡlla sik'rtiṭn fi-kūll-ḡym'a* « c'est un ivrogne invétéré; il s'enivre une ou deux fois par semaine »; *ālḡiḡl tēbḡé-lfrāsin kūll-ḡum rikba-ḡdida*; *uulbḡll tēbḡé-lmrāḡil kūll-ḡum rēhla-ḡdida* « les chevaux aiment les cavaliers, chaque jour une chevauchée nouvelle; et les chameaux aiment les voyages en caravanes, chaque jour une étape nouvelle ». — Cependant, pour quelques verbes possédant des abstraits verbaux *fi'la* (*fu'la*), le nom d'une fois *fa'la* est parfaitement employé : *hāḡf* « être léger », *hūḡfa* « légèreté », mais *uāṣḡi-alḡāḡfa* والْحَنَّةُ واشيها « qu'est-ce que ce trait de légèreté? »; *śāḡḡ* « être avare », *śēḡḡa* « avarice », *uāṣi-haṣṣāḡḡa* « qu'est-ce que ce trait d'avarice? »; *ḡṣḡm* « avoir honte », *ḡēṣma* « honte » : *ḡṣḡm ḡāṣma-kbīra* « il en a éprouvé une grande honte ».

Les grammairiens indigènes ont discuté la légitimité de l'emploi des abstraits verbaux *fi'la(t)*, *fu'la(t)* comme noms d'une fois²; derrière ces discussions théoriques se dissimule peut-être en fait un manque d'uniformité, dans l'usage de la langue, comparable à celui que montrent sur ce point les parlers modernes du Nord-Ouest tunisien.

III. — Il est fréquent que le nom d'une fois, surtout celui du thème fondamental, ayant dépouillé toute signification proprement singulative, exprime dans notre parler l'idée de l'action très généralement conçue. Lorsqu'un poète local (chanson de la *zāzia*) dit : *ḡārbt-ālḡāu dḡi fḡllbūd uēṣṣtāra** *unāḡa ḡārbti dḡi ḡāttāla* « le coup de l'homme sans énergie atteint les feutres et la housse de la selle; et moi, le coup que je porte donne la mort », il n'at-

1. Le troisième vers est *labnāt ḡibḡū-tt/āṣtl kūll-ḡum ḡḡṣṣa-ḡdida* « les filles aiment les atours, chaque jour une robe nouvelle »; variante du deuxième hémistiche du premier vers *mmuāḡḡ-ṣṣbūr la'ḡba* « (les cavaliers) possesseurs d'éperons aux blessures cruelles ».

2. Cf. BAHRAQ, *op. cit.*, p. 155, 156; ŠABBĀN, *op. cit.*, II, p. 203; Ham'el-Hawāmi', II, p. 108; comp. HOWELL, *Grammar of the classical arabic*, p. 1564, 1565.

tribue pas à la forme *fa'la* de *ḍārba* une valeur singulative. Il emploie ce nom d'une fois sur le même pied que le nom infinitif *ḍārb* (qui pourrait lui être substitué sans différence appréciable de sens), à ceci près qu'il a originairement en vue, moins l'action elle-même « le porter des coups » que le résultat sensible de cette action, « le coup porté » génériquement conçu. On a ainsi : *āddūni ḍārbtaḥ mākkāna* « l'atteinte de la phthisie est redoutable » ; *mā-ḡḥṃēḷṣ ālbāḥṣa* (aussi bien que *ālbāḥṣ*) « il ne supporte pas d'être rebuffé » ; *bḥiṃēk makkār 'alik ḅj̣lḥāmza* (aussi bien que *ḅj̣lḥāmza*) « ton âne est paresseux, ne te prive pas de le piquer » ; *iḥemm 'āluḡgfa* (aussi bien que *'āluguf*) « il fait des efforts pour se lever » (animal malade) ; *bāddil ḡḡṭuḡa ṣḡāiḡa* ; *ambāli* (عند بالي) *ḡir-ḡēk ṃēlgā'da* (aussi bien que *ṃēlg'ād*) « fais quelques pas ; cela, à mon sens, te vaudra mieux que de rester assis » ; *āddinḡa ṣḡēf ṭāu* ; *ālli-ḡēbb* (الي يحب) *ḡḡhḷāḡ ḡsūḡ-ḡhṃis ḡbāl-ẓẓrūḡ 'alīḡ ḅṣṣārīḡa* (aussi bien que *ḅṣṣārīān*) « c'est maintenant l'été ; celui qui veut arriver avant le lever du soleil à Souk el-Khemis doit partir tôt », etc.

Un tel emploi de *fa'la* ne paraît pas inconnu de la langue classique : au *ḍārba* « coups portés » de Djendouba correspondent très exactement le ضربة de *Mufaḍḍaliyāt*, VIII, v. 35 : وَلَقَدْ ضَرَبْتُ بِهِ فَتُسْقَطُ ضَرْبَتِي أَيَدِي الْكُفَا كَأَنَّهُنَّ الْخِرُوعُ طَعْنَةً de Nābiḡa (AHLWARDT, p. 174) الطاعنُ الطعنة يومَ الوغى يُعَلِّمُنَا الْأَسْلُ³ ; et si les *fa'la(t)* contenus dans les phrases suivantes sont morphologiquement des noms d'une fois, il n'est pas possible de leur attribuer une valeur nettement singulative : الْحَرْبُ خَدْعَةٌ (BUḤARĪ, *ḡihād*, n° 157)⁴ ; واستعينوا بِالْعَدْوَةِ وَالرَّوْحَةِ (id., *īmān*, n° 29) ; الشِّفَاءُ فِي ثَلَاثِ شَرْبَةِ عَسَلٍ وَشَرْطَةِ مَحْجَمٍ وَكَيْتَةِ نَارٍ (id., *ṡibb*, n° 3) ; et il n'est pas davantage possible de discerner une différence appréciable de sens entre *fa'l* et *fa'la* dans les exemples suivants :

1. Les lexicographes considèrent *sarīa(t)*, les uns comme un singulatif, les autres comme un abstrait verbal (quasi infinitif).

2. Le commentaire de Tibrizi sur ce vers (ms. autographe de la Bibliothèque publique de Tunis) est extrêmement net : يُرِيدُ بِضَرْبَتِي التَّكْثِيرَ وَالْجَنَسَ. أَلَا تَرَى أَنَّهُ قَالَ أَيَدِي الْكُفَا.

3. Comp. 'Abid b. el-'Abraṣ, XXVI, v. 21 et p. 73, note f.

4. Comp. MAIDĀNĪ (Boulac), I, 133 ; ṬA'LAB, *Faṡṡḡh*, p. 26, l. 2.

باب غَزْوَةِ النِّسَاءِ وَقِتْلَهُنَّ — باب غَزْوِ الْمَرْأَةِ فِي الْبَحْرِ (BUḤĀRĪ [Boulac, 1314], *ḡihād*, nos 61 et 63); 1. اضربه ضَرْبَ غَرِيبَةِ الْإِبِلِ (MAIDĀNĪ, I, p. 283 et 285) ابنة اقعدى وقومى وطننا العدو وظلّة; (Tāǧ, I, p. 134, l. 8 a f.)². 2. شديدة — وطنهم وظاً ثقيلاً

IV. — On peut considérer comme un cas particulier du fait général décrit dans le § précédent, l'utilisation de substantifs *fa'la*, déterminés par l'article et précédés de la préposition *b...*, pour former toute une série de locutions adverbiales de manière; ainsi : *b'essākta* « en silence »³, *b'ezzārba* « en hâte », *b'ezzārja* « en courant », *b'errākḥa* « en galopant », *b'elḥātla* « à pas de loup », *b'essāhga* « en sanglotant », *b'elmalla* « sous la dictée », *b'ezzāhga* « en gémissant », *b'essalla* « petit à petit », etc.

La fonction adverbiale considérée était remplie dans la langue classique par des substantifs indéterminés à l'accusatif; et, chose à noter, dans un certain nombre de cas, précisément par des noms verbaux de la forme *fa'la(tan)*; ainsi : بَغْتَةً « subitement », فَجْأَةً « à l'improviste », فَلْتَةً « par surprise », عَنَوْ « de force », بَثَةً « définitivement », ضَلَّةً « par égarement » (très fréquents), جَهْرَةً « manifestement » (*Coran*, 3 fois; *Nābiḥa* ap. *Fāḥir*, p. 227, l. 11; *Hamāsa*, p. 817; ṬABARĪ, III, 991, l. 5), ضَيْعَةً « en pure perte » (ṬABARĪ, II, 678, l. 14; *aḥbār tiḡāl*, 306, l. 5), سَخْطَةً « par irritation » (BUḤĀRĪ, *bad'u-luḥāḡi*, n° 6 [Boulac, 1314]; leçon préférée par Qasṭallānī et 'Ainī au سَخْطَةً adopté par Krehl, I, p. 7, l. 13), نَدْرَةً « rarement » (écrivains andalous).

1. Aussi ضَرْبَ غَرَائِبِ الْإِبِلِ, comme ap. ṬABARĪ, II, p. 865, l. 3; ضَرْبَةً الْإِبِلِ, ap. IBN EL-ʿAḡĪR, *Nihāya*, III, p. 152.

2. Comp. le hadits bien connu اللَّهُمَّ اشْدُدْ وَطْأَتَكَ عَلَى مُضَرٍّ — Il serait facile d'allonger beaucoup la liste de ces exemples; notamment ضَرْبَةً et طَعْنَةً avec les sens, non singulatifs, mais génériques (للجنس) de « coups de sabre » et « coups de lance » sont assez fréquents.

3. *sakta(t)* a, en arabe ancien, tantôt le sens singulatif « un silence » (p. ex. les deux *sakta(t)* de la prière), tantôt la valeur d'un abstrait verbal non singulatif « fait de garder le silence » (p. ex. ḠĀḤIḡ, *Buḥalā*, p. 71, l. 14).

V. — Cette oblitération du sens singulatif est remarquable dans tout un groupe de substantifs de la forme *fa'la* : ceux qui expriment l'idée d'actes ou d'états dont l'exécution ou la manifestation intermittente se répartit sur un certain nombre de fois, et est assez fréquente pour constituer chez l'individu une habitude, un trait de caractère. Ils sont fréquemment introduits dans la phrase par l'une des expressions suivantes : *ummu'ālāf b...* « habitué à », *mēstānīs b...* (*mēssānīs*) « coutumier de » ; *mēbli b...* « affligé de » ; *šān'etah* (*šān'ēthx*) « sa pratique est » ; *'attah* (*'āditha*) « son habitude est », *snāstaḥ* (*snās'tha*) « sa coutume est » ; *fih* (*fiha*) « il y a en lui », *'andah* (*'andhx*) « il a » ; ou encore, ils sont mis en état d'annexion avec *šāḥēb* « individu à ». On a ainsi : *ummu'ālāf bēlhārba* « habitué à prendre la fuite » (cheval, homme), *mēstānīs bījššārda* (aussi *bījššārdx*) « coutumier du vagabondage » (ânes, bœufs) ; *mēbli bēlhātfa* « affligé de cleptomanie » ; *šān'etah ššākka* « son habitude est de frapper du pied », *snāstaḥ žžāfla* « sa coutume est de faire des écarts », *fih ālhārna*, *ālmākra*, *āl'āṭra* « il se rétive ; il est mou (animal de bât, de trait) ; il butte », *'andah ḡḡāl'a*, *lhāmta* « il est atteint de boiterie, de boiterie légère » ; *šāḥēb tārba* « homme actif » ; *šāḥēb tāfha*, *nāfha* « individu à toquades, à caprices », etc.

Il est légitime de rapprocher ces exemples de la série des expressions classiques constituées par l'annexion de substantifs verbaux de la forme *fa'la* au démonstratif ذُو « possesseur de ; homme à », ou par leur adjonction à un nom ou pronom précédé des prépositions ل « à lui », ب « en lui » : ذُو مِئْة, ذُو صَوْلَة, ذُو مِئْة : ذُو مِئْة (fréquents), ذُو سَقَطَة (*Ašma'iyāt*, XXV, v. 6), ذُو مَلَة ('O. b. *Abī-Rabī'a*, LXXIX, v. 7 ; CLXI, v. 7), لَهُ نَوْضَة (fréquent), لَهُ نَزْوَة (*Ġāḥir*, *Buḥalā'*, 15, l. 19 ; 98, l. 2), بِهِ نَظْرَة (*Fāḥir*, 162, l. 13), etc.

VI. — Par un procès psychologique très comparable, la forme *fa'la*, est utilisée, sans valeur singulative, pour exprimer l'idée d'actes et d'états, maladies des individus et défauts des objets surtout, à manifestations intermittentes. La forme du singulatif, particulièrement apte à désigner l'accès, a été appliquée, par extension, au nom même d'un mal dont l'accès révèle l'existence. Il semble que la langue littéraire n'ignore pas un tel emploi de *fa'la(t)* et qu'on puisse rapprocher les classiques شَهَقَة « toux angoissante »,

شَوْحَة « points pleurétiques », رُثِيَّة « rhumatisme articulaire », خَفَقَة « palpitations de cœur », هَيْضَة « choléra » (mot étranger ?), etc., des exemples dialectaux suivants : *rá'sa* « tremblements nerveux », *fádda* « asthme », *báhha* « enrouement », *du'ha* « vertiges », *káhha* « toux », *hâanna* « nasillement » ; *má'la* « tétanos des chevaux » ; *gá'tra* « stillation d'un toit non étanche », etc.

La valeur singulative de *fa'la* est, d'autre part, encore sensible dans les noms de divers maux ou malaises passagers, dont l'accès constitue par lui-même proprement l'existence, ou qui sont attribuables à l'action une seule fois exercée d'un agent extérieur : *dáhša* « évanouissement », *bázma* « indigestion », *lágja* « embarras gastrique » *lázfa* « tour de reins » ; *hámra* « coup de sang » ; *bázla* « insolation » ; *látma* « mal d'yeux dû aux djinns » (propt choc), etc. (comp. classiques سَكْتَة, غَشِيَة, حَقْرَة, لَقْوَة, خَطَّة, نَظْرَة, سَفْعَة, etc.).

Par contre, il est remarquable que la forme *fa'la* ne s'applique pas aux noms de certains maux physiques ou moraux dont l'esprit conçoit l'existence comme un fait persistant ou continu, indépendamment de toute manifestation critique ; ou que lorsque cette forme s'applique à ces noms, elle garde sa valeur pleine de singulatif ; on a ainsi : *hu'ál* « strabisme » ; *'amz* « cécité » ; *'aúl* « état du borgne » ; *hlál* « apathie générale », *habál* « folie », *búhul* « paresse » ; *grá'* « teigne », etc. ; *'amja*, *hábla*, *báhla* signifient « un trait particulier d'aveuglement, de folie, de paresse », etc.

VII. — Les substantifs verbaux à forme de singulatifs, *fa'la*, *tf'ila*, etc., tiennent constamment dans le parler de Djendouba l'emploi de « noms de manière ». Pour indiquer la façon dont s'accomplit l'acte, la langue classique ne possédait pas, aux thèmes dérivés du verbe, de nom d'une forme particulière ; par contre, au thème primitif, elle connaissait, en regard du nom infinitif, un substantif modal du paradigme *fi'la(t)*. Il semblerait donc que, sur ce point, nos parlers aient innové. Mais, en fait, le concept particulier de la manière dont s'accomplit un acte est implicitement contenu dans le concept plus général de l'acte concret lui-même exprimé par le singulatif (cf. *supra*, p. 137) ; et ce dernier est apte dans bien des cas, surtout avec un contexte adéquat, à noter de façon suffisamment expressive la modalité de l'action. Dans la langue classique déjà, il est difficile de ne pas reconnaître au nom d'une fois une valeur au moins très approxi-

mative de nom de manière dans des phrases comme حملوا (شدوا) « ils chargèrent contre lui comme (m. à m. : de la charge de) un seul homme »; واتي اكُرُّ بأكرم من « et je reviens à la charge d'un élan plus magnifique que le bond du lion »; لاكويته (MAIDĀNĪ, Boulac, II, 92) « je le cautériserai comme cautérise (m. à m. : de la cautérisation de) celui qui recherche le siège de la douleur »; et c'est probablement à cette quasi-équivalence occasionnelle des deux formes qu'il faut attribuer les hésitations des glossateurs sur la vocalisation fa'la-fi'la de فَعْلَة (Coran, xxvi, 18), مَشِيَة (BUḤĀRĪ, *el-istiḡān*, chap. 43), رَنْيَة, رَشْدَة, غِيَة (FLEISCHER, *Kleinere Schriften*, I, p. 218), (Hamāsa, p. 463; ṬA'LAB *Faṣīḥ*, p. 27; *Muzhir*, I, 101, l. 9 a. f. et suiv.), etc. ¹

On a ainsi dans notre parler :

ḥābb ġimši māšġit-lhmāma tāllēf māšġtah « ayant voulu marcher comme la colombe, il perdit sa propre démarche »; bkā bākja tšāḥḥēf-lhāār « il pleura de manière à faire pitié aux pierres »; uulhāzga tithālēf 'ānd-nnsā; āmma 'āgda-lgārṇ (على قدا القرن) bġššġmbir uullā 'ala-žžġbha bēlmāḥarṇa « la façon de nouer la coiffure est différente suivant les femmes; c'est soit sur le côté de la tête avec le grand voile, soit sur le front avec un simple mouchoir »; ināggīz tġġgīst-āḥuāāl « il bondit comme bondit la gazelle »; uhūa iḡgārrā' tigrī'et-Aṣṣīed « et il rotait à la façon du lion »; ārkāḥ šuāiiz nnhār-Alkullā uuntāja tbārṭā' tbērtī'et āžžēḥš « reste un peu tranquille, toute la journée tu gambades comme le fait un ânon », etc., etc.

Les substantifs de valeur singulative f'la, fū'la dont il a été parlé plus haut (§ II *in fine*) jouent occasionnellement le rôle de noms de manière; ainsi : hūa tōb'i fi-rikēbtah « il est ferme en selle dans sa façon de monter à cheval »; lūgumti ħir mġ-mtdātik « ma façon de rouler des boulettes de cousscouss vaut mieux que la tienne ». — Il en va de même des abstraits verbaux de ces mêmes formes : ḥēdma est à la fois « travail en général », « un travail en particulier », et « façon de travailler ».

Il n'existe pas de relevé des noms de manière attestés dans les textes classiques ; et les lexicographes n'enregistrent pas tous ceux de ces noms qui sont attestés. Les grammairiens indigènes paraissent admettre avec des réserves analogues à celles qu'ils font au sujet du singulatif, que le substantif modal *fī'la(t)* peut, comme ce dernier, être légitimement formé de tout verbe trilitère au thème primitif¹. En fait, il est probable que l'usage de la langue limitait cette généralité théorique d'emploi.

Dans notre parler, *fa'la*, *tyf'ila*, etc., noms de manière, possèdent, à ce qu'il semble, un domaine moins étendu que *fa'la*, *tyf'ila*, noms d'une fois. Pour les raisons données au § II, il serait hasardeux d'indiquer ici encore des bornes précises ; mais on est en droit d'affirmer que le substantif modal manque à des verbes qui logiquement le comporteraient ; ainsi, *kāṭba* est tout à fait inusité dans le sens de « façon d'écrire » qui se rend par *ktiba* (proprement « chose écrite ») ou *ḥāṭṭ* (pt « trait ») ; *ḥābza* (v. *ḥbāz* « faire le pain ») et *tēṭība* (v. *tēṭīb* « faire cuire »), usités comme noms d'une fois, sont impossibles comme noms de manière ; ce sont les noms infinitifs *ḥābzan* et *tēṭīb* qui jouent occasionnellement le rôle de substantifs modaux : *ḥābzanḥā bāhi* « elle fait le pain d'une façon excellente », *tēṭībha ḡāḡa* « sa façon de faire la cuisine est hors de pair » ; et il semble en être ainsi pour un certain nombre de verbes. Au reste, d'une façon générale, pour exprimer l'idée de la manière dont s'accomplit l'acte, le nom infinitif peut être employé aussi bien et sur le même pied que le nom à forme de singulatif *fa'la*, *tyf'ila*, etc. De la part d'un étranger qui ne voit les faits linguistiques que par le dehors, il serait téméraire d'affirmer qu'aucune nuance sémantique ne distingue en l'espèce les deux formes dans la conscience des arabophones nord-tunisiens. Mais une telle nuance, si elle existe, est, de l'aveu

1. Cf. *Lisān*, VII, p. 338, sub *الجلسة بالكسر على ما اطرّد عليه هذا : جلس* النحو. — Il ne paraît pas douteux au reste que, par une évolution analogue à celle qui a été indiquée plus haut (§ III), beaucoup de « noms de manière » ne soient devenus, dès l'époque classique, de simples abstraits verbaux, sans valeur proprement modale : *ميتة*, *عيشة*, *عشرة*, *سيرة* (beaucoup plus fréquent avec le sens de « mort » qu'avec le sens de « genre de mort » ; cf. une autre conception du fait, ap. BARTH, *Nominalbildung*, p. 34, § 22), etc. ; et l'analogie a augmenté postérieurement le nombre de ces *fī'la* sans valeur modale : cf. *زيجة* « mariage », ap. THILO, *Évangile de l'Enfance*, xxxii.

des sujets parlants, extrêmement légère, indéfinissable et pratiquement inappréciable. Dans tous les exemples donnés ci-dessus, sauf dans le premier qui est un dicton de forme consacrée par l'usage, le nom infinitif peut remplacer le singulatif de valeur modale : ainsi, respectivement : *bāki*, *ḡārb*, *ḥāzgān*, *tǧngiz*, *tigrie*, *tbērtie*; et *māši* (nom infinitif) peut, aussi bien que *māšja*, traduire le français « démarche » ; *māšjik* (ou *māšitik*) *kī-māši* (ou *māšilt*) *bbužijik* « ta démarche est la même que celle de ton père ».

Il en allait de même dans la langue classique ; une des fonctions du nom infinitif employé comme complément paronomastique (*maḡūl mutlaq*) était précisément d'indiquer le mode d'accomplissement de l'action (*li-nnau'*) ; et à l'équivalence sémantique *māši-māšja* de nos parlers correspond très exactement en arabe ancien une équivalence *mašī-mišja(t)* (comp. *Aus b. Ḥaḡar*, XXIV, v. 3, et *Ḥamāsa*, p. 10 *in fine* ; *Imru-l-qais*, XX, v. 58 et L, v. 4, etc.) ; de même dans le proverbe أَحْشَأَ وَسُوْءُ كَيْلَةٍ il semble que سُوْءُ كَيْلَةٍ, sans modification appréciable du sens, ait été parfois remplacé par سُوْءُ كَيْلٍ (cf. MAIDĀNĪ [*Freytag*], I, p. 368 ; *Lisān*, XIV, p. 125).

VIII. — Le nom verbal, sous la forme singulative, *fā'la*, *tif'ila*, etc., joue un rôle essentiel dans une série de propositions de type paronomastique constituées par les éléments suivants : 1° à l'initiale, un nom d'une fois, déterminé par l'article ou, plus rarement dans notre parler, par le démonstratif *hāl* ; 2° immédiatement après, le participe, actif ou passif suivant les cas, du verbe auquel appartient le nom d'une fois en question ; ou plus rarement, ce verbe au parfait ou au présent futur ; 3° accessoirement (non obligatoirement) un nom ou un pronom personnel indépendant, ainsi :

<i>ālfā'la</i> (<i>hālfā'la</i>)	<i>fā'el</i> (<i>fā'la</i>)	<i>nāja</i>
—	—	<i>māf'ul 'nta</i>
—	—	<i>f'alti 'nti</i>
—	—	<i>ǧf'el hūuA</i> , etc., etc.

Ces propositions ont une valeur exclamative, laudative ou réprobative, assez proche de celle du verbe d'admiration de la forme *māf'ul* (class. مَا أَفْعَل). Toutefois, tandis que ce dernier exprime l'attribution mêlée d'étonnement, par celui qui parle à ce dont il parle, d'une qualité généralement conçue, notre construc-

tion paronomasique marque la surprise causée par la constatation, dans l'objet ou chez l'individu considérés, d'une façon d'être ou d'agir, à l'occasion d'un état ou acte particulier et momentané.

On a ainsi :

ālbāhla bāhēl hūya

ānnāsja nāsja hīja

āttīšša tīšš īnta

ālkārka kārka īnti

ānnā'sa na'sin īntum

āl'āmja 'ami nāja

ālhišša thiž mārtik

āl'āšha t'fāh hūya

ālkālba kljbtī īnti

āššā'ba tš'ābt nāja

āl'hālla mäh'lūla hīja

āl'hāmīla mäh'mūl īnta

āššāhīla mās'hūt hūk

āl'ārma mār'rūmin hūmma

āttē'bisa m'ābbsa hīja

āttijlūina mētlāuūn īnta

ātt'hörnina thār'nni īnti

āttg'infira mgāntēr hūya

quelle avarice il montre là !

de quel oubli elle fait preuve là !

quelle étourderie tu montres là !

que tu te montres là casanière !

quelle envie de dormir vous avez là !

quel aveuglement est en cela le mien !

quelle fureur montre là ta femme !

de quelle confusion il a été couvert là !

quelle rage t'a prise là !

quel tracas j'ai eu là !

quelle mollesse elle montre là !

quelle agitation tu montres là !

quelle cupidité ton frère montre là !

quelle passion ils montrent là !

quelle figure renfrognée elle a là !

quelle inconstance tu montres là !

quelle maussaderie tu montres là !

dans quelle ivresse il est là !

Comme il a été dit plus haut, le démonstratif *hā-l* peut apparaître, dans tous ces exemples, à la place de l'article qui détermine le nom d'une fois : *halbāhla bāhēl*, *hāttīšša tīšš*, *hāl'āmja 'ami*, etc. Ces dernières formes, rares dans notre parler, sont constantes à Tunis et ailleurs en Tunisie dans les phrases du type considéré, et probablement primitives. La substitution de l'article au démonstratif s'explique sans difficulté par un fait phonétique : la chute, dont le parler de Djendouba offre par ailleurs plusieurs exemples, du *h* initial de la particule démonstrative *hā* ; et le sens exact de nos propositions paronomasiques serait originellement : c'est *ce trait* d'avarice... ; *ce trait* d'étourderie... ; *cette preuve* d'aveuglement..., etc., etc.

Aucun tour de phrase de la langue classique, à ma connaissance, ne correspond exactement à la construction dialectale considérée.

CONCLUSION. — L'usage du nom d'une fois est demeuré très vivant dans les parlers du Nord-Ouest tunisien. L'existence de diverses formations dialectales analogiques atteste cette vitalité; ainsi : *qārġa* « action de lire une fois » (*qrā*, class. *قرأ*); *ʿatġa* « action de donner une fois » (*ʿatā*, class. *اعطى*); *mākla* « action de manger une fois » (à distinguer de *mākla* « nourriture » = *ماكلة*; *mākla* est formé par analogie du participe actif dialectal *mākīl* « mangeant » comme l'adjectif intensif *mākkāl*, et le nom infinitif *maklān*), etc.; cf. aussi *supra*, p. 125, les dialectaux *tīf'ila*, *tīf'īlila* et *stīf'ila*. — Mais les formes *fā'la*, *tīf'ila*, etc., d'abord affectées au concept de l'« être une seule fois » ou du « faire une seule fois », en sont venues à exprimer celui de l'« étant » ou du « fait » eux-mêmes et de leur modalité : par l'acception d'une limitation numérique, l'idée de l'acte ou de l'état général a été particularisée et, dans une large mesure, concrétisée. C'est avec cette valeur nouvelle que le singulatif *fā'la* a concurrencé parfois le nom infinitif dans la fonction de substantif verbal : le « frapper une fois » devenu le « coup » en général, s'est substitué à l'occasion au « frapper » qu'il surpassait sans doute pour le sujet parlant en force expressive. Ce procès psychologique est en principe du même ordre que celui par lequel Fleischer a expliqué l'emploi en arabe classique des participes féminins *فاعلة* comme noms infinitifs (*Kleinere Schriften*, I, 199 et suiv.). — D'autre part, employés dans nos parlers au lieu et place des noms infinitifs, certains *fā'la* tendent, par un naturel retour, à perdre toute valeur sémantique concrète, toute force d'expression particulière, et à se transformer en simples abstraits verbaux : le « fuir une fois » devenu la « fugue » (*hārba*), et le « partir tôt une fois » devenu « l'étape matinale » (*sārġa*), substitués au « fuir » et au « partir tôt », en arrivent à l'usage à ne rien signifier d'autre que le « fuir » et le « partir tôt ».

Dans un intérêt de méthode, on n'a fait état plus haut que d'un seul parler arabe maghrabin; on a cherché à assurer par là à cet exposé l'avantage offert au point de vue de l'objectivité par une réalité homogène. Mais je crois pouvoir dire que tous les dialectes tunisiens, algériens et marocains de moi connus admettent, avec des différences de détail¹, les mêmes emplois du singulatif

1. La construction paronomastique étudiée sous § VIII est courante dans

verbal que le parler de Djendouba. En outre il serait facile d'établir que l'utilisation de *fa'la* dans les fonctions étudiées sous les § III, IV, V, VI et VII n'est pas inconnue des parlers arabes orientaux¹. On a vu, d'autre part, que la langue classique offre déjà des exemples du procès considéré. Il est permis de croire qu'un assez grand nombre des *fa'la* tenus par les grammairiens indigènes et, après eux, par les grammairiens européens, pour des noms infinitifs (*maṣḍar* : ainsi رَغَبَةٌ, زَحْمَةٌ, etc.) ou quasi infinitifs (*ism maṣḍar* : ainsi لَعْنَةٌ, حَلَوَةٌ, زَلَّةٌ, etc.) ne sont pas originairement autre chose que des noms d'une fois.

W. MARÇAIS.

la plupart des parlers tunisiens, mais semble, jusqu'à présent, inconnue de l'Algérie et du Maroc.

1. Iraquois *daggat eč-čôubt* « le fait de frapper le tambourin » (*Orient. Studien* Fr. Hommel *gewidmet*, p. 232, l. 3); omani *filmašja* « dans la marche » (Reinhardt, p. 336, l. 12); *binahra* « d'une façon cassante » (*Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, III, 2, p. 8, l. 21); égyptien : راجل عنده الدقعة « un homme énergique » (SPIRO, *Vocabulary*, p. 201); بالزوفة « en masse » (id., 243, 244); موتة « un genre de mort » (SPITTA, *Contes*, p. 129, l. 12; p. 131, l. 2; déjà, ap. THILO, *Évangile de Joseph*, chap. IX, بمات موتة, *Évangile de l'Enfance*, XXIX, ومات موتة سو; comp. HARIRI, *Durrat el-ḡawwās*, 170, قتلته شر قتلة); il serait facile d'allonger considérablement cette liste d'exemples.

GROUPES DE CONSONNES

AU DÉBUT DU MOT EN ÉTHIOPIEN

Toute langue répartit d'une façon particulière les consonnes et les voyelles; le caractère mélodique et rythmique du discours dépend de cette distribution, autant que du choix même des sons employés. Ainsi une langue où les groupes de consonnes abondent sonne tout autrement qu'une langue où chaque consonne est suivie d'une voyelle.

En décrivant une langue, on recherchera donc comment elle traite les groupes de consonnes qu'elle reçoit d'une période antérieure ou qui se rencontrent dans des mots d'emprunt, et si elle tend à en créer de nouveaux. L'étude de détail révèle souvent que les groupes sont traités de manières diverses suivant leur place dans le mot et suivant la nature des consonnes composantes : ces divers traitements ne sont pas moins caractéristiques pour chaque langue à une période donnée que la tendance générale à accepter ou à éliminer les groupes.

Un des caractères les plus nets des langues sémitiques est la persistance des consonnes : elles sont considérées comme essentielles à la compréhension, soit qu'elles fassent partie d'une racine, soit qu'elles servent de désinence; leur élimination est exceptionnelle, leurs changements d'articulation sont peu nombreux. L'étude des groupes confirme ce caractère; en effet, dans les langues sémitiques, au contraire de beaucoup d'autres langues, les rencontres de consonnes ne causent pas normalement la suppression ou la modification de l'une d'elles, non plus que l'insertion d'un élément consonantique supplémentaire. (Pour les exceptions, voir *Grund-*

riss, § 41, u et § 81 et ci-dessous p. 154'.) Si donc des groupes en une position quelconque viennent à être éliminés, c'est presque toujours par un procédé qui laisse les consonnes intactes en elles-mêmes : l'adjonction d'une voyelle avant, dans ou après le groupe. Dans le détail, chacune des langues sémitiques applique ce procédé de manière différente.

L'étude est ici limitée aux langues du groupe éthiopien et dans ces langues au début du mot.

Les parlars sémitiques éthiopiens (ou abyssins) de différentes dates et de différentes régions sont tous proches entre eux ; ils sont ici énumérés sans indication sur le groupement généalogique qui est encore mal établi.

1. Le guèze ou éthiopien classique, langue de l'ancien empire d'Axoum dans l'Abyssinie du nord, s'est perpétué comme langue liturgique et savante de l'Abyssinie chrétienne (inscriptions du IV^e siècle après J.-C., manuscrits depuis le XIV^e siècle ; prononciation traditionnelle fixée dans l'ensemble du X^e au XIII^e siècle).

2. Le tigrigna (ou tigray), parlé sur l'ancien domaine guèze ; recueilli au XIX^e siècle.

3. Le tigré, parlé au nord du Tigrigna ; recueilli au XIX^e siècle.

4. L'amharique, langue d'empire dans les provinces méridionales et centrales depuis le XIII^e siècle ; attesté dès le XIV^e siècle ; prononciation recueillie en détail au XIX^e siècle.

5. Le gafat, parler du district de ce nom, au sud-ouest du Godjam, au nord du Nil bleu (vers le sud du domaine sémitisé), mal connu par quelques documents du XVIII^e et du XIX^e siècle.

6. L'argobba, à l'est du domaine amharique, très mal connu par quelques documents du XIX^e siècle.

7. Le harari, parler de la ville de Harar, isolé au sud-est

1. Pour tous les renvois, consulter à la fin de l'article la liste des ouvrages cités.

de l'Abyssinie sémitisée; encore imparfaitement connu (documents surtout du XIX^e siècle).

8. Le gouragué, langue à multiples dialectes de la région du même nom, isolée au sud-ouest de l'Abyssinie sémitisée; connue, encore insuffisamment, par des documents du XIX^e et du XX^e siècle.

Pour toutes ces langues, les documents en écriture abyssine renseignent mal sur la plupart des groupes de consonnes. En effet, l'alphabet-syllabaire éthiopien confond dans son sixième ordre les consonnes sans voyelle avec les consonnes suivies de *a* (*e* du français dans « je »). Or, *a*, la plus brève des voyelles, est celle qui sert ordinairement à disjoindre des groupes gênants; elle est, d'autre part, sujette à disparaître plus facilement que d'autres, d'où naissance de nouveaux groupes de consonnes. Ces deux faits complémentaires sont dissimulés par la confusion orthographique en question (qui ne se serait d'ailleurs pas réalisée sans eux). Il en résulte qu'une recherche sur les groupes éthiopiens n'est possible (pour qui ne pratique pas les langues parlées d'Abyssinie et la prononciation traditionnelle du guèze) que dans la mesure où on possède des documents suffisants en caractères européens (ou en caractères éthiopiens pourvus d'un signe de prononciation de l'*a*).

Une étude d'ensemble des groupes de consonnes éthiopiens est abordée dans *Grundriss*, notamment § 41, b et e, p. 61, et § 82, g, pp. 213 et 214 (sommaire et contenant diverses erreurs); la recherche peut être guidée en outre par les indications données pour le guèze dans *Schrader*, pp. 7 à 9; *Dillm. Gr.*, § 34, pp. 62-63; *König*, pp. 143 à 148.

La présente étude, qui utilise les documents publiés en les contrôlant et complétant sur divers points par des observations personnelles, pourra préciser des détails, montrer dans les traitements exceptionnels certaines tendances soit de l'éthiopien en général, soit de tel parler en particulier; mais elle ne fera que renforcer la conclusion des auteurs précités : le mot éthiopien, comme le mot sémitique en

général, ne commence pas normalement par un groupe de consonnes.

L'exposé est divisé en quelques paragraphes où sont passés en revue, autant que possible dans toutes les langues énumérées plus haut, les principaux cas où un groupe de deux consonnes est donné à l'éthiopien (soit par le sémitique plus ancien, soit par des emprunts), ou peut y apparaître secondairement¹.

1. — Impératif du verbe trilitère, forme simple.

Le thème de subjonctif-jussif et d'impératif semble avoir eu en éthiopien commun une seule voyelle (*a* ou *ə*) après la seconde radicale, ainsi guèze ነክፋል : *yəḵḶāl* « qu'il partage ». A l'impératif, le groupe des deux premières radicales se présente en initiale de mot : le traitement général est la disjonction des deux consonnes par une voyelle *a* ; ex. : guèze ክፋል : *kəḶāl* « partage ». Sur le caractère de cet *a*, voir p. 155.

Si on voulait admettre que le thème avait anciennement deux voyelles, l'impératif présenterait une conservation, le subjonctif, au contraire, une disparition secondaire de la première voyelle ; ce point de vue est à écarter pour deux raisons : la première, intérieure au groupe éthiopien, est que, au moins en guèze, *a* peut se maintenir en syllabe ouverte intérieure, ce qui serait le cas de **yəkəḶāl* (voir *Trumpp*, p. 530, et *Mamhər*, p. 31) ; la seconde est que les autres langues sémitiques ont dans l'ensemble des thèmes analogues à une seule voyelle (ainsi en arabe, imparfait-jussif *yaqtul(u)*, impératif *(u)qtul*).

Guèze. La prononciation traditionnelle *kəḶāl* est attestée pour ce verbe même par *Mamhər*, p. 31 ; *Trumpp*, p. 530,

1. *Observation préalable*. 1. L'éthiopien, comme les autres langues sémitiques, possède des syllabes fermées. 2. Ces syllabes fermées ne sont pas toujours en fin de mot. Il en résulte qu'une consonne finale de syllabe peut être suivie immédiatement d'une consonne initiale de syllabe suivante : les groupes intérieurs de deux consonnes sont donc habituels. Ex. : guèze ጠንብር : *man-bar* « trône ».

la confirme par une série d'exemples, comme ታሊ *təlu* (*təlu*)¹ « ordonne ».

Quand la seconde consonne est une laryngale (ou spirante vélaire) suivie de *a*, la voyelle de disjonction est *ä* : ሙሐር *maḥar* « aie pitié ».

Ludolf, p. 11, a noté un groupe initial non disjoint dans ብላ *blā* (*bla-ε*) « mange ». Dans ce groupe, la seconde consonne est une liquide : or, on verra par d'autres exemples que les groupes de cette espèce tendent à se former à l'initiale en éthiopien. Toutefois *Trumpp* a plusieurs exemples de liquides non groupées, ainsi *təlu* qui est cité ci-dessus et le mot *bəlä* « mange » lui-même (p. 555).

Tigrigna : ገበር *gəbär* (*gəvèr*) « fais » (*Vito-Gr.*, p. 21).

Tigré. *Littmann-Te ZA.*, t. XIV, p. 15, cite, d'après des auteurs antérieurs, des exemples avec disjonctions : *təkäl* (*techəl*) « plante », *fəraš* (*fərache*) « répands », *nəbari* « demeure » (fém.); pour *n* initial, il cite, p. 10 (d'après *Camperio*, dans lequel voir p. 63), un exemple qui contredit le précédent : ንሰላ *ənsā* (*ensa*) « emporte » (sur les liquides et nasales initiales, voir ci-dessous à l'amharique); le groupement initial à deuxième consonne liquide est représenté par le seul exemple que cite *Beurmann*, p. 13 : ተረፍ *traf* « reste ».

Amharique. Des exemples de disjonction avec toutes les combinaisons de consonnes se trouvent dans *Armbr. Gr.*, p. 198 à p. 390, ainsi ክፈለ *kəfal* « partage », ብላ *bəla* « mange », ወረሰ *wūras* « hérite » (avec voyelle teintée par la semi-voyelle initiale).

Il y a exception, facultative, pour les verbes qui ont un *r* comme première consonne : en effet, en amharique, la liquide *r*, même suivie de voyelle, est souvent précédée d'un *ə* (avec attaque douce comme pour toutes les voyelles initiales amhariques), ainsi (ኦ)ሮፋ *(ə)rʷōḫa* « il a couru » ;

1. Les transcriptions entre parenthèses sont prises telles quelles dans les auteurs cités ; elles sont interprétées dans les transcriptions sans parenthèses ; pour celles-ci, il est fait usage d'un système uniforme, sur lequel voir *Rapport*, p. 3, et *Grundriss*, pp. 36-38.

quand cet *ə* est prononcé devant un impératif trilitère, *r* se joint directement à la consonne qui suit (le groupe initial devenant intérieur); ex. : (አ)ርገሞ ለ *ərgam* (à côté de *rəgam*) « maudis ».

En dehors de l'amharique, le même traitement se montre avec d'autres sonantes, surtout *n* (voir ci-dessus au tigré, et ci-dessous à l'argobba et pp. 148 et 150). En amharique, አንክ ለ *ənka* (*nika*) « prends, voici » doit être expliqué par une particule démonstrative 'ən (voir guèze አንክሙ ለ 'ənkāmū « voici, prenez »), et non comme doublet de l'impératif ንክ ለ *nəka* « touche », ceci contrairement à *Guidi*, col. 389, et *Armbr. Gr.*, p. 299.

Argobba. Un seul impératif attesté est un exemple de préposition de *ə* aux sonantes : əñ (*ing*) « dors » (en amharique ተኝ ለ *tañña*), voir *Pr. A. S.*, pp. 97 bas et 136 e, et *Paulitschke*, p. 90, col. 3.

Harari. *Pr. A. S.*, p. 117, cite *məla* (*mila*) « remplis », *Paulitschke*, p. 94, col. 2, donne *kəfat* (*kifāt*) « ouvre »; l'exemple ከገድ ለ *səgad* (?) « adore » de *Mondon*, p. 38, n'est malheureusement pas transcrit, mais suppose très probablement *ə* après *s*.

Gouragué. *Mondon*, p. 103, donne en dialecte čəha : səbar (*sebar*) « brise »; les *Doc. inéd.* donnent en dialectes *aymallal* et *walani* : səfar « mesure, pèse », mais pour le čəha : səbr « brise » et pour le *muhər* : zānf « frappe », qui indiquent des divergences dans la conjugaison.

2. — Formes nominales diverses.

Les formes intéressantes sont celles qui ont en première syllabe ouverte un ancien *ī* ou *ū* du sémitique devenu *ə* en éthiopien, ainsi guèze ተበል ለ *ṭəbab* « sagesse »; si en effet un *ə* ainsi placé disparaît, il se crée un groupe initial.

En général, *ə* se maintient dans toutes les langues; mais il y a des exceptions qui montrent que tout se passe comme si le début de mot était un groupe secondairement disjoint (comme dans le cas de l'impératif). La présence de *ə* est

donc due en définitive autant à une recreation perpétuelle qu'à une véritable conservation.

Guèze. Exemples de maintien dans *Trumpp*, p. 533-534 : **ደቀት** : *dəqat* « chute », **ጸላሎት** : *ṣələlōt* « ombre », etc.¹ ; dans *Ludolf*, p. 12, **ጥቅምት** : *ṭəqəmt* « octobre », **ደልቅልቅ** : *dələqləq* « commotion ».

Ludolf a signalé quelques exceptions avec sonante à la deuxième place : p. 11, **ክረምት** : *krämt* « année (saison des pluies) », **ፍኖት** : *fnōt* « chemin », **ፍሬ** : *frē* « fruit » ; p. 12, **ክልኤ** : *klē*, **ክልኤቱ** : *klētū* « deux ». Mais *Trumpp* a recueilli les prononciations *fənōt*, p. 533, et *kələ'ētū* (pour lequel *Ludolf* a dû admettre à tort une contraction) ; il n'a pas les deux autres mots. Pour *krämt* (qui représente un ancien **kərāmt*, comme le montre le pluriel **ክረማት** : *k(ə)rā-māt*), la longueur du mot peut favoriser la disparition de la voyelle de première syllabe (voir ci-dessous à l'amharique).

Ludolf a encore, p. 11, **ልደት** : *ldät* « naissance » (en face de *lədat* de *Trumpp*, p. 533) ; il est probable qu'il a entendu, dans ce mot à première consonne liquide, un traitement analogue à celui qui est décrit ci-dessus, p. 145-146.

Dillm. Gr., § 34, a rassemblé (avec des particules et des emprunts qui seront traités plus loin, pp. 151 et 153) quelques noms de forme variée à initiale 'ə ou 'a². Ces quelques exemples (auxquels d'autres pourraient être joints) ne suffisent pas à prouver que le guèze ait connu comme traitement phonétique la préposition de voyelle à un groupe, qui est habituelle en arabe classique (*Grundriss*, § 82, p. 209). En effet, on peut observer que tous ces mots

1. Quand la seconde consonne est une laryngale suivie de *a*, la voyelle de première syllabe est *a* : ex. : **ሠሐቅ** : *ṣahāq* « rire » (voir p. 145). D'après *Dillm. Gr.*, § 107, p. 201, **ሰገም** : *sagam* « orge » proviendrait de **ሰገም** : *sagam* qui a le même sens ; ce seul exemple de mot d'origine très obscure ne saurait suffire à fonder l'idée du passage de *a* de première syllabe à *a* en dehors du cas de laryngale suivante, du moins dans les mots éthiopiens. Pour les emprunts, voir p. 153 bas.

2. L'écriture représente toutes les voyelles initiales comme précédées de l'occlusive glottale ; il n'est pas possible de savoir si le guèze ignorait l'attaque vocalique douce ou si l'écriture est impuissante à la représenter dans les cas où elle se présentait.

ont pu arriver à l'éthiopien commun déjà munis d'une initiale vocalique (voir *Grundriss*, § 189 et 190, pp. 372-373, sur les formes sémitiques *'aqtal*, *'iqtal*, etc., et *Dillm. Gr.*, § 113, p. 215) : le fait que presque aucun des mots en question n'est rattaché en guèze à une racine vivante confirme que l'origine de leur initiale n'est pas à chercher dans l'éthiopien. Toutefois un dépouillement (dans le dictionnaire de *Dillmann*) des mots isolés à initiale *'a* et *'ə* révèle une grande majorité de mots à première consonne sonante (surtout *n*), ce qui n'est pas à négliger dans le jugement qu'on portera sur l'usage de l'initiale vocalique en guèze dans l'ensemble; ex. : ኢልታኅ *'əltāḥ* « tunique », ኢሞሐው *'əmhēw* « grand-père », ኢንቀጽ *'anqaṣ* « porte ».

Pour le mot ኢግዚኦ *'əgzī* « Seigneur », *Dillmann* lui-même montre qu'il croit peu à la préposition vocalique pour cause phonétique, en observant dans *Gr.*, § 108, 2 b, p. 204, que le mot peut provenir d'un thème de causatif en *'a*; *Pr. A. S.*, p. 151, tient pour une étymologie par **gizzi* qui supposerait une chute de voyelle en syllabe fermée bien peu vraisemblable.

Pour ኢብራት *'əbrēt* au sens de « fois, alternance », *Dillm. Lex.*, c. 506 (confirmant *Gr.*, p. 63), le rapproche d'une racine verbale *በረየ *bry* « alterner »; ce verbe, ne possédant en guèze que la forme réciproque ተበረየ *tabāraya* « se succéder » et son causatif አስተበረየ *'astabāraya*, est plus probablement dénominatif de *'əbrēt*. Celui-ci est plus souvent écrit ዕብራት *'əbrēt*; il est probable que dans tous ses sens il est à rattacher à la racine *'br* « passer, franchir », qui a en hébreu une famille abondante¹.

1. *Dillmann* lui-même fait le rapprochement pour le sens « (à) cause (de) » dans በዕብራት *ba-'əbrēt*, *Lex.*, c. 507, et pour celui de « suite, fruit » (non donné dans *Lex.*), *Gr.*, § 120, 2 b α, p. 228. Ce rapprochement est encore confirmé par les mots tigrigna ዕብራት *'əbrēt* « grandezza », *Bianchi*, p. 120, et amharique ኢብራት *'əbrēt* « orgueil, domination », *Guidi*, c. 452, où il est donné sans indication de racine (voir hébreu עֲבָרָה « débordement d'audace, de colère »). L'orthographe et la prononciation *'əbrēt* (d'où le verbe dénominatif sans *'*) ont pu être favorisées en guèze par le caractère spécial du mot (partiellement employé, avec በ- *ba-*, comme préposition et par ailleurs usuel) et aussi par une tendance à le différencier de ዕብራት *'* « aridité » (que donnent *Ludolf*, *Lex.*, et *Dillm. Gr.*, p. 228).

Tigrigna. Exemples de *a* prononcé, même avec une sonante dans le groupe : *Vito-Lex.*, p. 29, **ፆጋት** : *malāt* « malheur subit », p. 73, **ገፋስ** : *naḥās* « (la) brise », p. 68, **ገቂዕ** : *naqū* « fendu », p. 86, **ከረፆቲ** : *karāmti* « saison des pluies » (confirmé par *Bianchi*, p. 142); *Canti popolari ZA.*, XVII, p. 32, **ፆሽት** : *mašat* « soir », p. 33, **ፆሻላ** : *mašālā* « sorgho ».

Comme en amharique (voir ci-dessous), *a* peut manquer devant liquide dans des mots longs, dont la plupart, sinon tous, sont des emprunts (voir p. 154) : **ቤላቲንጊታ** : « lieutenant d'un chef », transcrit (*bēlāttēn gīetā*) par *Vito-Lex.*, p. 58, qui le donne comme emprunt à l'amharique, et (*blat-tenghieta*) par *Bianchi*, p. 73; **ብሮንዶ** : (*brondō*) « viande crue » (*Bianchi*, p. 79).

Tigré. Exemples de *a* prononcé : *Beurmann*, p. 13, *bašūl* (*beschūl*) « cuit »; *Littm. Sundstr.*, p. 24, *lābābās* (*lēbabēs*) « vêtements », p. 28, *nagūs* « roi », même avec sonante à la deuxième place : p. 28, *bālay* (*bēlai*) « manteau ».

Munzinger D. note généralement un *ā* (écrit *e*) dans la première syllabe des mots de cette espèce, ainsi **ክላል** : (*kelāl*) « flèche (ornement des cheveux) », souvent aussi une voyelle harmonique de celle de la deuxième syllabe : **ቁሩብ** : (*qurub*) « proche », quelquefois aussi une sorte d'*a* : **ሻሊክ** : (*shūleh*) « maigre », enfin des gémérations telles que **ቢላይ** : (*billai*) « habit ».

Camperio a recueilli des exemples de groupe initial avec seconde consonne liquide : p. 52, (*grum*) « beau » (mais *gurum*, p. 150), p. 53 (*crub*) « voisin » (*glub*) « imbécile »; mais aussi p. 53, *šalūh* (*scelūh*) « maigre », p. 148 (*gerum*) « blond », p. 96 (*kelāl*) « flèche ».

Amharique. Exemples de disjonction, même avec sonante : **ቀጣል** : *qəṭal* « feuille », **ፋፊ** : *fərye* « fruit ».

La voyelle *a* est maintenue, même si le mot est précédé d'une préposition qu'on lui joint dans l'écriture : **በብዙ** : *ba-bəzu* « à beaucoup ».

Si un *a* est prononcé devant *r* initial, un *a* suivant ne se maintient pas (voir ci-dessus, p. 146), d'où les nombreux

doubléts du type : **ርጉዝ** • *rəḡūs*, **እርጉዝ** • *ərgūs* « enceinte (femme) ».

La voyelle *ə* devant une seconde consonne liquide est quelquefois réduite à un son ultra-bref, ou même manque totalement. Ces traitements ne se rencontrent que dans quelques mots longs. Certains, d'origine obscure, avaient peut-être un groupe initial ancien : ils seraient, dans ce cas, à joindre aux emprunts étudiés p. 154 : **ክረምት** • que j'ai noté *krämt* (mais *kəramt* d'après *Armbr. Voc.*, p. 242) « saison des pluies », **በለጥኔ** • *bəläṭṭyēna* d'après *Guidi*, c. 315 « page, garçon » et **በለጥ** • *bəläṭṭā* (*Guidi*, c. 314) « titre de petit fonctionnaire » (abrégés de *b(ə)läṭṭēn gyēta*, voir ci-dessus au tigrigna), **ብረንዶ** • que j'ai noté *brəndo*, *brəndo* (*beründo*, dans *Guidi*, c. 324), « viande crue ou à peine grillée », **ፍሮንቦላ** • *frənbəyā* « sternum » (*Guidi*, c. 874).

Gafat. *Pr. A. S.* cite cinq exemples de noms à *ə* prononcé en première syllabe, pas d'exemples contraires : ainsi, p. 262, (*nefäs-ish*) « vent », (*zenáb-ush*) « pluie ».

Harari. Quelques exemples de *ə* prononcé, pas d'exemples contraires. *Pr. A. S.*, p. 73 (*sinán*) « langage » (correspondant à guèze **ለሰን** • *læssán*); *Bricchetti-Robecchi*, p. 708 (*tigia*) « veau » (amharique **ጥጃ** • *ṭəǵā*), confirmé par *Paulitschke*, p. 83, col. 3.

Gouragué. Exemples de prononciation de *ə*, même devant liquide : *Mondon W.*, p. 12 (dialecte *čəha*), *bəza* « beau-coup de », p. 13 (dial. *ulbarag*), *kərämt* « saison des pluies » ; *Doc. inéd.* (dial. *čəha* et *aymallal*) : *šərə* « de bonne naissance » (dial. *muḥər*) *ləmāḍ* « pèlerine », *fərəšfəryet* « enflure des ganglions ».

Un *r* est groupé avec une occlusive précédente dans le mot long (*grunit*) « autruche » (dial. *ulbarag* et *gogot*, *Mondon W.*, p. 53). Voir aussi aux Emprunts.

Un *ə* est préposé à *n* dans certains dialectes : *Doc. inéd.*, en dialectes *čəha* et *muḥər* : *əmfās* « vent » (aussi (*enfas*) en *čəha* dans *Mondon W.*, p. 10), mais *naḥās* dans d'autres dialectes.

3. — Particules.

En guèze, un ə suivi de deux consonnes se trouve en début de mot dans አንላ « lorsque », አሰላ « car, (parce) que », አስከ « jusqu'à », አስኪ « que donc, s'il vous plaît » et un certain nombre d'autres particules. Il est probable que ces mots ne doivent pas tous leur initiale à la même cause, et il n'est démontré pour aucun d'eux qu'elle soit due simplement à une nécessité de la prononciation guèze; ainsi, pour 'aska par exemple, les formes du tigrigna ከላሳ 'kəsā' (*Vito-Lex.*, p. 87, *Schreiber*, p. 89) et du tigré አስከ 'ask (*Abbadie D.*, c. 58) sont de nature à faire penser que ' y entre en composition comme consonne.

Pour la prononciation, les particules ci-dessus qui ont un s posent la question de la possibilité d'un groupe s+ oclusive à l'initiale.

En effet, *Ludolf, Gr.*, p. 13 haut, dit que አ-(')ə- s'entend à peine devant s, et il transcrit (sma), (ska), (sku) et *Dillm. Lex.*, c. 746, a relevé un exemple manuscrit de l'orthographe ሰላ ; mais *Trumpp*, p. 559 a (eskā-na) « jusqu'à nous ».

En amharique, des particules ont également un groupe -sk- (ou -st-); habituellement on y prononce ə initial : አስከ əska ou አስተ əsta « jusqu'à », አስኪ əski ou አስቲ əsti « je vous prie de... , voyons »; mais *Armbr. Voc.*, signale aussi la prononciation à groupe initial (p. 222, *ski*, p. 345, *ska*) qui a pu influencer la prononciation traditionnelle du guèze.

4. — Formes verbales à préfixe consonne.

a) Thèmes verbaux. — L'arabe classique a des réfléchis à n- et à st-; le groupe initial y est toujours précédé de voyelle pour la commodité de la prononciation (*Grundriss*, § 41, p. 61, et § 82, p. 209). Les formes éthiopiennes à préfixe አን- 'an- et አስተ- 'asta- ne sont pas comparables aux formes arabes, malgré la première apparence.

La forme *'asta-* est très développée en guèze (voir *'asta-bāraya*, p. 148), et aussi représentée en amharique; la forme *'an-* est réservée dans toutes les langues à quelques quadrilitères, comme guèze አንጉድጉድ ፡ *'angwādgwāda* « tonner ».

Le sens de ces verbes n'est pas normalement réfléchi : les verbes en *'an-* sont neutres ou transitifs, les verbes en *'asta-* presque toujours causatifs.

Même quand le sens n'est pas causatif ou transitif, ces formes sont toujours traitées comme pourvues de l'initiale *'a-* qui est celle du causatif : on ne peut parler pour l'éthiopien de réfléchi en *n* ou en *st* (ceci d'accord avec *Dillm. Gr.* § 83 et 84). Donc l'occlusive *'* et sa voyelle font partie du thème. Il n'y a pas ici de groupe initial éthiopien.

b) Désinences. — Les désinences préfixées de l'imparfait et du jussif ont une forme consonne + voyelle (ex. : *tə-* à la deuxième personne) qui paraît y être ancienne et qui subsiste généralement, ainsi guèze ትረክብ ፡ *tərakkeb* « tu trouves ». Elles ne seront pas étudiées ici dans l'ensemble.

Il y a seulement lieu de remarquer que l'une d'entre elles, qui a un *n*, peut poser une question (voir ci-dessus sur les sonantes, pp. 145-6 et 148). En fait, en amharique, il apparaît bien un *ə* devant *n*, mais *n* est gémigné, de sorte qu'il ne se constitue pas de groupe : ainsi አንስቦ ፡ *ənnəsbar* « brisons ». En tigré il se produit quelquefois une voyelle devant *n* sans que celui-ci soit gémigné; la voyelle attendue à sa suite disparaît si elle se trouve en syllabe ouverte; *n* vient donc en contact de la première consonne du radical en formant groupe avec elle : (አ)ንመልኽ ፡ *ənmallək* (*enmalléch*) « nous commandons », dans *Littmann-Te*, ZA., t. XIV, p. 10 (où ce phénomène est décrit comme inversion de *n + ə* en *ə + n*), d'après le manuel de *Perini*; mais *Beurmann*, p. 11, a (*nege'isch*) « nous allons », *Camperio*, pp. 54 et 64 (*neghis*) « nous allons »; p. 60 (*nöderrer*) « nous dînerons », etc.

5. — Emprunts.

Les emprunts sont intéressants pour l'étude du début du mot, car beaucoup d'entre eux (surtout les emprunts grecs

en guèze) ont apporté à l'éthiopien, à différentes époques, des groupes initiaux de composition variée. — Mais on ne pourrait les utiliser complètement que si on connaissait : 1° leur prononciation, quand l'écriture ne l'exprime pas suffisamment; 2° leur mode de transmission à l'éthiopien (puisque des langues interposées ont pu modifier les groupes). Les quelques indications qui suivent ont donc une certaine utilité comme confirmations ou compléments de faits étudiés plus haut, mais ne sont que des fragments d'une étude qui reste à faire.

Guèze. Des éléments d'étude se trouvent dans *Dillm. Gr.*, p. 63, *Dillm. Lex.*, mots isolés à la lettre **አ'**, et liste des noms propres col. 1409-1424, *König*, pp. 92 et 144. Presque tous les emprunts sont pris au grec; beaucoup ont des formes multiples.

Nombre d'emprunts ont (')*a* ou (')*ə* initial suivi d'un groupe de consonnes; la plupart, sinon tous, ont dû passer par l'arabe où la préposition de voyelle à attaque brusque devant un groupe initial de mot étranger est un traitement normal (*Grundriss* § 82b γ, p. 209). Ex.: **አትሮኖስ** : 'atrônōs, **አትሮንስ** : 'atrônās, **አትራኖስ** : 'atrānōs « trône », **አስፒፋኖስ** : 'asṯifānōs « Stéphane ».

La disjonction d'un groupe initial paraît être le vrai traitement éthiopien (encore que certaines disjonctions puissent provenir de l'arabe qui n'ignore pas ce traitement, *Grundriss*, p. 209).

La disjonction est claire dans le cas assez fréquent où la voyelle de première syllabe est *a*. Ex. : **ጠረጴዛ** : *ṭarapēzā* (aussi **ጥረጴዛ** : *t(ə)rapēzā*, dans *Ludolf, Histoire*, III, 6, 61, cité par *König*, p. 92) « *τραπεζα*, table », et après suppression de voyelle initiale : **ሰክላብዮስ** : *sakalābyōs* « Esculape »¹.

Dans les mots où la première consonne n'a pas de voyelle apparente dans l'écriture, on ne peut pas prouver qu'il y

1. Les conditions du choix de *ä* comme voyelle de disjonction ne sont peut-être pas toujours intérieures à l'éthiopien; on ne peut pas essayer de les déterminer avant d'avoir fait un classement des emprunts par voies et dates d'introduction. Pour *ä* de première syllabe dans le mot **ሰገጥ** : *sagam* « orge », qui est peut-être un emprunt, voir p. 147, n. 1.

ait eu anciennement disjonction par *a*; ex. : ከሚን ḥ^hmiñ « cumin » est *kmin* ou *kāmin*, ከኒን ḥ^hññ « σχίνος, lentisque » est *shin* ou *səhin*.

On peut s'attendre à ce que le groupe initial soit plutôt conservé dans les cas où certains mots éthiopiens eux-mêmes peuvent l'admettre : *Ludolf*, p. 12, dit que ከፍንግ ḥ^hfnḡ « éponge » se prononce plus correctement *sfəng* (sur des groupes à *s* initial, voir p. 151), que *səfnəg*, qui est un groupement sur le type de quadrilitères guèzes¹; pour ክርስቶስ ḥ^hkrstōs « Christ », *Ludolf*, p. 11, dit qu'il est prononcé *krəstos* (groupe *kr* comme dans *krämt*, voir p. 247), mais comparer ኦክሮስ ḥ^hokrōs « Chrestos » dans *Lud. Comm.*, p. 406.

Tigrigna. (Pour les détails, voir ci-dessous à l'amharique). *Vito-Lex.*, p. 86, ክርስቲያን ḥ^hkrstiyān « chrétien », p. 76, ኦርሳስ ḥ^horsās « munitions, plomb »; *Canti popolari ZA.*, XVII, p. 36, ቡራ ḥ^hbrā « carafe »; *Pr. Tña.*, p. 135, ላርኣ ḥ^hlārā et ራኣ ḥ^hrā « étrier ».

Tigré. *Camperio*, 89 (*kistan*); *Littm. Princeton*, I, p. 53 bas, ክስታን ḥ^hkstān « chrétien » (sur la réduction du groupe, voir à l'amharique); *Munzinger D.*, ረኣ ḥ^hrā (rekāb), qui est à interpréter en *rəkāb*.

Amharique. Pour l'amharique, ainsi que pour les autres langues vivantes, certains emprunts ne sont pas directs, mais passés par le guèze. Ainsi : ክርስቶስ ḥ^hkrstōs « Christ », ክርስቲያን ḥ^hkrstyān « chrétien »; le groupe est souvent éliminé d'une manière exceptionnelle (à rapprocher du traitement tigré) au second terme du composé : ቤተ ክርስቲያን ḥ^hbēta ḥ^hkrstyān « (maison des chrétiens) église » dans les prononciations usuelles *byētaksyān* et *byētaskyān*, *Guidi* c. 526 et *bataskyān*, *Armbr. Voc.* p. 54. Le nom du « beryl, cristal » a des vocalisations variées en guèze (*Dillm. Lex.* c. 501); sa forme habituelle en amharique est ቡራ ḥ^hbrā (mais *bərəllye* avec *a* plein après *b*, d'après *Guidi*, c. 320 et *Armbr. Voc.*, p. 121), surtout connu dans le sens de « petite carafe (pour boire au goulot) ».

1. De même le nom « Grégoire » a reçu une forme viable en éthiopien : ጎርጎርዮስ ḡōrgōryōs.

L'arabe, où la prononciation moderne donne souvent des groupes initiaux, fournit des mots tels que : **ርከብ** , *rəkāb* ou **ላርከብ** , *ərəkāb* « étrier », **ርሳስ** , *rəsās* ou **ላርሳስ** , *ərsās* « plomb, munition », **ክራይ** , *krāy* ou *kərāy* « loyer », **ትራንጎ** , *trəngo* « cédrat (aussi employé comme nom de femme) », **ባለሽ** , *bālāš* « sans valeur ».

Un mot que le bas-guèze a sous une forme arabe à initiale vocalique (**አፍራንጅ** , *'afrəngǝ* ou **አፍራንጊ** , *'afrəngi* « Européen ») apparaît sans cette initiale en amharique; la forme correcte est **ፈራንጅ** , que j'ai entendu prononcer avec un premier *a* très bref : *fāranǝ* (*Armbr. Voc.*, p. 96, *farangǝ*), mais *Guidi*, c. 872, donne aussi **ፍራንጅ** , c'est-à-dire *f(ə)ranǝ*.

Le groupe initial est généralement conservé sans disjonction dans les mots plus récents **ፍራንሳይ** , *frānsay* et **ፍራንሳዊ** , *frānsāwi* « Français », mais un document écrit récent fournit **ፈራንሳዊ** , *farānsāwī*. Le groupe est ferme dans **ግሪክ** , *grīk* « Grec ».

Pour tous ces groupes à deuxième consonne liquide, comparer les traitements de mots éthiopiens, p. 150.

Harari. *Paulitschke*, p. 87, donne (*feréndži*) « Européen », avec disjonction (le timbre de la voyelle n'est pas précisé).

Gouragué. *Mondon W.*, p. 32, a *brīre* « verre » (dialecte *čəha*).

Nature de ə de première syllabe ouverte. — On peut se demander si cette voyelle, dont il a été question si souvent dans l'étude ci-dessus, est une voyelle pleine ou une voyelle ultra-brève; on pourrait se demander aussi si ə n'est pas plein quand il est justifié par l'étymologie (formes nominales), et réduit quand il n'apparaît que pour la commodité de la prononciation (impératifs).

Dillmann a supposé arbitrairement, *Gramm.* § 34, p. 62, que ə de disjonction des impératifs est une voyelle ultra-brève; sa rédaction ambiguë semble, d'autre part, étendre l'hypothèse même à d'autres ə de première syllabe (voir aussi § 22, p. 37). Ludolf, p. 10 de sa grammaire, dit ex-

pressément que *a* a le son de la voyelle française de « ce, me », etc., il ne lui attribue pas différentes prononciations. Pour le tigrigna et le tigré, je n'ai vu nulle part de description de deux *a* de quantité différente. Pour l'amharique, celle des langues modernes qui a été le mieux étudiée et sur laquelle je peux ajouter mon témoignage à d'autres, *a* de la première syllabe de l'impératif est exactement semblable à *a* provenant d'un *i* ou *ũ* pré-éthiopien. Il en est de même, me semble-t-il, pour le gouragué.

Les cas exceptionnels où on observe un *a* ultra-bref dans des groupes à liquide incomplètement joints (voir ci-dessus, pp. 150 et 154) n'infirmant pas cette observation générale.

Dans la mesure où on peut conclure actuellement, c'est une voyelle pleine (encore que naturellement brève) qui empêche normalement la constitution de groupes initiaux en éthiopien. L'alternance avec *a* dans certains cas, voir pp. 145, 147, n. 1, et 153, est de nature à renforcer cette opinion.

CONCLUSION

Il résulte des faits qui précèdent que, dans toute l'histoire de l'éthiopien, telle que nous pouvons l'observer au moyen de documents imparfaits, l'initiale de mot n'est jamais normalement un groupe de consonnes.

Des groupes n'apparaissent à l'initiale que dans des cas rares, commandés par des combinaisons de consonnes spécialement propres à se rapprocher (devant voyelle) dans la prononciation éthiopienne.

Les groupes, dans toutes les langues examinées (sauf le cas des sonantes initiales ou de *s*, et ceci partiellement), sont évités par l'insertion de voyelle. Par là, l'ensemble de l'éthiopien se rapproche de l'hébreu et de l'assyrien, et s'éloigne de l'arabe.

Une conséquence intéressante de ce traitement est que le début du mot présente très souvent une combinaison de sons (syllabe ouverte à voyelle *a*) qui est très rare à l'intérieur

du mot; la différence apparaît surtout quand une forme nue alterne avec une forme à préfixe (amharique *kəfal* « partage », *yəkfal* « qu'il partage »). Le résultat est que l'automatisme des mots dans le cours de la phrase est souvent marquée par le traitement de l'initiale.

Liste des ouvrages cités

Abbadie. D. — ANTOINE D'ABBADIE. Extrait du vocabulaire de la langue tigré parlée à Muṣaww'a, dans *Dillm. Lex.*, voir ci-dessous.

Armbr. Gr. — C. H. ARMBRUSTER. Initia Amharica. Part I. Grammar. 1908.

Armbr. Voc. — ID. Part II. English-amharic vocabulary. 1910.

Beurmann. — M. VON BEURMANN. Vocabulary of the tigré language, published by A. MERX. 1868.

Bianchi. — G. M. BIANCHI. Dizionario e frasario eritreo. 1903.

Bricchetti-Robecchi. — L. BRICCHETTI-ROBECCHI. Lingue parlate Somali, Galla e Harari, *Boll. della Soc. Geogr. Italiana.* 1890.

Camperio. — CAP. MANFREDO CAMPERIO. Manuale Tigré-italiano. 1894.

Canti popolari ZA. — C. CONTI ROSSINI. Canti popolari tigrāi, *Zeitschrift für Assyriologie*, XVII, XVIII, XIX. 1903-1905.

Dillm. Gr. — A. DILLMANN. Grammatik der äthiopischen Sprache, 2^e édition (par C. BEZOLD). 1899.

Dillm. Lex. — A. DILLMANN. Lexicon linguæ æthiopicæ. 1865.

Doc. inéd. — Documents inédits sur le gouragué, récoltés par MARCEL COHEN en 1910-1911; voir *Rapport*, pp. 39-46.

- Grundriss*. — C. BROCKELMANN. Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen. I. Band. Laut- und Formenlehre. 1908.
- Guidi*. — I. GUIDI. Vocabolario Amaricò-Italiano. 1901.
- König*. — ED. KÖNIG. Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des äthiopischen. 1877.
- Littmann-Te ZA*. — E. LITTMANN. Das Verbum der Tigrersprache, *Zeitschrift für Assyriologie*, XIII, pp. 133-178; XIV, pp. 1-102. 1897-1899.
- Littm. Sundstr.* — R. SUNDSTRÖM et E. LITTMANN. En sång på tigrē-språket. 1902-1903.
- Littm. Princeton I*. — E. LITTMANN. Publications of the Princeton expedition to Abyssinia I. 1910.
- Ludolf*. — IOBI LUDOLFI grammatica æthiopica, 2^e édit. 1702.
- Lud. Lex.* — ID. Lexicon æthiopico-latinum, 2^e édit. 1699.
- Lud. Comm.* — ID. Ad suam historiam æthiopicam commentarius. 1691.
- Mamhər*. — ABBĀ TAKLA MĀRYĀM, *Mamhəra ləssāna gə'(ə)z* (Le maître de langue guèze). 1911.
- Mondon*. — C. MONDON-VIDAILHET. La langue harari et les dialectes éthiopiens du Gouraghé (extrait du *Journal asiatique* et de la *Revue sémitique*). 1902.
- Mondon W.* — ID. Études sur le Guragiē, publiées par E. WEINZINGER. 1913.
- Munzinger D.* — W. MUNZINGER. Vocabulaire de la langue tigré, dans *Dillm. Lex.*, voir ci-dessus.
- Paulitschke*. — PH. PAULITSCHKE. Beiträge zur Ethnographie und Anthropologie der Somäl, Galla und Harari, 2 1888.
- Pr. Tña*. — FR. PRAETORIUS. Grammatik der Tigrīna-sprache. 1871.
- Pr. A. S.* — ID. Die amharische Sprache. 1879.
- Rapport*. — MARCEL COHEN. Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie. 1912.

Schrader. — E. SCHRADER. De linguæ æthiopicæ... indole universa. 1860.

Schreiber. — J. SCHREIBER. Manuel de la langue Tigrāi, I. 1887.

Trumpp. — E. TRUMPP. Ueber den accent im Aethiopischen, *Zeitschr. d. Deutschen Morg. Ges.* 1874.

Vito-Gr. — L. DE VITO. Grammatica elementare della lingua Tigrigna. 1895.

Vito-Lex. — Id. Vocabolario della lingua tigrigna. 1896.

Travaux non mentionnés dans le corps de l'article :

E. LITTMANN. Ge'ez-Studien I, II, III, dans *Nachr. Ges. Wiss. zu Göttingen* 1917-1918, connu tardivement.

MARCEL COHEN. La prononciation traditionnelle du guèze (éthiopien classique), dans *Journal asiatique* 1921 (sous presse).

MARCEL COHEN.

LES

ÉPITROPES DE LA PROVINCE D'ARABIE

En parcourant le beau recueil épigraphique que viennent de publier les Pères Jaussen et Savignac¹, j'ai remarqué, entre autres, une inscription nabatéenne (nos 301-302), qui m'a semblé présenter un intérêt particulier. C'est celle qu'ils ont transcrit et traduite ainsi :

בטב שלם ארסטיןס מסער אפטרפיא בטב ושלם

« En bien ! salut ! Aristinos, chargé de l'intendance. En bien et salut. »

Ils proposent de reconnaître dans le mot אפטרפיא une transcription du substantif grec ἐπιτροπεία. Suivant eux, il s'agirait de la *charge* d'épitropie occupée momentanément par une sorte de gérant, de *locum tenens*, remplissant l'office d'épitrope pendant l'absence du titulaire. S'appuyant sur ce que j'ai démontré autrefois², ils supposent que ce titulaire ne serait autre que le premier ministre du roi de Nabatène, lequel, en cette qualité, avait droit au titre de « frère du roi ». Cette interprétation, qui ferait remonter l'inscription à l'époque de l'indépendance nabatéenne, me paraît devoir être écartée. Je pense qu'il faut considérer le mot אפטרפיא, non pas comme la transcription du substantif ἐπιτροπεία, mais bien comme le pluriel normal nabatéen, à l'état emphatique,

1. *Mission archéologique en Arabie*, t. II.

2. *Recueil d'Archéologie orientale*, II, p. 380.

de אפטרפא, transcription directe du mot grec ἐπίτροπος, conforme à celle que nous trouvons dans plusieurs inscriptions palmyréniennes¹. Il faut donc comprendre et traduire les *építropes*. A lui seul, ce pluriel nous montre qu'il ne saurait être question de l'építrope royal de l'époque de l'indépendance nabatéenne. Je crois que nous sommes à une toute autre époque, à celle où la Nabatène n'est plus que la province romaine d'Arabie. Par conséquent, les építropes en question doivent être d'une tout autre espèce; ce sont simplement les *procuratores*² de la bureaucratie romaine, appelés officiellement ἐπίτροποι.

Quant au mot définissant la charge que remplissait notre personnage auprès des építropes, je propose de le lire, non pas מסר, mais מסר³, « aide », titre qui répond très exactement aux fonctions de l'*adjutor* attaché à l'*officium* des procurateurs.

Le cas est tout à fait comparable à celui que je relève dans une inscription grecque de Batanée⁴, où on lit :

Ἀλέξανδρον Ἀγραβάνου ἀρχιερέα εὐσεβὴν φιλοπάτρην, ἐρμηνέα ἐπιτρόπων, Ναμίλη γυνὴ αὐτοῦ Πετραία καὶ Ροῦφος υἱὸς ἐν ἰδίοις κατέθεντο.

Cet Alexandre était donc, comme on le voit, *interprète des építropes*. Sa nationalité nabatéenne est suffisamment attestée par le nom typique de son grand-père *Agraban(ès)* et par le fait que sa femme, Namèlè, est *originnaire de Pétra*.

Ainsi ces témoignages viennent confirmer les conclusions auxquelles j'avais abouti autrefois, en ce qui concerne le

1. Cf. Vogüé, n°s 24, 25, 26 et 27 (= Wadd., n°s 2606, 2606^a, 2607, 2608, 2609 et 2610). Ces inscriptions, toutes bilingues et datées de l'an 262 à 267 J.-C., se rapportent à un même personnage, Septimios Ouorodès. Il y est qualifié de אפטרפא דוקנרא די קסר, ὁ κρᾶτιστος ἐπίτροπος Σεβαστοῦ..... δοικητάριος.

2. On sait que les *procuratores*, autrement dit les építropes, se divisaient en deux classes selon leur origine et leurs attributions; voir sur ce sujet l'article de M. Cagnat dans le *Dict. Saglio*, s. v. *Procurator*.

3. Comparer l'arabe √ ساعد, à la 3^e forme « aider, assister »; de là المساعد « l'aide, l'assistant ».

4. Waddington, n° 2143.

maintien tardif du titre d'építrope dans l'ancienne région nabatéenne. Je ne crois pas inutile de reproduire ici la courte notice où je les formulais¹ :

Le numéro de juin du *Journal des Savants* signale (p. 292) l'inscription grecque suivante, découverte par M. A. Musil à *Sik-en-Namala* et communiquée par lui, en simple transcription, à l'Académie des Sciences de Vienne (séance du 6 nov. 1907) :

τὰ πάντα Νίρου ἐπιτρόπου σπουδῇ ἔτους τ'.

Selon M. Musil, la date τ' = 310 correspondrait à l'an 2 avant notre ère, c'est-à-dire qu'elle serait à calculer d'après celle des Séleucides.

Même en l'absence de tout contrôle paléographique, il est permis de mettre en doute cette conclusion. La formule employée, le lieu de la provenance (environs immédiats de Pétra), les conditions historiques, tout nous y invite.

Si l'on acceptait la façon de voir de M. Musil, il faudrait faire remonter notre texte aux premières années du roi nabatéen Arétas IV, et force serait de voir dans notre építrope un successeur inconnu du fameux Syllaëos dont j'ai raconté ailleurs (*Rec. d'Arch. or.*, VII, pp. 305-329) les dramatiques aventures. L'emploi exclusif du grec, à pareille époque, au cœur de l'Arabie Pétrée, est bien peu vraisemblable. Celui de l'ère des Séleucides ne l'est pas davantage, les Nabatéens autonomes ayant l'habitude constante de dater tous leurs documents, épigraphiques aussi bien que monétaires, des ans de règne de leurs rois nationaux.

C'est pourquoi je proposerai de calculer la date en question d'après l'ère de la province romaine d'Arabie, autrement dit l'ère de Bostra : soit $310 + 105/6 = 415/6$ J.-C., ce qui nous fait retomber en pleine époque byzantine, sous le règne de Théodose II.

Je ferai remarquer, à l'appui de cette interprétation, que Pétra même nous a fourni déjà une longue inscription grecque datée, sans ambages possibles cette fois, de l'ère de Bostra 341 = 447 J.-C. (cf. *Rec. d'Arch. or.*, VI, p. 336).

Pour ce qui est du titre, quelque peu imposant, de ἐπίτροπος, il ne doit pas nous faire illusion ; il s'est conservé très tard, et avec une valeur singulièrement diminuée, dans les milieux gréco-

1. *Journal des Savants*, 1909, pp. 372, 373.

arabes de cette région, témoin les inscriptions nos 2110, 2111 Waddington, où nous voyons, en 578 de notre ère, un certain Seos fonctionner comme *épitrope* sous l'autorité du patrice et phylarque ghassanide Alamoundaros, l'*Al-Moundhir* des Arabes.

Conclusion : Il y avait donc *épitropes* et *épitropes*, comme il y a fagots et fagots.

CH. CLERMONT-GANNEAU.

LA NUIT DE L'ENLÈVEMENT

DANS

L'ORIGINAL GREC DES *ADELPHES*

Térence est un traducteur qui opère à la fois en artiste et en enfant. Il est artiste quant à la forme; tout kabyle qu'il est, il manie excellemment la langue latine et le style latin, et de cela il se vante à juste titre. Il est enfant quant au fond, et de ce côté n'a rien de bon que ce qu'il emprunte à ses modèles. Aussi n'a-t-il été, au jugement très exact de César, qu'un « Ménandre tronqué », parce qu'il lui manquait l'énergie. Combien en effet paraissent débiles certains passages du *Phormion*, quand on les compare à ce qu'ils sont devenus dans les *Fourberies de Scapin* !

Cette faiblesse flagrante de Térence était peut-être dans son tempérament même. Peut-être aussi l'expérience et la maturité y auraient-elles apporté remède ; Térence n'était encore qu'un écolier, qui mourut vers vingt-cinq ans, et qui n'a pas donné sa mesure. Sa faiblesse n'a peut-être été, en somme, qu'une ignorance et une inconscience, destinées à disparaître avec l'âge, et méritant de la réflexion moins de sévérité que ne le suggère un premier mouvement de l'instinct.

Quoi qu'il en soit, le jeune Térence n'a pas su ce qu'est l'art du dramaturge ; on peut même dire qu'il n'a pas seulement soupçonné qu'un tel art existât.

Dans celles de ses six comédies qui me paraissent être les plus anciennes, l'*Andrienne*, les *Adelphes* et l'*Eunuque*, il a eu l'idée bizarre, absurde, extravagante, de combiner ensemble deux modèles grecs. C'est ce que son vieil adversaire Luscius appelait aigrement *contaminare fabulas*, avec malveillance et d'un mot choisi pour être désobligeant, mais malheureusement avec justesse et justice. De là de grossiers placages, qui sont parfois d'une candeur déconcertante. Dans l'*Eunuque* (vers 234), un homme qui n'a pas voyagé nous dit

qui il a rencontré en débarquant (*bodie adueniens*). Dans les *Adelphes*, nous entendons d'abord l'écho d'une rumeur publique (acte I^{er}) ; ensuite (acte II) nous assistons à l'événement même qui a suscité cette rumeur, après quoi seulement, malgré sa hâte (305), survient en retardataire un témoin oculaire (329) du début de l'événement (sur ce prétendu témoin oculaire, voir ci-dessous p. 6).

Dans les trois pièces postérieures, la combinaison de deux originaux grecs a disparu, ce qui semble prouver que le vieux Luscus avait été un utile ennemi. Térence était donc capable d'apprendre son métier, s'il eût vécu. Son assagissement, par une coïncidence qui pourrait n'être pas toute fortuite, est accompagné d'une modification dans sa technique de versificateur ; en effet après l'*Eunuque*, qui contient encore deux vers choriambiques d'ailleurs altérés (560-561), le poète n'a plus admis dans ses *cantica* que des vers ou iambiques ou trochaïques. — Quoi qu'il en puisse être d'un rapport de cette petite question métrique avec ce que j'appelle l'assagissement, c'est sciemment, semble-t-il bien, que Térence a évité qu'un grincheux pût désormais l'accuser de *contaminare* des drames grecs ; le prologue de l'*Héautontimorumenos* fait remarquer de façon expresse que la pièce est à double intrigue, mais à donnée une. Ce qui est exact, l'essentiel de cette donnée une étant que chacun des deux amoureux assume le rôle de l'autre.

Térence pourtant n'avait pas encore compris cette vérité générale que composer un drame est un art, et il a continué à se conduire en adaptateur-saboteur.

Dans l'*Hécyre* (voir Donat sur 825), il a remplacé par un récit expéditif (830-832), aussi froid qu'écourté, un dialogue dont la conception même était bien originale, et dont l'exécution pouvait être dramatique au plus haut point, dialogue où les personnages étaient la mère de la femme légitime et l'ancienne maîtresse. Et si dans le texte latin le drame tout entier est languissant, si d'ailleurs il est d'une brièveté tellement exceptionnelle qu'en elle-même elle paraît suspecte, si enfin le caractère de l'héroïne véritable (la *Belle-mère*, à en croire le titre) y est très insuffisamment dessiné, cela ne serait-il pas attribuable à une série d'autres remaniements inconsiderés ? L'original grec est en effet du même auteur que l'original du *Phormion* ; ce n'est pas à lui qu'on sera tenté d'attribuer une telle médiocrité de fond. Car ce même *Phormion*, qui, comme je l'ai dit, pâlit quand on l'approche de Molière, est un chef-d'œuvre de verve pour qui le confronte avec l'*Hécyre* latine.

Des deux pièces, le *Phormion* est à coup sûr celle que le malencontreux adaptateur a le mieux respectée ; là pourtant un témoignage de Donat nous fait connaître une retouche nécessaire sans doute dans son principe, mais dont l'exécution a été bien maladroite. Dans la comédie grecque, c'était un barbier qui révélait au futur amoureux et mari l'existence de l'orpheline, si belle et si touchante, à qui ledit barbier, en sa qualité de professionnel, avait dû couper les cheveux en signe de deuil. Ce trait de mœurs des cheveux coupés était trop grec ; Térence, non sans raison, a craint qu'il ne déroutât le public romain et l'a éliminé, de quoi on ne peut lui faire un grief ; seulement, et ceci est fâcheux, il ne s'est pas rendu compte que, si les cheveux n'étaient plus coupés, le barbier devenait inutile, et aussi les séances fréquentes des auditeurs chez ce barbier qui n'a plus rien à raconter. Au lieu donc d'imaginer, entre la charmante orpheline et le jeune homme, une rencontre fortuite et directe, ce qui était tout simple, l'arrangeur trop novice a recouru à l'invention la plus saugrenue. Il conserve le barbier qui n'a pas tondu la jolie tête, et chez le barbier les visiteurs assidus dont il n'est pas dit qu'ils se fassent jamais raser. Il conserve aussi le récit qui n'a plus d'objet, comme si à toute force, en matière d'amour, un « coup de foudre » avait besoin d'être préparé par un discours d'un tiers. Et il a créé, pour prononcer le discours superflu, le personnage encore plus superflu d'un amoureux honoraire, qui aurait été peu dangereux comme rival. Ce personnage à la fois sensible et avisé entre chez l'inutile barbier en pleurant de tendresse, mais n'épouse pas faute de dot. (Inutile de dire que, dans l'imitation de Molière, l'amoureux pour rire a disparu.)

Revenons aux plus anciennes pièces. Francisque Sarcey, dans ses feuilletons relatifs au théâtre, a défini un type de faute technique, le *fusil qui ne part pas*. Térence offre, de cette faute, un magnifique spécimen dans l'*Andrienne*, quand un personnage par lui inventé, ayant reçu et accepté la triple consigne de simuler les apprêts d'un mariage, d'épouvanter un esclave suspect et de surveiller un jeune homme (168-170), disparaît pour ne réapparaître dans aucun des trois rôles qu'il a ainsi assumés à la fois.

Ce n'est pas cette faute que notre poète a commise, dans les *Adelphes*, mais bien la faute exactement inverse, celle du *fusil qui part sans qu'on l'ait chargé*. La faute inverse en question est l'objet propre de la présente étude. Elle exige un exposé détaillé et patient.

J'ai pu traiter plus sommairement des autres questions, d'abord parce qu'en elles-mêmes elles étaient assez simples, ensuite parce que, toutes ensemble, elles ne constituaient qu'une préface, destinée à familiariser l'esprit du lecteur avec l'idée du défaut capital de Térence, son invraisemblable incapacité de dramaturge. Le *fusil qui part sans qu'on l'ait chargé*, c'est l'inintelligible enlèvement fait par le jeune Eschine en faveur de son frère, tout jeune homme élevé à la campagne sous une surveillance qui lui interdit toute fredaine. Jamais auteur comique n'a si peu ou si mal préparé un si capital incident.

Les deux premiers vers des *Adelphes* nous font connaître qu'Eschine est allé à un souper, qu'il n'est pas rentré de la nuit et que des esclaves envoyés au-devant de lui ne sont pas rentrés non plus. S'agit-il d'une banale invitation chez un ami ? l'occasion du souper est-elle un anniversaire de naissance (cf. Plaute, *Capt.* 174) ; un mariage (cf. *Andr.* 453) ; un jour de fête publique (cf. *Ht.* 170, où le souper a lieu le jour des Dionysies) ? y a-t-il eu un pique-nique de camarades (cf. *Eun.* 540) ? Là-dessus, silence complet, et il n'est plus question du souper, dont l'invention ne sert à rien, du moins dans Térence. La suite fait voir qu'au cours de la nuit Eschine a enlevé une fille, esclave chez un marchand de femmes, et qu'il a opéré par la force, employant contre le marchand de femmes et ses gens l'escorte envoyée à sa rencontre, mais cela ne donne aucun renseignement sur le rapport entre l'enlèvement et le souper même. Et, dans l'incertitude où le drame latin laisse le lecteur, celui-ci se demande si le jeune homme a profité d'une invitation préexistante pour improviser un enlèvement, ou bien s'il n'a pas prémédité l'enlèvement et provoqué en vue de l'enlèvement une invitation de complaisance. Mais soudain nous est révélée la complication qui est le nœud de toute l'intrigue ; ce n'est pas pour lui-même qu'Eschine a enlevé la fille, c'est pour son jeune frère. Alors, quel est le lien entre les amours du cadet et le souper de l'aîné ? L'aîné se souvient que le cadet, par désespoir d'amour, avait parlé de s'expatrier (vers 275), ou même, dans l'original grec, de se suicider (*Donat* ; v. p. 11) ; quand a-t-il reçu cette confidence, l'avant-veille ? huit jours plus tôt, ou même un mois ? ou bien lui aurait-elle été faite au souper même, et son frère était-il donc du souper ? Il est impossible, quand on lit en critique et non en dilettante, de ne pas se poser toutes ces questions. Et, dans un drame, il est inad-

missible qu'il n'y soit pas répondu ; or le drame latin ne contient rien qui nous renseigne.

Plus on cherche à voir clair et plus on découvre de motifs d'embarras. Le jeune frère est apparu sur la scène comme s'il sortait d'une trappe, et sans que rien le fit attendre des spectateurs. Il sait déjà que sa belle a été enlevée à son profit ; où et quand l'a-t-il appris, lui qui habite la banlieue ? Lui et son aîné se revoient sans se dire bonjour (266) ; ils se sont donc déjà vus le jour même ; comment cela ? le cadet était donc en ville avant que le drame commençât, c'est-à-dire avant le lever du jour ; qu'y faisait-il, ou plutôt comment avait-il pu y passer la nuit, lui que son père, le vieux rural encroûté, tient sous sa police étroite ? Autre problème encore ; le jeune frère n'a pas été lui-même mêlé à l'enlèvement (263, 628), et pourtant (355) des voisins ont pu croire qu'il y avait participé ; comment résoudre la contradiction ? En tout cas, l'erreur des voisins suppose que les deux frères ont été vus ensemble, ce qui confirme que leur *bonjour* réciproque a été antérieur au début de la pièce.

Rien n'est expliqué dans la pièce latine, mais les questions mêmes qui viennent d'être posées permettent de deviner ce qui devait être dit dans l'original grec, si l'auteur était digne du nom de dramaturge. Et, ici, l'auteur est Ménandre.

Puisque le jeune frère a passé la nuit en ville et qu'il a vu son aîné, lequel soupait hors de chez lui, c'est probablement que le jeune a pris part au même souper que l'aîné.

Puisque le jeune a obtenu de son terrible père la permission de ne pas coucher à la campagne, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un souper quelconque. Il fallait que le vieillard, qui ailleurs est dépeint comme plein de *civisme*, zélé pour le bien public, respectueux des traditions nationales (441-445), se sentit lié par un devoir, devoir nécessairement religieux. Donc le souper des deux jeunes gens devait être un repas rituel de quelque confrérie ; ils devaient faire partie d'un même *θῖσος*. — De là résulte peut-être, pour le dire en passant, que Ménandre avait placé l'action des *Adelphes* à un jour déterminé ; c'est ainsi que la première journée de l'*Héautontimoréménos* est le jour des Dionysies.

L'idée du banquet rituel une fois admise, l'enchaînement des faits se laisse reconstituer avec une chronologie claire. Avec permission paternelle, le jeune frère est arrivé de la campagne la veille,

avant la fin du jour. Comme il est naturel, il a passé prendre son aîné Eschine à domicile pour se rendre avec lui au banquet. Il a pu ainsi lui faire confidence de son amour et lui avouer ses projets désespérés (je rappelle que dans la pièce grecque il avait songé au suicide). Mis aussitôt au courant par Eschine, l'esclave Syrus avait conçu l'idée (368) d'un enlèvement qui aurait lieu au bénéfice du frère cadet, mais serait exécuté par l'aîné, de façon que la vérité restât cachée au père campagnard. C'est Syrus, par conséquent, qui avait dû armer convenablement l'escorte envoyée au-devant d'Eschine, l'outiller pour briser une porte, et, suivant toute apparence, la renforcer en nombre ; car la tâche véritable de l'escorte n'était plus d'éclairer et de ramener des convives pacifiques, mais bien d'enlever de vive force l'esclave du marchand de femmes.

Le maître de la maison, père adoptif d'Eschine, est probablement sorti (je reviendrai là-dessus, p. 10) ; il n'est pas mis au courant du complot (368) ; il ne connaît que l'envoi de l'escorte (27), probablement pour l'avoir ordonné lui-même ; il sait aussi le nom d'un des esclaves qui en font partie (26). Quant au jeune frère, pour qui s'accomplira l'enlèvement, il y a chance qu'on ne le tienne pas en dehors de la combinaison qui va assurer son bonheur ; il y a chance aussi qu'on lui en réserve la surprise ; sur ce point incertain, la pièce ne fournit aucun renseignement.

Les jeunes gens ayant banqueté le soir, la pièce commence le lendemain matin. L'enlèvement a eu lieu dans l'intervalle, et depuis assez longtemps, car le père campagnard, arrivant de la banlieue (92), a eu le temps de l'apprendre (90) par la rumeur publique (92-93). La rumeur publique, naturellement, a aussi porté l'événement jusqu'à la Place, où tous les valets de la ville se rencontrent et échangent des commérages en venant faire leur marché, soit pour le *prandium*, soit pour les deux repas de la journée. C'est là que l'esclave Géta, qui d'après l'adaptation latine se prétend témoin oculaire (voir plus haut, p. 2), a appris par des bouches tierces ce qu'il prend pour une infidélité à sa jeune maîtresse. Pour être sûr de la nouvelle, il a forcément dû faire une petite enquête, ce qui explique qu'il rentre de la Place à domicile avec un certain retard (291), bien qu'il fasse toute diligence pour aviser la mère au plus tôt (305, 319). Il est en effet représenté comme un serviteur dévoué et consciencieux (480). Au lieu du stupide *hisce oculis ego met uidi* que Térence lui prête, il devait, dans l'original, dire comment il s'était assuré qu'il n'y avait pas erreur :

A la représentation de la pièce latine, le spectateur devait s'imaginer que l'enlèvement était tout récent et qu'il en voyait même le dernier épisode, car le marchand de femmes arrive sur la scène avec la fille qui lui a été prise; il continue de la disputer à ses ravisseurs en appelant au secours (155), et même en essayant la force (158, 168); le lecteur moderne, lui aussi, s'y trompe nécessairement s'il ne réfléchit pas, et se perd en incertitudes s'il veut réfléchir. En réalité, rien n'est plus absurde; si fille, maître et ravisseurs arrivent directement de la maison où l'enlèvement a eu lieu, le bruit de l'aventure n'a pas encore eu le temps de se répandre ni à la Place, ni dans un quartier excentrique, comme celui où le père campagnard a été renseigné en arrivant en ville (*aduenienti* 92). Les badauds devraient faire cortège aux arrivants, afin de voir la suite, et non pas rester en arrière pour narrer à des tiers les incidents passés.

La scène des *Adelphes* latins, telle qu'elle est, serait pour nous d'une obscurité inextricable, si Térence lui-même ne nous révélait pas, dans le prologue, que c'est une scène des *Συναποθνήσκοντες* de Diphile, plaquée dans les *Ἀδελφοί* de Ménandre. Je rappelle qu'à mes yeux les *Adelphes* sont une des plus anciennes pièces de Térence. Non assagi encore par les critiques de Luscus, il s'imaginait qu'un drame peut se mêler à un autre comme l'eau se mêle au vin.

Dans la scène grecque, on peut tenir pour sûr que les arrivants étaient les mêmes, Eschine avec son escorte, la fille, le marchand de femmes (le vers 199, dit par celui-ci, est bien de Ménandre et non plus de Diphile; voir Donat); mais on peut être assuré aussi qu'ils arrivaient sans lutte et sans bruit, et que par conséquent il n'y avait pas à songer à ce cortège de badauds dont il a été question tout à l'heure. Le marchand de femmes, ayant épuisé depuis longtemps ses moyens de résistance matérielle, accompagnait l'esclave enlevée avec une résignation forcée, à seule fin de réclamer sans violence la réparation pécuniaire qui lui est due et qu'on reconnaît l'être. L'essence d'une lutte violente est en effet de ne pouvoir se prolonger; le vaincu sent vite qu'il est vaincu, et cède à moins qu'il ne meure. « *Eschine a enfoncé une porte*, disait le père, à l'acte précédent et d'après la voix publique, *il a fait invasion dans la maison d'autrui, il a rossé le maître et ses gens jusqu'à la mort* » (88-90). Et le père s'est bien gardé d'ajouter, toujours d'après la

voix publique, ou plutôt n'a pu songer à ajouter : « Son adversaire a reçu de la Providence des renforts bien inattendus, mais sérieux ; il continue de batailler avec espoir, et après l'entr'acte vous le verrez vous-mêmes tenter encore la chance des combats. »

L'enlèvement proprement dit de la fille, il faut le bien comprendre en dépit du placage pris à Diphile, est tout autre chose que sa survenue sur la scène. Ce n'est pas de chez son maître que les ravisseurs l'amènent ; ils ont nécessairement commencé par l'emmener ailleurs et la mettre en sûreté ailleurs, en attendant que le lever du jour permit de la conduire enfin à destination. Avant de pouvoir apparaître aux yeux des spectateurs, elle a fait un stage de plusieurs heures dans un lieu que Térence ne nous désigne pas, et qu'il nous faut deviner, puisque sur tous les points il nous réduit à la divination.

Ce lieu, évidemment, c'est le local du banquet rituel auquel ont participé les deux jeunes gens. La jeune femme aussi a dû prendre part, sinon au banquet, du moins à la buverie qui l'a suivi. Au banquet même, sa présence paraît improbable. Qui sait, d'abord, si les affiliés avaient le droit d'introduire parmi eux une personne étrangère ? En tout cas, Eschine n'a pu entreprendre l'enlèvement qu'après l'arrivée de l'escorte sur laquelle il comptait. Les plats du banquet rituel desservis et les formalités religieuses accomplies, les convives sont redevenus de libres individus, ayant le droit de rester ou de se retirer, de rire et de boire à discrétion, d'amener des amis ou, à l'occasion, des maîtresses. Voilà le moment qu'Eschine a dû choisir pour exécuter son coup de main. Une fois dans la salle du συμπόσιον, la jeune femme s'est sentie en pleine sécurité, gardée contre son maître non seulement par son amant et la troupe de ses ravisseurs, mais par un groupe nombreux de jeunes convives, animés tous par la haine des marchands de femmes, par la gaîté de la fête et par la chaleur du vin. L'amant a peut-être demandé les dés, et, jetant les dés, tous deux peut-être ont, suivant l'usage, bu à leurs amours. En tout cas les valets les ont vus ensemble, les valets ont jase avec les gens du quartier. Et, la vérité s'étant vite déformée, des voisins ont pu raconter au père campagnard, ou lui laisser imaginer, une prétendue intervention de son jeune fils dans l'acte de violence accompli par l'ainé seul. — Le jeune, quand tous ont quitté le local du banquet, s'est par prudence séparé de sa maîtresse ; c'est ainsi qu'il rejoint son frère après un court délai, l'ayant suivi à distance.

A quelle heure l'imagination situera-t-elle l'enlèvement, lequel est nécessairement postérieur à l'arrivée de l'escorte et, semble-t-il, à l'achèvement du banquet proprement dit ? De préférence à la nuit noire. La porte du marchand de femmes était barricadée, et on l'aura enfoncée, soit aux dernières lueurs du crépuscule, soit à la lumière des torches.

A la lumière des torches aussi on eût pu rentrer sans bruit à la maison ; c'est ce qu'eût fait Eschine après un banquet sans incidents. C'était manifestement plus simple, mais alors l'action dramatique se fût déroulée la nuit, le marchand de femmes suivant les torches dans les rues et venant éveiller le père adoptif d'Eschine pour lui réclamer son dû. Une telle donnée était peu admissible pour le dramaturge ; Ménandre en a donc choisi une autre. La jeune femme est d'abord, comme cela a été exposé, conduite auprès de son amant ; si celui-ci ne se doute encore de rien, ce qui est possible, son bonheur est doublé par la surprise. — Ainsi disjointe de l'événement brutal, que Ménandre avait conçu comme extérieur à la pièce, l'action proprement dramatique, l'action psychologique va commencer avec la matinée. Par là le dramaturge devient maître de ses combinaisons ; par exemple, le père adoptif d'Eschine se trouvera être sorti quand entrera chez lui la jeune femme, et avant de sortir il aura eu tout un acte pour mettre les spectateurs au courant de la situation de famille.

On voit comme quoi Ménandre avait dérobé ce que j'appelle l'*acte brutal* aux yeux des spectateurs, et comme quoi Térence a été bien mal inspiré de leur faire voir la fin d'un autre acte brutal d'après Diphile. Mais ici une réflexion s'impose : Pourquoi un acte brutal ? Eschine, qui bientôt se rendra à la Place pour désintéresser le marchand de femmes, et qui à aucun moment n'a manifesté la moindre intention de le frustrer, n'aurait-il pas dû lui acheter à l'amiable la fille désirée par son jeune frère ? C'eût été simple et ç'eût été prudent, car, sans le scandale nocturne, rien n'aurait pu revenir aux oreilles du terrible père rural. Et non seulement le jeune frère pourrait jouir de ses amours avec sécurité, mais Eschine n'eût pas, en se donnant l'air d'aimer lui-même une courtisane, couru le grand danger de jeter l'alarme dans la maison d'une jeune femme qu'il a rendue mère, et qu'il aime de la plus extrême tendresse. En oubliant de rassurer d'avance sa future belle-mère, Eschine a commis envers lui-même une imprudence caractérisée,

qu'il comprend d'ailleurs plus loin et qu'il essaie de réparer après coup, mais une fois le mal fait (632). Un achat d'esclave fait à l'amiable était d'ailleurs facile à réaliser, pour peu que le père adoptif fût à la maison et pût soit payer le marchand de femmes le jour même, soit lui promettre l'argent pour le lendemain. L'achat à l'amiable aurait tout arrangé, sauf qu'il n'y aurait plus eu de sujet de drame, et que Ménandre, par conséquent, était tenu d'écarter une telle donnée à tout prix et de substituer un enlèvement par la force. Ménandre, donc, était logiquement conduit à supposer l'absence du père adoptif. Celui-ci, de toute nécessité, devait être censé sorti (cela a déjà été dit plus haut), quand le frère aîné a reçu du jeune la confiance de sa passion et de ses idées sinistres, et que l'esclave a proposé le projet d'enlèvement avec effraction. Eschine est parti pour le banquet sans revoir son père adoptif; celui-ci donc ignore si le jeune homme annonçait l'intention de ne rentrer qu'au jour.

Ainsi devaient se présenter les choses au moins dans la pensée intime du dramaturge; peut-être, d'un mot, le dramaturge l'avait-il dit clairement ou laissé du moins entendre aux spectateurs; cela valait certainement mieux, quoique la précaution ne fût pas rigoureusement indispensable. Il n'y a aucune trace d'une telle indication dans l'adaptation latine; je crains bien qu'il n'y ait là un grief de plus contre le sans-gêne de Térence à l'égard de son modèle.

Grief et incertain et en soi plutôt léger; mais il est grave d'avoir fait disparaître, sans le remplacer par une équivalence quelconque, tout ce qui était un élément d'enchaînement, de logique et d'ordre. Au lecteur de Térence (c'était pis encore pour le spectateur romain, qui ne pouvait ni prendre le temps de réfléchir ni se reporter en arrière), toute chronologie est interdite.

Bien mieux, il n'y a plus de chronologie même pour le comique latin, qui, en ôtant tous les jalons, s'est voué à se perdre lui-même dans son propre drame. On a vu qu'il s'accommode de situer les événements à rebours. Tel le cinéma, quand il fait voir un baigneur dépiquant une tête. Seulement l'opérateur du cinéma plaisante; Térence est un naïf qui a renoncé à la pensée. Jamais sa réflexion ne s'emploie à comprendre les faits qu'il met en scène; jamais son imagination ne s'exerce à regarder au delà du théâtre pour y coordonner l'invisible.

C'est à notre imagination à nous, — à elle seule, puisqu'il le

faut, — de revivre ce qu'avait dû vivre l'imagination de Ménandre, la nuit de l'enlèvement.

Louis HAVET.

Le présent article serait incomplet si l'on n'y joignait une petite remarque accessoire. — Au v. 154, le père adoptif d'Eschine se propose de le joindre à la Place, où Eschine pourrait être (*homine n conuenire, si apud forum est*). C'est là une hypothèse gratuitement déraisonnable ; l'escorte d'Eschine n'étant pas rentrée, on doit présumer que lui-même et l'escorte sont retenus en un lieu tiers pour une même cause. Ce qui était sensé était ceci : Je ne puis attendre Eschine et je pars pour la Place ; *je compte qu'il finira toujours par m'y rejoindre*. Et c'est ainsi que les choses ont pu être présentées dans Ménandre.

P.-S. — Térence a modifié le projet de suicide du jeune Ctésiphon (p. 4 et 6) ; il ne s'est pas aperçu qu'une allusion à ce projet subsiste au vers 261 : *illius opera* (ou plutôt *ope*) *nunc uiuo*.

SYNONYMES - LATINS

Les études de synonymie offrent un intérêt particulier dans une langue qui comme le latin a accumulé pendant des siècles de littérature un matériel composite de formes et de mots ; la définition et la répartition des doublets sémantiques peuvent aider à mettre de l'ordre dans le chaos de ce vocabulaire surchargé, à mieux apprécier les ressources de la langue et le style des écrivains.

I

Le principal défaut des études de ce genre, c'est de prétendre dans chaque cas particulier donner une définition adéquate du sens d'un mot, en prenant le mot comme un bloc, comme une unité d'expression répondant à une unité de concept. Peut-on définir le sens d'un mot ? Les dictionnaires, qui la tentent, sont obligés, pour être exacts et complets, de multiplier les définitions, de les restreindre, de les étendre, de les corriger jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de la définition initiale.

Établir le sens fondamental d'un mot et s'en servir comme d'une commune mesure pour définir les sens accessoires, entraîne le plus souvent à méconnaître l'évolution sémantique et la psychologie du sujet parlant, et conduit en tout cas à des subtilités inextricables ; ainsi quand pour départager *quisquam* et *quispiam*, on en vient à dire que le premier « convient aux cas où l'énoncé s'accompagne d'un doute, tandis que le second s'emploie quand il s'agit d'un objet non réel, imaginé à titre d'exemple » ! (B. Linderbauer, *Blätter für Bayer. Gymn.*, L, p. 4.)

Cette erreur ne fait que s'aggraver si l'on prétend fonder le sens du mot sur l'étymologie vraie ou fausse ; ainsi lorsqu'on veut voir dans *flumen* l'idée d'« écoulement » et dans *amnis*, rapporté à *agere*,

l'idée d'« entraînement » (Barrault, *Traité des synonymes de la langue latine*); *gelidus* signifie « frais » et répond pour le sens à *frigus* = « la fraîcheur », tandis que c'est *frigidus* = « froid, glacé » qui répond à *gelu*. Le sens étymologique agit peu, sauf dans la langue littéraire et savante, pour fixer le sens du mot.

Sans doute il n'est pas exclu qu'une notion fondamentale soit attachée à un mot donné : « frapper » signifie, comme l'indique le Dictionnaire de Hatzfeld et Darmsteter, « donner un ou plusieurs coups isolés » (frapper quelqu'un au visage), et « battre » = « donner des coups répétés, un ensemble de coups » (battre un enfant). Mais le plus souvent le mot s'évade de cette signification fondamentale pour prendre des acceptions nouvelles (des yeux « battus », une boisson « frappée »...), sans qu'il y ait, du moins dans la conscience du sujet parlant, un rapport, un lien entre ces acceptions diverses, et chacune d'elles peut servir de point de départ à une extension nouvelle sans que jamais l'esprit songe à se référer à un sens premier, fondamental. Un mot peut s'étendre ainsi sur des aires de signification multiples; il y a synonymie lorsque, partis de deux significations différentes, deux mots se rencontrent sur une même aire.

Ainsi, le sens courant de *appellare* est « interpellier », celui de *uocare* « appeler pour faire venir », celui de *nominare* « désigner, mentionner »; trois sens nettement distincts, trois aires de signification. Mais voici que les trois mots se rencontrent sur une aire commune : César *B.G.* V, 21 *oppidum... Britanni uocant cum siluas... uallo atque fossa munierunt*; I, 16 *qui summo magistratui praeerat, quem uergobretum appellant* Haedui; VII, 73 *taleae... infodiebantur... quas stimulos nominabant*. Ici il serait vain de chercher à établir des différences de sens, si nuancées soient-elles; sur un point du domaine de chacun de ces trois mots, il y a synonymie parfaite, et dans les trois phrases citées les verbes sont exactement interchangeables.

C'est là un cas simple. Mais souvent la synonymie se résout en un enchevêtrement extraordinaire de sens, de valeurs, d'emplois.

Soient les synonymes approximatifs *timeo*, *metuo*, *uerere*. La méthode qui consiste à définir le sens propre de chacun d'eux conduit à distinguer péniblement des nuances (*metuere* = le fait de craindre, *timere* = le sentiment de peur qui en résulte, *uereri* = la crainte fondée sur un scrupule moral) qu'il faut négliger l'instant

d'après pour rendre comptē de certains emplois (cf. B. Linderbauer, *Studien zur lateinischen Synonymik*, Progr. Metten 1903, p. 35 et suiv.). Dans un lexique comme celui de César, les faits se présentent de la manière suivante :

1° *metuo* n'est pas attesté, *timeo* et *uereor* le sont chacun une quarantaine de fois ; donc, pour César *metuo* ne répond pas à l'expression d'une nuance indispensable.

2° à *timeo* est réservé l'emploi absolu sans complément ($\frac{1}{4}$ environ des exemples).

3° à *uereor* est réservée la construction avec *ne* ; un seul exemple pour *timeo* : B.C. III, 44 ; $\frac{3}{5}$ des exemples pour *uereor*.

4° à *uereor* est réservée presque exclusivement la construction participiale. Le nominatif du participe étant usuel pour les déponents, rare pour les verbes actifs (cf. J. Marouzeau, *Le participe présent latin à l'époque républicaine*), *ueritus* apparaît comme le substitut commode de *timens*. Sur un total d'exemples à peu près équivalents, *timens* n'est attesté que 8 fois, tandis que *ueritus* l'est 24 fois, et ces 24 exemples entrent pour $\frac{2}{3}$ dans le chiffre total des exemples de *uereor*.

Ainsi les considérations d'emploi, de syntaxe, de forme, jouent un rôle prépondérant dans la répartition des synonymes. Il est bon d'y appliquer d'abord son attention et de débayer ainsi le terrain pour ainsi dire, afin de pouvoir ensuite délimiter avec précision les aires de signification, et définir proprement le sens du mot.

II

Mais ce ne sont pas les seules considérations à retenir. Une des différences les plus notables entre synonymes est la différence d'âge. De trois termes synonymes, l'un peut être vieilli (fr. *encore que*), l'autre usuel (*bien que*), un troisième en formation (*malgré que*). Une distinction de ce genre, évidente quand il s'agit de notre langue maternelle, est presque toujours obscurcie dans une langue morte. Si nous pouvons établir une chronologie entre *oppido* vieilli, *ualde* usuel, et *uehementer* récent, c'est que Quintilien déclare expressément le premier désuet, que Cicéron adopte le second, tandis que le troisième est propre au vulgarisant Vitruve. Les relevés lexicographiques nous font entrevoir que si César préfère *circum* à *circa*, *propterea quod* à *ideo quod*, *fortasse* à *forsan*, c'est qu'il voit dans les

termes de la seconde série des néologismes (*circa* date de Cicéron, *ideo quod* de la Rhétorique à Herennius, *forsan* de Lucrèce...).

Mais souvent la différence d'âge ne se révèle pas immédiatement comme telle. Elle se traduit aussi par des différences d'emploi et de ton.

Les deux négations *haud* et *non* semblent au premier abord exactement contemporaines : Virgile dit indifféremment *Aen.* I, 630 *non ignara* mali, et IV, 508 *haud ignara* futuri. Mais la comparaison de tous les exemples attestés montre que *non* est la négation vivante, et que *haud* n'est qu'une survivance.

Certains auteurs ignorent *haud* (Varron, l'auteur de la *Rhétorique* à Herennius, Vitruve) ; Cicéron ne l'admet pas dans ses ouvrages de jeunesse, ni Horace dans les Odes, ni Ovide hors des Métamorphoses ; la plupart ne l'emploient que sporadiquement : César, Nepos, Catulle, Tibulle, Quintilien, n'en ont chacun que un ou deux exemples ; il n'est un peu fréquent que d'une part chez les auteurs anciens, d'autre part chez les archaïsants, Salluste, Lucrèce, Virgile, et à l'époque impériale chez les rénovateurs de la langue, Tite-Live, Tacite et leurs imitateurs. On peut donc dire que *haud* tend à sortir de l'usage à la fin de l'époque républicaine.

En second lieu, *haud* est exclu de certains emplois ; très rare comme négation de phrase, il entre surtout dans la composition de formules fixées : *haud dubie*, *haud facile*, *haud aliter*, *haud multum*, *haud procul*, *haud ita*, *haudquaquam*, *haud secus*..., et surtout *haud scio an*, qui fournit à lui seul une part notable des exemples attestés.

Emploi limité à certains auteurs, à certains textes, à certaines constructions, ce sont les traits qui signalent d'ordinaire les mots désuets : *haud* est un synonyme vieilli de *non*.

C'est là un principe de répartition plus fréquent peut-être en latin qu'en aucune autre langue, car il en est peu où les écrivains aient mis autant de soin et d'obstination à faire durer les formes moribondes et à ne rien perdre du matériel de leurs devanciers. Un mot comme *absque*, caduc dès l'époque de Plaute et conservé seulement dans des formules, a beau disparaître de l'usage à l'époque classique (il n'est attesté que par deux exemples peu sûrs de Cicéron et de Quintilien) ; les écrivains du II^e siècle le feront pourtant revivre à côté de son synonyme *sine*. Si *absque*, mot inexpressif, a pu se maintenir ainsi, à plus forte raison *haud* devait-il survivre, grâce à une valeur spéciale que lui donnent les meilleurs écrivains : *haud*, comme on va le voir, a servi de doublet intensif à *non*.

III

On sait que pour certaines catégories de mots le renouvellement du vocabulaire se fait par la recherche du terme expressif (cf. A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, *Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1915 ; J. Marouzeau, *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, *Mém. de la Soc. de Ling.*, XX). C'est à cette tendance qu'il faut attribuer la surabondance de synonymes pour exprimer des notions intensives : lat. *oppido*, *impendio*, *multum*, *bene*, *sane*, *ualde* ; — *modo*, *solum*, *tantum*, *tantummodo*, *solummodo* ; — *saepe*, *frequenter*, *saepe numero* ; — *eo*, *ideo*, *idcirco*... ; Cicéron (*De Orat.* III, 101) donne *belle* et *festive* comme les doublets intensifs de *bene* et *praeclare*. La recherche de l'expressivité est sans doute pour beaucoup dans la concurrence que se font entre eux des mots tels que *beatus*, *felix*, *fortunatus*¹ ; *uetus*, *antiquus*, *priscus*, *pristinus*...² Quand Cicéron dans sa correspondance invoque l'ancienneté de ses relations d'hospitalité, il se sert habituellement du qualificatif *uetus* : *Ad fam.* XIII, 19, 1 cum Lydone... est mihi hospitium *uetus*. S'il veut insister, il a recours à une formation de superlatif : XIII, 59 cum eo... *familiaritas est peruetus*, mais plus volontiers encore à des synonymes moins usuels dans cette acception : XIII, 35 C. Anianus... *antiquus* est hospes meus ; 34 *avutum* mihi hospitium est cum Lydone. Même si les significations ne se recouvrent pas exactement, l'écrivain se plaît à substituer au mot propre un équivalent approximatif qui a l'avantage de renouveler l'expression.

Mais comme il faut admettre cependant que la préférence donnée à tel synonyme, quand il s'agit de notions complexes, peut être due au désir d'exprimer une nuance subtile qui nous échappe, il est recommandable de considérer d'abord des mots élémentaires, peu susceptibles d'exprimer des nuances. C'est le cas pour *haud* et *non*, dont le premier apparaît nettement comme un doublet intensif du second.

Le fait est particulièrement clair en latin ancien, à une époque où

1. Cf. Virgile : *Georg.* II, 458 *O fortunatos nimium, sua si bona norint... Aen.* I, 94 *O terque quaterque beati*, quis ante ora patrum... *Georg.* II, 490 *Felix* qui potuit rerum cognoscere causas !

2. Cf. Cicéron : *Ep. ad Fam.* V, 20, 1 si ius *uetus* et mos *antiquus*..., si consuetudo *pristina* maneret.

haud a encore toute sa vitalité. Chez les comiques, *haud* est souvent joint à des adverbes intensifs comme *sane* : Pl., *Trin.* 625 *hau sane* euscheme astiterunt ; Tér., *Ad.* 783 commissatorem *haud sane* commodum (près de 70 ex. dans les relevés de H. Planer, *De haud et haudquaquam negationum usu apud scriptores latinos*, Diss. Iena, p. 63) ; comme *hercle* : *Pseud.* 1222 *hercle* te *hau* sinam moriri, *Most.* 798 *hercle* *haut* opinor ; *quidem* : *Pseud.* 654 huc *quidem* *hercle* *haut* ibis intro, *Merc.* 512, *Hec.* 232 *haud* *equidem* dico... Il renforce une négation antérieure : *Bacch.* 1037 *neque* ego *haut* committam ut... ; il est accompagné d'une formule de serment : *Hec.* 258 *ita me di ament*, *haut* tibi hoc concedo. Il traduit une mise en demeure, un défi : *Hec.* 590 *haud* facies ! une protestation : *Heaut.* 416 *haud* faciam ! Enfin il exprime presque toujours une dénégation, avec la valeur de « je vous assure, je prétends que... ne pas ; ne croyez pas que je... » ; ainsi dans les formules *haud* *ueror*, *haud* *ignoro*, *haud* *dubito*, etc. C'est le cas, en particulier, lorsqu'on le joint à un mot de sens négatif pour constituer une litote : *haud* *difficilis*, *dispar*, *dissimilis*, *ignarus*, *ignotus*, *ignobilis*, *ignavus*, *immeritus*, *impar*, *indignus*, *ingratus*, *iniustus*, *inscius*, etc. (cf. W. Pfeiffer, *Quibus legibus non et haud particulae apud poetas Romanos... positae sint*, Diss. Marburg 1908, p. 8).

IV

Outre cette différence d'intensité, il peut y avoir encore entre doublets sémantiques une différence de « qualité ». M. Ch. Bally a montré (*Traité de stylistique française* et *La vie du langage*) que le mot a un contenu affectif autant qu'intellectuel. Quand nous disons d'une part « la muse tragique », d'autre part « un tragique accident », l'épithète est dans le premier cas un terme technique, d'ordre intellectuel, dans le second cas elle est d'ordre émotif. Cette distinction peut être un principe de répartition des synonymes.

Le concept de « noir » s'accompagne assez naturellement d'une impression défavorable, qui est seule retenue dans les emplois figurés : une humeur *noire*, de *noirs* desseins. A cette acception répond le latin *ater*, tandis que *niger* est réservé à l'emploi physique et désigne, sans plus, la couleur noire. La distinction n'est pas ancienne, ainsi qu'en témoignent des mots comme *olusatrum*, *atra-*

mentum, l'expression proverbiale « *albus an ater* », et nombre d'exemples plautiniens. Mais à l'époque classique elle s'affirme ; Cicéron emploie *niger* quand il oppose le noir au blanc : *De Div.* II, 3, 9 *quae alba sint, quae nigra dicere* ; Virgile appelle *niger* le Galaesus (*Georg.* IV, 127), mais *ater* le Styx (I, 243) ; l'épithète est descriptive dans un cas, expressive dans l'autre ; il dit *nigra amurca* (I, 194), *limus niger* (IV, 478), *nigra terra* (II, 203), *nigra harena* (IV, 291), quand il s'agit d'une description physique ; mais dans un récit pathétique le sang répandu est appelé *ater sanguis* (III, 221, 507).

Il y a un rapport analogue entre *albus* et *candidus* ; *albus* ne désigne que la couleur, *candidus* rend l'impression agréable qu'elle fait sur nous ; *rotundus* n'indique que la forme arrondie, *teres* suggère l'idée de perfection qui s'y attache ; *gelidus*, par rapport à *frigidus*, signifie « agréablement froid », *lumen*, par rapport à *lux*, « la bien-faisante lumière », etc.

V

Il peut y avoir enfin entre synonymes une différence de « ton ».

On est habitué à opposer dans le vocabulaire latin les mots d'allure littéraire aux mots de la langue courante. La distinction est essentielle, mais en l'appliquant le plus souvent à des termes de sens complexe, à des mots intéressants (abstraits, composés, diminutifs, itératifs...), on risque d'attribuer au mot la qualité qui appartient à l'idée. Ici encore il est recommandable de s'en tenir d'abord à l'examen de mots peu significatifs, termes de rapport, mots accessoires, qui, tout comme les termes les plus expressifs, peuvent avoir une qualité, une couleur, une valeur stylistique : en français *quand*, *quoique*, à côté de, du côté de... sont moins « distingués » que leurs synonymes *lorsque*, *bien que*, *près de*, *vers*... On peut faire des distinctions analogues en latin : *quia* est plus vulgaire que *quod*, *quoad* que *donec*, etc. (cf. *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, p. 86 et suiv.).

César dit toujours *non modo* (ou *solum*)... *sed etiam*, et jamais *non tantum*, tandis que ses continuateurs préférèrent la dernière formule aux deux autres. Il ignore *sati*, *quomodo* et *quanquam*, qui est 4 fois dans le seul livre VIII du *De Bello Gallico* ; il emploie exclusivement *fortasse*, et ses continuateurs *forsan* ou *forsitan* ; il ne

connaît ni *idcirco quod* ni *ideo quod*, qui est 6 fois dans le seul *Bellum Alexandrinum*; il préfère *priusquam* à *antequam* et *posteaquam* à *postquam*, tandis que ses continuateurs marquent une préférence inverse; il sacrifie *quia* à *quod*, *uersum* à *uersus*, etc.

C'est qu'il y a entre ces synonymes une différence de ton. Cicéron non plus n'emploie pas *satiùs* dans ses ouvrages de style soutenu; *quomodo* est de la langue de la conversation (Pétr., *Sat.* 38 *solebat sic cenare quomodo rex*); *quia* est la conjonction causale favorite des comiques, et de Plaute (proportion de *quia* à *quod*: 22 > 1) bien plus que de Térence (3 > 1); *non tantum* est très rare chez Cicéron, et n'est pas dans Salluste, *uersum* n'est pas cicéronien...

Plus peut-être que des mots de signification notable, ce sont ces mots peu significatifs et souvent répétés qui finissent par donner à la langue son aspect, sa physionomie, et sont susceptibles de révéler au lecteur averti de la valeur des synonymes la qualité du style.

VI

Il est un autre principe de répartition des synonymes qu'on néglige encore plus souvent en latin.

La langue littéraire que nous étudions est un composé artificiel, élaboré au cours des deux derniers siècles de la République par des écrivains qui parlaient une même langue commune, mais qui, rarement Romains de naissance, apportaient à Rome des habitudes de parler provinciales, des mots de chez eux, des éléments de leur *peregrinitas*. C'est un défaut que Cicéron signale expressément (*Brut.* 74, 258 : *confluxerunt... in hanc urbem multi inquinate loquentes ex diuersis locis*), en particulier chez des écrivains comme Accius et Pacuvius, tandis qu'il loue chez César la qualité inverse, le purisme qui distingue un citoyen de Rome, « *hanc elegantiam uerborum latinorum, quae etiamsi orator non sis et sis ingenuus ciuis Romanus tamen necessaria est* » (*ibid.* 261), ce qui s'appelle proprement *urbanitas* : « *illa... urbanitas in qua nihil... agreste... nihil peregrinum neque sensu neque uerbis... possit deprehendi* » (Quintil. VI, 3, 107).

Quelle est dans le vocabulaire d'un écrivain la part de cet appoint personnel ? Dans quelle mesure peut-on dire par exemple que le vocabulaire de César est un vocabulaire romain ?

Cicéron cherchait déjà l'explication du purisme-césarien (mira ele-

gantia sermonis) dans ce qu'il appelle « *domestica consuetudo* » (*Brut.* 252). Ne serait-ce pas un moyen d'expliquer le caractère étrangement exclusif de ce vocabulaire ? Nous savons par exemple que *quando*, que César n'emploie pas comme conjonction, est un provincialisme : « *quando... pro cum ponere Formianos et Fundanos ait Varro* » (Charisius, p. 111, 23 K.) ; *quamuis, igitur*, qu'il ignore, ne sont pas non plus chez Térence, qui écrivait aussi la langue des lettrés de la capitale. Si César emploie comme postposition *causa* (150 ex.) et non *gratia* (2 ex.), tandis que l'auteur du *Bellum Africanum* ne connaît guère que *gratia* (16 ex. pour 1 de *causa*), ce n'est pas qu'il y ait entre les deux synonymes une différence de ton, car *gratia* ne se trouve pas chez un vulgarisant comme Vitruve ; il faut recourir à une autre explication. Et si César préfère *inquit* à *ait*, *possum* et *non possum* à *queo* et *nequeo*, *timeo* ou *uereor* à *metuo*, *uoco* ou *appello* à *nomino*, *flumen* à *fluuus*, au point que la seconde série de ces synonymes est presque sans exemple chez lui, on peut se demander si ceux de la première série ne sont pas représentatifs du parler de Rome.

Encore faut-il tenir compte, dans l'explication de faits de ce genre, d'habitudes personnelles de l'écrivain ; chacun de nous a en parlant ses préférences, ses manies : tel dit « ainsi » qui ne dit pas « par exemple » ; certains préfèrent « en raison de » à « à cause de », « afin de » à « pour », ou inversement, sans avoir conscience des motifs qui ont une fois pour toutes déterminé son choix ; sans doute les particularités que nous révèlent les lexiques des auteurs latins ne comportent souvent pas d'autre explication ; il est bon d'en être averti pour ne pas se croire obligé d'avoir recours dans tous les cas à une interprétation sémantique.

Du reste en multipliant ainsi les possibilités d'interprétation il ne saurait être question dans chaque cas donné de substituer une explication aux autres et de s'en contenter. En général plusieurs sont valables à la fois : « point » est en français par rapport à « pas » une négation vieillie, mais c'est aussi un synonyme intensif, qui dans certains cas sert à nier plus fortement ; c'est en même temps un substitut littéraire, qu'on emploie en écrivant plus qu'en parlant ; c'est enfin la forme que certains emploient, que d'autres ignorent, par simple habitude, et sans raison apparente. « Sembler » est un substitut tant soi peu littéraire de « paraître », mais il s'en distingue

aussi par l'emploi (paraître est fixé dans la formule : il paraît que), par la construction (on peut dire : il m'a paru, mais on ne dit que : il me semble), etc.

La différence entre deux synonymes n'est pas une chose simple, réductible à une formule, c'est une résultante à peine définissable de toutes sortes de différences particulières qu'on peut à la rigueur saisir et isoler par l'analyse, mais sans perdre de vue qu'en réalité elles se trouvent d'ordinaire réunies et confondues.

En tout cas la plus grave faute de méthode qu'on puisse commettre, c'est de négliger au profit d'une seule considération, celle du sens, les principes d'explication qui viennent d'être invoqués ici. Si l'on doit songer, surtout dans une langue littéraire et dans une langue morte, à distinguer les synonymes d'après leur sens, c'est en dernier lieu seulement, et après qu'on a reconnu leurs autres qualités : âge, origine, particularités de construction, valeur intensive ou expressive, intellectuelle ou affective, degré de distinction ou de vulgarité... La méthode traditionnelle nous habitue à ne voir dans le vocabulaire latin qu'une collection de termes sans relief, sans couleur, sans physionomie, intellectualisés si l'on peut dire ; il faut élargir et renouveler cette méthode si nous voulons rendre aux mots avec leur personnalité un peu de la vie dont ils nous paraissent privés dans les textes.

J. MAROUZEAU.

UN ÉLOGE LATIN
DE
MELLIN DE SAINT-GELAIS

Le document qu'on va trouver ici n'est pas seulement un bon exemple de prose humaniste; c'est une contribution toute nouvelle à la biographie de Mellin de Saint-Gelais. Mais son intérêt principal me paraît être ce qu'il ajoute au dossier d'une petite question d'histoire littéraire, récemment débattue et qui se rapporte aux débuts de la Pléiade ¹.

L'auteur de cet éloge, dans la manière de Paul Jove, qu'on peut dater de la fin de 1558 (le poète favori du roi Henri II étant mort au mois d'octobre), n'est autre que ce Pierre de Paschal, « gentilhomme du bas país de Languedoc », à qui Ronsard a dédié le *Bocage* et tant de vers de ses premiers recueils, que Du Bellay honore de six sonnets des *Regrets* et qui, mêlé au mouvement poétique du temps, recueillant les louanges et les hommages de tous les rimeurs, leur a dû une notoriété qui nous étonne aujourd'hui. Cette renommée éphémère et l'appui donné par les poètes à ses prétentions d'écrivain cicéronien lui valurent même des fonctions honorables et bien rétribuées, celles d'historiographe de France. Une fois nanti et bien en cour, Paschal ne se pressa pas de s'acquitter des devoirs de sa charge : « Il en tiroit, dit Brantôme, une bonne pension tous les ans, de douze à quinze cens livres par an, et promettoit un' histoire de nostre temps la nompareille du monde; si bien que j'ay veu noz roys et noz princes, et M. le Cardinal [de Lorraine], pour cela faire grand cas de luy; et luy faisoit la bonne mine ². » Brantôme suppose qu'on n'aurait jamais rien vu paraître de lui. A la vérité, ses manuscrits,

1. Voir l'étude sur *Un humaniste ami de Ronsard. Pierre de Paschal, historiographe de France*, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 33, 243 et 362.

2. Brantôme, éd. Lalanne, t. II, p. 283.

qui nous restent, témoignent qu'il avait composé une bonne partie de l'histoire du règne de Henri II; et il l'eût achevée sans doute, si la mort de son maître et une brouille retentissante avec ses anciens amis ne lui avaient procuré une sorte de disgrâce, qui lui fit quitter Paris pour Toulouse, où il mourut le 15 février 1565.

Paschal s'était introduit dans le cercle de la Brigade et dans l'intimité de Ronsard et de ses compagnons, en promettant à tous de travailler à leur gloire, comme ils travailleraient à la sienne. Il leur offrait de mettre à leur service sa plume cicéronienne, formée par les meilleurs modèles de l'Italie, où il avait séjourné. Il devait se faire ainsi l'introducteur de la jeune école auprès de l'Europe lettrée, et ce fut une grande déception, lorsqu'on s'aperçut que le trop subtil personnage n'avait aucune intention de tenir ses promesses. Il y eut, parmi les poètes, une levée de boucliers contre « ce bel abuseur de Paschal ». Leur ami Adrien Turnèbe se chargea de conduire la bande, et la satire en vers qu'il publia à cette occasion (*De noua captandae utilitatis e litteris ratione epistola*) fut aussitôt traduite par Du Bellay. Ronsard, frustré de l'éloge attendu depuis si longtemps et que tant de dédicaces payaient d'avance, eut l'idée d'une vengeance raffinée : il composa dans la langue habituelle au coupable un éloge satirique extrêmement vif et amusant, qui circula en manuscrit, fut traduit en français par Estienne Pasquier, et contribua fortement à discréditer le trompeur. Ce curieux ouvrage, ainsi que la traduction de Pasquier, étaient perdus ; j'ai eu la fortune d'en retrouver l'original à la bibliothèque de Munich et on en lira le texte commenté dans *Ronsard et l'Humanisme*.

Comment Pierre de Paschal avait-il conçu l'ouvrage laudatif où nos jeunes poètes de Paris attendaient une large place, et quel titre devait-il lui donner ? Nous l'apprenons assez bien de Ronsard lui-même dans l'ouvrage inédit qui vient d'être mentionné : « Sic Paschasius, cum ab historia scribenda, ne incepta quidem, manum reuocasset, Illustrium Virorum (quos sua imperitia obscuros reddit) Imagines et Elogia non tam scribere aggressus est, quam de Pauli illius Iouii Elogiis sibi elogiorum centones istos conficere; et ad hanc fraudem non furiose profecto sed ingeniose commentatur, quam si libet paucis detegam. » On peut tirer de ce texte, contrairement à ce que laissait croire la correspondance de Pasquier¹, que Paschal

1. *Les Œuvres d'Est. Pasquier*, Amsterdam, 1723, t. II, col. 23 et 238.

avait fini par mettre sous les yeux de ses familiers quelque spécimen de ces fameux *Elogia* si souvent annoncés. L'éloge de Mellin de Saint-Gelais atteste, en effet, que le travail fut commencé. L'imitation de Paul Jove y est assez frappante pour justifier les appréciations de Ronsard ; mais aussi plus d'un détail a pu choquer le poète, dont l'orgueil fut si ombrageux, notamment la façon dont l'humaniste languedocien fait allusion à sa querelle fameuse avec Mellin.

Le manuscrit de l'opuscule a été recueilli par les frères Dupuy, parmi de nombreuses notices biographiques de divers genres ; il figure au volume 348 de leur collection, fol. 8-9. Ces quatre pages sont de la belle écriture de Paschal lui-même qui nous est connue par d'autres manuscrits¹. J'en respecte donc les détails orthographiques, en mettant en italique les mots qui paraissent soulignés de première main.

MELLINUS Sangelasius Octauui Sangelasii, antiqua familia orti, satu et mulieris item nobilis conceptu generatus editusque fuit. In Gallia prima aetate liberaliter educatus in Italiam, ut ibi ius ciuile perdisceret, annos vndeiginti natus, est perfectus. Quod cum diffusum et dissipatum animaduerneret eiusque interpretes interpretibus egere videret, politulus adolescens tanta vel scientiae illius confusione vel interpretum insulsiatate deterritus, ad Musas mansuetiores (quarum in sinum eius voluntas atque studium a primo tempore aetatis eum contulerat) sese retulit et ad philosophos totum conuertit. Praedicta natalitia, homo in omnibus Astrologiae partibus versatus, ut probauit, sic alia praedicendi omnia genera repudiavit.

Libellum *de fato* soluta oratione composuit, quem postea quispiam *sine nomine* edendum curauit inuitoque autore in manus hominum libellus ille, sicuti permulta alia eius scripta, peruenit. Omnes Latinos poetas diligenter euoluit, versusque quamplurimos variis modis atque numeris illorum imitatione *latine scripsit*. Gallice omnium in Gallia *primus* amatorios et omnis generis innumeros, ornatissimos et optimos fudit, *ac poetae melici* nomen, summa omnium approbatione, obtinuit. Fidibus praeclare homo musicorum perstudiosus, cecinit idque, ut caetera omnia singulari quadam cum dignitate ac venustate fecit.

Quibus virtutibus magnus ille *Franciscus* Rex, Musarum pater, permotus eum ad se vocari iussit, Fontibleianae illius amplissimae bibliothecae *magistrum* praefecit, et multum breui non solum apud Regem, sed apud omnes etiam principes, gratia valuit, quae plus plusque aliis (qua erat naturae bonitate) quam sibi ipsi profuit.

Mortuo Francisco, optimo eum loco *Henricus* habuit, et magnis eundem semper, virtutis gratia, honoribus affecit. Si qui erant in Regia ludi paratissimi magnificentissimique apparandi, si quid amatorie, si quid facete et urbane, si quid acute

1. Pierre Dupuy a noté sur le ms. : *P. Paschalis manu*. Cf. Léon Dorez, *Cat. de la coll. Dupuy*, t. I, p. 326.

arguteque erat scribendum, si quid tractandum ingeniose, ad Sangelasium tanquam ad Apollinem concurrebatur. Erant enim in eo celeres animi atque ingenii motus ad excogitandum saepe acuti, ad explicandum et ornandum vberimini. Eius etiam erat *acumen in reprehendis* aliorum scriptis (qua ex re aliquam habuit aliquando invidiam) plane solers.

In arido eiusdem et exangui corpore summum fuit robur. Ac cum esset extremo spiritu pene confectus eunique suspirantem *Lancelotus Carlaeus* Rhegiensis Antistes, singularis eius amicus, consolaretur moneretque ut aequo animo ex hac miserrima vita cederet, mortem migrationem in coelum esse, naturae necessitatem, laborum omnium ac miseriarum finem; respondit se illud tantum in vita didicisse ex eoque uno maxime, maximum tum fructum capere, sperare sese et plane confidere, morte obita, in perpetua securitate fore. Hoc item scire hic nihil stabile et firmum, sed rursus fragilia omnia et caduca relinquere. Neque tam suae quam communis omnium hominum conditionis misereri. Se apud Diuinum numen cum multis aliis de rebus, tum quod inania tam multa, tamque mollia condiderit poemata, grauiter offendisse ac eius rei recordatione non mortis appropinquantis et iam iam impendentis terrore ingemuisse. Illum ut omnia huius generis comburenda curaret, si se Manesque suos amaret etiam atque etiam rogare.

Eodem hoc die cum febris ipse iactaretur, veteris suae consuetudinis obliuisci non potuit, suam sibi fiduciam afferri iussit, et sequentia carmina, quae in ipso horrore fecerat, ad eam voce et digitis trementibus cecinit :

Barbite qui varios lenisti pectoris aestus,
Dum iuuenem nunc sors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum, rapidaeque incendia febris,
Qua potes infirmo fac leuiores seni.
Certe ego te faciam superas euectus ad auras,
Insignem ad Citharae sydos habere locum.

Atque cum febris paululum decessisset et lac asinae, quo de medicorum consilio utebatur, sitiens bibisset, haec duo statim fudit carmina :

Troiam euertit equus, Persas genus auxit equorum,
Nolo ego equos, fatiis sat sit asella meis.

Una aut altera hora, antequam animam ageret, medicis etiam tum de vrina disputantibus, leniter arridens dixit, se reipsa breui qualem eam iudicare debuerint, eos edocturum ¹.

1. Les détails de la mort de Saint-Gelais, moins l'entretien avec Lancelot de Carle, évêque de Riez, sont connus par d'autres sources. Guillaume Colletet (cité par P. Blanchemain, *Œuvres de Melin de Saint-Gelais*, t. I, p. 26) fait ce récit : « Il se fit apporter un luth, ou selon d'autres sa harpe, et comme du commun consentement de tous les auteurs de son siècle, il excelloit dans la connoissance de la musique, tant vocale qu'instrumentale, il commença à chanter d'une mourante voix, jointe aux doux accords de ses mains tremblantes, ces vers lugubres qu'il venoit de composer : *Barbite, qui varios...* » Colletet paraphrase ces distiques en un sonnet, et mentionne aussi la réponse aux médecins : « Je vais vous mettre

Ita constans philosophus, poeta suavis, in infirmissima valetudine, affectaque aetate vim morbi et pene naturam ipsam singulari animi firmitate superavit, et extremum vitae spiritum quasi ludens et plane humana omnia despiciens prid. Idus Octobris edidit, et ingenii sui, industriae, suavitatis triste apud omnes desiderium reliquit.

Mediocri erat statura, summa corporis gracilitate, molli et raro capillo, fronte patenti, sublato paulum supercilio, caesiis oculis, naso eminentiori, ore suauiter sparso, facie longula, procero et tenui collo, vultu modesto, singulari suauiloquentia, valetudine et natura imbecilla ¹.

Vixit annos LXVII, menses decem, dies xv.

Pierre DE NOLHAC.

d'accord ». Il ajoute que les distiques furent chantés aux funérailles solennelles célébrées à l'église Saint-Thomas du Louvré ; le chant fut accompagné sur la propre harpe du poète.

1. A ce portrait physique manquent des traits essentiels. Ils sont fournis par une autre pièce inédite, qui devra s'ajouter aux sources à consulter sur Saint-Gelais, c'est une églogue de Jean Dorat composée après sa mort (Bibl. nat., *Lat.* 10327, f. 60), où se lisent les vers suivants :

Flauus ut ipse color mellis, sic flauus et illi
Semper in ore color, flauus per tempora crines,
Flauaque lanugo lanugo dum fuit, at dum
Barba fuit barbam pennas apis esse putares.

JEAN-FRÉDÉRIC SIMON

UN PÉDAGOGUE STRASBOURGEOIS DU TEMPS DE LA RÉVOLUTION

Parmi les personnages de second et de troisième plan qui jouèrent un rôle en Alsace, pendant la période révolutionnaire, il en est peu dont la carrière ait présenté d'aussi singulières vicissitudes que celle de l'homme dont le nom se trouve inscrit en tête de cette étude. A peu près oublié de nos jours, J.-F. Simon n'en a pas moins joui d'une influence considérable, pendant quelques années, comme pédagogue, comme journaliste et comme homme politique dans le milieu qui l'a vu naître, et comme il fut l'un des premiers, en France, à essayer de créer une École normale d'instituteurs et le premier, en Alsace, qui voulût y former des instituteurs enseignant le français et en français, il est permis de demander pour lui une petite place dans un recueil d'ailleurs exclusivement scientifique. Je voudrais d'autant plus contribuer à rappeler en France son souvenir que le seul biographe qu'ait rencontré jusqu'ici Simon (en dehors de notices écourtées et partiellement fautives dans quelques dictionnaires biographiques), le conseiller scolaire allemand, M. Théodore Renaud, s'empêtrant dans d'innombrables confusions, causées par l'existence de nombreux homonymes de notre pédagogue, ses contemporains en Alsace, lui attribue des paroles dites et des actes commis par d'autres, et a donné par suite une idée tout à fait erronée du personnage et de son activité littéraire et politique ¹. Grâce à nos recherches dans les archives strasbourgeoises et à quelques papiers de famille que nous devons à la bienveillante communication de son arrière-petit-fils, M. Henri Simon, ancien maire de Versailles, nous sommes à même de retracer aujourd'hui de ce nova-

1. *Johann Friedrich Simon, ein Strassburger Paedagog und Demagog (1751-1829)* von Th. Renaud, *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins. Neue Folge*, Heidelberg, Wiater, vol. XXIII, p. 449 ss.

teur pédagogique et de ce révolutionnaire, un portrait plus ressemblant, tout en respectant mieux la vérité historique.

I

Jean-Frédéric Simon naquit à Strasbourg, le 23 mai 1751, comme fils du perruquier Mathieu Simon et de Marie-Élisabeth Hoellbein, et fut baptisé le lendemain, au Temple Neuf, par le pasteur Hermann. Après avoir traversé les classes du Gymnase de sa ville natale, il fut immatriculé à l'Université, le 30 septembre 1766 ¹, et ayant terminé ses études préparatoires à la faculté de philosophie, en janvier 1771 il passait comme étudiant à la faculté de théologie ². Mais il ne semble pas avoir pris goût aux doctrines luthériennes orthodoxes qui dominaient encore à ce moment dans les milieux théologiques strasbourgeois, car il interrompit brusquement ces études avant de passer ses examens. Il partit, en 1775, avec un de ses amis, nommé Jean Schweighaeuser (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre philologue de ce nom) pour Dessau, la petite capitale des princes d'Anhalt. C'est dans cette ville que le novateur Basedow, alors à l'apogée de sa réputation, avait créé son Institut pédagogique, le *Philanthropinum*, pour y répandre les doctrines qui devaient régénérer l'éducation populaire. Les deux disciples furent bien accueillis par le directeur qui, pratiquant l'adage : *docendo discitur*, les employa sur-le-champ comme professeurs dans l'établissement. Ils y restèrent deux ans, mais finirent par se brouiller avec leur chef, d'humeur assez cassante, et, en octobre 1777, ils revenaient à Strasbourg, parés du titre de professeur que le prince d'Anhalt leur avait conféré à leur départ, ce qui prouve qu'après tout, ils avaient su se rendre utiles à Dessau. Après avoir essayé de fonder une succursale du *Philanthropinum* à Bade, sous les auspices du margrave Charles-Frédéric, projet qui ne se réalisa pas ³, Simon et Schweighaeuser acceptèrent les fonctions plus modestes d'instituteurs à l'Hospice des orphelins de Strasbourg. Ils les occupaient depuis quelque temps, quand l'ammeistre Jean de Turckheim, le futur député aux

1. Knod, *Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg*, I, p. 59.

2. Knod, I, p. 579 et 692.

3. Ils y gagnèrent cependant le titre de *conseiller de légation badois* qui figure sur quelques-uns de leurs premiers ouvrages, publiés en commun.

États-Généraux, eut l'idée de fonder une Institution d'éducation féminine en ville et entra en pourparlers à ce sujet avec les deux amis. Comme il demandait, assez naturellement, que l'un au moins des directeurs fût marié, Simon, qui s'était fiancé à Dessau avec une cousine de l'éditeur brunswickois, J. H. Campe, l'auteur du *Robinson allemand*¹, Jeanne-Marie Pfalholz, alla chercher sa promise. Mais quand les jeunes mariés revinrent, M. de Turckheim avait, je ne sais pour quels motifs, abandonné son projet et force fut aux deux pédagogues de le reprendre à leurs risques et périls. Schweighaeuser ayant quelque fortune, ils ouvrirent, en 1780, une *Maison d'éducation pour jeunes personnes protestantes de bonne famille* dans le quartier tranquille de la Krutenau². Cette entreprise aurait dû réussir, car tandis que la bonne société catholique de Strasbourg avait à sa disposition d'assez nombreux couvents de religieuses vouées à l'enseignement, les familles luthériennes ne possédaient aucun établissement d'enseignement secondaire pour la jeunesse féminine et, tout d'abord, il semble qu'il eut quelque succès³. C'est en 1781 que, dans un manuel d'instruction publié sans doute avant tout à l'usage de leurs élèves, Schweighaeuser et Simon expriment le souhait de voir Louis XVI « créer un corps de génie pour fournir des instituteurs capables de donner à l'État des hommes vigoureux et éclairés et des citoyens vertueux, comme Louis XIV a établi un corps du génie pour rendre le canon français respectable à ses ennemis⁴ ».

Mais Schweighaeuser se retirait, dès 1782, pour des raisons de santé et malgré que l'établissement fût placé « sous la protection du Magistrat de Strasbourg », Simon ne disposa plus des capitaux nécessaires pour le faire marcher. Pour comble de malheur, sa jeune femme qui dirigeait l'internat, tomba gravement malade, et bientôt la *Maison d'éducation* dut être fermée. Bien des années plus tard, un

1. Campe fut, plus tard, un des grands admirateurs de la Révolution à ses débuts.

2. La pétition adressée au magistrat par Simon et Schweighaeuser pour obtenir la permission d'ouvrir leur pensionnat, se trouve aux Archives municipales, AA. 2244.

3. Le programme de l'institut est détaillé dans le *Magazin für Frauenzimmer* (I, p. 456 ss.) publié alors par le professeur Seybold, de Bouxwiller.

4. Connaissances les plus nécessaires, tirées de l'étude de la nature et des arts et métiers, destinées à la jeunesse du moyen âge par MM. Schweighaeuser et Simon, conseillers de légation et directeurs d'une maison d'éducation, etc. Bâle, Thurneysen, 1781, 12°. Il y eut aussi une édition allemande.

émigré alsacien, fort hostile aux idées nouvelles et à Simon, qui en était le défenseur, insinuait dans un pamphlet anonyme fort curieux ¹ qu'une des raisons de cet échec était « la permission accordée par le directeur à ses pensionnaires de fréquenter des officiers », ce qui avait indisposé les parents. C'est là sans doute une de ces innombrables calomnies comme la haine des partis en inventa tant à cette époque et qui ont été indéfiniment répétées dans la suite.

Ce qui est certain, c'est que Simon quittait Strasbourg en 1783, pour se rendre à Neuwied, petite résidence sur les bords du Rhin moyen, et pour y créer, sous le patronage du prince de Wied, une institution analogue à celle qui venait de sombrer ². Il parut y réussir d'abord, mais la mort de sa femme, en août 1784, vint ruiner, une fois de plus, ses espérances et fermer son pensionnat. Sa réputation pédagogique était néanmoins si bien établie déjà que le comte de Metternich, ambassadeur impérial auprès des Électeurs ecclésiastiques rhénans, le pria d'entreprendre l'éducation de son second fils, le futur grand-chancelier de l'empereur d'Autriche, Richard de Metternich, qui avait alors treize ans. Simon surveilla d'abord ses études au gymnase de Neuwied pendant quelques années, puis il l'accompagna, en 1788, à Strasbourg quand le jeune homme y devint étudiant et y suivit les cours de droit public de G.-Christophe Koch et d'autres professeurs alors célèbres ³.

II

J.-F. Simon se trouvait donc à Strasbourg au moment où éclatait la Révolution dont il embrassa les idées avec toute l'ardeur des hommes de sa génération. Il résolut de les propager dans sa ville natale après que les journées du 14 juillet et du 4 août eurent rendu la presse libre et en décembre 1789 il entreprenait la publica-

1. *Die Frankenrepublik*, sine loco, 1794, 12°, p. 66.

2. Il y était très apprécié, car les parrain et marraine de sa fille née à Neuwied en juillet 1784, furent le comte Paul de Solms et la comtesse Béatrice de Metternich.

3. Dans sa vieillesse, le prince de Metternich, élève peu reconnaissant, a contribué pour sa part, à noircir la mémoire de Simon, en racontant sur lui les choses les plus fausses, comme d'avoir été maudit de tous les Alsaciens, ayant été l'un des juges du tribunal révolutionnaire d'Euloge Schneider, etc. (Voy. *Aus Metternich's hinterlassenen Papieren*, p. p. Klinkowstroem, Vienne, 1880-1884, t. I, p. 7 et IV, p. 157).

tion de la *Feuille hebdomadaire patriotique* (*Patriotisches Wochenblatt*), dont les deux premiers numéros parurent avec un texte français et un allemand parallèles ¹ ; à partir du troisième, Simon publia deux éditions séparées, l'une française, l'autre allemande, mais il se voyait obligé d'annoncer, dès le 20 janvier 1790, que vu le nombre trop restreint d'abonnés à l'édition française, il continuerait son journal en allemand seulement, comme toutes les gazettes alsaciennes d'alors. Ce n'est qu'en janvier 1792 que C.-Th. Laveaux commença le *Courrier de Strasbourg* qui visait d'ailleurs des abonnés de l'intérieur plutôt que de l'Alsace. Dans son petit journal (il avait huit pages petit in-4°) et de temps à autre un supplément, Simon réclamait surtout l'abolition de toute l'organisation surannée de la ville libre royale et sa fusion plus intime avec le reste du royaume. Cette attitude devait lui créer et lui créa de nombreux adversaires parmi ceux de ses concitoyens — et ils étaient encore influents — qui tenaient aux institutions du passé, et il eut à soutenir contre eux de violentes polémiques, tandis que les applaudissements ne lui manquaient pas du côté des partisans des idées nouvelles. En janvier 1790, au plus fort des élections municipales et départementales, il se voyait pris à partie, tant comme mauvais pédagogue que comme mauvais patriote, par un écrit anonyme allemand : *Lettre de Maître Franc-parleur au rédacteur de la Feuille patriotique* ² et il y répondait d'une façon très énergique, avec preuves à l'appui. Mais dans le supplément de son journal, daté du 12 mai, il prenait assez subitement congé de son public et annonçait qu'il quittait Strasbourg. Simon n'indiquait pas le but de son voyage ; mais il nous paraît certain qu'il partait pour Paris, afin d'y exposer, soit dans la presse, soit au Comité de l'instruction de la Constituante, ses idées sur les réformes nécessaires dans l'instruction publique. Nous ignorons ce qu'il fit alors dans la capitale ; ce qui est certain, c'est que ce séjour fut assez peu pro-

1. Le premier numéro du journal parut le 6 décembre 1789.

2. *Brief von Meister Gradheraus an den Schreiber des patriotischen Wochenblats*. Strassburg, 1790, 8°. — On y répétait les vieux ragots sur la mauvaise discipline de son pensionnat, déjà mentionnés plus haut. — Dans le n° du 17 mars 1790, Simon annonce qu'il va traduire en justice le pamphlétaire ; « il le doit, dit-il, à sa famille, aux anciennes élèves de son pensionnat, à la famille illustre qu'il a le bonheur de servir actuellement ». Cela semble indiquer, qu'à ce moment il n'avait pas encore cessé entièrement ses fonctions comme compagnon et surveillant d'études du jeune Metternich.

longé, car Simon était à Strasbourg dès le mois d'août, préparant la mise au jour d'un nouveau journal, quotidien cette fois, qui devait s'appeler *l'Histoire du temps présent* ¹, et dont le premier numéro parut en effet le 1^{er} octobre 1790. Simon s'était associé pour la direction et la rédaction de sa feuille, un ami plus jeune de quelques années, André Meyer fils, qui avait étudié le droit à Strasbourg et à Göttingue. *L'Histoire du temps présent* dirigée par les deux « citoyens de Strasbourg » était de nuance infiniment plus prononcée que la *Feuille patriotique* et à mesure que le mouvement révolutionnaire s'accroissait à Paris, elle allait professer aussi des opinions plus radicales. Les deux collaborateurs ² cherchaient surtout à gagner des adhérents aux idées novatrices en Suisse et en Allemagne. Cependant Simon, qui venait de se faire inscrire, le 17 août 1790, à la *Société des Amis de la Constitution* de Strasbourg, ne sortait pas encore du cadre libéral mais monarchique du parti *constitutionnel*. S'il défend avec énergie tous les votes de la majorité de l'Assemblée Nationale, et en particulier ceux sur les biens ecclésiastiques, sur l'abolition de la noblesse, sur la Constitution civile du clergé ³, il ne songeait pas encore à attaquer la royauté. Mais il était détesté des réactionnaires locaux comme un de leurs plus rudes adversaires, et dans un pamphlet clérical de janvier 1791, il était dit : « Si l'on avait quelques troubles à essuyer, on ne pourrait les attribuer qu'à Simon, véritable brigand, que, depuis six mois, les luthériens sages auraient dû faire eux-mêmes périr par le bâton ⁴. » On prétend aussi — mais je n'ai rien pu trouver à ce sujet — qu'au cours de l'année 1791, notre pédagogue aurait remplacé comme président de la *Société des jeunes Amis de la Constitution*, composée d'adolescents patriotes de quinze à dix-huit ans, le professeur au Gymnase, Bey-

1. Le titre du journal, rédigé en allemand, était *Geschichte der gegenwaertigen Zeit*. L'abonnement était de six livres par trimestre.

2. Simon y écrivait beaucoup lui-même ; ses articles sont signés : S.

3. Il y eut surtout une polémique des plus vives, et qui fit scandale à Strasbourg, contre M. Bernard de Turckheim, administrateur des fondations charitables de la ville et ancien patron de Simon, qui n'avait pas puni les Soeurs chargées de la surveillance de l'Hospice des orphelins, qui avaient envoyé les enfants à la messe des prêtres non-conformistes. Un soi-disant « ami d'enfance » adjura, dans une feuille volante, Simon d'être honnête et de rétracter ses accusations contre un homme de bien.

4. Lettre de Pont-à-Mousson, 21 janvier 1791, feuille volante in-4°.

ckert, élu officier municipal et chef de bataillon de la garde nationale ¹.

III

C'est après la fuite de Varennes et le retour forcé du roi que Simon quitte décidément le parti constitutionnel modéré pour se ranger du côté des radicaux. Dégoûté de la fausseté du faible monarque, en faveur duquel on pouvait alléguer pourtant bien des circonstances atténuantes, il demande dans son journal, qu'on fasse le procès à Louis XVI parjure et lui refuse même le titre de roi. Le ton de plus en plus révolutionnaire de *l'Histoire du temps présent* émeut les autorités allemandes et le maître de postes général du Saint-Empire, le prince de Thurn et Taxis, lui fait signifier la défense d'expédier dorénavant sa feuille en Allemagne. Les rédacteurs répondent, le 31 août 1791, en insérant un *Appel à l'insurrection des peuples contre leurs tyrans* dans le corps du journal et en faisant répandre deux mille exemplaires sur la rive droite du Rhin. Quelques mois plus tard, nous voyons Simon installé comme traducteur-juré près du directoire du département du Bas-Rhin, en même temps que son ancien collègue et ami J. Schweighaeuser, et jouissant comme tel d'un traitement de 1.200 livres ². Il n'a donc pas encore rompu toutes attaches avec le parti gouvernemental. Mais quand le désaccord s'aggrave entre modérés et radicaux, quand les partisans du maire Dietrich quittent la *Société des Amis de la Constitution* du *Miroir*, où dominent désormais les exaltés, pour se reconstituer à l'Auditoire du Temple Neuf (7 février 1792) Simon reste parmi les 286 membres de la majorité qui, groupés autour de Laveaux et Schneider, prennent le nom de *Société des Jacobins* (8 février). Pendant quelques mois, il reste dans le mouvement ; il applaudit à la guerre contre les tyrans qui se prépare ; il est parmi les plus véhéments au club dans ses attaques contre les autorités et s'y exprime avec une telle violence que la municipalité modérée, désireuse de préserver la paix publique, lui défend de continuer ses conférences politiques et le fait citer comme perturbateur devant le juge de paix ³. Simon, à son tour, dénonce Dietrich et ses

1. Strobel-Engelhardt, *Geschichte des Elsasses*, t. V, p. 384.

2. Procès-verbaux du département du Bas-Rhin, 12 décembre 1791.

3. *Strassburgische Zeitung*, 2 juillet 1792.

collègues au club, aux autorités supérieures, à l'opinion publique et réclame, à grands cris, des juges.

Puis, soudain, se produit une péripétie assez inattendue. Dans le numéro du 11 juillet 1792 de son journal, Simon annonce qu'il a, pendant une quinzaine, attendu fort inutilement la convocation de la justice ; maintenant, au moment où tous les préparatifs sont faits pour son voyage à Paris, il reçoit un ordre de comparaître le 12 ! « Les affaires qui m'appellent dans la capitale ne peuvent être reniées. Je dois partir ; dès que je serai de retour, je me présenterai devant le juge de paix pour être réintégré dans tous mes droits de citoyen dont m'a privé l'acte arbitraire de la municipalité ¹. »

Peu de jours auparavant, il avait donné sa démission comme traducteur-juré du département, démission qui fut acceptée le 4 juillet et qui semble être la conséquence du vote de blâme que ce corps administratif avait émis la veille, 3 juillet, contre l'invasion des Tuileries au 20 juin précédent. Aussi le directoire, tout en lui allouant une indemnité de 300 livres, déclara « qu'il n'y avait pas lieu de délibérer sur le reste de sa pétition ² ».

Cette fois ce n'étaient assurément pas les préoccupations pédagogiques qui amenaient Simon à Paris. Il semble tout absorbé par la politique et par une politique très active et très révolutionnaire ; parmi les organisateurs secrets de la journée du 10 août, ce journaliste influent est l'un des représentants des radicaux de Strasbourg. « C'est en juillet, dit le plus récent historien de la chute de la royauté, que fut établi, au club des Jacobins, rue Saint-Honoré, le Comité central des fédérés. Comment fut-il nommé ? On ne sait ³. » Ce qui est certain, c'est que ce comité avait choisi un directoire secret, composé d'abord de cinq personnes, et qui fut augmenté ensuite : Vaugeois, grand vicaire de Blois ; Debessé, de la Drôme ; Guillaume, professeur à Caen ; Simon, journaliste de Strasbourg ; Galissot, de Langres ⁴. Plus tard on y voit des personnages moins

1. *Geschichte der gegenwaertigen Zeit*, 11 juillet 1792.

2. P. V. du département, 4 juillet 1792. En vue de l'avenir Simon demandait qu'on lui réservât ses fonctions. Mais le directoire, évidemment mécontent de son attitude politique, déclara que Schweighaeuser et son aide suffiraient dorénavant à la besogne.

3. Sagnac, *La chute de la Royauté*, Paris, 1919, 180, p. 41.

4. Voy. Girtanner, *Historische Nachrichten über die franzoesische Revolution*, IX, p. 6-7. Le conseiller intime aulique de Goettingue cite dans son volumineux recueil, trop

obscurs, Gorsas, Carra, Chabot, Santerre, Westermann, etc. Nous savons que Simon assistait, avec un de ses concitoyens d'origine, nommé Kienlin, ardent jacobin, à la séance de ce directoire secret, rue Saint-Antoine, au cabaret du *Soleil d'or*, quand le 26 juillet, au soir, y fut arrêté le programme de l'insurrection prochaine. Fut-il plus directement acteur dans la lutte armée du 10 août ? Cela nous semble plutôt douteux et sans doute il laissa son compatriote alsacien, Westermann, marcher seul à l'assaut des Tuileries.

Un instant, Simon semble avoir eu l'intention de se fixer à Paris et même d'y transférer son journal. C'est du moins ce qu'il dit dans une lettre du 25 septembre 1792 adressée à *l'Histoire du temps présent* et signée : « Simon, fédéré du 10 août et chef du Bureau de traduction à Paris ». Mais soit que ces fonctions n'aient été que momentanées, soit qu'elles ne lui aient pas convenu, il ne séjourna pas longtemps dans la capitale et nous le retrouvons, dès le mois d'octobre, à Strasbourg, réclamant une diminution de sa *contribution patriotique*, non encore soldée et qu'il offre de liquider en versant 162 livres. Le directoire du département, quoique modifié dans un sens très radical par les commissaires de la Législative, venus en Alsace, vers la fin d'août, trouve que, vu la pension touchée jusqu'en 1791 (payée par les Metternich ?) et le traitement officiel dont il a joui plus tard, « il n'y a pas lieu à délibérer sur sa demande ¹ ». Bientôt après, une première récompense lui est accordée pour son zèle révolutionnaire. La Convention (ou plutôt le pouvoir exécutif) envoie Simon avec Gabriel Grégoire, de Thionville, à Mayence, en qualité de commissaires nationaux, pour chauffer l'enthousiasme des populations de la rive gauche du Rhin et surveiller les élections prochaines à la Constituante rhénane ². Ils y arrivent le 31 janvier seulement et au bout de quelques jours déjà Grégoire, malade, donnait sa démission et quittait Mayence ³, remplacé par Georges Forster. Ils avaient trouvé les esprits très froids et même irrités. Dans son rapport général du 13 août 1793, Simon disait que « la gaucherie, l'imprudence, la malveillance semblaient s'être réunies pour indisposer la population ». Il s'y plaint surtout de la

peu connu en France, comme source les *Annales patriotiques et littéraires* de Carra et Mercier, du 30 novembre 1792, et Carra, qui était du Comité, devait le savoir.

1. P. V. du département, 2 novembre 1792.

2. Leur nomination date du 15 décembre 1792.

3. Chuquet, *Mayence*, p. 60.

conduite de son compatriote alsacien, Daniel Stamm, aide de camp du général Custine, arrogant et brutal et des « manières dures et parfois despotiques » du général lui-même ¹. Au témoignage de M. Chuquet, Simon se montra « énergique et déterminé » mais, autant que possible, hostile aux mesures violentes ². Il est certain qu'une pression très forte fut exercée sur les populations des territoires occupés par nos troupes et que la Convention rhénane sortit du vote d'une assez faible minorité de votants, les masses restant indifférentes ou même hostiles ³. Après la séance de cette « représentation nationale », plus ou moins truquée, du 18 mars 1793, Simon écrivait au ministre Lebrun qu'il croyait pouvoir annoncer le décret de réunion dans sa dépêche prochaine ⁴. En effet, le 30 mars, les députés « des peuples libres de la Germanie » venaient saluer la Convention, le président Jean Debry leur donnait l'accolade et l'assemblée votait le décret qui déclarait Mayence partie intégrante de la République française.

Survint le blocus, puis le siège de la ville par l'armée prussienne. Simon s'y trouva enfermé avec Reubell et Merlin (de Thionville) et siégea même au conseil de guerre organisé par les défenseurs de la forteresse; mais il se plaint qu'on ne lui a jamais demandé son avis ⁵, ce qui semble assez naturel, puisqu'il n'était pas militaire et que, pour les questions politiques, c'était aux délégués directs de la Convention de les trancher. Son rôle se borna, paraît-il, à surveiller la fabrication de la monnaie obsidionale créée par les assiégés ⁶.

Après la capitulation de Mayence (23 juillet 1793) l'ex-commis-saire du pouvoir exécutif revient à Strasbourg, assez peu rassuré sur l'avenir. Après son départ, son ami, André Meyer, co-directeur de *l'Histoire du temps présent*, s'était engagé dans un bataillon de volontaires et le journal avait cessé de paraître en janvier 1793, après avoir été, dans les derniers mois, rédigé par ses amis politiques

1. Chuquet, *op. cit.*, p. 77.

2. Simon y signe, le 16 février, l'*Appel aux peuples contre les despotes*, analysé par Girtanner, XII, p. 304-35. Voy. aussi Bockenheimer, *Die Mainzer Klubisten, passim*, où l'on cite divers détails, de peu d'importance d'ailleurs, sur son activité à Mayence.

3. Chuquet, *op. cit.*, p. 91-99.

4. Chuquet, *op. cit.*, p. 123.

5. Chuquet, *op. cit.*, p. 160.

6. Une seule fois, vers la fin de mai, il a une entrevue, sans résultat d'ailleurs, avec le général de Kalckreuth (Chuquet, p. 185).

au nombre desquels Euloge Schneider se vante d'avoir été, jusqu'au moment où il fut envoyé lui-même comme commissaire municipal à Haguenau ¹. Sans doute il avait caressé l'espoir de reprendre son journal, mais d'autres feuilles, plus radicales encore que la sienne, avaient surgi, l'*Argos* de Schneider, le *Weltbote* de Butenschoen et il dut renoncer à ressusciter l'*Histoire du temps présent*. Il avait aussi fait, durant son séjour à Mayence, une nouvelle tentative pour reprendre sa place de secrétaire interprète au bureau de traduction des actes officiels pour le Bas-Rhin ; mais le directoire repoussa derechef sa demande ². Pendant son absence, les représentants Couturier et Dentzel, en mission dans le département, après avoir cassé la dernière municipalité élue de Strasbourg, comme trop feuillantiste, avaient désigné Simon « commissaire du pouvoir exécutif à l'armée du Rhin, » comme notable de la commune ³. Il ne put siéger au Conseil général de sa ville natale qu'après son retour et figure encore sur la liste des membres, modifiée le 17 vendémiaire II (8 octobre 1793) avec la qualification de « chargé d'affaires de la République ⁴ ». Nous le trouvons derechef sur la liste, après de nouvelles modifications opérées le 15 brumaire (5 novembre 1793), mais il disparaît définitivement après un remaniement ultra-jacobin, le 11 pluviôse (30 janvier 1794) ⁵. Peut-être cette disparition peut-elle s'expliquer par le fait que J.-F. Simon se trouvait, en janvier 1794, à Paris, occupé à la délivrance des Français malades et blessés retenus à Mayence et à celle des démocrates allemands captifs dans cette ville et fort maltraités par les réactionnaires vainqueurs et les autorités prussiennes ⁶. Mais il est plus probable que sa radiation de la liste du Conseil général de la commune fut motivée par le fait que lui aussi était devenu, aux yeux des jacobins locaux très purs, un modéré et par suite un suspect.

1. *Argos oder der Mann mit hundert Augen*, n° du 1^{er} février 1793, p. 71-72.

2. P. V. du département, 25 avril 1793.

3. Livre Bleu, I, p. 195.

4. Livre Bleu, I, p. 105.

5. C'est à ce moment que commencent les confusions perpétuelles de M. Renaud, qui mélange continuellement les faits et gestes de notre Simon avec ceux d'un cafetier, Nicolas Simon, son collègue au conseil municipal, et d'un orfèvre Simon, espion de bas étage au service du maire Monet.

6. Lettre de Simon, datée de Paris, 11 pluviôse (31 janvier 1794), adressée à la citoyenne G. Boehmer, réfugiée à Nancy, imprimée par Horstmann, *Die Franzosen in Saarbrücken* (1890), II, p. 290.

IV

Au milieu de toutes ces agitations politiques Simon n'avait d'ailleurs jamais perdu de vue les réformes pédagogiques, que d'autres encore que lui, préconisaient alors en Alsace, où l'idée de créer des Écoles normales était assez répandue. Le procureur général-syndic du Bas-Rhin, Jacques Mathieu, avait soumis à la Constituante un *Plan d'éducation* qui comprenait l'établissement de séminaires « chargés d'instruire les futurs maîtres dans l'art si difficile de former des hommes ¹ ». Une fois nommé député à la Législative, en automne 1791, il représentait son projet à ses collègues du Comité d'instruction publique et celui-ci décidait, à sa troisième séance, « de faire venir d'Allemagne des ouvrages sur l'organisation des écoles normales, universités et gymnases ² ». En mars 1792, l'un des vicaires de Brendel, l'évêque constitutionnel du Bas-Rhin, l'abbé Dorsch, de Mayence, envoyait également au Comité un *Projet d'établissement de collèges pour l'instruction des maîtres d'école dans chaque département du royaume* ³. C'était donc un sujet d'actualité courante, et quand Simon vint à Paris, en juillet 1792, tout en complotant le 10 août, il est permis de croire qu'il songeait parfois à ses projets pédagogiques. En tout cas, il en a conféré, plus tard, avant son départ pour Mayence, avec certains spécialistes de la troisième Assemblée nationale. « Lié avec quelques membres du Comité d'instruction publique de la Convention, a-t-il écrit plus tard, j'essayai de lui faire sentir... la nécessité d'établir des écoles normales pour former des instituteurs et créer un mode d'enseignement uniforme ⁴. » Mais, ajoute-t-il, non sans une certaine ironie, « j'eus le bonheur de persuader sans avoir celui d'être suffisamment compris ».

Revenu à Strasbourg, après la capitulation de Mayence et ne trouvant point d'occupation stable ni dans l'administration ni dans

1. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, p. 27.

2. Guillaume, *Procès-Verbaux du Comité d'instruction publique*, I, séance du 3 novembre 1791.

3. P. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-30.

4. *Observations* sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique par Simon, ex-professeur d'allemand au Prytanée de Saint-Cyr. Paris, Levrault, 1801, 80.

le journalisme, il reprend la correspondance avec le Comité d'instruction publique. Son ami et collègue Schweighaeuser et lui adressent audit Comité leurs ouvrages écrits en allemand, « s'en remettant au citoyen Arbogast, qui connaît cette langue, du soin de leur en expliquer l'intérêt et la valeur ¹ ». Malheureusement pour Simon — car Schweighaeuser ne joua jamais aucun rôle politique — l'atmosphère révolutionnaire locale s'était singulièrement chargée d'orages pendant son absence en Allemagne. Les modérés et les feuillants ayant disparu de la scène, les radicaux vainqueurs du 10 août avaient commencé par se déchirer entre eux ; déjà la tête des Girondins était tombée sur l'échafaud, la Terreur commençait ou continuait son règne, et le patriote républicain qui naguère avait été si fort applaudi au club des Jacobins de Strasbourg, y était l'objet des attaques les plus vives de la part de ses anciens amis plus exaltés et plus intransigeants que jamais. Dans la séance du 16 frimaire an II (6 décembre 1793), lors d'une des épurations du club, si fréquentes alors, les « frères et amis » rayaient de la liste des membres l'ami de Simon, son ancien corédacteur, André Meyer, comme traître et « intrigailleur ambitieux » et lui-même est inculpé comme « journaliste rolandiste intrigant ; il s'est toujours assis dans la Société dans le côté destiné aux partisans de Roland ; il n'a pas eu le courage de faire ses dépositions avec la fermeté qu'inspire la vérité, dans le procès de Custine ; il a désavoué un écrit où l'on tournait en ridicule Dietrich et ses complices ». Un des membres présents prend bien sa défense et rappelle que, « journaliste patriote, il a sacrifié sa fortune à la diffusion de ses opinions », mais la majorité ajourne sa réadmission ². Les motifs de cet ostracisme sont des plus honorables pour lui, puisqu'on lui reproche de n'avoir pas accablé d'accusations ineptes, devant le tribunal révolutionnaire, un général qui avait des défauts, qui avait commis des fautes mais qu'il était absurde de condamner comme traître, et d'avoir refusé d'applaudir aux attaques grossières dirigées contre le malheureux maire de Strasbourg qui attendait à ce moment à l'Abbaye l'heure prochaine où sa tête

1. Guillaume, *Procès-verbaux*, etc. IV, p. 690. Arbogast était professeur de mathématiques à l'École royale d'artillerie de Strasbourg. Il siégea successivement à la Législative et à la Convention, et fut un des premiers associés du nouvel Institut de France.

2. Livre Bleu, I, p. 207-208.

tomberait sur l'échafaud ; mais il n'en était pas moins bien dangereux d'être traité de rolandiste au moment où M^{me} Roland venait de monter à la guillotine et où son mari n'avait échappé que par le suicide à une fin pareille.

Guéri pour un temps de toute ambition politique, Simon résolut de se confiner exclusivement dans sa spécialité pédagogique. Il se remit à rédiger des livres d'école (manuels, grammaires et dictionnaires, comme nous le verrons plus tard) qu'il comptait placer chez des éditeurs de Strasbourg, de Paris et de Bâle ¹. En même temps il fit une dernière tentative pour réaliser son idée favorite. Les représentants du peuple Saint-Just et Lebas, envoyés dans le Bas-Rhin, lors de la grande crise de l'invasion du territoire par les coalisés, avaient, durant leur séjour, à Strasbourg lancé toute une série de décrets révolutionnaires, dont quelques-uns tout simplement odieux, comme celui qui ordonnait « d'abattre dans la huitaine toutes les statues de pierre qui sont autour du Temple de la Raison », c'est-à-dire de mutiler la cathédrale. Un de ces arrêtés des proconsuls de la Terreur, daté du 9 nivôse (29 décembre 1793), prescrivait la création dans chaque commune du Bas-Rhin, d'une école *française* et *gratuite*. Sur l'impôt forcé de neuf millions frappé par eux sur les riches du département, les deux représentants prélevaient une somme de 600.000 livres pour la réalisation de ce projet, tout à fait irréalisable pour l'époque, puisque tout manquait, les maîtres, les élèves et, comme on va le voir, aussi l'argent. Naturellement Simon ne pouvait espérer voir sa requête d'un subside personnel agréée par l'administration départementale d'un jacobinisme plus extrême que jamais. Mais il s'adressa au conventionnel Jean-Étienne Bar, ancien avocat à Thionville, qui vint un peu plus tard en mission dans le Bas-Rhin, en se recommandant peut-être de Merlin, avec lequel il avait été enfermé, comme nous l'avons vu, dans Mayence. Il obtint du représentant un arrêté du 29 ventôse (19 mars 1794) qui le chargeait de créer une *École normale* pour la formation de maîtres de langue française et d'y enseigner lui-même cette langue. Bar lui alloua en même

1. En avril 1795 nous voyons Simon demander au département un passeport pour la *Suisse* « où il se propose de vendre des manuscrits allemands aux libraires bâlois avec lesquels il se trouve en relations depuis longtemps ». Ce passeport lui est accordé. (P. V. du 18 germinal III.)

temps un traitement de 4.000 livres (à prélever sur la contribution forcée des riches) et lui concédait, pour y établir son école, l'hôtel du général de Klinglin, émigré après la fuite de Varennes, maison spacieuse, située au faubourg de Pierres, qui s'appelait alors rue de la Montagne.

Simon s'empressa d'aller occuper l'immeuble ; mais il ne réussit pas à organiser l'école, non certes par simple paresse, comme on l'en accusa bientôt, mais pour la raison topique que les autorités révolutionnaires n'avaient pas songé à y créer des bourses, et qu'il ne pouvait se trouver des élèves payants dans la crise générale, surtout parce que les communes rurales du Bas-Rhin ne se souciaient nullement d'avoir des maîtres d'école parlant une langue qu'elles ne comprenaient pas elles-mêmes et ne jugeaient pas nécessaire pour leurs enfants. Le directeur *in partibus* ne devait pas rester longtemps tranquille dans sa maison solitaire. Les jacobins, jaloux de voir le « rolandiste » en possession d'une sinécure de fait, s'acharnèrent contre lui et dans une lettre adressée aux administrateurs du département, le 6 prairial (25 mai 1794), ils exposèrent que l'établissement de Simon était « contraire à la loi » et « ne pourrait subsister sans détruire l'égalité et la liberté » car, disait la requête, « si l'école est uniquement faite pour former des sujets propres aux instituts des campagnes, il nous semble qu'elle doit rentrer dans la classe de celles des études de langues que la nation ne peut se charger de salarier et que les citoyens qui veulent la suivre pour se faire un état, doivent supporter les frais de cette partie de leur éducation ». D'ailleurs, ajoutaient les pétitionnaires, le directoire ne saurait payer ce traitement « sur un fonds qui n'existe plus, puisqu'il a été déjà versé au trésor public ¹ ». Les mêmes plaintes étaient portées au représentant en mission Lacoste et quand Simon vint, le 26 mai, demander qu'on lui avançât une partie du traitement promis, les administrateurs du Bas-Rhin lui répondaient brutalement que « vu la loi générale sur l'enseignement, du 8 ventôse, l'arrêté de Saint-Just et Lebas, comme celui de Bar, restait sans objet ² ».

1. P. V. du département, 6 prairial II.

2. P. V. du département, 7 prairial II.

V

La Terreur battait son plein, à Strasbourg comme à Paris, et Simon ne put que se terrer dans son cabinet de travail, ... mais sans quitter l'hôtel des Klinglin ¹. Après le 9 thermidor et la chute de Robespierre, il fut un des premiers à prendre part à la révolte locale contre les partisans des « triumvirs », contre Monet, Téterel, etc. Le commissaire de police Gérold (le même qui s'était opposé à la mutilation de la Cathédrale), et lui, osèrent demander au maire Monet l'autorisation de réunir les citoyens pour féliciter la Convention de sa victoire sur les tyrans abattus. Payant d'audace, le maire fit venir les signataires de la demande à l'Hôtel de Ville, le 6 fructidor, les accusant de menées fédéralistes et de troubler la tranquillité publique ; il incriminait surtout Simon qui avait rédigé le texte français de l'adresse ². Dix jours plus tard, le 16 fructidor (3 septembre 1794), les Strasbourgeois voyaient arriver avec joie le représentant Foussedoire, d'opinions jacobines très prononcées, mais intègre et intelligent, et sur les plaintes qui affluaient de toutes parts, il destitua Monet de ses fonctions.

Auparavant déjà, Simon avait dénoncé au Comité de salut public l'attitude des administrateurs du Bas-Rhin et spécialement celle de leur président Mougeat, chirurgien à l'hôpital militaire ; il l'avait signalé, non sans raison, comme « agent des conspirateurs Robespierre et Saint-Just ». Mais les collègues de Mougeat écrivirent à leur tour, au Comité, pour affirmer que le chirurgien était « un des patriotes les plus purs et les plus prononcés » tandis que Simon était « un monstre perfide, un de ces vils intrigants qui calcule froidement les chances de la Révolution pour assassiner les patriotes ³ ». Quelques semaines après, le Département avait à s'occuper, une fois de plus, de cet antagoniste incommode. Un nommé François-Joseph Christe, qui avait été antérieurement locataire d'une partie de l'immeuble Klinglin, s'était adressé à ce corps

1. C'est à ce moment que M. Renaud fait tenir à *notre* Simon les discours les plus extravagants et même couper des têtes en le confondant avec un employé de la mairie, Daniel Simond, et un Simon, officier du 27^e d'infanterie de ligne.

2. Simon a raconté toute cette entrevue dans une brochure : *Getreue Darstellung des ganzen Betragens der zehn Bürger, etc. von J.-F. Simon, Erzieher, Strassburg*, 32 p. 80.

3. P. V. du 14 fructidor II.

administratif pour se plaindre de l'occupation de la maison par notre pédagogue ¹. Dans leur séance du 3 vendémiaire an III (24 septembre 1794), les administrateurs arrêterent que « Christe étant père de famille, il serait inhumain de le faire déguerpir avant qu'il ait trouvé un autre logis » et invitèrent Simon à lui en laisser encore l'usage pendant une décade et demie ². On voit aussi par une annonce, insérée dans le *Strassburgische Zeitung* du 13 vendémiaire an III, que Simon faisait à ce moment, pour vivre, la commission en ouvrages scolaires. On lit dans cet *Avis aux parents et aux instituteurs du Bas-Rhin* : « Vous avez soupiré depuis longtemps après de bons manuels pour notre jeunesse républicaine. Je viens d'en recevoir deux, approuvés par les comités de la Convention. Le premier, les *Éléments* (sic) *du jeune républicain*, coûte deux livres; le second, *Instructions*... quinze sols. Si on prend à la fois cent exemplaires, le treizième est donné chaque fois gratis. Je m'en vais soigner immédiatement des dictionnaires français-allemands afin que ces livres puissent être d'autant plus facilement utilisés dans les départements où la langue allemande est encore en usage. Prière d'affranchir les lettres et les envois d'argent. »

Pendant tout le mois de septembre et d'octobre 1794 la correspondance relative à la maison Klinglin ne cesse pas entre le représentant Fousiedoire, le Département et Simon, et je dois renoncer à l'analyser en détail. Le 9 brumaire an III (30 octobre 1794) les administrateurs du Bas-Rhin pressent Fousiedoire de faire déguerpir enfin notre homme de la maison qu'il occupe seul et gratuitement depuis plus de six mois et qui pourrait être avantageusement utilisée dans l'intérêt de la République ³. Mais déjà les « modérés » regagnent du terrain. Simon, rentré dans la Société populaire, est chargé par elle de traduire en allemand une harangue du citoyen Massé, relâché des prisons de Besançon ⁴ et, sur la liste imprimée des membres de la Société, son nom est suivi de l'indication « journaliste à Strasbourg », qui semble indiquer que notre pédagogue collaborait alors à l'une des cinq ou six feuilles républicaines

1. C'est évidemment par des sous-locations de l'immeuble que Simon s'efforçait de végéter, comme aussi par le commerce de livres, car de leçons payantes il ne devait guère en trouver alors.

2. P. V. du 3 vendémiaire III.

3. P. V. du 9 brumaire III.

4. Heitz, *Sociétés politiques de Strasbourg*, p. 379.

allemandes qui paraissaient dans cette ville ¹. Aussi le Département n'osait-il plus trop le brusquer et lui avait accordé jusqu'au 26 brumaire (16 novembre 1794) pour quitter la place. Mais trois semaines plus tard, les administrateurs avisaient le Comité des finances de la Convention que non seulement Simon « refuse audacieusement de se soumettre aux ordres supérieurs, mais que, parmi plusieurs expressions d'une ridicule vanité, il traite de scélérate l'administration qui avait provoqué votre arrêté ² ».

Un instant Simon avait caressé l'espoir de revenir à Paris, non plus comme agitateur révolutionnaire, mais comme élève de la nouvelle École Normale, créée par décret du 9 brumaire an III (30 octobre 1794), à laquelle chaque district de la République devait envoyer un certain nombre d'hommes d'un âge déjà mûr, afin de s'y initier, sous des maîtres d'élite, aux meilleures méthodes pédagogiques. Idée fort belle en principe, mais très imparfaitement réalisée et qui aboutit, après quelques mois d'une existence tourmentée, à un échec complet, amené surtout par l'absence de ressources financières ³. Mais la réaction avait encore accentué sa marche quand les choix des *élèves* ou des *délégués* se firent à Strasbourg et ce furent des *modérés*, incarcérés ou exilés à l'intérieur pendant la Terreur qui furent choisis ⁴, tandis que le *radical* Simon échouait ⁵. Ce lui fut certainement une épreuve très douloureuse que de ne pas figurer au nombre de ce millier de gens de tout âge et des professions les plus diverses qui accouraient à Paris, espérant y puiser la science pour la répandre ensuite largement autour d'eux, à leur retour dans leurs foyers.

1. Liste des membres de la Société populaire de Strasbourg, p. 25. — Comme ces journaux (de format petit in-4°) ont presque entièrement disparu, même dans nos bibliothèques publiques, il est fort difficile de préciser quoi que ce soit, à ce sujet. Peut-être était-ce celui de Butenschoen, peut-être celui de Cotta; d'après une note de l'espion Demougé que nous citerons tantôt, c'est sans doute de ce dernier qu'il s'agit.

2. P. V. du 21 frimaire III.

3. On en trouve l'histoire dans le livre si intéressant de M. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, déjà cité.

4. Parmi eux se trouvait mon arrière-grand-père maternel, Jean-Daniel Brunner, professeur ou — comme on disait alors — régent au Gymnase.

5. « Le District n'a pas même voulu l'envoyer à l'École normale de Paris », écrivaient ses ennemis, les administrateurs du département, le 11 décembre 1794.

VI

Pendant que Simon se morfondait ainsi à Strasbourg, la République française avait changé de gouvernement ; le Directoire exécutif avait pris la direction des affaires et l'un des plus influents de ses membres était le représentant du peuple Reubell avec lequel le journaliste-commissaire s'était trouvé renfermé, quelques années auparavant, à Mayence. Songea-t-il spontanément à cet ancien agent, son compatriote d'Alsace, ou Simon fit-il des démarches plus ou moins pressantes pour se rappeler à son souvenir ? Je ne sais ; mais ce qui est certain c'est qu'une note de l'espion royaliste secret Demougé, de Strasbourg, datée du 19 mars 1796, et adressée au libraire Fauche-Borel, de Neuchâtel, l'agent de « Louis XVIII », lui annonçait que Simon venait d'être nommé envoyé de la République auprès du landgrave de Hesse-Cassel et qu'il « a touché hier les fonds en numéraire pour son voyage et ses besoins ultérieurs ¹ ». Il ajoutait méchamment : « Cette légation prétendue n'est qu'un prétexte à l'espionnage et le gas ne séjournera guère à Cassel. Il serait bien important de découvrir la route qu'il va suivre. Ce Simon est le gazetier d'ici, associé de Cottà ; il est de taille de cinq pieds, trois pouces, visage très blanc et agréable, cheveux et yeux noirs, barbe bleue, visage rond, cheveux courts en jacobin, col blanc, parce qu'il est toujours décollé (*sic*), le nez un peu aquillain. »

Dans une autre note, adressée au même, le 21 mars, Demougé revient sur l'homme et sa mission. « C'est, dit-il, un des plus dangereux gueux qui existent ; faites-le gober à tout prix. On présume qu'il partira dans trois jours et passera par Bâle et Wurzburg ou par Dusseldorf. . . Simon, ci-devant précepteur luthérien à Strasbourg, gazetier incendiaire au commencement de la Révolution, salarié par le maire Dietrich et puis par les jacobins, envoyé comme apôtre de la liberté à Mayence, président de l'administration qui y siégeait. Il est celui qui a perdu Custine ². Il fut depuis employé par le gouvernement à la correspondance secrète de la République. Agé d'environ quarante-deux ans. . . front plat, nez

1. *Correspondance* trouvée le 2 floréal an V à Offenbourg dans les papiers du général Klinglin. Paris, à l'Imprimerie de la République, an VI, 8°, t. I, p. 289.

2. Ai-je besoin de rappeler que les jacobins reprochaient précisément à Simon de s'être refusé à incriminer le général devant le tribunal révolutionnaire ?

long et très pointu, bouche grande, menton long, d'une figure maigre, habillé en bleu et portant ordinairement une houppelande grise, garnie de velours cramoisi, chapeau rond ¹. » On voit avec quel soin l'espion royaliste donne à deux reprises le signalement de Simon, afin de faciliter sa capture par les Autrichiens entre Strasbourg et Cassel.

Nous avons en effet relevé dans les procès-verbaux de l'administration centrale du Bas-Rhin, à la date du 19 mars 1796, la demande par Simon, qualifié de « secrétaire de la légation française près le landgrave de Hesse-Cassel », d'un passeport pour son fils qui s'appelle Jean-Frédéric comme lui, âgé de seize ans, et qui doit l'accompagner dans la capitale du landgrave Guillaume IX. Lui-même a déjà reçu un passeport du Ministère des relations extérieures, daté du 23 ventôse. Nous apprenons également par cette demande que c'est le chef de la légation, le citoyen Rivals ², qui l'a engagé à emmener le jeune homme, pour l'employer dans les bureaux de la légation ³.

Je n'ai pu me faire une idée bien nette des occupations de Simon dans cette sphère d'activité nouvelle, n'ayant trouvé sur ce sujet qu'une note assez défavorable (si elle est exacte) dans la correspondance du général Hoche avec le Directoire exécutif. Le chef de l'armée du Rhin écrit de Friedberg, le 11 floréal an V (30 avril 1797) : « S'il fallait en croire tout le monde en ce pays, chacun serait neutre; un prince de (Solms-) Braunfels, un prince de (Solms-) Lich, la ville de Wetzlar et beaucoup d'autres veulent être neutres. Je pense que c'est au ministre des relations extérieures à m'instruire de la vérité et non à certain M. Simon, se disant secrétaire de la légation française à Hesse-Cassel, lequel je soupçonne d'accorder des neutralités pour quelques louis et qui, en tout cas, m'a paru un ignorant et assez mauvais garnement. En attendant votre décision sur ces prétendues neutralités, je n'en reconnaitrai d'autres que celles de Prusse et de Hesse-Cassel ⁴. » Aucun historien impartial ne se risquerait, je pense, à baser une accusation de corruption

1. *Correspondance secrète*, t. I, p. 295.

2. Ce Rivals avait été autrefois à Mayence où Simon a pu faire sa connaissance. (Chuquet, *Mayence*, p. 51.)

3. P.V. du département (29 ventôse IV).

4. A. Chuquet, *Quatre généraux de la Révolution*, 2^e série, p. 182.

contre Simon, sur ce soupçon jeté là en passant, et qui peut n'être qu'une boutade du jeune et très susceptible général ¹.

Le seul fait que je sois à même d'affirmer, c'est que J.-F. Simon était encore en fonctions à Cassel, en décembre 1797, comme le prouve une lettre écrite à son fils le 12 décembre et qui est adressée « à M. Simon fils, chez le citoyen Simon chargé d'affaires de la République française à Cassel ² ».

Fut-il rappelé à la suite d'une des crises intérieures successives qui marquèrent si lamentablement la période du Directoire ? Se dégoûta-t-il du métier de diplomate pour revenir spontanément à la pédagogie ? Je ne saurais le dire. Il semble certain toutefois qu'il ne revint pas à Strasbourg, où je n'ai plus retrouvé trace, dans la suite, d'un séjour, même temporaire, dans sa ville natale. Nous le rencontrons, vers la dernière année du siècle, comme professeur d'allemand à l'un des collèges du *Prytanée français*, d'abord simple pensionnat de boursiers, que les arrêtés du 1 et 8 germinal an VIII (22 et 29 mars 1800) avaient répartis en six maisons à Paris, Versailles, Saint-Germain, Compiègne, etc. C'est à celui de Versailles que Simon fut attaché ; mais il ne peut y avoir enseigné que peu de temps. C'est comme tel qu'il publia des *Notions élémentaires de grammaire allemande à l'usage des élèves du Prytanée ainsi que des Français qui ont fait quelques études et veulent apprendre l'allemand* (Paris, Levrault (1800?), in-8°). — Dès 1801, il se dit « ex-professeur au Prytanée de Saint-Cyr » sur le titre d'un autre travail : *Observations sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique* (Paris, Levrault, an IX, 8°). C'est par les *Mémoires* de Metternich que nous savons qu'il fut ensuite professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris, mais qu'il aurait été congédié brusquement plus tard, étant mal noté par l'empereur « comme jacobin ». Or nul n'ignore que

1. Simon n'était assurément pas un *ignorant* ; il avait alors quarante-six ans, avait vécu pendant des années dans des sphères aristocratiques assez exclusives pour ne pas tolérer la présence d'un « mauvais garnement ». Il y a eu sans doute chez Hoche un accès de mauvaise humeur, du fait qu'un simple *civil* voulait empêcher le chef *militaire* de frapper de réquisitions sur des États d'Empire ayant obtenu des certificats de neutralité de la légation de Cassel. Je rappelle qu'un Solms avait été le parrain de l'enfant de Simon né à Neuwied ; il n'était donc pas nécessaire de le corrompre avec « quelques louis » pour obtenir ce service d'ami.

2. Ce fils n'était pas resté longtemps à Cassel ; il était entré comme volontaire dans la librairie de ses cousins Campe, à Brunswick, et y travailla quelque temps.

Napoléon savait fort bien s'accommoder des pires jacobins, pourvu, bien entendu, qu'ils fussent intelligents, souples et dociles. Je n'ai qu'à rappeler Fouché, Merlin (de Douai), Réal; les exemples topiques surabondent. Si le fait relaté par Metternich est vrai, ce serait une preuve — l'intelligence de Simon ne pouvant être mise en doute — qu'il a su conserver alors une attitude digne de son passé, ce qui serait tout à fait à son honneur. Mais peut-être n'est-ce là qu'une de ces erreurs plus ou moins involontaires, échappées au vieux prince-chancelier quand il rédigeait ou dictait ses souvenirs. Car dans l'acte de mariage de son fils ¹, daté du 11 novembre 1810, Simon est mentionné comme professeur au lycée Napoléon ²; il n'aurait donc fait que changer d'établissement. Peut-être aussi cette disgrâce ne s'est-elle produite qu'après 1810. En tout cas Simon a continué à publier des livres de classe, des *Notions de grammaire allemande* (Paris, Levrault, 1807, 8^e) qui eurent au moins deux éditions, et une édition des *Fables* de Lessing (1814). Ce qui est tout aussi certain c'est qu'il n'a jamais été, comme le raconte M. Renaud, conseiller de légation à la cour du roi Jérôme de Westphalie; c'est là une des plus bizarres confusions du *Schulrat* allemand, qui, trompé par une indication vague de la *Biographie Michaud*, a transporté de dix ans l'apparition de Simon à la cour du landgrave de Hesse à celle du frère de l'empereur à Cassel, sans se demander un instant comment, disgracié par le maître de l'Europe, — ainsi qu'il le raconte auparavant, — ce professeur de lycée destitué aurait pu figurer ensuite dans la diplomatie impériale!

Qu'il ait été encore ou non, fonctionnaire de l'Université impériale lors de la chute du régime, il fut, après 1815, professeur d'allemand des enfants du duc Louis-Philippe d'Orléans ³. On sait que le futur roi des Français affichait volontiers un certain libéralisme dans l'éducation de ses fils et qu'il avait choisi pour leur précepteur le fils du « terroriste » Lebas, de l'ami de Robespierre et de Saint-Just, savant très distingué d'ailleurs et parfaitement digne de la confiance

1. Simon fils, après avoir suivi la carrière militaire jusqu'au grade de capitaine, fut appelé comme professeur d'allemand à l'École militaire de Saint-Cyr, où il professa de 1821 à 1833. Il est mort à Versailles en 1843.

2. Devenu plus tard lycée Henri IV.

3. C'est à cette occasion qu'il publia le dernier ouvrage que je connaisse de lui, *Grammaire allemande où l'auteur s'efforce de développer le mécanisme de cette langue dans son ensemble, à l'usage de S. A. S. Mgr le duc de Chartres*. Paris, 1819, 8^o.

que lui témoignait le duc. Si Louis-Philippe a choisi Simon, comme professeur pour ses fils, c'est assurément parce qu'il le savait capable et qu'il ne doutait pas de son honorabilité parfaite. Il est donc absurde, de la part de M. Renaud, de traiter à l'occasion de ces leçons, notre pédagogue comme une espèce de renégat, et de nous montrer « le vieux jacobin allant faire la cour aux tyrans restaurés ». Dans un des chapitres de ses *Vieux Souvenirs*, le prince de Joinville a retracé un croquis rapide mais très vivant de son vieux professeur, que je reproduirais si cette notice n'était déjà trop longue ¹.

Nous ignorons combien dura cet enseignement, mais nous savons que les leçons données aux fils d'un prince connu comme économiste, n'enrichirent pas Simon, qui peinait toujours pour faire vivre les siens ; il s'était remarié, en effet, à une date à nous inconnue, et de cette union nouvelle étaient nées deux filles. En 1821, il publiait une nouvelle *Grammaire allemande*, qui fut « approuvée par l'Académie germanique de Berlin ² ». Il consacrait surtout ses dernières forces à la rédaction d'un grand *Dictionnaire français-allemand et allemand-français* dont il espérait tirer gloire et profit. Mais le pauvre Simon ne parvint pas à trouver à Paris l'éditeur qu'il cherchait, et c'est alors qu'il conçut le projet bien naïf de partir pour Vienne, afin d'y solliciter le patronage de son élève d'autrefois, devenu prince archi-chancelier d'Autriche, en faveur de sa dernière œuvre pédagogique. C'était se montrer singulièrement optimiste pour un homme de son âge et qui avait côtoyé tout au moins le monde diplomatique, à un moment donné de sa vie. En avril 1829 il arrivait donc dans la capitale de François II avec sa femme, ses filles et son manuscrit, et le 14 du mois il se présentait à la Chancellerie, pour prier Metternich de lui procurer un éditeur. « Jugez de ma surprise, écrivait le prince, deux jours plus tard à son fils, de voir M. Simon, mon vieux jacobin, débarquer ici avec armes et bagages. Il prétend que ce n'est qu'à Vienne qu'il est possible d'apprécier à sa juste valeur les charmes de son Dictionnaire. Il veut que je le fasse imprimer ou — ce qui revient au même — il veut que je fasse vivre son auteur. Je les ai tous remis à Pilat ³, le

1. Prince de Joinville, *Vieux souvenirs* (1818-1848). Paris, 1894, 12.

2. Il ne s'agit certainement pas de l'Académie Royale de Berlin, mais de quelque Société scientifique plus modeste de la capitale prussienne.

3. Joseph-Antoine de Pilat était l'un des secrétaires de la Chancellerie impériale.

père, la mère et les filles ¹. » Il n'aurait sans doute coûté que quelques lignes de recommandation, adressées à un éditeur viennois, par le tout-puissant ministre, pour réaliser le vœu de son maître d'autrefois, qui n'était plus guère jacobin et dont l'ouvrage, en tout cas, n'avait rien de révolutionnaire. Mais l'égoïste frivole, au cœur sec, n'eut qu'une seule préoccupation, celle de se débarrasser, au plus vite, de ses hôtes imprévus. Ce fut une petite vilénie, commise par l'ancien étudiant de Strasbourg, après tant d'autres, plus nuisibles à l'humanité, qu'il avait perpétrées et devait perpétrer encore jusqu'au moment où l'homme d'État trop vanté se voyait chassé de Vienne à son tour par la révolution de 1848.

Déçu dans ses dernières espérances, le vieillard presque octogénaire, retourna tristement à Paris, où il est mort bientôt après, dans le cours de l'année 1829, sans que nous ayons pu fixer la date précise de sa fin ².

Jean-Frédéric Simon a eu la malchance de trouver chez les rares contemporains qui se sont occupés de lui, comme dans les générations suivantes, des juges inexactement informés ou très partiaux et par suite trop sévères. Les vieux conservateurs luthériens de Strasbourg l'ont traité de « démocrate enragé » ; les ultramontains alsaciens d'alors ont déclaré, par la plume du chanoine Rumpler, de belliqueuse mémoire, « qu'il ne pouvait écrire deux lignes sans qu'il y ait trois mensonges » ; les jacobins de la Société populaire le qualifiaient, dès 1793, de « rolandiste intrigant » et les administrateurs terroristes imposés au Bas-Rhin en 1794, le dépeignaient comme un être « vaniteux et méprisable ». Et pour comble de disgrâce, un pédagogue allemand, n'ayant d'ailleurs aucune intention préconçue de calomnier son collègue alsacien, a eu le malheur de fondre en une seule individualité, hideuse et difforme en effet, les cinq ou six homonymes qui, par un fâcheux hasard, ont paru, en même temps que notre personnage, sur la scène révolutionnaire en Alsace, et de lui attribuer, à lui seul, leurs paroles et leurs actes.

1. Klinkowstroem, *Aus Metternich's hinterlassenen Papiere*, t. IV, p. 747.

2. Elle n'est donnée ni dans l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, ni dans celui du frère Sitzmann (*Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, 1910), ni dans la notice d'Étienne Barth (*Notices biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg* (Strasbourg, 1883)), ni par M. Renaud. Dans chacune de ces notices, il y a d'ailleurs de nombreuses confusions, des lacunes et des erreurs graves.

C'est un sentiment de stricte équité à l'égard d'un compatriote du temps jadis, qui m'a poussé à rétablir sa véritable physionomie. L'homme intelligent et hardi qui embrassa de bonne heure les principes de 1789, qui les défendit avec énergie, avec âpreté même, sans cependant verser dans les exagérations et les crimes de la Terreur et qui fut, jusqu'aux dernières limites de l'existence, un travailleur acharné dans le domaine pédagogique qu'il avait choisi de bonne heure, avait droit à une réparation posthume après les travestissements multiples dont sa vie avait été l'objet. Car si l'on peut lui reprocher quelques exagérations d'attitude et quelques violences de langage au plus fort de la crise révolutionnaire, on peut affirmer aussi, sans craindre un démenti, qu'il n'a jamais participé à ces excès dont l'ont accusé tour à tour des contemporains haineux et des historiens plus récents, trop superficiels ou très mal informés.

Rod. REUSS.

LES
CONSÉQUENCES D'UNE COLLISION LEXICALE
ET LA
LATINISATION DES MOTS FRANÇAIS

S'il est vrai que l'étymologie populaire française ait une action sur le sort sémantique d'un mot, cette action doit nécessairement se répercuter dans les dérivés et les composés de ce mot, doit se répercuter dans sa famille, à la condition toutefois que celle-ci lui soit restée attachée par des liens susceptibles d'être perçus par l'étymologie populaire.

Comme l'action s'exerce en raison directe du degré de parenté sémantique des membres constituant la famille, et que ceux-ci ont acquis une individualité sémantique qui, comparée à celle de leur chef étymologique et considérée du point de vue où se place l'étymologie populaire, peut varier de la simple nuance à un état de divorce définitif, ils seront affectés diversement, subiront des transformations allant du simple glissement, qui ne se manifeste pas par une nouvelle forme (*enfermer* = « **in** + **firmare** » > *enfermer* = « **in** + clore avec un fer ») à la modification de leur état formel (*confermer* > *confirmer*), à une immunité complète (*affermer* « louer »).

A cette diversité dans la parenté, vient s'ajouter encore un autre élément, qui contrarie et complique une marche parallèle de l'évolution des membres de la famille et de celle de leur chef : ces membres ont pu contracter, dans leur dérivation ou leur composition, des accointances particulières qui compliquent leur adaptation aux conditions sémantiques nouvelles que leur impose le chef de famille (*enfermer* = « enfermer » et « tomber malade »).

Nous nous proposons ici — et le lecteur a dû s'en douter par le contenu des parenthèses qui précèdent — d'examiner l'action qu'a eue sur ses composés, *affermer*, *confermer*, *enfermer*, la substitution de *fermer* « clore avec un fer » à *fermer* « rendre ferme », substitu-

tion que nous avons étudiée dans notre brochure *La faillite de l'étymologie phonétique*.

I. — ANC. FR. *affermer*, FR. MOD. *affermir*, *affirmer*.

Le triple aspect sous lequel se présente de nos jours la descendance de la vieille forme *affermer* nous autorise à décomposer sa sémantique, telle qu'elle s'offrait à nous au début du xvi^e s., en trois sens, à savoir :

- 1) *affermer* « louer », qui nous est resté ;
- 2) *affermer* « affermir », qui, depuis, est devenu *affermir* ;
- 3) *affermer* « affirmer », qui, depuis, est devenu *affirmer*.

Quoiqu'improprement, mais pour plus de commodité, nous appellerons, dans la suite, *sens propre* celui d'« affermir » et *sens figuré* celui d'« affirmer » — quoiqu'improprement, disons-nous, puisque *affermir* est apte à s'employer au figuré, mais à la condition de ne pas empiéter sur le domaine réservé à *affirmer*.

1) *Affermer* « louer ».

Cet *affermer*, sur lequel les trois dictionnaires que nous consultons ¹ ne nous donnent que des renseignements bien incomplets, est évidemment le plus jeune des trois *affermer*, si l'origine qu'on lui attribue et ses rapports qu'on établit avec les membres de sa famille sont conformes à la réalité. Aussi bien, les membres de sa famille ne semblent-ils avoir occupé que les places laissées vides par ses aînés (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*), si l'on excepte certaines immixtions, accidentelles et inévitables, qui se sont produites dans l'ancienne langue jusqu'au moment où elle fut soumise à une épuration efficace, depuis longtemps rendue nécessaire, depuis longtemps diversement tentée ².

1. Le dictionnaire de Littré (abr. L.), le dict. gén. de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (abr. D. G.), le dict. de Godefroy (abr. G.). Ce sont — bâtons-nous de l'avouer — les seules sources auxquelles nous ayons puisé.

2. Voir la *Note complémentaire* faisant suite à notre article. Des ambiguïtés telles que *afferment*, qui signifie « bail à ferme », en même temps que « soutien », en même temps que « affirmation, confirmation », et réunit ainsi en un corps toutes les possibilités sémantiques du radical *ferm*, ne sont que des conséquences

Quoi qu'il en soit — la question de l'origine d'*affermer*, *ferme* s. f., etc. est, sinon étrangère au problème que nous cherchons à résoudre ici, du moins distinct de ce problème — *affermer* « louer » est actuellement l'unique représentant de « **firmare**-rendre ferme », le seul des trois *affermer* qui nous soit resté.

Il en est l'unique, non pas parce qu'il est seul à être rattaché à *ferme* « **firmum** » par l'étymologie populaire actuelle — le lien qui l'y rattache n'est perceptible que pour l'historien de la langue, et, s'il était perceptible pour le peuple, il serait *affermir* — mais parce que sa famille (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*, à côté d'expressions encore existantes, telles que *donner à ferme*), plus éloignée encore que lui-même de « **firmum** », lui fournit non seulement des états solides, mais des directives l'écartant de tout glissement à *affermir*, et fait de lui un élément immuable par rapport à *fermer* « **firmare** » et à ses évolutions possibles.

C'est à ce titre seulement que *affermer* « louer » s'est trouvé le plus apte des *affermer* à survivre à l'évolution sémantique de *fermer*. L'action de « clore avec un fer » ne l'a pas effleuré.

Supposé qu'une transparence étymologique révélât en *affermer* « louer » une inaptitude à continuer à vivre, supposé que *fermer* « clore avec un fer » en fit un mot intolérable — comme il l'a fait des deux autres *affermer*, alors que l'ancienne langue en tolérait parfaitement l'union (*affermer* = « affermir » et « affirmer ») — est-il vraisemblable que, mue par un besoin aussi caractérisé, aussi impérieux que le montre la bifurcation d'*affermer* en *affermir* et *affirmer*, d'écarter les postes ambigus, la langue n'ait pas reculé devant une transformation du tout sémantique constitué par *affermer* « louer » et sa famille ?

Appliquer à *affermer* « louer » l'une ou l'autre des deux seules médications que nous lui connaissions, en faire *affermir* ou *affirmer*, ce qui le rejetait dans l'ancienne ambiguïté ¹ ?

D'ailleurs, si *affermer* « louer » avait eu des velléités de transformation, il était seul à pouvoir les subir. Pouvait-il, en effet, entraîner avec lui dans une modification *ferme*, *fermier*, *fermage* qui, for-

inévitables de l'imbroglio où se trouvait l'ancienne langue tirillée et désœuvrée par l'existence d'un radical *ferm* à sémantiques multiples.

1. On verra dans la *Note complémentaire* qu'un étymologiste maladroit du xiv^e s. l'y a rejeté, comme d'autres en ont fait des dérivés s'enchevêtrant dans ceux d'*affermer* « affermir » et « affirmer ».

mellement, sont affranchis de lui et qui, d'autre part, sont avec lui dans des rapports de dépendance tout autres que ceux, intimes, où se trouvent les dérivés verbaux d'*affermer* « affermir » et « affirmer » (*..ation, ..atif, etc.*) ? *Affermer* « louer » est le prisonnier de sa famille, n'y commande pas, comme le font dans la leur *affermer, confermer*.

Alors, il y aurait désolidarisation, divorce ! Essayez d'en voir les suites !

La sémantique « louer » est bien la seule qui puisse aujourd'hui s'abriter sous *affermer*. Et cependant *fermer*, dans ce mot, n'est pas l'héritier de **firmare**. **Firmare** est totalement éteint dans les formes *affermer*.

L'individualité d'*affermer* « louer » à côté d'*affermer* « affermir » et « affirmer » est signifiée dans le D. G., qui est un dictionnaire de la langue « du commencement du xvii^e s. jusqu'à nos jours » par la présence de deux articles *affermer*, distincts, *affermer* « affirmer » appartenant encore à la langue de Malherbe.

Littre, conformément à son objet, qui est la langue française actuelle, n'a qu'*affermer* « louer » ; mais son sentiment de l'individualité d'*affermer* « louer », à côté d'*affermer* « assurer » se manifeste à l'article *affirmer*, où nous lisons : « Ce n'est qu'au xvii^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affermer*, sans doute pour établir une distinction entre *affermer*, donner à ferme, et *affermer*, assurer. »

[Littre oublie *affermir*, qui n'est pas de 100 ans antérieur à *affirmer*, et à l'adoption duquel il pouvait donner la même raison — d'ailleurs fort improbable. Il est vrai qu'il assigne expressément à *affermir* une existence plus reculée que celle dont témoignent ses propres citations — d'ailleurs pour une mauvaise raison.]

2), 3) *Affermer* > *affermir* et *affirmer*
Confermer > *confirmer*.

Affirmare signifiait « affermir » et « affirmer ». Il est devenu *affermer* qui signifia jusqu'au xvi^e s. « affermir » et « affirmer ». A partir du xvi^e s. ces deux sémantiques réunies se dissocient, et elles sont actuellement représentées par deux mots distincts qui sont *affermir* et *affirmer*.

— Pourquoi *affermer* prend-il une nouvelle forme à partir du xvi^e s. ?

— Parce que, rattaché instinctivement et forcément à son verbe simple, il ne s'accommode plus avec *fermer* qui signifie « clore avec un fer », parce que la tradition sémantique de **firmare** « rendre ferme », à laquelle il se rattachait, est perdue (sauf dans *affermer* « louer »), parce qu'il est dénaturalisé de **firmare** et qu'il doit se renaturaliser, se rallier à « **firmum** ».

— Mais pourquoi se renaturalise-t-il de deux façons différentes, par *affermir*, d'une part, qui est une formation essentiellement populaire, par *affirmer*, d'autre part, que l'on dit et qui paraît bien être « emprunté du latin » ? L'une ou l'autre de ces deux renaturalisations ne suffisait-elle pas ? *Affermir* est un retour à « **affirmare** » primitif, *affirmer* est un retour à « **affirmare** » primitif. L'un et l'autre continuent donc la tradition sémantique incluse dans *affermer*, l'un et l'autre obéissent aux exigences, que leur impose *fermer* « clore avec un fer », d'avoir à se rallier à « **firmum** ».

— Si *affermer* se renaturalise de deux façons différentes, c'est parce que l'élément perturbateur qui l'oblige à changer de forme est, en même temps, un élément dislocateur de sa sémantique, qui sépare le sens propre du sens figuré. Cet élément qui oblige *affermer* à se modifier, en même temps qu'il disjoint en lui ce qui était joint en latin, et ce qui, de longs siècles durant, depuis la naissance du français jusqu'au xvi^e s. continue à être joint, agit, à la vérité, sur « affirmer » aussi bien que sur « affermir » ; mais il n'agit pas sur ces deux emplois avec la même spontanéité. Il agit plus spontanément sur « affermir » que sur « affirmer ».

— Cette attaque d'*affermer* par « clore avec un fer », qui se produit à deux reprises et fait d'un seul *affermer* deux parts successivement, non simultanément, attaquables par un ennemi qui est le même pour toutes deux, est-elle naturelle ?

— Elle est naturelle : c'est la sémantique concrète d'*affermer* qui est le plus exposée à être aux prises avec la sémantique concrète de « clore avec un fer ». C'est la première atteinte qui donne conscience, ou contribue à donner conscience à *affermer* de sa double sémantique. A la suite de cette première atteinte, *affermer* se trouve constitué avec une individualité sémantique nouvelle : il n'est plus le même qu'autrefois, il est susceptible d'entrer dans de nouveaux rapports, avec d'autres mots. Ces attaques successives sont absolument conformes à celles de *clore* « **claudere** » par *fermer* « clore avec un fer », qui se prend d'abord à *clore* une porte, puis à *clore*

la bouche et échoue lorsqu'il est aux prises avec *clore* une discussion... comme nous allons voir *affermir* échouer.

— *Affermir* et *affirmer* sont-ils vraiment de deux âges différents ?

— Ils sont de deux âges différents. *Affermir* est né le premier. Nos lexicographes s'accordent sur ce point, et les textes, sur lesquels ils appuient leurs dires, ne laissent aucun doute à cet égard.

Affermir « ne paraît qu'au xvi^e s. dans le langage écrit... » (L.).
« Ce n'est qu'au xvii^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affirmer*... » (L.).

La première apparition d'*affirmer* date de « 1539 » (D. G.).
**Affermer* « remplacé depuis le xvii^e s. par le mot de formation savante *affirmer* » (D. G.).

— Et la forme que revêtait « affirmer », lorsque *affirmer* se fut détaché d'*affirmer*, resta *affirmer* ?

— « Affirmer » resta attaché à *affirmer*. Un auteur du xvi^e s., Amyot, disait : « La mère *afferma* qu'elle avoit conçu les deux enfants du dieu Mars », et, d'autre part : « Tout ce que le cours d'eau emmene aval s'y attache et s'y lie si bien, que l'un par le moyen de l'autre s'y *affermit* et prend une fermeté assurée » (L.).

— Mais alors, pourquoi « affirmer », qui, dites-vous, s'est détaché d'*affirmer* pour la même raison que « affirmer », quoique plus tard, puisque les textes le disent expressément, n'a-t-il pas rejoint *affirmer* et revêt-il la forme *affirmer* ? *Affermir* était-il donc incapable de se déployer sémantiquement et d'atteindre l'idée d' « affirmer », laquelle est cependant un déploiement naturel, un déploiement que ses ancêtres *affirmare* et *affirmer* ont eu ? *Affermir* est capable d'ascension au figuré, et Littré a trouvé bon de nous dire par quoi se distinguent les synonymes *affirmer*, *raffermir*, *confirmer*, alors que ce dernier n'est jamais employé qu'au figuré.

— *Affermir* n'a jamais fait l'office d' « affirmer » : les textes n'en présentent pas trace. « Affirmer » n'a pu rejoindre *affirmer*, parce que, durant l'époque où il était encore *affirmer*, alors que « affirmer » s'est détaché d'*affirmer*, il a été désorienté.

— Désorienté ? !

— Désorienté (à défaut de : *désorbé*), du fait même qu'*affirmer* s'était défait d' « affirmer », du fait qu'il n'était plus le même mot qu'*affirmer* d'autrefois et qu'il avait une individualité nouvelle. *Affermer* n'était plus qu' « affirmer », et cet « affirmer » entre dans l'orbe d'un autre astre, vers lequel il se sent plus attiré que par *affirmer*.

— Alors *affirmer* n'est pas le latin **affirmare**, il n'est pas « emprunté du latin ».

== *Affirmer* n'est pas « emprunté du latin ». Il ne peut l'être, car sa latinisation en aurait fait nécessairement un « affermir » en même temps qu'un « affirmer ». A lui seul *affermer* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer* ; à lui seul *affirmer* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer*. *Affirmer* équivaut à un **affirmare** dépouillé d'« affermir », et cet **affirmare**-là n'est pas latin : il est français.

— Français ?

== Il est aussi français qu'*affermer*. « Affirmer », qui est un « **firmare** » employé au figuré seulement, est, en devenant *affirmer*, entré dans l'orbe de *confermer*, qui est employé au figuré seulement, qui, lui, est un **confirmare** latin dépouillé de « confirmer », dépouillé de *confermir*, lequel n'a jamais existé en français. Et c'est l'état d'*affermer* dépouillé d'« affermir » qui l'a mis à la merci du sort de *confermer*.

— Mais **confirmare**, en latin, était employé aussi au sens propre, et en quoi le sort de *confermer* allait-il différer de celui d'*affermer* ?

== **Confirmare**, comme **affirmare**, avait le sens propre et le sens figuré ; mais, à la différence d'« **affirmare** », il n'a pas pénétré en français avec son sens propre, il n'y a que le sens figuré. Et c'est cette circonstance qui fait toute la puissance d'attraction de *confermer* vis-à-vis d'*affermer* qui, dépouillé du sens « affermir », outre qu'il a une affinité sémantique étroite avec *confermer*, est grammaticalement sur pied d'égalité avec *confermer*.

— Mais, *confermer* signifiant « confirmer », et *affermer* ne signifiant plus que « affirmer » sont exactement dans le même rapport avec *fermer*, devenu « clore avec un fer ». *Confermer* doit nécessairement être tout aussi récalcitrant qu'*affermer* à obéir à l'injonction qui lui vient de *fermer* « clore avec un fer ».

== Non ! *Confermer* était devenu *confirmer* alors que « affirmer » et même « affermir » étaient encore *affermer*. *Confirmer* est bien antérieur à *affirmer*.

— Alors *confirmer* a une autre origine qu'*affirmer* ?

== Certainement ! **Confirmare** n'a été usité, en français, qu'au figuré, ce qui le qualifie déjà comme un mot d'origine moins populaire qu'**affirmare**, qui a été usité au sens propre et au sens figuré. Il était notamment un terme courant dans la langue du droit et de

la religion, et cette langue s'exprimait autrefois aussi bien en latin qu'en français. On pourrait même dire que le *confirmer* d'un notaire était dans l'esprit de son client un *confermer*. *Fermer* II survenant, il disqualifie *confermer*, et c'est ainsi que triomphe *confirmer* sur *confermer*, sous la pression la plus légère qu'imprime *fermer* II, sans heurt aucun, sans le heurt que suppose un *affirmer* « affirmer » contraint à devenir directement un *affirmer* par l'intermédiaire d'un procédé savant, contraire à toute conception saine des opérations linguistiques, qui consisterait à dépecer **affirmare** — dépecé, selon nous, par la défection d'« affermir » — pour n'en prendre que ce dont on avait besoin.

— Alors vous admettez qu'*affirmer*, tardant à se développer sémantiquement et à s'élever à la valeur d'« affirmer », à laquelle il était apte, s'est laissé prévenir par la naissance d'un *affirmer* venant d'un *confirmer* qui, déjà sous la forme *confermer*, lui était parent sémantiquement, et qui, après le détachement d'*affirmer*, lui est encore plus intimement lié, tous deux étant uniquement employés au figuré ?

— *Affermer* restant « affirmer », alors qu'il était déjà devenu *affirmer* « affermir », prouve qu'il est récalcitrant à une évolution d'*affirmer* vers « affirmer ». Nous ne saurons jamais jusqu'à quel moment cet état d'hostilité envers « affermir » aurait duré, puisqu'*affirmer* « affirmer » échappe par une tangente à *affirmer* très peu de temps après qu'*affirmer* fut sorti d'*affirmer*. *Affermer*, pour devenir *affirmer*, n'avait, en quelque sorte, qu'à attendre le départ d'*affirmer*, l'associé qui le tenait à l'écart de *confermer*, pour n'avoir plus qu'à entrer dans l'orbe de *confermer*. Sous la pression de *fermer* II, *confermer* = **confirmare** moins « confirmer », qu'il n'a jamais été, agit sur *affirmer* = **affirmare** moins « affermir », qu'il est devenu, pour lui faire emboîter le pas dans la seule voie d'émancipation phonétique possible qui s'ouvrait à lui-même.

Une comparaison de l'action de *fermer* II sur *clore* avec celle de *fermer* II sur *affirmer* « affirmer » va faire comprendre comment *affirmer* n'a pu parvenir à « affirmer », malgré son aptitude à le devenir.

Le trajet qu'a à parcourir *fermer* II, de « clore une porte avec un fer » à « clore une discussion » — et que, nous le savons par *La faillite de l'étym. phon.*, il a franchi par étapes successives (*fermer* une porte >... la bouche, etc.) — paraît bien avoir été plus long que

celui qu'*affermir* aurait eu à parcourir pour arriver à « affirmer ». Cela n'est pas, de notre part, une appréciation purement théorique, cela est démontré — unilatéralement, puisque la distance qui sépare « affermir » d'« affirmer » échappe à notre appréciation — par l'existence encore actuelle de *clore* au figuré, par la nature de *clôturer*, formation plus habile que naturelle, forme bien lointaine de *clore* et témoignant d'un grand effort. Tout autre est la condition d'*affermir* vis-à-vis de « affirmer » : à peine est-il séparé d'*affermir* « affirmer » que celui-ci, libéré d'une association qui lui était une tutelle, trouve une voie toute ouverte pour lui, toute ouverte par un confrère, *confermer*, qui n'avait jamais été lié par une association semblable à celle dont il vient lui-même d'être défait. Cette heureuse rencontre permet à *affermir* « affirmer » d'obéir à l'injonction de *fermer* II d'avoir à se défaire de sa forme, et, en même temps, le dispense d'avoir à subir la contrainte que veut lui imposer *affermir*, et à laquelle il s'est montré récalcitrant lors d'une première tentative de *affermir*, c'est-à-dire au moment où celui-ci se détacha d'*affermir*. *Clore* n'avait pas de port à proximité où se réfugier — *clôturer* montre combien ce port, cherché et enfin trouvé, était lointain. *Affermer* en avait un tout proche, celui où *confermer* s'était réfugié. *Confirmer* émancipe *affermir* de la pente naturelle qui devait le faire aboutir à « affirmer ».

— Alors, il est né un *firmer* français qui est l'équivalent de **fir-mare** latin pris au figuré...

= et qui a créé un *infirmier* « infirmer », ou plutôt a réduit le latin **infirmare**, qui était employé au propre et au figuré, à ne plus être en français qu'un verbe employé au figuré, à être un composé de *firmer* français, dont la dérivation essentiellement verbale en *..ation*, *..atif*, etc. serait parallèle à celle de *confirmer* et d'*affirmer*.

— Comme d'*affermir* « affirmer » est né, par la forme *affermir*, un *fermir* français, qui, sémantiquement, est l'équivalent de **fir-mare** pris au sens propre ?

= Parfaitement !

II. — *Fermir* ET *firmer*

— Si *affermir* témoigne du procédé suivi par la langue pour rattacher à *ferme* le verbe *affermir* « affirmer », dénaturalisé par l'évolution sémantique de « rendre ferme » à « clore avec un fer »,

pourquoi *fermer* lui-même n'a-t-il pas subi la même métamorphose ? pourquoi n'est-il pas devenu *fermir* ? Il impose la métamorphose à *affermer* et ne la subit pas lui-même ? Nous entendons un écho de voix sans percevoir la voix elle-même ?

= Nous n'entendons pas la voix, parce que l'écho se produit si proche qu'elle se confond avec lui : *affermir*, né en même temps que devrait naître *fermir*, prédomine, et il supplante comme inutile *fermir*, *affermir* est sémantiquement *fermir* lui-même, comme *arrondir*, par exemple, supplante *rondir*, dont il est le synonyme. D'ailleurs, *fermir* a existé, mais d'une vie plus éphémère que *rondir*, d'une vie plus éphémère sans doute, parce que, à l'époque de sa naissance, qui est postérieure à celle de *rondir*, l'état de la langue, quant à la formation verbale, le favorisait.

En effet, le triomphe d'*arrondir* sur *rondir* (qui existait antérieurement à *affermir*) est probablement (G. *rondir*) contemporain de la naissance d'*affermir* ; donc la préférence donnée à *affermir* est naturelle : elle tient à un régime de formation verbale particulière à l'époque. La raison de cette préférence est d'ailleurs corroborée par la présence d'un *enfermir* ancien, né d'*enfermer* pour la même cause qu'*affermir* d'*affermer*, né d'*enfermer* pour la même cause que *fermir* de *fermer*, et qui est venu se ranger à *affermir*.

On signale l'existence actuelle de *rondir* dans les patois (G.), nous ne savons si ce *rondir* patois est le *rondir* ancien, ou s'il est une formation nouvelle faite sur *rond*. Mais la solution de cette question n'altère en rien la valeur de notre parallélisme ; car *fermir* a, lui aussi, existé, et, si l'on constatait son existence à l'heure actuelle, dans quelque parler populaire, voire personnel, il n'y aurait rien là qui nous étonnerait, vu que sa formation est actuellement encore en gestation dans notre esprit. Ce caractère de *fermir* en gestation dans notre esprit est bien celui qui convient le mieux à l'interprétation du fait que, si nous en croyons G., *fermir* appartient exclusivement au langage de Montaigne — G. donne 7 exemples de *fermir* « consolider », et ces 7 exemples sont tous tirés d'œuvres de Montaigne.

La présence de *fermir* dans Montaigne nous a obligé à ne pas nous contenter de répondre à la question pourquoi *fermir* n'est pas né : d'autres mots (*fixer*, *ficher*, *consolider*, etc., tous mots à étudier dans les rapports qu'ils ont pu avoir avec *fermer* II) ont dispensé *fermir* d'entrer en fonctions, et nous a obligé à considérer *fermir* comme

étant, sinon l'héritier unique, du moins un des héritiers certains de *fermer* I, détrôné, déshérité par *fermer* II.

La question qui se pose à propos de *fermir* et qui est justifiée par l'existence d'un *fermir*, ne se pose pas pour *firmer*, qui n'a jamais eu pour ascendant *fermer*, et qui l'aurait eu, s'il remontait, comme le veulent nos dictionnaires, à *fermer* I et non, comme nous le disons, à *confirmer* triomphant de *confermer* sous la pression de *fermer* II. Pour naître, ce *firmer* aurait dû « s'abstraire » d'*affirmer*, *confirmer*, *infirmir*, abstraction absolument inutile, si elle avait été possible, puisque *affirmer* et *confirmer* remplissent, mieux que lui, les fonctions qu'il eût pu remplir, même sans considérer que ce procédé d'abstraction eût été en flagrante opposition avec *affermir* faisant fonction de « *fermir* ».

Firmer reste un verbe fictif : les composés qui naissent, *con..af..in..*, ont une empreinte indélébile, et font des fonctions plus positives, plus précises que ne le ferait *firmer*, s'il pouvait s'abstraire d'eux.

Je vous *firme* est = je vous *affirme*, comme je *fermis* est = j'*affermis*.

III. — *Enfermer*

Pour la même raison que nous avons décomposé la sémantique d'*affermir* en trois sens principaux, nous décomposons celle d'*enfermer* également en trois sens :

- 1) en un *enfermer*, qui nous est resté et qui a gardé son sens primitif ;
- 2) en un *enfermer*, identique au précédent, et qui s'en est détaché pour la même raison, et s'est renaturalisé par la même voie qu'*affermir* (> *affermir*) ; il est devenu *enfermir* (G.), mot plus ou moins éphémère, semblablement à *fermir*. *Affermir* a suppléé sans inconvénient et *enfermir* et *fermir*.
- 3) en un *enfermer*, qui signifiait « tomber malade », et qui a disparu du français.

Nous n'avons à parler que du premier et du troisième, ayant tout dit ce que nous savons du deuxième, en tant qu'il intéresse notre sujet.

Tandis qu'*affermir*, seul représentant actuel de « **firmum** » dans

la famille de l'ancien *affermer*, est parvenu jusqu'à nous grâce à des circonstances conservatrices, qui le mettaient à l'abri de l'action de *fermer* II, *enfermer* I, délesté d'*enfermer* 2, c'est-à-dire de la part sémantique qui se rattachait à « **firmum** » et que *fermer* II lui interdit de représenter, obéit docilement, par glissement, et sans que sa forme en soit affectée, à la nouvelle étymologie que lui impose *fermer*.

« Un homme enfermé », qui était un homme « fixé en un lieu, mis en sûreté, détenu, etc. » devient dans notre esprit un homme « mis en un lieu clos, sous les verrous, sous clef, etc. », un homme « bouclé » — pour nous servir d'une expression marquant une image semblable à celle de *fermer* II.

« Enfermer une vérité » ou « renfermer une vérité » ¹ n'est pas plus lointain d'« enfermer (mettre sous clef) un trésor » que « fermer les yeux » ne l'est de « fermer une porte ».

Nos dictionnaires de la langue moderne — L. distingue 9 sens ou emplois différents, D. G. en distingue 3 — ne renferment que des sens se rattachant à *enfermer* II à toutes les étapes de son déploiement figuré, ils n'en renferment aucun qui, de près ou de loin, se rattache à l'*enfermer* qu'*enfermir* a emporté et transmis à *affermir*.

Le troisième de nos *enfermer* était si malencontreux par son homonymie avec les autres que nos aïeux en ont été fort encombrés.

Sa famille actuelle se compose de : *infirmes*, *infirmité*, *infirmier* (« empruntés du latin » D. G.), *infirmérie* (« dérivé de *infirmier* » D. G.), et cette famille était, lorsque *fermer* II naquit de *fermer* I : *enferme*, *enfermeté*, *enfermier*, *enfermerie*, auxquels il faut ajouter le verbe *enfermer* « tomber malade, devenir infirme », qui s'est perdu.

Qu'allait devenir ce dernier, si toutefois son maintien était sémantiquement nécessaire, dans une langue épurée et dans un milieu lexical soumis à une révision complète ? Enfermer ? Impossible, car il n'a aucun rapport avec *firmer*, lequel a rompu avec « ferme » au sens propre ; d'autre part il ne pourrait être qu'un doublet inutile d'*affirmer* ou de *confirmer*, et sous quel jour apparaîtrait notamment l'adjectif « infirme » ? Alors : *infirmir* ? Soit ! Mais sa famille ! Nous n'osons la lui constituer, tellement elle

1. Pas plus que de *raffermir* (à côté de *affermir*), nous ne parlerons de *renfermer* (à côté d'*enfermer*). Ces deux verbes sont trop intimement liés à la sémantique de *re* pour que nous puissions en parler utilement, en les traitant isolément.

serait monstrueuse, dérivée d'un verbe en *..ir*, ou simplement démantelée par son existence, et reproduisant d'intolérables homonymies, dont il importait précisément de se débarrasser.

Et c'est bien toute la famille que la langue veut reconstituer, sans en éparpiller les membres, dont — on va le voir tout à l'heure — le verbe ne contre-balançait pas l'importance, puisqu'il va être sacrifié. C'est la famille entière qu'il importait de déménager ; elle n'était pas débandée, allait se ressouder par les mêmes liens au delà de la ligne à franchir qui marquerait l'aire où elle pourrait vivre à l'abri d'immixtions de la part de congénères formels, et qui ne marque pas — bien au contraire — un arrêt dans la vitalité de l'un quelconque des membres de la famille.

Aux grands maux, les grands remèdes ! Il fallait la latiniser de pied en cap. Cette formule, inapplicable aux autres familles de composés de *fermer*, allait être applicable à la nôtre : elle consistait en un « bain de virage » renforcé, d'où sortent, latinisés de pied en cap, *infirme*, *infirmité*, *infirmier*, *infirmerie* et... d'où ne sort pas *infirmier*.

S'il n'en sort pas, c'est qu'il avait déjà sa destination : il était, de par sa nature formelle, un composé de *firmer*, de notre *firmer* « **fir-mare** » pris au sens figuré, l'opposé de *confirmer*, d'où il est réellement sorti.

Enfermer « tomber malade » a-t-il trouvé, s'opposant à la création d'*infirmier* « tomber malade » une « place occupée », ou seulement une « place réservée » ? « Réservée » ou « occupée », peu nous importe, et nous ne chercherons pas à liquider cette question, de détail pour nous. Aussi bien n'aurions-nous pas confiance dans la solution qui résulterait des quelques textes que nous trouvons dans nos trois dictionnaires, et nous ne voudrions pas nous exposer à être la dupe de latinisations toutes personnelles et inopérantes sur la marche de la langue, trompeuses, telles qu'elles fourmillent dans les articles de G. consacrés aux composés de *fermer* (voir *note complémentaire*).

— Mais, cette latinisation de pied en cap est contradictoire à la valeur que vous attribuez précédemment à *firmer*, valeur spéciale de « **fir-mare** » pris au figuré, puisque *infirme*, *infirmité*, *infirmier*, *infirmerie* remontent tous à la valeur de « **fir-mum** » pris au sens propre, à la valeur de *ferme* français.

= Cela est indubitable ; mais il y avait cas de force majeure :

ou périr, ou se latiniser indûment, quitte à sacrifier *infirm*. Les quatre membres de la famille latinisés, qui étaient et restent absolument distincts des dérivés de *firmer*, ont disposé d'*infirm* en maîtres de leur sort. On considérera sans doute, comme nous, leur consentement à un sacrifice qui se présente dans de pareilles conditions, comme bien plus significatif que l'infraction qu'ils ont commise à l'emploi du radical *firm* tel que nous croyons l'avoir établi.

— Alors, le français a « emprunté du latin » un **infirmus**, pris au sens propre (*infirm*), et il a « emprunté du latin », sinon un **infirmare** au sens figuré (*infirm*), du moins un « **firmare** », pris au sens figuré (*in*)*firmer* < (*con*)*firmer*, (*aj*)*firmer*). Le latin littéraire est donc un vestiaire où le français vient échanger les vêtements fripés de sa garde-robe ?

== C'est ce qu'il est très souvent. Les mots que le latin littéraire prête au français sont des poupées, auxquelles le français insuffle une vie conforme à ses besoins. Le latin littéraire, dans *infirm*, *infirmier*, etc., et *infirm*, *infirmation*, etc. se révèle dans toute la plénitude de sa puissance régénératrice des formes du français, en même temps que dans toute son élasticité sémantique, que le français exploite selon ses convenances.

— Et l'étymologie phonétique des mots « empruntés du latin »...

= vaut l'autre, vaut l'étymologie des mots « du latin ».

C'est à la lumière des faits signalés ici qu'il faut examiner une étymologie, contre laquelle s'élèvera et s'est déjà élevé un tollé unanime, celle qui fait remonter *préparer* à une fiction intermédiaire entre *pré* ..**are** et *prêt* ..**are**, fiction dont **praeparare** serait la personification, fiction sans laquelle **praeparare** serait resté confiné dans le *Thesaurus linguae latinae*.

IV. — DANS LE MIDI ¹.

L'étymologie nouvelle de *fermer* (*fermer* II) étant la cause directe de toutes les modifications que nous venons d'étudier, et *fermer* II étant la conséquence de la collision de « clouer » avec « clore » (je clos, nous clouons), les parlers du midi de la France ne doivent

1. Sources : Lévy, *Petit dict. prov.-fr.*, Heidelberg, 1909. — Mistral, *Dict. prov.-fr.*

présenter aucune de ces modifications, puisque « clouer » (*clavelar*) n'y a jamais été en collision avec « clore » (*claire*).

En effet, les parlers anciens, tels que nous les connaissons par le dictionnaire de Lévy, ne les présentent pas, et nous voyons, notamment, que *confermar* signifie aussi « conférer le sacrement de la confirmation », ce qui prouve que l'origine du triomphe de *confirmer* sur *confermar*, au nord de la Loire, ne peut être attribué, contrairement à notre explication, à la prépondérance d'un emploi plus particulièrement savant ou latin, sur un emploi plus populaire (*confirmer* le baptême influençant *confermar* une donation, p. ex.). Conclure autrement que nous le faisons serait établir une coïncidence géographique de deux faits d'ordre totalement différent.

Si, pour l'époque actuelle, le dictionnaire de Mistral nous offre de nombreuses traces de ces modifications, c'est qu'il s'agit de mots calqués sur le français, et témoignant en langue d'oc d'une raison d'être et d'une manœuvre qui n'ont existé qu'en langue d'oui. Ces mots révèlent, avec *fermer* « clore », qui parsème déjà tout le Midi, où il n'est pas moins étranger qu'eux, l'état de dépendance inerte, incapable de réaction raisonnée, où se trouve actuellement le Midi (tel que Mistral nous en présente la langue) vis-à-vis de la langue littéraire de la France.

Un examen attentif de l'état de *fermer* dans les parlers actuels va nous permettre d'établir, avec une complète assurance, que les deux familles *fermir* et *firmer* que l'on y trouve, y sont d'origine française, et que, dans ses composés, le *fermar* provençal avait une valeur sémantique absolument identique à celle de *fermir* et *firmer*, autrement dit, que les composés provençaux se présentaient sémantiquement sous le même jour que, au début du xvi^e s., les composés au nord de la Loire.

Confirmer « confirmer » doit être, dans le Midi, *counferma*. Cette forme régulière n'est plus représentée, dans Mistral, que par le gascon *courrema*, que vous trouverez à l'article *counfierma*, et venant après *counfirma*, qui est la forme provençalisée du français *confirmer*. Nous trouvons — à tout seigneur, tout honneur ! — le même ordre de succession dans les articles suivants :

aferma, *afirma* (l.), *aferma* (d.) « affirmer » ;
infierme, *enfierme* (rh.), *infirme*, etc. « infirme »¹,

1. On voit que, selon Mistral, toute trace du traitement populaire d'*infirmus*

et nous faisons grâce au lecteur de tous les dérivés, qui sont à l'avenant. Notons cependant que *infierna* (*infirm*, *enfierna*, *enferma*) « infirmer » manque dans Mistral, ainsi que sa famille qui aurait pu le suivre à la queue leu leu. Il est évident que le Félibrige doit incorporer *infierna* et sa famille, facile à imaginer, dans le « Tresor dou Felibrige », si celui-ci doit faire concurrence, dans le Midi, au dictionnaire de l'Académie.

Or, ces mots à radical *fiern* sont, on le voit, nos mots français à radical *firm*, lequel, nous le répétons, n'a aucune raison d'être en provençal. Et jamais, quand il a plu au français de n'avoir pas le radical *firm*, on n'a en provençal félibréen le radical *fiern*.

Ainsi, « affermir » et « affermer-louer » y sont *aferma*, « fermer » y est *ferma* (français), aucun des emprunts de « *fermir* » français n'a le radical *fiern*¹.

Que sont donc ces formes *counfierna*, *aferma*, *infierna* par rapport à *counfierna*, *aferma*, *infierna* et *counferma*, *aferma* (*inferme*) ?

Ce sont des formes « binaires », ou géménées », ou « androgynes », bref des pièces dignes de figurer dans le musée Dupuytren de la langue. Ce sont des formes qui comprennent, agglomérées en un seul mot, deux formes concurrentes, des formes neutres qui

« infirme » a disparu du provençal moderne, alors que l'ancien en avait toute la famille aussi développée qu'en ancien français (*enfermar* inclus, en lequel culmine — avec *enfermetat* « infirmité », homonyme de « manque de fermeté, de sûreté » — l'inopportunité d'une rencontre de l'idée « infirme » avec celle de « information »).

L'absence dans Mistral d'un héritier populaire de *enfermar* « tomber malade » suppose nécessairement le même problème que celui qui s'est présenté en français.

L'espace nous manque pour en développer les termes et la solution. Nous résumons notre solution ainsi : Le français a pu sauver tout le patrimoine sémantique d'« infirme », empêtré dans *enfermer*, homonyme à délester, et, en même temps, donner accès à celui de « infirmer », à la seule condition de renoncer à *infierner* « tomber malade ». Le provençal moderne, selon Mistral, a dû abandonner, bilatéralement, et *enfermar* « tomber malade » et *enfermar* « infirmer », qu'avait, tous deux, l'ancien provençal, par manque de contact avec le latin littéraire (comme l'étaient, à cette époque, les parlers du nord de la France), ou — si l'on veut admettre un contact — par inhabileté à l'exploiter, sans tomber dans des homonymies intolérables.

1. Inutile de dire que Lévy n'a ni *afermir*, ni *rafermir*, ni, à plus forte raison, *renfermir*, formes dont Mistral a les formes modernes. Cependant Lévy a *fermir*, *fremir*, le mot de Montaigne, et ce mot pourrait donner lieu à d'intéressantes déductions, que, vu notre ignorance de la langue de Montaigne et de la localisation de *fermir* prov., nous ne pouvons aborder.

donnent satisfaction à l'une et à l'autre des formes concurrentes, des formes symbolisant l'essence même des patois actuels, qu'ils soient du Midi, qu'ils soient du Nord. Nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître l'un de ces mots dans notre travail sur les noms de l'abeille : *urlo* « olla latin » est géographiquement intermédiaire entre *uro* et *ulo* « marmite », qui sont des produits phonétiques réguliers.

Counfierma est à *counfirma* et à *counferma* ce que les frères siamois étaient l'un à l'autre : pas plus qu'il n'était possible d'admettre entre les deux frères siamois une tierce personnalité, il n'est possible d'établir un intermédiaire entre *counfierma* et *counfirma*, entre *counfierma* et *counferma*. *Counfierma* est aux deux autres formes ce que XI est à XI et à 11. *Counfierma* « confirmer » ne peut reposer que sur une équivalence sémantique complète de *counfirma* provençalisé et de *counferma* provençal, et témoigne que *counferma* n'avait rien en lui qui le distinguât de *counfirma*.

Et s'il était quelqu'un qui s'inscrivît en faux contre cette assertion que nous considérons comme une vérité mathématiquement démontrée, il aurait à expliquer comment il se fait que des mots provençaux, totalement étrangers au radical *ferm* de *fermer*, ou à une distance sémantique telle qu'aucune étymologie populaire n'ait pu en apercevoir le lien avec ce radical, subissent également l'humiliation de la bâtardise, alors que le français oppose à leur radical son radical *firm*.

Tel est, par exemple, *fermamen* « firmament » qui devient *firmamen* (chef de file de l'article), alors que le français dit firmament (*fermamen* « fermement » ne devient pas *firmamen*, naturellement) ; tel est *Fermin* « Firmin » qui devient *Fiermin* (en seconde ligne, malgré que cette forme soit « rhodanienne »), alors que le français dit Firmin. Tandis que *fermer* « fermer », *affermer* « louer », *affermir* « affermir », etc. ne subissent pas l'humiliation de cette bâtardise !

Il faut savoir à fond le français pour savoir parler la langue de Mistral.

Counfierma, de par sa forme, ne désigne pas plus un autre *counfirma*, ni un autre *counferma*, que *urlo*, de par sa forme, ne désigne un pot d'autre nature que *ulo*, ni *uro*¹.

1. Voir notre article *La phon. artificielle* dans la *Revue de phil. fr. et de litt.*, 1920, article postérieur à celui-ci.

V. — NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Nous ne nous dissimulons pas que toutes nos interprétations puissent être infirmées par quelque attestation contradictoire, puisée dans les mêmes dictionnaires que ceux que nous avons consultés ; mais est-il téméraire d'affirmer qu'une foi aveugle dans la valeur des textes, quels qu'ils soient, est mal fondée, mal fondée surtout, lorsque, comme ici, il s'agit de mots à sens très divers, s'enchevêtrant les uns dans les autres, se bousculant, et causant à ceux qui en faisaient usage de continuelles hésitations, qui avaient pour résultat des tentatives, infiniment variées, faites pour échapper à un imbroglio inextricable ?

Ce serait folie de vouloir accorder aveuglément à toutes les attestations qui se trouvent dans le dictionnaire de Godefroy une confiance égale ; ce serait s'interdire ainsi tout espoir de débrouiller l'histoire d'un mot, quelque peu embrouillée.

En cherchant, par le moyen critique que nous offre le langage actuel — seule arme que nous ayons à notre disposition pour distinguer les formes normales de celles qui sont individuelles, ou fautives, ou en marge de la voie rectiligne suivie par la langue —, à discerner ce qui a vraiment appartenu à la langue courante de toutes les scories, qui obstruent toute investigation raisonnée, nous n'inaugurons nullement une méthode protestataire. Nous ne faisons que suivre les traces des lexicographes de L. et de D. G. Et si nous nous rangeons à leurs conclusions d'ordre chronologique dans la question qui nous occupe ici, alors qu'eux cependant n'avaient pas à faire une sélection basée sur la distinction des deux *fermer*, distinction qu'ils n'ont pas établie, nous serons assuré qu'il n'y a eu, de notre part, aucune démarche résultant d'une idée préconçue, assuré aussi qu'ils ne se sont pas trompés, puisque les termes de leur problème sont aussi ceux du nôtre.

Si Littré assigne au ^{xvii}e s. la naissance d'*affirmer* « affirmer », il sait, d'autre part, et fait savoir qu'*affirmement* « affirmation » est attesté au ^{xiii}e s. Il n'en tire pas la conclusion qu'*affirmer* « affirmer » a existé à cette époque dans la langue courante, quoique l'auteur d'*affirmement* puisse être un créateur d'*affirmer*. D'où nous aurions pu conclure qu'*affirmer* « affirmer » existait avant *affirmer*

« affermir » ¹, et que cet *affirmer* a empêché *affermir*, en en limitant la portée, de se déployer jusqu'à « affirmer ». Solution bien plus aisée que celle que nous avons dû admettre, et qui, si on en renversait les termes, — renversement qui est une réalité, mais une réalité qui a réclamé une solution d'une autre espèce — est contre nature, car une limitation d'*affermir* « affirmer » par *affirmer* « affirmer », qui supposerait, d'ailleurs, une existence éphémère de *affermir* « affirmer » non attestée, est plus qu'une invraisemblance.

Si l'auteur de l'article *affirmer* « affirmer » du D. G. assigne, comme L., à la même époque, au xvii^e s., la naissance d'*affirmer* il sait, d'autre part, et fait savoir que, bien avant le xvii^e s., au xiv^e s., on trouve *affirmacion*, et au xiii^e *affirmatif*. Ces mots des xiii^e et xiv^e s., qui impliquent l'existence latente d'*affirmer* n'infirmant pas son jugement sur la date de l'apparition d'*affirmer* dans la langue courante ; en effet, ces deux mots sont accolés à *negacion* et *negatif*, sont des termes techniques délatinisés, qui ne projettent aucun reflet sur la langue courante.

Le système suivi dans ce dictionnaire, système d'après lequel figure seule la première apparition d'un mot, est donc susceptible d'induire en erreur. Mais il implique aussi la possibilité d'erreurs plus graves.

Selon le D. G., *affirmation* est un mot « emprunté du latin ». Cela est absolument certain par l'exemple donné de sa première apparition. Faisant abstraction de la forme *affirmation* du xii^e s., forme dont le radical porte la bonne marque de l'époque, et qui répond sans doute à une forme *affermement*, plus usuelle, mais impliquant une équivoque que l'auteur évitait en employant sa forme exceptionnelle et créée d'après le latin, nous nous en tenons à la première apparition d'*affirmation* en sa forme actuelle. « *Affirmacion et negacion* » (xiv^e s.) témoigne évidemment de l'étymologie latine **affirmatio**, comme, antérieurement (xiii^e s.) *affirmatif* témoigne de **affirmativus** (« la preuve chiet sur la parole affirmative et non pas sur la négative »). Ces formes pourraient être bien antérieures, qu'elles ne seraient pas davantage des anachronismes linguistiques. Mais, le D. G. n'entend pas donner l'étymologie de l'ancien français *affirmation* représenté par l'emploi qu'en ont fait

1. Littré voulait faire remonter *affermir* à une date plus reculée que celle des textes qu'il cite.

des auteurs isolés, il entend donner l'étymologie de notre moderne *affirmation*, et son étymologie est alors inexacte, selon nous, puisque celui-ci repose sur une dérivation de *firmer*, né de *confirmer*, sur une dérivation d'*affirmer* qui, selon le D. G. lui-même, ne date que du xvii^e s.

Donc, *affirmation*, tel que le D. G. nous présente ce mot, a deux étymologies : 1) il est le latin **affirmatio**, 2) il est un dérivé de *firmer*, né de *confermer*. Il en a, d'ailleurs, en ancien français une troisième. Cet *affirmation*-là n'est pas plus un ancêtre de notre moderne que ne l'est le premier du D. G. Il est encore plus éphémère, si possible, et plus anormal : il a été formé (une fois selon G.) sur le français *affermer* « louer » et, par conséquent, a signifié « fermage, affermage ». C'est une fantaisie étymologique d'autant plus excusable qu'elle repose sur une vérité relative. Nous serions étonné que des dépouillements postérieurs à ceux qui ont été faits pour nos trois dictionnaires, n'en révélassent pas une quatrième : *affirmation* « affermisement », qui pourrait, d'ailleurs, se cacher dans certains emplois de *affirmation* « affirmation » — songeons combien la tentation d'une nouvelle confusion d'*affirmer* avec *affermir* nous est proche par l'acception que nous donnons à *s'affirmer* (D. G.).

Les mêmes faits, susceptibles de fausses interprétations, se présentent dans toutes les familles de l'ancien radical *ferm*. Telle la famille d'*infirmier* (D. G.), tel *confermer* (G., 1 ou 2 ex.), en flagrante contradiction avec l'article *confermement* et qui, si on lui donnait une valeur documentaire égale à mille autres *confermer*, non représentés dans G., nous ferait entrevoir dans la langue actuelle *confermir* « confirmer », *affermir* « affirmer », *infirmir* « infirmer », sinon « tomber malade ». Le *confermer*, dont la valeur sémantique est seule agissante dans l'histoire du mot, est écarté de ce dictionnaire, sous le prétexte qu'il n'est qu'une variante phonétique de *confirmer* et en a le sens actuel. C'est au hasard, qui a voulu que *confermement* n'eût pas de successeur formel dans la langue actuelle, que nous devons à ce dictionnaire quelques renseignements sur *confermer* « confirmer ».



1



5



3



2



4

1. Contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, 1271. — 2. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de Tournai, 1319. — 3. Sceau d'Elie Guy, évêque d'Autun, 1309. — 4. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de Cambrai, 1330. — 5. Sceau de Charles de Poitiers, évêque de Langres, 1433.

ARMOIRIES COMBINÉES

D'ÉVÊQUES ET D'ÉVÊCHÉS FRANÇAIS

C'est un fait bien connu que certains évêchés français ont eu des armoiries. La signification de ces emblèmes est généralement assez claire. Mais les circonstances dans lesquelles ils ont été adoptés n'ont pas été déterminées jusqu'ici. L'époque où ils ont commencé à apparaître est restée incertaine.

Quelques-unes de ces armoiries sont fort anciennes : elles décorent des monuments contemporains des premiers sceaux ecclésiastiques où nous constatons la présence des armoiries de famille ¹. Sur des monnaies de Guillaume de Joinville, évêque de Langres (1209-1219), on voit le sautoir et les fleurs de lis ² qui ont constitué le blason du siège épiscopal de Langres (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, au sautoir de gueules brochant sur le tout*). Un écu aux armes de l'évêché de Beauvais (*d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même*) décore les contre-sceaux des évêques de Beauvais, Miles de Nanteuil, en 1222 ³, Robert de Cressonsart, en 1240 ⁴, Guillaume de Gretz, en 1261 ⁵. Les deux crosses sur fond fleurdelisé de l'évêché

1. M. Prinet, *Les armoiries familiales dans la décoration des sceaux des évêques français, au XIII^e siècle*, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1916, 2^e livraison, p. 110-117.

2. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, t. III, p. 223, pl. CXXXV, fig. 14-16.

On a cité comme le plus ancien monument armorié du blason de l'évêché de Langres, la tombe de l'évêque Josserand de Brancion (1110-1126), qui se trouvait autrefois en l'église Saint-Etienne de Dijon (Daguin, *Les évêques de Langres*, p. 59). Ce monument avait été, selon toute apparence, érigé à une époque bien postérieure au décès du prélat.

3. Collection des Archives nationales, n^o 6512.

4. *Ibid.*, n^o 6514. Le village d'où cet évêque tirait son nom, est aujourd'hui appelé Cressonsacq.

5. Sceaux de la Picardie, aux Archives nationales, n^o 1083.

de Noyon (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, à deux crosses adossées du même brochant sur le tout*) figurent dans le champ du contre-sceau de l'évêque Vermond de la Boissière, en 1259¹ et 1271²; elles sont inscrites dans un écu sur les contre-sceaux de ses successeurs, Simon de Nesle, en 1279³, et Florent de la Boissière, en 1315⁴. Le contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, présente, en 1271, une croix cantonnée de quatre fleurs de lis (fig. 1)⁵. Le siège archiépiscopal de Reims portait *d'azur à la croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lis d'or*.

*
* *

Dès le début du xiv^e siècle, certains évêques ont fait représenter, à la fois, sur la face principale de leurs sceaux, et les armes de leur siège et celles de leur famille. Sur le sceau de Guy d'Auvergne (ou de Boulogne), évêque de Tournai, en 1319 (fig. 2), les emblèmes héraldiques sont gravés sur le champ même, de chaque côté de l'effigie du prélat : une tour d'où sortent deux crosses, d'une part (évêché de Tournai⁶), un gonfanon, d'autre part (Auvergne⁷). Mais, en 1309, le sceau d'Élie Guy, évêque d'Autun (fig. 3), porte déjà deux écus, l'un aux armes de la famille Guy de Brillac (trois fleurs de lis), l'autre aux armes du siège épiscopal (une crosse et une épée⁸). De même les écus héraldiques de l'évêché d'Autun et de chaque prélat se voient à droite et à gauche de l'effigie des successeurs d'Élie Guy : Renaud Maubernard (1360) et Geoffroy David (1365⁹).

1. Collect. des Arch. nat., n° 6748.

2. Sceaux de la Picardie, n° 1102.

3. A. de Marsy, *Sceaux des évêques de Noyon*, dans les *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Noyon*, 1867, p. 314.

4. *Ibid.*, p. 325.

5. Collect. des Arch. nat., n° 6348.

6. M. J. Grellet (*Archives héraldiques et sigillographiques*, 1912, p. 202) a cru, bien à tort, que, seuls parmi les évêchés français, les évêchés-pairies avaient des armes.

7. Sceaux de la Flandre, aux Archives nationales, n° 5954.

8. Sceaux de la Bourgogne, n° 910.

9. *Ibid.*, nos 912, 913. H. de Fontenay, *Essai sur les sceaux et les armoiries des évêques d'Autun*, p. 8. Sur le sceau de l'évêque d'Autun Jean d'Arcy (1329), figurent deux écus, l'un, qui portait probablement les armes de l'évêché, est maintenant fruste ; l'autre semble coupé ou chargé d'un chef (Sceaux de la Bourgogne, n° 911). Cf. Daguin, *ouvr. cité*, p. 132.

Un usage identique était pratiqué à Sens, comme on le constate en examinant les sceaux des archevêques Philippe de Marigny (1314)¹, Guillaume de Melun (1320)² et Philippe de Melun (1337)³. On trouve de même l'écu de la famille de l'évêque et celui du siège épiscopal, formant pendants, sur les sceaux de Jean de Marigny, évêque de Beauvais (1323)⁴, de Simon de Gonsans, évêque d'Amiens (1324)⁵, de Robert de Choigny (1324), Jean Pasté (1328) et Guillaume Amic (1344), évêques de Chartres⁶, de Guillaume de Trie, archevêque de Reims (1326)⁷, de Pierre Barrière, évêque de Senlis (1328)⁸, d'André Ghini (1339) et Jean des Prés (1348), évêques de Tournai⁹, et de Fouques de Chanac, évêque de Paris (1345)¹⁰. Les évêques de Langres, Guillaume de Durfort, en 1317, Pierre de Rochefort, en 1326, et Jean de Chalon, en 1331¹¹, réunissent trois écus sur la face principale de leurs grands sceaux : celui de Langres, celui de leur famille paternelle et un autre qui doit être un blason d'alliance. Leurs successeurs, Jean des Prés, en 1341, et Guillaume de Poitiers, en 1346¹², n'ont que deux écus : l'un aux armes du siège épiscopal, l'autre aux armes de leur famille.

Ce mode de réunion de deux blasons sur les sceaux épiscopaux a été employé très fréquemment dans la seconde moitié du xiv^e siècle et au xv^e ; on le constate encore au commencement du xvi^e¹³.

1. Collect. des Arch. nat., n° 6398.

2. *Ibid.*, n° 6399.

3. *Ibid.*, n° 6401.

4. *Ibid.*, n° 6516.

5. Sceaux de la Picardie, n° 1071. Sur la face principale du sceau, en partie détruite, on ne voit plus qu'un écu ; au contre-sceau, les deux blasons sont encore visibles. — Demay, dans son *Inventaire des sceaux de la Picardie*, a nommé, par erreur, cet évêque Simon de « Goucans ».

6. Collect. des Arch. nat., nos 6573-6575.

7. Labande, *Trésor des chartes du comté de Reims*, Sceaux, p. 6, pl. II, fig. 8. Cet auteur a pris la croix de Reims pour une fasce.

8. Collect. des Arch. nat., n° 6863.

9. Sceaux de la Flandre, nos 5956, 5957.

10. Collect. des Arch. nat., n° 6797.

11. Daguin, *ouvr. cité*, p. 121, 124, 126.

12. *Ibid.*, p. 128, 135.

13. Sceau du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, en 1505 (Collect. des Arch. nat., n° 6217). Sceau du vicariat général de François de Hallwin, évêque d'Amiens, en 1514 (*ibid.*, n° 7068).

D'ailleurs, les armes des évêques et celles de leur évêché se trouvent juxtaposées sur d'autres monuments que les sceaux, ainsi sur les tombeaux, où, souvent, les unes et les autres sont figurées plusieurs fois ¹.

*
* *

L'usage s'est introduit, au ^{xiv}^e siècle, semble-t-il, de réunir dans un seul écu les deux blasons dont l'évêque pouvait faire usage : celui de son siège et celui de sa famille.

Quelquefois l'écu est parti. L'une des sections porte les armes du siège, l'autre celles de la famille. Il en est ainsi sur le sceau du vicariat de Guy d'Auvergne, évêque de Cambrai, en 1330 (fig. 4 ²), sur le sceau de la régle d'Antoine de Chalon, évêque d'Autun et administrateur de l'archevêché de Lyon, en 1489 ³. L'*Armorial général*, rédigé en vertu de l'édit de novembre 1696, donne encore sous cette forme les armes de l'évêché de Laon ⁴.

Ailleurs, nous trouvons l'écu du siège brochant sur les armes de la famille. Les exemples français que j'ai relevés de ce procédé de combinaison, sont très rares et peu anciens ⁵. Je puis citer ceux que fournissent le sceau de l'évêque de Tournai, Pierre Pintaflour, en 1576 ⁶, et plusieurs sceaux d'archevêques de Cambrai, au ^{xviii}^e siècle ⁷.

Le mode de combinaison le plus fréquemment employé, en France, consiste à écarteler les armes propres de l'évêque de celles de l'évêché. Le plus souvent le blason du siège occupe la première place ; mais l'ordre des quartiers est parfois inverse.

Les plus anciens monuments de date certaine où j'ai pu constater la présence d'armoiries épiscopales ainsi formées, sont les petits sceaux de Guillaume de Melun, archevêque de Sens, apposés à des

1. Par exemple, sur les tombeaux de Guillaume de Brosse, archevêque de Sens, mort en 1333, et de Hugues de Pommard, évêque de Langres, mort en 1345 (Bibl. nat., manuscrits latins 17035, fol. 169 ; 17046, fol. 137).

2. Sceaux de la Flandre, n° 6006.

3. Sceaux de la Bourgogne, n° 1161 (parti Autun et Chalon).

4. Bibl. nat., ms. français 3225, p. 441 (armes de la maison de Clermont et du siège de Laon). Demarsy, *Armorial des évêques de Laon*, p. 8.

5. Cet usage était, au contraire, fréquent et très ancien en Allemagne.

6. Sceaux de la Flandre, n° 5961.

7. *Ibid.*, nos 5880-5882. Collect. des Arch. nat., n° 6314.

chartes de 1356, 1361 et 1366 ¹. Celui qui date de 1361 mérite une attention particulière, en ce qu'il est décoré à la façon du sceau d'un chevalier. L'écu y est penché, supporté par deux lions et timbré d'un heaume cimé d'une tête de bœuf. Notons que ce Guillaume, tout archevêque qu'il fût, était, en dépit des règles ecclésiastiques, un homme de guerre : il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers ². Il avait donné à la cathédrale de Paris une image de la Vierge que l'on avait fixée à la muraille, derrière le maître-autel, et auprès de laquelle on avait sculpté les armes du donateur, écartelées de Melun et de l'archevêché de Sens ³. Sans doute, c'était lui, ou son prédécesseur Philippe de Melun, qui avait fait don à la cathédrale Saint-Étienne de Sens, d'une tapisserie représentant la vie du premier martyr ; les bordures étaient décorées d'armoiries écartelées aux 1^{er} et 4^e de Melun, à la croix archiépiscopale sur le tout, aux 2^e et 3^e de l'archevêché de Sens, timbrées d'un heaume cimé d'une tête de bœuf, et supportées par deux oiseaux tenant chacun une bannière aux armes de Melun et à la croix archiépiscopale sur le tout ⁴.

Le sceau de la châtellenie de Bray-sur-Seine, apposé, en 1440, au nom de Louis de Melun, archevêque de Sens, porte les blasons de Sens et de Melun écartelés ⁵.

Sur la tombe de laiton d'Étienne Poncher, archevêque de Sens, mort en 1525, figuraient cinq écus héraldiques. Quatre portaient les armoiries des Poncher ; le cinquième, placé aux pieds de l'effigie du prélat, était écartelé de Sens et de Poncher ⁶.

On voyait autrefois, dans le chœur de l'église des Dominicains de

1. Collect. des Arch. nat., n° 6403. Sceaux de la collection Clairambault, aux Arch. nat., nos 8564, 8565.

2. Continuateur de Guillaume de Nangis (*Chronique latine* de Guillaume de Nangis, édit. Géraud, t. II, p. 241). — Le 25 juin 1356, fut passée, à Mantes, la revue de sa compagnie à la tête de laquelle l'archevêque se trouvait en personne, monté sur un cheval roux (Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 201).

3. *Ibid.*, fol. 259.

4. *Ibid.*, fol. 142 vo. — Certains prélats, pourvus d'importants domaines féodaux, — entre autres les évêques-comtes de Cahors et de Dol, — ont aussi timbré leur écu d'un heaume, à la manière des seigneurs laïques.

5. Bibl. nat., Pièces originales 894, p. 450. M. J. Roman (*Inventaire des sceaux des Pièces originales*, t. I, p. 243) a décrit ce contre-sceau d'une façon incomplète, comme s'il ne portait qu'un seul blason.

6. Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 385.

la rue Saint-Jacques, à Paris, une tombe de laiton qui marquait l'emplacement de la sépulture du Dauphin Humbert, archevêque de Reims et patriarche d'Alexandrie, décédé le 22 mai 1355. Elle était décorée de deux écus timbrés d'un chapeau et accolés d'une croix ; l'un offrait les armes des Dauphins de Viennois, l'autre était écartelé du blason de l'archevêché de Reims et de celui des Dauphins ¹.

L'écu de Renaud de Chartres, archevêque de Reims, sur ses sceaux de 1418, 1420 et 1432, est écartelé aux 1^{er} et 4^e, de l'archevêché de Reims, aux 2^e et 3^e, contre-écartelé de Chartres et de Nesle ². Les archevêques Jacques Jouvenel des Ursins, en 1446 et 1447 ³, Guillaume Briçonnet, en 1504 ⁴, Robert de Lénoncourt, en 1523 ⁵, Charles de Guise, en 1549 ⁶, portent sur leurs sceaux les armes écartelées de leur siège archiépiscopal et de leur maison. Sur les célèbres tapisseries de la Vie de la Vierge, appartenant à la cathédrale de Reims, se trouvent, figurées de la même façon, les armoiries de Robert de Lénoncourt, qui fit faire ces tentures en 1530 ⁷.

Le héraut Gelre a peint, dans son *Wapenboeck*, les armes de l'évêque de Beauvais ⁸. C'est un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même, aux 2^e et 3^e, d'azur à trois têtes de léopard d'or lampassées de gueules. Deux des quartiers reproduisent le blason de l'évêché ; les deux autres, le blason des Dormans. L'évêque était Jean de Dormans, qui occupa le siège de Beauvais de 1359 à 1368 ⁹. Sur son tombeau, placé à la cathédrale de Beauvais, l'évêque Pierre de Savoisy, mort en 1412, était figuré vêtu d'une chape à orfrois dont le décor héraldique était

1. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 65. — Ce monument a été probablement exécuté plusieurs années après la mort du prélat.

2. Sceaux de la Champagne, aux Arch. nat., n° provisoire 29. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 87, 89. — Renaud de Chartres était fils d'Hector de Chartres et de Blanche de Nesle.

3. J. Roman, *Inventaire des sceaux des Pièces originales*, n° 6056. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 95.

4. *Ibid.*, fol. 115.

5. *Ibid.*, fol. 119.

6. Sceau de vicariat (Sceaux de la Champagne, cote provisoire M. 77).

7. Loriquet, *Tapisseries de la cathédrale de Reims*, p. 59 et s.

8. Edit. V. Bouton, t. III**, pl. XLIII et p. 279-283.

9. Ce pourrait être aussi Miles de Dormans qui occupa le siège épiscopal de Beauvais de 1375 à 1387. Mais la date que l'on assigne à la rédaction de l'armorial de Gelre : 1334-1372, nous porte à croire qu'il s'agit de Jean.

formé du blason de Beauvais, de celui de Savoisy, et d'un écartelé de Savoisy et de Beauvais ¹.

Un missel, conservé à la Bibliothèque Mazarine ², est orné de trois écus juxtaposés. Celui de dextre, accolé d'une crosse, porte les armes de l'évêché de Paris (*d'azur semé de fleurs de lis d'or*) ; celui de senestre est aux armes de la maison d'Orgemont (*d'azur à trois épis d'orge rangés d'or*) ; celui qui occupe la place centrale est écartelé des deux blasons précédents. Ce triple emblème forme la marque de propriété de Pierre d'Orgemont, évêque de Paris (1384-1409). Le sceau du vicariat de l'évêque de Paris, Gérard de Montaigu, présente, en 1412, un écu écartelé : aux 1^{er} et 4^e, d'un semé de fleurs de lis (Paris) ; aux 2^e et 3^e, d'une croix cantonnée de quatre aiglettes (Montaigu) ³. Sur le sceau de Denis du Moulin (ou de Moulins), évêque de Paris, en 1445, l'écu est écartelé des armes du siège et de celles de l'évêque ⁴. Les mêmes blasons, combinés de la même manière, décoraient la tombe de ce prélat, mort en 1447 et inhumé dans sa cathédrale ⁵. Ils ornaient encore les orfrois de la chape de Denis du Moulin sur la statue qui lui avait été érigée à Notre-Dame de Paris ⁶. Deux pièces de tapisserie du commencement du xvi^e siècle, dont la reproduction nous a été conservée par Gaignières, portaient un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, *d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la crosse brochant sur le tout* ; aux 2^e et 3^e, *d'or au chevron de gueules chargé d'une tête de maure de sable liée d'argent, et accompagné de trois coquilles de sable* ⁷. Il faut y voir les armes de l'évêché de Paris ⁸ jointes à celles de la famille Poncher et en conclure que ces tentures ont été exécutées pour l'un des deux Poncher qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Paris : Étienne (1503-1519) ou François (1519-1532).

Le sceau de l'évêque de Laon, Pierre Aycelin de Montaigu, est

1. Bibl. nat., ms. latin 17031, fol. 175.

2. Ms. 407 (736), fol. 1.

3. Collect. des Arch. nat., n° 7069. — Douët d'Arcq, en décrivant ce sceau, a pris les aiglettes pour des trèfles.

4. *Ibid.*, n° 6279.

5. Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Pe 11 a, fol. 195.

6. Bibl. nat., ms. latin 17040, fol. 241.

7. Cab. des Estampes, Pc 18, fol. 77, 78, Ad 10.

8. H. Bouchot (*Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières*, t. I, p. 193) les a prises pour celles de l'archevêché de Sens.

armorié, en 1378, d'un écu écartelé de Laon et d'Aycelin ¹ ; ceux de Jean de Roucy, son successeur, portent, en 1386 et 1407, le blason de l'évêché écartelé de Roucy ².

Sur le tombeau de l'illustre cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, mort en 1400, étaient représentées séparément les armes de l'évêché-comté de Cambrai et celles du défunt ; les unes et les autres s'y trouvaient, en outre, réunies dans un même écu écartelé, timbré du chapeau cardinalice ³. Le blason de Cambrai et celui de Bourgogne, brisé d'un filet en barre, étaient écartelés sur la pierre tombale de l'évêque de Cambrai, Jean de Bourgogne, mort en 1479 ⁴ ; ils sont encore combinés de semblable façon sur un manuscrit qui a appartenu à ce prélat ⁵. Les sceaux des évêques de Cambrai, Henri de Berghes, en 1480 et 1489, Robert de Croy, en 1529, Maximilien de Berghes, en 1579 et 1580 ⁶, et le tombeau de ce dernier ⁷ sont armoriés d'écus écartelés de la même manière.

Le tombeau de Philippe du Moulin (ou de Moulins), évêque de Noyon, inhumé en 1409 dans l'église des Célestins de Paris, était orné de six écus : deux aux armes de l'évêché de Noyon, deux à celles de l'évêque, les deux autres écartelés de Noyon et du Moulin ; sur le parement de l'aube du défunt, étaient reproduites les mêmes armoiries écartelées ⁸.

A l'église de Moulins-Engilbert, petite ville d'où ce prélat était originaire, on a placé, au xvi^e siècle, ses armoiries représentées par un écu écartelé des mêmes quartiers ⁹. Sur les tombeaux des évêques Raoul de Coucy (mort en 1425) et Jean de Mailly (mort en 1473) ¹⁰, érigés à Notre-Dame de Noyon, les armes familiales des défunts étaient également écartelées du blason de leur siège épiscopal.

Chez les évêques de Langres, l'usage d'écarteler les armoiries de la famille des armoiries du siège est pratiqué d'une manière constante depuis le premier tiers du xv^e siècle, comme le montrent les

1. Bibl. nat., ms. français 20883, p. 64, 66.

2. Sceaux de la collection Clairambault, nos 5079, 5080.

3. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 34.

4. *Ibid.*, fol. 37.

5. *Musée des archives départementales*, pl. XLIV, fig. 131.

6. Sceaux de la Flandre, nos 5857-5860.

7. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 38.

8. E. Raunié, *Épitaphier du vieux Paris*, t. II, p. 324.

9. C^{te} de Soulltrait, *Armorial du Nivernais*, t. II, p. 107.

10. Bibl. nat., ms. latin 17039, fol. 151, 159.

sceaux et contre-sceaux dont se servaient Charles de Poitiers, en 1429 et 1433 (fig. 5), Guy Bernard, en 1455, Jean d'Amboise, en 1498, 1502 et 1504, Michel Boudet, en 1511 et 1528, Claude de Longvy, en 1530, Charles des Cars, en 1597, Sébastien Zamet, en 1617 et 1650 ¹. Le palé d'Amboise se retrouve, dans un écu écartelé, avec le sautoir et les fleurs de lis de Langres, sur le bréviaire de Jean d'Amboise, conservé à la bibliothèque de Chaumont ². L'enfeu qui enfermait le tombeau de Philippe de Vienne, évêque de Langres, inhumé, en 1456, dans l'église des Cordeliers de Dijon, était décoré d'un écu écartelé de l'évêché de Langres et de Vienne ³ ; cet écu, autant que l'on en peut juger par l'image qui nous a été conservée du monument, n'avait pas été sculpté avant le xvir^e siècle. Le tombeau de l'évêque Jean d'Amboise, mort en 1498, qui se trouvait dans la même église, portait les armes écartelées de Langres et d'Amboise ⁴, ainsi qu'un autre monument érigé à la mémoire du même prélat en la cathédrale de Langres ⁵. Sébastien Zamet, évêque de Langres, fit élever, vers 1635, en l'église des Célestins de Paris, un tombeau monumental à son père et à son frère ; on y a représenté les armoiries des Zamet, écartelées de celles de l'évêché de Langres ⁶. Nous avons un portrait de l'évêque Charles des Cars, qui est armorié des mêmes blasons écartelés que nous avons trouvés sur son sceau ⁷.

Les armes de Jean Tudert, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 1439, étaient formées d'un écu écartelé du blason de l'évêché et de celui des Tudert, sur le tombeau de ce prélat qui se trouvait à Notre-Dame de Paris ⁸.

Les évêques de Tournai, Jean de Vendeville ⁹, en 1589, et Michel d'Esnes, en 1610, ont, sur leurs sceaux, les armoiries de leur siège et celles de leur famille, réunies dans un écu écartelé ¹⁰.

1. Daguin, *ouvr. cité*, p. 142, 153, 155, 157, 165, 166. Sceaux de la Bourgogne, n° 960. Bibl. nat., Clairambault 942, p. 28.

2. Daguin, *ouvr. cité*, p. 140.

3. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 209.

4. *Ibid.*, fol. 225.

5. *Ibid.*, fol. 223.

6. Raunié, *ouvr. cité*, t. II, p. 354.

7. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 251.

8. Cab. des Estampes, Pe 10, fol. 77.

9. Ou Venduille.

10. Sceaux de la Flandre, nos 5962, 5963.

Les exemples que je viens de citer sont assez nets et assez nombreux, je pense, pour que l'on puisse constater que l'usage de joindre les armes de l'évêché à celles de la famille de l'évêque, dans un même écu, le plus souvent écartelé, n'est pas propre, comme on l'a cru, aux pays germaniques. Il a été fréquemment pratiqué en France. Le procédé est analogue à celui qu'ont employé les princes et seigneurs laïques lorsqu'ils ont écartelé les armes de leur famille de celles de leurs domaines.

MAX PRINET.

1. J. Grellet, *loc. cit.*

LA VOIE SACRÉE

DE MILET A DIDYMES

Nos renseignements sur la Voie Sacrée qui de Milet conduisait au sanctuaire d'Apollon Didyméen sont puisés à deux sources :

1° les rapports des savants qui ont fait des fouilles sur différents points de la Voie ;

2° les inscriptions découvertes sur la Voie même ou aux deux points extrêmes, Didymes et Milet.

Dans le tableau d'ensemble que je place en tête de cet article, je ne tiendrai pas compte de l'ordre chronologique des fouilles : j'utiliserai les résultats en suivant la Voie de Milet à Didymes. Je prie le lecteur de se reporter à l'excellente carte que M. Paul Wilski a dressée en 1900 de la péninsule milésienne. Publiée en 1906, elle a pu s'aider des recherches faites en 1903 par les savants allemands ; nous avons profité de celles qui ont suivi ¹.

Longueur de la Voie Sacrée : 11 milles romains = 16 kil. 263. La borne milliaire qui portait ce chiffre a été découverte à 250 m. environ du temple d'Apollon Didyméen, auprès de la Porte de Didymes : elle était bien la dernière (Th. Wiegand, *VII^e Rapport*, 1911, p. 36, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin).

Point de départ : la Porte Sacrée de Milet, où l'on a retrouvé en place une dédicace datée de l'empereur Trajan et de l'année

1. Si précieuse que soit la carte de Wilski, elle ne rend pas inutiles les deux cartes dressées en 1874 et 1877 par Olivier Rayet (*Milet et le golfe Latmique*, Planches I et II). La carte de Wilski forme le premier fascicule du grand ouvrage publié par les Musées de Berlin : *Milet*, I, 1906. *Karte der milesischen Halbinsel* (1 : 50.000) mit erläuterndem Text. En l'annonçant dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1906, p. 635 et suiv., M. von Wilamowitz-Moellendorff a rendu hommage à l'œuvre de Rayet (p. 640, note 1). Dans un carnet de notes de celui-ci je trouve l'indication suivante : « Τὸ ντάμ τοῦ ξένου, près d'Ak-Keui, tombeaux. » Le nom manque à la carte de Wilski.

100 ap. J.-Chr. (R. Kekule von Stradonitz, *I^{er} Rapport*, 1900, p. 3, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin). Les fouilles allemandes de 1899 ont reconnu la Voie sur une longueur d'environ 300 m. à partir de la Porte (*Ibid.*, p. 5 et Carte de Wilski). Nouvelles fouilles au même endroit en 1903 (Th. Wiegand, *IV^e Rapport*, 1905, p. 14, dans les *Sitzungsberichte* de Berlin).

Au Sud du village d'Ak-Keui, sur les hauteurs appelées aujourd'hui τὰ στεφάνια et τὸ ψυχρό, les fouilles allemandes de 1903 ont retrouvé la Voie Sacrée (*IV^e Rapport*, p. 15) et l'ont reconnue dans toute cette partie montagneuse, à en juger par la Carte de Wilski.

Aux abords de Didymes, la Voie Sacrée avait été depuis longtemps reconnue et fouillée. Reconnue en juin 1844, par exemple, par L. Ross qui voyageait en compagnie de l'architecte français E. Laurent, le même qui avait en 1838 commencé les fouilles de Delphes (*Gerhard's Denkmäler, Forschungen* etc., Berlin, 1849, n° 13 p. 130 et L. Ross, *Archäologische Aufsätze*, II, 1861, p. 378 et suiv.). Fouillée surtout par C. T. Newton en 1858 (*A History of Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, Vol. II, Part II, 1863, p. 528-547). En 1907, à l'endroit même où Newton avait découvert les statues assises archaïques aujourd'hui conservées au Musée britannique, les savants allemands ont dégagé la Voie sur une longueur de 250 pas et mis au jour les restes de cinq nouvelles statues assises (Th. Wiegand, *VI^e Rapport*, 1908, p. 46 dans les *Abhandlungen* de Berlin).

Point d'arrivée : la Porte Sacrée de Didymes, découverte en 1908 par les savants allemands, tout auprès de la XI^e borne milliaire qui est datée de l'année 101/102 ap. J.-Chr. Là était placé également un second exemplaire de la dédicace de Trajan : on en possédait depuis longtemps des fragments (*Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, 1902, p. 284 et suiv.) ; les savants allemands en ont retrouvé d'autres (Th. Wiegand, *VII^e Rapport*, 1911, p. 36-37, dans les *Abhandlungen* de Berlin).

Il est remarquable que les inscriptions de Trajan relatent la construction et non la réfection d'une voie : *viam fecit*, ἐδὸν ἱερὸν κατεσκεύασεν, est-il dit dans le XI^e milliaire. La dédicace est plus solennelle et plus détaillée : *viam necessariam[s]acris Apollinis Didymei [in]iuitus et in hoc quoq[ue] [util]itates Milesiorum exci[sis c]ollibus completis [val]libus instituit con[sum]navit dedicavit* (inscription de la Porte Sacrée de Milet) ; [ἐνεργε]ῖρησεν ἐ[τ]έλε[σεν καλλιέ]ρωσεν

(inscription de la Porte Sacrée de Didymes, *Milet et le Didymeion*, p. 286), mais *instituit* et ἐνεχέειρσεν correspondent exactement à *fecit* et κατεσκεύασεν. Or l'existence de la Voie Sacrée de Milet à Didymes nous est certifiée dès le VI^e siècle par un récit de Nicolas de Damas, au V^e par une inscription milésienne qui sera citée plus loin, et c'est de travaux entrepris à cette ancienne Voie qu'il sera question dans le présent article où je publie deux comptes inédits provenant des fouilles françaises de Didymes.

Quand le moment sera venu d'écrire une monographie de la Voie Sacrée, il faudra reprendre l'étude des inscriptions impériales qui n'ont même pas été toutes publiées¹. Je ne veux aujourd'hui qu'enrichir le dossier de deux documents nouveaux.

N° I (*Inv.* 38).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à droite. Découvert en avant du temple en juillet 1896. Hauteur max. de la partie inscrite : 0.282. — Largeur max. : 0.36. — Épaisseur : 0.17. — Hauteur des lettres : de 0.008 à 0.01. L'omicron, le thêta avec un point au milieu sont plus petits. La barre horizontale du pi fait saillie sur les deux barres verticales; la barre verticale de droite est d'ordinaire un peu plus courte que l'autre. Les trois barres du xi sont réunies par une barre verticale. Gravure plutôt serrée. — Copie. Estampage.

[Ἐπὶ στεφανηφοροῦντος κτλ.

[προφητεύοντος δὲ κτλ.

1. [ταμειούντων δὲ καὶ παρεδρεούντων ἐν τῷ ἱερῷ] Πολίτου τοῦ
..... ο[υ τοῦ...χ]λείου. *Vac.*

Vac.

[N..... τοῦ N..... ἀπολογισμὸς τῶ]ν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν
[ἱερῶν

5. [παίδων καθότι τέθεικον οἱ ἐγ] λογισταὶ τὰς τιμογραφίας ἐκάστου
[τῶν ἔργων κατὰ τὸν ἀνενηνεγμ]ένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον
[ἐγλο-
[γισμὸν ἡργασμένοι οἱ λατό]μοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ἀπολλᾶν τὸν
[Δωρι-
[έως ὄντες, σὺν ὑπηρέταις 5, τὸν ἀρι]θμὸν 29' τῆς μὲν ὁδοποιίας τῆς
[ἱερᾶς
[δραχμᾶς. τῆς δὲ οἰκοδο]μίας τῶν αἰμασιῶν, ἀναβαινόντων τὸ Ἀ-

1. Les savants allemands n'ont pas encore publié les nos 111, 137, 244, 258, 286 de leur Inventaire. *VII^e Rapport*, p. 37.

10. [κρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐούσης μῆκ]ος ποδῶν 990, ὕψος ποδῶν
[2 1/2, πλά-
[τος ποδῶν 3, καὶ κατὰβαινόντ]ων μῆκος ποδῶν 100, πλάτος
[ποδῶν
[3, ὕψος ποδῶν 4, ὁμοῦ ποδῶν εἰ]θυμετρικῶν 2875, ὡς τοῦ π[ο-
[δὸς 6^{ch}, δραχμὰς 359 2^{ob}· 2^{ch}. Καὶ τῆς ἀ]νακαθάρσεως τοῦ ἐν
[Ἰωνία πόλε[ι
| τοῦ μῆκος ποδῶν 67, βάθος ποδῶν 20 δρ[α-
15. [χμὰς.....Καὶ τῶν 13.....
..... 0.....

L. 5 : κατότι τέθεικαν, cf. n° II (Inv. 40), l. 2 et *Revue de Philologie*, 1919, p. 213, l. 36. — L. 6 : ἀνενηγεμένον, cf. *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 57. — L. 7-8, cf. *ibid.*, p. 213, l. 51-52, où le nom d'Apollas n'est pas suivi du patronymique. Δωριέως est incertain et aussi le nombre des valets où ὑπηρετάι. J'ai choisi le nom propre le plus court. — L. 13-14. L'existence du port d'Ἰωνία πόλις nous a été révélée par deux inscriptions du Delphinion : *Milet*, III, n° 149, l. 44-45, p. 350 (traité de συμπολιτεία entre Milet et Pidasa) et n° 150, l. 99 et suiv., p. 357 (traité entre Milet et Héraclée du Latmos), où se trouve aussi nommé ὁ Ἰωνοπολιτικός κόλπος. Le territoire d'Ἰωνία πόλις était contigu à celui d'Héraclée du Latmos : les Milésiens, à qui appartenait Ἰωνία πόλις et les Héracléotes se disputaient en effet un terrain sur lequel s'élevait une briqueterie (πλινθοῦλκιον), l. 81 et suiv. Voy. la carte dressée par A. Rehm, *Milet*, III, p. 353. Je ne suis pas d'accord avec M. Rehm pour la date de ces deux traités et j'ai proposé les années 170/69 pour le premier, 167/66 pour le second (*Rev. Phil.*, 1920, p. 50-54). — L. 14-15. Pour la coupure δρ[α|χμὰς, cf. n° II (Inv. 40), l. 12 et 14, et le compte inédit n° 39, l. 19, 28, 34, 41, 60.

N° II (Inv. 40).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à gauche. Découvert au même endroit que le n° I en juillet 1896. Haut. max. : 0.445. — Larg. max. : 0.35. — Ép. max. : 0.153. — Haut. des lettres : de 0.012 dans les premières lignes à 0.007. Même type graphique que dans le n° I. Gravure plus serrée surtout à partir de la l. 20. — Copie. Estampage.

- ... ε Κο[... ἀπολογισμὸς τῶν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν ἱερῶν
[π]λίδων κατ[ῆ]θότι τέθεικαν οἱ ἐγλογισταὶ τὰς τιμογραφίας ἐκάστου
τῶν ἔργων κατὰ [τὸν ἀνενηγεμένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον ἐγλο-
γισμὸν] ἡργασμένοι[οἱ] λατόμοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ν. τὸν
5. κλείουσιν οὖν τὸν αὐτ[ῶν] ὑπηρεταίς. τὸν ἀριθμὸν... τῆς μὲν ἱερᾶς
ἑδοῦ δραχμὰς 400 τῆς δὲ [οἰκοδομίας τῶν αἵμασιῶν, ἀναβαινόντων
[τὸ Ἄ-

- κρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐούσης μῆ[κος ποδῶν..., ὕψος ποδῶν., πλά-
τος ποδῶν 3, τῆς δὲ ἐξ ἐωνύμ[ου ἐούσης, μῆκος ποδῶν..., πλάτος ποδῶν
3, ὕψος ποδῶν 4, ὁμοῦ ποδῶν εἰς ὕθουμετρικῶν 1917, ὡς τοῦ πο-
10. δὸς 6^{ch}, δραχμᾶς 239 3^{ob}. 6^{ch}. τῆς δὲ ὀδ[οπορίας τῆς ἐκ
[τοῦ ἐμ. Μαράθῃ
λατομίου, μῆκος ποδῶν 87, πλάτος [ποδῶν..., ὡς τοῦ ποδὸς...,
[δρα-
χμᾶς 650· τῆς δὲ τομῆς καὶ πελεκήσεω[ς.....σὺν
σπειρίτῃ, ποδῶν 1553 1/2 1/18, καὶ δορ[.....ὡς τοῦ ποδὸς
[δρα-
χμῶν 5 3^{ob}, δραχμᾶς 9529 3^{ob}. 1/2^{ch}. στυλ[οβατῶν.....
[καὶ κρη-
15. πιδίων 8, ποδῶν 159, ὡς τοῦ ποδὸς[ς....., δραχμᾶς..... Καὶ ἀν-
τηριδίῳ, τῶν μὲν διπλῶν 8, τῶν δὲ ἀπ[λῶν 344, ὡς τῶν μὲν δρα-
[χμῶν 6, τῶν δὲ
δραχμῶν 3, δραχμᾶς 1080. Καὶ τῆς οἰκ[οδομίας τοῦ μέρους τοῦ 3
[καὶ τοῦ
4 καὶ τοῦ 5, ἐποικοδομίας καὶ στεγάσ[εως τ.....καταβαινόντων
ἐξ Ἡρακλείας, καὶ μοχλείας ἐπὶ τὴν ἀνα[γωγὴν..... ἐπὶ πόδας
20. 1312 1/4, καὶ ὀδοπορίας τῆς ἐκ τοῦ λατομίου, [καὶ ἀγωγῆς σφονδύ-
λων 10, ὧν τοῦ ἐνδὸς ἕως τοῦ ἡμίσεος τῆς ὀδ[οῦ τῆς ἱερᾶς καὶ κατα-
[γωγῆς ἐ-
πὶ τὸ χῶμα σφονδύλων ἐκβύλων 2 καὶ τῆς[λατύπης, καὶ.....
ἐπὶ πόδας 15, καὶ συνλιθηγίας σπειρίτου ἐκ Π[ανόρμου εἰς τὸ ἱερὸν
[καὶ ἀμφιπρύ-
μνων 2, κοινῶς πάντων δραχμᾶς 2178 4^{ob}. 1^{ch}. [Ὁμοῦ ἡργασ-
[μένοι οἱ λευκοῦργοι δραχμᾶς
25. 4354 3^{ob}. 1/2^{ch}. Ἀνηλωταὶ δὲ εἰς αὐτοὺς εἰς μὲν τὰ ἐ[ψώνια
[δραχμαί..., εἰς τιμὴν σί-
[του μεδίμνων 232, ἡμιέκτεων 11, χοίνικο[ς.....
18 καὶ εἰς τιμὴν τύχων 15 ὀλκῆς ταλάντο[υ, δραχμαί... καὶ στο-
[μώσεως καὶ εἰς ὅξυν-
τρα δραχμαί 586 1^{ob}. καὶ εἰς μισθίους καὶ τὰ βοι[κὰ ζεύγη, δραχμαί
[... καὶ
.....,..... δρα[χμαί 276· καὶ εἰς τιμὴν σφ
30. εἰ]ς δέσιν πλιν[θ]εῖω[ν

L. 1 : peut-être [φύ]σει δ]ὲ Κο... Nous aurions à la ligne précédente le nom du fonctionnaire qui rend le compte. — L. 5 : σὺν αὐτ[ῶν] ὑπηρέταις, cf. n° 39 inédit,

l. 4-5 : [τὸν ἀρι|θμ|ὸν σὺν ἀν[τ... Ici σὺν ἀν[τ|οῖς τοῖς ὑπηρέταις donnerait une ligne un peu longue. — L. 10. J'emprunte la restitution de la fin, qui est incertaine, au n° 39, l. 28-29 : [καὶ ὁδ|]οποίας τῆς ἐκ τοῦ ἐμ. Μαράθη λατομίου ἐπὶ πόδας... — L. 14-15 : στὴν|οβατῶν, cf. les comptes de la Tholos d'Épidaure, IG., IV, 1485, l. 86 : τῶν στ|υλοβατ[τ]ῶν... τῶν μελάνων. Pour les κρηπίδια, le prix de la taille et de l'abatage varie dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 33-34 et 54-55) de 1 dr. 1/2 à 1 dr. 2/3. — L. 15-16 : même prix pour les ἀντηρίδια simples dans *Rev. Phil.*, p. 213, l. 55-56. — A la l. 18 commence un long chapitre où les prix ne sont pas indiqués pour chaque travail, mais seulement en bloc à la fin, l. 24 : κοινῶς πέντων... ensemble pour tous ces travaux. Les restitutions se fondent en grande partie sur le compte inédit n° 39. — L. 19 : Πρακλείας. Cf. le traité cité plus haut. — L. 22 : τὸ χῶμα. Le môle de Panoímos nous est déjà connu, *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 38. — L. 25. Le chiffre des mille n'est pas net et l'on peut hésiter entre 1000 (Α) ou 4000 (Δ) ; j'ai choisi le plus fort. J'ai transcrit aussi : 1/2 chalque, mais le signe diffère de celui que nous avons rencontré plus haut, l. 14. A la l. 25 le signe est placé au-dessus du X et l'angle tourné vers la droite > ; à la l. 14 le signe est accolé à la gauche du X et l'angle tourné vers la gauche <. Ce dernier signe est constamment employé à Didymes pour le demi-pied. — L. 25-30, à rapprocher de la fin du n° 39. — L. 29 : σφ. La lettre qui suit est probablement un éta, dont il reste environ la moitié : σφη, peut-être σφη[νὸν suivi d'un chiffre et du prix. Cf. Délos, IG. XI, n° 161, l. 87. — L. 30 : πλιν[θ]είων est incertain.

De ces deux comptes où les travaux de voirie tiennent une assez grande place, je ne retiendrai dans le présent article que ce qui a trait à la Voie Sacrée, sans m'arrêter aux routes des carrières.

*
**

La Voie Sacrée porte dans nos deux textes le nom de ἱερὰ ὁδός¹ qui lui est encore donné dans le milliaire de Trajan. Dans la partie la plus ancienne du règlement des μολποί, qui remonte à l'année 479/78, elle est appelée ἡ ὁδὸς ἡ πλατεῖα². Il est vrai qu'on désigne ainsi la première section de la Voie, celle qui va du temple d'Hécate

1. N° I, l. 8 ; n° II, l. 5-6.

2. Le texte est cité plus loin, p. 99, l. 27. — Sur le terme de πλατεῖα pour désigner les Voies Sacrées, voy. E. Curtius, *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen*, dans *Ge.ammelte Abhandlungen*, I, p. 27, note 1. Il y a toujours profit à consulter le mémoire de Curtius, bien qu'il remonte à l'année 1854. En le republiant en 1894 l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte des textes nouveaux, mais l'information reste si abondante et l'exposé si lumineux que le mémoire est toujours instructif. On peut lui reprocher de faire usage des textes épigraphiques sans en indiquer la date, et le reproche s'adresse entre autres à la note 1 de la page 27. C'est au lecteur de classer tous les témoignages cités.

sis en avant de la Porte de Milet jusqu'à la hauteur appelée τὸ Ἀκρον.

L'entretien des voies sacrées était à la charge des temples qu'elles desservait. Ici les dépenses sont inscrites dans les comptes de la construction du Didymeion. Mais, s'il est dit dans le n° I comme dans le n° II que les travaux ont été exécutés par les ἱεροὶ παῖδες ou esclaves sacrés, l'étude d'un compte plus complet de la même série nous a appris qu'en fait les frais des travaux étaient à la charge de la cité, le temple se réservant seulement les frais de nourriture, habillement et outillage de ses carriers et de ses marbriers¹.

Les travaux exécutés sur la Voie Sacrée sont l'œuvre des λατόμοι ou carriers, dont l'équipe dans le n° I compte 29 esclaves, y compris plusieurs valets dont le chiffre n'est pas conservé. Dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 51) nous trouvons 3 valets pour 12 carriers, soit 1 pour 4. Voulant garder un nombre pair pour l'équipe des carriers, j'admets ici 5 ὑπηρέται pour 24 λατόμοι, plutôt que 6 pour 23.

On travaille à la Voie même, c'est-à-dire à la chaussée, et aux murs de clôture qui la bordent de part et d'autre.

*
**

Nous ne sommes pas directement renseignés sur les travaux faits à la Voie même. Le n° I les désigne simplement par le mot ὁδοποιῶν et nous savons qu'en l'année du compte n° II ils ont atteint la somme de 400 drachmes (l. 6).

D'autre part les rapports allemands sont très sommaires. A la sortie de Milet, la Voie mesurait de 4 m. 20 à 4 m. 30 de largeur, avec — à droite et à gauche — un trottoir d'environ 0.60. La chaussée était dallée (*I^{er} Rapport*, 1900, p. 5. Le *IV^e Rapport*, 1905, p. 14, donne 5 m. de large).

A la sortie de Didymes « la largeur de la Voie Sacrée est d'environ 5 m. Des pierres la bordent des deux côtés. La chaussée proprement dite est formée de cailloutis sous lequel se trouvent de nombreux éclats de marbre qui manifestement ont été apportés des chantiers du temple ». (*VI^e Rapport*, 1908, p. 46.)

Au delà de la Porte Sacrée de Didymes, à l'intérieur du bourg

1. *Rev. Phil.*, 1919, p. 223.

par conséquent, en un point plus voisin du temple et où la construction était plus soignée, la chaussée a 4 m. 80 de large. Elle est dallée et les dalles, en pierre calcaire, mesurent 1 m. 10, plus rarement 1 m. 25 de côté (*VII^e Rapport*, 1911, p. 37).

En somme, comme on l'a déjà reconnu¹, l'étroitesse relative de l'ὁδὸς πλατεῖα témoigne en faveur de sa haute antiquité. Très ancienne et maintes fois refaite, la Voie Sacrée avait été de bonne heure — surtout aux abords de Milet et de Didymes — encombrée de monuments funéraires ou autres qui furent respectés à travers les siècles, et la voie impériale elle-même fut resserrée dans les mêmes limites.

Pour la structure de la Voie, il ne faut pas oublier que les fouilles de 1907 et de 1908 n'ont pu nous renseigner que sur les travaux de Trajan, exactement datés de la première et de la seconde année du deuxième siècle de notre ère. Encore un texte inédit mentionne-t-il des réparations postérieures². On nous concédera sans peine que, même au temps de Trajan, la chaussée n'était pas dallée sur toute la longueur des 11 milles. Une inscription de Trézène, beaucoup plus ancienne puisqu'elle remonte au IV^e siècle av. J.-Chr., nous fournit quelque précision sur le genre des travaux exécutés par nos λατόμοι dans les deux années des comptes I et II³. On y lit aux l. 35 et suivantes :

ὁδοῦ ἐργασίας ἀπὸ Ψήφας Θεσσαλίῳνι 2^{dr}. 4^{ob}. 1/4· ὑποδ-
[ομᾶς οἰκοδομήσιος 'Εκς]θ[ε]ν[ε] 453^{dr}. χρεύσαντι τὰ ὑπὲρ τᾶς ὑποδομᾶς [Κλ-
ε]ισ[θ]ένει 3^{dr}. χρά[ν]ας ἐπεξορυχθείσας ὑποικοδομήσαντι τὰ θεμέλια [Ἐκς-
σ]θ[ε]ν[ε] 4^{dr}. ... τᾶς ὁδοῦ τᾶς ἁ[πλ]οῦς τῶν Θεογονήτου πᾶρ τὸ Θερσάνδρου ἐργασίας [Ἐκςσ]θ[ε]ν[ε] 5^{dr}.
36^{dr}. [χεράμου τοῖς ἀλλοῖς] τοῖς πᾶρ τὰν ὁδὸν τιμᾶ 36^{dr}.

1. R. Kekule von Stradonitz, dans le *I^{er} Rapport*, p. 5.

2. Le n° 111 de l'Inv. allemand, *VII^e Rapport*, p. 37.

3. IG., IV, n° 823. L'inscription de Trézène mériterait d'être soumise à un nouvel examen, surtout si — comme le souhaitait Max. Fränkel — le fragment B a été transporté à Athènes. Aug. Choisy, qui ne connaissait que le fragment A, l'a résumé dans l'Appendice de ses *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, 1884, p. 224. Il y reconnaît les derniers articles d'un compte pour l'achèvement d'un temple, se fondant notamment sur la l. 8 où est mentionné « le ravalement du

J'ai restitué : L. 36 οἰκοδομήσις ou ἐποικοδομήσις d'après la l. 30 et d'après un compte de Délos du commencement du troisième siècle, IG., XI, n° 156 A, l. 35 : [τ]ὴν ὑποδ[ο]μὴν τοῦ προστώιου τῶν ἀνδρώνων οἰκοδομήσαντι. — L. 38 τᾶς ὁδοῦ τᾶς ἀπὸ d'après la l. 28. — L. 39 κεράμου τοῖς αὐλοῖς d'après la l. 42, mais cette dernière restitution est fort incertaine.

L'ὁδοποιία ou ἐργασία ὁδοῦ consiste d'abord à refaire les fondations. Quand une route a été défoncée (ἐρράγη ou ἐξερράγη) soit par la pluie, soit par les charrois, il faut, pour la remettre en état, rétablir les substructions (τὴν ὑποδομὴν οἰκοδομεῖν). S'il s'agit d'une réfection, il n'y a pas d'ordinaire à niveler le sol, à moins que le lit de pose n'ait été endommagé : on se contente d'y replacer des moellons (λίθοι πέτρινοι) ou des débris de pierre taillée (λατύπη). Au-dessus de ces fondations, on met un remblai : on rapporte des terres et on les bat (χεῦσαι τὰ ὑπὲρ τᾶς ὑποδομᾶς). Toutes ces façons nous sont bien connues par de nombreux comptes de construction ¹.

stylobate, qui se faisait en dernier lieu ». Mais les mots ἐπὶ τᾷ τομαῖ τοῦ στυλοβάτα ne peuvent s'entendre du ravalement. 'Α τομά, c'est la taille des carreaux destinés au stylobate, et cestravail de taille se font sur des terrains voisins du temple, les terrains de Pythodoros, par exemple, qu'il faut remettre en état quand la taille est terminée et que les carreaux ont été enlevés. Nous restituons en effet à la l. 33 : [ἀφομοιώσις τ]ῶ[γ χ]ωρ[ί]ων τῶμ. Πυθοδώρου, ὧι οἱ λίθοι ἐτμήθεν... J'emprunte le mot ἀφομοίωσις dont le sens n'est pas douteux (= la remise en état) à la l. 66 où il faut corriger et restituer : ἀφομοίωσις τοῦ χωρίου ὧ(ι) οἱ λίθοι ἐτμήθεν]. La copie de M. Legrand — et peut-être la pierre — porte ωτοι qui garde Fränkel en écrivant ὧτοι λίθοι, mais le paragraphe n'a plus de sens. Les l. 33 et 66 s'éclairent l'une l'autre. Il fallait remettre les lieux en état, remplacer par exemple les oliviers abattus (l. 64).

Pareillement le mot στρώμα, qui revient souvent surtout dans le fragment B ne peut s'entendre, comme le veut Choisy, de « la chaussée proprement dite ». Il s'agit d'une part de la terrasse du temple (l. 51) et de l'autre de travaux de dallage dans le temple même (l. 54).

J'accepte par contre la restitution proposée par Fränkel pour les l. 32-33 : ὁδοῦ ἐργασίας ἐκ Κι[θαιρώνος]. Le Cithéron est en effet nommé à la l. 56 : ἀμαξήας ἐκ Κιθα[ίρωνος]...et, à la l. 57 le bourg attique d'Énoé (ἐξ Οἰνόας) situé dans la région du Cithéron. Admettons en même temps avec M. Legrand (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1893, p. 118) que du Cithéron et d'Énoé ces pierres étaient transportées au port de Mégare (l. 74, 76) et de là par mer à Trézène. L'entretien des routes des carrières était à la charge de ceux qui en usaient. A Trézène comme à Milet ces dépenses étaient portées au compte de la construction du temple et dans les deux cités elles tenaient une grande place.

1. Pour ne pas multiplier les renvois je groupe dans une seule note les références essentielles.

La loi des Amphictions de Delphes de l'année 380 av. J.-Chr. (Ch. Michel,

Les inscriptions d'Éleusis et de Trézène nous apprennent que la réfection d'une chaussée pouvait entraîner des travaux plus compliqués, quand, par exemple, les conduites d'eau (ὕπνονομοι) avaient été défoncées en même temps que la route, ou bien quand il fallait refaire l'aménagement d'une source déterrée et défoncée elle aussi, en reprendre les fondations en sous-cœuvre ¹.

Comme aucun détail n'est donné dans les deux comptes de Didymes, nous admettrons qu'on s'est borné, en ces deux années, à de simples travaux d'entretien : réparations courantes qu'on ne prend même pas la peine de localiser.

Le chapitre des dépenses pour murs de clôture est plus détaillé et plus instructif.

*
* *

Nous avons vu qu'aux alentours de Milet et de Didymes la Voie

n° 702) emploie pour désigner les réparations faites aux Voies Sacrées et aux ponts le verbe ἐφαξε(ῖ)σθαι (l. 40-41).

Sur le sens de ὑποδομή, voy. G. Glotz, *Revue des études grecques*, 1913, p. 30-31 et l'heureuse correction introduite dans IG., II, II, 834^b col. I, l. 8 ὑποδομ[ῆ]ς au lieu de ὑπολογ[ῆ]ς). Cf. trois inscriptions de Délos, dont l'une a été déjà citée (IG., XI, 156 A l. 35) : *ibid.*, n° 146 A, l. 72 : τὴν ὑποδομὴν ἐξέδομεν. C'est pour ces fondations et les travaux de maçonnerie qui suivront qu'on achète 12 médimnes de κορία (l. 71), 6 médimnes de λατύπη et qu'on apporte du sable (l. 74). — *Ibid.*, n° 161 A, l. 58 : τῆς ὑποδομῆς τῆς ἐν τῇ νήσῳ τῇ ἱερᾷ τῆς Ἀρτέμιδος ἀνοικοδομήσαι καὶ συγχῶσαι ὀργυὰς πεντήκοντα. Peut-être s'agit-il de travaux faits à une route conduisant à un Artémision. Le mot ὑποδομή doit être restitué deux fois dans un compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212, l. 29-30), ainsi que l'a proposé M. Glotz (*Rev. Phil.*, 1920, p. 31, note 1) : [καὶ ὁμαλ]ίξεως τῆς εἰς τὴν [ὑπό]δομήν. Avant de procéder au nivellement du sol pour la pose des substructions, on avait travaillé et cassé 50 moellons de pierre : l. 27-28 καὶ ἡργάσαντο κα[ὶ] ἔκοψαν πετρίνων λίθους 50, [ὧν εἰς τὴν ὑπό]δομήν πόδες στ[ερ]εοὶ 9032, à raison de 10^b 6^{ch} par pied. Nous ne savons pas à quelle construction se rapportent ces travaux.

Pour le remblai, voy. encore le compte de Trézène : l. 30 [τὰν π]αλαιὰν ὁδὸν ἀ συνελύθη. L. 45-46 τὰ γὰρ ἀποφόρήσαντι ἐς τὰν ὁδόν. Cf. l. 44-45 ἀποφόρήσιος γὰρ. Voy. aussi l'inscription de Délos n° 161 A citée plus haut et celle d'Éleusis IG., II, II, 834^c, l. 27 : τὰ κατὰ τὰς εἰσόδους γῶσαι. Dans le compte de Trézène à la l. 51 la restitution τοῦ γ[ό]ου est très incertaine ; peut-être τοῦ γ[ω]ρίου. Le mot γοί, très heureusement restitué dans une inscription d'Anaphé (IG., XII, III, n° 248, l. 10), désigne une sorte de mortier fait avec de la terre. L'inscription d'Anaphé ne semble pas antérieure au 1^{er} siècle av. J.-Chr.

1. Éleusis : IG., II, II, 834^c l. 4 ἐβῶαγη ἡ ὁδὸς καὶ οἱ ὑπὸ νόμοι. La restitution [ἐβῶ]αγη est possible ; cf. *Iliade*, 23, 421 : ὕδωρ ἐξ ἐβῶαγεν ὁδοῦ.— Trézène [χρά]νας ἐπεβῶαγη. Le texte a été cité plus haut, p. 92.

Sacrée était bordée, à droite et à gauche, de trottoirs, de pierres ou même de murs en maçonnerie ¹ qui en marquaient les limites et la défendaient contre les empiétements. Que la plupart de ces constructions soient romaines, il n'en faut pas douter, mais dès l'époque grecque les mêmes défenses étaient nécessaires, et nos deux comptes, que nous chercherons plus loin à dater, nous montrent des carriers occupés à construire des murs en pierres sèches des deux côtés de la Voie, en pleine campagne, en pleine montagne même.

Les travaux se font à la montée de la hauteur appelée dans l'antiquité τὸ Ἀκρον. Ce plateau que la Voie Sacrée traversait dans toute sa largeur nous est déjà connu par une inscription que j'aurai à citer dans la suite. Entendons la montée pour qui vient de Milet, pour qui prend part aux processions. Elle commençait à environ 5 kil. de la ville, non loin du tronçon que les Allemands ont fouillé en 1903.

Les deux chapitres sont rédigés avec beaucoup d'ordre et se complètent l'un l'autre :

Pour la construction des murs de clôture :

à la montée de l'Acron, à droite, sur une longueur de 990 pieds, une hauteur de 2 1/2, une largeur de [3] ;

à la descente de l'Acron (dans le n° II : à gauche), sur une longueur de 100 pieds, une largeur de [3], une hauteur de...

Total en pieds carrés : 2875 (dans le n° II : [1917]).

Dépense, à 6 chalques le pied, [359^{dr}. 2^{ob}. 6^{ch}.] (dans le n° II : 239^{dr}. 3^{ob}. 6^{ch}.).

J'ai restitué dans les deux chapitres le mot οἰκοδομίας. Il y aurait à la rigueur place pour ἐπικοδομίας que nous rencontrons à la l. 17 du n° II, mais οἰκοδομία peut également s'entendre de travaux de réfection, de même que ἑδοποιᾶ s'applique à des travaux de réparation.

Αἶμασιᾶ désigne un mur en pierres sèches. Le mot se trouve déjà dans Homère et la chose existe encore en Grèce, comme partout ailleurs ². La modicité du prix (6 chalques par pied) trahit la rapidité et la fragilité de la construction. Dans la solitude de l'Acron

1. Sur ces murs en maçonnerie, voy. le *IV^e Rapport*, p. 14.

2. *Odyssée*, 18, 359 : αἶμασιᾶς τε λέγων... cf. 24, 224. Un scholiaste donne l'explication suivante : οἰκοδομῶν ἐκ συλλέκτων λίθων. Cf. les définitions d'Hésychius : τὸ ἐκ πολλῶν λίθων λογάδων ἄθροισμα et des *Anecdota graeca* de Bekker, p. 356 : τὸ ἐκ χαλίκων ὀικοδομημένον τεῖχιν. — L. Ross a encore noté l'emploi du mot dans son voyage en Morée (*Archaeologische Aufsätze*, II, p. 500).

milésien, ces clôtures n'avaient guère à redouter que les pluies. Les passants étaient rares ; peut-être les bergers s'y asseyaient-ils pour surveiller leurs troupeaux, comme le fait le jeune garçon qui dans la première idylle de Théocrite garde un monceau de grappes de raisin déposées sur une aire close ¹.

Les dimensions des αἰμασιαί milésiennes se laissent aisément restituer bien qu'il nous manque quelques chiffres. On remarquera d'abord l'ordre dans lequel elles sont indiquées. Il n'est pas le même à la montée et à la descente : en montant, longueur, hauteur, largeur ; en descendant, longueur, largeur, hauteur. J'ai admis de part et d'autre une largeur uniforme : 3 pieds = 0 m. 885. La hauteur variait ; les deux seuls chiffres conservés donnent l'un : 2 pieds $1/2$ = 0.7375, l'autre 4 pieds = 1 m. 18. Les calculs vont nous prouver qu'il faut restituer ce dernier chiffre à la l. 12 du n° I.

Le total des pieds est indiqué en πόδες εὐθυμετρικοί et non en pieds cubes (πόδες στερεοί). Nous avons déjà rencontré deux fois un total en πόδες εὐθυμετρικοί dans un compte didyméen publié précédemment (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212) et voici les deux passages :

L. 9-11 : Κα[τεξέσαμεν δὲ καὶ] τοὺς τοίχους τοὺς [ἐ]ν τῷ προδόμῳ τοῦ δωδεκαστύ[λου ὧν πόδες ε]ὐθυμετρικοί 9459 $1/2$, ὡς τὸν πόδα 1 3^{ob}. γίνον[ται δραχμαὶ] 14189 1^{ob}. 6^{ch}.

L. 12-14 : Καὶ κα[τεξέσαμεν βραχμὶ]δας δύο ἐν τῇ ἀναβάσει τῇ ἐν τῷ ἀδύτῳ πόδας εὐθυμε[τρικοὺς 100, ὡς] τὸν πόδα 1 δραχμαὶ 100.

Les comptes nouveaux permettent une traduction du mot εὐθυμετρικός que je n'avais pas donnée dans la *Revue de Philologie* et elle résulte d'un simple calcul.

Dans le n° I le total général : 2875 pieds est formé de deux totaux particuliers :

A droite : 990 p. long. $\times$ 2 $1/2$ p. haut... = 2.475 p.

A gauche : 100 p. long. $\times$ x p. haut..... = $\frac{[400] \text{ p.}}{2.875 \text{ p.}}$

Il faut donc restituer, 4 p. de hauteur dans le mur de gauche, c'est-à-dire exactement le même chiffre que donne le n° II (l. 9) au mur de gauche.

Donc dans les deux textes nouveaux les πόδες εὐθυμετρικοί sont

1. Théocrite, I, 47. Cf. Platon, *Lois*, 681 A : περιβόλους αἰμασιώδεις τινάς.

des pieds carrés, et le même sens vaut pour les deux passages du compte publié en 1919, où il s'agit de travaux de ravalement, c'est-à-dire de travaux de surface, faits dans le temple de Didymes aux murs du Dodécastylon et à deux degrés de l'escalier de l'adyton. Nous noterons en passant que ce sens, qui résulte du contexte et du calcul, ne s'accorde pas avec le témoignage des *Scriptores metrologici* dont les fragments ont été publiés par Hultsch ¹. En aucun de ces fragments le sens de pied carré n'est attribué au πούς εὐθυμετρικός. Héron, par exemple, distingue le πούς εὐθυμετρικός du πούς τετράγωνος : le premier mesure 16 doigts, le second 256 (= 16×16) ². Dans un autre fragment le πούς εὐθυμετρικός de 16 doigts est opposé au πούς ἐπίπεδος de 256 ³. Enfin, dans le fragment qui porte le nom d'Euclide et où sont distingués trois sortes de pieds : εὐθυμετρικός, ἐπίπεδος, στερεός, la seule définition qui convienne à nos deux comptes de Didymes est celle du πούς ἐπίπεδος ὁ ἔχων μῆκος ποδὸς α', πλάτος ποδὸς α' τούτῳ μὲν τὰ ἐπίπεδα σχήματα καταμετρεῖται ⁴. L'ἀίμασις est considérée et mesurée comme une surface plane. Les comptes de Didymes enrichissent une fois de plus nos lexiques grecs.

Des trois dimensions indiquées pour les murs de clôture, deux seulement entrent en ligne de compte : la longueur et la hauteur. La largeur n'est mentionnée que pour mémoire, pour montrer que l'on s'est conformé au devis. C'est que le mur est formé de matériaux sans valeur, de λίθοι λογάδες. Pour un muren marbre (τοίχος λίθινος) on eût certainement compté par pieds cubes.

Enfin nos deux comptes de Didymes donnent encore lieu à un rapprochement avec l'inscription souvent citée de Trézène, où on lit aux l. 25-27 :

Ἀποστεγασσὶος τῶν τοίχων τῶν λιθίνων
[Πρ.-

1. *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, I, *Scriptores graeci*, 1864.

2. Hultsch, I, fr. 5, 6 et 18, p. 184 et 185.

3. *Ibid.*, fr. 12, p. 196 : Εὐθυμετρικά, ἐμβαδομετρικά καὶ στερεομετρικά. Cf. le fragment métrologique découvert à Oxyrhynchus (*Oxyrh. Papyri*, IV, 1904, n° 669), où se lit la définition suivante de la coudée linéaire : [ὁ εὐθυμετρικός πηγείας ἐστὶν ὁ κατὰ [μῆκος μόνον] μετρούμενος. La restitution est certaine : cf. Hultsch, fr. 4, 3 p. 181 : Εὐθυμετρικὸν μὲν οὖν ἐστὶ πᾶν τὸ κατὰ μῆκος μόνον μετρούμενον.

4. Hultsch, fr. 14, 13, p. 198. Une nouvelle édition de tous ces fragments serait la bienvenue.

[...chiffre · ὁδοῦ ἐργασίας]· Ἐκκεσθένει 3^{dr}· τοῦ ῥόου τοῦ ἐπὶ τὰν ἱμαρσιάν
[Παντ-
...chiffre.

Il y avait autour du temple de Trézène des jardins, dont plusieurs, semble-t-il, étaient clos de murs de pierre et ces murs étaient abrités par une toiture en tuiles. Mais on rencontrait aussi des clôtures en pierres sèches. M. Foucart avait déjà proposé de reconnaître dans ἱμαρσιά « une forme locale du mot αἱμαρσιά » ¹. Max. Fränkel y verrait plutôt un dérivé du mot ἱμάς qui nous est connu par un compte déjà cité d'Éleusis, et il entendrait : *constructio ex asseribus facta* ². Que viennent faire ici des voliges, des lattes ? Pour comprendre les derniers mots de la l. 26, il faut d'abord en restituer le commencement. Le génitif τοῦ ῥόου dépend d'un substantif exprimé dans la phrase qui précède et, me fondant sur les l. 34-35 où une réparation à une route est également payée 3^{dr}, j'ai proposé ὁδοῦ ἐργασίας. J'entends pour la suite : (ἐργασίας) τοῦ ῥόου. Ne s'agit-il pas simplement de l'enlèvement d'un tas de gravier, cailloux, ordures qui fait obstacle à l'écoulement des eaux dans le lit du ruisseau et menace ainsi l'ἱμαρσιά, c'est-à-dire le mur de clôture qui borde ledit ῥόος ? Si le lecteur tient à se représenter exactement les choses, qu'il relise le très vivant plaidoyer du fils de Tisias contre Calliclès et particulièrement les § 12 et suivants ³. Tisias a construit une αἱμαρσιά le long d'un ravin (γχεράδρα) que les pluies convertissaient en torrent. L'ἱμαρσιά de Trézène défend également un terrain contre l'invasion des eaux.

*
* *

Les deux chapitres que nous venons d'étudier ne nous ont fait connaître qu'un nom de lieu : l'Ἀχρον. Ce nom se rencontre deux fois dans le Règlement des μολποί avec plusieurs autres qu'il importe de relever, car ils désignaient des stations où s'arrêtaient les processions. Je citerai d'abord le Règlement et dresserai un tableau qui complétera celui du début.

1. Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse*, p. 71.

2. Ad IG. IV, n° 823, p. 166.

3. Démosthène, LV.

Milet, III, n° 133, p. 278, l. 18 ¹:..... "Οταν στεφανηφόροι ἴωσιν ἐς
19· Δίδυμα...

25. Καὶ γυλλοὶ φέρονται δύο, καὶ τίθεται παρ' Ἑκάτην τὴν πρόσθεν
πυλέων ἐστεμμένος καὶ ἀκρήτω κατασπένδετε, ὁ δ' ἕτερος ἐς Δίδυμα
[ἐπὶ

θύρας τίθεται· ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἔρχονται τὴν ὁδὸν τὴν πλατεῖαν
[μέχρι

"Αχρο, ἀπ' "Αχρο δὲ διὰ δρυμο(ῦ). καὶ παιωνίζεται πρῶτον παρ'
[Ἑκάτῃ τῇ πρόσθεν πυ-

λέων, παρὰ Δυνάμει, εἶτεν ἐπὶ λειμῶνι ἐπ' "Αχρο παρὰ Νυμφαῖς',
[εἶτεν παρ' Ἑρμῇ Ἐν-

30. κελᾶδο, παρὰ Φυλίῳ, κατὰ Κεραϊίτην, παρὰ Χαρῆω ἀνδριᾶσιν, ἔρδε-
[ται δὲ τῷ παν-

θύῳ ἔτει παρὰ Κεραϊίτῃ δαρτόν, παρὰ Φυλίῳ δὲ θύα θύεται πάντ'
[ἔτεα.

I. — Ἑκάτῃ ἡ πρόσθεν πυλέων. Statue ou sanctuaire sis en avant de la Porte Sacrée de Milet et où commence la procession. On y dépose le premier des deux γυλλοί, on y fait une libation de vin et on chante le premier péan ².

La procession s'engage dans la Voie Sacrée jusqu'à la hauteur appelée τὸ "Αχρον. Il faut vraisemblablement placer dans cette section la seconde station.

II. — Δυνάμεις. Second péan ³.

Puis commence l'ascension de l'"Αχρον à travers les buissons de chênes-verts et d'arbousiers (διὰ δρυμο(ῦ). Sur l'Acron, plateau de 150 à 200 m. d'altitude qui s'adosse dans la direction du N.-E. au S.-O. à l'extrémité du mont Grion, voy. O. Rayet qui l'a admirablement décrit (*Milet et le golfe Latmique*, I, 1877, p. 16 ; II, 1885, p. 27).

1. Cf. G. Vollgraff, *de lege collegii cantorum milesii*, dans *Mnemosyne*, 46 (1918), p. 415-427.

2. M. v. Wilamowitz, qui a donné la première édition de cette inscription dans les *Sitzungsber.* de Berlin, 1904, p. 619 et suiv., se fonde sur une glose d'Hésychius (γυλλός· κύβος τετράγωνος ἢ λίθος) pour reconnaître dans les deux γυλλοί — solennellement déposés l'un au départ, l'autre à l'arrivée de la procession — deux cubes de pierre « symboles de l'Ἁγιεύς » (p. 629). Il semble pourtant qu'à Milet l'offrande de deux γυλλοί n'était pas limitée au culte de Apollon. On en a, semble-t-il, un exemple dans le culte de Dionysos, d'après le calendrier religieux retrouvé au Delphinion (*Milet*, III, n° 31, l. 1 et 2, p. 163 et 164).

3. Sur Δύναις, voy. Vollgraff, *art. cité*, p. 423.

III. — 'Επὶ λειμῶνι ἐπ' Ἀκρο παρὰ Νόμῳσι'. Il y encore aujourd'hui dans cette région quelques vallons verdoyants et, au pied de l'Acron, quelques jardins. Voy. la Carte de Wilski.

IV. — 'Ερμῆς Ἐνκελάδο? Péan ¹.

V. — Φύλιος. On chante un péan et on brûle des parfums. Le personnage ou héros nous est inconnu.

VI. — Κεραιίτης. Péan. M. von Wilamowitz a su identifier ce lieu dit en s'aidant d'un article de l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Κεραιίστης. O. Schneider (*Callimachea*, II, 1873, p. 269, fr. 98^e) avait fait au mot une première correction (Κεραιίτης), que le Règlement des *μολποί* permet de compléter. On remarquera les deux prépositions : l. 30 κατὰ Κεραιίτην (παιωνίζεται); le péan est chanté à la hauteur de « l'Encorné », sans que la procession, semblait-il, se détourne de la Voie; l. 31 παρὰ Κεραιίτηι θαρτόν (ἔρδεται). Le sacrifice avec arrachement de la peau est célébré sur le lieu même, auprès de l'Encorné. Les mots τῷ πανθύωι ἔτει opposés à πάντ' ἔτεα font allusion à la grande fête des Διδυμεῖα qui n'était célébrée que tous les quatre ans.

VII. — Χαρῆω ἀνδριάντες. Péan. Le groupe des « statues de Charès » est bien connu. Newton les a retrouvées en 1858 dans les fouilles faites aux abords de Didymes et elles sont aujourd'hui conservées au Musée britannique. Charès s'intitulait lui-même le souverain de Teichioussa (Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 1208).

VIII. — On dépose enfin ἐς Δίδυμα ἐπὶ θύρας le second des γυλλοί. Sur la Porte Sacrée de Didymes, voy. plus haut, p. 86. On notera l'emploi du mot θύρα pour désigner la porte de l'enceinte sacrée. Cette partie du Règlement remonte à l'année 479/78. Le temple de Didymes est alors en ruines et c'est bien plus tard que se formera une πόλις que nous pouvons nous représenter comme une petite ville.

Le Règlement des *μολποί* rend un peu d'animation à la Voie Sacrée, mais le moment n'est pas venu d'étudier les processions qui s'y déroulaient. Je n'en citerai que deux : la première, du VI^e siècle, où le roi de Milet Léodamas trouva la mort dans un guet-apens. Il fut frappé κατὰ τὴν ὁδόν, sur la Voie même où il menait une hécatombe au dieu de Didymes ². L'autre est une procession scolaire

1. Vollgraff, *ibid.*, propose avec hésitation : παρ' Ἐρμῆ ἐν Κελάδ(ῳ)?

2. Nicolas de Damas, dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, III, p. 388,

fondée en l'année 200/199 par le peuple de Milet sur l'excédent des revenus de la donation d'Eudèmos. Ce n'était pas à vrai dire une procession nouvelle, mais un accroissement des pompes anciennes. Le décret en l'honneur d'Eudèmos ordonne que tous les quatre ans — si les revenus de la fondation le permettent — un choix d'enfants des écoles prendra part à la procession solennelle des Didymeia ; les autres années à celle des Βοήγυα ¹. Détail pittoresque dont s'enrichira un tableau d'ensemble.

Nos deux comptes de Didymes sont également du deuxième siècle avant notre ère. La mention d'Héraclée du Latmos dans le n° II (l. 19) me donne à penser qu'il est postérieur au traité de l'année 167/66 qui, tout en maintenant les apparences de l'indépendance, consacrait l'assujettissement d'Héraclée à Milet. Quand il fut conclu, la vie politique d'Héraclée était depuis longtemps réduite à rien : depuis quatorze ans la cité n'avait d'autre éponyme que le dieu ! Milet pouvait sans danger lui accorder un traité d'alliance et même accepter l'arbitrage pour certaines parcelles de territoire contestées ². En fait, elle avait à sa disposition les ressources d'Héraclée, particulièrement ses carrières : elle en usa. Admettons donc que nos deux comptes se placent aux environs de l'année 166/65.

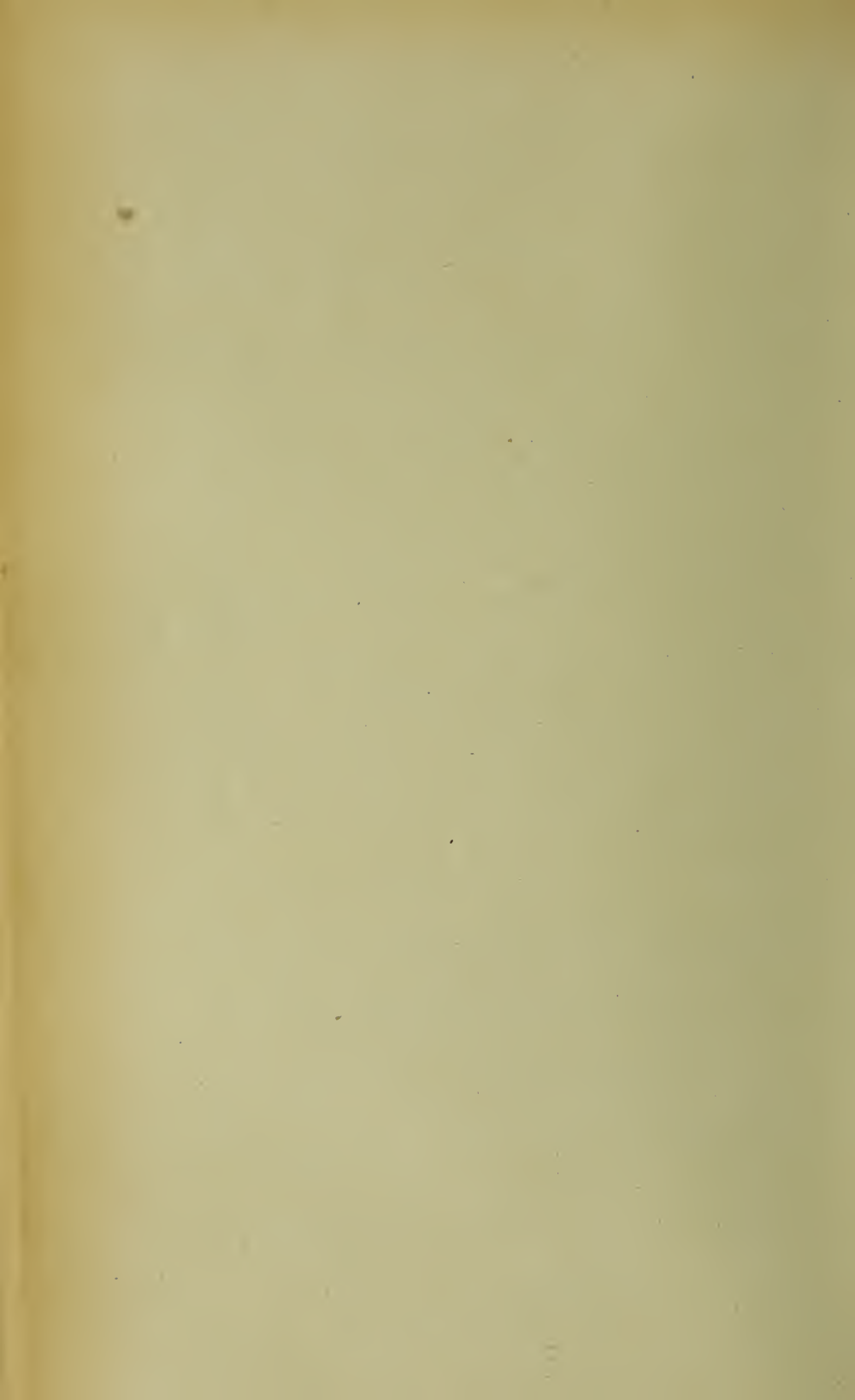
De la fin du II^e siècle — au plus tard du début du I^{er} — date la copie qui nous est parvenue du Règlement des *μολπαι*. Puisqu'on le gravait de nouveau, c'est qu'il était encore respecté et appliqué, c'est que la procession subsistait avec toutes ses stations : de fait on travaillait vers 166/65 à réparer la Voie Sacrée. Tous ces textes sont concordants.

Bernard HAUSSOULLIER.

n° 54 = *Excerpta de insidiis*, 19, éd. C. de Boor, III, 1905, p. 18. L'hécatombe offerte par Léodanias se réduira dans la première partie du V^e siècle à trois victimes adultes ! Cf. Règlement des *μολπαι*, l. 19 : ἡ πόλις διδοῖ ἑκατόνβην τρεῖς ἱερήμια τέλειαι, « la cité donne à titre d'hécatombe trois victimes adultes ». Sur la détresse de Milet après les guerres médiques, voy. G. Glotz, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 524 et suiv.

1. Milet, III, n° 145, l. 69-77. Cf. E. Ziebarth, *Aus dem griechischen Schulwesen*, 1914, p. 1 et suiv.

2. Milet, III, n° 150.



SUR UN POINT
DE GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE ANCIENNE
LE
PRÉTENDU ÉVÊCHÉ DANUBIEN DE COMEA

Parmi les signatures qui nous sont parvenues des évêques ayant assisté au concile de Nicée en 325 ou ayant souscrit à ses décisions, il en est une qui soulève un petit problème de géographie ecclésiastique ancienne sur lequel le dernier mot n'est peut-être pas dit.

On trouve, dans deux des listes latines¹ des souscriptions du concile, la mention d'un évêque *Marcus Comeensis* ou *Comeonsis* : dans l'une et l'autre de ces listes, ce personnage est inscrit parmi les évêques de la province dite d'Europe, dont la métropole était Héraclée. On ne retrouve cet évêché balkanique dans aucune des autres listes conciliaires, et, comme la ville de Comea est par ailleurs entièrement inconnue, on ne peut qu'être étonné de voir un auteur tel que Le Quien accueillir dans son *Oriens christianus*² un Marius (à tort au lieu de Marcus) de Comea, qu'il place d'ailleurs en Mésie (Inférieure) et non en Europe. Oui ou non, un évêché, et par conséquent une ville de Comea, a-t-elle existé au iv^e siècle et où aurait-elle été située ?

La solution géographique même qu'a adoptée Le Quien, en réponse à la deuxième question, va nous incliner tout d'abord, contrairement à lui, à une réponse négative à la première. La localisation qu'il donne à l'évêché de Comea serait, semble-t-il, à elle seule, une preuve de sa non-existence.

Pourquoi en effet le met-il en Mésie ? Il le met en Mésie à la suite de Labbe, qui a, lui aussi, inscrit déjà un *Marcus Comeensis*

1. *Patrum Nicaenorum nomina*, ed. H. Gelzer, H. Hilgenfeld et O. Cuntz, p. 50 et 51.

2. I, p. 1225.

à la rubrique *Mysiae*, mais en observant lui-même que *Comeensis* est une leçon corrompue pour *Euboensis*¹. Et en effet, dans une des listes, on retrouve, un peu plus loin, un Marcus, placé en Mésie, mais cette fois avec la mention non plus *Comeensis*, mais *Euboensis*. Mention incontestablement et grossièrement fautive quant au rapport de la ville et de la province, puisque l'Eubée n'appartenait pas plus à la province de Mésie qu'à celle d'Europe, mais qui paraît révélatrice : *Comeensis* serait simplement un doublet corrompu d'*Euboensis*.

En réalité le problème est peut-être plus compliqué. Si l'on examine de plus près les diverses listes des signatures conciliaires, on constate que, dans la famille des manuscrits latins que l'édition Gelzer groupe sous le numéro III, *Marcus Comeensis*, inscrit à la province d'Europe, précède de deux rangs *Marcus Euboensis*, inscrit, par l'erreur trop visible signalée tout à l'heure, à celle de Mésie, tandis que, dans les manuscrits de la famille II, où se rencontre aussi *Marcus Comeensis* sous la même rubrique, il est plus éloigné de *Marcus Boeae*, placé cette fois correctement en Achaïe, mais il précède d'un seul rang *Marcus Calabriensis*, dont le voisinage paraît bien ainsi avoir contribué à la faute². Bref, il y avait dans les listes deux Marcus relativement voisins, l'un de Calabre, l'autre d'Eubée : c'est une contamination de ces deux données exactes qui a fait apparaître dans deux groupes de manuscrits la mention indue d'un personnage et d'un lieu inexistants, Marcus de Comea.

Cette explication paraît satisfaisante, et peut-être n'en devrait-on pas chercher d'autre. Le nom de *Comeensis* et la place qu'il occupe dans la liste en suggèrent cependant une nouvelle, qu'il convient d'exposer, sans qu'on veuille pour cela conclure à son adoption.

Marcus Comeensis, là où il est appelé ainsi, figure parmi les évêques de la région balkanique : on le place dans la province d'Europe et il vient immédiatement avant Protogène de Sardique en Dacie ; *Marcus Euboeensis* a été rangé, contre tout bon sens, dans la province de Mésie, tandis que, dans une autre liste, on trouve un Marcus de Sardique. Ne serait-ce pas qu'il y aurait réellement eu, dans cette partie de la liste nicéenne, un Marcus qui ne serait

1. LABBE ET COSSART, *Conciliorum amplissima collectio*, II, 696.

2. *Patr. Nicaenor. nomina*, éd. cit., p. 50, 51, 52, 53 et 54.

ni le Calabrais ni l'Eubéen, mais un évêque des pays danubiens ? Si oui, à qui pourrait-on songer ?

La réponse à la question posée de la sorte va nous être fournie par les Martyrologues et les Passionnaires. La Passion de sainte Suzanne ¹, sur laquelle a paru il y a quatre ans une très intéressante étude de Mgr Duchesne ², fait mourir les compagnons de martyr de la sainte *in civitate Chomos* ou *Comos*, dans laquelle ils ont été déportés. Quelle est cette *civitas Chomos*, dont le nom étonne autant que le *Comeensis* des *indices* de Nicée ? On pourrait sans doute songer à Côme ou à Cumes. Mais on s'aperçoit, à y regarder de plus près, que l'auteur de la légende de sainte Suzanne, ayant puisé les éléments de son récit dans le Martyrologe hiéronymien, « déjà bien maléficié par les copistes » ³, ce n'est pas de Côme ni de Cumes qu'il s'agit ici, mais, par suite d'une faute de transcription, de la ville de Tomi, dont l'accusatif est *Tomos* ⁴. Tomi, métropole de la Scythie, province formée du démembrement de la Mésie Inférieure, était, depuis Ovide, un lieu de relégation. Il n'est pas douteux que c'est *Thomos* qui, dans les *Acta sanctae Suzannae*, a été déformé en *Chomos*. Notre *Marcus Comeensis*, voisin dans nos listes d'évêques mésiens, ne serait-il pas un *Marcus Tomensis* ?

Le rapprochement avec la Passion de sainte Suzanne, où nous rencontrons cette déformation onomastique, ne suffirait certes pas à faire prendre en considération cette explication, si une autre source ne venait nous apporter au moins un commencement de confirmation, indirect sans doute, mais qui ne laisse pas que d'être assez impressionnant. Eusèbe écrit, dans sa *Vie de Constantin* ⁵, que la Scythie était représentée au concile de Nicée. Or il n'y a jamais eu en Scythie d'autre évêché que celui de Tomi, cela est surabondamment démontré ⁶. Mais que nous disent les listes de signa-

1. *Acta Sanctorum*, 18 février et 11 août.

2. *Les légendes de l'Alta Semita et le tombeau de saint Cyriaque sur la voie d'Ostie* (Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome, t. XXXVI [1916], p. 27 sq.).

3. DUCHESNE, *loc. cit.*, p. 38.

4. Cf. *Martyr. hieron.*, 1^{er} octobre.

5. III, 7.

6. Je me permets de renvoyer ici à ce que j'ai dit sur cette question dans mon volume *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, p. 169-171 et 202. C'est en s'appuyant sur des documents mal interprétés qu'on a pu conclure parfois à l'existence dans la province de Scythie d'autres sièges épiscopaux que celui de Tomi.

tures de Nicée ? On n'y trouve nulle mention soit de Tomi, soit de la Scythie. Est-ce à dire qu'Eusèbe a commis ici une pure et simple erreur matérielle ? Non. Son assertion, en présence du silence apparent des listes conciliaires, est susceptible de deux interprétations. L'une, que j'ai déjà présentée ailleurs ¹, est qu'Eusèbe ait entendu désigner par ce terme de Scythie non la province romaine de ce nom, mais un pays extérieur à l'Empire, la région de l'actuelle Russie méridionale, et plus spécialement la Crimée, alors en partie occupée par les Goths, que les historiens chrétiens appellent souvent des Scythes ², et dont deux évêques étaient effectivement présents à Nicée ³. L'autre serait que la province romaine de Scythie eût bien été représentée à Nicée par son unique évêque, celui de Tomi, dont le nom, omis dans certaines listes, déformé dans les autres, apparaîtrait dans celles-ci sous la forme *Comeensis*. On pourra objecter que le nom officiel de la ville de Tomi était *civitas* (ou *respublica*) *Tomitanorum* et que son évêque, dans les pièces où il figure, y est le plus souvent dénommé *episcopus Tomitanus* ⁴ ou *Tomitanorum* ou *Tomorum civitatis*. Mais il suffit de répondre que les mentions de l'*episcopus Tomensis* ne manquent pas ⁵.

Si cette explication était admise, elle nous apprendrait donc le nom d'un membre de plus du concile de Nicée, Marcus de Tomi. Il y a longtemps que, contrairement à Le Quien, on a renoncé à enrichir la nomenclature géographique de l'Empire romain d'une ville mésienne de Comea, qui n'a, trop visiblement, jamais existé. On enrichirait en revanche d'un nom nouveau le catalogue épiscopal fourni par les signatures de Nicée.

Il faut bien dire pourtant que l'absence de la mention correspondant à *Marcus Comeensis* dans les listes autres que les listes latines n'est pas favorable à l'hypothèse exposée, mais non préconisée, ici. Le voisinage de trois Marcus dans une même région de la liste n'est pas non plus d'une très haute vraisemblance. H. Gel-

1. *Op. cit.*, p. 171-172.

2. Cf. THÉODORET, *Hist. eccl.*, VI, 32.; PHILOSTORGE, *Hist. eccl.*, II, 5 ; peut-être AMBROISE, *Contra Auxentium*, 22.

3. *Theophilus Gothiae* et *Cadmus Bosphori* (*Patr. Nicaen. nomina*, ed. cit., p. 56, 57).

4. Par exemple, LABBE, IV, 233 ; MANSI, IV, 1368 ; VII, 359 ; MARIUS MERCATOR (*Patr. lat.*, XLVIII, 1088).

5. MANSI, III, 526.

zer, dans l'*Index Patrum Nicaenorum restitutus* qu'il a placé en tête de son édition des *Patrum Nicaenorum nomina*¹, n'y a laissé que Μάρκος Καλαβρίας, à la rubrique de cette province, et Μάρκος Βοίας, à la rubrique Ἀχχίας ; il exclut un troisième Marcus illyrien, et l'on n'oserait dire qu'il n'ait pas raison. Enfin la façon même dont Eusèbe introduit le représentant de la Scythie dans sa relation du concile de Nicée : « Οὐδὲ Σκύθης ἀπελιμπάνετο τῆς χορείας, le Scythe ne manquait pas à ce chœur », immédiatement avant de rappeler la présence d'un évêque de Perse, étranger à l'Empire, comme l'était le Goth, et après avoir mentionné celui de la province du Pont, qui touchait presque, par l'Est de la Mer Noire, aux parages du Palus Moeotis où s'étaient établis les premiers Goths chrétiens, tout cela est fait pour incliner vers une interprétation de ce passage de la *Vie de Constantin* qui ne ferait pas de l'évêque scythe d'Eusèbe l'évêque de Tomi. Néanmoins l'autre conjecture, que suggère le double rapprochement de ce passage, du texte de la Passion de sainte Suzanne et de certaines listes conciliaires, valait peut-être d'être signalée : on n'a pas voulu ici faire autre chose.

Jacques ZEILLER.

1. Introduction, ch. XI, p. LX-LXIV.

UN GRAND DOMAINE A L'ÉPOQUE FRANQUE

ARDIN EN POITOU,

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'IMPOT

Les *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, rédigés entre 832 et 835¹, nous ont transmis, entre autres actes curieux, une série de diplômes qui permettent de suivre pendant près de deux siècles les vicissitudes d'une villa à l'époque franque. Au milieu du dossier se rencontre une pièce, d'un caractère tout particulier, unique en son genre, susceptible de jeter quelque lumière sur l'administration d'un grand domaine et sur les destinées de l'impôt royal². Avant d'y arriver, il convient de passer en revue d'autres documents : encadrée par eux elle sera d'une compréhension moins difficile.

La série des actes royaux débute par deux diplômes émanés du roi Childéric II³. Ces actes soulèvent des difficultés de critique externe et interne. Il convient de les aborder tout de suite.

Le premier, daté des kalendes de mars et de la septième année du règne de Childéric II, est adressé par ce roi à Didon, évêque de Poitiers. Le souverain fait savoir au prélat qu'il a accordé à la basilique de Saint-Gervais, c'est-à-dire à l'église cathédrale du Mans, en l'affectant au luminaire, le tribut que le fisc tirait de la *curtis* d'Ardin au *pagus* de Poitou. En conséquence, il donne ordre « d'im-

1. J'adopte la date proposée par les abbés G. Busson et A. Ledru dans l'introduction de leur édition (Le Mans, 1902, p. xxix-xliii), contrairement à l'opinion de J. Havet (*Œuvres*, I, 328, 353), qui, estimant les *Actus* postérieurs aux *Gesta domni Aldrici*, en plaçait la composition après 840 et avant 857, plus précisément dans les années 850 à 856.

2. Julien Havet avait l'intention de l'étudier mais, chose des plus regrettables, « la partie du mémoire où il devait être question d'Ardin n'a pu être rédigée » (*Œuvres*, I, 393, note 1).

3. *Actus...*, p. 219 et 220.

muniser » (*emunire*) ce domaine de manière qu'aucun comte (*judex*) n'y fasse lever le susdit tribut.

Le texte du second acte ne nous est parvenu que privé de la suscription et de l'adresse; de plus le préambule est altéré. Le roi semble dire que la *villa* d'Ardin avait été donnée par des préceptes de ses prédécesseurs et que lui-même a accordé l'immunité à la susdite villa. S'adressant au destinataire inconnu (par suite de la suppression de l'adresse) du diplôme, le roi lui rappelle qu'il lui a déjà communiqué ce précepte d'immunité par l'entremise du feu évêque Berarius. Maintenant le présent évêque du Mans, Aiglibert, a présenté au souverain copie (?) de ce premier précepte, mais, pour plus ample sûreté (*pro firmitatis studio*), il a demandé de le renouveler. Le roi y consent et fait défense au destinataire, à ses subordonnés (*juniores*), à ses successeurs, de rien exiger de la susdite villa: « gardez par devers vous le présent diplôme pour le consulter (?) au cas où on lèverait notre *inferenda* (?) ¹. »

Comme le précédent, l'acte est accompagné de nombreuses souscriptions d'ecclésiastiques. Cette circonstance, et aussi l'extrême incorrection de la teneur, ont fait mauvaise impression sur la critique et l'ont déterminée à rejeter ces deux diplômes comme apocryphes. On a fait valoir particulièrement : 1° qu'Aiglibert n'a été évêque que sept ans après la mort de Childéric II; 2° que la signature du roi est précédée du pronom *ego*, ce qui est contraire à l'usage du temps²; 3° que Childéric II n'exerçait aucune autorité sur l'Aquitaine, région où est située Ardin³.

1. « Et vos de praesente praeceptione pro adducendam post vos reciperet (recipite?) et quando eum quae (*lis. quandocumque*) *inferenda* nostra nobis praesentatis ipsa apud vos (nos?) exhibeatis. » Cette phrase se comprendrait mieux si elle concernait les *juniores* de l'évêque chargés de lever l'*inferenda*: on leur recommanderait de n'opérer que le diplôme en main. N'y trouve-t-on pas une allusion dans la charte de *cautio* de 721 où on lit: « unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus et nobis (vobis?) de annunciata carta quod (quae) fuit regnante Chilperico (*lis. Childerico*) rege de ipsa [in]ferenda in integrum nobis [in]junxit quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant etc. » ? A mon avis la phrase en question n'appartient pas au diplôme; c'est une altération marginale ou interlinéaire de la copie conforme du 17 octobre, dont nous allons parler, addition que l'auteur des *Actus* fit passer dans le texte en 832-835.

2. Ces deux objections ont été émises par Bréquigny. La seconde est réfutée (?) par Pardessus (II, 156).

3. P. Roth, *Geschichte des Beneficialwesens* (1850), p. 459-460.

Aucun de ces motifs de suspicion ne résiste à l'examen. D'abord Aiglibert était bien évêque sous le règne de Childéric II ¹. La deuxième objection n'est pas sans réplique : la transcription du ix^e siècle a pu interpréter les *notae* qui précédaient la signature du roi ². Enfin la découverte d'un acte d'Ansoald, évêque de Poitiers ³, daté du 1^{er} juillet, an II de Dagobert II, prouve que les rois d'Austrasie continuèrent à exercer leur autorité en Poitou, même à une époque avancée du vii^e siècle ⁴.

Bien plus grave serait la liste des souscriptions qui figurent au bas des actes royaux. Sans doute dans un original de Clovis II du 22 juin 654, confirmant le privilège par lequel l'évêque de Paris, Landry, soustrait à l'ordinaire l'abbaye de Saint-Denis, on trouve une longue liste de souscripteurs ⁵. Mais les personnages qui, par une disposition tout exceptionnelle, ont apposé leur nom au bas du diplôme, sont les gens de la cour, évêques et grands, qui composent le « palais ». Rien de pareil dans nos deux actes. Exception faite d'un évêque, les autres souscripteurs sont des abbés, de simples clercs même. Il n'est point douteux qu'ils appartiennent au clergé local du Mans. Dans la deuxième de ces pièces c'est au Mans qu'ils apposent leurs souscriptions et à une date postérieure (17 octobre) à celle du diplôme lui-même (27 août). Cette particularité, et aussi la formule « autentico vidi exemplar et subscripsi » qui accompagne chaque souscription, va nous donner la clef du problème : les *Actus* nous offrent la transcription, non point de l'original, demeuré entre les mains du *judex*, mais d'une copie de cet original certifiée conforme par l'apposition des souscriptions d'un évêque ⁶, de quatre abbés, de deux prêtres et de sept personnes non qualifiées, copie exécutée au Mans près de deux mois après l'expédition du précepte en une localité (d'Austrasie) dont le nom n'a pas été reproduit. Le

1. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, II, 84.

2. Voy. les planches du recueil de Lauer et Samaran, *Les diplômes originaux des Mérovingiens* (Paris, 1908).

3. Par Léon Maître dans son mémoire, *Cunauld, son prieuré et ses archives* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIX (1898), p. 233-261, avec fac-similé.

4. Voy. E.-J. Tardif, *Les chartes mérovingiennes de l'abbaye de Noirmoutier avec une étude sur la chronologie du règne de Dagobert II* (Paris, 1899), p. 44-45.

5. Lauer et Samaran, pl. 6 et 6 bis ; texte, p. 6 et 7. Cf. J. Tardif, *Cartons des rois*, n° 11, p. 10 ; J. Havet, *Œuvres*, I, 236-241.

6. Son nom est écrit *Athmon*, erreur évidente de transcription (pour Athamund ou Hathamund ?).

dernier des personnages nommés, Siggoleinus, après avoir exécuté sa copie, y apposa son *signum* et la *data*.

La même explication vaut pour l'acte du 1^{er} mars 669. Il est souscrit par quatre abbés et trois personnages non qualifiés. Le copiste est un clerc, Teutsindus. C'est peut-être sur lui, plutôt que sur le transcripteur de 832-835, qu'il faut rejeter la responsabilité des erreurs qui ont fait soupçonner l'authenticité de l'acte : ainsi, le titre de *vir illustre* dans la suscription ¹, l'expression *adfirmare rogavimus* dans l'annonce des signes de validation, enfin la qualification de *signum* donnée à la signature du roi, toutes choses inadmissibles dans un original. Mais ces anomalies sont sans portée si elles sont le fait d'un copiste.

Cet acte de 669 n'est pas, remarquons-le, un diplôme ; c'est une lettre du roi à Didon, informé de la décision royale parce que Ardin est un ancien et important domaine du fisc situé dans le diocèse que dirige Didon, Poitiers ². En raison de l'intérêt que cette lettre présentait elle a dû être copiée à Poitiers et transmise à l'évêque du Mans qui la fit déposer dans les archives de son église ³.

Quant au premier acte d'immunité, concédé à la requête de l'évêque Berarius, il est perdu ⁴ et n'est connu que par le second, que nous venons d'analyser, et par des confirmations postérieures.

L'évêché de Mans eut soin, en effet, de faire renouveler le privilège d'immunité d'Ardin, à chaque mutation de roi et de prélat :

En 698 ou 699, le 1^{er} mars, Childebert III, à la requête de

1. Elle est destyle si le destinataire est laïque (*viro illustri*), non s'il est ecclésiastique.

2. Ajoutons que Didon devait exercer une influence prédominante dans l'Ouest. Oncle maternel de saint Léger, qu'il « nourrit », il fut chargé, comme on sait, par le maire du palais d'Austrasie, Grimaud, d'emmener en Irlande le jeune Dagobert II, à la mort de son père Sigebert III d'Austrasie (1^{er} février 656). Voy. E.-J. Tardif, *op. cit.*, p. 7 et 11, note 1. L'objection de Pardessus (II, 141, note 3) que le destinataire devrait être l'évêque du Mans et non l'évêque de Poitiers, prouve en faveur de l'authenticité de l'acte : un faussaire, au IX^e siècle, aurait eu certainement cette idée et n'aurait pas songé à Didon, dont la réputation devait être fort obscurcie deux siècles après. Surtout il aurait refait, et sans grande difficulté, le premier diplôme, accordé à Berarius, lequel ne nous est point parvenu.

3. C'est pour moi un véritable réconfort que de savoir que J. Havet, lequel avait étudié ces actes mais n'avait pas pu rédiger ses observations, a laissé en regard de la mention de chacun d'eux ce simple mais précieux jugement : *genuinum* (*Œuvres*, I, 271).

4. Cf. note 2.

l'évêque Herlemond, renouvelait les préceptes concédés par son oncle Childéric II aux évêques Berarius et Aiglibertus ¹. Ici la concession d'immunité est revêtue des formes qui sont familières à quiconque s'est occupé de cette institution ². Le souverain interdit au comte (*judex*) non seulement la levée de l'impôt, mais l'administration de la justice sous la double forme de l'assise (*causas audire*) et de la perception des amendes (*freda*), et, en outre, l'exercice du droit de gîte (*mansiones facere*) et de procuration (*parata*).

A partir de cette époque le formulaire est fixé. La concession est renouvelée en des termes semblables. Le même Herlemond l'obtient de Dagobert III, le 10 mars 713 ³, puis de Thierry IV son fils, le 5 mars 723 ⁴. Le dernier Mérovingien, Childéric III, la renouvelle enfin, en faveur de l'évêque Gauziolenus, le 2 mars 743 ou 744 ⁵.

La nouvelle dynastie devait être fatale à la fortune territoriale de l'évêché du Mans. Ardin fut au nombre des domaines poitevins, saintongeais et bordelais, dont l'évêché fut dépouillé par le roi Pepin pour constituer des bénéfices à ses vassaux. Deux de ceux-ci, Adalbert et Haganon, pour sauver les apparences, consentirent à tenir Ardin de l'évêque Gauziolenus, à titre de précaire, moyennant un cens recognitif de douze sous par an (mars 756) ⁶.

Ardin était, de fait, perdu pour l'évêché du Mans. Mais celui-ci ne voulut jamais reconnaître l'usurpation. Sous Charlemagne et Louis le Pieux il revendiqua encore ce domaine comme sa propriété et inscrivit son nom dans la liste des villas dont la possession, au moins théorique, lui fut reconnue par deux préceptes du 23 avril 802 ⁷.

1. *Actus*, p. 237.

2. Sur l'immunité, voy. Fustel de Coulanges, *Le Bénéfice et le patronat*, p. 336-430, et surtout Maurice Kroell, *L'Immunité franque* (Paris, 1910).

3. *Actus*, p. 238. La chronologie des derniers Mérovingiens, telle qu'elle a été constituée par J. Havet, A. Giry et J. Depoin, doit être rectifiée grâce au mémoire de W. Levison, *Das Nekrologium von Dom Racine*, paru dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXXV, 1909.

4. *Actus*, p. 242. Noter que l'acte royal, quoique impétré par l'évêque Herlemond, est adressé, comme l'ont bien vu Busson et Ledru à Charivius, alors détenteur de l'évêché du Mans. Havet, qui se proposait de parler de l'usurpation de Charivius, n'eut pas le temps de rédiger ses observations (*Œuvres*, I, 413, note 3).

5. *Actus*, p. 253.

6. *Actus*, p. 255.

7. *Actus*, p. 282-286.

et du 31 décembre 832¹. Ardin comptait, en effet, au nombre des domaines les plus importants : nous le voyons qualifié de *pagus*² et, renseignement très rare, on nous donne un chiffre de population : *mille manentes*³.

L'authenticité de ces diplômes est, il est vrai, contestée. L'acte de Charlemagne est rejeté par les diplomatistes⁴. Ceux-ci se divisent seulement pour l'acte de Louis le Pieux. Th. von Sickel a allégué⁵ contre lui (et trois autres datant du pontificat d'Aldric) l'emploi d'expressions inusitées dans la chancellerie de Louis le Pieux mais, au contraire, conformes au style des *Gesta domni Aldrici* ou des *Actus pontificum*. L'argumentation de Sickel, adoptée par B. von Simson⁶ et Mühlbacher dans la première édition de ses *Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*⁷, n'avait pas entièrement convaincu Georg Waitz⁸, qui n'eut pas, d'ailleurs, l'occasion de les discuter à fond. Julien Havet fit la réplique suivante :

1. *Gesta domni Aldrici*, p. 34-44.

2. Cette qualification de *pagus* se trouve dans les deux diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux et dans le titre de la « caution » de 721 (p. 240). La superficie de la commune est assez considérable : 3.000 hectares. Le domaine de Solignac est aussi qualifié *pagus* dans un texte du VIII^e siècle (plus loin p. 127, note 3). On sait que chez les gens de la campagne, encore aujourd'hui, *pays* veut dire souvent *village*. Ardin est dit *vicus* sur des monnaies mérovingiennes (*Areduno vico*). Il fut, en effet, un centre de fabrication monétaire. Voy. B. Fillon, *Attributions de quelques tiers de sols d'or au Poitou* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 377-387).

3. Ce terme de *manentes* est rare en Gaule. Du Cange ne cite guère que des exemples puisés dans des textes latins de pays allemands et anglo-saxons. On le retrouve dans un acte d'Aldric du 1^{er} avril 837 (*Gesta*, p. 60 et 90). Grégoire de Tours cependant l'emploie dans sa « Vie de saint Lupicien » : « verum ubi relinquentes hoc habitaculum quod expetierant, ad villas manentium sunt regressi, domum cujusdam pauperis ingrediuntur » (*Script. rerum merov.*, I, 2, p. 664, l. 16).

4. Th. von Sickel, *Acta regum et imperatorum Karolinorum*, t. II (1867), p. 289 et p. 67; Engelbert Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 1^{re} éd., n° 379, 2^e éd. (1908), n° 386. B. von Simson, *Die Entstehung der Pseudo-Isidorischen Fälschungen in Le Mans* (1886), p. 91; J. Havet, *Œuvres*, I, 305, note 3. Voy. enfin l'édition des *Diplomata Karolinorum* parue sous la direction de Mühlbacher, I (1906), p. 385, n° 265.

5. *Op. cit.*, II, 345-346.

6. *Op. cit.*, p. 91-92.

7. Innsbrück, 1889, n° 883.

8. Voir son édition partielle des *Gesta Aldrici* dans les *Mon. Germ., Scriptores*, t. XV, p. 314, note 4.

« Ces tournures, ainsi que bien d'autres, étaient habituelles à Aldric et par suite à la mode dans son entourage et l'usage ou l'abus qui en est fait est un des traits caractéristiques des textes écrits ou inspirés par lui ou par les clercs manœuvres de son temps. Mais, de ce qu'une charte impériale rendue en faveur d'Aldric paraît avoir été inspirée par Aldric, il n'en résulte pas qu'elle soit fautive, bien au contraire : rien n'était plus naturel de la part de la chancellerie de l'empereur que de demander au bénéficiaire d'une charte les matériaux qui devaient servir à la libeller. Comment, en particulier, les bureaux auraient-ils été en état de rédiger une énumération de propriétés rurales, situées pour la plupart dans le diocèse du Mans et dont les noms ne pouvaient être connus ailleurs ? Force leur était de se borner à copier la liste qui leur était fournie par l'impétrant, et c'est ce qu'ils ont fait ¹. »

J. Havet terminait en exprimant l'espoir que le lecteur concluerait, comme lui, que les soupçons sont mal fondés et que le diplôme de Louis le Pieux du 31 décembre 832 (ainsi que trois autres) est authentique. Ce souhait n'a pas été exaucé. Dans sa deuxième édition, Mühlbacher a maintenu plus rigoureusement que jamais la condamnation que son maître Sickel, B. von Simson et lui-même avaient portée sur ce groupe d'actes ². Nous n'avons pas à prendre nettement parti dans ce débat ³. Authentiques ou remaniés ⁴, les

1. *Œuvres*, I, 305.

2. Innsbruck, 1908, n° 912 (p. 361).

3. Il est lié à l'affaire de la dispute de l'évêché du Mans et de l'abbaye de Saint-Calais qu'il serait trop long, et peut-être sans profit, de reprendre. Disons seulement que, s'il est vrai que l'on retrouve incontestablement, non seulement dans la liste des biens réclamés par l'évêché, mais dans le protocole même (ce que Havet ne remarque pas assez) des tournures familières à Aldric, ou plutôt aux clercs manœuvres auteurs des *Actus* et des *Gesta Aldrici*, il ne s'ensuit pas absolument que nous soyons en présence d'actes fabriqués de toutes pièces (cf. note suiv.) ; il en faudrait peut-être conclure que, dès le ix^e siècle, dans des circonstances exceptionnelles, l'acte pouvait être rédigé par l'impétrant lui-même, la chancellerie se bornant à apposer la date, le monogramme et le sceau du souverain. Les exemples de cette pratique sont fréquents pour le x^e et surtout le xi^e siècle. Il serait étrange, en effet, de voir l'église du Mans, dont l'évêque était si bien en cour, se rendre coupable de faux *du vivant même de Louis le Pieux*, alors qu'il n'eût pas été difficile d'obtenir de l'empereur des actes en bonne et due forme (cf. Havet, I, 297). Le fait que nous ne possédons plus les originaux et que ces actes ne sont connus que par les mss. des *Actus* (xiii^e et xviii^e siècles) et des *Gesta* (xi^e siècle) invite enfin à la prudence.

4. Sickel et Mühlbacher reconnaissent que, à la base, il y a eu des diplômes

diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux, prouvent que sous ces règnes le domaine d'Ardin n'était pas recouvré par l'évêché du Mans.

Les troubles qui agitèrent la fin du règne de Louis, les guerres qui suivirent sa mort, furent peu favorables aux revendications de l'église du Mans. Partisan de Louis, puis de son plus jeune fils, Charles ¹, Aldric ne pouvait qu'être en butte à la haine de Pepin d'Aquitaine et de son fils Pepin II. L'occupation de la basse Loire, à partir de 843, par les bandes normandes qui infestèrent bientôt le Poitou et la Saintonge ² achevèrent la ruine de la fortune territoriale de l'évêché du Mans au sud de la Loire ³.

Après ce coup d'œil d'ensemble, abordons le document dont l'intérêt a été signalé plus haut.

C'est une sorte de rapport ou plutôt d'engagement, adressé à Herlemond, évêque du Mans, en date du Mans du mois de juin,

authentiques. Nous sommes donc, de leur consentement, en présence d'actes retouchés, mais non entièrement supposés. Havet se trompe complètement en prétendant (I, 305, note 3) que l'acte de Charlemagne a dû être fabriqué « plus tard » et imité de celui de Louis le Pieux. En effet, les *Actus*, où il se trouve, ont été rédigés entre 832 et 835 ; le diplôme de 802, s'il a été fabriqué ou refait, est donc contemporain de l'acte du 31 décembre 832 avec lequel il présente des similitudes incontestables. A signaler que la fin du dispositif est rendue obscure par suite d'une lacune. On lit (*Actus*, p. 287) : « usquedum illi qui jamdictae aecclisiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam. Qui negligit censum perdat agrum. » Le diplôme de Louis le Pieux (*Gesta Aldrici*, p. 44) porte : « usquedum illi qui jamdictae aecclisiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam pro eadem negligentia atque contemptu rationes reddere, et hoc praevideat unusquisque ne illam ibi audiat sententiam : qui negligit censum perdat agrum. » Il y a eu un bourdon occasionné par la ressemblance des mots *praesentiam* et *sententiam*. De même le § *Divitis enim canonicis... praecipimus* (*Gesta Aldrici*, p. 37, l. 17-22) a été sauté par suite d'un bourdon : *divitis* (sic) ressemble à *de vicis* du § suivant. L'édition des *Diplomata Karolinorum*, donnée par la société des *Mon. Germaniae historica*, ne signale pas ces lacunes (p. 386, 388).

1. *Gesta Aldrici*, p. 158. Voy. aussi F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve*, I (1909), p. 22.

2. V. Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie* (Heidelberg, 1906).

3. Dans la suite Ardin devint, on ne sait comment, un prieuré de l'abbaye de Maillezais. Ses anciens rapports avec l'évêché du Mans sont encore attestés par la découverte de deniers manceaux. Voy. B. Fillon, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 381.

première année du règne de Thierry IV, soit de juin 721¹. Il est d'une intelligence difficile, à la fois parce que nous ne possédons pas d'autre spécimen de ce genre et parce que le texte se présente sous forme d'une copie postérieure de près d'un siècle à l'original et très défectueuse, soit que l'original, en écriture mérovingienne, fût difficile à déchiffrer, soit enfin que le copiste ne comprît déjà plus la teneur de l'acte.

Chose curieuse, il ne semble pas avoir attiré l'attention des érudits qui, depuis la publication des *Actus Pontificum Cenomannensium*, par Mabillon², ont utilisé les renseignements abondants qu'ils renferment. C'est que les chartes qu'ils reproduisent jouissent d'une très mauvaise réputation. Notre texte a partagé sans qu'on tentât de le mettre à part, la réprobation générale qui frappe les diplômes mérovingiens et carolingiens en faveur de l'église du Mans³. Reproduisant cette pièce dans son recueil des *Diplomata, chartae*, etc., Bréquigny la juge cependant authentique : « Nihil est in hoc instrumento quod falsum sapiat » ; au milieu du XIX^e siècle son intérêt n'échappe pas au second éditeur de la collection, Pardessus : « Eo attentius perpendenda est haec charta quod nulla similis argumenti reperiatur qua debitores reddituum recognoscunt quid unusquisque pro sua parte debeat, seque reos promittendi constituentes, singuli pro omnibus integrum redditum se persoluturos spondent⁴. » Il est

1. *Actus*, p. 240. Voy. le texte de cette pièce à la fin du présent mémoire.

2. Les *Actus* n'ont été accessibles jusqu'en 1902 que par l'édition donnée par Mabillon dans ses *Vetera analecta*, éd. in-8, t. III (1688), p. 50-397 ; éd. in-folio (1723), p. 239-338. Sur cette édition et ses défauts, voy. J. Havet, *Œuvres*, I, 318 et suiv. En confrontant le texte des diplômes avec l'édition Busson et Ledru, on s'aperçoit que Mabillon l'a modifié quelquefois par des corrections heureuses, mais sans avertir le lecteur.

3. Bréquigny au XVIII^e siècle, au XIX^e Pardessus, en France, Roth, Waitz, Sickel, Mühlbacher, Simson, etc. en Allemagne, ont prononcé des réquisitoires sévères contre les diplômes contenus dans les *Actus* et aussi dans sa suite les *Gesta Aldrici*. La réhabilitation des documents des *Gesta* et, en partie, des *Actus*, a été la dernière tâche de Julien Havet. Son mémoire, *Les Actes des évêques du Mans*, malheureusement inachevé, a paru en 1893 et 1894 dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (t. LIV, 597-692 ; t. LV, 5-60, 306-336). Il a été réimprimé dans ses *Œuvres*, t. I^{er} (1896), p. 271-445. Voy. aussi le mémoire antérieur sur les *Chartes de Saint-Calais*, *ibid.*, I, 103-190 ; cf. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. XLVIII, 1887, p. 5-58 et 209-247.

4. *Diplomata, Chartae*..., t. II, 531, n^o DXVII.

vrai qu'il ajoute cette remarque : « hic deprehendimus prima vestigia usuum sequioris aetatis de solvendo censu feudali. » Elle montre que Pardessus ne comprenait rien au texte qu'il reproduit. Avouons qu'il est plein d'obscurités ¹.

En gros cependant on peut saisir ce qui suit :

Huit personnages, qui se qualifient de subordonnés (*juniores*) de l'intendant (*agens*) de la villa d'Ardin en Poitou, propriété de Saint-Gervais, — entendez l'église cathédrale du Mans ², — se portent garants du paiement de l'*inferenda* et de tout ce qui est dû par leurs *pagenses* ³. Il y a une étroite solidarité entre ces *pagenses* et les *juniores*. Pour chacun de ces derniers on indique avec précision la somme pour laquelle il se porte caution. Le délai imparti pour le versement du tout, la mi-juillet, est fort rapproché, puisque l'acte, passé au Mans, est en date de juin.

Extérieurement l'acte présente quelque analogie avec les *Cautiones* dont les formulaires nous ont transmis plusieurs modèles ⁴. Mais, le fonds est tout différent ⁵ et, sans le secours des diplômes royaux, le texte serait d'une interprétation presque impossible.

L'*inferenda*, nous le savons, a été concédée par Childéric II, et notre pièce, au surplus, nous le dit à la fois expressément et obscurément ⁶.

Qu'est-ce que l'*inferenda* ?

A coup sûr c'est un impôt puisque la série des diplômes passés

1. L'auteur des *Actus*, écrivant un siècle plus tard (832-835), n'y comprenait peut-être déjà plus grand'chose.

2. C'est seulement au XIII^e siècle que saint Julien l'emporta comme patron dans l'église cathédrale du Mans. Voy. l'Introduction des abbés-Busson et Ledru à leur édition des *Actus*.

3. Ceux-ci ont en effet pris des engagements de paiement : « Similiter et de illis *fidefactis* quod *nostri* *pagenses* qui hoc contempserunt, etc. »

4. Voy. le *Recueil* de Rozière, t. I, p. 463-469.

5. Les *Cautiones* sont des engagements de rembourser, généralement à longue échéance, une somme d'argent prêtée au bénéficiaire, lequel consigne en garantie une pièce de terre.

6. « ...de annunciata carta quod fuit regnante Chilperico rege de ipsa ferenda in integrum nobis junxit etc. » Corriger *Chilperico* en *Childerico*. Les noms des rois sont plus d'une fois maltraités dans les *Actus* : le diplôme de Dagobert III du 10 mars 713 porte comme titre « exemplar... a *Childeberto* rege » (p. 238) ; celui de Childéric III débute ainsi : « Chilpericus, rex Francorum » (p. 246) ; celui de Thierry III : « exemplar... quod fecit Dagobertus » (p. 186).

en revue plus haut, la qualifie de *tributum, census, lucrum terrenum* ¹. Le terme se retrouve dans quelques autres diplômes mérovingiens concernant plus spécialement la région de l'Ouest de la Gaule :

Dans une confirmation générale d'immunité pour l'évêché du Mans de Dagobert III, du 2 mars 713, on lit : « Sed ipse pontifex [Herlemundus] aut agentes sui ill[os solidos] CC. inferendales et ill[os] ² solidos alios ducentos auri pagins[is] quod ad fiscum nostrum de ipsa villa vel de ipsis curtis suis vel aeclesiis suis et monasteriis suis reddebantur et in sacello publico fuit consuetudo reddendi, ipse pontifex aut successores sui per missos suos hoc debeant redere et quae (*lis. atque*) transsolvere... »

Acte des plus curieux pour l'histoire de l'immunité qui nous montre que l'immuniste n'est pas nécessairement affranchi du paiement de l'impôt, mais qu'il jouit simplement de la faveur de le faire percevoir par ses propres agents, sauf à l'amener jusqu'au trésor royal (*sacellum publicum*) ³. Mais il ne nous renseigne pas avec grande précision sur la nature de l'*inferenda* ; on voit seulement qu'elle diffère de l'*aurum pagense*, d'ailleurs aussi mal connu. Cependant l'opposition des deux termes tend à faire croire que l'*inferenda* n'est pas un impôt en espèces monétaires.

Laissant de côté un diplôme d'un roi Thierry ⁴ dont la teneur est

1. « ...qualemcumque censum aut lucrum terrenum quod ad fiscum nostrum potuerit sperare » (p. 238) ; « nec ullum lucrum terrenum requirere et exactare praesumeret » et « nec qualemcumque censum aut lucrum terrenum » (p. 239). La « caution » de 721 porte comme titre dans les *Actus* : « sequitur exemplar de censibus de pago Arduno ».

2. Le ms. des *Actus* porte simplement *ill.* avec un signe d'abréviation. Les éditeurs ont d'abord lu *illatio*, puis proposé *illatos* dans leurs *Errata* (p. 606). La comparaison avec l'acte correspondant du roi Thierry (p. 188) impose *illos*.

3. Au contraire, dans la concession de Solignac en Limousin, le roi Dagobert cède l'impôt (voy. plus bas, p. 127, note 3). C'est, du reste, la mesure la plus ordinaire, à ce qu'il semble. Voy. Fustel de Coulanges, *op. cit.*, p. 394 ; Kroell, *op. cit.*, p. 116-121.

4. *Actus*, p. 186-189. Le diplôme est concédé à la demande de l'évêque *Berarius*, contemporain de Thierry III. Mais la mention de Childebart comme prédécesseur du roi, de Dagobert comme son « père », de Chilpéric comme son « parent », prouvent qu'il s'agit de Thierry IV. Le nom de *Berarius* est sans doute un lapsus ; cette étourderie n'est pas le fait du copiste du IX^e siècle, car celui-ci a reproduit le diplôme à une place chronologique qui montre qu'il le considérait comme contemporain de l'épiscopat de ce prélat. Des erreurs de ce genre ne sont pas sans exemples : un diplôme original de Charles le Chauve porte « pia memoriae Hludowicus abba », au lieu de « pia memoriae Hilduinus abba » (J. Tardif, *Cartons des rois*, p. 118, col. 1).

à peu près identique, nous retrouvons, vers 705, ces impôts mentionnés dans un diplôme de Childebart III en faveur de Saint-Serge d'Angers ¹. Le roi renouvelle les diplômes d'immunité accordés à ce monastère par son aïeul Clovis II et son père Thierry III, diplômes en vertu desquels l'abbé, affranchi de tout droit de justice, procuration, etc., devait chaque année porter au trésor, en personne ou par représentant, l'*inferenda*, soit douze sous ². Tel était le produit de l'impôt de six domaines (*curtes*) de l'abbaye. Cette somme de douze sous se divisait en six sous d'*inferenda* (proprement dite) et six sous de *remissaria auri pagensis* ³.

Sans nous attarder sur cette dernière expression, qui est embarrassante ⁴, on voit que *inferenda* peut s'entendre d'une double

1. Cet acte est connu par sa transcription dans un cartulaire de Saint-Serge d'Angers, aujourd'hui perdu, mais copié par Gaignières (Bibl. Nat., lat. 5446, fol. 237-299) et Dom Housseau (Bibl. Nat., *Coll. de Touraine et d'Anjou*, t. I). Voy. A. Giry, *Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne*, 1901, p. 93, n° 83 (Bibl. de l'école des Hautes Etudes, fasc. 132). Il a été publié, entre autres, par Pardessus (*Diplomata, Chartae*, II, 267) et K. Pertz, *Mon. Germ., Dipl.*, p. 65, n° 74.

2. « ... et clementiae regni nostri suggessit quod de curtibus praedictae sanctae basilicae quae nominantur (6 noms), annis singulis inferendam, solidos sex inferendales et alios sex de remissaria auri pagensis, inferendo in fisci ditiones redderant... ut nullus iudex publicus... ullam redibitionem penitus exinde requireret nisi quod ipsam inferendam idem abbas per se ipsum aut per missos suos annis singulis in sacellum publicum reddere deberet... ; sed quodcumque pars fisci nostri exinde percipere aut exactare potuerat nullus vestrum hoc penitus requirere praesumat, nisi tantum annis singulis ipsi solidi duodecim per ipsum abbatem aut per missum suum nostris aerariis inferri debeant, ut dictum est, nostris et futuris, Deo auxiliante, temporibus. »

3. Il y a bien *sex* dans le texte et non *seu*, comme l'imprime Pardessus (II, 267) en s'autorisant de la copie de dom Housseau. En se reportant à la *Coll. de Touraine et d'Anjou* (t. I, p. II), on s'aperçoit que dans l'écriture de dom Housseau la lettre *x* est tracée avec négligence de ressembler à un *u*. Au surplus, on trouve « solidos VI. inferendales et alios VI. et remissaria auri pagensis » dans l'excellente copie de Gaignières (Bibl. Nat., ms. lat., 5466, fol. 237) exécutée « ex cartulario... XI. saeculo scripto, n. marginalis 12 », copie qui reproduit scrupuleusement toutes les particularités de son modèle, y compris le christmon et la ruhe qui encadrent la signature du roi Childebart.

4. Sur la *remissaria auri pagensis* voy. Lehuërou, *Instit. Merov.*, I, 286-287 ; G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, II, 2, 269 ; F. Thibault dans la *Nouvelle revue hist. de droit*, 1907, 226, note 5 ; Kroell, *Immunité*, p. 117. F. Dahn semble y voir une sorte d'abonnement avec le fisc (dans *Germanist. Abhandlungen...* K. von Maurer, p. 348 et 365).

manière : au sens large c'est le produit total de l'impôt ¹, au sens étroit c'est un impôt d'une nature spéciale, sur laquelle l'acte en faveur de Saint-Serge ne jette point de lumière.

Au contraire, un diplôme de Chilpéric II, de mars 716 ², confirme et précise l'interprétation suggérée par les deux actes de Dagobert III et Thierry en faveur de l'évêché du Mans. Renouvelant les préceptes de son père Childéric II, de son aïeul Clovis II, de son oncle Thierry III, de ses cousins Clovis III, Childebert III, Dagobert II, eux-mêmes confirmatifs d'un « bienfait » de leur commun ancêtre Dagobert I^{er}, il accorde à l'abbaye de Saint-Denis les cent vaches d'*inferenda* qui étaient dues annuellement au fisc par le pays du Maine ³. Ce diplôme de Dagobert I^{er} ne nous est pas parvenu, mais les *Gesta Dagoberti* nous en ont conservé une analyse, faite certainement d'après l'original : elle prouve que le texte de la confirmation est identique à celui de la première concession ⁴.

Ainsi l'*inferenda* est un tribut de bétail ⁵. A cela rien d'étonnant.

1. Verser l'impôt foncier se dit *inferre* dans quantité de constitutions du Bas-Empire, ainsi que chez Cassiodore. Cf. un texte de Grégoire de Tours cité plus loin, p. 123, note 4, et de la *Vita Eligii* (plus loin, p. 127, note 3).

2. L'original, encore conservé, est reproduit dans le recueil de Lauer et Samaran, pl. 37 ; il est transcrit p. 26.

3. « ... bone memoriis proavus noster Dagobercthus, quondam rex, per sua aucturate, mano sua roborata, vaccas cento soldaris, quod in inferenda de pago Cinomaneco in fisce dicionebus sperabatur ad ipsa sancta basilica annis singolis concessissit... Precipientes enim jobinus ut, sicut constat antedictus princeps Dagobercthus, quondam rex, ipsas vaccas cento inferendalis de supraescripto pago Cinomaneco, quod annis singolis in fisce dicionebus sperabatur per sua aucturate ad ipsa basilica concessit et hoc a judiciaria potestate, annis singolis conservare vel adimplere vedintur etc. »

4. « Centum vaccas inferendales quae ei de ducatu Cenomanico annis singulis solvebantur fratribus inibi Deo servientibus per proprii praeepti praeceptionis subscriptum visum est omni futuro tempore annuatim concessisse » (*Scriptores rerum Merovingicarum*, II, 415).

5. Le terme se retrouve encore dans d'autres textes, mais qui ne nous éclairent pas sur la nature de cet impôt :

1^o Testament de l'évêque Berarius (2 oct. 710) : « dum cognitum est quod vir illuster Grodegario dux de inferendis vel undicumque juvamen nobis praestare non cessat... » (*Actus*, p. 226 ; J. Havet, I, 441) ; — 2^o Diplôme de Pepin le Bref, du 10 juin 760, accordant l'immunité au monastère manceau de Saint-Calais : « ... ut nullus quislibet de judiciaria potestate per vicos aut in villas ipsius monasterii ad causas audiendum vel inferenda exactanda sive freda exigenda etc. » (*Mon. Germ., Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 20, n^o 14 ; Havet, I, 168) ;

Même sous l'Empire romain, l'impôt en nature n'a jamais été entièrement remplacé par l'impôt en espèces métalliques ¹. L'*annone*, selon la théorie courante, accompagne même partout l'impôt en argent ². Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que dans l'économie régressive qui se manifeste à l'époque mérovingienne, et très antérieurement ³, un impôt de cette sorte poursuive son existence.

Seulement cette constatation ne s'accorde pas avec le texte de la *cautio* de 721. Celle-ci montre à l'évidence que l'*inferenda* est un impôt payé en espèces métalliques. Elle fournit même un critère précieux pour déterminer la réduction de la valeur du sou mérovin-gien. Totalisons en effet les sommes pour lesquelles s'engagent les huit *juniores*. Nous voyons que :

Domnolenus se porte caution pour 72 sous			
Bodoharius	—	73	—
Rigobertus	—	34	—
Bosolenus	—	43	—
Audobertus	—	38	—
Gembertus	—	82	— + 2 deniers
Gondoaldus	—	36	— 1/2
Adobertus	—	21	1/3

3^o Diplôme de Charlemagne du 29 mars 786 pour le monastère d'Ansbach en Franconie : « nec mansiones vel paratas faciendum nec inferendas aut pensiones exactandum » (*Dipl. Karol.*, I, 206, n^o 152); 4^o un fragment très corrompu du polyptique de l'église du Mans (vers 838) : « de inferenda et de postiuerno sive de suisatico (ou sensatico) solidos CLXXX et denarius I » (*Gesta d. Aldrici*, éd. Charles et Froger, p. 162-163; cf. Guérard, II, 922-923).

1. La question a été exposée à maintes reprises. Voy. entre autres, Marquardt, *Rom. Staats Verfassung*, II, 231; trad. français, X, 261; — Otto Seeck dans Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, IV (1901), 508-509; — Bouchard, *Admin. financière de l'Empire romain*, 505; Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, I, 177; II, 438; — G. Humbert, *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains*, I, 485; — Waltzing, *Corporations*, II, 10-12, 92; — H. Monnier, *ἡ ἀποβολή* (*Nouvelle revue hist. de droit*, 1892, 138), etc.

2. Selon Fabien Thibault (*Les impôts directs sous le Bas-Empire romain*, 1900, p. 47-48, — ext. de la *Revue générale de droit*) l'*annone* n'est pas un impôt mais le service de l'intendance militaire et de l'approvisionnement des capitales. Cette opinion est isolée.

3. La régression économique du monde romain, indéniable à partir du milieu du III^e siècle, s'accuse dès la fin du II^e siècle déjà. J'espère revenir un jour sur ce sujet.

Soit, en tout 399 sous plus une fraction. Le total réel était évidemment de 400 sous ; il est inadmissible que les cautions ne s'engagent pas pour une somme ronde. Or nous obtenons 399 sous plus $1/2$, plus $1/3$ de sous, soit 399 sous + $5/6$. Que faut-il pour parfaire la somme ? Il faut un sixième de sou. Les 2 deniers de Gembertus vont nous les donner, *mais à condition que le sou se divise en 12 deniers*. La réforme qui ramenait de 40 à 12 le nombre des deniers que devait renfermer chaque sou ne nous est pas attestée avant 743 ¹. Notre *cautio* permet de la faire remonter vingt ans plus haut. Elle prouve par là même que l'*inferenda* se payait en espèces métalliques.

Comment s'expliquer cette contradiction ?

La solution n'est pas impossible à trouver. L'impôt en nature a toujours pu se transformer en impôt monétaire, tantôt à la demande des contribuables, tantôt sur l'injonction du pouvoir. Nous savons que sous l'Empire romain cette opération s'appelait *adhaeratio* ². Même à une époque d'économie régressive, cette opération pouvait être avantageuse aux contribuables, car le paiement de l'impôt en nature occasionnait des pertes à la fois de temps et de fournitures et exigeait des transports pénibles, ruineux même, qui étaient à la charge des habitants des campagnes ³. Aussi Grégoire de Tours considère-t-il comme une faveur que la cité d'Auvergne ait obtenu de l'empereur (Maximin), grâce à un miracle de saint Allyre, la transformation en or de l'impôt en nature (céréales et vin) qu'elle devait amener à grand'peine jusqu'aux magasins publics ⁴. Ce procédé n'est

1. *Karlmanni principis capitulare Liptinense kal. mart. anni 743 vel paullo posterioris* : c. 2 : « ... solidus id est duodecim denarii » (*Capitularia*, ed. Boretius, I, 28). Cf. M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibl. Nationale*, Introduction (1892), p. VIII.

2. Voy. Lehuërou, I, 305 ; F. Thibault, *op. cit.*, p. 98 (cf. p. 45, 58).

3. Les inconvénients de l'impôt en nature sont déjà décrits par Tacite (*Agric.*, c. 23). Les mêmes abus se sont reproduits à toutes les époques et dans toutes les régions. Voy. pour la Turquie et la Perse les remarques de V. Bérard, *Les révolutions de la Perse*, p. 316 et 326.

4. Greg. Tur., *V. patrum*, c. 2 : « hoc obtinuit ut Arverna civitas, quæ tributa in specie triticea ac vinaria dependebat, in auro dissolveret, quia cum gravi labore penui inferebantur imperiali » (éd. Bordier, t. I, p. 156). Par *penus*, il faut, je crois, entendre les magasins de l'État où s'entassaient pour les besoins de l'armée et de l'administration des fournitures en nature.

Les inconvénients se faisaient sentir également, la chose va de soi, pour les redevances privées. En 822 Adalard, abbé de Corbie, autorise ceux de ses vassaux dont le bénéfice est « paulo longius positum » à convertir en argent, en les ven-

pas moins désavantageux à l'Etat : le coulage est effrayant, une bonne partie des fournitures se perd en cours de route. Il est probable que souvent le tribut en nature fut transformé en tribut en or et joint à l'*aurum pagense* dont le produit était fondu en lingot dans chaque pagus avant d'être envoyé au trésor royal ¹. Le fait est certain pour le domaine d'Ardin. La charte de *cautio* nous dit en effet que les huit *juniores* s'engagent à avancer le produit de l'*inferenda* et tout l'*exactum* dû par les *pagenses* (et aussi les *fidefacta* ²). La somme de 400 sous est, du reste, tellement élevée, qu'elle doit comprendre, non seulement l'*inferenda*, mais l'ensemble des impôts et redevances dus par la *villa* ou plutôt la circonscription (*pagus*) d'Ardin ³.

L'*inferenda* s'est continuée, sous forme coutumière, à l'époque carolingienne. Elle était alors transformée en redevance en argent. Le capitulaire de Worms de 829 nous en fait même connaître l'estimation : la vache d'*inferenda* était cotée 2 sous et ce tarif avait été fixé par les *missi* de Charlemagne ⁴. Ainsi transformée l'*inferenda*

dant, les produits des dîmes dont ils sont redevables au monastère. Voy. l'édition des *Statuts d'Adalard* procurée par L. Levillain dans le *Moyen Age*, année 1900, p. 385. En 1178, des paysans anglais se plaignent d'être obligés de s'éloigner de leurs terres pour charroyer leurs récoltes et obtiennent du roi Henri II l'estimation en argent de leurs redevances en nature. Voy. un passage du *Dialogus de scaccario*, cité par W. J. Ashley, *Hist. des Doctrines économiques de l'Angleterre*, trad. Bon-
dois, I (1900), I, 81. On sait que l'Angleterre, en avance sur le continent, effectuera dès le XIII^e siècle la transformation en argent même des corvées sur place (*ibid.*, p. 55 et suiv.). Sur le même phénomène en France, voy. H. Sée, *Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge* (1901), p. 384.

1. Cf. plus loin, p. 127, notes 3 et 4.

2. Cf. plus haut, p. 118, note 3.

3. « Illas inferendas vel omne exactum (Voy. p. 128).

Un des derniers exemples d'*adhaeratio* dans l'Empire d'Occident se trouve dans un novelle de Valentinien III, du 21 juin 445, par laquelle il autorise les derniers « provinciales » de Numidie et de Maurétanie Sétifienne demeurés sous son autorité à payer « in adaeratione » leurs annones militaires « pro longinqua difficultate itineris » (*Novellae constitutiones Theodosii II, Valentiniani III*, etc., éd. G. Haenel, 1842, col. 182 ; éd. Mommesen et P. Meyer, 1905, p. 95).

4. *Capitulare missorum Wormatiense*, c. 15 : « quicumque vicarii vel alii ministri comitum tributum quod inferenda vocatur majoris pretii a populo exigere praesumpsit, quam a missis bonae memoriae genitoris nostri constitutum fuit, hoc est duos solidos pro una vacca, hoc quod injuste superposuit atque abstulit sibi que retinuit, his quibus hoc tulit cum sua lege restituat, et insuper fredum nostrum componat et ministerium amittat » (Boretius, II, 17).

cesse d'être un impôt *sui generis* et se perd dans l'océan des « coutumes » de toutes provenances, qu'on rencontre à partir de la fin de l'ère carolingienne.

Revenons à notre charte de caution de 721.

Nous n'avons pas encore épuisé la somme de renseignements qu'on en peut tirer pour l'histoire des institutions.

Le système de la ferme de l'impôt, attestée à l'époque mérovingienne ¹, pour l'impôt public, se poursuit sous l'autorité de l'évêque. Il est visible, en effet, que les « cautions » sont en même temps des fermiers de l'impôt. Ils opèrent en vertu du diplôme même d'immunité et ils le rappellent ².

Les fonctions de ces *juniores* ³ n'ont pas changé de nature parce qu'ils sont passés de l'autorité du comte ou du centenier (ou viguier) sous celle de l'évêque, ou plutôt du vidame auquel ils doivent, semble-t-il, rendre compte de leurs opérations ⁴. Le *Capitulaire de villis*, qu'il soit ou non de Charlemagne ⁵, nous apprend qui étaient ces subordonnés de l'intendant (appelé ici *judex*) désignés sous le nom de *juniores* : c'étaient les maires, doyens et celleriers ⁶.

1. Lehuërou (I, 309, 328) passe en revue les textes. Le plus important est un chapitre bien connu de Grégoire de Tours (lib. VII, cap. 23) racontant l'assassinat en 585 du juif Armentarius et de trois de ses « satellites », venus à Tours pour se faire restituer le montant (ad exigendas cautionas) des « tributa publica » qu'ils avaient avancés à Injuriosus, ancien « vicarius » et à Eonomius, ancien comte. Les corps des victimes furent retirés d'un puits où ils avaient été précipités : « verumtamen neque pecunia neque cautiones Judei defuncti repertæ sunt ». — Sur le fermage à l'époque byzantine voy. H. Monnier, *Études de droit byzantin*, II (1900), 140-142 (extr. de la *Nouvelle revue hist. de droit*, t. XIV).

2. Voy. plus haut, p. 118, note 6 et p. 110, note 1.

3. Le sens général est « subordonné », pour le monde laïque (voir les *Capitulaires*), aussi bien qu'ecclésiastique (Waitz, II, 2, 44, note 6).

4. « Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus », etc. Le vidame, appelé aussi « *oeconomus* », est encore à cette époque un ecclésiastique, administrateur des biens de l'évêché. Voy. F. Senn, *L'Institution des Vidames en France*, (1907), p. 14.

5. Cette attribution a été fortement combattue par Alfons Dopsch dans son ouvrage *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* (1912-13, 2 vol.), qui le date de 794-795, l'attribue à Louis, roi d'Aquitaine, et en restreint la portée à ce dernier pays (I, 54). Les arguments botaniques et philologiques à l'appui de cette théorie appellent les plus sérieuses réserves. Voy. G. Baist, *Zur Interpretation der Brevium exempla und des Capitulars de villis* (dans le *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XII, 1914, p. 22-70).

6. *Cap. de villis*, c. 58 : « *judex de suo eos nutriat aut junioribus suis, id est majoribus et decanis vel cellerariis* » (Boretius, I, 88).

Le « Polyptique d'Irminon » nous montre également pour l'exploitation des domaines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés des maires, doyens et celleriers (et aussi des forestiers et des meuniers), quelquefois sous l'autorité d'un *judex*. Quand un domaine est important (ainsi Villemeux ou Béconcelle), il est partagé en trois et même quatre doyennés (*decaniae*)¹. Mais, comme au temps de Charlemagne, l'impôt public était devenu redevance coutumière², on ne voit pas que l'ensemble des *juniores* du domaine formât une sorte de société responsable de la levée de l'impôt et en avançant le produit le cas échéant.

Il semble bien, au contraire, que ce soit le cas ici. Il n'était pas normal, en effet, que la levée de l'impôt se fit avant l'automne. Les rôles de l'impôt étaient publiés en mars et la perception, conformément à des usages remontant à l'époque romaine, se faisait en septembre³. Quand l'impôt fut devenu un cens coutumier il se leva également à l'automne avec les taxes en nature, souvent à la Saint-Remy (1^{er} octobre)⁴. Le versement dès la mi-juillet d'une grosse somme telle que 400 sous, implique qu'elle constitue une avance faite au seigneur par les fermiers-cautions de l'*inferenda* due par le domaine d'Ardin.

On vient de répéter que 400 sous représentent une grosse somme. Ce serait même toute une fortune s'il s'agissait de sous d'or⁵. En principe tel devrait être le cas : les amendes judiciaires et l'impôt

1. Édition Longnon, I, 58-62.

2. Sur sa disparition, ou plutôt sa transformation, à l'époque carolingienne, voy. B. Guérard, *Prolégomènes au polyptique de l'abbé Irminon*, t. I, 2^e partie, p. 697 ; — G. Waitz, *op. cit.*, IV, 113-119.

3. Lehuërou, *op. cit.*, I, 312 ; — Digot, *Hist. d'Austrasie*, III, 24 ; — Waitz, *op. cit.*, II, 2, 267.

4. Les exemples en sont innombrables depuis le XI^e siècle, pour le moins.

5. Un exemple typique nous est fourni par un grand du nom d'Ibbon. Condamné à l'amende de 600 sous pour avoir refusé de prendre part à l'expédition de Thierry III en Austrasie, il dut pour s'acquitter se dessaisir de son domaine de Hodenc en Beauvais en faveur de l'abbaye de Saint-Denis qui paya à sa place. Voy. un diplôme de Childebart III du 23 décembre 695 dans Tardif, *Cartons des rois*, n° 35 ; Lauer et Samaran, pl. 25. Seuls les établissements ecclésiastiques les plus puissants pouvaient disposer de sommes aussi considérables.

Il semble résulter d'une lettre d'Abbon à Didier, évêque de Cahors, qu'une villa offerte par Dagobert I^{er} à l'église de Metz valait plus de 500 sous (*Mon. Germ., Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, I (1892), p. 210.

étaient payables en or ¹; et même, comme à l'époque romaine ², les sous d'or, produit de l'impôt, étaient convertis sur place en lingots par les monétaires avant d'être envoyés au trésor royal ³. Mais faut-il admettre qu'au VIII^e siècle on frappât encore de la monnaie d'or ?

C'est bien difficile à croire. Drainée vers l'Orient, la monnaie d'or que les mines anciennes n'étaient plus capables d'alimenter se raréfiait ⁴ à un tel point qu'il est fort peu vraisemblable d'imaginer les

1. Voy. M. Prou, *Introduction au catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892).

2. Voy. par exemple l'édit de Valentinien du 8 janvier 367 : « quotiescumque solidi ad largitionum subsidia perferendi sunt, non solidi pro quibus adulterini saepe subduntur, sed aut idem in massam reducti, sicut si aliunde qui solvit potest habere materiam auri obryza dirigatur, pro ea scilicet parte quam unusquisque dependit, ne diutius vel allecti vel prosecutores vel largitionales adulterinos solidos subrogando in compendium suum fiscalia emolumenta convertunt » (*Cod. Theodosien*, XII, 6, 13).

3. Un témoignage caractéristique nous est offert à ce sujet par la *Vie de saint Éloi*. Le saint vient d'obtenir du roi, le domaine de Solignac en Limousin au moment où se fait la levée de l'impôt : « Erat enim tempus quo census publicus ex eodem pago regis thesauro exigebatur inferendus. Sed, cum omni censu in unum collecto regi pararetur ferendum ac vellet domesticus simul et monetarius adhuc aurum ipsum fornacis coctionem purgare ut, *juxta ritum*, purissimus ac rutilus aulae regis praesentaretur metallus — nesciebant enim praedium esse Eligio concessum — toto nisu atque conatu per triduum sed et quadriduum laboris insistentes nulla, poterant, Deo id impediante, arte proficere, usquequo ab Eligio praeveniens nuntius opus coeptum interciperet idemque ejus dominio revocaret. Mox ergo ut hoc nuntiatum est cunctis loci illius accolabus exultantibus et opus perfectum est et ejus dicioni commissum » (*Vita Eligii*, I, 15, éd. Krusch dans *Scriptores rerum Merovingicarum*, IV, 681).

Ce renseignement vaut pour le VII^e plutôt que pour le VIII^e siècle (voy. note suiv.), bien que la rédaction de la *Vie de saint Eloi*, mise sous le nom de saint Ouen, ne soit pas antérieure à ce dernier siècle. Voy. l'introduction de Krusch à son édition, et aussi L. Van der Essen, *Etude critique et littéraire sur les Vitae des saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain-Paris, 1907, p. 331 (*Recueil de travaux... d'histoire*, Université de Louvain, fasc. 17).

Remarquer à ce propos que dans les chartes franques les amendes sont évaluées au poids (*auri libras tot... argenti pondera tot*) ; on spécifie que le produit sera en or pur, éprouvé, cuit (*auri optimi, purissimi, auri probatissimi, ad purum excocti*). Voy. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 566.

4. M. Prou, *Catalogue des monnaies Carolingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1896), p. xxx-xxxiii. On ne frappe plus de monnaie d'or à l'époque carolingienne. Voy. Blanchet et Dieudonné, *Manuel de numismatique française*, I (1912), 337, 359. — La loi des Bavares opère déjà la transformation des amendes d'or

paysans, ou même les fermiers de l'impôt, soldant les contributions en ce métal. L'expression *aurum pagense* ne doit pas nous faire illusion. Elle était traditionnelle et consacrée. On dut payer l'*aurum pagense* et l'*inferenda* (quand elle fut convertie en espèces) *en métal-argent*, suivant une proportion, malaisée à connaître, entre l'or et l'argent ¹.

Ferdinand Lot.

APPENDICE

Sequitur exemplar de censibus de pago Arduno, qualiter persoluti fuerunt in tempore Theoderici regis, Herlemundo episcopo ².

Domno et seniore nostro, viro apostolico Herlemundo, qui casam sancti Gervasii in regimen habere videtur, nos enim, in Dei nomine, Domolenus, Baudoharius, Rogobertus, Bosolenus, Gembertus, Audobertus, Gundoaldus, seu et Adobertus, junioris Vidranno, agente de villa vestra sancti Gervasii, nuncupante Arduno. Dum cognitum est qualiter et permissio ipsius Audranno, illas inferendas vel omnia exactum quod ex ipsa villa ad partem sancti Gervasii reddere debetur de pagensis nostris, unusquisque per manus nostras reciperemus vel adrecipere habemus. Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus, et nobis de annuntiata carta, quod fuit regnante Chilperico rege, de ipsa ferenda, in integrum nobis junxit, quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant vel nos cum ipsis vel ipsos pagenses exinde convictus esse faciat. Propterea hanc epistolam caucionum nobis emitemus vel manu nostra affirmavimus ego Domolenus quod de ipsa annocia redebeo solidos septuaginta et II., et ego Bodoharius solidos septuaginta III., et ego Rigobertus solidos xxxiii., et ego Bosolenus solidos xl et tres, et ego Audobertus solidos xxxviii. ; similiter ego Gembertus solidos lxxxii. et denarios ii. ; ego Gundoaldus solidos xxxvi. et demedio ; et ego Adobertus solidos xxi et tremisso, sicut diximus. Nos enim juniores Aldoranno hoc vobis per hanc epistolam caucionis pondemus ut medio julio ipsa inferenda, quod superius est intimatum, quod unus-

en monnaie d'argent et en bétail. Voy. Soetber dans les *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. II (1862), p. 305, et M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892), p. xiv.

1. Peut-être 10/1. Voy. Prou, *op. cit.*, xxxiii-iv.

2. *Actus pontif. Cenomann.*, p. 240.

quisque de sua parte reddere debet, sicut superius est insertum et apud nos cognitum est, quod exigere petimus, sicut diximus, medio mense julii, ipsa vobis in integrum transsolvere pondemus, ut gratiam vestram exinde adimplere debemus. Similiter et de illis fidefactis quod nostri pagenses qui hoc contempserunt et vobis de ipsis vicis hoc vobis spopondimus ut per unumquemque hominem de suo servicio, juxta quod vobis quidem fecerunt et vester brevis loquitur, ipso die in integrum exinde apud nos satisfacere debeamus. Quod si hoc non fecerimus et voluntatem vestram exinde non adimpleverimus, per hanc epistolam cautione vobis spopondimus ut inpostea post ipso placito totum in duplum vobis transsolvere spopondimus. Quam postea epistolam cautione cum astipulatione subnixam manus nostras subinfirmavimus et adfirmare rogavimus.

Actum Cenomannis civitatis, in mense junio, in anno I regnum domini nostri Theoderici regis.

Signum Domnoleno. — Signum Riguberto. — Signum Baudehario. — Signum Bausleno. — Signum Audobero. — Signum Genberto. — Signum Gundualdo, — qui hanc epistolam cautio affirmaverunt conscientes.

Bertrannus rogitus subscripsi. — Teodebaldus subscripsi. — Adebertus subscripsi. — Odilus scripsi et subscripsi.

CÚCHULAINN, BEOWULF

ET

HERCULE¹

I

Des légendes romanesques et merveilleuses se sont formées en Irlande autour du nom de Cúchulainn. Le fonds, sans doute, est de création indigène, mais ces récits contiennent aussi divers incidents ou traits qu'on peut considérer comme étrangers, c'est-à-dire venus du continent, et qui s'expliquent par la littérature comparée et le folklore. On pourra peut-être retrouver quelques traits de ces légendes dans l'antiquité classique. J'avais rêvé autrefois d'essayer l'histoire du cycle de Cúchulainn, mais ce projet a été au-dessus de mes forces. Je voudrais tout au moins proposer ici un rapprochement qui s'était présenté à mon esprit il y a longtemps déjà.

Le texte auquel nous allons emprunter un épisode fut publié pour la première fois en 1880 par feu Windisch dans le tome I de ces *Irische Texte* qui furent l'œuvre la plus importante de la philologie celtique depuis la *Grammatica Celtica* de Zeuss, en 1853, car ils ont révélé l'ancienne littérature irlandaise et l'ont rendue accessible à tous les travailleurs de bonne volonté.

Un des morceaux de cette chrestomathie était la *Fléd Bricrend* « Festin de Bricriu » publiée pour la première fois d'après le *Lebor na h-Uidhre*, manuscrit du XI^e siècle. Ce texte était accompagné par

1. On me permettra de rappeler que j'ai déjà donné trois études irlandaises aux publications de l'École :

1^o *Notice sur les inscriptions latines de l'Irlande*, dans le tome XXXV (1878) de la *Bibliothèque de l'École* (volume publié pour célébrer le 10^e anniversaire de sa fondation).

2^o *Les gâteaux alphabétiques*, publié dans le tome LXXIII de la *Bibliothèque de l'École*, 1886 (*Mélanges* L. Renier).

3^o *La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme*, dans l'*Annuaire de l'École* pour 1902.

Windisch, sinon d'une traduction, au moins d'une longue analyse et d'un glossaire complet; d'après cette publication d'Arbois de Jubainville donna une traduction française du récit dans le tome V du *Cours de littérature celtique*, 1892¹. Un peu plus tard, en 1899, Henderson rééditait le texte irlandais, complété d'après divers manuscrits, l'accompagnant d'une traduction anglaise et de longues notes explicatives². Enfin, en 1901, M. Thurneysen donnait une traduction allemande du récit dans son anthologie légendaire, *Sagen aus dem alten Irland*, œuvre à la fois sobre et précise.

Le Festin de Bricriu est une de ces œuvres littéraires qui ont été présentées au public français par d'Arbois de Jubainville dans son livre intitulé *l'Épopée Celtique en Irlande*. Ce titre que l'érudit auteur a donné à son recueil d'anciens récits irlandais est grandiose et était propre à produire de l'effet, mais on peut lui reprocher d'être inexact et de deux façons : d'abord le terme épopée a toujours désigné une œuvre d'ensemble et en vers, tandis qu'il s'agit ici de récits isolés, traitant de différents sujets et tous en prose ; ensuite il ne s'agit pas de sujets d'épopée ayant existé chez d'autres Celtes, à commencer par ceux de l'antiquité ; il s'agit de récits purement irlandais et imaginés en Irlande. Lorsque Henderson publia le Festin de Bricriu il prit comme sous-titre *An early Gaelic Saga*, employant ce néologisme anglais, emprunté de l'ancien norrois pour désigner un récit en prose du moyen âge islandais ou norvégien. A son tour M. Thurneysen employa le titre *Sagen* « légendes », ce qui n'est pas exact, car ces récits ne sont pas arrivés par tradition orale, mais ce titre a au moins le mérite d'être modeste. Il convient de remarquer que le terme *epic* n'a jamais été employé par O'Curry dans son livre *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, Dublin, 1861, et il n'a jamais parlé que de *tales*, c'est-à-dire de « récits ». Le terme propre qui convient à ces compositions littéraires d'un autre âge est celui qu'employait un philologue, à la fois réaliste et modeste, P. W. Joyce, quand il disait *romantic tales*, c'est-à-dire « récits romanesques ».

Le Festin de Bricriu est un roman irlandais de la première partie du Moyen Âge, et cela d'après ses éléments intrinsèques. Ce récit,

1. Ce volume porte aussi le titre particulier de : *L'Épopée Celtique en Irlande*, tome I^{er} (seul paru) publié avec le concours de MM. G. Dottin, L. Duvau, M. Grammont et F. Lot.

2. Forme le tome II des publications de l'*Irish texts Society*.

un des plus originaux de l'ancienne littérature irlandaise, moitié réaliste, moitié fantastique, est bien irlandais par le cadre du récit, les mœurs qu'il décrit, et les sentiments qu'il reflète. On y voit la rivalité entre ces héros légendaires représentant la vaillance et surtout la force physique ; on y voit la préséance revenir au plus fort. Une série d'épisodes se succèdent où l'auditeur attend toujours le triomphe de son héros favori. Nous disons l'auditeur, car on sent bien qu'avant d'avoir été mis en écrit ces récits ont amusé et charmé bien des générations, comme chez nous ces contes que l'on traite dédaigneusement de populaires quand ils ne sont, en somme, que la forme primitive des romans. Plus d'un de ces contes est aussi long qu'une de nos nouvelles ; ce sont ceux où un conteur de talent et imaginaire a voulu se donner libre carrière, *rei tro*, comme disait mon ami Luzel.

Deux guerriers vaniteux, Loegaire et Conall, ne veulent pas reconnaître la supériorité de Cúchulainn. Alors commence une série d'épreuves où celui-ci triomphe toujours, mais que ses rivaux ne veulent pas accepter comme définitives... et cela pour que le conte se continue. Dans une de ces épreuves ils luttent contre le géant Ercoil¹. Les trois guerriers arrivent alors au château de Curoi qui est absent mais qui a chargé sa femme, Blathnat, de recevoir et d'héberger les trois guerriers. La nuit arrive, Blathnat dit aux guerriers qu'ils aient à monter la garde à tour de rôle sur le rempart du château. En quelque endroit du globe que Curoi se trouvât il disait le soir une formule magique et le château se mettait à tourner aussi rapidement qu'une meule de moulin de sorte que personne ne pût en trouver la porte. Loegaire le Victorieux était l'aîné des trois, ce fut donc à lui qu'échut la première nuit de garde. Vers la fin de la nuit il voit une ombre qui arrive sur la mer, à l'Ouest. Cette ombre était si grande qu'elle paraissait atteindre le ciel et qu'on pouvait apercevoir tout l'horizon de la mer entre ses jambes ; elle avait les mains pleines de lourdes tiges de chênes ; elle lance un de ces chênes sur Loegaire et le manque. Elle recommence deux ou trois fois sans plus de succès. Loegaire lui lance alors un javelot

1. Ce nom vient certainement de celui d'Hercule, connu des lettrés par la littérature latine, mais le géant Ercoil n'a rien de commun avec le héros de la mythologie classique, sinon d'avoir reçu son nom.

sans davantage l'atteindre. Mais l'ombre étend la main vers Loegaire, son bras était si long qu'il atteignait au-dessus des trois sillons qui séparaient les deux adversaires. L'ombre saisit Loegaire et, si gros et si majestueux que fût celui-ci, il ne comptait pas plus dans la main de l'ombre que n'eût fait un poupon d'un an; elle le serra entre ses mains et le jeta par-dessus le château si bien qu'il tomba sur un tas de fumier. Comme ce n'était pas en face d'une entrée du château les gens à l'intérieur pensèrent que Loegaire avait fait ce saut par prouesse et pour défier les autres d'en faire autant. La nuit suivante Connall prit la garde à son tour et il lui arriva les mêmes aventures qu'à Loegaire.

A la troisième nuit ce fut enfin le tour de Cûchulainn de prendre la garde. Trois groupes comprenant chacun trois ennemis avaient comploté le pillage du château pour cette nuit même. Cette nuit-là aussi était celle où il était prédit que le monstre du lac voisin sortirait de l'eau pour avaler tout ce qu'il trouverait dans le château, hommes et bêtes. Cûchulainn lutte successivement contre ces trois groupes d'adversaires, leur coupe la tête et fait de ces têtes une pile. La nuit s'avance : Cûchulainn est très fatigué; il entend le lac se soulever comme une mer en fureur; malgré sa fatigue il veut se rendre compte de ce bruit. Il aperçoit alors le monstre, *beist*¹, qui se lève et qui est de stature immense, ouvrant une si large gueule qu'un château aurait pu y entrer. Cûchulainn dans un élan formidable, saute derrière le monstre, le saisit par le cou, lui entre la main dans la gorge, lui arrache le cœur, puis lui coupe la tête qu'il rapporte et ajoute à sa pile de têtes coupées. Alors arrive l'ombre, *scath*, qui avait attaqué les deux guerriers les nuits précédentes et qui attaque Cûchulainn de la même façon. Cûchulainn est encore vainqueur dans ce dernier combat.

Peu de temps après Curoi revient à son château et devant les trophées de Cûchulainn porte le jugement qu'on lui avait demandé; il attribue à Cûchulainn le « morceau du héros » et la primauté parmi les guerriers d'Irlande.

On a depuis la publication du *Festin de Bricriu* par Windisch beaucoup écrit sur ce roman, mais toujours, si j'ai bien remarqué, au point de vue du texte et de la langue, sans toucher aux questions de littérature comparée ou de folklore.

1. Le terme irlandais pour monstre est *beist* (plus tard *biast*), emprunté du latin *bestia*, dont le premier sens est « animal sauvage ».

L'ancienne littérature irlandaise rapporte une autre histoire de héros combattant un monstre aquatique, et cette fois le monstre est attaqué par l'homme au fond de son repaire. Cette histoire est rapportée dans le *Senchus Mor* (*Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 71-74). Dans ce récit assez compliqué Fergus plonge dans les eaux du Loch Rudraighe et va livrer combat au monstre dont il rapporte la tête¹.

C'est une croyance banale en Irlande, on peut dire dès les premiers temps de l'existence de l'homme, que la crainte de monstres ou de poissons gigantesques ennemis des humains et vivant dans ses lacs si nombreux et aussi dans ses rivières. Les vies les plus anciennes des saints irlandais, si curieuses pour l'histoire des mœurs et la psychologie, nous en fournissent des exemples.

A propos d'un épisode de la vie de saint Columba racontée par Adamnan, l'érudit Reeves, dans sa précieuse édition de ce texte² en a réuni plusieurs exemples. Et voici d'abord celui de saint Columba : un jour, dans le Nord de l'Irlande, le saint en faisant le signe de la croix, arrête une *aquatilis bestia* sur le point de dévorer un homme qui traversait la rivière, et ce miracle en présence de nombreux témoins a naturellement pour résultat que les *gentiles barbari* se convertissent au Christianisme. Dans la vie de saint Mochua de Balla il est raconté qu'au cours d'une chasse, un cerf s'étant réfugié dans une île où les chasseurs n'osent le poursuivre, *propter horrendam belluam quae lacum infestans natatores occidere solebat* ; sur l'insistance du roi un des chasseurs se jette à l'eau et est dévoré par la bête. Dans une autre vie on voit deux enfants se baignant dans un étang, échapper, grâce à l'intervention de saint Molua, à une *bestia terribilis valde cujus magnitudo erat quasi magna scapha*, et le saint lui défend, *in Christi nomine*, de faire désormais le moindre mal à personne ; enfin l'exploit de saint Colman est plus merveilleux encore : une jeune fille lave son linge sur le bord d'un lac ; une *aquatilis bestia* la surprend et l'avale, mais le saint, par ses prières, obtient qu'elle sorte saine et sauve du ventre du monstre.

La même croyance se retrouve encore de nos jours en Irlande, comme tant de croyances au monde surnaturel. Dans un article

1. L'introduction de cette légende dans le *Senchus Mor* a fait l'objet d'un article très étudié de d'Arbois de Jubainville dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, tome IV, p. 456-461.

2. Dublin, 1857, page 140.

intitulé *Monsters of the lake*, M. Maurice McCarthy O' Leary, parlant de lacs situés dans la région montagneuse de la partie ouest du comté de Cork, raconte que l'un de ceux-ci était habité par un animal ressemblant à un cheval; cet animal sort du lac pendant la nuit pour aller brouter dans les prairies et si on essaie de le saisir il s'enfuit vers le lac en lançant des étincelles par sa crinière et par sa queue (*Journal of American Folklore*, tome XI, 1898, p. 234).

Cette croyance était devenue partie intégrante du folklore irlandais. Il n'est pas de héros auquel on n'ait attribué une victoire merveilleuse sur un monstre aquatique, de même que chez nous il n'est pas de vieux saint qui n'ait détruit un dragon ou ne l'ait expulsé du pays. Et comme on vient de voir, la légende a été fortifiée par l'histoire de Jonas qu'ont apportée en Irlande les missionnaires chrétiens et qu'a répandue la lecture de la Bible. On peut penser aussi que cette légende a été corroborée par les récits courant dans l'antiquité classique sur des hommes avalés par des sortes de baleines et continuant à vivre dans le ventre du monstre.

La légende est donc entrée dans ce qu'on appelle le « cycle ossianique » et c'est son principal héros, Finn mac Cumhail « le blond (ou le blanc) fils du fort », qui a été le grand destructeur des monstres aquatiques de tous les lacs et de tous les fleuves de la contrée. Un poétastre des temps modernes s'est amusé à lui faire faire le tour de l'Irlande pour en détruire les monstres d'eau, au point qu'on pourrait croire qu'après Finn il n'en est plus resté, pas plus que de serpents après saint Patrice. Chacun connaît en Irlande la chanson facétieuse sur le grand saint où

The beasts committed suicide
To save themselves from slaughter.

L'esprit humoristique de ce chansonnier était sans doute celui du poétastre.

Il s'agit ici d'un poème moderne, publié par Nich. O'Kearney dans sa préface au tome II des *Transactions of the Ossianic Society*, Dublin, 1855, pages 51 et suivantes. Finn et ses compagnons aperçoivent dans un lac un monstre¹ terrifiant. Sa tête était plus grande qu'une colline, il ouvrait largement ses mâchoires, cent

1. En Irlandais *piast*. Piast est une forme de biast qui vient du latin *bestia* avec *profectio mediæ*, selon l'expression du grammairien Zeuss.

guerriers auraient pu tenir dans l'orbite de chaque œil, etc. Suit un long dialogue entre Finn et le monstre, lequel déclare être venu de Grèce pour détruire les Fenians. Après un dur combat le monstre avale les guerriers de Finn dans leurs cottes de mailles et tout armés ; Finn est lui-même avalé, mais Finn qui a conservé sa présence d'esprit s'ouvre un passage dans les flancs du monstre et par là lui et ses guerriers sortent des entrailles de la bête ¹. Alors commence l'énumération de tous les monstres que Finn a tués dans tous les lacs et rivières d'Irlande. C'est une sorte de revue géographique de l'île d'Irlande où le monstre est partout appelé *piast*, sauf dans un cas où il est appelé *fuath* ². O'Kearney fait suivre ce récit d'un autre poème ossianique sur le même thème, avec quelques différences de détail.

II

Le Beowulf est un pauvre poème, mal composé et ennuyeux, qui ne doit sa célébrité moderne qu'au fait d'avoir survécu de l'époque anglo-saxonne, et cela dans un manuscrit unique, ce qui n'indique pas une grande popularité.

Ce manuscrit unique date de la seconde moitié du x^e siècle, et d'après les personnages et les événements qui y figurent, on est certain que le poème a été écrit avant la fin du viii^e siècle ; ce qu'il contient d'histoire par les noms des personnages se place au vi^e siècle. Le récit est un peu incohérent et M. Bradley a émis l'idée ingénieuse que l'auteur, inconnu de nous, a voulu amalgamer trois récits divers, tous trois populaires et traitant de sujets distincts. Le poème semble être l'œuvre d'un clerc qui, en dehors même de sa connaissance de la Bible, était au courant de légendes proprement juives, comme celle qui fait descendre de Caïn tous les monstres et criminels de la terre. Le poème est considéré comme écrit dans le dialecte des Angles du Nord, mais comme la légende de Grendel est attestée en Angleterre par de nombreux noms de lieu, on pense généralement que c'est d'Angleterre que la légende

1. Le lecteur helléniste se rappellera ici les mésaventures du héros de l'*Histoire vraie* de Lucien, parodie des récits de voyages de son temps.

2. Le synonyme *fuath* employé dans une strophe signifie simplement « forme, image, apparition ». O'Kearney l'a rendu par *spectre*. Cela nous ramène au mot *scath* « ombre » du récit de Cùchulainn.

a dû passer en Islande et dans les autres pays scandinaves où on la retrouve, car on ne peut méconnaître la ressemblance de l'épisode de Grendel avec les aventures racontées par Ormr Storolfson au x^e siècle (*Flateyjarbok*), thème qu'on retrouve aussi dans les chansons populaires des îles Féroë et de la Suède.

Nous n'avons pas à entrer dans la question de l'origine de la légende de Beowulf. Que les Angles l'aient apportée de leur pays d'origine où ils vivaient près des Jutes et autres Germains, ou bien que cette légende soit née dans l'Angleterre historique, c'est une question que seuls les germanistes peuvent discuter utilement ¹.

Sans entrer dans l'analyse détaillée du poème, nous résumons ici l'épisode qui donne matière à comparaison avec le récit irlandais.

Hrotgar, Roi des Scyldings, avait construit un palais merveilleux, « les voûtes de la salle s'élevaient bien haut ainsi que les murailles de la forteresse sur lesquelles s'arrondissaient des tours prêtes à braver les flots ennemis d'un feu plein d'horreur ».

Mais bientôt le repos d'Hrotgar est troublé par les incursions d'un monstre, Grendel, « l'horrible monstre étrange s'appelait Grendel, qui hantait dans sa puissance, les marches des états, et qui tenait les marais sous sa domination ; l'être maudit gardait étroitement ces retraites de la race des monstres, depuis que le créateur les lui avait assignées, pour son châtement. Sur la race de Caïn, le seigneur éternel a vengé le meurtre qui fit périr Abel »... « Grendel se mit en marche, quand la nuit fut venue, pour aller visiter la haute maison, et voir comment les Ring-Danes l'avaient adornée, après que la bière eût été servie. » Le monstre surprend dans leur sommeil trente des chefs, brise leurs membres, suce leur sang et emporte leurs cadavres. Ce fléau dura douze ans, aucun guerrier n'osait se mesurer avec le monstre qui se retirait dans les marais après chaque incursion. C'est alors qu'apparaît le héros Beowulf. « De son pays, le féal d'Hygelac l'apprit ; vaillant parmi les Geats,

1. Nous avons résumé l'histoire du poème d'après Hugo GERING, *Beowulf übersetzt und erläutert*, Heidelberg, 1906, en tenant compte de ce qu'ont écrit A. BRANDL, *Geschichte der altenglischen Literatur*, formant partie du tome II du *Grundriss der germanischen Philologie* de PAUL, 2^e édition et de l'article de M. H. BRADLEY dans l'*Encyclopedia Britannica*, 11^e édition, t. III (1910), p. 758-761, mais nous en citons le texte d'après le bel ouvrage de M. PIERQUIN qui donne une traduction française en regard du texte original (Paris, 1912).

il sut les forfaits de Grendel : pendant les jours de sa vie, il était le premier en force, de la race des hommes. »

Il s'embarque, accompagné d'une troupe de vaillants guerriers ; en présence du roi Hrotgar il lui demande, comme une faveur, de lutter seul contre le monstre. Il sait que celui-ci est invulnérable car « sa peau maudite émousse les traits des armes ». C'est donc dans un combat corps à corps qu'il aura raison du monstre Grendel. Un des guerriers présents, Hunferth, fils d'Eglaf, suscite « un propos querelleur » et traite dédaigneusement Beowulf, raille ses exploits antérieurs et lui prédit un échec dans sa lutte avec Grendel. Beowulf déclare alors qu'il a déjà vaincu des monstres marins et il ajoute : « Je te le dis en vérité, fils d'Eglaf, que Grendel, le monstre détestable, n'eût jamais accompli tant d'horreurs contre ton prince et n'eût jamais causé tant de honte dans Héorot si ton esprit et ton cœur avaient été aussi courageux à la guerre que tu le dis toi-même. » La nuit s'avancant, le roi quitte la salle pour aller rejoindre la reine, les guerriers s'endorment, Beowulf se dépouille de son armure et de ses armes et attend.

« Les guerriers, eux qui devaient garder la salle élevée, s'endormirent tous, sauf un ; les hommes apprirent que le maudit ne pourrait, cette nuit, les massacrer dans l'ombre puisqu'ainsi Dieu l'avait défendu, mais lui (Beowulf) entra en rage contre l'ennemi, et attendait, le cœur plein de colère, que la bataille se décidât. Alors sous les voiles du brouillard, Grendel vint des marais ; il apportait avec soi la colère de Dieu : le criminel avait le dessein de surprendre quelques-uns de la race des hommes, dans la haute demeure. Il marchait sous les cieux, quand il aperçut en toute clarté la salle des libations, la maison renfermant les trésors des hommes, et riche en vaisseaux : encore n'était-ce pas la première fois qu'il avait cherché la demeure d'Hrotgar. Jamais de toute sa vie, ni avant, ni depuis, il n'avait trouvé d'hommes plus braves gardant la salle. Le monstre vint alors vers le palais d'où la joie était bannie ; bientôt il se rua sur la porte, l'ébranlant avec des barres durcies au feu : puis il la toucha de ses mains ; il voulait le mal, et arracha, en l'ouvrant, animé de sa rage, la porte de la salle ; bientôt après, l'ennemi marchait sur les dalles variées d'ornements. Il allait, plein de fureur, et de ses yeux, semblable à la flamme, s'échappait une lueur hideuse. Il vit dans la maison maint guerrier endormi, une troupe entière et tranquille, une troupe d'hommes alliés : alors il rit de toute sa face : le maudit, l'infâme voulait avant la venue du jour, séparer la vie du corps de chacun, depuis qu'il nourrissait l'espoir d'un abondant festin : cependant ce n'était pas son destin de toucher à plus de membres de la race humaine ce soir-là. Le féal d'Hygelac, à l'âme courageuse, considérait comment le malin allait procéder dans sa soudaine attaque. Le misérable n'avait pas l'intention de la différer, mais aussitôt il saisit rapidement un guerrier endormi ; brusquement il le déchira, il lui mordit le corps, il but le sang de ses veines et

dévora sa chair en la lacérant sans cesse ; bientôt avait-il entièrement dévoré les pieds et les mains du cadavre : il se rapprocha, et saisit de sa main le guerrier à l'âme puissante, dans son repos. Lui (Beowulf) tendit la main, et subitement, agrippa l'ennemi, nourrissant des idées de combat, et se dressa sur le coude ; bientôt le berger des crimes vint à découvrir qu'il n'avait jamais rencontré par toute la terre, ni parmi les quartiers de l'univers ni parmi les étrangers, d'homme plus fort au serrement des mains. Rentrant en lui-même le monstre se sentit le cœur épouvanté ; il ne pouvait se sauver plus tôt pour cela ; ses desseins étaient dans une fuite prochaine ; il voulait voler vers ses cavernes, pour y retrouver les démons en tumulte ; l'accueil qui lui était fait en ces lieux était tel qu'il n'en avait jamais rencontré de sa vie auparavant. Alors, le bon féal d'Hygelac se rappela ses paroles du soir ; il se tint haut dressé, et serra fortement la main de Grendel ; ses doigts cédèrent : l'ogre était sorti ; le comte s'élança à sa suite : le monstre fameux voulait, s'il l'eût pu ainsi, s'échapper plus au large, et puis gagner dans sa fuite ses demeures des marais, il savait à présent quelle résistance avaient ses doigts dans le serrement de main du héros plein de colère et que Beowulf était le plus fort. . . La bière fut répandue pour les Comtes, pour tous les Danois, pour ceux qui vivaient dans la cité, pour chacun des vaillants : les deux champions forts et féroces étaient en rage ; la demeure résonnait, alors ce fut un grand étonnement que la salle des libations pût résister à ces géants de la guerre, et qu'il ne s'écroulât point sur le sol, le magnifique palais. Le protecteur des comtes ne voulait en aucune façon laisser partir vivant son hôte meurtrier ; car il ne jugeait point les jours d'une telle vie utiles à qui que ce fût. Alors soudain l'écuyer de Beowulf vint à brandir le glaive antique que lui avaient légué ses pères ; il voulait défendre la vie de son seigneur, du prince fameux, puisqu'en ces lieux et à ce moment, il était possible de le faire ainsi. . . Le monstre maudit attendait le coup mortel, une large blessure était béante sur son épaule ; ses muscles séparés se rompirent ; les jointures de ses os éclatèrent, et le succès du combat fut donné à Beowulf. De là Grendel doit s'enfuir, frappé et triste jusqu'à la mort dans le refuge des démons pour y retrouver sa demeure sans joie. Il savait pleinement que la fin de sa vie était prochaine, que le nombre de ses jours était passé, et voici que les vœux de tous les Danois étaient accomplis, après les fureurs du combat. Lui qui, d'abord, était venu des pays lointains, l'âme prudente et courageuse, avait ainsi purifié la salle d'Hrotgar, et l'avait fortifiée contre les embûches. Il se réjouissait dans ses exploits de la nuit, dans le renom de sa valeur ; le chef des Geats avait accompli ce dont il s'était vanté aux Danois de l'Ouest. » Beowulf rapporte comme trophées « la main, le bras et l'épaule ; il y avait là tout ce qu'il avait arraché à Grendel ».

L'histoire de Beowulf ne s'arrête pas après cette victoire, comme il arrive pour l'exploit de Cûchulainn dont la lutte avec le monstre n'est qu'un épisode. Bientôt apparaît un second monstre : « la mère de Grendel, femme et monstre femelle, se rappelait sa douleur : elle dont le destin même était d'habiter et la terreur des eaux et les courants glacés, après que Caïn fut devenu le meurtrier de son

frère unique » Elle étouffe un des familiers d'Hrotgar et regagne ses marais. Le roi et ses guerriers accompagnant Beowulf la suivent à la trace et arrivent bientôt à la mer dans laquelle s'agitent des reptiles et dragons de mer. La mère de Grendel apparaît ; elle s'élance sur Beowulf qu'elle entraîne au fond des eaux. Ils se trouvent être dans la caverne de l'être monstrueux, le combat s'engage et Beowulf semble avoir d'abord le dessous mais bientôt « le héros pris d'une fureur nouvelle, ne perdit point courage : se souvenant de sa gloire, le féal d'Hygelac, le champion plein de rage. . . » reprend l'avantage et tue le monstre. Il aperçoit alors le cadavre de Grendel auquel il coupe la tête qu'il rapporte au palais d'Hrotgar. A la suite de ces exploits Beowulf devient roi à la place d'Hygelac, et règne heureusement pendant 50 ans. Son royaume est alors dévasté et incendié par un dragon qui vomit du feu et Beowulf périt dans un combat où ce dragon, gardien d'un trésor, périt lui-même.

Je ne m'arrête pas sur cette fin de Beowulf dans sa lutte avec un dragon parce qu'elle est étrangère à l'épisode que je traite ; je mentionne seulement que M. Brandl, dans les pages qu'il consacre à Beowulf (voir la note p. 138), donne d'assez nombreux rapprochements pour cette lutte avec un dragon et même ces rapprochements pourraient être de beaucoup complétés et élargis, car la lutte avec un dragon, sans doute souvenir de temps préhistoriques, est attribuée à nombre de dieux et de héros de l'antiquité, et plus tard à des saints, héritiers des dieux.

III

On a pu remarquer les ressemblances entre les deux récits, ressemblances qui indiquent, sinon une origine, au moins peut-être une influence irlandaise, à cela près que Beowulf est un poème de prétention épique et non pas un simple récit d'amusement. Remarquons aussi que le Beowulf est rédigé dans un esprit de piété et que le dieu des chrétiens « Dieu, la Gloire des Rois » est plusieurs fois invoqué et aussi que le monstre y est traité d'être démoniaque.

Nous trouvons plusieurs points de rapprochement :

1° La scène se passe dans un château hanté que son possesseur abandonne pendant la nuit.

2° Le monstre encore invaincu vient au milieu de la nuit chercher une proie.

3° Les vantards n'ont rien pu contre le monstre, seul le héros réussit à le tuer.

4° Cûchulainn et Beowulf viennent à bout du monstre non pas par les armes, mais par leur force physique dans une lutte corps à corps.

5° Accès de frénésie chez Beowulf au moment du combat, ce qu'on appelle *ciabrad* chez Cûchulainn.

6° Comme les héros de l'épopée irlandaise, Beowulf, bien que venant par mer, est accompagné d'un « écuyer » qui intervient dans le combat pour aider son seigneur ¹. Si ce n'était chercher un rapprochement trop loin nous pourrions rappeler ici qu'Heraklès est accompagné d'Iolaos dans une lutte citée dans un chapitre suivant. Descendons même jusqu'au delà du moyen âge : Le héros dont Cervantès a fait la parodie des chevaliers errants, Don Quichotte se donne selon la tradition un « écuyer » et il élève à cette dignité le bon paysan Sancho Pança qui devient ainsi son *Iolaos*.

Le lecteur vient de remarquer la similitude de l'épisode dans les deux récits, irlandais et anglo-saxon. Elle nous paraît si frappante que nous nous étonnons qu'elle n'ait pas encore été remarquée, mais cela s'explique sans doute par la « division du travail » qui règne dans la philologie comme dans l'industrie. Nous avons cru trouver cette étude dans un article de M. S. Cook, *An Irish parallel to the Beowulf story*, dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, tome 103 (1899), mais le titre est peu exact ; il s'agit simplement d'un rapprochement avec un conte irlandais publié par P. Kennedy. Dans ce conte le bras d'une sorcière enlève un enfant pendant la nuit ; le héros du conte poursuit la sorcière et lui arrache le bras dans la lutte — le parallèle se borne donc au bras arraché de force.

1. Nous appliquons à l'Irlande le terme d'écuyer pour employer un mot noble, quoique ce soit transporter dans l'antiquité irlandaise un terme de notre moyen âge. Pour préciser on devrait employer la périphrase « conducteur du char du guerrier », en latin *auriga*. On pourrait peut-être dire simplement « valet d'armes ».

IV

Lorsque je lus les *Mélanges d'épigraphie* de M. Froehner (Paris, 1873) ma première pensée en voyant l'image de la lampe romaine



reproduite en tête de ce chapitre fut : ce sont les trois compagnons dont j'ai lu l'histoire dans le Festin de Bricriu. Voici la description que donne M. Froehner de cette lampe : « Une lampe romaine de la collection Oppermann ¹ nous fournit un sujet tout à fait nouveau et qui s'écarte du cercle, si vaste cependant, des scènes mythologiques que l'on a l'habitude de rencontrer sur ce genre de terres cuites.

« Sur le sommet d'une montagne ou d'un rocher à pente rapide, se dresse une forteresse romaine. La grande porte, à deux battants, est fermée. Trois légionnaires, casqués et armés de boucliers oblongs, en défendent l'entrée ; l'un d'eux brandit son glaive.

1. Depuis que M. Froehner écrivait ces lignes la collection Oppermann a été vendue et nous ignorons où se trouve actuellement cette curieuse lampe.

« Mais quel est l'ennemi qui menace la sécurité de ces braves soldats ? C'est un énorme dragon s'élançant avec impétuosité contre le mur d'enceinte du *castellum*, sur lequel il vomit des gerbes de feu. Le monstre a la tête et le buste d'une jeune fille ; les bras sont remplacés par des ailes ; au-dessus de l'ombilic s'adapte le tronçon d'un corps de serpent, couvert d'écailles. »

L'artiste aurait-il fait figurer les trois hommes sur le rempart parce qu'il ne pouvait représenter les trois scènes successives de notre histoire ; n'aurait-il pas fait alors ce que font tant d'artistes : il aurait réuni en un tableau d'ensemble une histoire ou légende qu'il savait être connue de son public.

La légende dont nous parlons était donc courante dans le monde ancien, puisqu'un fabricant de Rome en a fait le sujet d'un objet aussi répandu et aussi utile qu'une lampe de terre cuite. Rien ne se répandait aussi facilement qu'un objet de cette nature, surtout s'il représentait une scène amusante et connue. Ce type de lampe pouvait être en usage dans la Gaule romaine aussi bien qu'en Italie et qui sait même si un exemplaire de cette lampe ne s'est pas trouvé dans le bagage d'un de ces nombreux voyageurs qui allaient de Gaule en Irlande directement par la voie de mer, tels ces guerriers gaulois qui s'en allaient servir comme mercenaires auprès des petits rois ou caciques d'Irlande, car les Gaulois pratiquaient l'industrie militaire comme l'ont fait plus tard les Suisses aux temps modernes ; tels aussi ces marchands qui importaient en Irlande les produits de l'industrie du continent ou les raffinements de la table, comme le vin (*fin*) que l'Irlande recevait de Gaule ¹ ; tels encore ces grammairiens gallo-romains qui, au cinquième siècle de notre ère, fuyant le beau pays de Gaule devant l'invasion des Barbares, allaient chercher un refuge dans cette Irlande, pays déjà connu et ami. Le prototype de l'histoire de Cûchullain sur le rempart pouvait aussi faire partie de leur bagage légendaire.

1. Ce vin était si apprécié que des anciens textes irlandais l'accompagnent parfois de l'épithète *aicneta* (*fin aicneta*, vin naturel) pour le distinguer des autres boissons enivrantes qu'on pouvait fabriquer dans le pays comme succédané.

Comme nous corrigeons cette épreuve nous recevons le n° 1 du tome XXXVIII de la *Revue Celtique*, où M. Vendryès étudie de la façon la plus complète l'histoire du vin *fin aicneta* et antre, dans l'ancienne littérature irlandaise et aussi en Gaule.

Je sais bien l'objection qu'on me fera : la lampe n'en dit pas tant. Je le reconnais, mais elle révèle ceci : dans l'antiquité classique c'est une histoire courante et connue que celle d'un fort maritime attaqué par un monstre sortant de la mer, une sorte de dragon ou par un triton femelle. La légende a donc voyagé jusqu'en Irlande et les romanciers du pays (*seanachies*) l'ont prise pour en faire un épisode de leurs récits imaginaires. Je parle ici de réminiscence. Pour qu'il y ait emprunt il n'est pas nécessaire qu'il y ait pure imitation ou décalque comme dans les imitations littéraires lorsqu'un lettré reprend une œuvre connue ou un sujet déjà mis en écrit, ou encore lorsqu'un conte, dit populaire, passe d'un pays dans un autre. Il n'y a pas seulement des emprunts, il y a aussi des réminiscences lorsqu'il s'agit de thèmes ou de légendes qui volent dans l'air comme un pollen ¹. Libre à tous de s'emparer d'un épisode et de le faire entrer dans une œuvre nouvelle. Ainsi ont procédé de tout temps les romanciers et dramaturges qui introduisent dans leur œuvre des thèmes ou des incidents que les critiques pourront retrouver sous une forme plus ancienne.

Quoique je ne pusse espérer ajouter beaucoup à ce que disait un maître de l'antiquité classique, comme l'est M. Froehner, j'ai essayé de trouver quelque chose d'analogue dans la mythologie des Néréides et dans les ouvrages grecs de poliorcétique, mais ce fut sans aucun succès. Pourtant une légende originale est attestée par ce monument. Cette légende est distincte de celle de monstres marins sortant de l'eau pour attaquer les hommes comme dans le récit de Théràmène. Ce récit qui termine la *Phèdre* de Racine est simplement imité d'une tragédie de Sénèque ². Quoique ce récit soit bien connu j'en cite ici les vers caractéristiques :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

1. Tout récemment M. Pokorny dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. XIII, n° 1, a cité un curieux exemple de la dissémination du pollen littéraire : il s'agit d'un épisode obscène dans un conte populaire que l'on a rencontré à la fois en Irlande et en Ukraine. Comment s'expliquer cette dissémination ? Dans le cas cité par M. Pokorny je serais tenté de voir un conte de marins ou un conte propagé par des marins ; ceux-ci, en effet, quand ils racontent des histoires pour amuser leurs soirées du bord ou leurs loisirs d'escales cherchent leur amusement sans la moindre pudibonderie.

2. *Hippolyte*, acte IV.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

.....
 Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

C'est encore par un acte de vengeance divine que deux serpents sortis de la mer viennent entourer et étouffer le prêtre troyen Laocoon et ses deux fils, sujet bien connu dans l'histoire de l'art.

V

L'épisode que nous avons étudié est l'attaque d'un fort par un monstre sorti de l'eau. Ce ne sera pas trop s'éloigner de notre sujet que de rattacher cet épisode à un thème plus général : la lutte d'un héros avec un monstre aquatique. Cet exploit figure, comme on sait, parmi les « travaux » d'Héraklès, ou Hercule pour l'appeler de son nom latin. En effet le cycle d'Hercule n'eût pas été complet s'il n'avait combattu et détruit les monstres de l'eau comme il avait fait de ceux de la terre et de l'air.

C'est d'abord sa lutte avec un triton, c'est-à-dire un être anthropomorphe, mais dont le corps se termine en poisson, transformation esthétique d'un monstre marin. En effet, chez un peuple artiste comme l'était le peuple grec, les images les plus fantastiques prenaient une forme, sinon toujours esthétique, au moins humaine ou animale, ou composée de l'une et de l'autre. Les figures de ce type ont été plusieurs fois étudiées par les archéologues qui ne se sont pas toujours entendus sur le nom à donner à cet adversaire d'Hercule, quoique tous s'accordent à y voir un être marin. En 1844 un archéologue belge, Roulez, l'étudiait sous ce titre : *Lutte d'Hercule et de Triton, peinture de vase expliquée*¹.

1. *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, t. XI, 1^{re} partie, 1844, pages 403-407, avec une planche.

Parlant des publications faites avant lui sur ce sujet, Roulez y ajoutait « une hydrie de la collection Pizzati » qu'il reproduisait dans une planche et qu'il décrivait ainsi : « Le fils d'Alcmène, couvert de la dépouille du lion et ayant son carquois sur l'épaule, est à cheval sur son adversaire qu'il étreint entre ses bras vigoureux. Celui-ci est figuré sous la forme d'un être humain dont le corps se termine par en bas, à partir de la poitrine, en une large queue de poisson, couverte de grandes écailles et se repliant sur elle-même. Son front est ceint d'une couronne, et une barbe très longue et touffue ombrage son menton. »

Ce que Roulez ne dit pas c'est que dans l'image publiée par lui le Triton a des seins très marqués, ce qui indiquerait que le monstre serait androgyne.

Le sujet Héraklès et le Triton a été repris de notre temps par M. Dürbach, lequel donne deux autres représentations de cette lutte ¹.

Furtwangler a voulu voir dans l'homme-poisson un type asiatique, mais cette hypothèse a été énergiquement repoussée par Thomas de Wahl, *Quomodo monstra marina artifices Graeci finxerint*, Bonn, 1896, page 8.

L'art grec a connu des Tritons femelles, mais on n'en cite pas qui combattent Hercule à moins qu'on n'en voie un, et androgyne, dans l'image donnée par Roulez ².

C'est le cas de rappeler que le nom de Triton s'explique par un radical qui existe aussi en ancien irlandais avec le sens de « mer » ; étymologiquement Triton signifie donc simplement « être marin ».

Dans notre opinion les tritons de la mythologie grecque ont pour prototype les phoques. Le phoque (notre xvi^e siècle disait correctement *la* phoque, puisque ce nom est pris du grec *φώκη*, en latin *phoca*), qui est, comme on sait, un mammifère amphibie, n'existait plus sur les côtes de Grèce à l'époque qui pour nous est

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Daremberg et Saglio), tome V, p. 95.

2. Le sujet a été traité d'une façon étendue, mais sans gravures, par J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Leipzig, 1890. On pourra voir aussi une ancienne étude de J. de Witte, *Le dieu marin Glaucus* dans la *Revue archéologique*, et F. Dressler, *Triton und Tritonen in Literatur und Kunst der Griechen und Römer*, Gymnas. Progr. Wurzen, 1892-1893.

historique ¹, mais il y avait existé et Homère lui donne l'épithète caractéristique de *νέποδες* « aux pieds nageoires ».

Le grand port de Phocée en Asie-Mineure, dont notre Marseille fut une colonie, tirait dit-on son nom des phoques qui abondaient sur ses rivages. En tout cas ses monnaies portaient des phoques comme « armes parlantes » ².

Au livre IV de l'Odyssée, Homère raconte les conseils que donne Idothea pour surprendre Protée afin de lui arracher un secret : « Lorsque le soleil est parvenu au milieu du ciel, . . . sorti de la mer, il (Protée) dort sous une grotte profonde, autour de lui des phoques aux pieds nageoires de la belle Halosydine (synonyme d'Amphitrite) dorment nombreux, sortis de la mer blanche d'écume, exhalant l'odeur amère de l'eau profonde. . . Je te raconterai toutes les ruses de ce vieillard. Il commencera par compter les phoques et il les passera en revue : et après qu'il les aura tous comptés par cinq ³ et les aura examinés, il se couchera au milieu d'eux comme un berger dans son troupeau de moutons » (*Odyssée*, IV, 400-413 ⁴).

Les Tritons, et sans doute aussi les Néréides, sont pour moi des phoques idéalisés. Protée, appelé aussi le vieillard de la mer, *ἄλις γέρων*, comme Glaucus, est en somme ce que dans les contes populaires on appelle roi de tels ou tels animaux, parce qu'ils règnent sur leurs congénères et leur donnent des ordres. Protée n'est donc, selon moi, rien d'autre que le « roi des phoques ».

La face bouffie du phoque, agrémentée de fortes moustaches,

1. D'après certains naturalistes, le phoque noir est la variété qui vivait dans la Méditerranée et qui existerait encore sur quelques points de l'Adriatique.

2. Nous avons tiré beaucoup de renseignements utiles du beau livre de M. O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I, p. 407, Leipzig, 1909, ouvrage qui contient beaucoup de détails sur le phoque dans l'antiquité, mais la ressemblance du phoque avec le Triton lui a échappé. Pour le phoque sur les monnaies grecques, voir surtout E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*. Paris, 1901.

3. Compter par cinq. Homère attribue à Protée ce procédé tout primitif de numération. Ce passage a échappé à O. Schrader, *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde*, Strasbourg, 1901, p. 968 et, plus récemment, à M. Pokorny, *Zeitsch. f. Celtische Philologie*, t. XII, p. 224. Dans ce très instructif article, où il remonte aux origines mêmes de la civilisation, M. Pokorny considère le système quinaire comme particulièrement boréal et celtique, mais il nous semble inspiré surtout par la nature et, aujourd'hui encore, nous civilisés, nous faisons du système quinaire en comptant sur nos doigts.

4. Ce passage a été traduit par Virgile, *Géorgiques*, IV, 429 et suiv.

l'a souvent fait prendre, vu de loin, pour un homme marin et des noms que cite le laborieux recueil d'Eug. Rolland en témoignent (*Faune populaire*, t. VIII, p. 165). Nous en donnons deux exemples : 1° *Homme marin*, Du Pinet, *Histoire du monde*, 1625, II, 463 ; 2° *Luton de mer*. Ce terme *luton* (en français moderne *lutin*) paraît bien ici s'appliquer au phoque, comme le pense Rolland ; *peaux de lutins* se rencontre dans Rabelais, *Pantagruel*, au sens de peaux de phoques. Ce nom de lutin semble avoir été pris heureusement pour désigner un être à demi-surnaturel et quasi humain, surtout quand on se rappelle que lutin est un dérivé du nom de *Neptunus*, dieu de la mer¹. Et cela nous ramène à la mythologie grecque et aux habitants anthropomorphes de la mer.

L'expression d'homme marin n'est pas particulière à Du Pinet et l'on peut voir dans le grand dictionnaire français du XVIII^e siècle, dit de Trévoux, un article *homme marin* qui commence ainsi : « Animal ou monstre ressemblant à l'homme, au moins par la partie supérieure, qu'on prétend qui se trouve en quelques endroits de la mer, et qui y vit. On ne peut douter qu'il y ait des hommes marins, c'est-à-dire des monstres semblables à nous, au moins depuis la tête jusqu'à la ceinture. » Le dictionnaire donne ensuite plusieurs exemples d'hommes marins capturés sur les côtes de Hollande et de Frise et maintenus quelque temps en captivité.

C'est intentionnellement que nous n'avons traité des phoques que du point de vue grec ; si nous avions traité la question d'une façon générale nous aurions mentionné les légendes et contes d'Irlande et d'Écosse et aussi de nos côtes d'Atlantique qui parlent de « femmes d'eau » sorties de la mer et qui sont évidemment inspirées par la vue ou la rencontre de phoques.

VI

Plus célèbre encore est la lutte d'Hercule avec l'hydre de Lerne. On a, il y a longtemps déjà, voulu l'expliquer par le symbolisme²

1. Voir *Dict. gén. de la langue française* de Hatzfeld, etc., s. v.

2. Pour montrer jusqu'où peut aller le goût du symbolisme nous citerons un article publié dans une revue que par son titre on pourrait croire d'un caractère purement réaliste, *l'Anthropologie*. Dans le tome XX (1909), page 148 et suivantes, on peut lire un article où le poulpe figuré sur des monuments antiques « aurait représenté pour les anciens le pouvoir générateur de la mer dont les eaux auraient donné la vie à tous les êtres ».

si cher aux mythologues : l'hydre ne serait que les vapeurs pestilentielle des marais de Lerne détruites par le soleil.

Cette théorie symboliste n'est pas l'invention de modernes ; elle provient probablement d'un écrivain ancien ; en tout cas on la trouve ainsi résumée dans le dictionnaire de Trévoux, s. v. Hyde : « Quand les poètes ont dit qu'Hercule avoit tué l'Hydre de Lerne, c'est-à-dire d'un marais de l'Argolide nommé Lerne, ils ont voulu marquer que le Soleil, qui est le même qu'Hercule, avoit desséché le marais. Voss, *de Idol.*, L. II, c. 15. Ou bien qu'Hercule avoit détruit les serpents qui infestoient ce marais, en mettant le feu aux roseaux qui leur servoient de retraite et qu'ensuite il avoit desséché les marais en facilitant l'écoulement des eaux par le moyen de canaux. »

Mais l'hydre, localisée à Lerne n'est en réalité, comme l'a su voir O'Keller, que le grand poulpe, ou la pieuvre, pour employer le terme du patois guerneusiais vulgarisé par Victor Hugo dans son roman *les Travaillleurs de la Mer*. Nos naturalistes ont donné à cet être bizarre le nom d'octopus, c'est-à-dire qui a huit pieds, ou huit bras (ou tentacules).

L'octopus, dit M. Coupin ¹, « atteint souvent une taille considérable et jusqu'à deux mètres de longueur. Assez intelligent il habite le creux des rochers d'où il sort, pour chercher sa proie et lorsqu'un ennemi l'attaque il présente sa bouche avec son bec corné, entouré par la couronne étalée des tentacules couverts de ventouses, en même temps que sa peau devient très foncée et se couvre de papilles hérissées. Son aspect est alors véritablement terrifiant. » L'aspect est d'autant plus étrange que ses yeux sont proéminents et ressemblent à des yeux de chats, de là le nom de *chatrouy* et autres formes analogues dans les patois normands ². Il n'est pas extraordinaire que cet animal ait frappé l'imagination d'un peuple de marins comme l'était le peuple grec, car de nos temps encore, dit M. Coupin, « nos marins racontent le plus sérieusement du monde qu'ils ont vu des poulpes atteignant la grosseur d'un cuirassé et que d'autres ont avalé une barque devant eux ³ ».

1. *Animaux de nos pays*, Paris, 1909, p. 427.

2. Rolland, *Faune populaire*, tome XII, p. 8.

3. Sur les croyances des côtes bretonnes relatives au poulpe ou pieuvre, on peut voir quelques détails intéressants dans P. Sébillot, *Le Folklore de France*, t. II, p. 76, et t. III, p. 358-359.

M. Edmond Perrier a consacré un de ses intéressants feuilletons du *Temps* ¹ au poulpe dans l'histoire naturelle et la littérature. Il commence en rappelant la pieuvre de Victor Hugo : « Victor Hugo, dans *les Travailleurs de la mer*, a décrit en termes d'épouvante la lutte atroce du pêcheur Gilliat contre un monstre marin gigantesque, bloc colossal de chair dans lequel viennent se confondre, autour d'un énorme bec de perroquet, leur commune et redoutable mâchoire, huit serpents pareils à des boas, tout à la fois robustes et gélatineux, couverts d'une bave gluante et armés d'innombrables ventouses indécollables et tranchantes, pénétrant les chairs, les découpant comme à l'emporte-pièce, faisant d'un seul coup jaillir le sang de mille blessures, tandis que le bec de perroquet fouille les muscles, les lacère en lambeaux pantelants, et que d'une sorte d'égoût qu'il surmonte jaillit une encre épaisse et musquée qui enveloppe la malheureuse victime, l'enivre, la déconcerte, souille son visage, couvre ses yeux et ne lui permet même plus de distinguer l'ennemi qui l'étreint, laboure à la fois toutes les parties de son corps, les met en pièces et semble le humer vivant. » M. Perrier dit à cette occasion que si le poulpe de nos contrées est de proportions modestes il est beaucoup plus gros dans les mers chaudes ; il parle ensuite « des pieuvres de haute mer, connues sous le nom de calmars ou d'encornets, et il est à remarquer que chez celles-ci le corps, au lieu d'avoir une forme de bourse comme le poulpe ordinaire, s'allonge en un cornet pointu duquel semble se dégager la tête qui porte non plus huit mais dix bras dont deux extrêmement allongés ». Ces calmars dont rien ne vient gêner le développement, quand ils se trouvent hors de la route des vaisseaux, peuvent devenir énormes. Ils ont si bien effrayé les anciens navigateurs que, d'après leurs récits, le naturaliste Denys de Montfort, qui vivait au commencement du xix^e siècle, raconte que « sur la côte d'Angola une pieuvre menaça d'entraîner dans l'abîme un bateau dont elle avait saisi les cordages avec ses bras, et qu'auprès de Sainte-Hélène le major Dens a vu un poulpe enlever à l'aide de ses bras, deux matelots qui se cramponnaient à une saillie du navire ». M. Perrier donne ensuite plusieurs exemples de poulpes énormes observés par des naturalistes contemporains. M. Charles Velain, en 1877, en a vu échouer un à l'île Saint-Paul qui mesurait 7 m. 50 de long.

Le poulpe était un animal trop fréquent dans la mer pour n'avoir pas été connu des Grecs depuis la plus haute antiquité, il ne l'est pas moins aujourd'hui. Les modernes Hellènes en font un aliment habituel en temps de carême, surtout chez les rigoristes pour lesquels la chair des poissons est aussi *tabou* que celle des animaux. Son image sert encore d'amulette à Rhodes (*Folk-Lore*, t. XIX, 1908, p. 469) et en Roumanie elle figure dans l'ornementation des œufs de Pâques (*Ibid.*, t. XX, 1909, p. 302, avec planche). On le mange aussi chez nous en Provence et les Toulonnais ont reçu, à tort ou à raison, le sobriquet de manjo-pouppe « mangeurs de poulpe »¹. Avant de le manger on enlève les graviers qui se trouvent dans les ventouses de ses tentacules et souvent aussi dans son estomac.

Comme on peut le penser, les Grecs ont amplifié l'être étrange et hideux dont les navigateurs parlaient avec exagération dans leurs récits de voyages. C'est le poulpe évidemment qui a inspiré le mythe de Scylla dans le détroit de Sicile. Scylla habite une caverne sous la mer... douze pieds soutiennent son corps d'où s'allongent six cous et six têtes horribles... son corps est jusqu'à la ceinture au fond du gouffre, elle n'en fait sortir que ses têtes. Quels marins pourraient se vanter d'avoir passé à sa portée sains et saufs avec un vaisseau ? Chacune de ses têtes emporte et arrache un homme des bancs du navire. Quand le vaisseau d'Ulysse approche de Scylla, six de ses compagnons sont aussitôt saisis par le monstre. Scylla les dévore au seuil de sa caverne (*Odyssée*, XII, v. 73 et suiv.).

On peut assurer que c'est d'après la tradition populaire qu'Homère décrit Scylla, mais il connaissait lui-même le poulpe *de visu*. Il en parle de façon réaliste au cours de l'*Odyssée* (livre V, vers 432 et suiv.). Ulysse avant d'arriver chez les Phéaciens voit son navire brisé ; il se sauve à la nage, et pour ne pas être emporté par une vague, il s'agrippe à un rocher. Ulysse qui fait corps avec le rocher et dont les fortes mains se déchirent à ce contact est comparé au poulpe aux ventouses duquel adhèrent des débris pierreux quand on l'arrache de son gîte.

Ce n'est pas à tort que M. A. Kums dans son livre, *Les choses naturelles dans Homère*, Anvers, 1897, écrivait, page 94 : « Charybde est un gouffre, Scylla la pieuvre, un poulpe colossal dont la

1. Mistral, *Trésor dou Felibrige*, s. v. *pouppe*.

science moderne ne démentit pas les dimensions excessives et le danger pour les marins (le calmar). » Il venait de dire : « Ce sont évidemment des objets naturels grossis et déformés par une observation superficielle et faussée par la peur ou défigurés par des récits successifs ¹. »

Les plus anciens monuments figurés de l'art grec qui nous aient été conservés sont les vases peints qui ont survécu en très grand nombre et que les archéologues attribuent au VIII^e siècle. Le poulpe y figure sous une forme si exacte que les naturalistes, lorsqu'ils ont connu l'image, n'ont pas hésité à y reconnaître cet animal. En 1840,



Roulez, dont nous venons de parler, avait publié (*Bulletin de l'Acad. roy. de Bruxelles*, t. VII, 2^e partie, 1840) une étude intitulée : *Hercule tuant l'hydre de Lerne, vase peint expliqué*, travail accompagné d'une planche que nous reproduisons ici. Il s'agit d'un vase provenant de Vulci ; et, dit Roulez, « le monstre consiste en une réu-

1. M. Moulé a, de son côté, exprimé la même opinion dans son ouvrage : *La faune d'Homère*. Paris, 1910 (Extrait des *Mémoires de la Société Zoologique de France*).

nion de huit serpents qui se réunissent à un corps commun comme les branches de l'arbre au tronc ». On y voit un crabe entre les jambes d'Hercule et Roulez ajoute : « Suivant une tradition mise en vogue par Panyasis dans son Héraclée, pendant la lutte un crabe était venu au secours de l'hydre, et cherchait à mordre Hercule au talon ». Sans ce texte si ancien nous penserions que le crabe, ennemi naturel du poulpe qui le mange, viendrait avertir l'homme du danger qui le menace ; en tout cas sa présence dans le tableau montre bien que la scène se passe près de la mer et qu'il ne s'agit pas d'un marais dont l'exhalaison pestilentielle est devenue un monstre pour les symbolistes de l'archéologie.

Il convient aussi de remarquer la présence d'Iolaus et dans des variantes de cette scène conservées par d'autres peintures, on voit Iolaus descendant d'un char, ce qui montre bien dans le personnage, non pas seulement le compagnon d'Héraklès, mais aussi son écuyer ou valet d'armes. Si Iolaus paraît dans ces représentations du mythe, et souvent tenant une torche à la main, c'est parce que, Hercule ayant tranché une tête de serpent, Iolaus cautérise la section pour que la tête ne repousse pas. D'après la tradition grecque il repoussait plusieurs têtes à l'hydre pour une qu'on lui coupait et c'est surtout ce qui a fait à l'hydre sa terrible réputation. Ceci peut trouver son explication dans une croyance, vraie ou fausse, que nous trouvons encore dans le dictionnaire de Trévoux s. v. Polype : « Les bras du poulpe renaissent lorsqu'ils ont été mutilés ; on dit même que cet animal mange ses bras quand il n'a pas de quoi se nourrir et qu'il en renaît d'autres à la place des premiers. »

L'image donnée par Roulez a été reproduite, à notre connaissance : 1° dans l'article Hercule donné par M. Durbach au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fascicule 22, (1898), p. 88 ; 2° par M. S. Reinach, *Répertoire des vases peints*, t. I, 1899, p. 118 ; 3° par M. Otto Keller, *Die antike Tierwelt*, t. II, 1913, p. 509. M. Keller l'a fait figurer dans son chapitre sur l'octopus, c'est dire qu'il a parfaitement reconnu l'identité de l'hydre comme animal réel et non comme être imaginaire et mythologique.

Le caractère réel du poulpe est encore mieux indiqué sur un autre vase que reproduit M. Reinach dans le même recueil, au-dessous même de la figure de Roulez (p. 118). On y voit l'hydre, non plus dressée dans une attitude presque décorative, mais cou-

chée à terre, étendant ses tentacules, terminées par des têtes de serpents, pour étreindre ses adversaires Hercule et Iolaus.

Nous ne pouvons étudier ici plusieurs autres représentations de la même scène que M. Reinach donne dans le même ouvrage.

L'octopus ne pouvait manquer de se développer et de se transformer d'abord dans l'imagination puis dans l'art. Ses tentacules devinrent des serpents restant attachés à un tronc ; le nombre put s'en augmenter ou se réduire, puis ce devint la lutte d'Hercule avec des serpents ou même un serpent unique.

Il serait oiseux de citer dans l'art grec ou romain toutes les déformations du type ancien. Tous les archéologues les énumèrent en étudiant le combat d'Hercule avec l'hydre. Nous citerons seulement ici un bronze du Musée du Louvre ainsi décrit par M. de Ridder : « Bronze provenant de Doride, haut. 1 m. 55. Hercule couvert de la peau du lion, devant lui un serpent levé ¹. »

Nous citerons aussi une monnaie de l'empereur romain Maximien, sous-ordre de Dioclétien dans la seconde moitié du III^e siècle et surnommé Hercule ou, plus exactement, Herculus. Lactance a dit de lui : *Herculus propalam ferus, asperitatem suam vultu horrore significans*. Pour le flatter on représenta sur cette monnaie le combat d'Hercule et de l'hydre, figurée cette fois par un serpent à trois têtes ².

Cette étude a pour point de départ une statuette de bronze du musée de Poitiers représentant Hercule, comme on voit par la peau de lion, dans une attitude de combat. Hild la considérait comme une réplique d'une œuvre du sculpteur Polyclète qui, dit-on, a traité le sujet d'Hercule et de l'hydre.

Sous ces formes diverses la lutte d'Hercule et de l'hydre était certainement représentée aux yeux dans nombre de temples. On la cite au moins pour les métopes des grands temples de Delphes et d'Olympie ³. Nous n'avons pas, du reste, la prétention d'étudier ce

1. *Notice sommaire des bronzes antiques du Louvre*, Paris, 1913.

2. Nous connaissons cette monnaie par une mention et une gravure dans un mémoire de feu Hild, *Hercule combattant* (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1891).

3. Voici en quels termes MM. Laloux et Monceaux, *Restauration d'Olympie*, Paris, 1889, p. 91, décrivent le bas-relief du temple de Zeus à Olympie, d'après les restes mutilés de ces métopes : « l'hydre de Lerne. D'un tronc massif et informe terminé par une queue de crocodile, sortent dans tous les sens des têtes de serpents qui menacent le héros et protègent le monstre d'un rempart mouvant d'écaillés et de dards. »

type dans l'art ancien, sujet qui a été traité bien des fois depuis les études spéciales de E. A. Hagen, *De Herculis laboribus qua ratione in antiquis monumentis sint expressi*, Regimonti, 1827, et de C. Kohnitzer, *Herakles und die Hydra*, Breslau, 1861, jusqu'à M. A. C. Merriam, *Hercules, Hydra and Crab* dans *Classical Studies in honour of Henry Drisler*, New-York, 1894. Ce dernier travail est un très bon répertoire, mais l'auteur ne se doute pas que l'hydre est un poulpe et il tient à la théorie symboliste.

Nous avons fait un choix dans la figuration de la lutte d'Hercule avec l'hydre; les exemples sont si nombreux qu'il y aurait de quoi en remplir un volume, surtout en y ajoutant les textes des écrivains anciens. Nous avons seulement voulu montrer que ce thème était devenu une légende banale du folklore gréco-romain et nous en avons parlé à la suite des histoires de Cûchulainn et de Beowulf pour montrer que ces récits, si divers qu'ils soient dans leurs formes propres, sont le développement d'un thème très ancien et sans doute antérieur à l'histoire: la lutte d'un homme très fort, un surhomme, avec un monstre aquatique.

H. GAIDOZ.

LE TROUBADOUR PUJOL

Du troubadour Pujol, *poeta minor* ou peut-être *minimus*, il a été beaucoup parlé¹, à propos d'une pièce qui n'est sûrement pas son œuvre, alors qu'on n'a jamais réuni ni commenté les quelques vers dont il est l'auteur.

Commençons par la pièce en question. Cette chanson (*Sil mals d'amors m'auci*; Bartsch, 386, 4) lui est, à la vérité, attribuée par le manuscrit C, ainsi qu'une autre (*Dieus es amors e verais salvamens*; Bartsch, 386, 2) qui la suit immédiatement²; mais le ms. M, qui contient de cette pièce une version incomplète et passablement divergente, la met sous le nom de Blacasset³. On va voir que de ces deux attributions c'est la seconde qui est exacte.

La chanson *Sil mal d'amors* a pour sujet l'entrée en religion de deux jeunes filles, « les fleurs, les joyaux de la Provence »; leur retraite au couvent de Saint-Pons⁴ plonge dans le désespoir tous

1. Dans les ouvrages ou articles suivants, à la plupart desquels il sera de nouveau renvoyé ci-dessous : Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. V (1820), 367; Emeric David dans *Histoire littéraire de la France*, XVIII (1835), 643; Schultz [Gora] dans *Zeitschrift für rom. Philologie*, IX (1886), 116-8 et XXI (1898), 241; H. Springer, *Das altprovençalische Klagelied* (1895), 12 et 81; De Lollis, *Vita e poesie di Sordello* (1896), 39; O. Soltan, *Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence* (1898), 34 et 48; F. Torraca, *Sul « Pro Sordello » di Cesare De Lollis* (extrait du *Giornale dantesco* (1899), 103, note; F. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen* (1913), 55.

2. Attributions confirmées par les deux tables qui ouvrent le manuscrit (f. 22 v^o et 30 r^o).

3. Ces deux versions ont été publiées *in extenso*, très exactement, par Appel, *Provenz. Chrestomathie*, n^o 84.

4. Il s'agit, non du célèbre couvent de Bénédictins de Saint-Pons de Thomières (Hérault), mais d'une abbaye de femmes dépendant de Cîteaux, fondée près de Géménos, à 15 klm. environ à l'est de Marseille, vers 1205 (voy. U. Chevalier. *Topo-Bibliographie*, s. v.) et à laquelle la famille de Baux fit de nombreuses largesses (De Lollis, *loc. cit.*).

les amis de la joie et de la beauté, et, plus que quiconque, l'auteur lui-même : « Nuit et jour, s'écrie-t-il dans un impétueux élan de révolte, la pensée me vient de monter à cheval, à la tête de mille de mes fidèles, et d'aller droit à Saint-Pons, pour brûler et le couvent et les nonnes qui l'habitent » (*C*, v. 9-12 ; *M*, 17-20).

La chanson *Dieus es amors* est évidemment une riposte à celle-là, car elle est composée, non seulement sur le même « compas », mais sur les mêmes rimes¹. L'auteur s'indigne de ce blasphème et il y répond par une banale homélie : « C'est Dieu qui est le salut et le véritable amour ; ce monde déloyal n'est que *désamour* ». Nul ne peut servir deux maîtres : ceux-là donc sont bien inspirés qui s'attachent à Jésus-Christ, comme les deux jeunes nonnes, qui, au jour du jugement, « monteront au ciel à grand honneur et porteront couronnes resplendissantes ». (Voy. ci-dessous, *Textes*, n° I.)

Il est évident que ces deux pièces, qui s'opposent si nettement, ne sauraient être du même auteur. Si le compilateur de *C* a attribué la première à Pujol, c'est qu'il a cru trouver sa signature dans le texte même :

Si las (*corr.* S'elas) chanton e dizon lurs lessos,
Plor' en Blacas, et yeu en Pujolos (v. 7-8).

Il a pris *en Pujolos* pour une apposition à *yeu*, ce qui n'est pas admissible, car on ne se qualifie pas soi-même de « sire » ; il faut évidemment entendre : « Blacas et moi et sire Pujol »². La leçon *en Pujolos* de *C* est au reste fort suspecte : elle est remplacée dans *M* par *en Bergoinhos* (v. 16) et c'est cette dernière leçon que nous devons adopter si le texte de *M* nous apparaît dans son ensemble comme supérieur à celui de *C*.

C'est en effet ce qui ressort d'une comparaison un peu attentive des deux versions : « Peu s'en faut, lisons-nous dans *C* (v. 5-12), que Saint-Pons ne me fasse blasphémer, car il nous a pris deux des joyaux de la Provence : si elles chantent, elles, et disent leurs leçons, nous pleurons, Blacas, moi et sire Pujol. Nuit et jour, la pensée me vient, etc. » (voy. ci-dessus.) C'est donc avant d'avoir

1. Elle nous a été conservée par le seul ms. *C*.

2. Selon M. Soltau (*op. cit.*, p. 49) le scribe de *C* aurait introduit le nom de *Pujolos* dans le texte parce qu'il venait de copier une pièce de Pujol et que l'identité du « compas » lui paraissait entraîner l'identité des auteurs. Mais l'ordre des deux pièces est précisément inverse.

mentionné cette intention sacrilège que l'auteur s'en accuse. Dans *M* les deux idées se présentent dans l'ordre logique.

« Puisque Huguette et sa sœur, poursuit le texte de *C* (v. 20-30), nous manquent, de quoi chanterons-nous, moi et le comte de Provence ? Celui-ci renoncera à valoir, et il serait mort, il y a un an ou deux, s'il n'eût trouvé en elles un beau réconfort.

« Si Blacas meurt, ce sera dommage, vraiment ; et il pourrait bien mourir, occis par les douces douleurs ; Sordel en sera dolent ; et moi-même, pauvret, où trouverai-je garantie ?... »

Ainsi donc c'est la mort du comte de Provence qu'on nous fait craindre et ce sont les funestes conséquences de celle de Blacas qui sont énumérées. Dans la version *M*, au contraire, c'est la mort de Blacas qui est envisagée comme probable ¹.

La supériorité de *M* étant démontrée, il est indiqué d'abord d'accepter son attribution et de restituer la pièce à Blacasset ² ; indiqué aussi de préférer ses leçons à celles de *C* et de n'utiliser les strophes propres à ce manuscrit qu'avec précaution : elles doivent au reste être authentiques, la riposte comptant cinq couplets (chiffre normal dans la chanson).

La version *M* nous fournit le nom des deux jeunes nonnes, Ugueta et Tefania (probablement Theofania), qui étaient « sœurs », en Dieu et non par le sang ³. La seconde était, nous l'apprenons par la réplique de Pujol (cf. ci-dessous, I, v. 13 et 34), de la maison de Baux, tandis qu'Huguette était d'une autre famille et d'un rang inférieur, puisque la jeune *Baussenco* est appelée sa « maîtresse » (*dona*) ⁴.

1. Les conséquences n'en sont pas déduites, car la strophe suivante manque dans *M* (M. Soltau, p. 49, a déjà fait valoir cet argument, avec quelques autres de moindre valeur). — Cette plaisanterie appliquée au comte, serait assez inconvenante ; il était naturel au contraire de railler doucement le vieux Blacas sur son éternelle jeunesse de cœur.

2. L'auteur de la pièce dit (*M*, v. 5 ; *C*, v. 21) que lui-même et le comte de Provence avaient chanté les deux jeunes filles, dont l'une, comme on va le voir, s'appelait Huguette. Or une pièce de Blacasset, récemment découverte (publiée par M. Bertoni dans *Studi di fil. rom.*, VIII, 450), est précisément adressée à une *Ugueta*. L'attribution à Blacasset est acceptée par De Lollis et Bergert (p. 55) ; Soltau et Appel hésitent.

3. C'est ce qu'avait bien compris Raynouard, dont l'opinion a été appuyée, indépendamment, semble-t-il, par Soltau et Torraca.

4. Remarquons que dans l'envoi mentionné ci-dessus (n. 2), Ugueta est sim-

Il était donc parfaitement chimérique de rechercher le nom de Huguette dans les documents généalogiques concernant la famille de Baux. Ce nom, s'appliquant évidemment à la personne qui nous intéresse, vient d'être découvert par M. Fernand Benoît dans un document du 21 mai 1241 (cf. ci-dessous la note additionnelle), d'où il résulte qu'à cette date il y avait bien, au couvent de Saint-Pons de Geménos, où elle avait pu entrer quelques années auparavant, une religieuse nommée Huguette, et appartenant à une famille de Fuveau, originaire de Trets. Cette découverte vient heureusement préciser les autres indications chronologiques fournies par la pièce même et qui permettent d'en placer la composition entre 1230, date approximative de l'arrivée de Sordel en Provence, et février 1238, époque à laquelle Blacatz n'était plus de ce monde ¹.

Pujol pouvait évidemment protester contre l'irrégulière fantaisie de Blacasset sans être avec lui en relations personnelles. Mais le contraire est infiniment probable ; la pièce II (v. 24) nous prouve qu'il était, comme Blacasset, en relations avec Bergonho de Trets, et qu'il fréquentait les cours de Roquefeuil et d'Aubagne (*ibid.*, v. 16-23) ². Notre pièce V, elle aussi, ne peut être que d'un familier de la cour de Provence ; mais on ne saurait la dater exactement et son attribution à Pujol est au reste fort incertaine.

Les autres pièces de Pujol ne fournissent aucune indication chronologique ; mais elles ont une autre sorte d'intérêt.

La pièce II, qui nous a été récemment révélée par le ms. Campori, sous une forme malheureusement très altérée, n'est pas seulement d'un style aisé et agréable ; quelques heureux traits de réalisme et d'humour en font une production vraiment originale et qui mérite d'être mise en lumière. Le poète, qui a dû prendre la mer, n'est pas, quoique peu éloigné de la côte, fort rassuré ; il songe, non sans émoi, à sa dame (que n'est-il auprès d'elle !) et il lui décrit les dangers et

pleinement désignée par son prénom. L'hypothèse de la parenté, admise par Schultz-Gora, De Lollis et autres, a été le point de départ de bien singulières fantaisies généalogiques (voy. De Lollis, p. 38).

1. Voy. S. Stronski dans *Revue des langues romanes*, L, p. 39. — La version C nomme (v. 41) une Amiltheta, qui pourrait bien se confondre avec la personne nommée (sans doute par une altération de copiste) Noveleta dans une autre pièce de Blacasset (Rayn., *Choix*, IV, 215).

2. Aubagne est à 10 klm. environ à l'est de Marseille, Trets près de Saint-Pons ; *Rocafoill* doit être le village de Roquefeuil, dans la partie du Var qui confine aux Bouches-du-Rhône (c. de Pourrières), à 25 klm. environ au nord d'Aubagne.

les désagréments de la vie du bord : les vents contraires, les grains inopinés qui, la nuit, vous arrachent au sommeil, la nécessité de dormir tout habillé ou de partager la couche de gens fort mal-propres... Et pourtant les mariniers sont insoucians et gais. Vraiment ils ne volent pas l'argent qu'ils gagnent... Mais foin de leurs richesses, et vive la terre ferme!

La pièce III se compose de deux « coblas », dont la première est certainement de Pujol, qui est nommé par son interlocuteur ¹. Celui-ci est par lui qualifié « podestat » ², ce qui ne nous apprend pas grand'chose sur lui. Ce devait être un homme d'âge et qui avait renoncé aux prouesses amoureuses : il nous confie en effet que le *malastruc* resté à *quia* ne lui paraît point si coupable et que lui-même ne serait pas flatté d'être mis à pareille épreuve. Je n'insiste pas sur le sujet, assez scabreux : le texte ne présente du reste aucune difficulté.

Ces « coblas » sont suivies, dans le ms. (unique), sans aucun signe de séparation, d'un couplet et d'un envoi (n° IV) qui n'ont rien de commun avec elles, comme l'a remarqué M. R. Zenker ³. C'est une déclaration à rebours, fort nette et fort plate en sa grossièreté. On s'expliquerait malaisément qu'elle ait été accrochée par accident à une pièce de Pujol si elle n'avait pas fait partie d'un recueil mis sous son nom ; l'attribution à ce troubadour reste toutefois hypothétique.

La pièce V, dont le sujet eût été digne d'Armand Silvestre, roule sur une mésaventure advenue, dans une cour de Provence, à un chevalier du pays d'Apt, nommé Eliás. Ce personnage, grand faiseur d'embarras ⁴ et bel esprit professionnel, se vantait, semble-t-il, de n'être jamais pris au dépourvu, parce qu'il portait toujours sur lui son *responsier* (proprement : livre de répons). Or un jour que, saigné fort étroitement, il s'était incliné trop bas pour saluer une dame, en

1. Elle est anonyme dans le ms. (unique).

2. On sait que ce titre désignait le chef de la force publique dans les villes libres de la Provence comme dans celles de l'Italie du nord.

3. Ed. de Peire d'Auvergne, note à la pièce VIII (*Romanische Forschungen*, XII 837). M. Zenker a constaté que l'auteur de ces vers en avait emprunté le « compas » et les rimes à Peire Bremion (Bartsch, 330, 10 ; éd. dans Mahn, *Gedichte*, n° 674), contemporain et compatriote de Pujol.

4. C'est ce que signifiait sans doute son sobriquet de l'*Entremes* (voy. Levy, *Suppl. Wörterbuch*, à *entremetre*, n° 3).

présence même de « la sœur du roi », il lui échappa un bruit qui ne pouvait vraiment passer pour un heureux à-propos. L'auteur des « coblas » le plaisante sur le fâcheux usage qu'il a fait de son *responsier*, en donnant à ce mot un sens fort inattendu ; il lui conseille enfin, si on lui rappelle l'accident, de se plonger dévotement dans ce précieux livre (et le mot reprend ici, naturellement, son sens propre).

L'authenticité de ces couplets, anonymes dans le ms., est également douteuse : en sa faveur on peut alléguer le fait qu'ils ont été rapprochés de la tenson avec le podestat et qu'ils sont sur la même forme et (en ce qui concerne le premier) sur les mêmes rimes.

Il faut naturellement renoncer à identifier le malheureux chevalier dont l'escapade, si l'on peut parler ainsi, est ici rappelée. La « sœur du roi », qualifiée (v. 5) « reine » par courtoisie, pourrait être Isabelle, sœur de Louis IX et de Charles d'Anjou. La pièce serait, dans ce cas, postérieure à l'avènement de ce dernier (1245) ; nous ne savons malheureusement rien sur les séjours que cette princesse put faire en Provence, à la cour de son frère.

De ces bluettes, amusants spécimens de la poésie de salon et de circonstance au XIII^e siècle, nous n'avions que des éditions sans commentaire ou même purement diplomatiques¹. J'ai pensé qu'il y avait quelque intérêt à les réimprimer, avec les corrections et les éclaircissements nécessaires. Cette édition apporte même une part, bien modeste, d'inédit. La fin du premier couplet de la pièce I ainsi que le second presque entier ont disparu du manuscrit avec la vignette placée au verso du feuillet ; il en reste toutefois quelques débris, que Mahn (ou son copiste) a négligé de relever. On les trouvera ici², avec un essai de restitution qui ne me satisfait pas entièrement. Je souhaite à d'autres de réussir là où j'ai pu échouer.

A. JEANROY.

NOTE ADDITIONNELLE

Voici une brève analyse de l'acte mentionné ci-dessus (p. 160).
21 mai 1241. — Arles : « Raimond-Bérenger V, comte de Pro-

1. On en trouvera l'indication en tête des textes. — Raynouard avait donné (*Choix*, V, 366) une édition partielle de la pièce I (v. 17-20 ; 25-32, 33-7).

2. Pour la commodité du lecteur, j'imprime mes conjectures dans le texte même, entre crochets.

vence, confirme en faveur du couvent de Saint-Pons-de-Geménos la donation faite à dame Nichole, abbesse, par Guillaume de Châteauneuf et son frère Bertrand de Fuveau, des biens qu'ils avaient à Châteauneuf-le-Vermeil dans le village de Trets, et la dotation faite à HUGUETTE, religieuse audit couvent, par ses frères Bertrand et Raimond de Fuveau, le comte se réservant le mère-empire sur cette donation » (Archives des Bouches-du-Rhône. Copie contemporaine, B. 333).

Les frères de Huguette, Guillaume, Bertrand et Raimond ont des biens à Trets : or, Bergonho, qui paraît dans le ms. *M*, n'est autre que Burgondion de Trets, fils de Raimond-Geoffroi, vicomte de Marseille. Trets et l'abbaye sont dans un rayon de quelques kilomètres de Fuveau. Aussi conçoit-on aisément les relations qui purent s'établir entre le seigneur de Trets et Huguette de Fuveau, et l'entrée de celle-ci dans une abbaye toute proche de son domicile.

La date de notre acte est postérieure de trois ans au moins à la mort de Blacas, mais on peut admettre que l'entrée au couvent a précédé de quelques années la dotation ou sa confirmation par le comte.

Fernand BENOIT.

I

M. : C, fol. 355 r^o, col. 2. — *Rub.* : Poiols (Mahn, *Ged.*, n^o 53); à la table (f. 22 v^o) : Poiols.

- I Dieus es amors e verais salvamens
 E'l fals segles deslials dezamors,
 On quascus a quec jorn sospirs e plors
 4
 E quascus a el segle *s'entendensa*,
 E pus Dieus det a quascun conoissensa,
 Ben parra doncx de sen paubr[es e blos
 8 *Qui falhira a*] Dieu qu'es s[enher bos].
- II Ugueta sa [*up faire razo e*] sens
 Que r[eneguget lo segle e sas] errors
 Per [*querre Dieu e'l sieu*] verai secors ;
 12 [*E'l servizi Dieu*] li plac eyss[amens
A la dona del] Baus, flor [*de Proensa*] ;
 A totz es b[ela e bona sa crezensa] ;

- Se] l'un requis [*lo senbor pïatos*,
 16 Ab] lui sera el [*palaitz glorios*].
- III Qui l segle ser a Dieu es dessirvens
 Quar hom non pot ben servir dos senhors.
 Mais a Sant Pos siervon gen las serors
 20 Selh qui per nos fon *liuratx a turmens*,
 E clavellatz ses tota defendensa,
 E receup mort a tan gran viltenensa,
 E fon batutz si que'l sanc cazec jos,
 24 E pe'l costat lo nafret us fellos.
- IV Sellas qui son el segle benvolens
 Podon saber res non es mas follors,
 No'l tenon pro vilas, ciutatz ni tors
 28 Que par un gaug n'an ben cent marrimens,
 E qui per pretz si treballa ni's tensa
 Ben deu souffrir pus aspra penedensa,
 Quan Dieus dira, jutjan, sus en la cros :
 32 « Ves mi tenetz, los dreyturiers e'ls bos ! »
- V Hugueta *er* regina veramens
 E la dona del Baus, a grans honors,
 E montaran ab los angels aussors
 36 E portaran coronas resplandens
 E chantaran un verset de plazensa :
 « Dieus e vers hom e ma ferma crezensa,
 En vos servir fuy yeu mot coratjos. »
 40 Adoncx fara parer los [*mals e'ls bos*].

4 Lacune non indiquée dans le ms. ; le sens de ce vers devait être : « et pourtant chacun néglige le service de Dieu ». — 5 ms. : segle entendut. — 7 Là commence la lacune causée par l'ablation de la vignette.

15-6 Le texte ainsi restitué n'est pas satisfaisant ; la restitution des deux derniers mots est sûre, la partie inférieure des lettres restant lisible.

20 f. pausatx en la cros (qui fausse la rime).

33 H. es — 39 suy ; mort est une fausse lecture de Mahn. Le masc. sing. coratjos est très surprenant, puisque ce sont deux femmes qui parlent ; mais ces deux vers, comme me le signale M. J. de Morawski, sont une traduction libre d'un passage de saint Paul : « Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo posita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex. » (*Ad Timoth.*, II, 1.)

II

Ms. : a, p. 417. — Rubr. : En Puïol (*Studj di fil. rom.*, VIII, 451).

- I Cel qui salvet Daniel dels leos
 E perdonet au lairo veramenz

- Si sal m'arma e mon cors gard e vos,
 4 E'm lais tornar e'l douz païs breumenz
 On vos estais, que ja bens no'm sofragna,
 Bona domna, car voletz zo q'ieu voil,
 Qe pos m'agron fag li vostre bel oill
 8 Un douz esgart, pro'm donetz de qe'm plagna.
- II Si tot no'us vei, bona dompna e pros,
 Mos leials cors es ab vos e mos senz,
 Et estai lai tot jorn de genoillos
 12 On s'acordet nostre bos pensamenz.
 Ai ! Qi fetz mar, qe no fes bella *plagna*,
 Qe'us anera vezzer, pos tant mi doill,
 Q'el no cases en mi, si tot no voill,
 16 Q'eu seria tres legas prop d'Albaigna.
- III Qui totz afans [*los*] pogues mettre en dos,
 Marinier an aqest[*z*] dos greus turmenz :
 Qe'l jorn temon lo vent contrarios,
 20 E'ls fai levar, la nueg, la plug' e'l venz,
 E per la nau han gran breg' et estragna,
 Ni han cel port.....
 Meillor estar fai entorn Rocafoill,
 24 Ab Borgognon, qe tot bon pretz gazagna.
- IV Qan mi regard e vei als dos timos
 Trencar la mar, *ec* vos una correns,
 Et a travers ven uns ventz enoios :
 28 S'eu anc fui gais, ar cambia mos talenz :
 Ja bagadels ni aurs vermels d'Espagna
 No'm faran mais enveja, si cum *soill*,
 Tant jaug vestitz e tant pauc *me* despoill,
 32 E vauc la noig de compagn nieir compagnia.
- V De totz anars es lo plus temeros
 Anar per mar et eu m'en sui guirens ;
 Mas alqes son alegre e joios
 36 Li marin[*i*]er, e ses totz marrimenz.
 Ben ha de dreg totz hom zo q'en gazagna
 Qar sovenz taing *qe col e cara's moill* ;
 Per q'ieu d'anar de sobre mar mi toil ;
 40 Mais am q'avens en terra mi sofragna.
- VI Se Na Maudom saupes ab cui'm despueill,
 No m'ama tan no'm fezes car'estragna.

- 3 *Le second e manque.* — 5 nol.
 11 jornz. — 12 am sac. — 13 nos f. b plaia.
 15 cases *est d'une lecture douteuse (Bertonî). Le sens paraît être : « alors la mer ne tomberait pas sur moi, malgré moi ».*
 18 matiniei ; *corr. de De Lollis.* — 21 escragna ; *corr. de D. L.* — 22 me cui di
 qes deisoil, *ce qui ne donne pas de sens ; corr. de cui di qe's destoill, « dont je dis qu'il s'éloigne [de nous] » (?)*.
 26 eu. — 30 sol. — 31 madespueill.
 34 men] *corr. be'n (?)*. — 38 qel col lecares mol ; *D. L. propose : qel col e car'esmol.*
 41 *Le nom de la destinataire paraît altéré.*

III

Ms. : C, fol. 394 r^o, col. 1 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n^o 191).

- I « Ad un nostre Genoes
 Mandet l'autr'ier que veugues
 Una dona, e'n prezes
 4 So que tostemps avia ques ;
 E quan l'ac en sa cambra mes
 Pencha la gensors qu'anc vis res,
 El demandet : « De tot quant es ? »
 8 Et anc vas la dompna no's fes :
 Poestat, jutjatz, qu'en fares ? »
- II « Pujol, yeu dic, si'l plagues,
 De la dona qu'autra ves
 12 Que re'l malastruc fezes,
 Que hom qu'ama [*ben*] manhtas ves
 Es per fin' amor sobrepres ;
 Si el s'esperdet, pogra bes
 16 Esser per que sobramor fes,
 Qu'ieu'm combatria enans ab tres
 Que res a ma dompna quezes. »

9 faretz. — 10 *corr. pogues (?)*. — 13 uetz. — 15 silh s.

PIÈCES D'AUTHENTICITÉ DOUTEUSE

IV

Ms. : C, fol. 394 r^o, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n^o 191).

Anc no'm moc de cor un dia
 Vostr'amor ni no'y poyria

- Intrar, ni non deziríey
 4 De vos amar, ni faríey,
 Ni nom podetz abellir,
 Per que'us dic, quar etz ses par,
 Qu'en vos no pot bes venir
 8 Ni mals no *s'en* pot ostar.

- Enans prec que Dieus m'azir
 Que m'avengu' a plaideyar
 Ab vos, quar no'm pot venir
 12 Volontatz de vos amar.

8 ses.

V

M. : C, fol. 394 rº, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, nº 566).

- I En aquelst sonet cortes
 Vuelh far saber cossi pres
 Ad un cavalier d'Ates
 4 Qu'a nom N'Elyas l'Entremes ;
 E'l reyna sap be quals es,
 Quar, auzen de trenta e tres,
 L[*z*] escapet la mala res.
 8 Atretal volgra [que] fos pres
 A tot hom[e] *qu'en* s'amor es.
- II Aitant auja de mon dreg :
 Que non s'agenolh ni's pleg,
 12 Ni non dompney ni corteg,
 Si non l'avia mielhs estrech,
 Son folh respossier mal adreg,
 Que respon per caut e per freg ;
 16 Don non cuget aver naleg
 Quan dis a la seror del reg
 Que : « d'escapat no fa hom dreg »
- III N'Elyas, lo dompneyar
 20 E'l [*bel*] rire e'l gent parlar
 E tot quan soliatz far
 Avetz perdut per trop singlar.
 D'un ponch vos degratz alargar
 24 Quan vos clinetz per saludar
 La dona cuy Dieus sal e guar,

E'l responsier degratz preguar
Calaquan n'auziratz parlar.

8 « Qu'il écoute cette consultation » (que je consens à lui donner). — 12 ni non c.

15 per caute per freg, « à tort et à travers » (?).

18 C'est sans doute un dicton signifiant qu'on ne tient pas compte, en justice, d'un propos inconsidéré.

Ces pages étaient déjà à l'impression quand j'ai eu connaissance d'un « Mélange » où M. G. Bertoni a publié, traduit et commenté la pièce III (*Archivum romanicum*, I, 1917, p. 519-21). Au v. 1 la correction de *nostre* en *vostre* me paraît inutile, le Génois en question pouvant être un ami des deux interlocuteurs et rien ne nous prouvant du reste que le podestat fût de Gênes. — M. B. propose de corriger, au v. 6, *pencha* « qui ne signifie rien », en *pensa* et voit dans les trois derniers mots *un vero scoglio*. Le vers me paraît très clair : *pencha* (*pincta*) est une simple épithète de remplissage (la locution *chambre peinte à fleurs* est courante); *la genser qu'anc vis res* = « la plus gracieuse que quiconque ait jamais vue ». — Je ne traduirais pas le v. 7 par : *gli domandò un' infinità di cose*, mais par : « Hé bien, qu'en est-il de tout cela, c'est-à-dire de toutes vos requêtes ? Quelle va en être la conclusion ? »

SUR
LES EFFETS DE L'HOMONYMIE
DANS LES
ANCIENNES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Dans ses études sur le vocabulaire gallo-roman, M. Gilliéron a montré que les homonymes sont évités toutes les fois qu'ils risquent de produire des confusions gênantes : c'est l'une des conditions qui contribuent à déterminer des changements de vocabulaire. Ce fait linguistique est de ceux qui ont un caractère universel, et, compte tenu des particularités de chaque type de langues, on doit le retrouver sur d'autres domaines.

La variété des formations et des flexions suffisait, en bien des cas, à éviter aux anciennes langues indo-européennes l'homonymie. Les collisions homonymiques ne semblent pas par suite y avoir exercé sur le vocabulaire une action aussi grande que celle qu'on observe dans les parlers gallo-romans. Toutefois les effets en sont sensibles dans bien des cas. Tantôt l'homonymie a entraîné l'élimination de certains mots ou de certaines racines, tantôt elle a déterminé des différences de formations.

A n'envisager que le thème, le nom indo-européen du « genou » : **genu-*, et celui de la « mâchoire inférieure » : **genu-*, sont homonymes. Mais le nom du « genou » est neutre ; il comporte des élargissements et, par suite, des variations étendues de l'élément présuffixal : skr. *jānu* (gén. duel *jānunoh*), zd *žnūm*, pers. *zānū*, gr. γόνυ, γόνυ(ς)ατος (avec élargissement *-n-* qui se retrouve en sanskrit, et, sans doute, aussi, en celtique et en albanais), arm. *cunr* (nominatif-accusatif) singulier, avec élargissement *r*, plur. *cungkh* (de **gōñwī*), lat. *genu*, got. *kniū* (dérivé thématique), etc. Au contraire le nom de la « mâchoire inférieure » est du féminin ; il ne comporte aucun élargissement, et, par suite, aucune alternance vocalique dans l'élément présuffixal : le vocalisme indo-européen *e* y est constant ; il n'en

faudrait pas plus pour distinguer presque partout ce mot du précédent. Néanmoins, là où des conflits risqueraient de se produire, il y a eu des différenciations.

En sanskrit, le nom de la mâchoire inférieure fait partie de ceux qui ont une gutturale sonore aspirée en regard d'une sonore simple des autres langues : skr. *hānuḥ*. A vrai dire, le cas semble unique en son genre, car, dans skr. *ahām* « moi » et *mah-* « grand », la gutturale est finale de racine, et le rapprochement de skr. *bāstaḥ* « main » avec gr. *ἄρστος* est peu vraisemblable et, en tout cas, mal établi. On peut donc se demander si le *h* du skr. *hānuḥ* ne tient pas à quelque influence particulière à ce mot ; quoi qu'il en soit, il n'y a aucun risque de confusion avec le type de *jānu*.

En iranien, où cette différence des initiales ne saurait se montrer, les deux mots se distinguent au moins par la quantité de la voyelle : pers. *zānū* « genou » ; mais *zanax* « menton », et de même dans les autres dialectes ; ainsi en sogdien (v. Gauthiot, *Grammaire sogdienne*, § 166, p. 160) ; le zd *zānu-* « menton », supposé par M. Bartholomae, sous *zānu-drājah-*, est donc peu vraisemblable.

En grec, le nom du « genou » a toujours le vocalisme radical *ε* dans le mot simple *γόνυ*, et le vocalisme zéro dans le dérivé *γυῖξ* ou dans le composé *γυῖ-πικτός*, cf. skr. *jñu-bādh-* ; dès lors *γένυς* en est bien distinct.

Il y a une autre forme, avec un élargissement *ā* /*ə* et un suffixe dans gr. *γνάθος*, *γνάθυμός* ; cette addition entraîne le vocalisme zéro ; l'élargissement *ā*, avec un groupe de suffixes, sans doute **-k-ti-*, se retrouve dans arm. *cnawt* (avec vocalisme radical *ě*) et dans lit. *žāndas* « mâchoire » (vocalisme radical *o* et **ə* de la seconde syllabe représenté par l'intonation rude) ; on opère donc avec i.-e. **genu-*, **genā-*, *gnādh-*, **gonādh-*.

L'arménien n'a, comme le grec, que le vocalisme *ō* dans le nom du « genou » : *cunr*, *cungkh*. Outre son vocalisme caractéristique, *e*, qui devient *i* puis zéro, le nom de la mâchoire inférieure est caractérisé par un suffixe : *cnawt* (thème en *-i-*) « mâchoire, joue », cf. gr. *γνάθος*, *γνάθυμός*, etc.

Le latin **genus*, qui se conserve dans le dérivé *genu-īnus* (*dens*), aurait risqué de se confondre aux cas obliques avec *genu* : il y a eu passage au type en *-ā-*, d'où *gena*, qu'on explique depuis longtemps par l'influence de *māla* ; on aperçoit maintenant la condition qui a déterminé le succès de cette innovation.

En celtique, où le nom du « genou » est de forme tout autre (irl. *glún*, etc., avec la même dissimilation qu'en albanais, v. Morris Jones, *A Welsh Grammar*, p. 160), le nom **genu-* de la « mâchoire inférieure » a subsisté tel quel : irl. *gin* (gén. *geno* ; masc.) « bouche », gall. *geneu* et bret. *genou*.

En germanique, la forme got. *kinnus* « menton », etc., s'est aussi bien conservée, parce que le « genou » est indiqué par un dérivé de tout autre forme, got. *knīu* ; le *-nn-* montre que les cas obliques étaient de la forme gén.-abl. i.-e. **genwes*, c'est-à-dire du type de véd. *krātuḥ*, *krátvah*, ce qui concorde en effet avec la flexion de gr. γένυς, γένυος ; les formes attestées de véd. *hānuḥ* n'enseignent rien à cet égard.

En indo-iranien, le correspondant de v. sl. *vě* « nous deux (nom.) » et celui de v. sl. *va* « vous deux (acc.) » se confondaient, par suite de la confusion de *ē* et de *ō*, en indo-iran. *vā*. Les deux *vā* existent encore dans les gāthās de l'Avesta (v. *M.S.L.*, XXI, 208 et suiv.), et le Rgveda a un exemple du nominatif *vām* « nous deux » (le seul pronom duel de 1^{re} personne qui figure dans tout le Rgveda) en face du génitif-accusatif-datif *vā* « vous deux ». Cette confusion explique la préfixation singulière de *ā-* dans véd. *āvām*, *āvām*, gāth. *āvā* (mal vocalisé *āāvā*). Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 384, attribue cette addition de *ā-* au besoin qui aurait été éprouvé de donner au pronom duel de 1^{re} personne un corps comparable à celui qu'avaient les autres formes du pluriel et du duel ; et cette condition a sans doute contribué à l'innovation. Mais le besoin d'éviter une confusion entre « nous » et « vous » est chose plus importante. Il est vrai que le nominatif *vā* « nous deux » était tonique, et le génitif-accusatif-datif *vā* atone ; et c'est ce qui a permis le maintien du nominatif *vā(m)* jusque dans la langue des gāthās et du Rgveda ; mais le ton était en indo-européen et, à plus forte raison, en indo-iranien, chose trop accessoire pour suffire d'une manière durable à marquer une opposition aussi importante que l'est celle entre « nous » et « vous ». L'addition de *ā-* au nominatif et à l'accusatif tonique levait toute confusion.

Si l'on compare des racines, les choses sont plus nettes encore.

Soit **men-* ; il y avait en indo-européen plusieurs racines de cette forme, et notamment deux, l'une signifiant « avoir une agitation

mentale, penser », par exemple dans skr. *mānyate* « il pense », l'autre signifiant « rester ». Le grec a conservé l'une et l'autre. Mais il n'en résulte nulle part une confusion. Car de **men-* « avoir une agitation mentale », les formes verbales sont, d'une part *μáινωμαι*, *ἐμάνην*, de l'autre, *μεινύσχωμαι*, *ἐμνησάμην*, *μείμνημαι*, qui constituent deux groupes différenciés par le sens comme par la forme et entièrement séparés l'un de l'autre au point de vue grec. De **men-* « rester », on a *μένω*, *μύνω*, *ἔμεινα*. Il n'y a entre ces formes aucun point de contact. — De même l'arménien distingue clairement, par le vocalisme radical, *mnam* (ancien **mēnā-* ou **mōnā-*) « je reste » de *i-ma-nam* « je comprends ».

Le parfait faisait difficulté ; car il ne comporte, en principe, qu'un type en indo-européen, à la différence du présent, qui en comporte toute une variété. Ce type s'est maintenu dans la racine signifiant « penser » : hom. *μέμνηναι*, *μέμνημεν*. Mais, dès lors, *men-* « rester » n'avait pas de parfait. Or, de par son sens, cette racine se prêtait à recevoir l'élément suffixal **-ē-* qui exprime la durée, et qui se trouve en effet dans lat. *manēre* : l'attique a en fait *μεμνήνηται*, seule forme qui en grec conserve le type en **-ē-* dans cette racine ; le vocalisme radical *-e-* devant le suffixe **-ē-* suffit à indiquer qu'il s'agit d'une forme secondaire et que l'*η* est emprunté à quelque thème non conservé ; si le vocalisme radical à degré zéro n'apparaît pas dans *μεμνήνηται*, ainsi qu'on l'attend, c'est sans doute qu'il entraînerait rapprochement avec *μáινωμαι*, *ἐμάνην*.

De même en latin, l'ancien parfait *memini* a été affecté à la racine signifiant « penser ». Pour donner un perfectum au verbe dont *maneo* est l'infinitif, il a fallu créer une forme en *-s-*, *mansi*, qui, par tout son aspect, se dénonce comme secondaire.

Enfin, ce n'est sans doute pas un hasard que **men-* « rester », dont les collisions avec **men-* « penser » ont exigé en grec, en latin et en arménien tant d'adaptations singulières, ait disparu de plusieurs langues comme le slave, le baltique, le germanique, où figure **men-* « penser ».

Le cas le plus frappant est celui de deux racines homonymes **genə-*, **gnē-* « naître » et **gend-*, **gnē-* « connaître ».

La multiplicité des formes des racines dissyllabiques a permis à plusieurs langues de différencier les deux racines originaires homonymes : l'indo-iranien, le grec, le latin ont affecté les formes

du type **genə-*, **gen-*, **gonə-*, **gon-* à « naître » et les formes du type **gnē-* et surtout **gnō-* à « connaître ». C'est ainsi que l'on a, d'une part, skr. *ājanata*, gr. ἐγένετο, lat. *genuī*; skr. *jānitā*, gr. γενέτωρ, lat. *genitor*; skr. *jānaḥ*, gr. γένος, lat. *genus*, mais skr. *ājñāsam*, gr. ἔγνω, lat. *(g)nōscō*; la langue a même distingué skr. *jātāḥ*, lat. *(g)nātus* de skr. *jñātāḥ*, gr. γνωτός, lat. *(g)nōtus*. Cette distinction est secondaire, comme on le voit par le germanique où se trouvent côte à côte got. *kunþs* « connu », v. isl. *kunnr*, v. h. a. *cund*, répondant à lit. *-žintas* « connu », et got. *-kunds* dans des mots comme *airþa-kunds* « d'origine terrestre », *gumakunds* « mâle », *himinakunds* « céleste », etc., cf. skr. *jātāḥ* « né », etc.; du reste *kunþs* et *-kunds* ne sont pas confondus par la forme, et *-kunds* ne figure pas dans des composés.

On s'explique la répartition : la racine **genə-*, **gnē-* « connaître » est de celles dont le thème verbal fourni par la racine sans suffixe a une valeur non durative et fournit un aoriste; or, ces aoristes sont normalement de la forme à seconde voyelle longue, soit ici **gnē-*, **gnō-*: gr. ἔγνω. Les présents, lat. *(g)nōscō*, gr. γνώσκω, γινώσκω, etc. ont des formes manifestement secondaires et, en notable partie, variables d'une langue à l'autre. La racine **genə-* « engendrer », sans avoir une valeur particulièrement durative, peut fournir un présent radical; ce présent, peut-être par opposition à **genə-* « connaître », a passé souvent au type thématique, d'où skr. *jānate* en face de l'aoriste grec ἐγένετο.

En arménien, les deux racines ont été distinguées aussi par le vocalisme, mais autrement qu'en indo-iranien, en grec et en latin : « naître » a le vocalisme *e* représenté par *i* dans *cin* « naissance », *cnay* (de **cinay*) « je suis né », etc.; « connaître » a le vocalisme zéro représenté par les formes : *caneay* « j'ai connu », *canawoth* « connu », *čanačem* « je connais ». A sa manière le vieil-irlandais distingue aussi le type *-gainedar* « il naît » du type *-gnin* « il connaît ».

Le type **genə-* de la racine signifiant « connaître » n'apparaît que là où **genə-* « naître » est éliminé : lit. *žėnklas* « signe », v. pruss. *eb-sentliuns* « désigné », alors que **genə-* « naître » n'est représenté en baltique d'aucune manière et que cette racine a été remplacée par **g^wem-* « venir » : lit. *gėmù*, *ginti*, v. pruss. *gemton*, etc.; toute ambiguïté était éliminée par là; l'étymologie a été indiquée par F. de Saussure, *M.S.L.*, VIII, 440 n.; il ne manquait que de savoir pourquoi **genə-* a disparu en baltique; on le voit maintenant.

Ce n'est sans doute pas un hasard que **genə-* « naître » ait aussi disparu du slave qui a recouru au verbe dérivé *roditi* « engendrer », *roditi se* « naître ».

De même encore le germanique, pour éliminer **genə-* « naître », qui ne subsiste que dans des noms isolés ne prêtant à aucune confusion, a recouru à une racine de sens général, la racine **bher-* « porter », de sorte que got. *bairan*, *gabairan* signifient « engendrer », et *gabaurans* « né » ; **genə-* « connaître » subsiste dans le type got. *kann* « je connais », etc.

Au parfait, les racines dissyllabiques avaient en indo-européen la forme à seconde voyelle longue ; de la racine signifiant « emplir », à savoir **pela-*, **plē-*, de même que l'aoriste est véd. *áprāt*, cf. hom. $\pi\lambda\eta\tau\epsilon$, le parfait est véd. *papraú*. Le parfait véd. *jajñāt*, gr. $\xi\gamma\nu\omega\alpha\alpha$, lat. (g) *nō-uī* représente donc le type ancien. Comme il n'y a en principe qu'un type de parfait pour chaque type de racines, le parfait de **genə-* « naître » devrait être de même forme. En fait, au moyen, véd. *jajñé*, dont la grande majorité des formes appartiennent à la racine signifiant « naître », sert aussi pour « connaître ». Et en vieil-irlandais, *gēnair* « il est né » ne se distingue que par la flexion déponente de *-gēuin* « il a connu ». Mais, à l'actif, on a trouvé moyen de distinguer les deux parfaits en constituant le parfait de « naître » sur le type des racines monosyllabiques : skr. *jajāna*, *jajñūh*, gr. $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\alpha$, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$. La forme $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$, qui n'a pas trace du dissyllabisme de la racine, se dénonce immédiatement comme secondaire ; mais le type *jajāna*, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\alpha$ n'est pas moins secondaire, quoique cela n'apparaisse pas aussi évidemment du premier coup d'œil, et quoiqu'on donne souvent — bien à tort — *jajāna*, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\alpha$ pour un exemple normal pareil à $\mu\acute{\epsilon}\mu\omicron\alpha$. Du reste, le parfait transitif *jajāna* ne concorde avec grec $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\alpha$ que pour la forme ; et, comme beaucoup de parfaits actifs de l'indo-iranien, il est sans doute secondaire. Le caractère secondaire des parfaits grecs transitifs avec valeur résultative a été bien montré par M. Wackernagel ; le développement indo-iranien est plus ancien, mais aussi secondaire. Le latin a simplement éliminé le parfait de la racine signifiant « naître » : la forme *genuī* repose sans doute sur un présent-aoriste athématique de caractère radical.

Le perse offre un fait curieux : dans la mesure où il a la consonne initiale devant voyelle, la racine signifiant « connaître » a la forme phonétique attendue à *d-* initial, soit v. p. *adānā* « il a connu », persan *dānad* (à côté de la forme inchoative, v. p. *xšnāsātiy*, persan

sināsad); au contraire la racine signifiant « engendrer » a l'initiale *z-* empruntée à des parlers non perses, ainsi perse *zāyad* « il naît » et déjà en vieux perse *paru-zana*, etc. (v. A. Meillet, *Grammaire du vieux perse*, p. 5).

M. Vendryes, qui a bien voulu lire le présent article, se demande si le principe invoqué ici ne fournirait pas l'explication d'une forme irlandaise énigmatique, le pluriel *rogénartar* « sont nés » Wb, 4, c, 12. Au pluriel, le prétérit a la flexion déponente; la distinction de *-gēuin* et de *gēnair* n'y existait donc pas. En faisant le pluriel sur le singulier, au lieu de la forme normale *-gēnatar*, qui servait pour « ils ont connu », ainsi *adgenammar* « nous avons connu » Wb, 14, d, 28, on distinguait les deux séries de formes.

En somme qu'il s'agisse de la disparition des formes verbales en slave, en balte, en germanique ou des types souvent inattendus qu'elle offre en indo-iranien, en grec, en latin, en celtique, l'histoire de la racine **genə-*, **gnē-* « naître » s'explique par la nécessité où s'est trouvée la langue d'éviter la confusion avec **genə-*, **gnē-* « connaître ». Celle des deux racines qui s'est le plus universellement conservée, et qui, en cas de maintien des deux, a le mieux gardé les formes archaïques du type dissyllabique est celle signifiant « connaître ».

La racine **terə-*, **trē-* « user » (dans gr. *τέρω* *térew*, *τρήμα*, *τρώσω*, etc.) ne se distinguait de **terə-* « passer, traverser » que dans les cas où la voyelle longue finale était au degré plein; car alors on a *-rā-*: lat. *in-trāre*, *ex-trāre*, *trans*. Aussi l'indo-iranien n'a-t-il gardé de formes verbales que de **terə-* « traverser », et les autres langues que de **terə-* « user », à ceci près que le latin a gardé *-trāre*, qui n'occasionne aucune confusion avec *tero*, *tritus*, etc.

Tous les cas ne sont pas aussi clairs que l'est celui de ces trois racines. Mais on en trouve ailleurs de curieux.

Ainsi l'iranien a conservé des formes de la racine signifiant « vivre », qui répondent au type gr. *ζή-*, *βιω-*, à savoir zd *jyātu-*, *-jyāti-* « vie ». Le sanskrit n'a rien de pareil: *jīvātuh* y a été substitué à **jyātuh*. C'est sans doute parce qu'une racine originellement distincte de celle-là, celle signifiant « enlever par la violence, vaincre », et dont le présent est *jināti* (cf. zd *zināti*, v. p. *adinā*), a des formes en *jyā-*, parf.

jijyau, fut. *jyāsyati*, desid. *jijyāsati*, etc. La confusion de skr. *j* = iran. *j* et de skr. *j* = zd. *z*, v. p. *d* est la condition qui a déterminé le remplacement de **jyātu-* par *jivātu-* en sanskrit.

La racine sanskrite *car-* « circuler, mouvoir » est distinguée de *kar-* « faire ». Le *c-* initial a été éliminé de *kar-* « faire » : là où les gāthās de l'Avesta ont *čōraṭ*, le védique a *ákar* « il a fait ». Au contraire, *k* a été éliminé de *car-* « circuler » : le parfait est *cacāra*, bien que l'alternance *c...* *k...* au parfait soit de règle et que, en regard de *cinóti*, on trouve seulement *cikāya*, en regard de *cétati*, *cikēta*, etc. Le causatif-itératif est *cārayati* ; l'intensif est *carcarīti*, *carcūryāte*, tandis que le désidératif est *cikīṣate* en face de *cinóti*.

Il y a en sanskrit deux autres racines de la forme *kar-* ; elles ont été aussi différenciées de *kar-* et de *car-* d'une manière nette. La racine qui signifie « rappeler » n'a de présent que sous la forme intensive : véd. *carkarmi*, *carkṛtāt*, *carkirāma*, gāth. *čarəkərəmahī*, et ce type est si caractéristique de la racine qu'on a fait des formes nominales véd. *carkṛtiḥ*, *carkṛtyaḥ* (*carkṛ(i)yaḥ*), dans les gāthās de l'Avesta *čarəkərəθrā* (pluriel).

La racine qui signifie « disperser » est le doublet d'une racine *skar-* (cf. arm. *čir* « dispersé » de **skēr-*), et le sanskrit a conservé *apa-skiramāṇaḥ*, *praticaskare* ; mais, même sans *s-*, il n'y a pas ambiguïté ; le présent *kirāti* « il disperse » n'a pas de parallèle dans les autres racines ; le passif correspondant est *kīryate*, tandis que de *kar-* « faire » on a *kriyāte* ; au parfait, *cakāra* et au futur, *kariṣyati*, dans le sens de « disperser », n'apparaissent qu'à l'époque classique. L'ambiguïté de *kārayeiti* de l'Avesta n'a pas d'équivalent en sanskrit.

Si, de même, on a le parfait skr. *cacarta*, en regard de *cytati* « il attache », c'est évidemment parce que *cakarta* est le parfait correspondant à *kṛntāti* « il coupe », cf. zd. *kərəntaiti*. Du reste, le présent *cytati* est inexplicable si on le considère en lui-même. Il ne se comprend que si l'on y voit une forme secondaire, remplaçant un présent radical athématique : une 3^e pers. pluriel *cytānti*, attestée dans le Rgveda, s'explique seulement par un sg. **car(i)ti*, qu'il faut supposer ; on a, d'ailleurs, la forme athématique à nasale *kṛṇānti* « il tourne, il file » ; mais comme le type *kart-*, *kṛt-* est réservé à *kart-* « couper », ce présent est à peu près isolé ; et *c-* a été généralisé dans *cytāti*, *cyttāḥ*, etc., en dépit de *ṛ* qui suit.

Le sanskrit a trois racines de la forme *gar-*, une monosyllabique, *gar-* « éveiller », et deux dissyllabiques, **gari-* « célébrer » et « avaler ».

Les trois sont très anciennes. Elles sont bien différenciées par la forme. De *gar-* « éveiller », il n'existe en sanskrit que des formes à redoublement, prés, *jāgarti*, *jāgrati*, aor. *ājigar* ; l'Avesta a des formes plus variées, et notamment un présent *-γṛisaite*. De *gari-* « avaler », le seul présent courant est *girāti*, cf. v. sl. *žīro* ; le présent à nasale *grṇāti* est exceptionnel. Au contraire, de *gari-* « célébrer », le présent normal est *grṇāti*, *grṇté*, qui est indo-iranien (cf. zd *garante*) ; et l'on a aussi *járate*. Le parfait *jagāra*, qui n'est du reste pas de type ancien (cf. gr. βέβρωα, βέβρωα qui ont le vocalisme indo-européen normal dans le parfait des racines dissyllabiques), n'existe guère que pour *gari-* « avaler ».

Là où les anciennes sonores et sonores aspirées se sont confondues, des racines autrefois distinctes sont devenues homonymes. Il a été paré au mal par des distinctions de forme. Ainsi, en slave, l'ancienne racine **g^wher-* « chauffer » risquait de se confondre avec **g^werə-* « avaler ». Mais les thèmes verbaux au moins ont été empruntés à des formes très différentes de la racine, et l'on a eu, d'une part, *goro* (puis *gorjo*), *gorēti* « chauffer » et, de l'autre, *žīro*, **žerti* (v. sl. *žrēti*, *žrūti*) « avaler ». Des mots comme le nom du « gosier », v. sl. *grūlo*, ou le nom de l'« incendie », v. sl. *po-žarū*, sont isolés des racines anciennes signifiant « avaler » ou « chauffer ».

Toute confusion possible tend ainsi à trouver son remède. Par exemple, la racine i.-e. **bhendh-* « lier », qui est représentée par got. *bindan* ou par skr. *badhnāti* par exemple, ne figure dans aucune forme verbale grecque ou latine. Cela tient sans doute en quelque mesure à ce que, faute d'ancien présent thématique, la formation du présent faisait des difficultés dont la création de skr. *badhnāti* donne une idée. Mais il est à noter qu'une racine πεινθ- « lier » (représentée par les formes nominales gr. πείσμαι et πεινθερός) trouvait dans πεινθ- « souffrir » (πάζχω, πείσμαι, πείνοθα) une concurrence. En latin, l'ancien présent athématique correspondant à skr. *bhānti* « il frappe » a été remplacé par une des formes à élargissement *-de/o-* dont l'usage a été grand, et ainsi a été créé *-fendō* (*offendō*, *dē-fendō*) ; la vieille racine **bhendh-* « lier » trouvait là une concurrence pareille à celle qui a été signalée en grec. La racine n'a pas conservé de formes verbales en lituanien et n'y est représentée que par le substantif *beñdras* « associé », bien que le lituanien n'offre pas d'autre racine *bend-* ; on notera seulement l'existence de lit. *bandaũ* « j'essaie », v. pruss. *per-bānda* « il essaie ».

L'η de grec γῆρας est énigmatique ; il ne concorde pas avec l'ε, sûrement ancien, du type κρε(ε)ας. L'hypothèse d'Osthoff qu'il serait dû au mot, de sens directement opposé, mais de forme tout autre, γῆρα (ion.-att. γῆρη) n'est pas vraisemblable. De quelque manière que s'explique l'η, il faut du moins retenir que cette longue sert à distinguer γῆρας de γέρας.

Le vocalisme *e* de gr. κελεύω (cf. κελουμι, etc.) est surprenant en regard du type ἐρωώ, κολούω dont le vocalisme *o* est manifestement ancien (v. *Mém. Soc. ling.*, XVI, p. 244 et suiv.); mais le vocalisme *o* aurait provoqué une confusion avec κολούω.

Tous les faits cités ne sont pas également probants ; mais à ceux qui ont été produits il serait facile d'ajouter beaucoup d'autres analogues. Il est curieux, par exemple, que le latin ait toujours *faciō*, *feci* et jamais *fē-* seul, pour « faire », en face de la racine *fē-* « allaiter, nourrir » et *fēmīna*, etc. On peut donc poser que, là où elle risque d'entraîner une ambiguïté dans le discours, l'homonymie a été évitée par les anciennes langues indo-européennes ; les procédés par lesquels elle est éliminée diffèrent d'un cas à l'autre, d'une langue à l'autre.

Là même où les racines ont l'air homonymes, elles ne le sont pas ou ne le restent pas.

Par exemple, il y a deux racines *drā-*, toutes deux élargissements d'un élément *dr-* qui se retrouve dans d'autres « racines » : **drā-* « courir » et **drā-* « dormir ».

L'une fournit des formes de présent : *drāti* « il dort », etc. ; elle ne se retrouve pas hors du sanskrit et, en sanskrit même, elle ne fournit guère que ce présent ; le parfait ne se lit qu'en sanskrit classique ; or, une forme de parfait en sanskrit ne prouve jamais que ce parfait soit ancien. Le grec en a un aoriste, avec un autre élargissement, ἔδραθον, ἔδραθον ; sur cet aoriste a été fait un présent secondaire en -άνω, δαράνω. Le latin *dormiō* et le v. sl. *drěmljō* offrent un autre élargissement.

L'autre racine, **drā-* « courir », ne fournissait qu'un aoriste : gr. ἔδρα (sur quoi a été fait secondairement διδράσκω), véd. *drāhi*, *drātu* (impératif). Pour avoir un présent, le sanskrit recourt à l'intensif *daridrāti* ; toute confusion avec **drā-* « dormir » est exclue par là. Le présent ordinaire du sanskrit, *drāvati*, est obtenu au moyen d'un

autre élargissement. Enfin l'élargissement en *-m-* qui fournit au grec un aoriste et un parfait, ἔδραμον, ἐέδραμα, n'est positivement attesté en sanskrit que dans l'itératif *dandramyate* : ni le grec ni le sanskrit n'ont de formes en *-m-* correspondant à lat. *dormiō*, v. sl. *drěmljo*.

A lire une liste de racines sanskrites, on a l'impression que le sanskrit avait deux racines *naç-*, l'une signifiant « périr », l'autre signifiant « atteindre » ; l'Avesta a de même deux racines *nas-*. Mais il n'y a guère de cas où puisse se produire une confusion.

Dans la racine signifiant « périr », le présent est skr. *nāçyati*, zd *nasyeiti*. Quant à un présent *nāçati*, en ce sens, l'existence en est douteuse ; les trois exemples du Rgveda qu'on en cite sont obscurs et contestés ; on ne sait dans quelle mesure ils sont des subjonctifs, dans quelle mesure ils appartiennent à la racine signifiant « atteindre » ; le commentaire d'Oldenberg aux passages VI, 28, 3 et IX, 79, 1 (avec le renvoi à la discussion de Bergaigne) montre les difficultés. — Il y a aussi un parfait skr. *nanāça*, gāth. *nənāsā*, et un causatif skr. *nāçāyati*. L'adjectif en *-ta-* est skr. *naštāh*, zd *naštō* (cf. lat. *ē-nec-tus*). Hors de l'indo-iranien, la racine ne fournit d'autres formes verbales qu'un correspondant approximatif de skr. *nāçāyati*, à savoir lat. *noceō*, alors que l'autre racine **nek-* est largement représentée dans plusieurs langues. — Il y a deux formes nominales caractéristiques, l'une à suffixe zéro, lat. *nex* (d'où le dénominatif *necāre*), gr. νῆξες νερῶι Hes. (et sans doute νῆξ-ταρ et le dérivé νῶξ-αρ. Cf. ἄλκ-αρ, à côté du datif ἄλκ-ι), gāth. *nāšū* (locatif pluriel, ἄπαξ obscur), skr. *-naç-*, comme second terme de composé, — l'autre à suffixe *-u-* : gr. νῆυς (à côté de νερῶς), zd *nasuš*, lat. *nequalia* et, avec un autre vocalisme, issu sans doute d'un dérivé que m. gall. *angheu*, corn. *ancow*, bret. *ankou* « mort » laissent entrevoir ; cf. irl. *ēc* « mort », gén. *ēca*, v. Thurneysen, *Hdb. d. Altirischen*, § 207, p. 124, et H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 46.

La racine **nek-* « atteindre » a des formes différentes : il y a un présent thématique skr. *nāçati* (avec quelques traces d'une forme pareille dans l'Avesta) ; ce présent a ses correspondants exacts dans v. sl. *nesō*, lit. *neszū* « je porte » ; et il y a un aoriste athématique véd. *prá-nak*, *abhí-naç*, *ānaç*, au moyen *āšta*, à l'optatif *açyām*, *açīya*, *açīmāhi*, etc. A première vue, le prétérito-présent germanique représenté notamment par got. *bi-nah* « ἔξιστι » (cf. *bi-nauht*), ga-nah « ἄρχεῖ, ἱκνέει », fait l'effet d'un ancien parfait ; mais en considération

de l'aoriste athématique du védique, on peut se demander si ce n'est pas un ancien aoriste radical, à vocalisme *o*, passé au type de prétérito-présent, tout comme *kann* est un ancien imparfait. L'aoriste arménien *hasi* « je suis arrivé » sur lequel repose le présent secondairement fait *hasanem* « j'arrive » repose sans doute sur **h_k*- et répondrait par suite à skr. *aç-*. C'est aussi à cet aoriste que remonte le *eñk-*, *enc-* « prendre » du koutchéen (*MSL.*, XVIII, 12, etc.). La forme indo-européenne du parfait de cette racine résulte de la comparaison de véd. *ānāṇça*, *ānaçāḥ*, moy. *ānaçē* (l'actif *ānāça* est fait, secondairement, sur *ānaçāḥ*, *ānaçē*), gr. ἐνήνοχα (κατ-ήνοχα Hesych., cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, § 379, 2, p. 461), ἐνήνεγμαι, v. irl. *rānac*, *tānac*. L'aoriste attique ἐνήνοχα, qui est loin d'être général en grec, puisque chez Homère, en ionien, en éolien, etc., on trouve ἤνευχα, d'une tout autre racine, a peut-être été fait d'après ἐνήνεγμαι; toutefois le védique a une fois *nāṇçi*. Le présent skr. *açnóti*, zd *ašnaoiti* est propre à l'indo-iranien. Quant au latin, tandis que *nactus* répond à got. *-nauhts*, le présent *nanciscor* résulte évidemment de combinaisons proprement latines, dont il serait malaisé de retrouver l'histoire par simple hypothèse.

Ainsi même dans les cas où les racines semblent pareilles, l'homonymie des mots — qui sont la seule réalité — ne se produit généralement pas. Ceci montre, une fois de plus, combien en matière d'étymologie indo-européenne, il convient de s'attacher à déterminer des mots, non des « racines ».

A. MEILLET.

LES DIASKEUASTES

DE

FR. AUG. WOLF

De toutes les imaginations de Fr. Aug. Wolf, qui, aujourd'hui encore, pèsent sur les études homériques, il n'en est pas de plus fâcheuse, peut-être, que son invention des *diaskeuastes*. C'est au chapitre XXIV des *Prolégomènes* qu'apparurent pour la première fois ces « arrangeurs » qui, durant un siècle et quart (1795-1920), allaient jouer un si grand rôle dans la création de l'épopée grecque. Wolf les avait découverts, — disait-il, — dans le *Venetus A*, dans les scholies de ce manuscrit fameux que venait de publier Villoison, dix années auparavant. Sans se donner la peine de lire et de comparer entre elles toutes les scholies qui parlaient de ces personnages, Wolf avait traduit le mot grec *διασκευασταί* par *exactores*, *politores*, et, dans ces « acheveurs et fourbisateurs », il avait découvert les collaborateurs ou les continuateurs de Pisistrate, les collectionneurs de vers ou de chants homériques qui, ramassant et soudant entre eux ces morceaux épars, puis en polissant les soudures, avaient fait l'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Dès 1807, Heinrich écrivait son opusculé *De Diaskeuastis homericis* pour combattre cette erreur de Wolf et démontrer que *διασκευή* et *διασκευαστής* n'ont jamais eu dans les scholies que le sens d'*interpolation* et d'*interpolateur*. Mais l'imagination de Wolf s'accrédita grâce à la fortune des *Prolégomènes*. Quand Dugas-Montbel, pour exposer l'évangile wolfien au public français, écrivit son *Histoire des Poésies homériques* (Paris, 1831), il ne manqua pas de préciser encore les idées du Maître : après les *aèdes* ou *chanteurs* qui avaient composé les chants séparés, après les *rhapsodes* ou *homérides*, qui les avaient répétés et « cousus », les *diaskeuastes* étaient venus pour les mettre en ordre et en composer nos poèmes actuels, dont les *diorthontes* s'étaient faits ensuite les correcteurs et les éditeurs et dont les *grammairiens*

d'Alexandrie et de Pergame avaient achevé la mise au net. Dugas-Montbel disait au début de cette *Histoire* (p. 6) :

Le fait important dans l'histoire qui nous occupe; celui qui domine toute la discussion, celui, cependant, sur lequel il ne s'élève aucun doute et sur lequel toute les voix de l'antiquité sont unanimes, c'est que ce fut du temps de Pisistrate, environ vers la cinquante-quatrième olympiade, quelques années après Solon, que les poésies d'Homère furent écrites pour la première fois et réunies en un corps d'ouvrage tel à peu près qu'il existe maintenant. Comme il est essentiel d'insister sur ce point fondamental, comme c'est le pivot autour duquel roule tout le système *historique*, je ne puis me dispenser de rapporter ici fort en détail les nombreuses autorités qui l'attestent. On conçoit bien qu'une fois ce fait invinciblement démontré, les conséquences sont faciles à déduire.

Dugas-Montbel continuait ainsi cette *Histoire* (pp. 61-63) :

On comprend bien que je n'ai pas la prétention d'expliquer précisément comment s'est opérée, au temps de Pisistrate, la réunion des diverses rhapsodies sous les noms génériques d'*Iliade* et d'*Odyssée*... Cependant cette circonstance est trop importante dans l'histoire de la poésie homérique pour que je n'essaie pas de donner quelque idée de ce travail...

Avant que nous fussions en possession de la précieuse découverte faite par Villoison du fameux manuscrit de Saint-Marc, le nom de *diaskévaste* était à peine connu ; il n'en était fait mention qu'une fois, par hasard, dans les petites scholies (λ, 583 ; la même phrase du scholiaste se retrouve à peu près textuellement dans Eustathe, 1701, 26). Pourtant cette dénomination mérite d'être remarquée, car il n'est pas douteux que les *diaskévastes* furent aux *homérides* ce que ceux-ci, longtemps avant, avaient été aux premiers *chanteurs*. Ce sont eux, vraisemblablement, qui choisirent dans le grand nombre les rhapsodies relatives au même événement pour les disposer de la manière la plus suivie et dans l'ordre le plus intéressant ; ou du moins, comme on peut supposer que les *homérides* avaient déjà réuni entre elles plusieurs *rhapsodies*, ce furent les *diaskévastes* qui revirent ce premier travail, qui le corrigèrent et se chargèrent, par des vers intermédiaires, d'adoucir les transitions qui leur paraissaient trop brusques.

Ce n'était point là le sens que l'on donnait autrefois au mot *diaskévastes* et Méric Casaubon, le premier et le seul qui, je crois, ait cherché à interpréter cette expression à l'occasion du passage cité plus haut, dit que, par là, on doit entendre le poète lui-même. Cette explication n'est plus admissible aujourd'hui ; dans une foule de passages des scholies de Venise, le *diaskévaste* est critiqué comme ayant interpolé des vers étrangers à la conception originale ; sans cesse, on y relève ces malheureux *arrangeurs* pour avoir gâté le poème primitif... En général le fond de ces observations est vrai, et les *diaskévastes*, en arrangeant les poésies primitives, ont souvent plus consulté les mœurs et les traditions de leur temps que celles des siècles qui suivirent le siège d'Ilion.

Dugas-Montbel parlait le langage wolfien et traduisait fidèlement

la pensée de l'école, comme on peut le voir dans les opuscules et ouvrages de ses coreligionnaires d'outre-Rhin. En tête de l'édition Tauchnitz de l'*Odysse* (1825), G. Hermann avait publié une *Praefatio* qui figure au tome III de ses *Opuscula*, p. 80-81. Il se réclamait hautement du chef et porte-drapeau, de l'homme de savoir et de génie qui avait nom F. A. Wolf, *in quo genere dux et signifer extitit F. A. Wolfius, vir ingenio doctrinaque eximius*. Il mettait en garde les lecteurs contre les difficultés des études homériques ; il leur recommandait surtout de bien distinguer les apports des poètes primitifs, ceux des diaskeuastes, enfin les interpolations à écarter, *denique, aliud non minus difficile negotium est quod in poetis eorumque carminibus, ex quibus Ilias et Odyssea compositae sunt, distinguendis, tum vero etiam in explicanda arte diasceustarum eruendisque interpolationibus versatur*.

L'épopée grecque, comme l'épopée indienne, comme l'épopée occidentale, a longtemps vécu chez le peuple et pour lui ; elle a été développée et transmise par des écoles de poètes connus sous les noms divers et peut-être successifs d'*aèdes*, d'*homérides* et de *rhapsodes*... Quel beau spectacle que cette école de poètes d'où sortent tant d'œuvres admirables ! quel spectacle que ce libre jeu de l'imagination, sous un ciel privilégié, à travers de glorieux événements, au milieu des émotions de la guerre, des premiers progrès d'une civilisation déjà puissante ! combien cette parole volante, *ἔπεα πτερόεντα*, a quelque chose de plus poétique dans les caprices de sa transmission populaire que dans nos livres où elle est venue, pour ainsi dire, s'éteindre ! Je ne comprends pas qu'un grand poète de nos jours ait pu préférer l'Homère de la tradition classique à l'Homère multiple et vivant de Wolf et de Vico. Quand nous ne chercherions que le beau et non le vrai, le nouvel Homère des critiques nous charmerait encore plus que celui d'Aristote¹.

Ainsi parlait, vers 1845-1846, l'un des hellénistes français qui pensaient avoir trouvé « le vrai » dans l'évangile de Wolf et dont « les savantes leçons » servent encore d'évangile aux critiques d'aujourd'hui quand ils n'ont ni le temps ni l'habitude de juger par eux-mêmes. C'est par Egger surtout qu'aujourd'hui encore, Fr. Aug. Wolf et la naissance miraculeuse des poèmes homériques, et leur transmission populaire, et l'œuvre de Pisistrate, et le rôle des *diaskeuastes* sont connus en France : nos journalistes l'ont toujours en vénération.

C'est donc en vain que K. Lehrs, en ses *De Aristarchi Studiis home-*

1. E. Egger, *Mém. de Litt. anc.*, p. 107-108 ; conclusion du cours professé en 1845-1846.

ricis (1833), avait repris cette « foule de passages des scholies de Venise », dont parlait Dugas-Montbel, et démontré plus explicitement qu'Heinrich, mais trop brièvement encore (p. 348-354), que les mots *diaskenê* et *diaskenaste* n'avaient dans tous ces passages qu'un sens : *interpolation* et *interpolateur*. Et c'est en vain que, trente-six ans plus tard, Pierron, dans son *Introduction à l'Iliade* (p. xvi), résuma (1869) pour les lecteurs français l'argumentation de Lehrs :

Wolf s'est tout à fait mépris sur ces διασκευασταί qu'on mentionne partout comme ayant travaillé avec fruit au perfectionnement de l'œuvre attribuée à Pisistrate. Sa définition *exactores seu politores* est une absolue contre-vérité. Le verbe διασκευάζω, dans la langue ordinaire, s'entend, selon les occurrences, tantôt en bonne et tantôt en mauvaise part : c'est comme notre verbe *arranger* ; l'ensemble de la phrase détermine seul soit l'acception favorable, soit l'acception défavorable. Mais ce verbe διασκευάζω, dans la langue d'Aristarque et dans celle de tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie, a toujours le sens de *désorganiser* ou d'*interpoler*. Il n'y a pas une exception. L'opinion vulgaire sur le rôle des *diascévastes* n'a d'autre autorité pour elle que la méprise de Wolf. Les *diascévastes* n'ont rien de commun ni avec Antimachus ni avec Aristote ni même avec ces honnêtes *diorthontes* des villes dont Aristarque estimait les travaux. Ce sont des présomptueux qui infligent à Homère ou des vers de leur propre fabrication ou des vers empruntés à d'autres poètes ou des vers en effet homériques, mais qu'Homère n'avait point mis là où ils se trouvent indûment répétés.

C'est encore en vain que le même A. Pierron revint à ce sujet (1875) dans son *Introduction à l'Odyssée* (p. ix) :

Le mot *diaskévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot et lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige ; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec διασκευαστης, dont *diaskévaste* est la traduction littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait *interpolateur*. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthontes*, c'est-à-dire correcteurs, et non *diascévastes*. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maladroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons... M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français ; or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot *diaskévaste* la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf... dont le système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses *diaskévastes* professionnels, perfectionnant l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins.

A. Pierron eut le tort de s'en tenir à ces critiques, sans mettre sous les yeux du lecteur cette « foule de passages des scholies », comme Lehrs avait eu le tort de les alléguer, sans en mettre tous les termes en lumière par une étude du texte et du contexte. Or la nécessité du *diaskévaste* était devenue plus impérieuse dans le camp des Wolfiens du jour où Bekker avait porté leur offensive principale contre l'*Odyssée* (1850), où Kirchhoff et H. Köchly (1859-62) avaient poussé cette offensive, où Wilamowitz-Moellendorf et Seeck en avaient, disait-on, assuré le succès (1884-1887), où les historiens de la littérature grecque, surtout Th. Bergk en Allemagne (1872) et M. Maurice Croiset en France (1887-1889), en avaient popularisé les résultats.

Jusqu'à Bekker, Köchly et Kirchhoff, en effet, l'effort des Wolfiens s'était tourné surtout contre l'*Iliade*. Le Maître avait dit et les premiers disciples répétaient que l'*Odyssée* contenait sans doute des interpolations, mais faciles à reconnaître, et des ruptures, mais faciles à réparer, et des contradictions, mais plus apparentes que réelles : l'unité de ce poème, malgré tout, était si évidente, avait dit le Maître, que la question homérique ne se serait jamais posée, si la seule *Odyssée* eût été en cause.

On parvenait sans peine à dépecer l'*Iliade* en chants séparés : dans la trame actuelle, ils étaient plutôt juxtaposés qu'unis ; la composition de l'*Iliade* apparaissait donc comme le travail d'un collectionneur, qui avait rassemblé et donné au public cette série de chants disparates ; la première antiquité les avait seulement classés tant bien que mal, enfilés plutôt, comme les perles d'un collier, sans penser à les tailler sur un modèle unique ni à les souder les uns aux autres ; il suffisait de couper le fil : toutes ces perles s'égrenaient.

Du jour où l'on s'attaquait à l'*Odyssée*, le problème changeait de face. Il était impossible de décomposer le poème actuel en chants séparés. On ne pouvait y reconnaître que des « groupes de chants » ou, pour dire vrai, des poèmes qui, formés chacun de plusieurs chants, avaient été retravaillés, découpés, rajustés et mis en ordre, disait-on, pour former, à leur tour, une composition unitaire. Il fallait donc de toute nécessité qu'un arrangeur, *Ordner* ou *Bearbeiter*, disent les philologues d'outre-Rhin, eût pris la peine de cette mise en ordre, de cette refonte. C'est cet *Ordner* allemand qui devint le *diaskévaste* français, le *διασκευαστής* grec. Ce n'est pas que Kirchhoff, Köchly, ni tous les autres Wolfiens d'outre-Rhin ou de France aient, — à ma connaissance du moins, — posé formellement la syno-

nymie des deux termes, comme jadis Wolf et Dugas-Montbell l'avaient fait. Mais, dans le langage courant de l'école, cette équivalence s'établit peu à peu, et ce nom grec devint comme un certificat de civisme hellénique pour cet « ordonnateur », qui n'avait reçu le jour que dans la seconde moitié du *xix^e* siècle, en terres germaniques. Rien ne servit autant cet usurpateur pour gagner la faveur du grand public que cet état civil indûment usurpé.

A ma connaissance, ce fut en 1872, à Berlin, dans la *Griechische Literaturgeschichte* de Th. Bergk que ce *diaskeuaste* fut enfin proclamé grand chancelier de l'empire homérique : derrière lui, ne figurait plus désormais que de nom un Homère souverain ; à lui seul, revenait tout le mérite d'avoir unifié l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il était le Bismarck qui, vingt-quatre siècles avant l'autre, avait fait pour l'unité de l'épopée troyenne ce que le chancelier de fer venait de faire pour l'unité de la terre allemande. Pareille méconnaissance ou falsification de la valeur des termes est de tous les temps et de tous les pays, quand les préjugés à la mode ou l'enthousiasme patriotique se mettent de la partie ; mais, depuis Herder et les gens du *Sturm und Drang*, ce fut l'un des propres de la manière germanique. C'est ainsi que Th. Bergk, — nous dit G. Finsler, *Homer*, p. 382, — atteignit des résultats tout nouveaux, surprenants :

Im umfassender Weise, behandelte die grunde Frage Theodor Bergk im ersten Bande seiner Griechischen Literatur in 1872...Lachmanns Liedertheorie weisst Bergk durchaus ab : die Ilias ist eine einheitliche Dichtung mit tragischer Grundidee : soweit stimmt er im ganzen mit Nitzsch überein. Er berührt sich aber mit G. Hermann wenn er nun die einheitliche Ilias in einer von kleinern Dichtung sucht, als die vorliegende ist. Das Resultat seiner Untersuchung ist überraschend : von unserer Ilias bleibt verhältnissmässig sehr wenig... Alles andere sind entweder Nachdichtungen oder, und das bildet die Hauptmasse unserer Ilias, wir finden die Thätigkeit eines nicht unbegabten Diaskeuasten, eines Bearbeiters dessen Bild Bergk mit erstaunlicher Lebenswahrheit zu zeichnen weiss. Dieser Bearbeiter ist geschickt, aber leichtfertig ; bald weiss er der hohen Ernst der alten Ilias wahrzunehmen, bald ist er frivol und verwegen...u. s. w.

Le contresens de Bergk passa rapidement dans la langue des dissertations. En 1891, K. Dyroff exposait le plan de son étude *Ueber einige Quellen der Iliasdiaskeuasten*, en tête de son Progr.-Würzburg :

Der Standpunkt, von welchem die folgenden Erörterungen über einige Partien der Ilias ausgehen, ist im allgemeinen derjenige, den einmal C. Rothe im XIII Jahrg. der *Jahr. Phil. Ver. zu Berlin* vertreten hat : dass die Ilias, wie wir sie jetzt

haben, zu irgend einer Zeit, ich denke um 700, von einem Dichter den wir im Folgenden öfters *Diaskeuasten* nennen, aus älteren Quellen zusammengeschweisst sei.

Nos Wolfiens de France suivirent avec leur docilité coutumière. A. Pierron était mort quand parut en 1885-6 la seconde édition de son *Odyssée* ; un *Bearbeiter* français, mais wolfien, fut chargé de la revoir ; il prit dans les notes le contrepied de son prédécesseur ; il eut donc grand soin de contredire (*Introd.*, IX, note 1) l'explication qu'avait donnée Pierron de διασκευαστής :

Cette interprétation du mot *diascévaste* semble un peu trop absolue. Les expressions διασκευάζειν, διασκευαστής, διασκευή, n'auraient pas eu, paraît-il, une signification ni aussi restreinte ni aussi exclusive que Pierron le laisse entendre ici. Voici l'explication qu'en donne K. Lehrs, à propos des interpolations attribuées à Pisisstrate ou à ses collaborateurs :

Quicumque hoc modo genuinam carminum homericorum formam corruperant, dicebant Alexandrini διασκευαστάς. Etenim quod nos solemus dicere *interpolare* vel quocumque modo genuinum textum scriptoris mutare, hoc a graecis grammaticis proprio vocabulo dicitur διασκευάζειν. Galenus, in Hippocratis *de Nat. Hom., praefat.*, p. 9 (Kuhn) : « Sunt, inquit, qui Hippocratis librum pro spurio habeant, ἀπατηθέντες ἐκ τῶν ἐν αὐτῷ διασκευασμένων καὶ παρεγγεγραμμένων. Idem loquitur de characteribus Hippocratis libris postea ascriptis, sive dolo malo, sive non malo consilio ; utitur voce εἰ χαρακτηριστῆρες διασκευάσθησαν... »

Lehrs cite ici les passages des *Scholies A* de Venise, où ces mots sont employés, et il tire de ces rapprochements la conclusion suivante :

Ergo διασκευάζειν dicitur

1^o de libro vel loco qui primam et genuinam formam vel additamentis vel quibusdam mutationibus factis amisit, διασκευάζεται ;

2^o locus ipse qui additus est dicitur διασκευασμένος i. q. ἐνδιασκευασμένος.

Ceterum haec διασκευή potest ab ipso scriptore fieri, ut saepe dramatici faciebant cum fabulae primum non placuissent, quod Athenaeus egregie illustrat, IX, p. 374, in vocabulo μετασκευάζειν utens : πικρὸς δ' ὢν τὸ ἥθος (Anaxandrides) τι τοιοῦτον περὶ τὰς κωμωδίας ὅτε γὰρ μὴ νικῆν, λαμβάνων ἔδωκεν εἰς τὸ λιθανωτὸν κατατεμεῖν καὶ οὐ μετεσκευάζειν, ὥσπερ οἱ πολλοί. Poterat διασκευάζειν, quod multo frequentius in hac re : e. g. *Schol. Nub.* 549, distinguuntur αἱ διδαχθεῖσαι et αἱ ὕστερον διασκευασθεῖσαι Νεφέλαι. V. Athen. VI, 247^c ; VIII, 358^d ; X, 429^e ; XI, 496^b ; XIV, 663^c. Non semper retractatae ut denuo in theatra redirent, sed ut emendatiores in manus legentium venirent... Non nunquam mutatae ab aliis sunt, ab ipsis etiam histrionibus... Sic, prouti res ceciderit, διασκευή et *correctio* esse potest et *corruptio*.

Un zèle trop wolfien semble avoir entraîné notre commentateur de Pierron à supprimer les passages où Lehrs démontrait que, dans les scholies homériques, διασκευή ne signifie jamais qu'*interpolation*.

Ce même zèle wolfien, continuant d'animer nos homérisants, a

fait passer jusque dans nos manuels scolaires le contresens sur *diascévaste*. Pour ne citer ici qu'un exemple typique, A. Bailly, dans son estimable *Dictionnaire grec-français* à l'usage des lycées et des collèges, dit aux jeunes générations : « διασκευαστής, arrangeur ou reviseur d'un ouvrage, en parlant des grammairiens qui, avant les Alexandrins, ont arrangé et remanié le texte d'Homère ». A. Bailly renvoie son lecteur à διασκευάζομαι, où, lui-même, il nous donne les deux exemples : διασκευασμένη ἐπιστολή, POL. (SUID.), lettre arrangée, c.-à.-d. mensongère ; δ. πρὸς τοὺς δικαστάς, XEN. Ath. 3,7, prendre ses dispositions auprès de ses juges, c.-à.-d. tâcher de les corrompre.

C'est tout pareillement qu'en son *Homers Odyssee* (1903), le vétéran des études odysséennes, Ch. Hennings, attribue la fin du chant α « dem Ordner oder Diaskeuasten » (p. 71).

C'est tout pareillement encore que J. van Leeuwen et M. Mendes da Costa ont popularisé cette erreur wolffienne dans leur pays et dans le reste du monde savant, par les notes dont ils commentaient l'*Odyssée* en 1890 :

α, 88 seqq. : ab antiquo carmine, quo *Ulixis Reditus* celebrabatur, aliena esse quae inde ab hoc versu usque ad ε 27 leguntur, luculenter demonstravit Kirchhoff ; a diasceuasta insertum est aliud epos, id quoque antiquum, in quo describebatur *Telemachi patrem quaerentis Iter* ; ipsi diasceustae, cui Cynaetho nomen fuisse Fickii est opinio, Kirchhoff tribuit versus α 88 sq. q. usque ad finem libri et δ 624-ε 27...

δ, 613 seqq. : quae inde ab hoc versu sequuntur usque ad ε 28 non debentur poetae qui *Telemachi Iter* cecinit, sed diasceustae qui illud carmen, in duas partes discissum, *Odysseae* inseruit. Versus 613-619 tamen, qui ex libro ο repetiti sunt, dubitari potest utrum ab ipso diasceusta hoc loco iterati sint an postea demum inculcati...

Cf. de même ε, 1-27, θ, 83-96 et 266, etc. Le *diaskeuasta* de ces éditeurs hollandais est donc bien l'*Ordner* de Bergk, de Fick et de Kirchhoff. Ils le distinguent soigneusement de l'*interpolator* qui, en γ 103-131, a introduit *les Jardins d'Alkinoos*, en τ 395-466 la *Chasse au Sanglier* ou, ailleurs, tel autre embellissement de date récente :

γ, 103-131 : postea insertos esse vidit Friedlaender ; assensi sunt Lehrs, Bergk, Kirchhoff, Hentze, Fick, Ludwig, alii. Ipse poeta tantum enarravit quae Ulixes, dum ad regiam accedit, contemplari potuit ; interpolator subjunxit familiae hortorumque descriptionem, quam et res et ipsae vocabulorum formae sero confictam esse evincunt... non tamen ab interpolatore excogitatam sed ex alio fonte desumptam esse jure statuerunt Bergk, Kirchhoff...

τ 395-466 : hos hinc alienos esse et postmodo igitur insertos quivis sentit ; diasceustae tribuit Kirchhoff ; nos vero libenter sequimur Thierschium, Nitzchium, Fickium, sero additos esse judicantes...

Il est vrai qu'en sa dernière édition de l'*Odyssée* (1917), J. van Leeuwen a fait disparaître ce *diasceusta*, aux services duquel il renonce désormais ; mais s'il le congédie, c'est en même temps que les théories de Kirchhoff ; car on sait comment, fougueux révolutionnaire en 1890, J. van Leeuwen est devenu en 1917 le plus respectueux et le plus sage des conservateurs. Il ne croit plus à la « mise en ordre » de trois poèmes qu'un arrangeur aurait fondus en notre *Odyssée* : il ne parle donc plus de *diaskeuaste* ni de *diaskeuê*. Je doute que cette conversion l'ait conduit à la vérité. Mais, que l'on admette ou que l'on repousse les idées de Kirchhoff, il faudrait qu'une bonne fois la synonymie erronée entre *Ordner* et *διασκευαστής* fût démontrée au grand public et disparût enfin de notre langue scolaire et de l'esprit de nos homérisants. Voici donc tous les textes des *Scholies* où figure ce *diaskévaste*.

*
* *

En B 807, les scholies (A) nous disent :

ἡγνοίησεν· ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ πλανῆσαν τὸν τὰ ἐπάνω διασχευάσαντα· οὐ καίτοι δὲ συνήθως ἡμῖν τὸ ἡγνοίησεν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὐκ ἀπίθησεν.

Il faut rétablir en tête de cette scholie : ἡγνοίησεν [ἡ διπλῇ] ὅτι... La diplè est indiquée par le *Venetus A* devant ce vers 807 :

ὥς ἔφαθ' · Ἐκτωρ δ' οὐ τι θεῶς ἔπος ἡγνοίησεν.

Il s'agit de la déesse Iris; envoyée par Zeus à l'assemblée des Troyens (v. 787-789), elle vient trouver Priam et Hector :

ἀγχοῦ δ' ἵσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις· 790
εἶσατο δὲ φθογγὴν ὑπὲρ Πριάμοιο Πολίτη,
ὃς Τρώων σκοπὸς ἔζε, ποδωκείησι πεποιθώς,
τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσούηται γέροντος,
δέγμενος ὅποτε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί·
τῷ μιν ἐπισταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις... 795.

Sur le *Venetus A*, les cinq vers 791-795 sont marqués de l'obel, et les scholies (A) nous disent : ἀπὸ τούτου [τοῦ στίχου = 791], ἔως τοῦ

τῷ μιν ἐεισαχμένῃ. . .

ἀθετοῦνται στίχοι πέντε. Elles donnent plusieurs raisons de cette athétèse, dont voici la meilleure : οἱ τε λόγοι οὐχ οὕτως εἰσὶν ἐσχηματισμένοι τοῦ Πολίτου ὥς πρὸς πατέρα, ἀλλ' εἰσὶν ἐπιτεταμένοι καὶ ἐπιπληκτικοί καὶ τὸ (802)

Ἐκτορ, σοὶ δὲ μάλιστα ἐπιτέλλομαι. . .

Πολίτῃ ἀνείκειον' μᾶλλον δὲ Ἴριδι ἀρμόζει ἐπιτάσσειν.

Eustathe, à son ordinaire, ne nous mentionne pas cette athétèse : on sait qu'il tient pour l'école des « Jeunes », pour ces Νεώτεροι, qui ne voulaient rien retrancher du texte sacrosaint et qui laissaient τοῖς Παλαιοῖς, aux « Vieux », ces impiétés. Mais, à son ordinaire aussi, Eustathe nous confirme, sans le vouloir, la présence de l'obel devant ces vers, où il veut reconnaître un chef-d'œuvre homérique, ὅρα δὲ καὶ ἐν τούτῳ τὴν ὁμηρικὴν δεξιότητα καὶ ποικιλίαν. Les « Jeunes », en effet, pour combattre les athétèses des « Vieux », recouraient le plus souvent à ces arguments esthétiques dont ils empruntaient les termes à la *Poétique* d'Aristote. Eustathe, d'ailleurs, combat dans les lignes suivantes les arguments des *Vieux*, mais sans nommer ceux-ci, ni formuler ceux-là : c'est encore l'une de ses habitudes à laquelle il faut se faire ; souvent, elle nous permet de compléter, comme ici, les arguments des scholiastes.

Eustathe nous dit donc : περίφρασις δὲ τοῦ ποδωκῆς τὸ ποδωκείησι πεποιθώς, ὡς καὶ τοῦ ἄλκιμος τὸ ἀλκί πεποιθώς. Voilà qui légitime le *hapax* ποδωκείησι, que blâmaient sans doute les *Vieux*. Eustathe nous explique en outre qu'il faut admettre l'existence d'un vieil Aisuiétés différent du héros, dont le fils Alkathoos, gendre de Priam, apparaît en N 427-428 : c'est que les *Vieux* avaient dû signaler cette étrange synonymie... Sans entrer plus avant dans la discussion, on peut noter que les vers 790-795 se présentent sous la forme de maintes interpolations, dont la double suture est faite du même vers répété, presque mot pour mot, en tête et en queue :

ΑΓΧΟΥΔΙΣΤ

αμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις.

ΤΩΜΙΝΕΕΙΣ

Dans la scholie du vers 807, τὸν τὰ ἐπάνω διασκευάσαντα, « le diaskeuaste ci-dessus », désigne, à n'en pas douter, l'*interpolateur* qui introduisit dans le texte les cinq vers athétisés ci-dessus. Ni les

scholies ni Eustathe ne nous expliquent au juste comment ce mot ἡγνοίησεν du vers 807 induisit en tentation, τοῦτό ἐστι τὸ πλυνῆσαν, cet interpolateur. Peut-être au vers 791, faut-il reprendre un argument des scholies : ἔθός τε ἐστι τοῖς μεταμορφουμένοις θεοῖς κατὰ τὴν ἄφοδον ἀπολιπεῖν τεκμήριον εἰς ἐπίγνωσιν. Iris, en s'en allant au vers 807, ne laisse aucun indice qui la fasse reconnaître ; Hector, seul, semble deviner que c'est bien la déesse qui vient de lui parler, à lui, et à Priam son père, devant l'assemblée des Troyens. Cette reconnaissance par le seul Hector a pu décider l'interpolateur à métamorphoser Iris en Politès... Néanmoins, est-ce bien au vers 807 et au mot ἡγνοίησεν que cette note se rapportait ? Quand on lit le vers 806,

τῶν δ' ἐξῆγεῖσθω κοσμησάμενος πολιήτας,

et le commentaire d'Eustathe, πολιήτας ἦτοι τοὺς ἑαυτοῦ πολίτας πλεονασμῷ τοῦ ἡ, on se demande si les *Vieux* ne faisaient pas naître de ces πολιήτας la tentation qui fit créer Πολίτης par l'interpolateur... De toutes façons, il ne semble pas que « le diaskeuaste du passage ci-dessus » puisse être un autre personnage que ce créateur de Politès, ce fabricant des cinq vers athétisés 791-795, lequel est d'une époque inconnue, mais n'a rien à voir avec Pisistrate l'Athénien ou ses gens.

*
* *

On lit dans les scholies (A) de Γ 395 : ὅτι οὐ δεῖ ἀκούειν ἐκ τοῦ θυμὸν ὄρινεν ἐθύμωπεν, ἀλλὰ τὸ πρῶρμησεν· δεξιόμενος δέ τις τὸ πρότερον τοὺς ἐξῆς ἐνδιασκευάζει· διὸ ἀτεθοῦνται ἀπὸ τοῦ (396).

καὶ ῥ' ὥς οὖν ἐνόησε.....

ἕως τοῦ (418)

ὥς ἔφατ'· ἔδδαισεν δ' Ἑλένη.....

στίχοι κγ'.

Dans le *Venetus A*, le vers 395 est marqué de la *diplè* et les 23 vers suivants, de l'obél. Il faut donc restituer dans cette scholie [ἡ διπλῇ] ὅτι δεῖ..., et τοὺς ἐξῆς κγ' διασκεύασε : on comprend à première vue comment dans notre texte d'aujourd'hui ΚΓ... est devenu ΕΝ... C'est fréquemment que l'on rencontre dans les *Scholies* de ces lettres-chiffres ainsi transcrites à faux et incorporées aux mots qui les suivent ou précèdent. Donc 23 vers sont ici athétisés comme l'œuvre d'un diaskeuaste.

La scholie (A) du vers 395 nous donne tout au long les raisons de cette athétèse : outre le contresens des mots θυμὸν ὄρινεν, pris ici pour ἐθύμωσεν, comment admettre qu'Hélène ait pu admirer (v. 396-397) le cou charmant, la poitrine délicate et les yeux resplendissants de la déesse qui, au vers 386, avait pris les traits d'une vieille du temps jadis ?

γρὴν δέ μιν εἰκυῖα παλαιγενεῖ προσέειπεν.

La scholie ajoute d'autres raisons et propose en conséquence la suppression des vers 396-418 « pour avoir un texte ainsi continu », αἰρομένων δὲ αὐτῶν καὶ τῆς συνεπειᾶς γινομένης οὕτως

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινε 395

βῆ δὲ κατασχομένη ἐανϞ' ἄργητι φαιινῶ 419

σιγῇ, πάσας δὲ Τρώας λάθην· ἤρχε δὲ δαίμων. 420

Les scholies (B) et (T) nous donnent la réponse des *Jeunes*, de Porphyre en particulier, à cette athétèse des *Vieux* :

Πορφυρίου. [Ἀπορίᾳ]· ἀδύνατόν φασιν εἰς γραῦν μεταβλεῖν τὴν ἰδέαν τὴν Ἀφροδίτην καὶ νοῆσαι τὴν Ἑλένην τὴν τῆς θεᾶς δειρὴν [περικαλλέα]. Λύσις· πολλαχρὸν ποιεῖται τοὺς ἡμιθέους τὰς τῶν θεῶν μορφάς... (397) οὐδὲν ἄτοπον γυμνὴν φαίνεσθαι τὴν θεόν· Ἑλένη γὰρ ἤθελε γνωρισθῆναι. κρύπτεται δὲ ταῖς Τρώασι.

Eustathe, à son ordinaire, passe l'athétèse sous silence.

Mais en ce second exemple, comme dans le premier, ni Pisistrate ni ses gens ne sont en cause : que l'on admette dans le texte ces 23 vers 396-418 ou qu'on les expulse, « celui qui les diaskeuasa » est évidemment l'interpolateur qui les introduisit en fraude, au jugement des *Vieux*.

La scholie Δ 208 confirme cette certitude : ἡ διπλῇ πρὸς τὸ ὄρινεν ἀντὶ τοῦ κατὰ ψυχὴν ἐκίνησεν· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ (ρ 150)

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινεν

ὅτι οὐκ ἔστιν ἐθύμωσεν, ὥς ὁ διασχευάσας ἐκλαβὼν ἔταξε τοὺς ἐξῆς εἰκοσι στίχους, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ ἐκίνησε καὶ παρώρμησε κατὰ τὸ ἐρωτικόν. Cette scholie en son état actuel est incompréhensible, grâce aux compressions et suppressions dont elle a été victime, comme tant d'autres, en passant d'abréviateurs en copistes. Dindorf dit en note : « εἰκοσι τρεῖς, Lehrsius, *Arist.*, p. 100, ex scholio ad Γ 395, ad quem locum scholion quod hic legitur, referendum. » Lehrs a raison de rapporter la fin de cette

scholie à Γ' 395. La diplê indique qu'il ne saurait être question d'athétèse pour Δ 208 : c'est une simple explication de la formule θυμὸν ὀρίνεν, employée dans son sens véritable ici, — de même qu'en ρ 150, — et non pas dans le sens inexact que lui a donné [en Γ' 395] l'interpolateur qui met à la suite les vingt[trois] vers de son cru, οὐκ ἔστιν ἐθύμωσεν ὡς [ἐν τῇ γ' τῆς Ἰλίου πύργου] ὁ διασκευάσας ἐκλαβὼν ἔταξε τοὺς ἐξῆς εἵκοσι [τρεῖς] στίχους.

*
**

En Ζ 431-439, Andromaque parle à Hector :

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέειρε καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ, 431
μὴ παῖδ' ὀρφνικὸν θήγης χήρην τε γυναῖκα·
λαὸν δὲ στήσον παρ' ἑρινεόν, ἐνθα μάλιστα
ἄμβωτός ἐστι πόλις καὶ ἐπιδόρομον ἔπλετο τεῖχος.
τρὶς γὰρ τῇ γ' ἐλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι 435
ἄμφ' Αἴαντε δῶμα καὶ ἀγακλυτὸν Ἰδομενεῖα
ἦδ' ἄμφ' Ἀτρεΐδης καὶ Τυδέος ἄλκιμον υἱόν·
ἦ πού τίς σφιν ἔνισπε θεοπροπίων ἔυ εἰδῶς,
ἦ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.

Les scholies (A) athétisent les sept vers 433-439 : ἀθετοῦνται στίχοι ἐπὶ τῷ 432

ἦ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς...

ὅτι ἀνοίκειοι οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ· ἀντιστρατηγεῖ γὰρ τῷ Ἑκτορι· καὶ ψεῦδος παρέχουσιν· οὐ γὰρ παρέδωκεν εὐεπιδόρομον τὸ τεῖχος κατὰ τοῦτο τὸ μέρος, οὐδ' οὕτως ἐστὶ πλησίον ἡ μάχη τοῦ τεύχους· καὶ ὁ Ἑκτωρ πρὸς τὰ πρότερα ἀπαντᾷ λέγων (441)

ἦ καὶ ἐμοὶ τάδε πάντα...

Sur le *Venetus A*, les sept vers 433-439 sont marqués de l'obel. A cette athétèse des *Vieux*, nous voyons par les scholies (B et T) les réponses que faisaient les *Jeunes* :

433 : οὐ πρόποντα μὲν τὰ τῆς ὑποθήκης γυναῖκα· ἀλλ' εἰ καὶ γυναῖκα μὴ πρόπει, ἀλλὰ γε τῇ Ἀνδρομάχῃ... κ.τ.λ.

434 : περιπλάσμα τι τοῦτό ἐστιν, ὅπως αὐτὸν ἀποστήσῃ τοῦ πεδίου· διὸ οὐδὲ ἀποκρίνεται περὶ τούτου [ὁ Ἑκτωρ].

436 : ἄμικ δὲ θέλει ὁ Ποιετῆς δηλώσαι τι τῶν μετὰ Γλαῦκον καὶ Διομή-

θὴν γεγονότων. — διὰ τί δὲ, φασίν, οὐ συνείδες ταῦτα ὁ Ἑκτωρ; — φαμὲν δὲ ὅτι συνείδεν

..... ἐμοὶ (γάρ φησι) τάδε πάντα μέλει, γύναι...

438 : ὑποβάλλει ταῦτα [ὁ Ποιητής] προοικονομῶν ὡς κατὰ τοῦτο τὸ μέρος εἴμαρτο ἁλῶναι τὴν Ἴλιον.

441 : τάδε πάντα· ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκόπησις.

Ce sont, comme on voit, les mêmes arguments esthétiques que l'on retrouve toujours en pareille matière : « le Poète a voulu produire ou préparer tel ou tel effet », θέλει ὁ Ποιητής δηλωῶσαι..., ὑποβάλλει ταῦτα προοικονομῶν. C'est par centaines que l'on pourrait tirer des scholies ou d'Eustathe ces formules des *Jeunes*, — négateurs d'athétèses, — où le seul Poète est toujours mis en cause; jamais on n'y voit paraître cet arrangeur, ce διασκευαστής, qui, pourtant, serait de grande utilité en ces discussions. Si jamais les *Jeunes* en avaient supposé l'existence, quelle belle réponse à faire aux *Vieux* : « Vous athétisez ces vers qui peut-être ne sont pas du Poète, mais que le *Diaskeuwaste* eut raison d'introduire ici pour relier tels épisodes ou mettre une continuité plus intime entre tels et tels vers ! »

Eustathe, à son ordinaire, ne dit rien, lui non plus, de l'athétèse de ces vers 433-439; mais il plaide, lui aussi, les beautés du passage, σχῆμα ἐστὶν ἐπαναφορᾶς καλλωπίζον τὸν λόγον..., ἐπεὶ οὐδὲ ἔδει τὴν Ἀνδρομάχην παθιαυμένην καλλωπίζειν ἐμφανῶς τὸν λόγον..., δαιδᾶλλει τὴν φράσιν Ὀμηρος.

Donc ni Eustathe ni les scholies (B et T), qui rejettent l'athétèse, ne parlent ici de διασκευή. Par contre, les scholies (A), qui admettent l'athétèse nous disent au vers 441 (c'est le début de la réponse d'Hector) : ὅτι πρὸς τὴν λέγουσαν

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε....

καὶ

μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θείης...

οἰκείως ἀπήντηκεν· ὁ δὲ διασκευαστής ἐπλανήθη, « la réponse d'Hector est la bonne réplique aux deux vers d'Andromaque (431-432); mais l'interpolateur (des vers 433-439) s'est fourvoyé ». Le même scholiaste nous disait déjà plus haut : « Quand, au vers 441, Hector répond à sa femme *A moi aussi, femme, tout cela m'est à cœur*, il entendait par *tout cela* les malheurs prévus par Andromaque aux vers 431-432, l'enfant orphelin, la femme veuve... Donc cette réponse

doit suivre immédiatement les vers 431-442 et c'est une interpolation maladroite que l'on a dans l'intervalle (433-439), ὁ διασκευαστῆς ἐπ' ἀνῆθη. » Et les *Jeunes* de répondre, comme nous l'avons vu plus haut : « *Tout cela* signifie non seulement l'enfant orphelin et la femme veuve, mais encore la surveillance des ennemis, ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκόπησις, — donc la réponse d'Hector s'applique aussi bien à 433-439 qu'à 431-432 ; [les sept vers intermédiaires 433-439 sont donc bien l'œuvre du Poète, qui les a écrits dans telles et telles intentions, et non pas du diaskeuaste, c'est-à-dire de l'interpolateur que les *Vieux* invoquent]. » Les scholies (A) nous indiquent peut-être au vers 437 la source première de tout ce débat entre *Jeunes* et *Vieux*, c'est Démétrios Ixion en son livre *Contre les Athétèses*, ὁ Ἰξίων ἐν τῷ ἱερὸς τοῦ Ἡθητημένους.

*
* *

En Θ 70-72, Zeus pèse dans sa balance les *deux* sorts des Troyens et des Achéens ; le jour fatal des Achéens l'emporte :

ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο 70

.....
..... ῥέπε δ' αἴσιμον ἤμαρ Ἀχαιῶν.

Les Anciens lisaient ensuite, dans leurs textes, comme nous dans les nôtres, les deux vers 73-74, qui sont parfaitement inutiles, pour ne pas dire emphatiquement puérils :

αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ἐξέσθην, Τρώων δὲ πρὸς οὐρανὸν εὐρὺν ἄεσθην.

Les *Vieux* athétisaient ces deux vers, disent les scholies (A), en donnant pour raison qu'il n'y avait pas dans la balance plusieurs sorts pour les Achéens et plusieurs pour les Troyens, αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες..., Τρώων δὲ..., mais deux seulement, un pour chaque armée, comme en X il y en a un pour chaque héros, quand Zeus pèse les sorts d'Hector et d'Achille : ἀθετοῦνται [οἱ δύο στίχοι] ὅτι ὑπὲρ ἐκάστου στρατεύματος [μίαν] κῆρα ζυγοστατεῖ ὁ Ζεὺς, οὐ πλείους, ὡς ἐπὶ Ἀχιλλέως καὶ Ἑκτορος. En ce début de la phrase, je rétablis οἱ δύο στίχοι, — puisque le *Venetus A* marque l'obel devant les deux vers 73 et 74, — et μίαν κῆρα, puisque la scholie précédente nous dit : ἐν δ' ἐτίθη δύο κῆρε· μίαν ὑπὲρ ἐκατέρου στρατεύματος. C'est toujours le même oubli des lettres-chiffres, l'un des manques les

plus ordinaires de nos manuscrits. La scholie (A) poursuit : ἐ δὲ διασκευαστῆς ἐξέλαβε πολλάς· εἰ δέ τις δύο ὑπὲρ ἑκατέρου [στρατεύματος] ἴστασθαι φήσῃ, ρυόμενος τὴν σύγχυσιν τοῦ θυικοῦ σχήματος, ἄλογον· πρὸς τί γὰρ δύο, ἀλλ' οὐ μία; Donc « le Poète n'avait parlé que d'un sort pour chaque armée ; c'est l'interpolateur des vers 73-74, le *diaskeuaste*, qui a tiré plusieurs sorts du texte authentique, — ἐξέβαλε ici, comme plus haut ἐβάλλον, — on dira peut-être qu'il y avait deux sorts pour chaque armée ; [mais deux et deux font quatre ;] que devient alors le duel de 70 et pourquoi deux sorts au lieu d'un pour chaque camp ? »

Les scholies (B et T), ici encore, combattent l'athétèse des *Vieux* et nous donnent longuement les raisons de Porphyre qui conclut : ὅπερ ἀγνοήσαντές τινες ἠθέτησαν τὰ ἔπη ἐν οἷς φησὶν [ἐ Ποιητῆς]

αἱ μὲν Ἀχαιῶν
ἐξέσθην, Τρώων δὲ

Ici encore, le diaskeuaste est passé sous silence par Porphyre puisque, à son avis, ces vers eux aussi, sont l'œuvre du Poète, et non d'un interpolateur.

Eustathe, à son tour, reprend ces arguments : il admet d'abord que le Poète a parlé de deux sorts, un pour chaque armée, ἐ Ποιητῆς πλάττει νῦν... μίαν ὑπὲρ ἑκατέρου στρατεύματος, mais il ajoute pour légitimer les deux vers 73-74 : « le Poète explique ensuite sa pensée », εἴτα ἐρμηνεύων ἐπάγει : il faut donc, ici comme ailleurs, admirer l'habileté d'Homère lui-même, πάνυ δὲ δεξιῶς... Ὅμηρος ἐνταῦθα τὴν φράσιν διεχειρίσατο [et non pas alléguer les fantaisies et maladresses d'un interpolateur].

*
* *

En Λ 10-14,

ἐνθα στᾶσ' ἤυσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε 10
ἔρθῃ, Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἐκάστῳ
καρδίῃ, ἄλληληκτον πολεμίζειν ἥδὲ μάχεσθαι
τοῖσι δ' ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ' ἥ ἐ νέεσθαι
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι φίλην ἐς πατρίδα γαίαν,

les vers 13 et 14 sont notés par le *Venetus A* de l'obel astérisqué, parcequ'ils sont indûment répétés ici de B 453-454 : en ce dernier passage, où ils sont à leur place, ils sont notés de l'astérisque seule-

ment. Les scholies (A) nous disent au sujet de notre vers 13 : οὗτος καὶ ὁ ἐξῆς ἀθετοῦνται· παρακεῖνται δὲ [τῷ ἐδελῶ] ἀσπερίσκοι ὅτι κατὰ τὴν β' ῥαψωδίαν [τῆς 'Ιλιάδος] ἑρθῶς κεῖνται. Nous avons donc ici l'une de ces répétitions indues, que nous connaissions déjà par nos manuscrits homériques, mais que les *papyri* nous ont rendues plus familières.

C'était l'une des ruses des copistes et libraires antiques : pour attirer l'acheteur, ils lui offraient des Homère « plus complets », en insérant dans chaque rhapsodie le plus grand nombre possible de vers, tous authentiquement homériques ; car, le nombre de vers étant soigneusement indiqué à la fin de chaque rhapsodie, ces éditions « revues et augmentées » ne pouvaient manquer d'allécher le client (je reviendrai quelque jour à ces « insertions » et à ces éditeurs πολύστιχοι). Les *papyri* nous donnent nombre de vers ainsi insérés qui, parfois, ne figurent dans aucun de nos manuscrits ou, parfois, ne figurent que dans un très petit nombre.

Aristophane de Byzance et Aristarque marquaient de l'obel astérisqué, « athétisaient » ces vers superflus, en surnombre, περιττοί, mais ils les conservaient dans leur texte et en expliquaient à l'occasion les difficultés dans leurs *Commentaires*. Zénodote, plus énergique, les expulsait de son texte et n'en tenait pas compte. Pour nos vers 13-14, les scholies (A) ajoutent : καὶ παρὰ 'Αριστοφάνει δὲ ἡθετοῦντο, παρὰ Ζηνοδότῳ δὲ οὐδὲ ἦσαν. Ces mêmes scholies nous disent au sujet des vers 11-12 : [ἡ διπλῇ] ὅτι διὰ τὸ ἡλαττωθῆαι κατὰ τὴν Κέλον Μάχην νῦν μέγα σθένος ἐκάστω ἐντίθησι πρὸς τὸ πολεμεῖν οὐχ ἵνα μὴ εἰς οἶχον ἀνακομισθῶσιν, ὥς ὁ διασκευάσας τοὺς ἐξῆς [β']. Ceux donc qui athétisaient les [deux] vers 13 et 14, disaient que l'interpolateur, le diaskeuaste de ces deux vers avait mal compris les deux vers 11 et 12.

Les scholies (B et T), qui ne parlent pas du diaskeuaste, se taisent pareillement sur l'athétèse d'Aristarque, mais résument au vers 13 les arguments que l'on alléguait contre elle : les scholies (T) ajoutent néanmoins Ζηνοδότος οὐκ οἶδε [τοὺς β' στίχους]· 'Αριστοφάνης [δὲ] ἀθετεῖ. Eustathe, ici encore, légitime les vers athétisés en invoquant les intentions esthétiques du Poète.

*
* *

En M 350 et 363, le même vers

καὶ οἱ Τεῦχος ἄρ' ἐσπέσθω τόξων εὐειδῶς

est répété après un même vers qui le précède en 349 comme en 362.

ἀλλά περ οἷός ἐστι Τελχιδώνιος ἄλκιμος Αἴας.

Le *Venetus A* note ces deux vers 350 et 363 de l'obel; les scholies (A) nous disent pour 350 : ἀθετεῖται· οὐ γὰρ πιθανὸν ὥσπερ ἐξ ἐπιτάγματος παρῆναι τὸν Τεῦκρον· διὰ παντὸς γὰρ ὑπασπιστῆς Αἴαντος φαίνεται· καὶ Ἀριστοφάνης ἠθέτει, et elles nous disent pour 363 : ἀθετεῖται ὁ στίχος καὶ ὑπὸ τοῦ κήρυκος λεγόμενος διὰ τὰ αὐτά. En 350, le vers est dans la bouche de Ménestheus parlant à son héraut; en 363, le vers est répété par le héraut lui-même. Aristophane ou Aristarque l'athétisaient dans le second cas, pour les mêmes raisons que dans le premier. Les scholies (B) ne disent rien de cette double athétèse. Les scholies (T) ne la signalent en 350 que pour donner une raison de la rejeter : ἀθετεῖται· εἶπετο γὰρ πάντως διὰ τὴν σκέπην Αἴαντος, εἰ μὴ χώρις ὧν οὐκ ἤκουσε τῶν λεγομένων ὁ Τεῦκρος. Eustathe ne dit rien non plus de cette double athétèse. Conséquence ordinaire : ni les scholies (B et T) ni Eustathe ne parlent non plus au vers 371 d'une *diaskenue* que nous signalent en trois mots les scholies (A) : εἴρηται ὅτι διεσκεύασται.

Cette scholie (A) est une note complémentaire, qui fut rajoutée après coup dans la marge, entre le texte homérique et les grandes scholies : Dindorf la marque donc d'une astérisque. Comme toutes les notes de ce genre, cette « petite scholie » est à l'état de triple et quintuple compression : elle semble à première lecture incompréhensible. A quel vers se rapporte-t-elle vraiment ? Les grandes scholies nous disent qu'Aristarque athétisait le vers 372 : est-ce une confirmation de cette athétèse et faut-il reporter notre note à ce vers 372 ? Friedländer proposait, au contraire, une belle et complète restitution, que Dindorf semble accepter : εἴρηται ὅτι [ἐκ τούτου τοῦ στίχου] διεσκεύασται [ὁ ἐπάνω δις κείμενος] : le double vers 350 et 363 aurait été fabriqué d'après ce vers 371. En faveur de cette hypothèse, on pourrait alléguer que 371 débute comme 350 et 363 et suit un vers qui se termine à peu près comme 349 et 362 :

ὧς ἄρα φωνήσας ἀπέβη Τελχιδώνιος Αἴας 370
καὶ οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἧς κασίγνητος καὶ ἑκπτερος.

Mais cette restitution de Friedländer est bien belle... Les scholies (T) nous disent au sujet de ce vers 371 : οὐ νόθος οὖν καθ' Ὀμηρον ὁ Τεῦκρος... ἀθετεῖται οὖν τὸ (Θ 284)

καὶ σε, νόθον περ ἐόντα...

Considérons ce vers Θ 284 que le *Venetus A* notait de l'obel. Les scholies (A) nous disent : *παρὰ Ζηνοδότῃ οὐδὲ ἦν· ἠθέτητο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει ὅτι ἄκαιρος ἡ γενεαλογίη καὶ οὐκ ἔχουσα προτροπὴν, ἀλλὰ τοῦναντίον ἐνειδισμὸν καὶ ἀποτροπὴν.* Les scholies (T), qui signalent cette athétèse de Θ 284, et les scholies (B), qui l'omettent, la combattent toutes deux : *οὐδὲ ἐνειδος ἦν ἡ νοθεία παρὰ τοῖς Παλαιοῖς...* κ. τ. λ. Eustathe répète les mêmes arguments. En ces conditions, je doute fort que l'hypothèse de Friedländer en M 371 soit la plus vraisemblable. Notre *εἴρηται* ὅτι *διασκεύασται* rajouté en marge des scholies (A), devait corriger l'omission que le scribe avait faite : le texte complet prévenait sans doute le lecteur que ce vers 371 était la preuve que Θ 284 était *interpolé, diaskeuasé*, comme on l'avait dit plus haut : *εἴρηται ὅτι διασκεύασται* [τὸ

καὶ σε, νόθον περ ἑόντα.....]

Devant le vers 371, le *Venetus A* porte l'obel, signe de l'athétèse, alors qu'il ne devrait avoir que la *diplê*, tandis que les scholies (T) font porter l'athétèse sur le vers 372, lequel n'est marqué d'aucun signe par le *Venetus A* : les scholies (A) sont muettes sur cette athétèse de 372 ; il est visible qu'une distraction du scribe lui avait fait négliger les vers intermédiaires de 368 à 374 ; je crois que notre note *εἴρηται...* ayant réparé l'un de ces oublis, l'obel mis à la hâte devant 371 devait réparer l'autre. Mais si la note est incompréhensible en sa teneur présente, l'obel n'est pas moins fautif devant le vers 371 ; c'est peut-être le mot *διασκεύασται* qui avait attiré un obel qui aurait dû figurer devant 372. De toutes façons, nous retrouvons ici comme ailleurs l'étroite union de l'*athétèse* et de la *diaskeuê*.

*
* *

En O 414,

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

on lit dans les scholies (A) : [ὁ ἀστερίσκος, cf. *Venetus A*] ὅτι ἐκ τούτου *διασκεύασται* ὁ τῆς *Τευχομαχίας* στίχος

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Les scholies (B) ne disent rien de ce vers ; mais les scholies (T) nous donnent un équivalent de *διασκεύασται* : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι ἐνταῦθα μετὰ-

πεποιήται ὁ ἐν τῇ Τειχομαχίᾳ στίχος· ἀρέσκει γὰρ Ἀριστάρχῳ μίαν εἶναι πύλῃν. Eustathe nous donne un autre synonyme : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι παρῷ δῆσας ἀλλάχου βῆθ' ἐν τῷ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλῃσι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Le vers de la *Teichomachia*, que l'on allègue ici comme « fabriqué » ou « copié », est M 175. Il faisait partie avec les cinq suivants d'une athétèse : ἀπο τοῦτου [τοῦ στίχου] ἕως τοῦ

πάντες ὅσοι Δαναοῖσιν.

ἀθετοῦνται στίχοι ζ ὅτι παρῷ δέονται ἐκ τοῦ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλῃσι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

ῥηθεοῦντο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· παρὰ Ζηνοδότῃ δὲ οὐδὲ ἐγράφοντο, disent les scholies (A), et le *Venetus A* note de l'obel ces six vers 175-180.

Les scholies (B), cette fois, mentionnent longuement l'athétèse : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος, πρῶτον μὲν διὰ τὸ πύλας ἄλλας ὀνομάζεσθαι· ἀρέσκει γὰρ αὐτῷ μίαν εἶναι, εἴτα δὲ... κ. τ. λ. Mais elles donnent plus longuement encore les raisons qu'invoquait, dans son traité *Contre les Athétèses*, Pios, un adversaire d'Aristarque, Πίος δὲ ἀπολογούμενος Πρὸς τὰς Ἀθετήσεις Ἀριστάρχου. Les scholies (T) mentionnent l'athétèse et les raisons contraires de Pios, en ajoutant l'argument esthétique ἄλλως τε καὶ ὁμηρικὴν ἐνέργειαν ἔχουσιν οἱ στίχοι.

Eustathe, ici encore, passe sous silence l'athétèse d'Aristarque, mais la combat par sa méthode ordinaire, ἀνάγκην ἔχων ὁ Ποιητὴς καταλέγειν..., ὅρα καὶ τὴν τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν... προαναφωνῶν ἢ καὶ ἄλλως δεξιῶς προκατασκευάζων "Ομηρος. Il emploie, mais tout autrement que les scholiastes, le mot διασκευή : ὅρα καὶ τὴν ἐν τούτοις τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν· ἀλλαχοῦ μὲν γὰρ ἐπὶ δυσχερεῖα διασκευῆς τὰς Μούσας ἐπικαλούμενος ἐπιχειρεῖ τι λεγεῖν..., νῦν δ' ἀπαγορεύει δυνήθησιν εἰπεῖν ἐνδιασκεύως αὐτὸς τὰ πάντα.

Dans la langue d'Eustathe, pas plus que dans celle des scholiastes, διασκευή et ἐνδιασκεύως ne signifient la *mise en ordre*, la *refonte* des chants séparés. Mais pour Eustathe, la *diaskeuê* est une figure de style, qui consiste à détailler au maximum une description ou un récit : διασκευή ἢ κατὰ λεπτόν ἀφήγησις· ἀλλαχοῦ δὲ ὅτι διασκευή σχῆμα λόγου λεπτολογεῖν τὸν τρόπον ὃν γίνεται τι. Eustathe nous dit encore (p. 130, 18) : ἐνταῦθα δ' ἴστέον καὶ ὅτι ἔργον διασκευῆς τὸ ἐν τοῖς πράγμασι τὸν τρόπον λεπτολογεῖν. Il donne pour exemple de διασκευή

les vers de A 432-439, où le Poète nous décrit minutieusement le débarquement des Achéens à Chrysa, alors qu'il ne nous *diaskeuase* pas de même leur départ de Troade et leur retour, τὸν ἀνάπλουν... καὶ τὸν αὖθις κατὰπλουν οὐ διεσκεύασεν ὁ Ποιητής. De même en B 42-47, le réveil d'Agamemnon est un σχῆμα καὶ ἐνταῦθα διασκευαστικὸν ἐν ᾧ ἐκτίθεται ὁ Ποιητής... πολλαχρῶς δὲ καὶ ἀλλαχρῶς τριᾶυται παρὰ τῷ Ποιητῇ εὐρεθήσονται διασκευαί. De même encore l'armement de Pâris, longuement décrit par le Poète en Γ 328-339 : χαίρων ὁ Ποιητήςπραγμάτων διασκευῇ, ὡς μυριαχρῶ φαίνεται, ἤγουν τῇ κατὰ λεπτὸν ἀφηγήσει... καὶ οὕτω διασκευάσας εἰς λεπτὸν τὴν τοῦ Πάριδος ὀπλίσιν.

Les *diaskeuai* d'Eustathe ne sont donc pas celles des scholies : ni les unes ni les autres, néanmoins, n'ont rien à voir avec l'œuvre de Pisistrate et de ses collaborateurs. Les deux synonymes que nous venons de rencontrer à διεσκεύασται ne sauraient prêter à ambiguïté : *changer*, *fabriquer* et *copier*, μεταπεποιήται et παρωδήσας. Le second est suffisamment clair par lui-même. Quant au premier, nous en avons dans les scholies et dans Eustathe de nombreux exemples qui en établissent la valeur, comme celle de termes analogues μετατίθεναι, μεταγράφειν, μετακείται, μεταφέρειν, etc. Voici quelques-uns de ces exemples.

En α 424,

δὴ τότε κακχεύοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος,

les scholies nous indiquent une variante : ἐνιοι

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

Elles ajoutent que ce vers était, disait-on, de la fabrique d'Aristophane : μεταποιηθῆναι δὲ φασιν ὑπὸ Ἀριστοφάνους τὸν στίχον. Elles ajoutent : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστίθεται. Dindorf demande en note : προστίθεται. *quid ? videtur aliquid excidisse*. Rien n'est tombé : les scholies sous-entendent ici, comme à l'ordinaire, ὁ στίχος, car ce vers était, dans l'édition d'Argos, non pas substitué, mais *ajouté* à notre vers 424, et Aristophane n'avait fait qu'introduire dans son texte cette leçon argienne, laquelle n'était qu'une répétition de π 427

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

En δ 158-160, les scholies nous disent : οὐκ ἐφέροντο ἐν τῇ Πικανοῦ

οἱ τρεῖς στίχοι, et elles ajoutent ἀθετοῦνται δὲ στίχοι γ' [παρὰ Ἀριστάρχῳ] ὡς περιττοὶ καὶ... ἀπρέπεις. Mais Zénodote, au lieu d'athétiser le vers 159 semble en avoir changé le texte : ὅθεν Ζηνόδοτος μετὰποιεῖ. Zénodote, en effet, écrivait

..... ἐπιστομίας ἀναπαίνειν,

au lieu de ἐπεσθολίαις. Eustathe nous dit : ἐπιστομίας ὁ Ζηνόδοτος γράφει, ὡς φασιν οἱ σχολιασταί.

En Σ 207,

ὥς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστερος...

les scholies (A) nous disent : οἱ περὶ Διονύσιον τὸν θρᾶκᾶ φασιν Ἀρίσταρχον πρῶτῃ ταύτῃ χρώμενον τῇ γραφῇ μετὰθέσθαι καὶ γράψαι

ὥς δ' ὅτε πῦρ ἐπὶ πόντον ἀριπρεπὲς....

ἐμφατικῶς τὸ ἐν πολέμῳ πῦρ ἐπιτεθὲν τῷ Ἀχιλλεῖ παρέδωκε τῷ ἐν πολέμουμένῃ ἀπτομένῳ. Les scholies (B et T) et Eustathe rejettent cette leçon d'Aristarque ; les scholies (A) semblent, elles aussi, la condamner.

En T 386 : πρῶτερον δὲ γράφων ὁ Ἀρίσταρχος τῷ δ' εὖτε, ... μετέγραψεν ὥστερον τῷ δ' αὖτε, ἐμφατικώτερον νομίσας εἶναι, disent les scholies (A) qui ajoutent en 387 : ἀθετοῦνται στίχοι πέντε ὅτι ἐκ τοῦ Πατρόκλου ὁπλισμοῦ μετὰκείνται. Les scholies (B et T) nous disent seulement pour ces cinq vers οὗτοι καὶ ἐπὶ Πατρόκλου κείνται. Ces vers « sur l'armement de Patrocle » sont en II 140 et suivants : en cet endroit les scholies (A) nous disent et les scholies (B et T) répètent à peu près que, si Patrocle ne prend pas la lance d'Achille, c'est par une précaution du Poète : προκατεσκεύακε [ὁ Ηῶιητής] μόνον αὐτῷ τὸ δόρυ σῶζεσθαι διὰ τὸ ξύλα μὴ ἐργάζεσθαι τὸν Ἥφαιστον. Le sens du mot et la restitution ne sont pas douteux, car les scholies (A) ajoutent : Μεγακλειδῆς ἐν δευτέρῳ Ὀμήρου προοικονομεῖσθαι φησιν Ὀμήρου τὴν Ὀπλοποιίαν... κ. τ. λ. οὐκ ἂν ὁ Ἥφαιστος κατεσκεύασε πιθανῶς [τὸ δόρυ...].

En N 658-659, au sujet de Pylaiménès qui, tué en E 576-579, suit ici en pleurant le cadavre de son fils, les scholies (A) commentent l'obel indiqué par le *Venetus A* : ἀθετοῦνται ἀμφότεροι ὅτι πλανηθεὶς τις ἐκ τοῦ (644)

..... ὅς ῥα πατρὶ φίλῳ ἔπετο

ἔταξεν αὐτοὺς ἵνα καὶ ὁ πατήρ τὸν υἱὸν ὀδύρηται. Mais elles ajoutent :

εἰ δὲ μένοιεν οἱ στίχοι οὗτοι, νοητέον ὁμωνυμίαν εἶναι et, développant cette réserve, elles estiment que le Poète a pu mentionner deux Pylaiménès, tous deux chefs des Paphlagoniens, comme il y a deux Ajax et deux Eurybates, ceux-ci hérauts tous deux, l'un d'Ulysse et l'autre d'Agamemnon : ἔστι δὲ λέγειν ὅτι δύο Πυλαϊμένεις Παφλαγόνων ἡγεμόνας συνίστησιν ὁ Ποιητής... Néanmoins elles estiment qu'une correction ici est plus vraisemblable : ἐνιοι δὲ μεταγράφεουσιν

ἀγνύμεναι· μετὰ δ' [οὔ] σφι πᾶτηρ κίε

au lieu de μετὰ δέ σφι. Les scholies (A) nous résument l'opinion d'Aristarque, car les scholies (T) nous disent : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης ἀθέτει, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἡ ἀθετεῖν φησι δεῖν ἢ ὁμωνυμίαν νομίζειν, et elles ajoutent une autre hypothèse qu'Eustathe développe : c'est ici l'âme de Pylaiménès, et non le roi lui-même, qui suit le cadavre de son fils ; elles mentionnent aussi d'autres homonymies dans le poème et la correction de Zénodote : Ζηνόδοτος δὲ οὐ Πυλαϊμένην, ἀλλὰ Κυλαϊμένην. Silence complet des scholies (B).

En O 166-167, notés par le *Venetus A* de l'obel astériské, les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται ἀμφοτέρω καὶ ἀστερίσκοι παρὰ κινεῖται [τῷ ὁδελῷ] ὅτι τοὺς ὕστερον λεγομένους ὑπὸ τῆς Ἰριδος δι' ἐπιείκειαν ἐνθάδε τις μετενέηροχεν, et devant les vers 182-183 qui sont les mêmes que 166-167, le *Venetus A* porte l'astériské et les scholies (A) nous disent : οἱ ἀστερίσκοι ὅτι ἐντεῦθεν μετακίεονται ἄνω οὐκ ὑγιῶς. Silence des scholies (B). Les scholies (T), muettes en 182-183, nous donnent en 166-167 un texte si bien comprimé qu'il dit le contraire de (A) : τινὲς ἀστερίσκους αὐτοῖς παρὰ τιθεῖσιν (il faut lire : ἀστερίσκους καὶ τοὺς ὁδελούς), ὥς μεταχθεῖσιν ἀπὸ τῶν Ἰριδος λόγων (il faut lire : METENEXΘΕΙΣΙ). Silence d'Eustathe.

En I 464 : Διονύσιος ὁ Θραξ... φησι γεγραμμένου ἀντιόωντες μεταθεῖναι τὸν Ἀρίσταρχον ἀμφὶ ἐόντες, disent les scholies (A et T).

Des deux vers 219 et 220 de A, Zénodote ne faissait qu'un : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὡς εἰπὼν πάλιν ὡς μέγαξίφος οὐδ' ἀπίθησε,

καὶ τοὺς δύο ἕνα ἐποίησεν. Cf. B 681 et I 404. De même en Y 114, Ζηνόδοτος ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ et Y 273.

En I 416, noté de l'obel par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται ὅτι νομίσας τις κρέμασθαι τὸν λόγον προσέθηκεν αὐτόν, et une petite scholie ajoute [καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηθέτετο]

οὐδὲ παρὰ Ζηνοδότῃ ἐφέρετο. Silence des scholies (B) alors que les scholies (T) reproduisent seulement la petite scholie (A). Même silence d'Eustathe.

En B 668, noté de la *diplé* par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : σεσημειώται πρὸς τὸ ἐξῆς ἀθετούμενον· οὐ γὰρ νοήσας τις ὅτι τὸ σημεινόμενον τοιοῦτόν ἐστι..., ἐξήτησεν ὑπὸ τίνος ἐφιλήθησαν· διὸ προσέθηκε τὸν

ἐκ Διὸς ὅστε θεοῖσι...

Ce vers B 669 est noté de l'obel par le *Venetus A*; les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται· ἡ δὲ αἰτία προεῖρηται. Pour défendre ce vers, les scholies (B), qui ne mentionnent pas l'athétèse, disent : τοῦτο πρὸς τὴν κοινὴν ὑπόνοιαν καὶ δόξαν... κ. τ. λ. Eustathe est du même avis et loue le Poète, ὁ μὲν Ποιητὴς ἀνθρωπίνως καὶ ἀσφαλῶς λέγει.

Que l'on examine ces divers synonymes de la *διασκευή* des scholiastes et que l'on cherche si dans aucun de ces cas, il a jamais été question de Pisistrate ou d'une « mise en ordre ».

*
* *

Le *Venetus A* note d'un obel les quatre vers 97-100 de Π. Les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες διότι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπὸ τινος τῶν νομιζόντων ἔρᾳ τὸν Ἀχιλλεῖα τοῦ Πατρόκλου. Les scholies (B) ne parlent ni d'athétèse ni de *diaskeuê*. Les scholies (T) sont plus développées et plus claires : elles athétisent ces quatre vers, παντελῶς ἐκβλητέον τοὺς δ'στίχους, et donnent trois raisons, puis concluent καλῶς οὖν φησὶν Ἀρίσταρχος Ζηνοδότον ὑποπτυνέναι ὡς εἶεν παρεντεθέντες οἱ στίχοι ὑπὸ τῶν ἀρσενικῶς ἔρωντας λεγόντων εἶναι παρ' Ὀμήρῳ. Notons encore cette synonymie παρεντεθέντες = κατὰ διασκευὴν γεγράφθαι, que confirme le texte d'Eustathe, τινὲς μέντοι τῶν Παλαιῶν ἐκβάλλουσι τοὺς στίχους, car il nous montre que l'athétèse, synonyme de ἐκβολή, *expulsion*, est le contraire de la *diaskeuê* παρεμβολή, *insertion*, *intercalation*.

*
* *

La scholie (A) de Π 666 est plus concluante encore. Ici encore, dit-elle, c'est Zénodote qui a *diaskeuasé* un vers : [ἡ διπλὴ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνοδότος καὶ ἐνταῦθα διεσκεύακε γράφων

καὶ τότε ἄρ' ἐξ Ἰδῆς προσέφη Ζεὺς ὃν φίλον υἷόν.

Le texte véritable portait :

καὶ τότε Ἀπόλλωνα προσέφη νηφεληγερέτα Ζεὺς.

Or Zeus est au sommet de l'Ida, et fort loin d'Apollon, lequel est dans la plaine. Zénodote veut faire disparaître cette contradiction apparente, ἔν' ἐκ τῆς Ἰδῆς προσφώνῃ [Ζεὺς] τὸν ἐν τῷ πεδίῳ Ἀπόλλωνα, — entreprise ridicule, ajoutent les scholies, γελοῖον δὲ τό κραυγάζειν ἀπὸ τῆς Ἰδῆς τὸν Δία.

Ici donc, sans conteste possible, le diaskeuaste est Zénodote. Et sa *diaskeuè* a consisté en une altération du texte, un changement interpolé. Et Zénodote n'a fait que répéter *ici encore*, καὶ ἐνταῦθα, une opération qui lui est familière, mais que les scholies désignent ailleurs d'un autre nom.

Un premier équivalent, μεταγράψειν, nous est fourni par la scholie (A) 219-220 de A : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὥς εἰπὼν πάλιν ὥσε μέγα ξίφος οὐδ' ἀπίθησε

καὶ τοὺς δύο ἔνα ἐποίησεν. De même, en B 681 : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μετέγραψεν οὕτως.

οἱ δ' Ἄργος τ' εἶχον τὸ Πελασγικόν, οὐθαρ ἀρούρης.

De même encore Z112, Θ 501, I 88, et T 404 : [ἡ διπλῇ, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος οὕτως ἐνδέδεκται, T 405 [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει

νηοῦ Ἀπόλλωνος...

La scholie de T 404 disait déjà : τὸν γὰρ ἐξῆς μετέγραψε

νηοῦ Ἀπόλλωνος...

Un autre équivalent de διεσκεύασεν est μετεποίησεν ou ποίησεν. On lit en Y 273 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος μετεποίησεν οὕτως

δεύτερον αὖτ' Ἀχιλλεὺς μελὴν ἰθυπτίωνα...

x.t.λ. En X 378 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος ἀντὶ τούτου πεποίηκεν

Ἀτρεΐδῃ τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναρχιδῶν.

Ici encore comme ailleurs, καὶ ἐνταῦθα, Zénodote a « fabriqué » à sa façon la formule initiale d'un discours. Cf. A 73 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει.

ὅς μιν ἀμειβόμενος ἔπεια πτερόεντα προσηύδα.

Cf. M. 230 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει

τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἐκτωρ.

En ce dernier vers, il est vraisemblable que Zénodote (c'était l'une de ses manies) a voulu supprimer l'hiatus digammique du texte vrai :

τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος Ἐκτωρ.

Autre équivalent encore : μεταποιεῖ. En Y 114, Zénodote a introduit un même changement dans la formule initiale du discours, ἐν ἄρχῃ λόγου : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος... ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ

ἦ δ' ἄμυδις καλέσασα θεοὺς ῥεῖα ζώνοντας.

ἡγνόησε δὲ ὡς ὁ Πιοιητῆς οὐ χρῆται τῷ ἦ ῥήματι ἐν ἀρχῇ λόγου.

*
* *

En Σ 356, les scholies (A et T) ne nous disent presque rien ; ce sont les scholies (B) qui nous parlent d'une athétèse et d'une *diaskeuê*, et — chose rare — pour admettre l'une et l'autre : Ζηνοδώρῳ τῷ συγγράψαντι Περὶ τῆς Ὀμήρου Συναρθείας τὰ δεκά βιβλία συγγέγραπται καὶ περὶ τούτου τοῦ τόπου· ἐν ᾧ Συγγράμματι πειρᾶται ἀποδεικνύειν διεσκευασμένον τοῦτον τὸν τόπον ἐπὶ ἰγ'... Et cette scholie (B) (l'une des plus longues, des plus complètes et des plus claires que nous ayons) énumère la douzaine de raisons, par lesquelles Zénodore légitimait son athétèse. Elle conclut : ταῦτα ὡς ἐν κεφαλαίοις ὑπὸ Ζηνοδώρου συγγέγραπται· ἀφαιρουμένων δὲ τῶν ἰγ' στίχων τὸ λοιπὸν ἀρμονίαν ἔχει.

Eustathe, sans mentionner l'opinion de Zénodore, la combat par ses moyens ordinaires, en invoquant les intentions du Poète. Nombre d'éditeurs modernes ont admis l'athétèse de cette *diaskeuê* : les treize vers 356-368 sont inutiles, en effet ; ils se détachent sans peine du contexte auquel ne les lie que la formule souvent employée en pareil cas par les interpolateurs :

ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

*
* *

En T 327, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) disent : [ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος] καὶ Ἀριστοφάνης προηθέτει τὸν στίχον, ὡς φησι Καλλίστρατος. Après les raisons invoquées par l'un ou l'autre des deux critiques, la scholie ajoute cette dernière marque d'interpolation, τεκμήριον δὲ τῆς διασκευῆς τὸ καὶ ἐτέρως φέρεσθαι τὸν στίχον

εἴ που ἔτι ζώει Πυρῆς ἐμὸς ὃν κατέλειπον.

Les scholies (B et T) passent sous silence *diaskeuê* et athétèse. Eustathe, au contraire, se rallie pour une fois à la condamnation portée par les *Vieux* : τὸ δὲ

εἴ που ἔτι ζώει Νεοπτόλεμος...

ἀσφαλῶς προσκεῖται, ὡς εἴ γε μὴ ζῇ, οὐδ' ἂν ἐν Σκύρω τρέφοιτο. Faut-il expliquer ce προσκεῖται pour mieux commenter notre διασκευή? Eustathe nous dit ailleurs (I 148, 54) : προσκεῖσθαι λέγονται ὅτ' ἀγγεῖω ἢ σκεύει τινὶ διὰ τὸ μὴ σύμφυτα ἀλλὰ πρόσθετα εἶναι. Le sens de ce mot n'est donc pas douteux dans sa bouche : il s'agit bien d'un vers étranger, « rajouté » de seconde main.

*
* *

En T 400, le *Venetus A* porte la *diplê* et les scholies (A) nous disent : σημειοῦνται τινες ὅτι ἐντεῦθεν ἡ διασκευή τοῦ τεθρίππου πεποι-
ηται

Ἐκνθε τε καὶ σὺ, Πόδαργε, καὶ Αἴθων Λάμπέ τε δῖε

Cette *diaskeuê* du *quadrige* est l'interpolation en Θ du vers 185 cité par notre scholie ; le *Venetus A* le note de l'obel et les scholies (A) nous en disent : ἀθετεῖται ὅτι οὐδαμοῦ Ὅμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει· μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα δυνίκα καὶ ἡ προσφώνησις εὐήθης. Si les scholies (B et T), qui ne nous parlent pas de διασκευή en T 400, ont exposé plus longuement que les scholies (A) les raisons de l'athétèse en Θ 185, c'est pour les combattre plus longuement encore et conclure que rien n'empêchait Hector d'avoir ses quatre chevaux : τριὰς δὲ ἵπποις ἐχρῶντο οἱ ἥρωες... ὁ δὲ ἑκτωρ ἐτόλμησε προσθεῖναι τὸν τέταρτον. Eustathe en use de même.

*
* *

Le *Venetus A* note de l'obel les quatre vers 269-272 de Y. Les

scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι δ' ὅτι διεσκευασμένοι εἰσὶν ὑπὸ τινος τῶν βουλομένων πρόβλημα ποιεῖν· μάχεται δὲ σαφῶς τοῖς γνησίοις· ἄτρωτα γὰρ τὰ ἡραιστότευστα συνίσταται· ἵνα δὲ μὴ δοκῇ λύσεως ἡπορηκέναι καὶ διὰ τοῦτο ἡθετηκέναι, φησὶν ὅτι... κ. τ. λ.

Si l'auteur de cette *diaskenê* ne nous est pas nommé, du moins voyons-nous à quelle époque et dans quelles intentions il opéra. Ce n'était pas un « ordonnateur du texte » ; ce fut un « chercheur de problèmes » homériques, l'un de ces solutionneurs de difficultés, comme en produisait, non pas l'Athènes de Pisistrate, mais celle de Socrate et des sophistes. Le *Commentaire* primitif, dont nos scholies ne sont que mauvais résumés, était peut-être (?) plus explicite là-dessus. Car les scholies (T) ajoutent : οἷτοι[οἱ β' στίχοι ἀθετοῦνται] καὶ προθέτουντο παρ' ἐνίοις τῶν ΣΟΦΙΣΤΩΝ (faut-il corriger en ΠΑΛΑΙΩΝ), ἐν ἐνίοις δὲ [τῶν ἀντιγράφων] οὐδὲ ἐφέροντο. Les scholies (B) passent sous silence cette athétèse, mais consacrent trois et quatre pages denses et pleines au πρόβλημα et à la λύσις de l'ἀπορία qui avait créé cette interpolation : ἀπορία· πῶς, φασὶν, ἄτρωτον... κ. τ. λ. ; ῥητέον οὖν... κ. τ. λ. ἀπολύμενοι οὖν τὴν ἀπορίαν οἱ πλεῖστοι... κ. τ. λ.

C'est tout pareillement qu'en Φ 130-135, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) nous disent : Ἀρίσταρχος διὰ τῶν Ὑπομνημάτων Ἀριστοφάνη φησὶ στίχους ἐξ ἡθετηκέναι ὡς παρεμβληθέντας ὑπὸ τῶν ἀπορούντων... μήποτε μέντοι καὶ ὁ Ἀρίσταρχος συγκατέθετο τῇ ἡθετήσει, μὴδὲν ἀντειπὼν τῷ Ἀριστοφάνει. Dans les scholies (T), le même texte nous montre la synonymie entre διασκευή et παρεμβολή.

Dans les deux cas, même silence des scholies (B) et d'Eustathe.

*
* *

Le *Venetus A* note de l'obel les trois vers 130-132 de Ω et les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι γ' ὅτι ἀπρεπὲς μητέρα υἱῷ λέγειν

... ἀγαθὸν δὲ γυνικί[περ ἐν φιλότῃ]
μίσησθ'...

καὶ τὸ λέγειν ὁ θάνατός σου ἐγγύς ἐστιν ἄκαιρον· διεσκεύακε δὲ τις αὐτοὺς οἰηθεὶς ἀποκρέμασθαι οὐδέ τι σίτου· πλήρες δὲ ἐστὶ σὴν ἔδει κεράδιον οὐδὲ τὸ τυχόν σίτου μεμνημένος. [Aristarque] pensait donc qu'un interpolateur avait ajouté ces trois vers à la phrase de Thétis (128-129)

τέκνον ἐμόν, τέο μέγρις, ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων
σὴν ἔδουαι κραδίην μεμνημένος οὔτε τι σίτου
οὔτ' εὐνῆς...

Le vers 130 de υ avait pu servir de modèle

μαῖα φίλη, πῶς ξείνον ἐτιμήσασθ' ἐνὶ οἴκῳ
εὐνῇ καὶ σίτῳ...

et εὐνῆς avait entraîné, derrière lui, comme d'habitude φιλότῃτι μίσ-
γῃσθαι. L'athétèse d'Aristarque semble donc justifiée, pourvu qu'on
rétablisse en 129 οὐδέ τι σίτου, et les scholies (T), qui pourtant ne
mentionnent pas l'athétèse, notent que ces mots feraient allusion
au vers 304 de T : διὰ τὸ

λίσσόμενος δειπνῆσαι· ὁ δ' ἤρνεῖτο στεναχίζων,

où il n'est nullement question de coucher, de femme ni d'amour ;
Achille répond à ses compagnons qui veulent le faire manger (v.
306-307):

μή με πρὶν σίτοιο κελεύετε μῆδ' ἐποτῆτος
ἄσασθαι φίλον ἦτορ, ἐπεὶ μ' ἄχος αἰνὸν ἰχάνει...

Eustathe nous signale en Ω 130-132 l'athétèse des *Vieux* :
ἀθετοῦσι τοὺς στίχους τούτους οἱ Παλαιοί, διὰ τε ἄλλα καὶ μάλιστα διὰ
τὴν εὐνῆν, ὅ ἐστι μίξιν· τοῖς γὰρ πολεμοῦσιν οὐ τοιοῦτων ἀλλ' εὐτονίας
χρεῖα, φασὶ, καὶ πνεύματος...

*
**

Le vers 109 de Ω

κλέψαι δ' ὀτρύνουσιν ἐύσκοπον Ἀργειφόντην

figurait ainsi dans les éditions de Chios et de Marseille : Aristarque
proposait ὀτρύνεσκον. Le *Venetus A* le note de la *diplé* simple, ainsi
que les deux vers 108 et 110. Les scholies (A) disent : [ἡ διπλή]
ὅτι ἐντεῦθεν γέγονεν ἡ προδιασκευή

ἀλλ' ἦτοι κλέψαι μὲν ἔασομεν...

C'est le vers 71 de Ω . Les trois vers 71-73 de Ω sont notés de
l'obel dans le *Venetus A*. Les scholies (A) nous en disent : ἀθετοῦνται
στίχοι γ' ὅτι ψευδὲς περιέχουσιν... Les scholies (B), qui ne men-

tionnent pas cette athétèse, tout en nous disant ψευδὲς τοῦτο, ne parlent pas non plus de διασκευή au vers 109. Les scholies (T), qui ne mentionnent pas l'athétèse de 71-73, nous disent pourtant en 109 : ἐντεῦθεν δὲ τὰ ἄνω διασκευάσται περὶ κλοπῆς. Je crois donc que dans les scholies (A), au lieu de ΗΠΡΟΔΙΑΣΚΕΥΗ, il faut lire ou comprendre ΗΑΝΩΔΙΑΣΚΕΥΗ, à moins que, nous souvenant d'une petite scholie que nous avons commentée : εἴρηται ὅτι διεσκευάσται, nous ne rétablissions ici ἡ προ[εξημένη] διασκευή.

*
* *

En λ 584,

στεῦτο δὲ διψάων πιεῖν δ' οὐκ εἶχεν ἐλέσθαι,

Aristarque, nous disent les scholies de Pindare (*Ol.* I, 91), voyait une interpolation, — κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον νόθα εἰς τὰ ἔπη ταῦτα —, et il notait, nous disent les scholies odysseïennes (V), le mauvais emploi par le *diaskeuaste* de στεῦτο au lieu de ἴστατο : [στεῦτο] ἴστατο, νῦν ἐπὶ τῶν ποδῶν κέχρηται δὲ τῇ λέξει ὁ διασκευαστής παρὰ τὴν τοῦ Ποιητοῦ συνήθειαν. Je croirais volontiers que cette scholie est de même source que celle de Σ 356 que nous venons de commenter [Ζηνέδωρος ἐν τῷ Συγγράμματι [Περὶ τῆς Ὀμήρου Συνηθείας] πειρᾶται ἀποδεικνύειν διεσκευασμένον τὸν τόπον ἐπὶ 19]. Les mêmes scholies odysseïennes (V) nous disent qu'[Aristarque] athétisait les soixante vers 568-627 de λ (donc, parmi eux, notre vers 584) : νοθεύεται [ἔως τοῦ

ἔνθ' ἣ τοι Μίνωα ἴδον, Διὸς ἀγλαὸν υἱὸν]

μέχρι τοῦ

ὧς εἰπὼν ὁ μὲν αὖθις ἔδου...

Eustathe, qui ne mentionne pas l'athétèse des soixante vers 568-627, nous dit en 583 : τὸ δὲ στεῦτο ἀντὶ τοῦ ἴστατο, χρησμένου φασὶν οἱ Παλαιοὶ τοῦ διασκευαστοῦ τῇ λέξει παρὰ τὴν συνήθειαν τοῦ Ποιητοῦ ἐν Ἰλιάδι γάρ

στεῦται γάρ τι ἔπος ἐρέειν κορυθαίολος Ἑκτωρ,

ἀντὶ τοῦ ὑπισχνεῖται, διαβεβαιοῦται ἢ φαίνεται. Mais aussitôt il combat cette critique des *Vieux* : ἔστι δὲ ὁμῶς καὶ τούτου θεραπεία ἐκ τοῦ Ποιητοῦ, παρ' ᾧ ἐν Ἰλιάδι κεῖται τὸ στέωμεν ἀντὶ τοῦ σταθμῶμεν, ἔθεν ὧς εἰκὸς στέετο καὶ πλεονασμῷ στεύετο καὶ συγχοπῇ στεῦτο.

Eustathe cite le vers de Γ 83, dont les scholies (A) nous disent :

[ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦται ἀντὶ τοῦ κατὰ δῖάνοιαν ὀρίζεται. Eustathe ajoute : τὸ στεῦται δηλοῖ μὲν ὑπισχυεῖται, ὡς πολλαχρὸς φαίνεται, γίνεται δέ... κ. τ. λ. Mais Eustathe, ici encore, n'admettait pas que cette observation des *Vieux* fût valable pour tout le texte homérique. Il nous dit à propos de B 597 : τὸ δὲ στεῦτο ἐν μὲν τοῖς ἐξῆς ἐπὶ ὑποσχέσεως κεῖται ἐν τῷ

στεῦται γὰρ τοι ἔπος ἐρέειν... Ἐκτωρ

ἀντὶ γὰρ τοῦ ὑπισχυεῖσθαι δοκεῖ καῖσθαι· ἐνταῦθα δὲ ἀπλῶς δηλοῖ τὸ ὑφίστατο ἢ ἐνίστατο. Au sujet de ce vers 597 de B, les scholies (A) nous disent : [ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ δῖάνοιαν ὀρίζετο, οὐκ ἐπὶ τῶν πόδων στάσεως ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν Νεκυίαν ἡθετημένοις

στεῦτο δὲ διψάων...

De même, elles nous disent en Σ 191 : ή διπλή δὲ ὅτι [τὸ στεῦτο] κατὰ ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ (= ΔΙΑΝΟΙΑΝ) ἀντὶ τοῦ διωρίζετο· ἀναφέρεται δὲ πρὸς τὸ

στεῦτο δὲ διψάων...

ἐν τῇ Ὀδυσσεΐα : silence d'Eustathe en cet endroit. De même en Φ 455, on lit dans les scholies : [ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ δῖάνοιαν ὀρίζετο, διεδεδαιούτο πρὸς τὰ ἐν τῇ Νεκυίᾳ ἁθετούμενα : même silence d'Eustathe. Cf. de même E 832 et surtout I 241 : στεῦται· διορίζεται... ή δὲ ἐπαναφορὰ τῆς σημειώσεως πρὸς τὸ ἐν Ὀδυσσεΐᾳ

στεῦτο δὲ διψάων...

Je crois donc que la lecture, ou la correction ΔΙΑΝΟΙΑΝ au lieu de ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ dans la scholie Σ 191 est certaine.

*
**

Au vers 31 de χ

ἴσκεν ἕκαστος ἀνὴρ, ἐπεὶ ἧ φάσκει οὐκ ἐθέλοντα,

les scholies (V) nous disent : οὐδέποτε Ὅμηρος ἐπὶ τοῦ ἔλεγε τὸ ἴσκει, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ὁμοίου· ἡπάτηται οὖν ὁ διασχεύαστής ἐκ τοῦ (τ 203)

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὅμοια.

Pourtant, ajoutent d'autres scholies ici comme en τ 203, ἄλλοι μὲν τὸ ἔλεγεν σημαίνειν βούλονται, ἄλλοι δὲ τὸ ἦϊσκει. Eustathe mentionne l'athétèse des *Vieux* en χ 31-34; il en résume les motifs : ἰστέον δὲ

ὅτι νοθεύεται ὑπὸ τῶν Παλαιοῶν τὸ χωρίον τοῦτο. Mais il reste du parti contraire : ἴσκειν ἕκαστος ἀνὴρ, τουτέστιν, ὡς καὶ προσῥέβη ἀλλαχοῦ, ἔλεγεν ἢ ὑπενόει, ἥϊσκειν, ἐπειδὴ φάσαν οὐκ ἐθέλοντα ἄνδρα κατακτείνειν. Le même Eustathe, au sujet de τ 203, nous dit (1861, 50) : σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι ἐν τῷ

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων...

τὸ δὲ ἴσκειν οἱ μὲν γλωσσογράφοι ἀντὶ τοῦ ἔλεγεν ἐνδέχονται, οἱ δὲ ἀκριβέστεροι ἀντὶ τοῦ ἥϊσκειν.

* * *

De cette revue de tous les textes où les scholies homériques nous parlent de *diaskeuê*, de *diaskeuaser* et de *diaskeuastes*, quelques conclusions me paraissent ressortir avec une incontestable évidence :

1° Dans la langue des scholies homériques, *diaskeuê* et *athêtêse* vont toujours en couple : une *diaskeuê* est toujours matière à *athêtêse*, c'est-à-dire un corps étranger que l'on peut extraire du texte authentique sans nuire en quoi que ce soit à la suite logique du passage ni à la construction esthétique ou rationnelle de l'ensemble. La *diaskeuê* n'est jamais une refonte nécessaire, ni même une utile mise en ordre du poème ou des poèmes primitifs par un artisan ou un artiste d'une époque plus récente. Dans la langue des acteurs et auteurs des comédies antiques, dans la langue aussi des commentateurs et scholiastes de comédies, il est possible, il est même certain que *diaskeuê* signifie *retouche*, *refonte* de la pièce soit par la main, soit de l'auteur lui-même, soit d'un successeur, à l'occasion d'une reprise. Mais alors même qu'il s'agit de comédies ou de tragédies, les Alexandrins ont employé aussi *diaskeuê* pour le même usage que dans leur critique homérique. Cf. là-dessus W. G. Rutherford, *History of Annot.*, p. 64, et la scholie d'Aristophane, *Grenouilles* 1440 : ταῦτα δὲ ἡθετημένα μετρίως ἂν τις νομίσειεν ἐνδιασκευᾶσθαι.

2° Jamais *diaskeuê* ni *diaskeuaste* ne sont unis aux noms de Pisistrate, de ses fils ou de ses fameux collaborateurs dont nous aurons à nous occuper quelque autre jour.

3° Jamais les scholies ne nous parlent d'un corps ni d'un temps de *diaskeuastes*. Les critiques et commentateurs de l'antiquité n'ont pas su, — n'ayant pas lu Fr. Aug. Wolf, — qu'une société de *politores*, d'*exactores* avait succédé aux compagnies de *rhapsodes*,

comme celles-ci avaient succédé aux confréries d'*aèdes*. Tout au contraire, ils ont cru que, durant toute son histoire, le texte homérique avait pu être, avait été dénaturé par les *diaskeués* d'éditeurs ignorants ou trop audacieux : Zénodote lui-même, à les entendre, aurait *diaskeuagé* à ses heures.

Bref, il faut revenir aux sages définitions de K. Lehrs et de Pieron que je citais en tête de cette étude.

Cicéron nous dit dans le *de Oratore*, III, 34, 137 : *Quis doctior eisdem temporibus aut cujus eloquentia litteris instructior fuisse traditur quam Pisistrati qui primus Homeri libros confusos antea sic disposuisse dicitur ut nunc habemus ?* Je crois que ce *disposuisse* de Cicéron n'a pas été sans influence sur la création wolffienne de la *διασκευή*. Mais ce n'est pas ce mot grec de *διασκευή* qu'emploient les Grecs qui nous ont parlé de Pisistrate, de son œuvre homérique et de ses collaborateurs. Mais quel a été le rôle véritable de Pisistrate en cette affaire ?... et son œuvre homérique ?... et son équipe de collaborateurs ou d'ouvriers ? Sur chacune de ces questions, les Wolffiens du XIX^e siècle avaient une opinion tranchante et des réponses, parfois contradictoires, mais toujours précises. Est-on bien sûr que, sur chacune, ils n'aient pas été victimes de leur docilité coutumière aux affirmations du Maître et que la simple revue des textes anciens ne ruinerait pas encore tout un autre pan des *Prolégomènes* ?...

Pour en finir avec la diaskeuè, resterait peut-être à chercher quelle parenté historique et étymologique peut unir ce mot grec *διασκευή* à son équivalent latin *inter-polatio*. A première rencontre, ces deux mots présentent comme une ressemblance de *facies* : cf. *διζ-voia* et *inter-pretatio*. Mais l'histoire et l'origine du mot *inter-polatio* nous échappent entièrement. Nous savons seulement qu'il fut emprunté par les grammairiens à la langue des foulons, sans que nous puissions même voir à quelle opération de ce métier il se rapportait.

VICTOR BÉRARD.

PETIT SUPPLÉMENT
AUX
ARCHIVES DE ZÉNON

La provenance des documents sur papyrus, dont on lira plus loin le texte, ne m'a pas été donnée avec précision par le marchand qui me les a vendus, dans l'hiver de 1914; mais on ne peut guère douter qu'ils soient détachés de « l'énorme blocco di papiri » trouvé par les fouilleurs clandestins dans les ruines de Philadelphie, du nome Arsinoïte. On sait comment la plus grande partie de cette trouvaille, grâce au regretté Guido Gentili, fut acquise en 1915 par la *Società italiana*, tandis qu'un autre lot, par les soins de C. C. Edgar, allait enrichir le musée du Caire. Ce sont les déjà fameuses *Archives de Zénon*. On voit que, bien avant que la découverte ait été connue des archéologues, des fragments avaient pris le chemin du Caire et même des collections européennes; G. Vitelli¹ remarque que *P. Hambourg 27*² est une pièce de ces Archives; U. Wilcken signale aussi comme leur appartenant le *P. Fribourg 7*³ et le papyrus de Berlin P 13999, inédit, mais utilisé déjà par W. Schubart⁴ et par Schönbauer⁵; d'autres, plus nombreux, sont au Musée Britannique, et, en 1920, plusieurs ont été achetés pour l'Angleterre et pour l'Amérique.

1. Voir *Pubblicazione della Società italiana...*, *Papiri Greci e Latini* (P. S. I.), t. IV, p. 54, n. 1.

2. P. M. Meyer, *Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek*, I, p. 115 et suivantes.

3. Wolf. Aly u. Matthias Gelzer, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrussammlung*, dans *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, 1914. On trouvera une étude de Jean Lesquier sur ce texte dans le volume de *Mélanges* publié par l'*Association pour l'encouragement des Études grecques*, à l'occasion de son Cinquantenaire.

4. *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1913, p. 619.

5. *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, 39, p. 241. Voir U. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, VI, p. 384.

Le très modeste lot qui nous est échu se compose de cinq ou six pièces. Nous en publions quatre. La cinquième est un fragment mutilé et insignifiant. La sixième serait un bail de *παράδοσις*, malheureusement incomplet, de la 28^e année de Philométor; cette date tardive me fait penser que ce bail n'appartient pas au même groupe, et, pour ne pas dépasser les limites qui me sont imposées ici, je me propose de l'éditer à part¹. Est-il besoin d'insister sur les circonstances qui m'ont empêché de faire connaître ces documents plus tôt?

1. — Lettre d'Euclès à Apollonios.

H. O. 215. — L. O. 115. — Lille, inv. 282. — An 4 (d'Évergète?).

Cette lettre est au *recto* d'un feuillet de papyrus; l'écriture est dirigée en travers des fibres. Au bas de la page, la lettre n'était pas achevée; le feuillet a été retourné de bas en haut, et une ligne a été ajoutée au *verso*, derrière la dernière ligne du *recto*. Puis le feuillet a été de nouveau retourné de haut en bas pour reprendre sa position primitive. On l'a alors plié, en commençant par le bas — au moins sept fois, peut-être huit —. Les indications du *verso* (adresse, note indiquant le nom de l'expéditeur) sont entre l'avant-dernier pli et le précédent; la couleur plus sombre du papyrus en cet endroit montre que cette partie a été plus longtemps exposée à l'extérieur; à gauche, au-dessus du nom de l'expéditeur (Εὐκλέους), une tache brune révèle peut-être la place d'un cachet. A cinq centimètres du bord inférieur se trouve un *κόλλημα*, dont il n'a pas été tenu compte dans la disposition de l'écriture. Il est probable que le feuillet a été découpé dans un rouleau de papyrus, soit avant que la lettre fût rédigée, soit la lettre une fois écrite².

Elle est datée du 10 Phamenoth de l'an 4; mais le roi régnant n'est pas nommé. L'écriture a tous les caractères des cursives anciennes et le document remonte certainement au III^e siècle avant J.-C. Les lettres présentent le tracé caractéristique de cette époque. A noter particulièrement l'*alpha*, tantôt à deux branches, sans trait médian ni panse, tantôt en forme d'angle aigu, le sommet à gauche ; le *bêta*, avec une seule panse flasque ouverte par le bas; l'*hêta*

1. Dans la *Revue Egyptologique*.

2. C. C. Edgar, *Annales du Service des Antiquités* (A. S. A.), t. XIX, p. 13.

[illegible]

cursif de la forme ∞ , le *thêta* et l'*o micron* tout petits, le *mu* large, tantôt en trois traits, le trait transversal très peu infléchi vers le bas, tantôt en un seul trait incurvé en arceau; le *nu* avec sa seconde haste presque horizontale et la troisième dépassant tout entière vers le haut l'alignement des autres lettres Γ , ou même dans sa forme très cursive et réduit à un trait oblique et légèrement fluctueux dirigé vers le haut (ς); le *pi* très large, souvent représenté par un simple arceau comme le *mu*. L'*o méga* de forme presque archaïque (ω). Le type ancien du *xi* (Ξ) se rencontre à côté du type plus récent ξ ; l'*u psilon* en V, à côté de l'*u psilon* en Y; le *tau* rappelle souvent notre T, mais très souvent le trait vertical s'attache à l'extrémité droite du trait horizontal (τ), et on trouve la forme tout à fait cursive ($\top$). Mais dans l'ensemble l'écriture, où se mêlent des formes très cursives et d'autres lettres plus posément dessinées, n'est pas aussi largement tracée que les belles cursives du temps de Philadelphie, ni aussi épaisse et pressée que dans les cursives rapides du même temps. Je ne pense pas qu'on puisse la faire remonter plus haut qu'Évergète; et j'avoue que je ne saurais décider, pour des raisons purement paléographiques, si elle est de l'an 4 de ce prince, ou de l'an 4 de Philopator¹. Mais comme on le verra, les noms propres qui figurent dans le document nous ramènent plutôt au temps d'Évergète.

Euclès, l'auteur de la lettre, est pour nous un personnage obscur; le style de l'écriture écarte toute identification avec Euclès de Rhodes qui négocia le mariage de Cléopâtre, fille d'Antiochus III, avec Ptolémée Épiphane². Mais il y a bien quelque chance pour que ce soit le même Euclès qui a écrit, l'an 38 de Philadelphie, la lettre conservée à Florence et publiée dans *P. S. I.* 537 (adressée à un certain Agathoclès), cf. aussi 597; 622. D'autre part, un Εὐκλῆς Εὐστάτῃς est prêtre du culte dynastique à Alexandrie la 12^e année d'Évergète, comme en font foi plusieurs Papyrus Petrie³. C'est une hypothèse toute naturelle de considérer notre Euclès, celui de Florence, celui des papyrus Petrie, comme un seul et même personnage.

1. Les éditeurs de Florence et du Caire pourront sans doute porter un jugement plus précis.

2. Hieronym. in *Dan.*, XI, 17; cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 384.

3. *P. Petrie*, III, 10, 25; 11, 11, 38; 12, 2; 13, 22; 14, 13; 16, 19; I, 17 (2), 2, cf. III, 15.

Il nous paraît tout à fait difficile de dire quelles étaient les fonctions de notre Euclès. A sa manière de dater sa lettre, uniquement par le calendrier égyptien, on peut soupçonner qu'il n'écrivait pas d'Alexandrie. Il a pu exercer une charge dans la *χωρά* — charge vraisemblablement importante, peut-être celle d'hypodiocète — en l'an 4, puis avoir revêtu en l'an 12 une fonction qui l'a rapproché de la Cour.

Quant à Apollonios, son correspondant, il ne me semble pas possible de reconnaître en lui le fameux diocète. Les ordres qu'il reçoit d'Euclès, les missions d'administration plutôt courante dont on le charge ne s'accordent guère avec le rang d'un ministre des finances. D'ailleurs Apollonios le diocète n'était peut-être plus en charge en l'an 4 du troisième Ptolémée. Il semble bien qu'il ait conservé ses fonctions encore après la mort de Philadelphie¹, et il est mentionné dans une inscription, qui est probablement des premières années d'Évergète². Mais dès l'an 5, le diocète était Théogénès³, remplacé lui-même assez vite par Eutychos qui a pu occuper la charge en l'an 10, — à moins qu'Eutychos⁴ n'ait été qu'un diocète provincial ou hypodiocète⁵.

Dans nos textes, à toutes les époques, les personnes du nom

1. G. Vitelli, ad *P. S. I.*, IV, 382, l. 12.

2. Dittenberger, *O. G. I. S.*, 53 : « Scripturam alterius partis saeculi a Ch. n. tertii indicat Milne, sed mihi primis Ptolemæi III Euergetæ annis vix multo recentior. » Si Théogénès (v. n. suivante) a été diocète en l'an 5, il faut probablement attribuer cette inscription aux premières années du règne d'Évergète.

3. *P. Petrie*, II, 38 (b), 1, 6 (cf. III, 53, (e)). Je remarque toutefois qu'il y a un Théogénès occupant un poste important en l'an 5 de Philopator *P. Lille*, 4.

4. *P. Petrie*, II, 15 (2); (cf. III, 43 (7) 4). Je ne vois pas pourquoi Grenfell et Hunt attribuent *P. Hibeh* 133, qui mentionnent Eutychos, aux environs de l'an 250, ni pourquoi Vitelli pense (*P. S. I.*, V, addenda et corrigenda ad 383, p. x) qu'il faut encore le faire remonter plus haut.

5. Vitelli a trouvé le titre hypodiocète, jusqu'ici connu seulement pour le II^e siècle, dès le III^e, dans les archives de Zénon, *P. S. I.*, IV, 415. Quelques savants admettaient l'existence de diocètes provinciaux. La découverte de Vitelli suggère à Edgar que le titre officiel de ces diocètes provinciaux était *ὑποδιοκητής*, et qu'on les appelait *διοικητής*, « for shortness or by courtesy » (*A. S. A.* XIX, p. 82; voir cependant Wilcken, *Archiv* VI, p. 452). Eutychos aurait pu être, à la rigueur, un de ces hypodiocètes. Pour Théogénès, il semble bien que c'était le diocète d'Alexandrie : cf. *P. Lille*, 3, l. 60 : ... *παρὰδιδόναι αὐτοῦς* (sc. les *ἐλατοκᾶ-πῆλοι* qui vendent trop cher) *τοῖς φυλακταῖς ἵνα καταστέλλωνται εἰς Ἀλεξάνδρειαν πρὸς Θεογένην τὸν διοικητήν*, et l. 80-81.

d'Ἀπολλώνιος sont légion. Comment définir le nôtre? Est-ce un simple agent d'Eoclès? Occupe-t-il un rang dans la hiérarchie? Il est bien difficile de décider entre ces deux hypothèses. Nous le voyons servir d'intermédiaire entre Eoclès et les fonctionnaires occupés avec les redevances et les paiements soit en nature, comme l'archisitologue Orsicleidas, soit en argent, comme Chrysippe et le banquier (v. la note 8) Python. Il est chargé de saisir des gages sur des débiteurs qui peuvent être les débiteurs de l'État, et il a affaire avec certains fermiers d'impôt; il a même à mentionner dans ses livres le montant des sommes garanties par les cautions. Si Eoclès est un hypodiocète, Apollonios pourrait bien être un économiste. Il est question dans notre lettre d'autres personnes qui semblent avoir eu ce titre: Apollonios a pu être leur collègue ou même leur supérieur (v. n. 2-3 et n. 29). Mais, évidemment, on ne peut rien affirmer et d'autres hypothèses ne sont naturellement pas impossibles.

Quant au sujet de la lettre, on distingue qu'il est question de cinq affaires différentes qui peuvent d'ailleurs avoir un lien entre elles (v. n. 9): 1° d'abord un versement en nature (σιτομετρία), par les soins de l'archisitologue Orsicleidas (l. 2-5, 10, 13); 2° la levée d'une somme d'un talent, qui regarde un certain Chrysippe (l. 6-9); 3° une opération, probablement d'ordre financier, et qui doit permettre la continuation de certains travaux (l. 15-16); elle incombe encore à Chrysippe, à Python, et à un certain Scymnos; 4° une saisie sur des débiteurs (l. 18-23); 5° un prélèvement sur les revenus de la ferme d'un bain. Pour l'interprétation, on trouvera quelques hypothèses dans notre commentaire (v. particulièrement n. 9).

Εὐκλῆς Ἀπολλωνίῳ χαίρειν ἄπεσταλκά σοι τὰς
ἐπιστολὰς τὰς γραφείσας πρὸς τε Ὀρσικλείδαν
τὸν ἀρχισιτολόγον περὶ τῆς σιτομετρίας ἧς δεῖ
χρηματίζει αὐτὸν κατὰ τὴν παρ' Ἐρμαφίλου
πεμφθεῖ
[[γραφεῖ]]σαν αὐτῷ ἐπιστολήν· ἔ[πε]ι[τε] δὲ καὶ τὰς
πρὸς Χρύσιππον, τὴν τε περὶ τοῦ ταλάντου
ὅπως περιέληι ἐκ τοῦ προστάγματος τοῦ γραφέντος
καὶ διορθώσῃται ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμὲ
Πύθωνι, σύμβολον δὲ ποῆσαι [[μὴ πρὸς ἐμὲ ἀλλὰ]] πρὸς

τοὺς ἀνατρουμένους ἀποχῆς καὶ τὴν περὶ τῆς
 σιτομετρίας ἵνα μνησθῇ τῷ Ὀρσικλείδῃ. 10
 ἐπιμελῶς οὖν ἀποδοὺς αὐτοῖς σπούδασον
 ἀγαγεῖν εἰς οἰκονομίαν περὶ ὧν γεγράφαμεν καὶ περὶ μὲν
 Ὀρσικλείδου λαβεῖν ἐπιστολὴν πρὸς Νίκωνα καὶ παρὰ
 Νίκωνος πρὸς Ἡρακλείδην καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως
 πέμψαι, Χρυσίππῳ δὲ μνησθῆναι ὅπως συντάξῃ 15
Πύθωνι ἐπιστεῖλαι Σκύμῳ χρηματίζειν ἵνα μὴ
 ἐν ἐπιστάσει ᾗ τὰ ἔργα· πρὸς δὲ ταῦτα παράλαβε
 καὶ Λυκόφρονα· ἐντετάλμεθα δὲ καὶ Προίτῳ
 συναλβεῖν τινα τῶν ὀφειλόντων καὶ τὰ ὑπάρχοντα
 ἐνεχυράσαι· παραλαβὼν οὖν Κτησικλῆν καὶ τῶν 20
 παρὰ Λυκόφρονος μαχίμων τινὰ συνδieleθε αὐτῷ
 καὶ ὃν ἂν σοι παραδείξῃ, παράδος αὐτοῖς καὶ τὰ
 ὑπάρχοντα παράθου Λυκόφρονι· γράψον δὲ καὶ
 πρὸς ἡμᾶς, ὡς ἂν οἰκονομήσῃς. Καὶ περὶ τῶν ἰθὺς— δὲ
 Ἐρρωτο L δ Φαμενὼθ ἰ 25
 ὧν γράφεις δεῖν με κομίσασθαι [[ἐκ παρὰ Παθώφιος τοῦ ἐξειλη-
 ρότος]] ἀπὸ τοῦ γενήματος τοῦ βαλανείου τῆς διὰ Παθώφιος
 μισθώσεως, ἐπίστειλόν μοι πόθεν κομίσωμαι· τὸ μὲν γάρ
 (verso)
 διεγγύημα διὰ τῶν λόγων ἀνενήνοχας

plus bas :

Εὐκλέους

ΑΗΘΑΛΩΝΙΩΙ

30

N. C. Copie revue par J. Lesquier et B. P. Grenfell. — 1. Avant la l. 1, traces
 de deux lignes très effacées. Lesquier. — 5. ε[πε]ι[τα] Grenfell. — [[μη προς εμε]]
 ma lecture, complétée par Lesquier et Grenfell. — 9. ἀνατρουμένους P, le dernier
 o fait avec un η. Cette correction a été faite vraisemblablement par l'auteur avant
 de tracer les deux dernières lettres du mot : υς. Ce qui semble devoir être lu τ est
 peut-être un ι lié à la lettre précédente et à la suivante, suivant une pratique, il est
 vrai, plus fréquente au II^e qu'au III^e siècle. — 24. ὡς αν οικονομησῃς terminait la
 rédaction primitive, et, ces mots écrits, la ligne 25 a été ajoutée immédiatement :
 καὶ περὶ τῶν ἰθὺς—δε à la l. 24 et les ll. 26-29 sont une addition postérieure, une sorte
 de post-scriptum, d'écriture plus cursive, mais non pas nécessairement d'une
 autre main.

Verso 30. — Εὐκλέους est probablement d'une autre main. Lesquier croit voir,
 contre le bord gauche, dans la tache brune qui serait, à mon avis, la trace d'un
 sceau, des restes de lettres : ce serait le résumé du document. Je ne les aperçois
 pas.

TRADUCTION

Euclès à Apollonios salut. Je t'envoie les lettres écrites à Orsicleidas, l'archisitologue, touchant le versement en grains auquel il doit procéder conformément à la lettre à lui expédiée par Hermaphilos, puis les lettres adressées à Chrysippe, l'une pour qu'il exige le talent selon l'ordonnance écrite à Python, qu'il règle cette somme et qu'il en donne au lieu d'un reçu pour moi, un reçu aux (?), l'autre pour qu'il rappelle à Orsicleidas le versement en grains. Aie donc soin de leur rendre ces lettres, et mets ton zèle à régler les affaires au sujet desquelles nous t'écrivons. Pour ce qui est d'Orsicleidas, reçois de lui une lettre pour Nicôn, et de Nicôn une lettre pour Héracléidès et envoie (les) nous rapidement. Quant à Chrysippe, rappelle-lui qu'il ordonne à Python d'écrire à Scymnos d'agir, afin que les travaux ne restent pas en suspens. Pour la même raison, prends aussi avec toi Lycophron. Nous avons ordonné à Proitos de se saisir d'un débiteur et de mettre ses biens en gage. Prends donc avec toi Ctesiclès et l'un des plantons de Lycophron puis vas avec lui (Ctesiclès ?) et celui qu'il te désignera, livre-le-leur (à Ctesiclès et au planton) et les biens mets-les en gage auprès de Lycophron. Ecris-nous aussitôt que tu auras réglé ces affaires.

Porte-toi bien. An 4, Phaménouth 10.

Et de plus pour les 19 drachmes 4 oboles, que je dois, m'écritu, toucher sur le produit du bain affermé par Pathiôphis, écris-moi où je pourrai les toucher; car tu as porté dans tes comptes le montant de la caution.

L. 1. 'Απολλωνίωι. — Parmi les nombreux personnages de ce nom mentionnés dans les documents contemporains de notre texte, relevons ceux dont le rôle se détache avec quelque netteté et qui pourraient être — d'ailleurs par simple hypothèse — identifiés au nôtre : 1° 'Απολλώνιος ὁ οἰκονομῶν τῇ κατὰ τοπαρχίαν, *P. S. I.*, 510; mais ce titre ne paraît pas indiquer un fonctionnaire du Fayoum; cf. Medea Norsa et Vitelli *ad loc.* 2° 'Απολλώνιος à qui est adressé le devis de travaux de *P. Lille*, 1; 3° 'Απολλώνιος ἐργοδιώκτης, *P. Petrie*, II, 4 (cf. III, 42, C. 3), 4, 2 (III, 42, C. 4); 4° 'Απολλώνιος, sitologue, *P. Petrie* II, 20, III, 1. 3 (cf. III, 36, b, col. III), dans un dossier où il est aussi question de l'économe Héraclide (v. n. 14). Mais notre 'Απολλώνιος ne paraît pas être un sitologue. . .

— ἀπέστολχα. — Parfait où nous mettrions le présent, selon les règles du style épistolaire grec. Cf. *P. Halle*, 7, p. 108.

L. 1-2 : ἐπιστολὰς τὰς γραφείσας. — Le pluriel n'implique pas nécessairement qu'il y ait eu plusieurs lettres adressées à Orsicleidas. C'est cependant probable. Par qui ces lettres ont-elles été écrites ? vraisemblablement par Euclès.

L. 2-3 : Ὀρσικλείδαν τὸν ἀρχισιτολόγον. — Le personnage m'est inconnu. De même le titre ἀρχισιτολόγος. Il indique qu'il y avait une hiérarchie entre les sitologues. Il est naturel que le sitologue d'un bourg n'ait pas eu le même rang que celui du chef-lieu de la métropole. Il est probable aussi que les plus élevés avaient autorité sur les autres. C'est ce que laissent entendre des titres comme ἐ ἐν τῷ Βουσιρίτῃ σιτολογῶν τοπαρχίαν Θεῖλωντίτῃ (*P. S. I.*, 412). Déjà Wilcken (*Grundzüge*, p. 153) s'était demandé s'il n'y avait pas des fonctionnaires de l'administration des greniers qui fussent supérieurs aux sitologues, et il renvoie à *P. Eleph.*, 10, 4 : παρὰ τῶν πρὸς [θ]η[σ]χυροῖς, et à *P. Hibeh*, 117, 2 : ἐ πρὸς τοῖς θη(σχυροῖς) τοῦ Κωίτου. Ce dernier titre est à rapprocher de σιτολογῶν τοπαρχίαν de *P. S. I.* 412. Un *archisitologue* est peut-être aussi un sitologue de toparchie ou de nome (voir note à la l. 14).

L. 3 : τῆς σιτομετρίας. Cf. *P. Halle*, p. 93.

L. 4 : Ἑρμαφίλου. — Ce nom revient cinq fois dans les archives de Zénon ; dans *P. S. I.* 386, l. 5, et 18, 417, l. 13, 598, l. 19, 659, l. 2 ; on ne voit pas quels pouvaient être son titre et sa fonction ; mais dans *P. S. I.* 399, l. 8, qui est une ἐντευξις, il a le rôle que joue le stratège dans les papyrus de Magdôla. Ἑρμάφιλος a donc pu être un stratège, et rien d'étonnant si un stratège donne à un archisitologue un ordre de versement. Ailleurs Ἑρμάφιλος est économiste (*P. Petrie*, III, 43 (2) ; II, 8 ; III, 16 ; V, 8 ; V^o II, 7 ; IV, 20 ; *P. Petrie*, II, 9 (2), 5 (cf. III, 43 (3) 5) ; II, 9 (4), 1 (cf. III, 43 (5) 1), et nous verrons que Hermaphilos de *P. S. I.* 399 a pu agir comme économiste (voir n. 29). Quel est son rôle ici ? Un économiste, comme un stratège, peut donner un ordre de versement. Dans *P. Lille*, 16, où peut-être faut-il reconnaître le même Ἑρμάφιλος, on ne voit pas non plus quelles sont ses fonctions. Même nom : *P. Lille*, 20, l. 6 et 38 ; *P. Petrie*, III, 112 b. (ici c'est un λογευτής qui lève des taxes payées par les clérouques).

L. 6 : Χρύσιππον. — Il y a un Chrysippe très connu, qui fut ἀρχισωματσοφύλαξ et *diacète* en l'an 18 et en l'an 22 (*P. Petrie*, III, 53, l.

2; *P. Grenf.*, II, 14, b), probablement d'Évergète (voir G. J. Smyly ad *P. Petrie*, III, 53, l. 2) et non de Philadelphie, comme le pensait P. M. Meyer, d'après une inscription de Théra, qui mentionne un Diogènes diocète dans la 18^e année, inscription que l'on plaçait sous Évergète (O. G. I. S. 59; c'est encore l'avis de Dittenberger) et que Mahaffy et Smyly mettent sous Sôter (Mahaffy, *The ptolemaic dynasty*, p. 60; Smyly, *l. c.*). Si le Chrysippe de notre texte est le même personnage, il est clair qu'il n'était pas encore diocète en l'an 4; mais il appartenait à l'administration financière, où il occupe un rang assez élevé, supérieur à celui du banquier principal Python (v. n. 8), à qui il donne des ordres. *P. Lille*, 13 est une lettre d'Aristarchos à Chrysippe, et pourrait bien dater de la même année et du même mois que notre papyrus (an 4, Phaménouth 17). Il est donc tentant d'identifier le correspondant d'Aristarchos et notre Chrysippe. Dans *P. Lille*, 13, il s'agit de la rentrée des grains, et Chrysippe nous apparaît supérieur aux fonctionnaires des *θησαυροί* et à un certain Nicôn, que nous retrouvons peut-être ici (l. 14). Si ces rapprochements vraisemblables sont vrais, on attribuera volontiers à Chrysippe le titre d'épimélète, ou même d'hypodiocète, et rien n'empêche que ce fût là un des degrés de cette carrière qui devait le porter au poste de ministre des finances en l'an 18. — *Χρύσιππος πράκτωρ* de *P. Lille*, 28 doit être une autre personne; dans *P. Lille* 27, ce nom est celui d'un esclave.

L. 7 : *περιέλῃ*. — Le choix de ce terme semble indiquer que la matière imposable est dispersée.

— *ἐκ τοῦ προστάγματος*. — Le *πρόσταγμα* peut émaner du roi ou d'un fonctionnaire comme le diocète.

L. 8 : *Πύθωνι*. — Cf. *P. S. I.* 512, 518, 530, où ce nom se rencontre, mais où il n'est guère pour nous qu'un nom. Dans *P. S. I.* 383, l. 7, 16, Python est sans doute un banquier. Or, un banquier ainsi appelé est bien connu au Fayoum, dans les dernières années de Philadelphie et dans les premières d'Évergète : *P. Petrie*, II, 26 (cf. III, 64, a); III, 53, j; 64, b, 5; c, 16 et *P. Halle*, 15. U. Wilcken a montré que c'était le banquier principal de Crocodiopolis, de qui dépendaient les banquiers des villages (ad *P. Halle*, 15, *Dikaïomata*, p. 221). On ne peut guère hésiter à le reconnaître dans notre papyrus.

— *σύμβολον δὲ ποῆσαι . . . ἀποχῆς*. — l'anacoluthie (on attendait *ποῆται*) s'explique par l'obsession exercée sur l'esprit de l'écri-

vain par la formule σύμβολον ποῆσαι (ποῆσασθαι), si fréquente dans le style administratif.

— ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμέ. — On voit mal la raison de la correction. Peut-être a-t-on voulu marquer que le reçu donné à Euclès était déjà rédigé.

L. 9 : ἀνατρουμένους. — v. N. C. Le sens aussi bien que la lecture est difficile à établir. Avec ἀναιρουμένους, on peut proposer plusieurs interprétations : 1° le verbe est au *moyen* : il peut désigner soit les agents chargés de la perception (mais ἀναιρεῖσθαι a-t-il ce sens? on s'explique mal aussi l'emploi du moyen), soit les personnes qui ont reçu le versement en grains, les bénéficiaires de la σιτομετρία, qui seraient en même temps les contribuables ; 2° le verbe est au *passif* : le sens serait : « ceux sur lesquels on lève la contribution. »

Aucune de ces explications n'est satisfaisante.

On remarquera que le texte donne plutôt ανατρουμενους. Paul Collart me propose de lire ἀνα<με>τρουμένους ; ἀναμετρεῖν peut signifier un versement en nature ; au passif, οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les bénéficiaires de ce versement, de même que dans *P. Halle*, 15, l. 5 ; *P. Lille*, 14, 13, οἱ καταμεμετρημένοι... ἵπποις sont les cavaliers pour qui l'on a mesuré un κλήρος. Mais ἀναμετρεῖν a aussi, et mieux, le sens de mesurer un terrain concédé pour l'exploitation, soit des champs (cf. F. Preisigke, *Fachwörter s. v. ἀναμέτρησης*), soit, par exemple, un espace dans des carrières (cf. *P. Petrie*, II 4 (9) ; 12, 4). Au passif, — et l'analogie avec καταμεμετρημένοι est plus complète avec ce sens que dans l'hypothèse précédente — οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les personnes à qui l'on concède un espace mesuré de terrain pour l'exploiter. Remarquons que plus bas il est question de certains travaux ἔργα et de débiteurs de l'État, qui pourraient être des entrepreneurs défaillants. Le talent que Chrysippe doit lever représenterait le prix ou une partie du prix auquel l'État a consenti la concession (διάπρασις, cf. *P. Edgar*, dans *A. S. A.* XIX, p. 24-26) de certaines exploitations. La σιτομετρία pourrait être destinée aux ouvriers employés sur ces chantiers ; les opérations de saisie se rapporteraient à certains exploitants qui n'auraient pas rempli leurs engagements. Il y aurait ainsi une certaine unité dans notre texte, et la conjecture de P. Collart a au moins le mérite de nous suggérer des hypothèses assez consistantes pour l'interpréter.

L. 12 : περὶ ὧν γεγράφμεν. — Cf. n. 1 à propos de ἀπέσταλκα.

L. 13 : Νίκων. — C'est un nom répandu. Un Nicôn dans *P. Edgar* 28, *A. S. A.* XIX, p. 22, probablement à identifier avec celui de *P. S. I.* 492 493 et 595. Un autre probablement dans *P. S. I.* 350; cf. aussi 638; il se plaint de retard dans le paiement de son ἐψώνιον; nous voyons qu'il est occupé à la chasse : ἐντι πρὸς τῇ θήρῃ. Faut-il identifier celui-ci avec Νίκων ἐπιστάτης φυλακιδῶν καὶ ἀρχι[φυλακίτης] de *P. Petrie* III, p. 321, auteur d'une lettre adressée aux χερσεφ[?]ῖπτοις θηροφύλαξιν. Vitelli (ad *P. S. I.* 350) hésite et, sans doute, a raison.

Je ne pense pas que ce soit parmi ces Nicôn qu'il faille chercher celui de notre texte, pas plus que je ne le rapprocherais de Νίκων Διονυσίου Ἰναχέως, plaideur devant les Dix (*P. Petrie*, III, 21, d, l. 6-15), ou d'autres Nicôn nommés çà et là (*P. Petrie*, III, 58, b, 3; 100, b, 2, 15, etc.). Il me rappelle bien plutôt le Nicôn de *P. Lille*, 13, qui est déjà en relation avec Chrysippe. C'est un fonctionnaire qui a autorité sur les sitologues (cf. n. 2-3) : ὁ παρὰ Νίκωνος σιτολόγος, dit le texte, et je ne crois plus que les éditeurs de Lille corrigent à bon droit σιτολόγος en σιτολόγου. Qui sait si « l'agent de Nicôn », τῷ παρὰ Νίκωνος, de *P. Magd.*, 26, avec lequel s'entend un marchand de vin malhonnête, n'est pas un de ses agents? ὃ συνέχεται Πετενευτήρις... Lesquier fait ici de Nicôn l'associé de Πετενευτήρις, et prend συνέχεται comme synonyme de μετέχεται; mais je n'en vois pas la raison. Si le commerce et la production du vin n'étaient pas monopolisés (Wilcken, *Grundzüge*, p. 253, et *Archiv*, VI, p. 401), au moins pouvaient-ils être très surveillés, et l'intervention d'un agent fiscal dans l'affaire de Magdôla n'a rien de surprenant.

Quelles peuvent être les fonctions de notre Nicôn? Il y avait au Fayoum une Νίκωνος νομαρχία (*P. Petrie* III, 37, 4). Notre Nicôn est-il ce nomarque? La question peut au moins être posée.

L. 14 : Ἡρακλείδην. — Le nom est porté par tant de personnes qu'il est presque vain de faire des hypothèses. Dans les archives de Zénon, on trouve un Héraclide agent de Zénon (*P. S. I.* 333, 379, 381) qui est peut-être le même que celui qui est employé à l'administration de l'ὕλη (*P. S. I.* 384), un scribe (*P. S. I.* 425) et d'autres (*P. S. I.* 343, 353, 433, 434, 534). Il y a un économiste de ce nom au début du règne d'Évergète (*P. Petrie*, II, 20 (cf. III, 26 b), un autre à la fin de ce règne et au début de celui de Philopator (*P. Petrie*, III, 32 f. r^o et v^o; *P. Lille*, 4); un archiphylacite, au commencement du règne d'Évergète. L'an 7 de ce roi, un Héra-

clide est chargé d'arrêter des revendeurs d'huile (*P. Lille*, 3, l. 57). L'an 26, un naoclère a ce nom (*P. Lille*, 21), etc.

— καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως πέμψαι. — Sont-ce les lettres d'Orsicleidas à Nicôn et de Nicôn à Héracléidès qu'Euclês se fait envoyer ? Pour quelles raisons ? Tout ce passage est des plus obscurs.

Σκύμωνι. — C'est un nom rare, qui figure dans *P. S. I.* 529. Là nous le voyons se saisir de la personne d'un certain Nomos (ἀπαγοή-ναι), débiteur de 62 drachmes. Le débiteur cherche à engager un petit esclave pour se libérer (à la l. 14 : α.[...] ζει<v>, ἀν[ασώι]ζειν, Vitelli; ne peut-on vraiment pas lire ἐν[εχυρά]ζει<v> qui donne un sens excellent ?). Scymnos pourrait donc bien être un agent d'exécution. La suite nous fait comprendre pourquoi Python doit lui écrire. Comme Apollonios le fera de son côté, l. 17-24, il devra saisir les entrepreneurs ou fournisseurs de l'État, dont la faillite compromet la poursuite des travaux.

L. 17 : πρὸς δὲ ταῦτα. — sc. ἵνα μὴ ἐν ἐπιστάσει ᾗ τὰ ἔργα.

L. 18 : Λυκόφρονα. . . . Προίτωι. — Lycophron : cf. *P. S. I.* 321, l. 6 : ἑκατοντάρουρος τῶν Λυκό[φρονος] ? Mais toute identification serait une pure hypothèse. Προίτος est un nom qui se rencontre en Égypte (*P. Eleph.*, 4, l. 1; *Theb. Akt.*, 8); mais celui-ci m'est inconnu.

L. 29 : Κτησιλῆν. — C'est sans doute celui qui est mentionné dans l'έντευξις *P. S. I.* 399. Il porte le titre de οἰκονόμος ὁ ἐπὶ τῶν τέπων, peut-être économe de Philadelphie (Vitelli, *ad loc.*). Il y a une hiérarchie entre les économes (Preisigke, *Die Prinz Joachim Ostraka*, p. 52-53); Hermaphilos, qui lui donne des ordres, est peut-être, avons-nous dit, un stratège (v. n. 4); mais c'est peut-être aussi l'économe du nome (v. n. 4). Il est tout naturel que l'économe local intervienne avec notre Apollonios dans une affaire de saisie sur la personne et les biens des débiteurs de l'État.

L. 27 : βαλανεῖον. — Grenfell et Hunt pensent qu'à l'époque ptolémaïque les bains publics étaient exploités par l'État, auquel ils appartenaient, et entretenus avec le produit d'une taxe (ὑπὲρ) βαλανεῖον (paiements au titre βαλανεῖων, cf. e. g. *P. Petrie*, III, 37 v^o, 7; *P. Rylands*, 70, l. 11; *P. Hibeh*, 108), taxe levée sur tout le monde, ou seulement sur la clientèle de ces établissements. Mais les particuliers auraient pu aussi posséder des bains publics, à charge de payer à l'État le tiers du produit, la τρίτη βαλανεῖων (*P. Hibeh*, 116; *P. Rylands*, 213, l. 474; analogie avec la τρίτη περιστερώνων).

Nous savons mal d'ailleurs comment les établissements de bains étaient exploités par l'État. Ici nous trouvons le système de la ferme. Pathiôphis me semble un fermier (μισθωτής, ἐξειληφώς), qui exploite un bain public, à charge de verser à Euclès, représentant de l'État, un loyer qui est une quote-part sur le revenu? Cette quote-part serait-elle la τρίτη βαλανείων? ou sont-ce les versements au titre βαλανείου, βζλανείων qui représentent les loyers? Mais alors, dans l'une ou l'autre hypothèse, comment s'appellerait le produit des établissements en régie, s'il y en avait, et l'impôt payé par les particuliers propriétaires de bains publics, s'il en existait.

La τρίτη βαλανείων est mentionnée dans un document en partie obscur, mais intéressant de la collection florentine, *P. S. I.* 377, l. 1-3 :

... πορεύομαι κέρδεϊ (?) καὶ τὸ βαλάνειόν σοι πῶει

(Wilcken préfère ποεῖ, *Archiv*, VI, p. 391) σοῦ παρέχοντος

τὴν τρίτην εἰς τὸ βασιλικὸν τὸν ἐνιαυτὸν Ε.υ. . .

La pièce dont nous n'avons qu'un fragment contient, semble-t-il, les propositions d'une personne qui veut prendre à bail un ensemble de choses et aux ll. 5-8, on voit nettement se dessiner un cheptel de fer. Le bain doit faire partie de cet ensemble et les 400 drachmes en sont probablement le loyer offert. En concluons-nous que certains particuliers possédaient des bains publics? Pas nécessairement. Le bailleur peut avoir été ici un μισθωτής, comme Pathiômis, et qui voudrait sous-louer. Dans ce cas, la τρίτη représenterait le loyer payé par le fermier à l'État. Celui-ci aurait, il est vrai, fait un assez mauvais marché, puisque l'exploitation du bain produisait trois fois ce loyer. Aussi, préférons-nous revenir aux vues de Grenfell et de Hunt et admettre l'existence de bains publics possédés, peut-être d'ailleurs à titre de concession, par des particuliers, qui devaient la τρίτη βαλανείων et qui pouvaient les louer pour un φόρος, cf. *P. S. I.* 584. Les versements au titre βαλανείων représenteraient le produit de ceux qui étaient en régie, ou celui de la taxe d'entretien; quant au loyer des bains loués par l'État, son nom serait aussi φόρος βαλανείου, terme qui se rencontre dans *P. S. I.* 355 où le loyer est payé au τραπεζίτης; il est ici de 30 drachmes par mois (versées en monnaie de cuivre).

Nos 19 dr. 4 ob. sont sans doute aussi le loyer mensuel d'un établissement plus petit. Dans *P. S. I.* 377, que représentent les

400 drachmes? Est-ce le produit net, ou doit-on en défalquer le montant de la $\tau\rho\acute{\iota}\tau\eta$? C'est, croyons-nous, cette dernière solution qui est la bonne, et $\sigma\omicron\upsilon\ \pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\omicron\varsigma\ .\ .\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\iota\kappa\acute{\epsilon}\nu$ signifie sans doute : « à charge pour toi de payer l'impôt du tiers ». On voit mal, en effet, le futur fermier indiquant au bailleur le revenu net du bain, une fois la taxe payée par ce bailleur lui-même, et non pas le montant du loyer que lui, fermier, aurait à verser pour permettre au bailleur d'en tirer ce revenu net. Dès lors, ce revenu s'élève à 266 dr.

4 oboles par an ($400 - \frac{400}{3}$) et, par mois, 22 drachmes, 1 obole, 2 chalques et une fraction.

L. 29. $\delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\eta\mu\alpha$. Comme tout fermier de l'État, Pathiôphis a dû fournir des cautions ($\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\sigma\upsilon\varsigma$) (cf. *Rev. Laws*, col. 5 : $\Delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\eta\sigma\iota\varsigma$ et col. 56, l. 14, etc.); $\delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\eta\mu\alpha$, qui signifie caution, garantie (F. Preisigke, *Fachwörter*, s. v.) me paraît désigner ici la somme pour laquelle les répondants de Pathiôphis se sont portés garants.

2. — Lettre de Nicaeos à Euclès.

H. o. 340; L. o. 088. — Lille, inv. 283. — Philadelphie ou Évergète(?).

Deux fragments, dont le raccord me semble assuré. La lettre est au *recto*, l'écriture dans le sens des fibres. La pièce a été pliée d'abord trois fois de gauche à droite, puis une fois roulée ainsi, pliée en deux de bas en haut (cf. Edgar, *Annales du Service*, XIX, p. 13). Entre la fin de la lettre et la date, un blanc de 0,035 mm. Au-dessous de la date, une marge de 0,065 mm. L'indication du *verso* est en haut entre le second et le troisième pli, l'écriture dans le sens des fibres. Plus tard, la même feuille a été utilisée pour une petite note écrite au verso, qui semble n'avoir aucun lien avec la lettre du *recto*. Cette note occupe la partie opposée à la marge inférieure et à la formule de date de la pièce du recto : pour celui qui l'a écrite, en travers des fibres, le bas du papyrus est devenu le haut, et réciproquement.

Le nom de Nicaeos revient plusieurs fois dans les archives de Zénon (*P. S. I.* 343; 375; 377; 399). Théodore, dont il est question dans la lettre, est peut-être celui de *P. Edgar*, 26, *A. S. A.* XIX, p. 19. Quelle que soit la lecture du verso, elle nous indique qu'il s'agit de $\xi\acute{\epsilon}\nu\iota\alpha$. Ce sont les présents offerts, obligatoirement, aux fonctionnaires et aux hauts personnages, le plus souvent à l'oc-

casion de leurs tournées (παρουσίαι); Cf. *P. Petrie*, II, 10 (1); III, 53, m; *P. Hibeh*, 120, 1; *P. Grenf.*, II, 14 b; *P. Tebt.*, I, 5 et la n.; *P. Halle*, 7, et d'une manière générale U. Wilcken, *Grundzüge*, p. 356. Mais ce sont aussi des présents envoyés à Alexandrie par les villes et villages d'Égypte, à l'occasion de certaines fêtes, comme les στεφανηφόρια; voir *P. S. I.* 514, qui montre l'importance que Philadelphie attachait à ces envois. Le transport des ξένια exige une véritable flotte, comme il apparaît dans une lettre que notre Euclès adresse à un certain Agathoclès (*P. S. I.* 537; cf. aussi 594).

- a) Νίκαιος Εὐκλείῃ χαίρειν ·
 ἔχω παρὰ Θεοδώρου
 ἀνθ' ὧν ἔδωκα Φτηρεῖ
 τῷ Ἀραβί εἰς καρτάλλους
 χαλ F β (effacé) 5

 Εὐστραν δὲ Νίκαιος ὁ γεωρ-
 γὸς οὐκ ἔδωκεν ·
 τὸ δὲ παράσιρον τὸ στυπ- 10
 πέννον ἐν ᾧ τὰ [[ε]] λ (ἀρτάβας)
 τῶν ἀλφίτων [κα]τήγα-
 γον αγω[.....]το ε[[ς]]
 Ἀλεξανδρ[εῖαν] Ἐπί?]
 κούρος οὐκ[15
 τὰ ἄλφειτα
 ἐμ. Μέμφει
 καὶ τὰς εἰς .
 καὶ τὰς κρι[θ
 b) [σ]φυρίδ[ας] διαρτάβους . 20
 εἰς τὰ
 καὶ [[των]] κάρυα ἄλλα
 σφυρίδας γ καὶ εἰς τὰ
 σίσαρα α τὰς πάσας
 σφυρίδας διαρ(τάβους) κη ·
 διὸ ἀπεχρησάμεθα τῇ 25

[[ἀνακομισθῆναι αὐτὸν]]

δέρρει· τὰ δὲ γ καρ-
 τάλλια ἅ μοι συνέθηκας
 καταλῆλοιπα Θεοδώρῳ
 καὶ τὰ ὀνικά μώστια δύο.

Ἐρρωτο Φαμενὼθ ις.

30

Verso. 2^e Main.

παρὰ Νικαί
 ου ξενια-
 γοῦ

N. C. Fin de la l. 5, l. 6 et 7, effacées à l'éponge (?). — 11. (τριάκοντα) (ἀρτάβας); le sigle de l'artabe fait probablement d'un A combiné avec ρ. — 13. Faut-il lire ἄγω[ν καὶ αὐ]τό? — ε[[ς]]. Dans la rature peut-être un ξ corrigé en σ. — 15. ουκ, le κ fait avec un χ. — 19. τας douteux, peut-être εις; εἰς κρι[θῆν]. — 20. Peut-être rien après διαρταβους. — 24. Pour — ἀρτάβους même sigle que l. 11; devant κη un espace vide assez étendu. — Verso, l. 3, γου me paraît clair; on hésite à transcrire ξενιαγοῦ. A la rigueur, on pourrait lire ΓqΓ', = 493, écrit à la syrienne. Mais que signifie ce chiffre? Je ne crois d'ailleurs pas cette lecture probable.

L. 1-5. « J'ai reçu de Théodore pour des corbeilles, en retour de ce que j'ai donné à Phtéreus l'Arabe, 2 drachmes en monnaie de cuivre » ou bien « j'ai reçu de Théodore, en échange des deux drachmes que j'ai données à Phtéreus pour des corbeilles ».

4. καρτάλλους. — Cf. Hesychius s. v. « τὸ πλεκτὸν ἀγγεῖον, ἐν τοῖς ὁψαρτυτικοῖς. Le mot est de la langue des Septantes et se retrouve dans l'hébreu, me dit M. Autran.

L. 10. παράσιρον. — Le mot m'est inconnu. Serait-ce une enveloppe, d'étoupe servant à protéger les vases destinés au transport des grains (σιροί)? « Le παράσιρον dans lequel j'ai transporté 30 artabes de farine, en l'emportant lui aussi, à Alexandrie (ἄγω[ν καὶ αὐ]τό εἰς Ἀλεξάνδρ[εῖαν]. » Peut-être faut-il lire παράσειρον, m'écrit Perdrizet, qui cite Lucien, *Navigium* 5; τοῦ ἱστίου τὸ παράσειρον παραυγές; et Callixène dans *Athénée* 105, 6 à propos de la dahabyeh de Philopator : βυσσινὸν ἔχων ἱστῖον ἀλουργεῖ παρκατεῖρω κεκοσμημένον, Flamme au haut du mas ou encadrement de la voile, c'est toujours une pièce d'étoffe. Cette pièce d'étoffe aurait ici servi de sac.

L. 20. [σ]φυρίδ[ας] διαρτάβους. — corbeilles contenant deux artabes ?

L. 23-24. τὰς πάσας σφυρίδας διαρ(τάβους) κη. — « en tout 28 corbeilles de 2 artabes ».

L. 25-29. « C'est pourquoi nous avons usé de la couverture de peau; pour les petites corbeilles (καρτάλλιον, diminutif de κάρταλλος) que tu as réunies pour nous, je les ai laissées à Théodore, ainsi que les deux jarres à vendre. » τὰ ὀνικά μώστια. μώστια, comme me le fait remarquer Perdrizet, se retrouve dans *P. Grenfell*, I, 14; cf. *P. Hibeh*, 49, n. 8.

L. 32. ξενιαγοῦ, ξενιαγός = convoyeur de ξένια.

La note du verso est, pour moi, très obscure.

L β Φαρμοῦθι β

τοῖς ἐπὶ τοῦ φ(υλακείου?) · ἀπεστάλκαμεν
 ἐγ Μέμφεως
 ἀπὸ λαῶν καὶ κα[τοίκ]ων τὰ
 Φιλοκράτου τ[. . .] διδ[?]
 ἐξανδρίας δει ο[. . .] φηναί 5
 καλῶς οὖν ποιήσετε
 ἀπογραφάμεν[σι] καὶ α.
 εντες αὐτόν.
 —
 Ἀσκληπιόδη

La fin des lignes est indécise, et l'on peut souvent se demander si quelques lettres n'ont pas disparu. Écriture très cursive.

N. C. 2. φ(υλακείου). Φ*. P. On pourrait aussi penser à φ(υλακτικιοῦ). — απε-
 σταλκαμεν, lettres très évanides. Le μ est douteux. J'avais d'abord lu ξεν et le docu-
 ment précédent me suggérerait ξέν(ια), mais la ligne paraît complète. — 3. On peut
 se demander s'il manque quelques lettres après τα; mais l'α, élargi, paraît bien
 être la lettre finale. — 4. L. φιλοκράτου<ς>? — 5. Lectures très douteuses,
 peut-être ἐξ ὧν. ρι. . δεῖ οἴν. On remarquera que le mot Ἄλ | ἐξανδρίας (généra-
 lement on trouve Ἀλεξανδρείας) serait mal coupé. — Fin : φηναί ou φεῖναι? p. e.
 ἀφεῖναι. δεῖ οἴν αὐτόν] ἀφεῖναι paraît long; peut-être αὐτον était-il abrégé. — 6.
 P. e. ποιήσετε. — 7-8. ἀ[φ] | έντες. Mais le mot est mal coupé.

3. — Lettre de Maron à Phanésis.

H. 0.085 ; L. 0.190. — Lille, inv. 284. — Philadelphie ou Évergète.

Je transcris, pour le signaler, ce morceau de lettre administrative(?), dans l'espoir qu'un des fragments du Caire ou de Florence pourront le compléter. Belle cursive ancienne. A 12 centimètres du bord de gauche, deux trous ronds, d'1 centimètre de diamètre, l'un en haut dans la première ligne, l'autre au-dessous du texte, et à 5 centimètres l'une de l'autre. La pièce a été pliée trois fois de bas en haut, et quand on se la représente en cet état, on voit que le dommage a été causé par une échancrure dans le bord du rouleau, provoquée peut-être, au début, par un fil qui le liait. Texte au recto en travers des fibres.

Μάρων Φανήσει χίρειν. Ἐάμπερ ὁρθ[ῶς ?
 εὐθέως παρέσει· εἰ δὲ μὴ γίνωσκε διότι θύο[
 καταλιπὼν ἡμᾶς καὶ τὸν ἐγδανειζόμεν<ον> σῆτον ἀπ[
 ἡμῶν καὶ ὁ σῆτος κινδυνεύσει διὰ σὲ ἄπρατον γεν[έσθαι

Verso, dans le sens des fibres

à gauche (2^e main) :

à droite :

]χεῖρι·στῆ

ΦΑΝΗΣΕΙ

L. 1. Μάρων. Même nom dans *P. S. I.* 500, 501 ; 613.

Φανήσις est un nom très répandu.

4. — Compte de sommes en argent.

H. 0.160 ; L. 0.300. — Lille, inv. 285. — Milieu du III^e siècle.

Les colonnes I et II se trouvent au *recto*, l'écriture, une cursive posée et claire, dans le sens des fibres ; elles sont de la même main, sauf quelques additions intercalées, signalées dans les N. C., notamment les chiffres des totaux. Il manque à gauche quelques lettres de la colonne I et probablement une colonne précédente (voir

Commentaire). Par endroit, le texte semble avoir été écrit sur un texte plus ancien, effacé à l'éponge. Le papyrus a dû être roulé de droite à gauche, toute la surface en est froissée. La colonne III, en cursive petite et rapide, souvent difficile, est d'une troisième main. Elle se trouve au verso, l'écriture en travers des fibres, et contre le bord gauche. A droite de cette colonne, à la hauteur des ll. 10-11, traces d'une indication en lettres capitales, peut-être une adresse.

On peut se demander si le document est un compte de dépenses ou un compte de recettes. Les sommes payées sont minimes; elles ne dépassent jamais 5 drachmes et sont parfois réduites à 1 obole 1/2. Plusieurs mots restent, pour moi du moins, mystérieux. S'agit-il d'une taxe (peut-être sur les métiers) ou d'une cotisation, c'est ce que je ne saurais décider.

Col. I.

°			
]. ψα απεναντων καινω̃ν		α̃	
'Αρσεμφθεὺς	Γ γf		
'Αρχωνς	Γ β		
[['Αρ]] κοννω̃ς	β		
Ωρος γραμματεὺς	Γ βf		5
Πετεθύμις	Γ ε η̃	Γ ε	
[.] θυθις		Γ βf	
ροντώτης		Γ α —	
'Απο] λλώνιος χαλκ[εὺ]ς		f	
των καινω̃ν	α̃	Διονυσία	
...] λχθις	Γ γ	γ̃ Διονύσιος	Γ α 10
'Αμμωνία	Γ δ	ε̃ Σεμφθεὺς Σώτας	
[.] θας	Γ γ	ξ̃ Λαομέδων Πασεῖς	
[.] . . .	Γ ε	ευδοτε δ	
]. μτίου Πετοσεῖρις		— c 'Αντίπατρος — c	
/ μδf = c			15
στο			
ωτων Κρ[[άτωνος]]		α̃ Πασεῖς Γ βf	
. ουθα.ς	Γ β =	Ταλεῖν Γ ε	

Dans la ligne, le ψ seul est douteux. L'ο au-dessus du ν (peut-être une simple tache) surmonté d'un trait léger, comme un accent. Au-dessus de l'ω, une tache, trace peut-être d'une lettre en surcharge. Toute cette ligne d'une écriture plus posée que le reste. — 4. Sur Αρ deux traits. Mais je ne suis pas sûr que le scribe ait voulu effacer les deux lettres. — 5-6. Caractères plus appuyés sur une ligne effacée à l'éponge. — 8. Le nom peut être complet avec la lettre non lue, dont il reste la fin. — 9. Απολλωνιος χαλκ[ευς] f, oublié puis ajouté en surcharge — τ[ων] καινων, écriture plus posée, comme l. 1. — 10. Pas de trace de chiffre après Διο-
νυσια. A cet endroit un trou; mais les traces du chiffre devraient apparaître sur les bords. — 11-12. Les lettres pointées et soulignées appartiennent peut-être au texte de dessous, imparfaitement effacé. — 13. ευδοτε, 2^e main. — 14. Αντιπατρος — c, 2^e main. — 15, 2^e main.

Col. II.

Σεμρθεὺς F β Πάσεις H β-

Πετῆσις F β Αυνίλις F β

Πετεαρμῶντις f Νοφρεῖς f

Ταοπισωτων Κρότου Αρμῶντος F αf—

Πετο.σις F αf— Ἄλλλος Πετεαρ-

5

μῶντις F αf— Ἀρχῆβις F αf—

Τατεῖς . . . ἐταίρα F αf— ὁ ἐπὶ τῆς ἑκτῆς F β

Πετο[σ]εῖρις F αf—

τὰ ἐν τοῖς . . . μίσις Θατρῆς F α Ξερ[.]ις f

Ταῆσι F α Ταβάλις F α Νεχθῆσις F α

10

Πετοσῆρις F α Σαρμῶς F α Ἀχομνήτις F α

Πασεῖς F α Ἀμῶς F α Σεῶς F α

Ἀμεννεὺς F α Ταμῶντις F α Ἀρμάς

/ μδ — c / εἰς τὸ αὐτὸ F ριζ — c

N. C. I. Sur une ligne plus longue et qui paraît avoir été effacée à l'éponge. A la fin de cette ligne effacée; on déchiffre τρ...χου — c. — 2. On voit aussi ici des traces de la ligne effacée, sur laquelle celle que nous transcrivons est écrite. A la fin de cette ligne effacée, on déchiffre : . . . ἐπὶ του . . . — 4. P. e. Ταοπιλωτων. — P. e. Αρμωντις; à la fin, traces de lettres d'une ligne effacée. — 5. αλλος, P. l. ἄλλος. — 8. A la fin, traces d'une ligne effacée; on déchiffre . . . ρρεις. — 9. τα εν τοις χωμιοις possible; p. e. aussi εν τοις [δυ]μιοις. — 14. De la même main que celle de la ligne 15 de la col. I (2^e main ?).

Col. III, *au verso* :

'Αγαθοκλήης δὲ φέρει ριζ—c
 και τοῦ ζυτοπωλίου μ/ρνζ—c ^{[[.]]}
 Κτηλλεω φέρει ἄνοσις
 ου 'Απολλώνιος ὁ χαλκεὺς α =
 ου Βόηθος f— 5
 ου Διονύσιος ὁ τὰ ἀλικὰ α
 ου 'Αντίπατρο[ς] f
 ου Πετοσίρις ...ρεὺς — c
 Αρ... ὁ ζυτοπ... τοῦ πρὸς τῶι βαλα(νείω) f
 ου .τοθοῆθ τοῦ πρὸς τῶι βαλανείωι f 10
 ου πα<v>τοπωλίου β
 ου {α} Κράτωνος ὑποζυτ () f-
 κτυνενίοις καινοῖς γ/[[if = c]]

/ρξξ [[.]] ∩ [[.]] fε

N. C. 1. δε. La lettre pointée, de forme ovale, toute petite, pourrait être lue σ ou θ. — 3. κτηλλεω pour κτησίλεω? — ανοσις semble sûr. — 4. ου paraît assuré ici. Ailleurs l'ο réduit à un point comme souvent dans cette colonne. — 6, ο τα αλικα. P. e. ο τα λαικα. Cf. *P. Lille*, 10, 4-5. — 9. P. e. Αρϋωτης ζυτοπ... Je ne vois ni ζυτοποιος, ni une forme de ζυτοπωλιον. — 10. P. e. Στοθοηθ comme dans *P. Lille*, 1, 1. 2. Mais le Σ et l'η très douteux. — 11. Ma lecture hésite entre . . .δωπωλιου ου πατοπωλιου, mais je ne lis pas παντοπωλιου. — 13. P. e. κτηνε- νοις. Quid? — 14. Ω = λ(οιπόν).

I. L. 15. / M δ f = c. Ce total est celui des sommes qui précèdent. Mais il est inexact. On trouve 44 dr. 4 oboles au lieu de 44 drachmes 5 oboles 1/2.

L. 16. Le scribe a peut-être voulu corriger Κρ[[άτωνος]] en Κρότου. Cf. col. II, l. 4. Un personnage de ce nom dans *P. S. I.*, 608; *P. Ed-gar*, 12; 14; le même nom propre dans P. Perdrizet et G. Lefebvre, *Graffiles d'Abydos*, n° 363. Pour Κράτων, *P. S. I.*, 622; 659.

II. L. 7. ὁ ἐπὶ τῆς ἔκτης. — S'agit-il de l'ἀπόμειρα?

L. 9. ἐν τοῖς [κω]μίσις. — Je n'ai pas rencontré le mot κώμιον dans

les papyrus. ἐν τοῖς [ῥυ]μίαις. 'Ρύμιον se trouve dans P. M. Meyer, *Griechische Texte aus Aegypten*, 20, verso, l. 5, texte, il est vrai, du III^e siècle après J.-C.

L. 14. μ δ — c. Total des chiffres des dernières lignes de la col. I et de ceux de la col. II.

Γ ριζ — c doit représenter le total des colonnes I et II, plus celui d'une colonne perdue à gauche.

III. L. 1. ριζ — c paraît bien être un report. Peut-être faut-il entendre que cette somme est l'apport (φέρει) d'Agathoclès, agissant comme percepteur.

L. 2. La somme de 40 drachmes, payée au titre d'une brasserie, s'ajoute à la précédente. Quel rapport ce paiement peut-il avoir avec la ζυτηρά? C'est une question qu'on ne peut que poser.

L. 3. Ici s'ouvre un chapitre nouveau; l'apport (φέρει) de Ctesileôs. Mais que signifie ἄνοσις? Le mot n'est pas inconnu. Van Herwerden, *Lexic. græc. supplet.* s. v. ἄνοσις et s. v. Βοώνητα, cite une glose chypriote, obscura admodum, ainsi conçue. τμηξ βωὼν ἡγορασμένα· παρὰ Κυπρίοις δὲ ἄνοσις. O. Hoffmann, *Dialektinschriften*, auquel Van Herwerden renvoie, donne βοωνητα et ἀνόσιος. Ces textes n'éclaircissent guère notre passage.

L. 4. Le ου qui précède les articles suivants est énigmatique. Faut-il lire οὔ(τωζ)?

L. 5. Peut-être βοηθός.

L. 8. Peut-être χ[υ][τ]ρεύς.

L. 9-10. Sur les βλαχνεία, cf. plus haut p. 226-228.

L. 12. Je suppose que le scribe a omis de biffer l'α. Pour Κράτωνος, cf. col. I, 16.

L. 13. Je ne m'explique ni κτυνενις (ou κτηνενις) (κτηνείς?) ni le datif.

[[ι = c]] : 10 dr. 5 ob. 1/2 représente le total des chiffres des lignes 4-13; mais il est inexact : le total exact serait 10 drachmes 2 oboles 1/2. En surcharge = c soit : 2 oboles 1/2. C'est donc par erreur que le scribe a biffé le chiffre des drachmes, il n'aurait dû biffer que les chiffres d'oboles.

L. 14. ρ ζ ζ [[.]], total général. Mais encore inexact pour le chiffre d'oboles. On trouve 167, 4 oboles au lieu de 167, 1 obole.

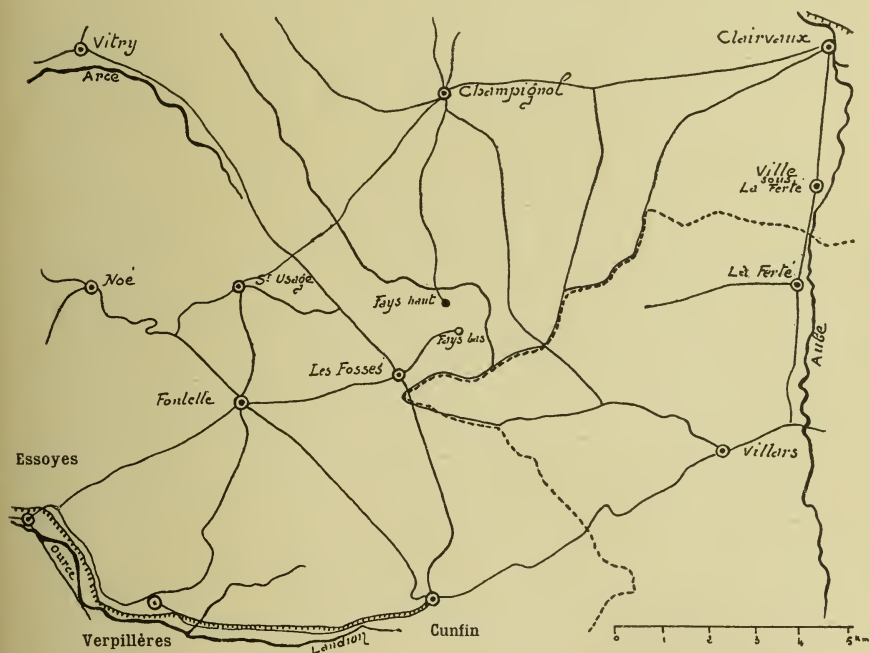
Ω [[.]]^γ fc. Reste à verser 3 dr. 3 ob. 1/2.

Pierre JOUGUET.

LES RESTES D'UN PATOIS CHAMPENOIS

A CUNFIN-EN-BASSIGNY (AUBE)

1. — Cunfin est un gros village situé près de la source du Landion, affluent de l'Ource, dans le Bassigny (département de l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Seine, canton d'Essoyes) ; aujourd'hui



tête de ligne du chemin de fer départemental qui va par Poliset jusqu'aus Riceys. Les habitants, au nombre de 400 environ, sont surtout bucherons, le pays voisin étant très boisé ; naturellement, il y a aussi des cultivateurs.

2. — Dans ce village come dans la plus grande partie de la Champagne, un observateur superficiel ne remarque rien qui ressemble à un patois véritable. Sans doute, il note quelques particularités, d'ailleurs communes à Cunfin et aus localités voisines : l'emploi exclusif de **r** lingual, le manque absolu de **h**, quelques mots locaux come **marja** *mare où les sangliers vont boire*, **bufs** *buisson*, **ge** *abreuvoir* ; et surtout la chute complète du **l** dans le pronom de la troisième personne *il*, même en liaison comme dans *il écoute*, *il entend* ; ce qui cause parfois des méprises aus étrangers, **i a** *il a un champ*, étant perçu come **i j a** *il y a un champ*. Mais tout ça ne constitue pas un patois.

Cependant, les vîeus vous disent bien que dans leur jeunesse il y avait des patois, et que le parler se différençiait de village à village.

3. — Quand on demeure dans la région et qu'on cause familièrement avec les paysans, quand ceus-ci s'animent surtout, on est souvent surpris d'entendre surgir des formes tout-à-fait différentes du Français d'école ; en les rapprochant, on comence à entrevoir des restes de patois. Et parfois on rencontre des vîeus dont le langage habituel est difficile à comprendre au premier abord, et qui, une fois compris, présente bien les caractères d'un patois. A Cunfin surtout, m'at-il semblé, du moins plus que dans les autres localités que j'ai fréquentées, Essoyes, Fontette, Saint-Usage, Champignol.

4. — J'ai pu observer de très près un de ces vîeus : Ferdinand Van, maçon, bucheron et cultivateur, âgé aujourd'hui de 72 ans. Ce brave home est illettré, un peu sourd, doué d'une ecellente mémoire, par conséquent peu sensible aus influences du dehors. Cependant, il sait qu'il ne parle pas « correctement » : il lui arrive fort bien de dire une frase en patois, et si on ne le comprend pas, de la répéter en Français ; mais il n'a pas l'idée qu'il parle un vrai patois. Plus il s'anime, plus les formes locales abondent ; en tout état de cause il en emploie plus avec moi qui cherche à l'imiter, que par exemple avec ma fame. On ne peut guère l'interroger ; le meilleur moyen de l'observer, c'est de tâcher de parler come lui et de noter ensuite ce qu'on a remarqué.

On arrive ainsi facilement à recueillir un bon nombre de formes. Évidament l'ensemble n'en constitue pas un patois pur, même au sens le plus relatif du mot, encor moins un patois complet. Néan-

moins on a un tableau présentant un certain intérêt, surtout au point de vue de la géographie linguistique.

FONÉTIQUE

5. — Le système de sons du patois paraît à peu près le même que celui du Français. Come dans le Français régional, **r** est toujours lingual et franchement roulé; **h** n'existe nule part.

Le mode de groupement des sons, lui non plus, ne présente guère de particularités. De même encor les phénomènes d'accentuation, d'intonation, de durée. Je note que **e** (fermé) peut être long, come dans beaucoup de patois et de parlars régionaus; **vuz e:t vous avez**. Il y a aussi quelques voyelles brèves qui seraient longues par position chez nous : **kɛv cave**.

6. — Par contre, la distribution des sons considérés par rapport à leur origine, est souvent très différente de la nôtre. C'est dail-leurs là-dessus que porte la presque totalité de mes observations. Je vais énumérer les faits les plus intéressants.

CONSONES

7. — Le phénomène le plus frappant, c'est le passage de **l** à **j** après une autre consone : **pjœ:vr pleuvor**, **hje blé**, **kjɛ:r clair**, **gjes glace**, **fje fléau**, **kupj couple**, **sɔ:bj sable**. Ce changement a lieu dans toutes les positions; seuls y échappent quelques mots évidemment empruntés, come **blaro blaireau**, dont la finale sufrait à déceler l'origine étrangère.

Un autre phénomène intéressant, c'est la chute de **r** partout devant une consone linguale : **pute porter**, **gade garder**, **bo:n borne**. La consone suivante n'est modifiée que si c'est **s**, le groupe **rs** passant à **ʃ** : **gaʃɔ garçon**.

ʃ se trouve aussi pour **s** palatalisé : **laʃe laisser** (vieux Français *laissier*), **i kɔnɛʃa il connaissait**. — De même **z** palatalisé aboutit à **ʒ** : **frɔ:ʒe fraisier**, **mɔ:ʒɔ maison**, **agyʒe aiguïser**.

Il y a métatèse de **r** dans **frəme fermer**.

Epentèse de **r** dans **fre:t faite**; de **l** dans **syʃlote chuchoter**.

Epentèse de **j** dans **tjo tôt**, **batjo bientôt**, **watjy:r voiture**, **mitjɛn mitaine**.

Epentèse de **w**, sous l'influence d'une labiale, dans **pwɛn** *peine*, **bwaʃe** *bécher*. Au contraire, chute de **w** du groupe **wa** dans **ta** *toi*, **da** *doigt*, **kan** *couëne*.

Dans le groupe **lj**, la première consone tombe : **jo** *l'eau* (come *eau*), **jø** *lieu*. De même sans doute **ʒ nu frɔjɛ** *nous nous frôlions* doit être pour **frɔljɛ**.

VOYELLES

8. — **a** et **ɛ** s'emploient tout autrement que chez nous, parfois on dirait qu'on s'amuse à prendre le contrepied de l'usage commun : **ʒɛma** *jamais*, **i fɛja** *il fallait*, **bɛtr** *batre*, **yzɛ:ʒ** *usage*, **ɛvɛle** *avalér*, — **mjat** *miette*, **na:ʒ** *neige*, **pja:r** *pierre*. — L'origine de ces divergences remonte évidemment à des questions d'accent, de position syllabique et surtout de durée ; mais je n'ai pas pu dégager de règles fixes.

On trouve aussi **ɑ**, ordinairement long, pour notre **ɛ** : **i ɑ** *il est*, **ʌ:n** *chêne*, **dx:re** *derrière*.

o remplace notre **ɛ** dans **pro** *prêt*, **so** *sec*, et aus première et deuxième personnes de l'imparfait et du conditionnel : **ʒeto** *j'étais*, **tyl krɛjo** *tu le croyais*, **ʒə gutro** *je goûterais*.

ø ou **œ** remplace souvent **u** : **dzø** *dessous*, **kø** *cou* et *coup*, **tø(t)** *tout(e)*, **møtɔ̃** *mouton*. — **ø** remplace **o** dans **rəpøze** *reposer*, **arøze** *arroser*.

On trouve **ɔ** pour **u** dans **køpe** *couper*, **pøli** *poulie* ; inversement **u** pour **ɔ** dans **kufɔ̃** *cochon*, **kute** *côté*.

ɛ̃ pour **ɛ** dans **brɛ:ʃ**, **lɛ:g**, **mɛ:ʒe**.

A quoi aboutit le **i**, **ē** Latin ? Je n'ai pu arriver à rien de clair. Dans la plupart des cas Ferdinand dit come nous. Les imparfaits et conditionnels en **-o** rappellent le Picard, et c'est la même évolution qu'on croit voir dans **ʒə vo** *je vois*, d'autant plus que le futur **ʒə vware** suppose un ancien infinitif **vwa:r**, devenu aujourd'hui **vo** ; de même encor dans **bo** *bois*, où le *oi* est d'origine différente. *Choir* se dit **ʃœ:r** (régulièrement employé pour *tomber*) ; futur **ʒə ʃy:re** ou **ʒə ʃœ:re**. Dans la première voyelle de **krɛjo** *croyais* on croit d'abord trouver une forme normande, mais cette forme est certainement dérivée par chute de **w** de **krwɛjo**, qui se dit à Vanvey et aus Riceys, au sud de Cunfin, d'après l'Atlas Gilliéron-Edmont. Ailleurs la même chute de **w** fait aboutir à **a** ou **ɑ** : **kə sɛ**

sa que ça soit, **dræ** droit. Dans **pwæn** peine le **w** dérive de la labiale. Notez encor **k i sɛ** qu'ils soient.

Au groupe Français *ui*, provenant de *ŭ* Latin palatalisé, correspond régulièrement *ø*, qui devient *œ* devant *r* : **nø** nuit, **trø** truie, **oɔdø** ou **odø** aujourd'hui, **sɛ m kəza** ça me cuisait, **kœ:r** cuire ; et aussi **ɜe sø** je suis ¹. Remarquez aussi **vœd** vide (vieux Français *vuide*).

La voyelle *i* est souvent nasalisée par une nasale précédente ou suivante ; elle aboutit alors à *ɛ̃* : **mɛ̃** mis, **nɛ̃** nid, **femɛ̃ːz** chemise, **vænɛ̃** venir et venu ; **vɛ̃n** vigne, **matɛ̃ne** matinée. Noter aussi **prɛ̃** pris (vfr. *prins*).

En dehors de *i*, je n'ai remarqué la nasalisation que dans **i krɛ̃nɔ̃**, ils craignent.

ASSIMILATION

9. — En dehors de la nasalisation dont je viens de parler, je ne trouve à relever que l'assimilation progressive dans **dzy dessus**, **dzø dessous**.

SUFFIXES

10. — Notre suffixe *-eau*, du Latin *-ellum*, est ordinairement représenté par **-jo**, comme en Picard et en Normand : **hjo** beau, **vjo** veau, **gætjo** gâteau, **furnjo** fourneau ; de même encor **jo** eau et l'eau. Mais on trouve aussi des formes en **-e**, comme en Lorraine : **šape** chapeau, **ræte** râteau, **fje** fléau. Bien entendu, il y a des mots qui ont la terminaison française : **təno** toneau, **blaro** blaireau. Ferdinand dit aussi **kərbo** corbeau, mais j'ai entendu **kərbe** à Essoyes.

(La forme bizarre **tjo** tôt serait-elle due à une analogie inverse, come **sabjo** sabot qu'on entend parfois aus environs de Paris ?)

Le suffixe *-eur*, Latin *-ōrem*, se trouve sous la forme **-u** : **pu** peur, **vulu** voleur, **gadu** gardeur, **mənu** meneur, **kuvru** couvreur. Je n'ai pas de note sure pour la forme du féminin. Pour *fleur* on atendrait ***fju**, mais Ferdinand dit **fjœ:r**. Il dit **lo** et **jo** pour *leur* ; à Essoyes j'ai entendu **lø** et **jø**.

1. Cette forme est remarquable ; comparez l'Espagnol *soy*. Peut-être pourrat elle aider à trouver l'explication, encore inconue sauf erreur, de la forme Française *je suis*.

Pour notre suffixe *-ier* on emploie *-e* : *prême premier*, *pôme pomier*, *epruve cormier*. De même *da:re dernier* et *derrière*.

MORFOLOGIE

11. — Il n'y a pas, je crois, de noms pour lesquels le pluriel se distingue du singulier ; mais à l'inverse de ce qui tend à se produire chez nous, c'est toujours le pluriel qui a envahi le singulier : *ẽ svõ un cheval*, *mo mal*, *ẽ bõ un bœuf*.

Dans les verbes, au contraire, la troisième personne du pluriel est toujours différente de celle du singulier. A l'indicatif présent, elle se termine en *õ*, est donc semblable à la première du pluriel : *i krẽNõ ils craignent*, *i s betõ ils se batent*. A l'imparfait et au conditionnel, elle se termine en *-ẽ* : *i etẽ ils étaient*, *i rgẽtjẽ ils regardaient*, *i srẽ ils seraient*.

Ceci n'a rien de bien extraordinaire, ces formes se rencontrent un peu partout et jusqu'aux environs de Paris ¹. Mais ce qui est curieux, c'est que les formes en *-ẽ* ont envahi la deuxième personne du pluriel : *vu leplẽ vous l'apeliez*, *vu le vãdrẽ vous les vendriez*. Parfois aussi, mais pas régulièrement, on les trouve à la première personne : *z l orẽ p x fe, nous ne l'aurions pas fait*. (Inversement on trouve parfois des troisièmes personnes en *-jã* ou *-jõ* : *i l pørtjã ils le portaient*.)

L'imparfait a d'ailleurs usurpé la place du subjonctif présent et passé, au moins pour ces troisième et deuxième personnes du pluriel : *fo k ẽl ã donẽ, il faut qu'elles en donent* ; *fo k vu fõzẽ kõmse il faut que vous fassiez come ça* ; *fo k i le dekjõtẽ, il faut qu'il les déclouent* ; *s x: pu k i restẽ le, c'est pour qu'ils restent là*.

Les terminaisons de l'imparfait et du conditionnel paraissent être *-o*, *-õ*, *-a* ; *-jõ*, *-ẽ*, *-ẽ*. Celles du futur, *-e*, *-e*, *-ẽ* ; *-õ*, *-e*, *-õ*.

Remarquez *i x: il est*, *i ẽ il a*. Au pluriel *vuz e:t vous avez*, *vu se:t vous savez*. (Ferdinand nous dit un jour, *vuz e:t de sal be:t*. Ce n'était pas une injure come on pourrait le croire ; il s'agissait de nos chevaux.)

Notez encore l'absence du *d* dans *zẽ vjẽre je viendrai*, *zẽ vure je voudrai*, *i fõrẽ il faudra*, etc. De même aussi, l'absence de *v* dans *i pjõrẽ il pleuvra*.

1. A Sainte-Jamme, commune de Feucherolles (S.-et-O.), elles sont toutafait courantes, ou l'étaient du moins il y a vingt ans.

Come en tant d'autres endroits, le pronom *ʒə* s'emploie souvent avec le verbe au pluriel : *ʒə vn̄*, *nous venons*. Mais Ferdinand dit aussi *nœ vn̄*.

SYNTAXE

12. — Ma seule observation intéressante porte sur la curieuse expression *tœ pa ta*, *toi tout seul* ; *tœ pa ly*, *lui seul* ; tournure comune dans l'Est, et qui rappelle d'une manière frappante l'Anglais *by yourself*, *by himself*.

Je peus encor mensioner l'emploi d'une tournure tombée en désuétude chez nous : *el tœ vø pɔ mɔd*, *elle ne veut pas te mordre*.

VOCABULAIRE

13. — Je vais doner la liste des mots les plus intéressants que j'ai recoëillis, rangés simplement par ordre alfabétique :

i ɔ	<i>il est</i>
agyʒe	<i>aiguiser</i>
ak	excl. de douleur (allem. <i>ach</i>)
amnisti	<i>armistice</i>
arb	<i>herbe</i>
arɛ:ʒe	<i>arranger</i>
arl	<i>hâle ; vent desséchant</i>
atø	<i>aussi</i>
avø	<i>avec</i>
ɑ:ʒe	<i>aisé, facile</i>
ɛfje	<i>enfler</i>
ɛpji	<i>emplir</i>
ɛpute	<i>emporter</i>
balivjo	<i>baliveau</i>
batjo	<i>bientôt</i>
bɛje	<i>bailler, doner</i>
bɛlɔ:je	<i>balayer</i>
bɛle	<i>balai</i>
bjɛ(:f)	<i>blanc(he)</i>
bje	<i>blé</i>

bjæse	<i>bless</i>
bjo	<i>beau</i>
blaro	<i>blaireau</i>
bo	<i>bois ; bout</i>
bo:n	<i>borne</i>
bræ	<i>berceau</i>
bræ:j	<i>branche</i>
bræte	<i>brouer</i>
bruvat	<i>brouette</i>
bryje	<i>hurler</i>
bulæ	<i>bouleau</i>
buʃð	<i>buisson</i>
by:v	<i>boivent</i>
bwaʃe	<i>bécher</i>
dære	<i>derrière ; dernier</i>
dekjote	<i>déclouer</i>
dæpø	<i>depuis</i>
dubj	<i>double ; boisseau de 20 litres</i>
dzø	<i>dessous</i>
ebjðde	<i>élaguer</i>
ekœle	<i>acculer ; baisser</i>
ekjæ:r	<i>éclair</i>
epø	<i>et puis</i>
epru	<i>corme</i>
epruve	<i>cormier</i>
eʃæ:ne	<i>échigner</i>
e:t : vuz e:t	<i>vous avez</i>
evwajo	<i>outil pour doner de la voie aus sies</i>
æ	<i>à, a</i>
æfræme	<i>enfermer</i>
æle	<i>aler</i>
æpre	<i>après</i>
ærete	<i>arrêter</i>
ævele	<i>avaler</i>
ʒ ævo, etc.	<i>j'avais, etc.</i>
fe:z	<i>fasse : fo k æl sə fe:z æ pø.</i>
i feja	<i>il fallait</i>
færæn	<i>farine</i>
fæ:ʒ	<i>fasse. fo kə ʒ fæ:ʒ sɛ</i>

fje	<i>fléau</i> (Talbot d'Essoyes dit <i>œ flé</i>).
fofu	<i>faucheur</i>
i fōra	<i>il faudra</i>
fræ:ʒe	<i>fraisier</i>
fre:t	<i>faîte</i>
frəme	<i>fermer</i>
frɔjē	<i>frôlions, frôlaint</i>
fwē (masc.)	<i>fouine</i>
furnjo	<i>fourneau</i>
gade	<i>garder</i>
gadu	<i>gardeur</i>
gaʃō	<i>garson</i>
ge	<i>abreuvoir</i>
gjǣ	<i>gland</i>
gjēs	<i>glace</i>
gœt	<i>goute</i>
grym	<i>grape.</i> œn grym də ræ:ʒē.
jo	<i>eau ; l'eau</i>
jō, jø	<i>leur</i>
jø	<i>lieue</i>
kan	<i>couenne</i>
kēsfe	<i>cacher</i>
kēv	<i>cave</i>
kjake	<i>claquer</i>
kje	<i>clé</i>
kjervo	<i>Clairvaux</i>
kjø:te	<i>clouer</i>
kju	<i>clou</i>
kōn	<i>corne</i>
kōnɛʃa	<i>connaissait</i>
kōnø	<i>cornouille</i>
kōpe	<i>couper</i>
kōrbe	<i>corbeau</i>
kœr	<i>cuire.</i> sɛ m kō:za ça me cuisait.
kribj	<i>crible</i>
krɔʃo	<i>crochet</i>
kupj	<i>couple</i>
kuʃō	<i>cochon</i>

kutyre:r	<i>couturière</i>
kute	<i>côté</i>
kuvri	<i>couvrir ; couvrir.</i>
kuvru	<i>couvreur</i>
kyrbyte	<i>culbuter</i>
lafe	<i>laisser</i>
lɛ	<i>la, là</i>
lɛ:g	<i>langue</i>
matɛ:ne	<i>malinée</i>
mɑ:ʒɔ̃	<i>maison</i>
mɛlɛd	<i>malade</i>
mɛ:riʃo	<i>maréchal</i>
mɛ̃	<i>mis : i l ɛ mɛ̃ lɛ.</i>
mɛ̃:ʒe	<i>manger</i>
mənu	<i>meneur</i>
mitjɛn	<i>mitaine</i>
mjat	<i>miette</i>
mo	<i>mal. s ɑ: mo. i ɛ vo mo o kœ:r.</i>
mo:kɜ:bre : ɑ:brə	<i>mo:kɜ:bre, nom d'un nuage. l ɑ:brə</i>
mo:kɜ:bre, s ɑ: ɔ̃ nɥɛ:ʒ	<i>ki fe vo kɛ̃t i vɛ pjœ:vr : kɛ̃t</i>
i ɛ l pje dā jo, s ɑ: k i pjœ:rɛ.	
mœkɛ:r	<i>fame (mot plaisant)</i>
mœ:r	<i>mûr(e) (maturus)</i>
mœtɔ̃	<i>mouton</i>
mwi:r	<i>mûre (fruit de ronce)</i>
nɑ:ʒ	<i>neige. i ɛ ʃø d lɛ nɑ:ʒ</i>
nɛ̃	<i>nid</i>
nɛ̃	<i>non</i>
nœ	<i>nous</i>
nø:ri	<i>nourrir</i>
nø	<i>nuît</i>
nuʒɛt	<i>noisette</i>
nɥɛ:ʒ	<i>nuage</i>
nwari	<i>noircir</i>
odø, oʒdø	<i>aujourd'hui</i>
ositjo	<i>aussitôt</i>
parʃ	<i>perche</i>
paʃɔ̃n	<i>persone</i>
pɛt	<i>patte</i>

pəʃe	<i>perser</i>
pəʃu	<i>persoir</i> (tariète)
pɪʃe	<i>pisser</i> . s α kɔm si vo pɪʃrɛ dɔ œ vjɔlɔ.
pja:r	<i>pierre</i>
pjɔ:ʒe	<i>désordre</i> . s eta œ bjo pjɔ:ʒe.
pjɔ:je	<i>plier</i>
pjɔ:tr	<i>plâtre</i>
pjɛn, pjɛ	<i>plein(e)</i>
pjɛ:f	<i>planche</i>
pjɛ:ʃe	<i>plancher</i>
pjœm	<i>plume</i>
pjœme	<i>éplucher</i> (pomes de terre, etc.).
pjœ:vr ¹	<i>pleuvoir</i> . Au futur i pjœ:rɛ.
pjœ:ʒ ¹ , pjø	<i>pluie</i>
pɔme	<i>potier</i>
pɔpije	<i>peuplier</i>
pɔt	<i>porte</i>
pœri	<i>pourrir</i>
pø(:t)	<i>laid(e), vilain(e)</i> . lə pøt ɔm, <i>Croquemitaine</i> .
prɔ:r	<i>prendre</i>
prɛ	<i>pris</i>
pro	<i>prêt</i>
prynjo	<i>pruneau</i>
pu	<i>peur</i> . vu n e:t pɔ pu de tavɛ.
puljɛ:r (fém.)	<i>poulailler</i>
pute	<i>porter</i> . ʒə puto je portais. i l putrɛ ɔ triɔ:f
py	<i>plus ; puits</i>
rɔte	<i>rateau</i>
regale	<i>étendre</i> (le foin)
rɛʒɔ:tje, rɛʒ:tje, rɔvɔ:te	<i>regarder</i>
rɔmɛ	<i>remis</i>
rəpike	<i>retourner</i> (le foin)
rəprɛ	<i>repris</i>
rətone	<i>retourner</i>

1. Cp. l'Italien *piovere, pioggia*. Mais je ne suis pas toutafait sûr de la forme pjœ:ʒ.

sa	<i>soit.</i> fo k sē sa mē lē.
sx:bj	<i>sable</i>
sx:re	<i>serrer</i>
sē	<i>cela</i>
sē	<i>soient.</i> fo k i sē sa:ʒ
sē:gje	<i>sanglier</i>
so	<i>sec</i>
sty	<i>celui.</i> stysi e style.
syʃlɔte	<i>chuchoter</i>
ta	<i>toi</i>
tavē	<i>taon</i>
tənē	<i>tenir.</i> ʒ l e tnoē.
tərtœ	<i>tout</i> (absolument)
tjo	<i>tôt</i>
tœne	<i>tourner</i>
tœ(t)	<i>tout(e)</i>
tœpjē	<i>tout plein, beaucoup</i>
trø	<i>truie</i>
ʃape	<i>chapeau</i>
ʃx:n	<i>chêne</i>
ʃəmē:z	<i>chemise</i>
ʃœ:r	<i>choir, tomber.</i> i ʃe d jo. ʒ
ʃœ:rē (ou ʃy:rē) py stə smən. i ʃœrrō dʒ jo. ɛl a ʃø kəm œ muʃrō.	
uvrē:ʒ	<i>ouvrage</i>
va	<i>vers.</i> va l gro ʃx:n.
vēʃ	<i>vache</i>
vēN	<i>vigne</i>
vənē	<i>venir.</i> i x: vnē s mētē.
vjo	<i>veau</i>
vle	<i>voilà</i>
vo	<i>voir.</i> ʒə l vo. ʒ lə vwa:re.
vœd	<i>vide</i>
vølu, vulu	<i>voleur</i>
y	<i>le</i> (pronom), dans quelques tournures : kit y <i>quite-le.</i>
yzē:ʒ	<i>usage</i>
watjy:r	<i>voiture</i>
ʒəma	<i>jamais</i>
ʒœne	<i>journée.</i>

GÉOGRAPHIE DIALECTALE

14. — Si nous cherchons à situer notre patois par rapport aux parlers des provinces voisines, nous sommes frappés tout de suite par le nombre de traits rapelant la Lorraine et la Franche-Comté. Le passage de *l* à *j* après consone (par *Λ*) est universel dans les parlers Lorrains et Comtois, — il est vrai qu'il se trouve aussi dans l'Ouest, ainsi qu'en Italien. — La chute de *r* devant linguale *y* est constante : en Comté la linguale suivante est palatalisée dans tous les cas, tandis qu'en Lorraine, come à Cunfin, *s* seule passe à *ʃ*, les autres linguales demeurent intactes ¹. — Les *s* *z* palatalisés aboutissent à *ʃ* *ʒ*. — *ø* pour *ui*, l'épenthèse de *w* après labiale, *æ* pour *a*, sont des formes bien conues ; de même la terminaison *-e* de *-ellum*, l'emploi de *choir* pour *tomber*, la tournure *tœ pa ly* (Val d'Ajol *to pwa ly*), *oʒdø* ou *ʒdø* aujourd'hui, etc.

D'autre part, certaines formes de Cunfin rappellent le Picard : ainsi *-jo* de *-ellum* (à côté de *-e*), les imparfaits et conditionnels en *-o*, le manque de *d* dans *prɛ:r*, *ifɔra*, *ʒø vure*.

Enfin il y a des points pour lesquels le patois, autant que son état de délabrement permet d'en juger, paraît avoir marché avec les parlers Franciens.

En some, tout porte à croire que le parler de Cunfin, lorsqu'il était apeuprès pur, était intermédiaire entre les parlers de la Lorraine, de la Picardie et de l'Île de France, mais plus voisin de ceus de la Lorraine. (Je ne parle pas de ceus de la Bourgogne que j'ignore toutafait.) C'est ce que ferait attendre sa situation géographique, et il n'y a là rien que de normal.

15. — Les choses sont moins simples si nous comparons Cunfin, non plus aux provinces voisines de la Champagne, mais aux villages les plus rapprochés. A vrai dire, il y a une ressemblance frappante

1. Ce changement caractéristique a dû se faire come suit : *r* a d'abord imposé la modification cacuminale aux linguales : *rt*, *rd*, *rn*, *rs* ont passé à *ʟ*, *ɖ*, *n*, *s*, come en Suédois et en Norvégien. Puis *s* a partout abouti à *ʃ*, tandis que *ʟ* *ɖ* revenaient à *t* *d* en Lorraine et en Champagne, et aboutissaient à *c* *j* en Comté. De ce dernier changement, il semble qu'il y ait une trace aus Riceys, au Sud-Ouest de Cunfin : *corde* s'y dit *kodj* daprès l'Atlas de Gilliéron. V. Jean Passy, *L'origine des Ossalois*, § 135.

entre les formes recueillies à Cunfin et celles des villages *situés plus au Sud* : les Riceys (Aube), Vanvey (Côte-d'Or), la Cour-l'Évêque (Haute-Marne). D'après l'Atlas, on trouve dans ces villages le changement de l en j après consone (**kje**, **gjes**, **bje**) ; $\int \text{ɜ}$ pour *sz* palatalisés (**laʃe**, **mɔʃɔ**) ; la chute de r devant linguale ; $\emptyset$ ou **œ** pour *ïi* ; le mélange de -jo et -e provenant de *-ellum* ; etc.

Ce dernier trait mérite de nous arrêter un instant. Come -jo et -e ne peuvent pas dériver l'un de l'autre, il faut admettre, ou bien que le parler de ces villages provenait de la fusion de deux patois différents, ou bien que le patois primitif avait subi l'influence d'un patois différent, avant l'époque où s'est exercée l'action du Français d'école.

En tout cas, le parler de Cunfin a dû former, avec les parlers de la région sise au Sud, au Sud-Est et au Sud-Ouest, une masse linguistique bien homogène, régulièrement nuancée de village en village.

16. — Il n'en va plus de même si on se tourne vers le Nord. Ici semblent manquer les formes les plus caractéristiques du parler de Cunfin, spécialement celles qui rappellent la Lorraine et la Comté. L'Atlas, il est vrai, ne fournit pas de renseignements sur les villages les plus voisins dans cette direction : les Fosses, Fontette, Saint-Usage, Champignol ; et mes propres observations sont peu concluantes, car je n'ai rencontré dans ces localités aucun patoisant comparable à Ferdinand. Pourtant les quelques mots que j'ai recueillis laissent l'impression qu'il a dû y avoir, de ce côté, une limite dialectale.

17. — En tout cas, il est certain qu'il y en a eu une quelque-part. Nous avons, en effet, un point de comparaison excellent dans le patois de Messon (près Troyes), étudié en détail par M. A. Guérinot dans la *Revue de Filologie*, 1909 et 1910. Ce parler, mieux conservé que celui de Cunfin, en est aussi différent que possible. On n'y trouve, en particulier, presque aucun des caractères qui rappellent la Lorraine ; par contre, on y trouve des faits dont je n'ai pas vu trace à Cunfin, par exemple le passage de r à z (**pez** père, **dyze** durer, etc.). Le suffixe *-ellum* y est toujours représenté par -jo, ce qui me semble être come à Saint-Usage, etc. ; le suffixe *-orem* par - $\emptyset$ et non -u. De fait, il ne paraît guère y avoir de traits communs aus

deus parlars, en dehors de certains changements de **a** en **ε** qu'on trouve dans tout l'Est, des troisièmes personnes du pluriel en **-ε** (**i vnε ils venaint**) qui sont fréquentes un peu partout, et de la forme **ʒəs ø je suis**, qui semble isolée à Messon, tandis qu'à Cunfin elle se ratche à un ensemble.

Donc, il est hors de doute qu'il y a eu une limite dialectale entre Cunfin et Messon ; et il paraît probable que cette limite passait juste au Nord de Cunfin. Je conjecture qu'elle était marquée par les bois, se rattachant à la forêt de Clairvaux, qui séparent encor' aujourd'hui Cunfin du hameau des Fosses, et Verpillères de Fontette.

18. — D'où peut bien provenir cette limite dialectale ? Faut-il supposer la rencontre de deus parlars en formation remplaçant des parlars plus anciens ; admettre par exemple que Cunfin et Messon ont dépendu de deus centres différents de romanisation ? Ou bien, serions nous ici sur la trace de mouvements de population, et faudrait il croire, soit que les habitants de Messon sont venus du Nord ou de l'Ouest, soit plutôt que ceus de Cunfin sont venus du Sud-Est ?

Il y a quarante ou cinquante ans, une étude comparative de tous les patois de la région aurait été facile à faire, et elle aurait sans doute permis de fixer avec certitude ce point d'histoire locale. Aujourd'hui, il est probablement trop tard. Nous ne pouvons que poser les questions, et, devant l'impossibilité de les résoudre, maudire une fois de plus la stupidité du nivellement officiel, qui, sous prétexte de progrès, s'applique à brutalement sacager le riche trésor de nos parlars populaires, et fait disparaître, come à plaisir, toute trace de vie propre et d'originalité dans nos campagnes.

Paul PASSY.

LE CONTE DE *RICHEUT*
SES RAPPORTS AVEC LA TRADITION LATINE
ET
QUELQUES TRAITS DE SON INFLUENCE

Le poème français de *Richeut*¹ est d'une franche grossièreté.

C'est l'histoire d'une ribaude, nommée Richeut, à qui portent ombrage les succès de son fils Samson, sorte de virtuose de la débauche, plus adroit encore à perdre les femmes qu'elle-même à perdre les hommes. Elle se pique d'honneur à faire triompher sa maîtrise. Le cours de nombreux exploits a ramené le héros auprès d'elle, à Beauvais : elle se promet d'en avoir raison. Réussissant à ne pas se faire reconnaître et se couvrant du nom de Florie, elle lui fait des avances et, tandis qu'elle l'emmène, elle s'arrange pour placer sur sa route Hersent (par diminutif Herselot), gourgandine décrépite, à qui ses artifices ont donné l'air d'une fraîche beauté. Samson s'échauffe pour ce nouveau gibier. « C'est une fille de chevalier », explique Richeut ; elle feint pourtant de la gagner au désir du galant. Un rendez-vous a lieu à la chandelle, et le fard d'Herselot fait son office : Samson en est dupe. Ce n'est qu'à l'épreuve finale qu'il découvre avec fureur les ravages du corps immonde ; et alors, pour achever sa honte, surviennent quelques robustes gaillards qui le rançonnent d'importance. Richeut, qui a mené toute l'affaire, est victorieuse.

Ce récit n'aurait peut-être trouvé personne pour le lire, ou du moins pour en parler, s'il ne datait du XII^e siècle et s'il ne représentait, à notre connaissance, le plus ancien des fabliaux. On en a assez souvent disserté parce que, se laissant précisément dater, sem-

1. Conservé dans le manuscrit de la Bibliothèque de Berne n° 354 ; édité pour la première fois par Méon dans son *Nouveau recueil de fabliaux*, t. I, p. 38, en dernier lieu par M. I. C. Lecompte (*Romanic Review*, t. IV, 1913, p. 261). Sur cette dernière édition, voir *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597.

blait-il, de l'année 1159, il intéresse les origines d'un genre qui a été prospère ; et il a aussi fallu en faire état à d'autres propos, parce que la mention trouvée ailleurs des noms portés par ses personnages fournit des éléments de discussion qui ne sont pas négligeables dans l'étude d'œuvres étrangères au genre fabliau.

*
* *

C'est ainsi que, dans le Roman de Renard, se rencontrent les noms de Richeut et d'Hersent. Est-ce l'effet du hasard ? Ou bien est-ce qu'un des deux contes a fait un emprunt à l'autre ? Il y a là un problème en lui-même assez menu. Mais il a son importance pour l'histoire des récits relatifs à Renard et la détermination de la date où le plus ancien d'entre eux a fait son entrée dans la littérature française ; et il présente en outre cet intérêt qu'en l'examinant on est conduit à des constatations assez curieuses touchant la composition et la nature du poème de *Richeut*.

Le nom de Richeut apparaît deux fois, dans le *Renard*, dans la branche VII et dans la branche XXIV.

Dans la branche VII, Hubert le Milan, faisant le portrait d'Hersent la Louve, dit :

559 Onques Richel n'en sot neant
Ne nul barat envers Hersent.

Quelques-uns¹ ont cru que Richeut était ici la femme de Renard. MM. Ebeling² et Foulet³ interprètent qu'il s'agit, non de la femme de Renard, mais de Richeut, type de ribaude. C'est certainement la vérité. Par là se trouve éliminée la supposition qu'il aurait existé une branche, ou des branches perdues de *Renard*, où la femme de Renard se serait appelée Richeut ; éliminée aussi, par suite, la supposition que l'auteur de *Richeut* aurait pu trouver le nom de son héroïne dans une branche plus ancienne que la branche VII. Par contre, il paraît établi que Richeut était déjà connue pour une ribaude. La question est alors de savoir si elle l'était autrement que

1. Par exemple, M. Cornu, au glossaire de l'édition Martin. M. Martin, en sa note au passage, indique seulement, sans décider, la possibilité de l'interprétation.

2. Dans son édition d'*Auberée*.

3. *Le roman de Renard* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 211), p. 94 s.

par le conte auquel elle a donné son nom et si, par conséquent, l'auteur de la branche VII a pu penser à autre chose qu'à ce conte. Mais cette question, il est vain de l'examiner, par la raison que, selon la juste remarque de M. Foulet, les vers en discussion ne sont fournis que par deux manuscrits sur dix, quatre ne donnant pas le passage, quatre y remplaçant le nom de Richeut par celui de Renard. En sorte que la conclusion, quelle qu'elle fût, ne vaudrait pas pour l'auteur de la branche VII, mais seulement pour le rédacteur, peut-être autre que l'auteur original, de la version fournie par deux manuscrits. Le problème perd, de ce fait, le principal de son intérêt.

Dans la branche XXIV, où est expliquée l'origine des sobriquets du goupil, du loup et de leurs femmes, on apprend qu'« Isengrin était un seigneur brigand et pillard ; sa femme Hersent partageait tous ses vices ; leur neveu Renard, qui avait les cheveux roux, était un trompeur sans pareil, et sa femme Richeut menait une conduite scandaleuse : ce quatuor a fourni des noms au loup et à la louve, au goupil et à la goupille » ¹. Et voici le passage qui concerne particulièrement Richeut :

- 113 La gorpille le senefie
(Car mout set d'art et de mestrie :
115 Se l'une iert mestre abaeresse,
Et l'autre mestre lecharesse,
Mout furent bien les deus d'un cuer,
L'une fu l'autre, ce cuit, suer)
Por Richout la fame Renart.
120 Por le grant engin et por l'art
Est la gorpille Richeut dite.
Se l'une est chate, l'autre est mite.
Mout a ci bone compaignie,
Et l'une et l'autre senefie.
125 Cist quatre sont bien asanblé,
Einz ne furent mes tel trové.
Se Ysengrin est mestre lerre,
Ausi est li rous forz roberre :
Si Richeuz est abaiaresse,
130 La gorpille est fort lecharesse.

Que la goupille soit ici donnée comme ayant pris son nom de

1. Les termes de cette analyse sont empruntés à G. Paris, *Mélanges de littérature française*, p.p. Mario Roques, p. 371.

Richeut à un personnage connu par ailleurs, c'est clair. Que ce soit à la Richeut du fabliau, c'est probable. Mais la branche XXIV n'est, comme le rappelle M. Foulet¹, que l'œuvre d'un épigone du XIII^e siècle : si l'auteur a pris le nom de Richeut dans le fabliau ou si c'est ailleurs, c'est encore une question qui, étant donné la date de son poème, ne présente pas, elle non plus, d'intérêt.

Le nom d'Hersent est beaucoup plus fréquent, dans le Roman de Renard, que celui de Richeut. Il suffit d'ouvrir la table des noms propres de l'édition Martin pour voir qu'il figure, à de nombreuses reprises, dans les branches I, II, V, VI, VII, VIII, IX, XI, XIII, XVII, XXI, XXII, XXIV et XXVI. Il peut être tenu pour acquis, comme on l'a vu, que le nom de Richeut, dans le fabliau, n'est pas un emprunt à la fable animale. En est-il de même pour celui d'Hersent ? Je le pense ; et je tiens, par surcroît, qu'il y a eu ici emprunt des auteurs de *Renard* au fabliau. C'est ce que je voudrais rendre probable.

*
* *

Quelques remarques sont d'abord utiles sur la situation littéraire du poème de *Richeut*.

« Notons, dit G. Paris², que quelques fableaux . . . sont sortis de l'invention même des auteurs (tel paraît être le cas pour *Richeut* . . .). »
« . . . le fabliau de *Richeut*, dit M. Bédier³, ne se retrouve dans aucune littérature et nous n'avons à présenter à son sujet aucune remarque comparative. » Pourtant voici un certain nombre de rapprochements qui ne sont pas à négliger.

Dans le poème latin intitulé *Vetula*⁴, Ovide est censé raconter comment il a quitté le service de Vénus à la suite d'une mésaventure amoureuse. Il a rencontré une jeune fille de toute beauté ; et

1. *Ouvrage cité*, p. 98.

2. *Manuel*, paragraphe 73.

3. *Les fabliaux* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 98), p. 269, note. Les pages de ce livre qui traitent de *Richeut* contiennent l'essentiel de l'étude que M. Bédier avait consacrée précédemment au même poème dans les *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, p. 23.

4. Sur les éditions de ce poème, voir Fabricius, *Bibliotheca latina*, dont l'article a été reproduit au t. VIII des œuvres d'Ovide dans l'édition Lemaire.

M. Carlo Pascal, *Poesia latina medievale*, p. 144, indiquait en 1907 qu'une édition nouvelle était en préparation.

comme elle est étroitement gardée par ses parents, il sollicite le concours d'une vieille femme dont il vainc la résistance à la fois par ses promesses et par ses menaces. La vieille, en effet, commence par se défendre :

« Me miseram ! dicit. Rem si sciret pater ejus,
Quid factura fierem ?... » etc.¹.

Alors il multiplie les présents et lui en promet d'autres encore ² : il obtient enfin un rendez-vous, qui lui est assigné, dans une chambre retirée, la nuit. Brûlé d'impatience, il approche celle qui l'attend, étendue sur le lit. Mais subitement son sang se glace ; car l'objet qu'il a étreint, c'est la vieille en personne :

Accusant vetulam membrorum turba senilis,
Collum nervosum, scapulorum cuspis acuta,
Saxosum pectus, laxatum pellibus uber,
Non uber, sed tam vacuum quam molle, velut sunt
Bursae pastorum, venter sulcatus aratro,
Arentes clunes macretudine, crudaque crura,
Inflatum genu, vincens adamanta rigore...³

La *Vetula*, que son auteur ne pouvait espérer bien sérieusement faire prendre pour de l'Ovide, se signale dès le premier coup d'œil comme d'une époque tardive : il est avéré qu'elle ne remonte pas au delà du XIII^e siècle et il est possible qu'elle ait été composée par Richard de Fournival ⁴.

1. Comparer *Richeut* :

1151 « Mais mout par sui herdie et ose
Que ç'ai enpris.
Par la foi que doi saint Denis,
Trestot l'avoir de cest païs
Ne me garroit,
Se li chevaliers (*père de la jeune fille*) lo savoit,
Que n'aüsse de mort destroit. »

2. Comparer *Richeut* :

1175 Sansons foloie :
.v. sous li done de monoie,
Et si li dit que plus acroie
S'an a mestier...

3. Comparer *Richeut*, v. 1275 ss.

4. Voir Cocheris, dans son édition de la traduction de la *Vetula* par Jean Lefèvre, p. xxii ss.

Mais un autre texte nous ramène en plein XII^e siècle : c'est le poème latin de *Baucis* ¹. Cette pièce, qui appartient au genre qu'on appelle assez improprement la comédie élégiaque (il s'agit de poèmes narratifs), se trouve dans un manuscrit de Berne, où elle est copiée d'une écriture de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle. Les critiques qui s'en sont occupés en placent la composition entre l'*Amphitryon* et l'*Aulularia* de Vital d'une part, et d'autre part l'*Alda* (avant 1170) de Guillaume de Blois. — La vieille Baucis a vendu cent et cent fois à de nouveaux amoureux la virginité de Glicerium, dont elle excelle à réparer les brèches. Elle rencontre Traso, une sorte de « miles gloriosus », et n'a pas de peine à l'enflammer pour la fleur de vertu qu'elle lui propose :

37 Virgo, sed virga, sed flos, sed fructus amoris,
Lumen virgineum, forma decore nitens... ²

Après avoir accumulé les cadeaux, après avoir été longuement berné, l'amant est admis dans la demeure de Glicerium. Celle-ci le supplie d'épargner sa virginité ³. Cependant rendez-vous est pris pour la nuit suivante. Baucis aura le temps d'apprêter la vierge, et il n'y aura pas trop de tout son art :

307 Baucis virgineum temptans revocare pudorem
Provida propositae colligit apta rei :
Herbas, unguenta, potus, medicamina, cantus,
Quae vobis breviter enumerare libet :
Corvi candorem, fumum, tria flamina venti,
Caeci cujusdam lumina, noctis avem,
A calvi fronte crines membrumque spadonis,
Auditum surdi, verba carentis eis,
Ignovomam glaciem defunctorumque calorem,
Insani sensum cum ratione bovis,

1. Publié par H. Hagen, dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, t. 97, 1868, p. 711.

2. Comparer *Richeut* :

1150 « Vaincue l'ai, la fleur de rose... »

C'est Richeut qui s'exprime ainsi, quand elle feint d'avoir décidé Hersent.

3. Comparer *Richeut*. Au moment où Samson approche Hersent :

1226 La pute (*Hersent*) tremble dant a dant.

« Avoi ! Florie,

Avez me vos donques traie ? »...

1238 Plore et sanglote mot a mot

Tot par faintié.

Duri mollitiem lapidis cum murmure stagni,
 Quercus pomiferas, vimina plena piris,
 Praeterea rugas pueri, barbas vetularum,
 Virus cerebereum quaerit, ut addat eis.
 His ibi confectis facit ex meretrice puellam ¹.

La nuit promise vient : Traso, dupe jusqu'au bout, s'en va satisfait.

Mais ce n'est pas encore là, dans le poème de *Baucis*, la plus ancienne apparition du thème. On le trouve aussi dans un ouvrage de l'antiquité classique, dont le sujet n'aurait pu être que grave si son auteur n'avait été lui-même rien moins que tel, je veux dire les *Fastes* d'Ovide ². Le poète expose les origines de la fête où les Latins célébraient la divinité Anna. Il rapporte longuement, à ce propos, les pérégrinations de la sœur de Didon après la mort de cette dernière, puis son arrivée dans l'Olympe. Elle venait d'être admise au nombre des immortels. Aussitôt Mars vient solliciter son concours pour une entreprise amoureuse. « Ta fête tombe, lui dit-il, au même mois que la mienne : rends-moi service. Depuis longtemps j'aime Minerve : fais en sorte que je puisse m'unir à elle :

684 Conveniunt partes hae tibi, comis anus ³.

Anna le berce de promesses et fait traîner ses sottes espérances. Il la presse. Alors : « J'ai fait ta commission, finit par répondre la vieille ; la déesse a cédé à mes prières. » Mars la croit ; il apprête la chambre de ses amours. Mais celle qu'il y conduit, il ne se doute pas que c'est Anna elle-même, cachant son visage de voiles, selon la coutume des nouvelles épousées. Au moment de l'embrasser, il la reconnaît, et sa fureur est immense ⁴.

1. Comparer *Richeut*, v. 1035 ss.

2. *Fastes*, livre III, v. 523-696.

3. Allusion au rôle traditionnel d'entremetteuse attribué aux vieilles femmes et, particulièrement, à celui d'Anna dans les amours d'Enée et de Didon.

4. Cette énumération des textes apparentés à *Richeut* n'est pas complète et ne vise pas à l'être.

D'autres œuvres anciennes ont des analogies avec le poème, mais beaucoup plus lâches que les précédentes. C'est pourquoi on n'a mentionné ici ni le *Miles Gloriosus*, où Pyrgopolynice est roué de coups au moment où il entre dans la chambre de la jeune femme qu'il convoite et auprès de laquelle on l'a attiré (rapprochement fait par Hagen entre le *Miles* et *Baucis*), ni la *Casina*, où le vieux Stalino et son esclave Olympion trouvent dans le lit de Casina, non pas l'objet de leur espoir, mais leur propre rival, Chalinus (rapprochement fait par M. Bédier, *ouvrage cité*, p. 91).

Dire que *Richeut* a tout à fait même sujet que ces divers poèmes, ce serait faux. Mais du moins il a de commun avec eux la scène de la mystification ; et c'est un point important. Depuis que M. Bédier a exprimé l'avis que, dans ce conte, il fallait voir surtout un tableau de mœurs où l'intrigue n'est rien ¹, le jugement a eu de longs échos ² : il peut pourtant paraître trop absolu : il y a dans *Richeut* une intrigue, et dont une bonne partie est fournie par un thème qu'on retrouve ailleurs. Notez qu'à l'époque où fut composée la pièce, Ovide était en pleine vogue et qu'il n'y avait pas historiette de lui qui ne courût le monde. Les écrivains, à l'envi, reprenaient ses fantaisies à leur compte. Et pour ce qui est des *Fastes*, dont on pourrait penser qu'ils étaient moins connus, ils étaient pourtant pratiqués. On les lisait dans les écoles, à telles enseignes qu'à Orléans, maître Arnoul, le rival de Matthieu de Vendôme, en avait composé un commentaire ³ qui eut assez de réputation pour qu'Alexandre de Villedieu ait jugé à propos, comme il semble, de le prendre à partie ⁴. Or il n'est pas douteux que l'auteur de *Richeut* eût lu son Ovide. Richeut et Samson se sont formés à l'école du maître latin :

747 Mout set Richeut de l'Art d'aimer 5
 Qui Sansonet vialt dostriner ;
 Et mout cuide
 Sansonez savoir par Ovide.

Si donc, pour le dessin complet de l'action, le poème n'offre de ressemblance parfaite avec aucune autre œuvre, par une de ses parties du moins il se rapporte à une tradition que son auteur n'a pas créée. Et il est remarquable que cette tradition ne s'exprime pas principalement en des œuvres de langue vulgaire : le plus ancien

1. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

2. Voir, par exemple, L. Sudre, *Les sources du roman de Renart*, p. 153 ; Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur*, 2^e édit., p. 412 ; etc.

3. Il nous est parvenu. On le lit dans le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 8241, f°s 1-24. Ce qu'il dit à propos de l'histoire d'Anna est, du reste, sans intérêt particulier.

4. Dans son prologue de l'*Ecclesiale* (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII², p. 115) :

Sacrificare deis nos edocet Aurelianus,
 Indicens festum Fauni, Jovis atque Liei.
 Hec est pestifer, David testante, cathedra...

5. On imprime ordinairement en romains et sans capitale, comme si l'on n'avait pas reconnu là l'ouvrage d'Ovide.

des fabliaux français a, par son sujet, des attaches étroites avec des récits latins ¹ et il est évident que c'est une œuvre de clerc.

Œuvre de clerc aussi, à considérer la mise en forme. Si grossier qu'il soit quant aux mœurs, le poème n'est pas sans finesse littéraire ; son auteur ne manque pas d'esprit, et plusieurs traits indiquent qu'il est un lettré. Passons les détails, tels que, par exemple, le nom de *meretrix* qu'il donne deux fois à Richeut (v. 985 et 1207) ; et arrêtons-nous à son goût de la parodie, qui manifeste assez nettement l'état de sa culture. M. Bédier a remarqué ² que le récit des courses de Samson à travers le monde (v. 862-873) rappelle celui des « quêtes » des chevaliers de la Table ronde. Ce ne sont pas les mêmes comparaisons que me suggère le texte. D'abord, si *Richeut* est vraiment de l'année 1159 ou de peu postérieur, ce n'est pas aux romans bretons qu'il faudrait penser (existaient-ils déjà ?), mais plutôt aux exploits des héros de chansons de geste, à ceux des douze pairs. Mais ce ne sont pas non plus ces hommes de guerre que rappelle Samson : ils n'étaient pas les seuls à aller par les routes, il y avait aussi les gens de science. Il serait trop long de rapporter ici tout ce qu'on sait de ces voyages d'études, un des usages les plus notables du temps, qui conduisaient un Adelard de Bath (première moitié du XII^e siècle) d'Angleterre en France, puis en Italie, puis en Sicile, puis en Cilicie, puis en Syrie. C'est pour faire valoir ses connaissances que le charlatan de l'*Herberie* ³ composée par Rutebeuf se vante d'avoir visité le Caire, la « Morée », Salerne, la Pouille, la Calabre et jusqu'à l'Inde. Samson excelle par l'art. Il « sait » (le mot revient vingt fois), il est « sage ». Son succès sur la vaste terre, c'est la consécration des études soignées qu'il a faites à l'école. Il est le maître qui domine par son talent. Et la parodie, s'il y en a bien une, porte ici sur la vie des clercs.

Il n'est pas impossible qu'il y en ait une autre portant, celle-là, sur un objet littéraire. On considère couramment que *Richeut* a fait partie d'un ensemble de contes qui ne nous sont pas parvenus et

1. Voici encore une trace du thème en ce simple vers, inséré dans une diatribe contre les femmes (J. Werner, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, p. 29, v. 14) :

Femina leena nubit quasi virgo serena.

2. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

3. Édition Jubinal, t. II, p. 51.

qui mettaient en scène la « jongleresse d'amour » ¹, que c'est « une *branche* d'un roman biographique d'un genre particulier » ². La preuve paraît en être fournie d'abord par les vers du début :

Or faites päs, si escotez
 Qui de Richaut oïr volez ;
 Söventes foiz oï avez
 Conter sa vie.

Mais l'affirmation contenue dans cette strophe ne doit pas être prise au pied de la lettre : des formules de ce genre on sait ce que vaut l'aune. D'autre part, les vers 40-57, où il est question des triomphes remportés par Richeut sur un prêtre, sur un chevalier et sur un certain Guillaume Lerdefitier ³, ont l'air de renvoyer à des faits connus par ailleurs ⁴. Mais ce procédé littéraire n'implique pas plus l'existence d'autres contes que, dans *Courtois d'Arras* par exemple, les vers où le tavernier renseigne Courtois sur les mœurs de Porrette :

358 Plus sët Porrete de Renart
 Que vous ne savés d'Insangrin :
 360 Ele cunchia Damagrin,
 Entre li et Baudet d'Estruën,
 Qu'il n'en portèrent rien del suen,
 Ains furent cunkié si andoi
 Que l'uns laissa son paléfroï.

En fait, que veut dire l'auteur de *Richeut* ? Simplement que son héroïne a fait des victimes dans tous les ordres :

59 Clers et chevaliers et borjois
 Et les viläins

Il n'y a pas à chercher plus loin. Et, si l'on revient aux premiers

1. J. Bédier, *ouvrage cité*, p. 266, n. 1, et aussi édition du *Roman de Tristan* de Thomas (*Société des anciens textes français*, t. II, p. 46).

2. G. Paris, *Mélanges de littérature française* p.p. Mario Roques, p. 55, n. 2.

3. Le nom reste encore à expliquer.

4. En effet, il ne s'agit pas ici (à moins d'une inconséquence dont les exemples ne sont pas rares chez d'autres conteurs) des personnages qui paraîtront ensuite dans le récit : le prêtre ne sera pas « démembré et ocis » ; le chevalier, qui n'est pas nommé ici, le sera plus loin ; et inversement il ne sera plus question du Guillaume ici nommé.

vers du poème, il n'y faut pas voir autre chose qu'une intention parodique : le fabliau commence comme une vie de saint. Qu'on ne tienne pas pour invraisemblable la hardiesse d'un pareil trait : on trouve expressément nommée, dans le *Boucher d'Abbeville* ¹, « sainte Richeut » l'entremetteuse.

Cette interprétation n'est pas sans prendre un surcroît de force quand on considère la forme métrique du poème. Il est composé de petites strophes de deux ou trois vers octosyllabiques terminées par un vers plus court, ordinairement de quatre syllabes, qui amorce la rime de la strophe suivante. Cette forme est bien connue : Rutebeuf s'en est servi avec prédilection. Les exemples qu'en fournit la littérature française ont été catalogués par Naetebus, dont le relevé doit être complété par le dit de *Dan Denier*, la deuxième partie du *Privilege aux Bretons* et *Pyrame et Thisbé*. Ce dernier texte et celui de *Richeut* sont les plus anciens de la série. C'est en eux qu'il faut chercher à quelle pensée a répondu originairement l'emploi du mètre en question. Dans les pièces postérieures où il a été adopté, le sujet, à quelques exceptions près ², a un caractère moral ³ et quelquefois même religieux ⁴. Dans *Pyrame*, les passages où il est employé constituent des monologues du genre complainte ⁵. Dans *Richeut*, on peut se demander si l'auteur n'aurait pas recherché un effet plaisant en appliquant, contre toute attente, à l'histoire de ses singuliers personnages une forme qui appartenait traditionnellement à la complainte hagiographique. Il n'y en a pas de preuve formelle ; mais tels indices portent à le supposer. Cette forme est enregistrée dans les traités de versification latine de l'époque. C'est la strophe *couée* dont la *queue* est rattachée par la rime à la strophe suivante

1. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. III, p. 416. Tous les manuscrits, il est vrai, ne donnent pas cette leçon ; mais le fait n'en est pas moins significatif.

2. Le dit de l'*Herberie*, celui des *Choses qui faillent en ménage* et le *Privilege aux Bretons*. Peut-être y a-t-il, dans ces pièces aussi, recherche d'un contraste comique entre le sujet et la forme.

3. *Des Cornetes* (Jubinal, *Jongleurs et trouvères*, p. 87) ; le dit de *Vérité* (Jubinal, *Nouveau recueil*, t. II, p. 83) ; presque toutes les pièces de Rutebeuf ; l'*Hypocrisie des Jacobins* de Jean de Condé.

4. *L'Ave Maria* et le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf.

5. Voir mes *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois*, p. 30.

(*rythmi caudati continentes*¹). A quels sujets elle était spécialement réservée, les traités ne le disent pas. Mais les exemples qu'ils en

1. Voir G. Mari, *I trattati medievali di ritmica latina*, p. 15, 21, 26, 32, 88.

Quelques remarques complémentaires trouvent ici leur place. Elles ont trait aux rapports de la rythmique de *Richeut* avec la rythmique latine.

1° *Vers du corps de la strophe*. Tous les exemples donnés par les traités dans l'étude des *rythmi caudati* sont, selon l'appellation d'alors, des tétramètres « spondaïques », c'est-à-dire, plus exactement, des tétramètres trochaïques (étant entendu que la caractéristique du vers est dans le dernier mètre). Mais il résulte d'une observation de Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 53) qu'aux rythmes trochaïques correspondent des formes iambiques analogues.

En français, la chute de l'atone en fin d'hémistiche ou en fin de vers fait que le seul rythme possible est l'iambique, sauf quand l'accompagnement musical rend leur valeur aux atones finales. Il en résulte que le rythme de *Richeut* est iambique, et il est notable qu'il est très fortement marqué par la mise presque régulière des toniques aux places fortes du mètre. Les exceptions se présentent. Pourtant, si l'on atteignait au texte original et authentique du poème, il serait possible que certaines irrégularités disparussent : ainsi, au vers 293

Soz l'obier frois,

M. Mario Roques (*Romania*, XLIII, 599) a proposé, pour des raisons de sens, la correction

Soz lo bierfrois,

qui rend au rythme sa pureté. En tout cas, il y a dans toute la pièce une cadence iambique très sensible, infiniment plus accusée que dans tous les poèmes postérieurs du même type métrique et surtout que dans les poèmes octosyllabiques. Il n'est pas téméraire d'y voir une influence de la rythmique latine du même temps, dont il s'avère ainsi qu'elle était familière à notre auteur.

2° *Nombre des vers de la strophe*. Dans les exemples des traités, le corps des strophes comprend deux, trois ou quatre vers, mais, quand plusieurs strophes sont consécutives, le nombre des vers y est le même. Il en va différemment pour *Richeut*, où les strophes ont un nombre de vers variable, sans toutefois dépasser quatre. C'est sans doute une licence. Rutebeuf ne se la permet pas.

3° *Cauda*. Dans les exemples latins, la *cauda* est un dimètre. C'est aussi le cas dans *Richeut*, et comme, selon l'usage français, la finale atone du vers ne compte pas, le rythme de la *cauda* y est iambique.

A ce propos, notons en passant qu'il y a telles productions françaises où la *cauda* (appelée aussi *differentia*) a, au contraire, un rythme trochaïque. C'est le cas du petit vers à terminaison féminine et hors rime qui clôt les laisses de certaines chansons de geste. Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 44) explique (et ce qu'il dit de la strophe de deux, trois ou quatre vers tétramètres semble pouvoir s'étendre à une strophe de n'importe quelle longueur et faite de vers d'un nombre quelconque de syllabes) explique que le couplet trochaïque comporte une *differentia* iambique et que le couplet iambique comporte une *differentia* trochaïque (sauf naturellement, ce qu'il ne dit d'ailleurs pas, dans le cas des *caudati continentes*, où il faut bien que la *cauda* soit du même rythme que les autres vers, puisqu'elle rime avec le corps des

fournissent presque tous (et on observera qu'ils puissent habituellement dans la poésie de haute tenue) ont le caractère soit de panégyriques, comme ¹ :

Vale, doctor, flos doctorum,
Gemma, decus clericorum;
Cetum vincis nam proborum
Rithmicando.
Cunctos vincis componendo,
Cunctis spes es in solvendo,
Et de te nulla perpendo
Nisi bona.

ou comme ² :

O Baudine, flos cantorum,
Palma, decus, lux bonorum,
Te conservet rex sanctorum
Per millena.
Tua vincis cantilena
Pulchra cuncta vel amoena
Plus quam... Filomena
Cum decore. Etc.

soit de légende sacrée, comme l'exemple donné par le *Laborintus* et qui se rapporte à la conversion de saint Paul ³ :

III, 595 Persecutor Christiani
Nominis Saulus ⁴, insani
Lupi more,

strophes). Il écrit : « Nota quod spondaïca differentia (c'est le cas du petit vers des laisses) in iambico rithmo (c'est le cas, comme on l'a rappelé ci-dessus, de la poésie française en général et par conséquent du corps de toutes les laisses) incipit ab imo (« commence par une faible ») et tendit in altum (« et continue par une tonique ») in scansione, et additione unius sillabe (c'est la syllabe féminine qui termine le petit vers), ut similis sit spondaïco (un trochée). » Je ne dis pas qu'ainsi s'explique complètement l'emploi de ce petit vers à finale féminine des laisses épiques; mais on voit du moins ce qu'il représentait pour les contemporains. Il ne faut plus l'appeler un « petit vers à finale féminine », mais une « cauda ou terminaison trochaïque ».

1. Mari, *recueil cité*, p. 15. C'est le même exemple que répètent les autres rédactions du traité, p. 20-21 et 26.

2. *Ibidem*, p. 32.

3. Leyser, *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 851.

4. *Saulus*, au lieu du *salus* de l'édition Leyser, d'après le ms. de Vienne 883 (Wattenbach, dans l'*Anzeiger*, XVII, 36).

Vocis terretur clamore :
 « Prosequi me manu, ore
 Bonum reris ?
 Durum est, non potens eris,
 Contra stimulum si quaeris
 Calcitrare. »
 Confortatus praedicare
 Paulus coepit affirmare :
 « Hic est Christus. »

D'autre part, il faut remarquer le rapport de cette forme de strophe couée, sinon pour tous les détails, du moins pour la ligne générale, avec celle des hymnes rythmiques dont on peut faire une ample moisson dans le recueil de Dreves. C'est pourquoi, dans le choix même du rythme dont s'est servi l'auteur de *Richeut*, il ne paraît pas téméraire de voir une plaisanterie d'érudit.

Une dernière intention de parodie, enfin, se laisse découvrir dans le nom que le poète a donné à son vaurien de héros : il l'appelle Samson et ce n'est pas au hasard. La défaite de l'homme fort d'Israël par Dalila était un exemple célèbre de la malice des femmes :

Cur Samson ruerit, toto nil notius orbe ¹.

Le Samson de *Richeut* est bien l'homme fort, lui aussi, à sa façon, maître souverain de toutes les femmes, mais qui sera vaincu pourtant par une femme.

Ainsi, en bout de compte, on aperçoit assez clairement que c'est à l'eau des traditions d'école que notre auteur fait tourner son moulin. Il est beaucoup plus près du courant latin que ne le laisse soupçonner une lecture rapide. En quittant le langage des clercs pour celui du peuple et en apportant devant le grand public un récit d'un genre inédit, peut-être a-t-il usé d'une initiative qui a fait sensation. Ce serait l'explication du succès considérable qu'il semble avoir obtenu. M. Bédier ² a relevé les textes où son œuvre a laissé des traces : le *Roman de Tristan* par Thomas, le dit des *Deux bourdeurs ribauds*, le fabliau d'*Auberée*. Ajoutons-y que le sujet même s'en retrouve dans un autre fabliau : le *Prêtre et Alison* ³, de Guillaume Le Normand. Il s'agit d'un chapelain qui convoite la jeune Marion.

1. J. Werner, *Beiträge...*, p. 30, v. 21.

2. *Les fabliaux*, p. 266, n. 1.

3. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. II, p. 8.

La mère, résolue à le bâfouer et feignant d'accéder à son désir, se met d'accord avec sa servante Herselot et le convoque, un soir. On fait faire joyeuse chère au galant et on lui soutire tout ce qu'on peut d'argent. Après quoi on le conduit dans la chambre de la jeune fille, où il n'y a « ni luminaire, ni chandelle ». Mais dans le lit, celle qui a pris place, c'est Alison, qui peut bien dire

« Ainsi sui pucele com Rome,
C'onques pelerins n'i entra. »

Alison joue la comédie de l'innocence et le prêtre en est dupe. Mais Herselot allume un tas de paille et crie au feu. Le chapelain reconnaît sa méprise, et, pour mettre le comble à sa confusion, le maître boucher du village, accouru avec quelques compères, le roue de coups. La trame du conte, le nom d'Herselot, plusieurs particularités, telles que le couplet ici bien mal amené d'Alison sur sa virginité, tout dénote une réplique de *Richeut*.

*
* *

Cette dernière constatation nous ramène naturellement à notre question initiale : entre le Roman de Renard et *Richeut*, quel rapport y a-t-il ? Aucun assurément, à considérer le fond des récits. Mais dans tous deux figure le nom d'Hersent : c'est un fait, il s'agit de l'expliquer.

L'attribuer au simple hasard, c'est une solution ; mais elle n'aurait de valeur qu'à condition que l'explication par un lien de causalité vînt à faire défaut. Ce n'est pas le cas.

D'un jeu de causes examinons les trois formes possibles.

La première possibilité est que l'auteur de *Richeut* ait pris le nom d'Hersent au Roman de Renard. Mais rien par ailleurs ne fournit l'indice qu'il ait connu ce roman. M. Lecompte a observé que les vers 940-1, qui rappellent comment le renard prit la corneille « par engin », font allusion à une fable latine. Il n'y a rien non plus à tirer du terme d'« orse » pris comme injure aux vers 216 et 381.

L'auteur de *Richeut* et celui ou plutôt ceux de *Renard* auraient-ils donc pris le nom d'Hersent à une source commune ? c'est la seconde possibilité. « Pas plus que ceux d'Isengrin et de Renart, écrit

M. Sudre ¹, les noms de Hersent et de Richeut ne sont de l'invention de nos trouveurs. Ils les ont trouvés existant avant eux et consacrés par un usage presque séculaire. Se rencontrant dans deux genres d'écrits distincts qui ne semblent pas avoir eu d'influence l'un sur l'autre, désignant ici et là des types identiques, il est à croire qu'ils avaient quelque chose d'universel et de populaire. »— Éliminons le nom de Richeut : nous avons dit comme il serait aventureux de fonder aucune conclusion sur les deux passages de *Renard* où il se trouve. Retenons celui d'Hersent. Dans les autres exemples qu'en offrent les textes littéraires il est habituellement porté par des femmes d'un type assez uniforme, vieux laiderons, repoussantes « pautonieres », usées sous le harnais, et qui, parfois, s'emploient au métier d'entremetteuses. Il n'est pas possible de dire, pour tous les cas, si c'est par un rappel du personnage de *Richeut*. Ainsi, dans *Aiol*, pour la femme du boucher Hagenel, « al ventre lé », qui « ot le panche grosse », et qui est affreusement embouchée. Ainsi encore pour la vieille entremetteuse du *Prêtre teint* ². Mais le plus souvent le rapport avec la goton de *Richeut* se laisse plus ou moins nettement apercevoir. Dans le *Fableau d'Aloul* ³ (p. 266), le portrait d'

Hersent, une vieille baiasse,
Qui mout estoit et mole et crasse

rappelle ce passage de *Richeut* :

1058 Une beasse
Avoit en la maison, mout grasse,
Qui de tripot sot une masse.

Dans le dit de *Folle largesse* ⁴ les noms d'Hersent et de Richeut sont associés par le même vers. Dans le *Prêtre et Alison*, qui est, comme on l'a vu, une nouvelle mouture de *Richeut*, il est clair que le nom d'Herselot est un emprunt à ce dernier poème. Bref, il est à peu près certain que, dans la plupart des textes littéraires, lorsqu'apparaît un personnage du nom d'Hersent, c'est l'effet non pas

1. *Les sources du roman de Renart*, p. 153.

2. *Recueil général des fabliaux*, t. VI, p. 11, 13, 14.

3. *Recueil cité*, t. I, p. 266 ss.

4. *Recueil cité*, t. VI, p. 57.

de je ne sais quel vague usage « populaire », mais bien d'un souvenir conscient du conte de *Richeut*.

Si le Roman du Renard nomme la louve Hersent, n'est-ce donc pas par un jeu analogue et par un emprunt à *Richeut*? C'est la troisième possibilité; et elle prend figure de vérité pour peu qu'on observe qu'il y a, en effet, entre la femme d'Isengrin et le personnage du fabliau des analogies qui justifient l'emprunt du nom. W. Grimm ¹ a défendu l'idée que l'épisode de la louve adultère était, dans le Roman du Renard, le développement du double sens donné au mot *lupa* par le latin, qui entendait par là à la fois « louve » et « prostituée ». M. Sudre ² ne l'écarte pas. Et en effet, ce double sens s'est conservé pendant le moyen âge : il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le *Corpus glossariorum* de Goetz, le *Glossaire* de Du Cange ou le *Dictionnaire* de Godefroy. Le traité des *Synonymes* qui va ordinairement sous le nom de Jean de Garlande, mais qui est plutôt de Matthieu de Vendôme (seconde moitié du XII^e siècle) ou de Geoffroi de Vinsauf (début du XIII^e siècle), donne pour *meretrix* les équivalents « scortum, Thaïs, lupa, capra, chimera ³ ». Un auteur écrivant en latin était donc naturellement amené à donner à une courtisane le nom propre de Thaïs : non moins naturellement un auteur écrivant en français pouvait la dénommer Hersent. Or le caractère attribué à la louve dans le roman de Renard appelait en quelque sorte le sobriquet. Dès son entrée en scène, dans la branche II, la plus ancienne du roman ⁴, la louve tombe, si l'on peut dire, dans les bras de Renard; un peu plus tard, toujours dans la même branche, prise de nouveau (cette fois de force) par Renard, elle est traitée comme la dernière des ribaudes et le spectacle qu'elle offre, complaisamment décrit, est celui de la plus honnie des créatures : et pourtant elle n'en conservera pas mauvais souvenir ⁵. Sa lubricité s'étale crûment dans la branche I, v. 2691 ss. Ses débordements et les traces dont son corps est marqué fournissent une ample et horrible matière à la description qu'en fait Hubert dans la branche VII. A un pareil personnage quel nom pouvait bien convenir? Le fabliau de *Richeut* fournissait ceux de Richeut

1. *Reinhart Fuchs*, p. xxxviii.

2. *Ouvrage cité*, p. 155.

3. Vers 482, dans l'édition Leyser, *Historia poetarum et poematum*, p. 312 ss.

4. Comme l'a montré M. Foulet.

5. Branche VI, v. 925 s.

et d'Hersent, débauchées fameuses. L'auteur de *Renard* y a puisé et le nom qu'il a choisi, ce n'est pas celui de Richeut, type de la ruse et de la malfaisance : c'est celui Hersent, la proie grossière des hommes, la femelle flétrie.

*
* *

Ainsi il paraît très vraisemblable qu'il y a eu un emprunt du Roman du Renard à *Richeut*.

Cet emprunt s'est fait dès le plus ancien des contes qui composent le cycle, c'est-à-dire la branche II, et la conclusion va dans le même sens que celle où en est venu M. Foulet quand il a placé la composition de ce premier conte entre les années 1174 et 1177¹, à cette réserve près que nous nous bornons ici à constater, sans fixer de date, que le *Renard*, dans sa totalité, est postérieur à *Richeut*. Par là se trouve confirmé un point de chronologie qui est de quelque conséquence.

D'autre part, l'étude que nous avons engagée sur cette question aboutit à un second résultat, qui concerne les origines du fabliau : à l'aurore de ce genre qui a souvent passé pour éminemment populaire, ce que nous trouvons représenté par *Richeut*, c'est un poème tout imbu de l'esprit latin et de la culture de l'école.

Edmond FARAL.

1. La date de 1159, habituellement admise pour *Richeut*, se concilie très bien avec ce résultat. Il peut être vrai, comme le soutient justement, je crois, M. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 90 ss. et *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597) qu'on ait interprété trop étroitement les vers du poème

991 Droit à Tolose

Que li rois Henris tant golose

comme une allusion au siège de Toulouse de 1159, et, si Henri a « golosé » Toulouse encore longtemps après, la composition de *Richeut* pourrait être reculée jusqu'à une quinzaine d'années plus tard. Toutefois il faut tenir compte de l'allusion à Richeut contenue dans le *Tristan* de Thomas que M. Bédier (t. II, p. 55 de l'édition) situe entre les années 1155 et 1170.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES

CHEZ LES GRECS ET LES SÉMITES

I. — Les Deux-Justices.

La déesse Mēt (Mēt¹) souvent dédoublée en un couple désigné par le duel Mētj, joue un rôle si capital dans le Jugement des Morts que jusque dans les étiquettes de momie² et les papyrus funéraires d'époque romaine³ le Tribunal des Morts est désigné sous le nom de « Salle des Deux-Mēt ». Les historiens de la religion égyptienne passent en général assez rapidement sur ces figures jumelles indistinctes, de bonne heure plus ou moins complètement confondues avec Isis et Nephthys⁴. Mais la large place qu'elles tenaient encore, vers le début de l'époque grecque, dans la croyance des fidèles du culte osirien ressort de l'abondance et de la variété des traces que les Deux-Mēt et Isis-Mēt en particulier ont laissées chez les Grecs et les Sémites d'Égypte.

1. Ἀληθεία, Δικαιοσύνη, Δίκη ἀπέφαλος.

Le mot *mēt* réunit les significations de *justice* — c'est l'acception primitive⁵ — et de *vérité*. Devant ce vocable ambigu, les Grecs, comme les égyptologues modernes, ont dû choisir entre les deux interprétations possibles et ont donné la préférence tantôt à l'une et tantôt à l'autre.

1. Le mot était vocalisé à peu près ainsi à la basse époque, autant qu'on peut en juger par les transcriptions coptes.

2. Spiegelberg, *Griech. und Aeg. Eigennamen*, p. 7.

3. *Papyrus de Pamonthes*, I, 16-24 (Lexa, *Das demotische Totenbuch*, p. 8).

4. Sur les Deux-Mēt, v. Lepsius, *Einleitung in das Totenbuch*, p. 13 ; Stern, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1877, p. 78 et suiv. ; Erman, *Aeg. Religion*, 2^e éd., p. 26 ; Sethe, *Sarapis und die sogenannten ζάτογοι* (*Abh. Gesellsch. Wiss. Göttingen, Phil.-Hist. Klasse* XIV, 5), p. 68, n. 1 ; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology* (*The Mythology of all Races* XII), p. 100-1.

5. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums* (3^e éd.) I, I, p. 141 ; II, p. 101.

Nous trouvons la traduction par *Vérité* dans deux documents, l'un du début du III^e siècle avant J.-C., l'autre de quatre siècles postérieur. Hécatee d'Abdère¹ appelle Ἀληθεία l'image de Mêt que porte au cou l'archidicaste². La *Litanie grecque d'Isis*³ veut qu'à Menouthis la déesse ait été nommée Ἀληθεία, en d'autres termes que l'Isis Menouthias ait été expressément identifiée à Mêt ; il n'y a aucune raison de suspecter cette information.

Mêt peut s'écrire hiéroglyphiquement par la coudée. Or la coudée, insigne du stoliste, s'appelle chez Clément d'Alexandrie πῆχυς δικαιοσύνης⁴. D'autre part, c'est la pendeloque représentant Mêt coiffée de la plume qui est visée dans le *Gnomon de l'Idiologue* par l'expression τὸ πῆχυς δικαιοσύνης παράσημον⁵ qui désigne l'emblème du proèdre (l'archidicaste d'Hécatee). La traduction δικαιοσύνη (ou Δικαιοσύνη) étant ainsi assurée pour *mêt* (ou *Mêt*) il n'est pas douteux que l'*Isis Dikaiosyné* des inscriptions déliennes de la fin du second siècle et du début du premier⁶ est une Isis-Mêt.

Disposant avec *vérité* et *justice* de deux manières de rendre un mot égyptien au sens trouble et d'autre part tenant compte du fait que ce mot sert de nom à deux figures séparées, des égyptologues modernes ont imaginé de réserver à l'une des *Mêt* le nom de *Vérité*, à l'autre celui de *Justice*⁷. Montrons que les Grecs d'Égypte en ont usé de même avec Ἀληθεία et Δικαιοσύνη (ou Δίκη).

A l'appui d'une généalogie qui fait d'Isis la fille d'Hermès (Thot)

1. Diodore de Sicile, I, 48, 6 et 75, 5. Sur l'appartenance à Hécatee, v. Schwartz, *Rhein. Museum*, XL, p. 225 et Pauly-Wissowa, s. v. *Diodoros*, c. 670.

2. Sur les monuments égyptiens qui représentent cette figurine de Mêt, cf. Stern, *l. c.*, p. 80, et surtout G. Möller, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 87.

3. Grenfell-Hunt, *Oxyrh. Papyri*, t. XI, n° 1380, l. 63 ; Lafaye, *Revue de Philologie*, 1916, p. 60.

4. Clément, *Stromat.* VI, 4 (757 Potter).

5. Schubart, *Der Gnomon des Idios Logos*, p. 31, 81 et *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 92. La certitude de la traduction de *mêt* ou *Mêt* par δικαιοσύνη ne serait naturellement pas ébranlée au cas où l'on préférerait voir dans le παράσημον du *Gnomon* la coudée assignée par Clément d'Alexandrie au stoliste. P. Roussel a suggéré cette hypothèse (*Revue d'hist. et litt. relig.*, 1920, p. 330) sans connaître la rectification apportée par Möller et Schubart (*Zeitschr. für äg. Spr.*, 1920, p. 67 et 92) à la première lecture de Schubart.

6. P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, nos 117, 122, 181, cf. n° 162, dédicace à Isis Aphrodite Dikaia.

7. Cf. Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, 1883, p. 159 ; cette conception a déjà été ruinée par Lepsius, *Einleitung*, p. 13, n. 1.

Plutarque rapporte ¹ qu'à Hermopolis on donne à la première des Muses les noms d'Isis et de Dikaiosyné. Plutarque unit par un lien factice la tradition relative à l'Isis-Dikaiosyné à l'histoire de la naissance d'Isis que le *de Iside* raconte par ailleurs ², mais son assertion repose sur une tradition authentique. Le culte de Mêt à Hermopolis est déjà attesté par le *Livre des Morts* ³ et la déesse est étroitement unie à Hermès-Thot dont elle est l'épouse ⁴; la connexion établie entre cette Dikaiosyné, parèdre d'Hermès-Thot, et les Muses est elle-même basée sur une particularité de la religion hermopolitaine, car un papyrus sans doute hermopolitain associe Ἑρμῆα καὶ Μοῦσαι ⁵. Mais le rapport de Plutarque est incomplet et nous pouvons établir que le collège des (neuf?) Muses d'Hermopolis avait à sa tête, à côté de Dikaiosyné, une Aléthéia. Les Papyrus W ⁶ et V ⁷ de Leyde (du début du iv^e siècle de l'ère chrétienne) contiennent, sous une forme dégradée mais reconnaissable, un tableau du panthéon hermopolitain où sont groupées, autour du dieu à qui s'adresse l'invocation (dieu innomé mais en qui, d'après les doryphores qui lui font cortège, Maspero ⁸ a reconnu Hermès-Thot) la Justice, les Muses, et la Vérité : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκινεῖται (V : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκλείεται), οὗ αἱ Μοῦσαι (V : οἱ ἄγγελοι) ὑμνοῦσι τὸ ἐνδοξὸν ὄνομα ⁹, ὁ ἔχων τὴν ἄψευστον ἀληθείαν. Il est clair que le copiste de W (pour ne rien dire de celui de V qui sous une influence juive ou chrétienne remplace Μοῦσαι par ἄγγελοι) n'a plus aucun sentiment de la valeur propre de δικαιοσύνη et d'ἀληθεία, et fort vraisemblable que déjà le rédacteur du texte dont dérivent W et V

1. Plutarque, *De Iside*, 3.

2. Plutarque, *De Iside*, 12.

3. *Totenbuch*, ch. 114 ; cf. Wiedemann, *Oriental. Literaturzeit.*, t. IV, c. 382.

4. Cf. les textes réunis par Budge, *The Gods of Egyptians*, t. I, p. 416-21 et Moret, *Rituel du culte divin journalier*, p. 138 et suiv.

5. *Pubbl. Soc. Ital., papiri greci*, V, 528, cf. Wilcken, *Archiv. für Papyrusf.* VI, p. 400.

6. Leemans, *Papyri graeci Musei... Lugduni Bat.*, W 17, ll. 39-43 (p. 143) ; publié par Dieterich, *Abraxas*, p. 196. Le texte a été rapproché de celui de Plutarque par Wiedemann, *l. c.*, c. 381 et suiv.

7. Leemans, *l. c.* V, 8, l. 9-10 (p. 29) ; republié par Dieterich, *Neue Jahrb. für Phil. und Paed., Supplb.* XVI, p. 809.

8. *Recueil de Travaux*, XXIII, p. 60, approuvé par Wiedemann, *l. c.*

9. W intercale ici le membre de phrase relatif aux doryphores.

avait cessé de comprendre que Δικαιοσύνη et Ἀληθεία ont été des noms mythologiques au même titre que Μοῦσαι. Mais, Plutarque aidant, on rétablit sans peine l'intention de l'auteur indéterminable dont s'est inspiré le modèle commun à W et à V : Δικαιοσύνη et Ἀληθεία, auxquelles font cortège d'autres « Muses »¹, sont les déesses principales de la ville d'Hermès, les assistantes de Thot, les deux noms de l'antique Mêt dédoublée.

La tradition de provenance hermopolitaine que représentent, à des états de déformation différents, Plutarque et les deux papyrus de Leyde remonte sans doute à la période hellénistique et l'on réussira difficilement à fixer de manière précise la date où elle a été rédigée en langue grecque. Mais l'emploi simultané des traductions par *Justice* et *Vérité* est très ancien et Hécatee d'Abdère nous apprend qu'il était pratiqué dès la génération des fondateurs de l'Égypte grecque.

La Justice (ici Δίκη) apparaît en effet, à proximité d'Ἀληθεία dans l'originale démonstration par laquelle Hécatee d'Abdère² entend prouver l'origine égyptienne des doctrines orphiques. C'est le spectacle des choses vues en Égypte qui a inspiré aux théologiens grecs l'idée de Charon nautonier des morts, des portes infernales en airain, de Diké et d'Aléthéia — car, dans le sanctuaire memphite d'Hécate σκοτία, il y a les portes de la Vérité près desquelles se trouve une image de Diké représentée sans tête (πύλκς Ἀληθείας, καὶ πλησίον τούτων εἴδωλον ἀκέφαλον ἐστάναι Δίκης) —, du mythe des Hydrophores et de celui d'Oknos.

On voit aussitôt en quoi le détail relatif à Diké et Aléthéia concorde avec les autres faits allégués, et en quoi il diffère de l'entourage. Le batelier qui perçoit l'obole du passage, les prêtres qui versent l'eau dans le vase sans fond, l'homme qui tresse la corde au fur et à mesure détruite sont les figures que réunissait déjà Polygnote dans

1. Wiedemann, *l.c.*, c. 384 songe aux sept Hathors. Il s'agit en tout cas d'un groupe de divinités féminines égyptiennes, et c'est à tort que Wilcken voit dans le *Mouseion* d'Hermopolis un institut purement grec (*Archiv für Papyrusf.* II, p. 126 et VI, p. 400; cf. Walter Otto, *Priester und Tempel*, t. I, p. 9, note).

2. Diodore de Sicile, I, 96. Sur l'appartenance à Hécatee et la tendance du morceau, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 227 et Pauly-Wissowa, *l.c.*, c. 671; L. Parmentier, *Recherches sur le traité d'Isis et Osiris*, p. 26-8. L'attribution à Hécatee a été contestée sans motif valable par G. Möller, ap. Gressmann, *Abh. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 32, n. 3.

le Hadès de la Leschè de Delphes ; les portes d'airain qui s'ouvrent en grinçant sinistrement aux obsèques du bœuf Apis ¹, ce sont les *portae sacrae* que Virgile, d'après un modèle apparenté à celui d'Hécatee, place à l'entrée du Tartare, *horrisono stridentes cardine* ². Hécatee, voulant retrouver « en Égypte les traits caractéristiques de l'enfer des Orphiques », se borne donc à transporter dans la région de Memphis, sans en altérer le caractère que par un vernis superficiel égyptien, les figures et les choses immédiatement reconnaissables des tableaux infernaux de l'orphisme. Plus complexe est le cas de Diké et Alètheia. Hécatee vise bien une tradition orphique, attestée d'une part par le célèbre fragment d'Épiménide qui dès la fin du VI^e siècle associe les deux divinités ³, d'autre part par le mythe plus tardif ⁴ qui fait de Diké une justicière infernale. Mais on chercherait en vain dans la mythologie orphique ou dans la mythologie grecque en général l'idée d'une Diké sans tête : Hécatee a donc contaminé l'idée orphique par un élément d'autre provenance dont on peut demander à la mythologie et l'art égyptiens de rendre compte.

La Δίκη ἀκεφαλος d'Hécatee, c'est Mêt décapitée ⁵. Cette image de la *Justice* sans tête, dont l'explication reste à trouver ⁶, ne peut être séparée du mythe de la décollation d'Isis par Horus connu par le récit du *Papyrus Sallier* ⁷, par l'allusion du *de Iside* 20 à l'Ἰσιδος ἀποκεφαλίσμῳς (Plutarque n'a pu se résoudre à reproduire ce conte sauvage) et par la variante adoucie que Plutarque a transcrite de

1. La mention de l'ensevelissement de l'Apis manque chez Diodore I, 96, 9 et doit être rétablie d'après Plutarque, *de Iside* 29, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 231, n. 2 et Parmentier, *l.c.*

2. *Énéide*, VI, 573-4, cf. 552.

3. Epiménide, p. 1 (Diels, *Fragm. Vorsokr.* 494, 18); cf. Diels, *Lebrgedicht des Parmenides*, p. 15.

4. Plutarque, *De sera numinis vindicta*, 22, p. 564.

5. Lanzone, *Dizionario*, pl. LIX; cf. Wilkinson-Birch, *Manners and Customs*, t. III, p. 184; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology*, p. 99. Wilkinson a reconnu, *l.c.*, p. 185, l'identité de la Mêt décapitée avec la Diké acéphale, mais son rapprochement, au demeurant compromis par le voisinage d'absurdes combinaisons, a passé inaperçu.

6. W.-Max Müller, *l.c.*, p. 100 a émis l'hypothèse que Mêt décapitée est la *Justice* morte, Mêt munie de sa tête la *Justice* vivante.

7. *Pap. Sallier* II, 6-III, 6, cf. Chabas, *Calendrier des jours fastes et néfastes*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, p. 149-151; Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 176; Ed. Meyer, *Lexikon* de Roscher, II c. 366; Reich, *Rec. Travaux*, t. XXX, p. 210; Chassinat, *ib.* XXXIX, p. 92.

Iside 19¹. Les πάλαι Ἀληθείας près desquelles Hécatee place sa Diké doivent répondre à la *Salle des Deux Vérités*.

Disjointes entre les épithètes d'Isis-Vérité que nous ne connaissons qu'à Menouthis², et d'Isis-Justice que nous ne connaissons qu'à Délos, les deux interprétations concurrentes du nom de Mêt sont donc coordonnées chez Hécatee ainsi que dans la tradition d'origine hermopolitaine que perpétuent Plutarque et les Papyrus de Leyde. La dualité de Mêt a fourni le moyen de donner emploi à la fois à Δικαιοσύνη ou Δίκη et à Ἀληθεία qui au demeurant correspondent à des notions si voisines qu'elles en arrivent parfois, dans la grécité d'Égypte, à se confondre³.

Nous voyons donc que les Mêt, dont l'une est presque partout indiscernable d'Isis, ont pénétré par la voie de la *traduction* dans le panthéon gréco-égyptien. Il reste à montrer que leur nom a d'autre part été directement emprunté et que nous le retrouvons *transcrit* chez les Araméens, *adapté* chez les Grecs.

1. A. Delatte, dans son instructive étude sur l'Ἀκέφαλος θεός du panthéon magique gréco-égyptien, a rappelé à propos du dieu sans tête, le mythe de l'Ἰσιδος ἀποκεφαλισμός (Bull. Corr. Hell. 1914, p. 233). Il me paraît probable qu'il y a eu une influence directe de la représentation de Mêt sur celle du dieu décapité : cf. Pap. 46 de British Museum, l. 148 = Bull. Corr. Hell. 1914, p. 197 (ἐγὼ εἶμι ὁ ἀκέφαλος θαίμων... ἐγὼ εἶμι ἡ ἀλήθεια, ὁ μισὼν ἀδικήματα γίνεσθαι ἐν τῷ κόσμῳ) et Papyrus Mimaut, l. 155-6 = Bull. Corr. Hell. 1914, p. 228 (ἀληθείας ταμία, δ[ικαι]οσύνης κτίστα).

2. Un autre exemple de la traduction par *Vérité* est peut-être offert par l'*Axiochos* rédigé au I^{er} siècle av. l'ère chrétienne : le pseudo-Platon fait siéger les deux Juges d'Enfer dans le πεδίον Ἀληθείας (37¹ b). L'expression est du véritable Platon, mais celui-ci lui donne un tout autre sens (*Phèdre*, 248 b). Je crois volontiers que l'auteur de l'*Axiochos* est tributaire de quelque Alexandrin qui sachant que les Égyptiens plaçaient dans la *Salle des Deux Vérités* un tribunal infernal analogue à celui que la doctrine orphique faisait siéger dans le λειμών (*Gorgias*, 524) a détourné de sa signification le πεδίον Ἀληθείας platonicien.

3. La quasi-synonymie à laquelle pouvaient atteindre en terrain grec ἀληθεία et δικαιοσύνη ressort des nombreux textes rassemblés par Rudolf Hirzel, *Themis, Dike und Verwandtes*, p. 113 et suiv. Mais un pur Hellène n'aurait peut-être pas écrit cette phrase qu'on lit dans l'édit rédigé en l'an 68 dans les bureaux alexandrins du préfet d'Égypte Tibère Alexandre : τῆς ἀληθείας αὐτῆς οὐδὲν δοκεῖ δικαιότερον εἶναι (Dittenberger, *Or. gr. inscr.* 669, l. 57).

2. NEM'ETI-NÉMÉSIS.

Parmi les formules par lesquelles l'inscription de Carpentras ¹ veut assurer le bienfait de l'immortalité osirienne à feu Taba, fille de Tahapi, figure, à la l. 4, celle-ci : הוּי פִלְהָה נַמְעֵתִי, *puisses-tu servir Nm'ti*. A la suite de Gesenius, נַמְעֵתִי étant inintelligible par l'araméen et les égyptologues refusant d'y reconnaître leur bien (« aegyptium non, teste Maspero »), les éditeurs du *Corpus* ont traduit visiblement à contre-cœur : *sis adorans, deliciae meae* (?). Mais נַמְעֵתִי, qu'en désespoir de cause on suppose mis pour נַמְעֵתִי au vocatif, ne saurait représenter que le régime direct de הוּי פִלְהָה : aussi Lidzbarski ² et à sa suite Cooke ³ (ce dernier sans se résigner à abandonner complètement l'interprétation traditionnelle) ont-ils conjecturé que le mot pourrait cacher la désignation d'une divinité égyptienne. Supposition pleinement confirmée par les textes d'Égypte qui montrent qu'à la basse époque le fidèle d'Osiris se représentait la vie bienheureuse d'outre-tombe sous la forme d'une existence consacrée au service des dieux de l'autre-monde : le démotique *son âme serve* ⁴ *Osir-Sokar le dieu grand, seigneur d'Abydos* est traduit dans les bilingues gréco-égyptiennes par εἰρή δ' αὐτῇ ὑπηρετεῖν τὸν θεῶν μέγιστον "Οσιριον ⁵ ou ἐξῆσται σοι ὑπηρετεῖν τὸν μέγαν θεῶν "Οσιριον ⁶.

A la place d'Osir-Sokar, dieu unique nommé dans la majeure

1. CIS II 141; Lidzbarski, *Handbuch der nords. Epigraphik*, p. 448; Cooke, *North-semitic Inscriptions*, n° 75. On place d'ordinaire la stèle de Carpentras à la fin du ve ou au ive siècle; j'abaisserais volontiers la date d'un siècle.

2. Lidzbarski, *l.c.*, p. 323.

3. Cooke, *l.c.*, p. 206.

4. Démotique *šms* « suivre, servir ». Spiegelberg, *Aegyptische und griechische Eigennamen*, p. 4 traduisait par « suivre »; mais les formules publiées par Reich, *Demotische und griechische Texte auf Mumientäfelchen*, n° 1 et 2 montrent que ce sens ne convient en tout cas pas pour la variante « *šms* devant Osiris » et Möller, ap. Gressmann, *Abh. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 66, n. 17, a remarqué que le ὑπηρετεῖν des bilingues gréco-démotiques impose le sens de « servir »; il est à peine utile d'ajouter que le texte araméen de Carpentras concorde entièrement avec le grec et achève de fixer le sens du mot.

5. Etiquette de momie bilingue de Strasbourg, publiée par Spiegelberg, *Rec. Tra-vaux*, t. XXVI, p. 57.

6. Etiquette de momie bilingue du Louvre, signalée par Möller, *Abh. Ak. Berlin*, *l.c.*

partie des textes funéraires où figure ce vœu ¹, d'autres divinités peuvent apparaître ². Les femmes n'acceptent pas toujours de servir un dieu masculin, et cherchent une patronne d'au-delà dans leur propre sexe : à la Thébaine contemporaine d'Auguste pour laquelle a été écrit le second *Papyrus Rhind* on souhaite qu'elle prenne place dans la troupe qui sert Isis et Nephthys ³.

Dès lors il est évident que נִמְעַתִי que doit servir dans l'éternité la défunte Taba n'est autre qu'une désignation des déesses sœurs d'Osiris : le mot transcrit le groupe archaïque n; M'·tj — duel de M'·t précédé de l'article pluriel — qui s'est maintenu avec ténacité depuis les Pyramides ⁴ jusque dans les textes démotiques de l'époque romaine ⁵. La formule de Carpentras doit donc se rendre : *Puisses-tu servir Neme'ti*, c'est-à-dire les *Deux-Mēt* et est l'équivalent du passage cité plus haut du *Papyrus Rhind*. On ne traduira pas cependant : *Puisses-tu servir les Deux-Mēt*, car rien ne permet de croire que les Araméens aient eu le sentiment de la valeur exacte du groupe transcrit, et le rédacteur de l'inscription devait considérer נִמְעַתִי comme un conglomérat inanalysable.

On peut prévoir que quelque étiquette de momie ou quelque papyrus funéraire démotique nous rendra un jour ou l'autre le prototype égyptien de נִמְעַתִי הוּי פִלְחָה. Mais même si devaient se multiplier les exemples originaux de la formule dont par hasard seule une version araméenne subsiste, le *Neme'ti* de Carpentras garderait un intérêt singulier : il enseigne que vers le temps des premiers Ptolémées n; M'·tj n'est pas un archaïsme qui ne doit qu'au conservatisme sacerdotal de survivre artificiellement dans les phrases consacrées des textes religieux, mais une appellation encore populaire parmi les dévots osiriens et qui reste d'un usage assez vulgaire pour être empruntée par les étrangers qui la traitent en nom propre vérifiable.

Il y a de fortes raisons de penser que les Grecs ont connu, comme les Araméens de la stèle de Carpentras, le nom, prononcé à peu près *Neme'ti*, qui englobait les deux déesses jumelles du groupe osirien, et que c'est par la rencontre de *Neme'ti* avec *Némésis* que s'explique la dualité des Νεμῆσις hellénistiques.

1. Exemples nombreux ap. Spiegelberg et Reich.

2. Spiegelberg, *l. c.*, p. 6, i.

3. *II Pap. Rhind*, ix, 7 dém. = Möller, *Die beiden Totenpapyrus*, p. 69.

4. Sethe, *Pyramidentexte* 317 (= Unas 453, Maspero, *Recueil*, t. IV, p. 52).

5. *Papyrus de Pamonthes*, 20 (Lexa, 7).

Dans toute l'étendue du monde grec, où la Némésis unique a été si populaire, les Νεμέσεις ne sont attestées qu'en deux points : en Égypte et à Smyrne. En Égypte, par l'inscription d'Alexandrie où une Arsinoé morte prématurément est censée crier vengeance contre ses assassins : θεῶν ὑψίστων... καὶ Ἡλίου καὶ Νεμέσεσι αἶρει. Ἀρσεινὴ ἄωρος τὰς χειρὰς ¹, et par la formule obscure qui revient par deux fois dans une invocation du Papyrus V de Leyde, où elles sont nommées incidemment : ὦ τῶν Νεμέσεων τῶν σὺν ὑμῖν διατριβουσῶν τὴν πᾶσαν ὥραν κυβεργήται ². A Smyrne (d'où le culte des Νεμέσεις a gagné Halicarnasse ³) par une abondante série de représentations numismatiques ⁴, par un petit groupe d'inscriptions dont la principale est celle de Papinios le philosophe ⁵ et par des témoignages littéraires dont le plus important est celui où Pausanias raconte la fondation du sanctuaire des deux divinités.

La scène se passe au moment où va renaître Smyrne, détruite au VI^e siècle par Alyatte, et qui pendant près de trois siècles n'a vécu que sous la forme d'une agglomération de κῶμαι sans centre urbain. Alexandre, s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, s'endort sur l'emplacement de la vieille Smyrne et voit en rêve deux déesses qui lui prescrivent de rebâtir la cité sur l'emplacement, voisin du Pagus, qu'elle n'a cessé d'occuper depuis; de là vient que depuis cette époque les habitants de Smyrne ont admis l'existence de deux Némésis et non plus d'une seule (δύο Νεμέσεις νομίζουσιν ἀντὶ μιᾶς ⁶).

Fable qui contient peu de souvenirs de la véritable histoire. Alexandre n'est pas venu à Smyrne et la seconde fondation de la cité n'est pas son œuvre, mais celle d'Antigone et surtout de Lysimaque. Mais fable qui n'est pas à rejeter en son entier : elle montre qu'aux yeux de ceux qui l'ont imaginée l'antique Némésis de Smyrne était une déesse solitaire comme la Némésis de Rhamnonte et du

1. *Bulletin de l'Inst. Égypt.*, 1872-3, p. 116; Schürer, *Sitzungsber. Ak. Berlin*, 1897, p. 213; P. Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.*, 1912, p. 254 et 1914, p. 93.

2. Leemans, *Papyri Graeci*, t. II, p. 25 (= Dieterich, *Neue Jahrb. für Philol. und Paedag.*, Supplb. XVI, p. 811).

3. CIG. 2662.

4. Cf. Posnansky, *Nemesis und Adrasteia* (Bresl. Philol. Abh. V), p. 132 et suiv. et Roszbach, *Lexikon* de Roscher.

5. CIG. 3163; reproduction plus correcte Posnansky, *Nemesis und Adrasteia*, p. 67.

6. Pausanias, VII, 3, 2.

reste du monde grec et que le dédoublement par lequel le culte de la Smyrne nouvelle se distingue de celui de la Smyrne préhellénistique est un fait relativement récent. Il n'y a aucune raison pour révoquer en doute l'exactitude de la tradition, réduite à ces termes ¹.

Constater la provenance de l'inscription d'Arsinoé, du papyrus V et des monuments smyrniotes, c'est établir que les deux Némésis ne se rencontrent qu'en Égypte et dans une ville neuve hellénistique qui a subi de manière intense l'action de la religion gréco-égyptienne ² ; on est donc en droit de se demander si ce n'est pas l'intervention

1. On admet assez généralement (cette thèse est notamment soutenue par Rossbach, *Lexikon* de Roscher, III, 143-5) que la Némésis de Smyrne était double dès l'époque préhellénistique et que dès le temps de Bupalos ou même avant Bupalos il y avait au Néméséion primitif deux statues de Némésis. Rossbach invoque deux textes : Pausanias (IX, 35, 5) mettrait les images archaïques des deux Némésis en connexion avec Bupalos ; Pausanias (I, 33, 7) qualifie d'antiques les ἀγῶντα ξόανα aptères par opposition aux représentations ailées de l'époque ultérieure. Mais Pausanias IX, 35 dit simplement que dans le sanctuaire des Néméséis (de la nouvelle Smyrne) on voit au-dessus des images des déesses, un groupe des Charites dont Bupalos est l'auteur. Il s'agit évidemment des deux statues de l'époque hellénistique et romaine et il n'y a souvent toute apparence (en dépit de l'inscription d'Égypte publiée par Froehner, *Rhein. Museum*, 1892, p. 307 et réditée par Paul Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 100) qu'un rapport de proximité tout accidentel entre les deux Némésis et le groupe de Bupalos, dont nous ne savons comment il est arrivé à orner le Néméséion fondé dans les dernières années du 1^{er} siècle ou peut-être au cours du 1^{er} (Bupalos qui a vécu au lendemain de l'anéantissement de la vieille Smyrne n'a guère pu travailler pour le Néméséion primitif). — L'assertion de I, 33 est suspecte. Pausanias invoque l'antiquité des vénérables xoana sans ailes au cours d'une discussion par où il entend prouver la modernité relative des images ailées de Némésis, et l'information n'est vraisemblablement pas empruntée à la source qui a fourni les matériaux du contexte : le compilateur cite de mémoire, et ses souvenirs ont pu n'être pas exempts de confusion. Il est clair que s'il avait existé au sanctuaire de Smyrne un groupe de deux Némésis archaïques, la légende locale du rêve d'Alexandre et de l'origine tardive des deux Némésis n'eût pu naître. — Rossbach croit (c. 143) que les deux xoana préhelléniques ont servi de modèles aux graveurs des monnaies de l'époque impériale, et que les copies numismatiques, malgré leur infidélité, gardent la trace de l'archaïsme des monuments originaux. Mais le seul indice, d'ailleurs bien contestable, d'ancien style qu'il trouve à signaler (*Catalogue of Greek Coins, Ionia*, p. 110 (pl. XXXVIII, 2) et p. 250 (pl. XXVI, 8), monnaies de l'époque de Domitien) concerne une seule des Némésis : c'est reconnaître implicitement que l'autre Némésis a tous les caractères de l'époque tardive et que le groupe des deux déesses, de toute manière, n'a été constitué que bien après Bupalos.

2. Cf. Drexler, *Numismatische Zeitschrift*, t. XXI, pp. 107-117, 390 ; Rusch, *De Serapide et Iside in Graecia cultis*, p. 71-2.

d'un élément égyptien qui a déterminé la substitution de deux Némésis à l'antique déesse solitaire.

Or la ressemblance du nom de *Neme'ti* appliqué au couple féminin égyptien et de Némésis est frappante ¹. Croira-t-on qu'elle est fortuite ? Et n'accordera-t-on pas d'importance au fait que les déesses smyrniotes seront représentées ailées, comme l'étaient les Deux-Justices, que l'une d'elles s'arme de la coudée, hiéroglyphe et symbole de Mêt ? L'histoire du Néméséion de Smyrne, que nous entrevoyons grâce à l'inscription de Papinios, enseigne qu'un lien réel a uni le sanctuaire des deux déesses à la religion égyptienne.

Le plus important des textes épigraphiques smyrniotes où soient nommées les deux déesses les associe à Sarapis. Le philosophe Papinios se déclare voué à Sarapis, en qualité de Reclus, près les Némésis (ἐγκλεισμένος τῷ κυρίῳ Σαρᾶπιδι παρὰ ταῖς Νεμέσεσιν) : situation complexe, mais dont les papyrus du Sérapéum offrent l'exact équivalent. Le philosophe, Reclus dans le Néméséion, fait pendant à Ptolémée fils de Glaucias, Reclus dans l'Astartiéion du grand Sérapéum de Memphis ; le Néméséion de Smyrne est donc, sinon le sanctuaire d'un culte égyptien, du moins un sanctuaire fortement marqué de l'influence égyptienne, et il abrite la plus caractéristique des institutions de la religion sérapiaسته, la κλειστός ².

Mais l'inscription de Papinios est du règne de Caracalla (211 après J.-C.). Trois ou quatre siècles, peut-être près de cinq, la séparent de l'époque à laquelle a dû s'établir le culte et se fixer le type des deux Némésis. Peut-on entreprendre de faire remonter jusque vers le III^e siècle avant l'ère chrétienne l'introduction à Smyrne de la κλειστός, indice d'une emprise profonde de la religion gréco-égyptienne ? N'hésitons pas à répondre par l'affirmative. La κλειστός de Smyrne, dont le cas de Papinios atteste la persistance, est sans doute aussi vieille que celle de Priène, sûrement attestée vers l'an 200 av. J.-

1. Elle a été remarquée et correctement interprétée par Sethe, *l.c.*

2. Sans entrer dans l'examen du difficile problème de la κλειστός et des controverses récentes auxquelles il a donné lieu (Sethe, *l.c.* et Goett. *Gel. Anzeigen*, 1914, p. 385 ; Wilcken, *Archiv für Papyrusf.*, t. VI, p. 184, Walter Otto, *ib.* p. 303) je note ici que la traduction d'ἐγκλεισμένος par Reclus, contestée par Wilcken et soutenue par Sethe, me paraît la seule correcte ; que d'autre part la thèse de Sethe, qui considère la *réclusion* comme un emprisonnement sans caractère religieux, est complètement erronée, et que son auteur n'a pu la soutenir qu'en interprétant de la manière la plus arbitraire ou la plus embarrassée les textes décisifs de Memphis (*Pap. Louv.* 44, l. 18), de Priène, dont il va être question, et de Smyrne.

C.¹, et rien n'empêche d'admettre que le couple Neme'ti-Néméseis a été connu à Smyrne d'aussi bonne heure que l'Anubis adoré par les Synanoubiastes contemporains de la reine Stratonice ². L'arrivée des Néméseis égyptiennes à Smyrne peut donc fort bien être un épisode de la conquête de l'Asie-Mineure sud-occidentale par les cultes égyptiens, de la rapide diffusion du culte de Sarapis et de ses associés, bien connue aujourd'hui par les inscriptions non seulement de Smyrne et de Priène, mais de Milet, d'Ephèse, de Magnésie du Méandre ³, de Bargylia ⁴, et par le papyrus de Zoilos d'Aspendos, publié d'hier, et qui nous a appris combien, dès le règne de Philadelphe (258-7), la propagande en faveur des dieux d'Égypte fut ardente et féconde devers Aspendos ou Cnide ⁵.

Il n'est aucunement vraisemblable que l'équation Neme'ti-Néméseis ait été réalisée à Smyrne même : c'est bien plutôt à Alexandrie que des Grecs, attentifs à la similitude de nom et sans doute aussi à la parité de fonctions qui unissait les divinités funéraires égyptiennes à la Némésis attique, déesse de la fête des morts (Νεμῆσις) ont hellénisé Neme'ti en Νεμῆσις. C'est aussi d'Alexandrie qu'est venu à Délos le culte d'Isis Némésis ⁶, dont le nom s'explique désormais sans effort : les deux Mēt, ou Isis et Nephthys, étant Νεμῆσις, Isis est Némésis.

II. — Sasm.

Le nom du dieu Sasm (Sasom, Sesom ⁷) n'est guère connu que

1. *Inschriften von Priene*, 195, cf. p. 311. Le caractère égyptien et religieux de la *κατοική* de Priène ressort, comme je l'ai montré *Revue épigraphique*, t. I, p. 251 de la comparaison avec le papyrus démotique 30605 du Caire.

2. Foucart, *Assoc. religieuses*, p. 234, n° 58 = Michel, 1223.

3. Cf. *Revue épigraphique*, t. I, p. 252-3.

4. *Jahreshefte oesterr. Inst.* 1911, Beibl. 58.

5. Edgar, *Ann. Serv. Ant. Eg.* t. XVIII, p. 175 ; cf. Wilcken, *Archiv für Papyrusf.*, t. VI, p. 395 et Vincent, *Revue biblique*, 1920, p. 169.

6. Roussel, *Cultes égyptiens à Délos*, nos 138, 139, 140.

7. La vocalisation phénicienne reste incertaine en dépit des transcriptions fournies par les versions grecques des inscriptions bilingues de Chypre, celle de Tamassos qui rend le nom propre théophore עבדסם par *Apasasome* (interprété en Ἀψασμος par Euting, *Sitzungsb. Ak. Berlin*, 1888, p. 123 et en Ἀψασμος par Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.* t. I, p. 185, cf. *Rep. Epigr. Sémi.* t. III, pp. 26 et 172) et celle de Larnaca qui rend סם[כ]י par Σεσμύς. La vocalisation Sasōm paraît

par les noms propres d'homme עבדסםס et ססמי¹. Le premier est porté par sept personnages nommés dans des inscriptions phéniciennes d'Égypte (Abydos) et de Chypre (Tamassos, Citium, Larnaca). Les graffiti d'Abydos commémorent la visite au Temple d'Osiris d'un 'Abdsasm fils d'Ezratiba'al² et d'un Sallum fils d'Abdsasm³ qui ont dû vivre vers le IV^e siècle. Contemporains approximatifs de ces pèlerins de l'Osirion sont leurs homonymes de Chypre : 'Abdsasm de Tamassos⁴, qui en 350 dédie à Apollon Alasiotas⁵ une statue avec inscription bilingue, a reçu son nom à la fin du V^e siècle ou au début du IV^e. 'Abdsasm de Citium est sans doute né dans la seconde moitié du IV^e siècle, étant grand-père d'une Amatosir, canéphore d'Arsinoé Philadelphie en l'an 254⁶. Les trois 'Abdsasm de Larnaca, l'un fils de Hor et père d'Abdosir⁷, l'autre fils de Kalbelim⁸, le dernier fils de 'Abdhor⁹, doivent également appartenir à la fin de la période perse ou au début de la période macédonienne.

De ססמי¹⁰ il n'est que deux exemples, l'un épigraphique, l'autre

exclue, mais il n'y a pas de raison décisive en faveur soit de Sasm recommandé par Clermont-Ganneau, soit de Sasom, Sesom proposé par Lidzbarski (*Ephemeris für semit. Epigr.* I, p. 106). — La transcription Σοσομα de la Septante pour I Chron. II, 40 n'a pas plus de valeur que le ססמי massorétique.

1. Clermont-Ganneau, *Amulette au nom du dieu Sasm* (*Rec. d'arch. or.*, t. II, p. 60, cf. *Rép. Epigr. Sémi.* t. III, 1505) retrouve encore le nom de Sasm sur un petit monument, pierre taillée en forme de pyramide qui porte réparties sur trois de ses quatre faces les caractères ססם.

2. CIS. I 103 a = *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1309.

3. *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1336, 1337.

4. Euting, *Sitzungsb. Ak. Berlin*, 1887, p. 121-3; Ph. Berger, *Comptes rendus Ac. Inscr.*, 1887, p. 187-198; *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1213.

5. Apollon Alasiotas (Rešep 'alahiotas dans la version phénicienne) est le dieu d'Alašia, nom de Chypre ou de la partie de la côte de Syrie sise en face Chypre (cf. Wainwright, *Klio*, 1914, p. 1 sqq.). Le *Rép. Epigr. Sémi.*, III, p. 26 rejette le rapprochement d'Alasiotas avec Alašia auquel il ne connaît d'autre patron qu'Offord, *Proceed. Soc. Bibl. Archaeol.*, t. XXIII, 1901, p. 246; mais Offord l'a emprunté à Ohnefalsch-Richter, *Verhandl. Berl. Anthrop. Gesellsch.* 1899, p. 33, n. 1 qui lui-même le doit à Jensen, *Zeitschr. f. Assyriologie*, t. X, p. 379, et l'équation Alašia — Alasia n'est plus contestée (cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums* (3^e éd.), I, II, p. 752; Hüsing, *Memnon* III, p. 90; Dussaud, *Civilisations préhelléniques* (2^e éd.), pp. 248 et 483, etc.).

6. CIS. I, 93.

7. *Ib.*, 46.

8. *Ib.*, 49.

9. *Ib.*, 53.

10. Suivant Lidzbarski, *Altsemitische Texte* I, p. 34, note, ססמי est l'hypoco-

biblique. C'est encore à Larnaca, la ville aux trois 'Abdsasm, qu'a été trouvée la bilingue ¹ qui mentionne Ba'alšillem, fils de [בסלם] dans le texte grec Πρᾶξιδῆμος Σέσμου. — Le Sismai des *Chroniques* ² est descendant à la huitième génération de l'esclave égyptien Iarḥa' époux d'une ierahmeélite, fille de Sešan. Iarḥa' est suivant toute apparence une figure de convention et un nom de fantaisie ³; mais Sismai a toute chance d'être un personnage réel, assez voisin dans le temps de son homonyme de Larnaca : l'invention de l'ancêtre Iarḥa' est motivée par le désir de faire remonter à un croisement ancien entre l'Égyptien et une descendante de Juda par Ierahmeel l'origine de la famille métisse, tardivement formée dans le Juda méridional, à laquelle appartenait Sismai qui, comme nous allons voir, porte un nom authentiquement dérivé de l'égyptien et qui devait être, sinon un Égyptien, du moins un Cananéen égyptianisé.

L'idée de l'origine égyptienne de Sasm s'impose sitôt que l'on considère les conditions ou l'entourage dans lesquels s'offrent à nous à première vue, la majeure partie des 'Abdsasm dénombrés plus haut : les deux premiers résident en Égypte et sont dévots à l'Osiris d'Abydos, celui de Citium a une petite-fille dénommée « servante d'Osiris », deux des trois 'Abdsasm de Larnaca appartiennent à des familles, où, comme le montrent les noms de Hor ⁴, d'Abdosir, et de 'Abdhor, Horus et Osiris sont révéérés. Doré et déjà cinq 'Abdsasm sur sept apparaissent placés en rapport direct avec l'Égypte et la religion égyptienne. Si nous ne pouvons rien dire de tel du dernier 'Abdsasm de Larnaca, le fils de Kalbelim, dont le père porte un nom purement phénicien, l' 'Abdsasm de Tamassos a lui aussi un patronymique qui nous ramène à la vallée du Nil.

La filiation de l'adorateur d'Apollon Alasiotas est indiquée dans le texte grec par ο Samavose (ὁ Σαμαφός) dans le phénicien par בן... ס.

ristique d'un nom composé ססם + x. On pourrait songer également à une formation analogue à בורכי, שבתי.

1. CIS. 95; Lidzbarski, *Alts. Texte* I, 35; *Rép. Epig. Sém.*, III, 1515.

2. I *Chron.*, II, 40.

3. W.-Max Müller (*Orient. Literaturzeitung*, 1900, c. 51) a ébauché une étymologie égyptienne du mot : la première syllabe יר répondrait à wr « grand », la seconde syllabe restant inexpiquée.

4. Il est tout à fait invraisemblable que, comme incline à croire Lidzbarski, *Alt. Texte*, p. 28 le nom הור qui désigne CIS. I, 46 le père d' 'Abdsasm et grand-père Abdosir soit le biblique הור.

qui doit être restitué ס[מ]ר ou ס[מ]ר ¹. Ce nom (quelle que soit la sifflante initiale) n'étant manifestement ni grec, ni sémitique, on n'hésitera pas à y reconnaître l'égyptien $\Sigma\mu\alpha\tilde{\alpha}$ bien connu par les papyrus S et surtout U de Leyde ².

Six de nos 'Abdsasm sur sept, et un de nos deux Sesmai étant domiciliés personnellement en Égypte ou descendants de familles égyptianisées ou même peut-être égyptiennes, il n'est guère douteux que le dieu Sasm ne soit égyptien lui-même. Dès 1887 Clermont-Ganneau ³ a été amené à cette conclusion et s'est demandé si ססמ n'est pas l'équivalent de *sems* « l'aîné » parfois employé comme titre divin, ou ne reproduit pas le nom du décan *Si-smou*, *Sesmou* ou *Schesmou* (cette dernière explication était suggérée par Maspero).

Mais mal satisfait sans doute de ces deux hypothèses, Clermont-Ganneau n'y est pas revenu dans son étude ultérieure sur Sasm ⁴ et le *Rép. d'Épigr. sémit.* ne fait mention ni de l'une ni de l'autre, et même ne fait aucune allusion à l'origine du nom ססמ . L'hypothèse égyptienne n'a toutefois pas été perdue de vue : Lidzbarski ⁵ et Cooke ⁶ ont reconnu qu'elle est possible ou probable.

Pour qu'elle devienne certaine il faut établir l'existence en Égypte, à l'époque des 'Abdsasm et des Sesmai, d'un dieu dont le nom soit susceptible d'être transcrit ססמ . Nous le retrouvons dans Ssm (sans doute prononcé *Sešm*). Ssm est la forme récente, qui apparaît encore dans les textes d'époque romaine, du vieux nom divin Šsmw qui remonte aux Pyramides. Šsmw est un dieu astral qui, dans un des mythes les plus barbares qu'ait conservés la littérature religieuse égypt-

1. Euting lisait סכיא que le *Rép. Epigr. Sémit.* rejette avec raison. Mais le *Rép.* propose סכים rapproché de $\Sigma\mu\tilde{\alpha}$; (Josèphe, *Ant. Jud.* VII, VIII, 3) qui est moins acceptable encore : car la restitution ס[כ]י ne répond pas à l'étendue de la lacune et ne fournit pas d'équivalent satisfaisant à $\Sigma\mu\alpha\tilde{\alpha}$; et le $\Sigma\mu\tilde{\alpha}$ attribué à Josèphe ne peut avoir aucun rapport avec le סכים qu'il doit étayer, étant la transcription du nom de שכניה , le frère du roi David (au surplus le texte des *Ant. Jud.* ne porte pas $\Sigma\mu\tilde{\alpha}$, mais un $\Sigma\mu\alpha$ au génitif dont le nominatif est douteux).

2. Leemans, *Papyri Greci*, S 3, 11 et 6, 11 (p. 98, 101); U 3, 3 (p. 124). Le pap. V qui contient l'[Apologie] du sculpteur *Pétèsis* au Roi *Nektonabo* a été réédité par Wilcken, *Mélanges Nicolle*, p. 581 et suiv. (l'étymologie proposée p. 589 du nom $\Sigma\mu\alpha\tilde{\alpha}$ est des plus contestable).

3. *Rec. arch. or.*, I, p. 183, n. 1.

4. *Ib.*, t. II, p. 60.

5. *Ephemeris*, t. I, p. 106.

6. Cooke, *North-semitic Inscriptions*, p. 62.

tienne, pourvoit dans le ciel à la cuisine du Pharaon défunt ¹, lui procure aussi le vin et l'eau ². Cette archaïque divinité, dont le nom ne prête qu'à des rapprochements incertains ³, a évolué en deux directions différentes. D'une part, il est devenu un des trente-six décans, celui dont les Grecs ont transcrit le nom Σεσμῆ ⁴, à peu près complètement dénué, comme tel, de personnalité divine ; il n'est guère probable que ce soit de ce Ssm que, comme le voulait Maspero, les Phéniciens déclaraient leurs enfants « serviteurs ». D'autre part, dépouillé de son caractère stellaire il s'est agrégé au groupe osirien en passant par le groupe sokarien ; à Medinet-Habou, il reçoit l'hommage de Ramsès III à la fête de Sokar en même temps que le dieu plus obscur Heri-remn-ef et il figure, accompagné du même Heri-remn-ef, dans une liste abydonienne de dieux memphites de l'époque de Sêti II ⁵.

L'époque où vivaient les 'Abdsasm paraît avoir marqué pour Sešm le début d'une ère de popularité relative : à aucune période de l'histoire égyptienne il n'est aussi fréquemment nommé qu'au cours des trois ou quatre siècles qui précèdent l'ère chrétienne.

Le souvenir ne s'est pas effacé de son rôle de pourvoyeur du vin et de l'eau ⁶ et des attributions de toute sorte lui sont venues par surcroît. Dans le sarcophage memphite de Panehmisi (fin de la période perse ou début de la période grecque) il est représenté, léontocéphale, tenant un serpent de chaque main ⁷, et la légende qui accompagne son image apprend qu'il a pour fonction de montrer la bonne route à l'âme qui veut remonter au jour ⁸. Ce Sešm, indicateur des voies de l'autre monde (cette fonction s'explique sans doute,

1. Sethe, *Pyramidentexte* 403 a d'après Unas 511 et Teti, 323 (voir sur ce texte Maspero, *Hist. Ancienne*, t. I, p. 97 et Erman, *Aeg. Rel.* 2^e éd., p. 107), le caractère astral de Šsmw apparaît encore nettement dans *Pyramidentexte* 545 b ; cf. Kees, *Rec. Travaux*, t. XXXVII, p. 67.

2. *Pyramidentexte*, 1552, a.

3. Il est difficile de se prononcer sur le rapport qui peut exister entre Šsmw et la déesse léontocéphale Šsm̄t et l'Horus Šsmj (cf. Lacau, *Rec. Travaux*, t. XXIV, p. 199, n. 3 ; Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Sahure*, t. II, p. 82, n. 10).

4. Brugsch, *Thesaurus* I, p. 139 et suiv. *Aegyptologie*, p. 329.

5. Kees, *Rec. Travaux*, XXXVII, pp. 67, 71, 75-6.

6. Kees, *l.c.*, p. 67.

7. Lanzone, *Dizionario*, p. 110.

8. E. von Bergmann, *Des Sarkophag des Panehemisis (Iahrluch der kunsth. Sammlungen des allerhochsten Kaiserhauses*, t. I, p. 11).

au moins en partie, par un jeu de mot, *sšm* signifiant « conduire ») paraît au premier abord un personnage tout à fait subalterne, perdu dans une masse de soixante-huit génies funéraires dont la plupart sont sans notoriété, mais il fait partie avec ses deux voisins, dont Heri-remn-ef, d'un petit groupe à part qui reparait associé à Dendéra ¹. D'autre part, dans les grandes fêtes d'Osiris (les soi-disant mystères) il est le gardien de la douzième heure de la nuit ² et offre la myrrhe à Osiris à la première heure du jour ³; dans les *Papyrus Rhind* (an 9 av. J.-C.) il est placé en rapport immédiat avec le cérémonial de la momification : tantôt, nommé à côté d'Anubis et d'Horus, dieux embaumeurs, il a pour office spécial de présider à la mise en place des bandelettes ⁴; tantôt, substitut au moins partiel d'Anubis, il apprête les onguents de l'embaumement ⁵. Quoiqu'il n'ait jamais atteint dans le panthéon égyptien à un rang très important, le *Sešm* de la basse époque n'est pas, comme on voit, une figure tout à fait insignifiante : dieu conducteur, dieu de la toilette funéraire, dieu de la grande veillée, dieu des prestations liquides, il a une diversité d'emplois qui indique un certain degré de diffusion ; la place qui lui est faite dans le *Papyrus Rhind*, si subalterne qu'elle soit, le met assez près d'Anubis et d'Horus. On peut donc admettre sans peine qu'à Memphis, d'où il paraît originaire et où, comme le montre le sarcophage de Panehmisi il n'était pas oublié vers l'an 300 av. J.-C., il a pu être connu des Phéniciens entrés en contact avec le culte d'Osiris et d'Horus (Memphis a été le grand centre des Cananéens d'E-

1. Mariette, *Dendéra*, t. IV, pl. 37, l. 76 (texte rapproché par Bergmann, *Jarhb. der kunsth. Samml.*, t. II, p. 20, de celui du sarcophage de Panehmisi).

2. Junker, *Die Stundenwachen in den Osirismysterien* (*Denkschriften A. W. Wien Phil. hist. Kl.*, t. LIV, p. 124).

3. Junker, *ib.*, p. 35. — Il y a peut-être un lien entre la fonction dévolue à *Sešm* auprès d'Osiris à la dernière heure de la nuit et la première du jour et celle de génie conducteur des âmes qui caractérise le dieu dans le sarcophage de Panehmisi, car le point du jour est l'instant où les morts désirent « remonter de l'Hadès pour voir le soleil à son levant » (Lepsius, *Denkmäler* III, 242 d).

4. I *Pap. Rhind* 3, l. 8 (hiér.) 7 (dém.) ; II *Pap. Rhind* 4, l. 5 (5) = Möller, *Die beiden Totenpapyrus Rhind*, pp. 21 et 59. L'office de dieu de l'embaumement funéraire n'a-t-il pas été attribué à *Sešm* sous l'influence d'une étymologie interprétant son nom par *sš* « tissus, bandelettes » ?

5. I *Pap. Rhind* 5, 12 (10) = Möller, p. 29. La fonction de dieu préparateur des huiles embaumantes est reconnue à *Sešm* dans divers sanctuaires de l'époque gréco-romaine (Möller, *l.c.*, p. 80 ; Kees, *l.c.*, p. 68).

gypte¹). Le groupe de ces prosélytes a pu n'être pas très important et du nombre relativement élevé de noms théophores composés avec *Sasm* (le dieu figure dans le nom de huit personnages différents, chiffre qui n'est guère dépassé dans l'épigraphie phénicienne que par Osiris et Apis) on ne saurait conclure que *Sasm* a été l'objet de la part des fidèles de langue sémitique d'un culte organisé et qui a passé en Chypre et en Palestine ; on sait que les noms propres se propagent pour des raisons en grande partie étrangères à l'étymologie. En somme l'examen des matériaux connus indique qu'adopté fortuitement par un groupe restreint de Cananéens (les Araméens sont restés à l'écart) *Sasm* a joui chez ces étrangers d'une vogue qui n'a pas eu de lendemain ; les noms propres où il figure n'ont pas tardé à tomber en désuétude.

Isidore LÉVY.

1. Lidzbarski (*Abb. Ak. Berlin*, 1912 *Anhang I*, p. 20 ; cf. Spiegelberg, *Orient. Literaturzeitung*, 1912, c. 2, n. 1) a montré que les Phéniciens nommés dans les ostraka d'Eléphantine sont en grande partie d'origine memphite.

SUR DEUX FRAGMENTS DE MANUSCRITS

DES

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Le texte des Métamorphoses d'Ovide repose surtout sur le Marcianus 225 de Florence, qui peut remonter à la fin du x^e siècle. Mais Ovide a été très répandu dans les écoles carolingiennes et il a dû en exister, aux ix^e et x^e siècles, d'innombrables copies. Les fragments d'exemplaires du ix^e siècle, que le hasard nous a conservés, peuvent quelquefois nous fournir les restes d'un texte moins éloigné de la source et préférable à celui du Marcianus.

Je me propose de revenir sur deux fragments très importants, le premier mal connu, le second trop vanté par les philologues qui en ont fait usage.

I. — LE FRAGMENT DU PARIS. 12246.

Deux anciens feuillets de garde, défigurés dans leur partie supérieure par un large trou qui marque la place de la chaîne rivée au plat de la reliure, se trouvent au commencement du manuscrit de notre Bibliothèque nationale *latin* 12246. Ce volume contenant, comme les précédents, les *Moralia in Job* de saint Grégoire, remonte au ix^e siècle et semble provenir de la célèbre abbaye bénédictine de Corbie.

L'écriture des fragments d'Ovide atteste le ix^e siècle. Non seulement la forme des lettres (par exemple *t*, *r*, surtout le dernier jambage de *m* et *n*) s'y applique parfaitement, mais l'emploi des notes tironiennes dans les gloses prouve que nous avons les restes d'un manuscrit antérieur aux nombreuses copies exécutées à l'époque carolingienne.

Robinson Ellis l'a fait connaître¹ en 1886 ; Paul Lejay ne l'a pas

1. *Journal of Philology*, XV, (1886), p. 242-246.
Cinquantenaire de l'École des Hautes Études.

négligé dans son édition scolaire¹ ; enfin M. Hugo Magnus, dans sa grande édition d'Ovide², cite les leçons relevées par Ellis, sans avoir eu le souci de voir le manuscrit ni même d'examiner le fac-similé d'une page³ qui lui aurait permis plusieurs rectifications. Il faut être bien naïf aujourd'hui pour penser qu'un manuscrit est connu, parce qu'il a été collationné une fois. Par exemple le manuscrit des Histoires de Tacite, examiné, revu, collationné et recollationné par une foule de latinistes, n'a été réellement connu que le jour où la publication de Scaton de Vries a permis à toutes les bibliothèques sérieuses d'en posséder une reproduction complète.

Robinson Ellis a publié, d'Oxford, les notes qu'il avait prises, durant un voyage à Paris, dans divers manuscrits de notre Bibliothèque nationale et il n'a pas eu le loisir, pour la correction de ses épreuves, de se reporter aux manuscrits. De là un certain nombre d'erreurs ou d'omissions.

On peut reprocher à R. Ellis de n'avoir pas tenu assez de compte des corrections. Or un correcteur qui n'était pas un ignorant a souvent ponctué de manière à rectifier la coupure des mots⁴, corrigé le texte, quelquefois en employant les notes tironiennes, rapporté des variantes tirées sans doute d'un autre manuscrit. C'est le même assurément qui s'est amusé à ajouter des gloses en notes tironiennes pour montrer qu'il était un des derniers connaisseurs du système tachygraphique attribué à l'affranchi de Cicéron.

Je vais revenir sur quelques passages, souvent discutés, pour lesquels le témoignage de notre fragment (π dans l'éd. Magnus) peut être très précieux.

I, 99. Non galeae, non ensis erat. — C'est la leçon de la plupart des bons manuscrits. Corroborée par notre vieux fragment, il y a chance que ce soit le texte d'Ovide. Le poète a bien écrit, dans un passage dont la métrique garantit l'authenticité (*Met.* V, 563) : *Virginei vultus et vox humana remansit*.

I, 117 et *inaequales autumnos*. Ici π est d'accord avec les bons

1. *Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide*, avec une introduction et de notes. Paris, Armand Colin, 1894, p. 66.

2. *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum*. Recensuit, apparatu critico instruxit Hugo Magnus Berolini, ap. Weidmannos, 1914.

3. *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

4. Par exemple : *sui sacro* (II, 122).

mss. Magnus a préféré l'accusatif « inaequalis » attesté seulement par le fragment de Berne (dont nous verrons ci-dessous la valeur) et par le Neapolitanus.

I, 132 *neque* adhuc bene noverat illos. Les plus vieux mss. sont ici d'accord. D'autres ont *nec*; on ne voit pas pourquoi abandonner la tradition la plus autorisée.

I, 134. Fluctibus ignotis *insultavere* carinae.—Influencé par le fragment α qu'il croit la plus ancienne source, M. Magnus a substitué *exsultavere* qu'il défend par de mauvaises raisons. Quand la vache « exsultat in herba » (Ov. *Art.* I, 315), elle bondit avec un sentiment de satisfaction que ne peuvent avoir les planches qui forment les carènes. Ailleurs *exsultare* exprime le bouillonnement dans la marmite (*Met.* VI, 645; VII, 263). *Insultare fluctibus* signifie simplement « descendre rapidement dans les flots ». Une glose en notés tironiennes « descenderunt » indique bien l'interprétation antique. Inutile de penser à une insulte faite à la mer, comme l'ont imaginé quelques critiques.

I, 167. *Animo et dignas Ioue*, tout comme α . Cette variante manque dans l'apparat Magnus.

I, 173 *hac fronte* potentes Caelicolae *clari*que suos posuere penates. — Cette leçon de π est corroborée par les meilleurs manuscrits. M. Magnus a préféré « parte » fourni par le fragment de Berne. *A priori*, un mot aussi plat que « parte » ne peut pas être la bonne leçon; il est peu vraisemblable qu'un copiste lui ait substitué un synonyme dont l'emploi est beaucoup plus rare. Du reste *parte* est la glose perpétuelle qui figure devant les adverbes de lieu *hac*, *qua*, etc. Dans notre manuscrit même, en face de « Hac sit iter » on lit en caractères tironiens *parte*. Dans le manuscrit β (Mus. Br. 11967) au-dessus de « Quaque via est... eadem » (*Mét.* V, 290) on relève deux fois le mot *parte*¹. A. Bernardini (*Stud. ital. di fil. class.*, XVII, p. 221) a défendu avec clairvoyance la leçon *fronte*. — Quant à l'épithète *clari* appliquée aux dieux déjà qualifiés de *potentes*, elle nous fait l'effet d'une chevillè poétique, et la facilité d'Ovide n'en avait pas besoin. C'est pourquoi Fabri conjecturait: « sibi quisque suos », ce qui est un peu loin du texte des manuscrits. Ceux qui ont collationné π n'ont pas mentionné une variante qu'il porte: *vel circa* au-dessus de *clari*que. Plus d'une fois le bon texte a été conservé de cette façon.

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléogr. des classiques latins*, pl. XCV.

I, 190. Cuncta prius temptanda, sed immedicabile *vulnus* Ense recidendum est, ne pars sincera trahatur. — M. Magnus a préféré « corpus » en alléguant l'autorité de plusieurs mss. parmi lesquels il cite π par erreur. La valeur de π suffirait à justifier la conservation de l'ancienne vulgate « vulnus ». Mais ici il ne s'agit plus de la qualité de tel ou tel manuscrit. C'est une question de latinité et de bon sens. Jupiter veut faire mourir le genre humain, il veut par une opération chirurgicale enlever la plaie qui ne peut être guérie, de peur que la partie saine ne soit atteinte à son tour. S'il enlevait le corps entier, c'est-à-dire toute la création, il n'aurait pas à se préoccuper d'un reste qui n'existerait plus.

Toute la question repose donc sur le sens du mot *recidere*. Ovide lui-même se conforme à l'usage général des classiques : chez lui *recidere* signifie « ôter en coupant, enlever totalement ».

Par exemple, *Met.* XIII, 766 :

Iam libet hirsutam tibi falce recidere barbam.

Met. IX, 70 :

Nec ullum

De centum numero caput est impune recisum.

Art. am., III, 574.

Ut modo montanis silva recisa iugis.

Lucaïn dit de même

Pompeii diro sacrum caput ense recidis.

Quand le verbe est employé au figuré, il signifie encore « retrancher » de sorte qu'il ne reste rien de l'objet. Horace « Ambitiosa *recidet* Ornamenta ».

Jupiter, dit Ovide, ne veut pas sacrifier les demi-dieux, les faunes, les sylvains, etc. Il se décide à retrancher la plaie irrémédiable, mais à conserver la partie saine.

Dans les parties en prose, c'est-à-dire dans le résumé que nous avons sous le nom de Luctatius Placidus, π n'est pas moins précieux. La copie qu'en a publiée R. Ellis dans le *Journal of Philology* ne suffit pas à en donner une idée exacte.

P. 632, 11 (éd. Hugo Magnus). Il n'est pas juste d'attribuer *chos*

à π , il porte un *a* au-dessus, entre les lettres *b* et *o*, ce qui revient à *chaos*.

632, 12 *faciem hanc tam*, — admis avec raison par M. Magnus, quoique M omette le mot *hanc*.

632, 13. Il ne faut pas ajouter foi à l'apparat de Magnus qui attribue *mundi* à π , tandis qu'il porte correctement *mundus* (avec un *d* barré ayant le sens de *dus*).

Ibid. Deinceps *quasi* in *aetates* quasdam. — La lettre *i* n'est pas dans un trou, comme semble l'indiquer Magnus (*i perfossum*) ; omise par le copiste, elle a été restituée par le correcteur. En outre il ne faut pas attribuer à notre ms. la faute *aetate* qui n'y est point.

632, 15 *ferreum* est exprimé par *ferrum* avec un *e* suscrit entre *r* et *u*. Il n'est donc pas exact de prêter la faute *ferrum* à π . Du reste quelques lignes plus haut, *ferreum* est rendu de la même façon et M. Magnus (ou plutôt Ellis) ne l'a pas relevé.

633, 1-2. Tunc primum et aestus ardentior caeli et graviora frigora incubuere mortalibus. Tunc *aedificata* domorum tutiora secreta. — Les autres mss. ont *meditata*. L'idée de construction a pu germer inconsciemment dans l'esprit du copiste à cause du mot *domorum*, mais il n'en reste pas moins que le plus vieux fragment et le plus autorisé nous dit qu'on a alors « construit » et pas seulement « préparé » des maisons.

633, 3 incolebant *tecta* silvarum, — au lieu de *frutecta*, est un lapsus peu défendable du copiste.

633, 5 tertium saeculum *successit* aereum. — Les autres mss. n'ont pas *successit*, dont l'omission se comprend beaucoup mieux que l'intrusion. Dans les éditions de Thomas Muncker (1681) et d'Aug. van Staveren (1742), le mot « successit » ne manquait pas.

633, 7 perfidia] *fidia*, suivant Ellis et naturellement l'édition de M. Magnus, mais il faut s'entendre. Si le copiste a omis la syllabe *per*, le correcteur l'a rétablie au-dessus, au moyen d'une note tironienne.

633, 10-11. Quartum saeculum *ferri minae frigore duratum est*. — M. Magnus imprime : « *ferreum a rigore dictum est*. » Heinsius avait donné : « *ferri nimio rigore duratum est* ». Raenerius (1568) avait corrigé *dictum*, que maintient M. Magnus. Il semble, *a priori*, invraisemblable qu'un mot répandu comme *dictum*, ait été changé par un scribe ; le contraire est beaucoup plus probable. L'auteur de ces sommaires avait présent à la mémoire le passage d'Horace, parlant de l'âge de fer en ces termes : *ferro duravit saecula* (Epod. 16, 65).

Ne pourrait-on pas tirer du texte altéré de notre ms. quelque chose comme : *fērri vī ac rigore duratum est*.

633, 12 ut omnia scelera cupiditatis *excederet* (le premier *e* au-dessus de *i*). — La plupart des mss. ont *excelleret*. Ehwald corrige *excellerent*; Raenerius donnait *excereret*, mais Giselinus préférait *excederet*, leçon même de notre ms., qui semble à conserver.

633, 14 *rectore* n'est pas omis par π , comme on devrait le croire d'après la copie d'Ellis et l'apparat de M. Magnus.

633, 16 ver quod fuerat ante unum semper *ad serena* (avec un trait de seconde ou de troisième main sur l'*a* pour faire *serenam*) *tranquillitate* (avec un faible trait sur l'*e* ajouté postérieurement) *continuum*. — La faute me semble résider dans *ad*, un lecteur a voulu changer *serena* et *tranquillitate* pour faire l'accord, je serais tenté de lire : *ac serena tranquillitate continuum*. Et c'est à peu près ce que choisissait Micyllus, suivant Muncker. Le progrès consiste quelquefois à revenir en arrière.

633, 17 in *parte* anni *quarta* (*quartam* de première main, mais avec *m* exponctué par le haut et par le bas) et angustissimum *cogeret* tempus. — Il faut évidemment corriger *partem... quartam*, néanmoins *cogeret* pourrait être conservé. M. Magnus adopte *cōierit*, leçon de M.

633, 21. Gigantes nomine inmensa molis (*moles man. pr.*) et *similis* (*similes* m. 2) matri filios parens terra progenuit¹. — Inutile de relever trois erreurs de l'apparat de Magnus pour ce passage. Il y a plusieurs remarques à faire. *Gigantes*, ici et ailleurs, est la forme latine de l'accusatif, conservée aussi dans N, tandis que la plupart des mss., entre autres M, qui est pourtant de la même source, préfèrent la forme grecque *Gigantas*. Ensuite l'accusatif *similis* fera plaisir à plusieurs.

634, 4 homines procreavit haut longe ab origine *discrepantis* (changé en *discrepantes*). — Encore un exemple de l'accusatif en *is*.

634, 6 *sacrilega mente*. — Il n'y avait rien à mentionner pour l'apparat de M. Magnus, π donnant ce texte, en abrégant *men* par un *m* surmonté d'un trait, ce qui ne permet pas de lui attribuer la négligence *sacrilegam te*, que M. Magnus a puisée dans la copie d'Ellis.

634, 7. Qui tyrannus. — Inutile de prêter à π la faute *tyrrannus*

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

que lui assigne l'apparat de Magnus. L'y ressemble absolument à l'*r*, mais est surmonté d'un point. Ellis a été induit en erreur, comme un simple copiste carolingien.

Ibid. et iratum π , suivant M. Magnus. La mutilation du parchemin produite par l'enchaînement du volume, à la place de *accendit*, ne laisse subsister que l'abréviation *et* traversée par un *i*, comme pour corriger *et* en *it*.

634, 11 *deuoranda* (et non *deoranda*, comme indique M. Magnus).

634, 13 *in lupi feram formam* — ce qui pourrait être la bonne leçon, suivant M. Magnus lui-même.

634, 14 *rabie*, avec une lettre grattée entre *i* et *e*. Magnus rapporte : *rabiee* (*e prius perfossum*). C'est presque sûrement la graphie *rabiae*, si fréquente, qui a été rectifiée.

634, 5. *Nec contentus fuit Juppiter*, — ce qui semble à adopter.

634, 16. M. Magnus adopte *indidemque* d'après π , qui porte en réalité, comme les autres mss., *inde denique*.

Notes tironiennes. — Voici les notes tironiennes contenues dans les trois pages de notre fragment ¹.

I, 82 *Quam*] *tellurem* — 83 *moderantum*] *dominantium* — 98 *directi*] *subaudit* ² *aeris* — 102 *omnia*] *bona* — 103 *contentique*] *subaudit erant homines* — *cogente*] *operante* (quoique la finale soit placée au-dessus alors qu'elle devait être au-dessous du radical) — 104 *fetus*] *fructus arborum* — 111 *lactis*] *ibant* — 117 *aestus*] *per* — *inaequales*] *per* — 121 *subiere*] *homines* — 124 *Obruta*] *composita* — 127 *ultima*] *subaudit proles scelerata*.

I, 128 *vaene*] *aetatis* — 134 *insultauere*] *descenderunt* — 137 *segetes*] *propter* — 138 *Poscebatur*] *aperiebatur* — 139 *recondiderat*] *homini* — 149 *inritamenta*] *quae fuerunt* — 151 *Prodierat*] *de illa terra* — *pugnat utroque*] *de ferro*, id est *pro argento et auro*, *subaudit metallo* — 143 *crepitantia*] *sonantia* — 144 *tutus*] *subaudit est* — 148 *inquiri*] *subaudit necem* — 151 *aether*] *filiis terre* (cette note se rapporte à *Gigantes*, du vers suivant) — 154 *Olympum*] *montem* — 155 *subiecto*] *supposito* — 157 En marge, note mutilée en tête : *terra erant*

1. J'ai publié dans ma *Paléogr. des class. lat.*, t. II, p. 2, les notes de la seconde page. Quelques-unes sont à rectifier.

2. Le mot *subaudit* qui revient si souvent n'a pas de signe dans le lexique tironien. Notre scribe le forge avec *sub* et la finale *it* placée à gauche, comme dans *audit*.

et ideo filii terre exponuntur — 158 animasse] *terram* — 162 sanguine] *Gigantes* — natos] *et ferunt vel voluerunt* — 163 *Quae*] mala — 169 *Lactea*] *parisiaca strata hoc est lacteus cirulus* (corr. *circulus*) — notabilis] *cognobilis* — 171 *Regalemque*] *subaudit ad* — 172 celebrantur]. En marge : *habitantur* — 173 fronte] *illius atrii* — 174 penates] En marge : *minores deos* — 178 *Celsior*] *sedit* (quoique la terminaison soit placée à droite, quand elle devrait être à gauche) — 181 inde] *non aliter* — solvit] *aperit* — 182 quisque] *aliquis* — *Gigans* id est *Gerion* — 187 *Nereus*] *mare* — 189 *Stygio*] *ab* — 190 *Cuncta*] *scilicet multa* — *vulnus*] *humani generis* — 191 *sincera*] id est *se-mi-de-i*¹ *et ceteri dii rustici* — En marge : *ab illo vulnere*.

II, 70. En marge : *subaudit ad tuum timorem* — 72 *cetera*] *subaudit sidera* — 81 En marge : *signum est* — *Haemonios*] *Sagittarii* — 83 *aliter*] *quam scorpio* — 87 *animi*] *illorum* — *velut pro animo* — 91 *do*] *ego* — *timendo*] *sed* — 92 *patrio*] *genetivo* — 93 *pectora*] *mea* — 94 *patrias*] *subaudit utinam* — 99 *unum*] *munus* — *poena*] *subaudit sed est* — 101 *Stygias*] *per* — 103 En marge : *hic dimisi* — *monitus*] *suos* — 107 *cunctatus*] *dubitavns* — 112 *nitido*] *aureo* (quoique la finale soit mal placée) — 124 *luctus*] *genitivus* — 128 *properant*] *currunt* — 130 *Sectus*] *diuisus* — 131 *contentus*] *scilicet ipse limes* — 132 *Effugit*] *ipse limes* (exprimé par un signe inconnu du lexique). 133 *Hac*] En marge : *parte* — 135 *preme*] *ad terram* — 137 *inferius*] *egressus* — 140 *Inter utrumque*] *inter caelum et terram* — 141 *consulat*] *sit propicia* — 143 *libera*] *subaudit ad loquendum* — 160 *de partibus*] *de parte*.

, Dans la prose de Lactantius Placidus, p. 633, 19 ed. Magnus, au-dessus de *infida temperies*] *quia non est semper aequalis*.

II. — LE BERNENSIS 363.

Le Bernensis 363 a été reproduit en fac-similé dans la *Collectio*² de Scato de Vries. Depuis une cinquantaine d'années, les extraits des *Métamorphoses* ont été examinés par de nombreux philologues. M. Magnus juge ce fragment « *longe antiquissimum* » ; néanmoins

1. Le mot *semideus* ne se trouvant pas dans le lexique tironien, notre scribe l'a exprimé au moyen des quatre syllabes, surmontées d'un trait, procédé bien connu, surtout pour les noms propres à exprimer dans les diplômes.

2. *Codices graeci et latini photographice depicti*. Tomus II Lugduni Batav., 1897.

il n'a pas été copié avant la fin du ix^e siècle ; on y trouve, dans les dernières pages, des vers adressés à Tado, qui fut archevêque de Milan de 861 à 869. M. Antonio Bernardini, qui a fait une étude très remarquable du fragment d'Ovide¹ semble en fixer la transcription par un moine irlandais dans le Nord de l'Italie entre les années 856 et 869. Le manuscrit n'est donc pas plus ancien que π.

C'est une compilation de traités de grammaire (Servius, saint Augustin, Fortunatianus, etc.) suivi d'un choix de poésies d'Horace en 20 feuillets, des Métamorphoses d'Ovide (en 2 feuillets, ou plutôt 1 feuillet trois quarts), de l'Histoire ecclésiastique de Bède et de diverses pièces contemporaines de la copie. En somme nous avons là un recueil à l'usage de l'enseignement.

Le moine irlandais qui a écrit seul, ou avec l'aide de plusieurs confrères, ce volume de 197 feuillets, en employant l'écriture qu'on appelle aujourd'hui insulaire, n'était pas très soigneux. Dans la partie afférente à Horace, il se permet des négligences innombrables, commençant une ode par les mots : *Nonus ita ita* au lieu de *Non usitata*. Le célèbre vers : *Sumite materiam* devient sous sa plume *Sumite iam mater*, etc. Cela n'empêche que, s'il avait de bons modèles à sa disposition, il ait pu parfois conserver une leçon authentique.

Je vais reprendre les principales variantes des deux feuillets ovidiens.

I, 30 *circumfluus*] *circumpluus* « ut videtur », suivant Magnus. Cela n'apparaît pas du tout à quiconque sait lire. La panse du *p* n'a jamais de ligature avec la lettre suivante, ce qui est précisément la caractéristique de *f*.

I, 33 *coegit* admis par Ehwald et Magnus, au lieu de *redegit* de tous les autres mss. Si *redegit* n'était pas latin, si l'on établissait qu'Ovide n'a pas pu employer ce verbe, il faudrait accepter *coegit* qui serait latin, même s'il n'était fourni par aucun manuscrit. Mais ce qui a porté les deux critiques à adopter *coegit*, c'est la conviction que α est le plus vieux de tous les manuscrits. Quand on sait par de nombreux exemples avec quelle insouciance le moine irlandais a transcrit ses extraits, on est moins tenté d'adopter ses variantes.

I, 34 *orbes*, faute non relevée dans l'apparat de Magnus.

I, 34 ne non aequalis ab omni *Ab omni* parte foret. — Deux

1. *Studi italiani di filologia classica*, t. XVII, 1909, p. 203-230.

mots répétés à tort, sans que le copiste ait été le moins du monde ému par la métrique.

I, 36 tum freta *diffundit*, au lieu de *diffudit* que personne ne conteste, à cause du parfait *iussit* qui suit.

I, 43. Iussit et extendi *valles*, subsidere *campos*. — Les deux substantifs sont intervertis, nouvelle preuve de l'insouciance de notre copiste.

I, 56. Et cum fulminibus facientes *fulgora* ventos. — Tous les autres mss. ont *frigora*, adopté généralement, encore par M. Edwards dans le Corpus poetarum de Postgate. M. Magnus a défendu fort habilement la leçon de notre copiste, qui a été acceptée par Paul Lejay. Déjà un critique, Jacques de la Croix, avait conjecturé *fulgura*. En fait ces dactyles sont souvent substitués l'un à l'autre; toutes les fois qu'un poète emploie *flumina*, il se trouvera bien un copiste pour écrire *fulmina* et réciproquement. Si par hasard notre moine a conservé une bonne leçon, qui n'était probablement qu'une variante ou une conjecture insérée dans son modèle, il ne faut pas pour cela lui faire des éloges.

I, 59. Cum sua quisque *rotat* diverso *fulmina* tractu. — Les bons mss. portent *regant* ou *regat* et *flamina*.

I, 61. *Furus* (et en marge *vel Euris*). — Nabateaqua regna.

I, 63. Vesper et (et au-dessus *vel vesperet verbum* primæ coniug [ationis]). La variante prouve à quel point d'inintelligence pouvait arriver le scribe.

I, 70. Cumque pressa diu *fuerant caligine caeca*, au lieu de « massa latuere sub illa ». Le Neapolitanus s'accorde avec α, sauf qu'il donne *multa* pour *caeca*. Ehwald adopte la leçon de α, mais lui seul. Cela semble bien une explication marginale ou interlinéaire passée dans le texte.

I, 79. Au-dessus de *Ille*, la glose *ds*, c'est-à-dire *deus* (et non pas *dominus* comme annote Magnus).

I, 81. Aethere cognati *retinebant* semina caeli. — C'est une faute évidente, causée par le voisinage du pluriel « semina ».

I, 82. Quam sat usia peto (= satus Iapeto) mixtam *pluvialibus* undis. — Les sommaires de Lactance portant : « terram imbre molivit », M. Magnus y voit la confirmation de la variante de α. Les autres mss. ont *fluvialibus*, généralement adopté. Les deux textes sont possibles et la confusion des deux épithètes est un fait commun pour les copistes.

I, 85. *Os* (surmonté d'un trait indiquant un monosyllabe) *hominis ubi me dedit*.

Les vers 91-93 sont omis par α comme par ε (Harleianus 2610), π (Parisinus 12246), N, s. XI (Neapolitanus IV. F. 3), *h* (Hauniensis, s. XII), *e* (Amplonianus, s. XII-XIII), quelques mss. vus par Heinsius, etc. Cette remarque peut avoir de l'importance pour la classification des copies, du moins pour indiquer une source commune.

I, 98. *Nondum (dum gratté) tuba directi non aeris carnua flexi*.

I, 99. *Non galeae, non ensis erant*. Voyez plus haut ce que j'en ai dit, à propos de π .

I, 105. *Cornaque et in duris haerentia poma rubetis* (et au-dessus : *id est rubus*). Le scribe a substitué ici une glose au mot *morá*.

I, 106. *Ver erat aeternum placidique tepentibus euris*, au lieu de *auris*. Encore une glose ou un manque d'attention.

I, 121 *fructices* pour *frutices*, faute d'orthographe très fréquente.

I, 128. *Protinus irrupit venae peroris in aevum*, — au lieu de *peioris*. Encore une faute inintelligente.

I, 129. *Omne nefas, fugitque pudor*, — adopté par Ehwald. Si tous les mss. portaient cette leçon, il serait légitime d'y reconnaître le texte d'Ovide, mais l'autorité du seul α , trop fantaisiste, ne peut guère nous servir à établir les éléments d'une grammaire ovidienne.

I, 130. *In quorum subiere locum fraudesque dolisque*, — au lieu de *dolique*.

I, 131. *Insidiaeque tuis*, — au lieu de *et uis*; un *e* omis après un autre est un des lapsus les plus fréquents.

I, 132. *Vela dabant ventis (neque adhuc bene noverat illos) Navita*. — La faute *dabant* est grossière; quant à *neque*, leçon commune avec de bons mss., elle peut se défendre.

I, 134. *Fluctibus ignotis exultavere carinae*. — Voy. plus haut, p. 291, à propos de π .

I, 142. *Prodiderat, prodiit bellum*, — au lieu de *Prodierat, prodit*.

I, 147 *terribilis*, — au lieu de *terribiles*, nominatif pluriel.

I, 155. *Fulmine et excussit subiectae Pelion Ossae*. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 167. *Ingentes animo et dignas Iove concipit iras*.

I, 173. *Plebs habitat diversa locis : hac parte potentes*. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 181. *Talibus inde modis indignantia solvit*. — L'omission de *ora* après *modis* n'a rien d'étonnant; cela arrive pour les mots courts,

sans aucune raison paléographique. Du reste le scribe semble avoir laissé un petit espace blanc pour le mot *omis*.

I, 183. Non ego... illa Tempestate *fuit*, — au lieu de *fui*. La troisième personne, la plus usitée, se substitue très souvent à la première sous la plume des scribes.

I, 192. Au-dessus de *Siluani* une glose : « u hic soluitur in uocalem ut sit dactylus » nous apprend qu'à cette époque on ne reconnaissait pas le vers spondaïque, mais qu'on admettait Ovide donnant à *Siluani* la quantité adoptée par Horace dans : *Nunc mare nunc siluae*.

I, 199. Contremuere] *non fremuere*, simple bourde, dont l'origine provient peut-être de l'absence de l'initiale dans l'original.

I, 304-306. Voici le passage qui prouve suivant M. Magnus la supériorité de α et son indépendance de l'archétype de M. On y trouve le vers :

Unda uehit tigris fuluos trahit unda leonis

rétablissant assez mal la fin du vers 304 et le commencement du vers 305 qui manque de première main dans les mss. de la classe O, mais existe comme correction dans M et d'autres copies. M. Bernardini a vu plus juste que M. Magnus. Le scribe de α , ayant à copier un ms. portant la correction, l'a simplement insérée de travers.

II, 18 signaque sex foribus]. D'après l'édition Magnus, α porterait *se aforibus*, c'est-à-dire *amforibus*. Or, le signe qui surmonte la lettre *a* est un accent employé fréquemment, et surtout dans ce manuscrit, pour indiquer un monosyllabe, afin que le lecteur n'ait pas la tentation de souder la lettre au mot suivant. La faute *sea* est une mauvaise lecture de *sex* qui n'a pu se produire que dans la transcription d'un manuscrit en capitales.

II, 22 ferebat] *videbat* α , faute grossière, plus mentale que paléographique, à cause des mots *propiora lumina*. — C'est du reste là que finit l'extrait du livre II. Le compilateur a voulu résumer par *videbat* l'expression « ferebat lumina ». M. Bernardini a pris la peine de défendre la leçon *ferebat*.

III, 6 deprendere]. L'apparat de Magnus est inexact en attribuant à α la faute *dependere*. Il y a sur le *p* le trait habituel pour donner la signification *prae*, c'est donc *depraeendere* qu'il faut lire, confusion très fréquente. Le ms. ne contredit donc en rien la vulgate *deprendere*.

III, 8. Ce vers est omis dans α , sans aucun souci du sens.

III, 17 gressu] *passu*, de α , serait aussi latin que *gressu*. Un éditeur d'Ovide l'a adopté. Mais c'est dans des cas semblables que l'autorité des mss. doit nous aider à trouver la leçon authentique. Or α est trop coutumier des distractions pour faire abandonner la leçon des bons mss. qui donnent *gressu*.

III, 22. Atque ita respiciens comites sua terga *sequentis*. — Tous les autres mss. ont *sequentes*. Alors que la confusion de *e* et *i* est si fréquente, peut-on, comme M. Magnus, croire que α tout seul nous a conservé la forme choisie par Ovide ?

III, 23. Procubuit teneraque latus *summisit* in herba. — Ici, M. Magnus ne suit pas α et garde la vulgate *submisit*.

III, 28. Silva vetus stabat nulla violata *secure*. — Personne ici ne renonce à la vulgate *securi*, sottement altérée par notre scribe.

III, 29. Et specus in *media* virgis ac *vimine* densus. — Ici α est d'accord avec la plupart des mss. M, par suite d'une confusion facile, donne *aculmine*, avec la variante *a vimine*.

III, 33. Igne micant oculi, corpus tumet omne *venenis*. — Les vers 32 et 33 sont copiés deux fois à la suite, sans variantes ; en revanche le vers 34 est omis.

III, 36. Infausto tetigere *dea usaque* in undas. — Le mot *gradu* a été omis après *tetigere*, et le mot DEMISSAQVE, probablement écrit en capitales, est devenu *dea usaque*.

III, 46. Nec mora, Phoenicas *si velli* tela parabant, — au lieu de *sive illi*.

III, 47. Sive fugam *sine timor ipse* prohibebat utrumque. — La faute *sine* (*sn* surmontés d'un trait) est sans importance. Quant à la transposition de *ipse timor*, elle nous autorise à changer l'ordre des mots pour rétablir un vers. Heureusement du reste qu'Ovide a écrit en vers, s'il s'agissait d'une œuvre en prose, on trouverait des critiques pour suivre la leçon de α , à cause de l'antiquité du manuscrit.

III, 52. Tegumen *derepta* leoni Pellis erat. — La plupart des mss. offrent *direpta*. Les manuscrits, dans une pareille question, n'ont aucune autorité. Il y a longtemps que Louis Quicherat en a fait la remarque : « Male confunduntur *deripio* et *diripio* ¹. » Chaque copiste ayant employé un *e* ou un *i* suivant sa fantaisie, la connaissance de la langue latine doit être le seul guide pour choisir entre les deux leçons.

1. *Thesaurus poeticus*, s. v. *deripio*.

III, 53. Pellis erat, telum splendenti lancea *telo* (et *ferro* au-dessus). — Le mot *telum* a amené naturellement *telo* sous la plume du scribe, qui a réparé ici sa bévue, ce qu'il n'a pas fait partout.

En résumé le ms. 363 de Berne nous offre une copie d'une importance extrême pour les conférences de paléographie et de critique des textes latins. Mais pour les extraits d'Horace ou d'Ovide qu'il nous a conservés, il ne faut en accepter les variantes qu'après un examen approfondi. En cherchant tous les arguments possibles pour défendre *à priori* les leçons nouvelles qu'il contient, plusieurs savants ont fait fausse route.

Émile CHATELAIN.

LA CHÈVRE

CHEZ HOMÈRE, CHEZ LES ATTQUES

ET

CHEZ LES GRECS MODERNES

Ἄγριος, au féminin, dans ἄγριον ἄτην d'Homère ¹, n'a rien qui doive nous surprendre. Au cours d'une étude minutieuse, destinée à la *Revue de philologie*, je crois établir définitivement que les adjectifs en -ος, chez Homère et chez les Attiques, sont presque aussi fréquemment employés au féminin qu'au masculin. J'en donne les raisons et signale un phénomène linguistique classé, là où l'on s'obstine à flétrir un solécisme — puisque les philologues, décidément, ne veulent rien entendre à la linguistique, pas plus, sans doute, que les linguistes à la philologie. A propos de cette même ἄγριον ἄτην, en effet, Leeuwen et M. da Costa, dans leur *Iliade* ², font la remarque suivante : « Etiam adi. [ça signifie *adjectivum*] suspectum (cf. § 53 [qui ne nous apprend rien]); Sittl coniecit [beaucoup plus latin, évidemment, que le juste *conjecit*] ἄατην φρεσὶν ἔμβalon αἰνήν. » !! Cela est purement délicieux. Refondons Homère, chaque fois où les faits, reposant sur la tradition et garantis par le mètre, ne cadrent pas avec nos petites conceptions grammaticales.

En réalité, les anciens Grecs, qui n'avaient pas à se mettre sous les yeux, comme MM. Leeuwen et da Costa, les différents tableaux des déclinaisons de la *Schulgrammatik* de Curtius ou de Koch, les Grecs, tout aux mouvements de leur âme et aux inspirations de l'heure, flottaient entre les adjectifs à trois et ceux à deux dési-

1. T 88 (nous affectons les majuscules aux rhapsodies de l'Iliade, les minuscules à celles de l'Odyssée); cf. ἄγριον ξώμην Pl. *Leg.* 824 A; épigraphiquement : ἡμέραι λοιποὶ CIA. IV, 1, c, 179, a-d, 32 (411 av. J.-C.) — à côté de ἡμέραι λοιπαί, I, 187, 6 (424 av. J.-C.), ap. Meisterhans-Schwyzler, *Gramm. d. att. Inschr.*, 80, 1900, p. 148, note 1280.

2. *Homeri Iliadis carmina*, 2 vol., éd. II, 1895-6, 80, Leide.

nences; voilà comment les adjectifs en -ος faisaient leur féminin et leur masculin, tantôt comme εὐδαίμων, εὐνοος, ἀληθής, ἱλεως, πέπων, ἄρσην, ἀθάνατος — avec des féminins du type ἀθανάτη, un peu partout ¹ — tantôt comme ἡδύς, χρίεις, μέλας, πᾶς, τέρην, πᾶος, πολύς, μέγας et les participes présents ou passés, actifs, passifs ou moyens. Les preuves abondent que nous avons affaire à un simple phénomène d'analogie. Elle s'exerce aussi bien dans d'autres substantifs à trois désinences, tels que Ἡρῇ θῆλυς ² ou encore τάλαν, féminin dans Aristophane ³, ou le caractéristique κεφαλαί... λελεικμότες d'Hésiode ⁴, le ἀνεμοέντων αἰγίδων d'Eschyle ⁵, le ιδέα ἄρχοντες de Platon ⁶ et bien d'autres ⁷. Enfin, la marque certaine de l'analogie, phénomène éminemment psychique, est que les deux dési-

1. Entre autres, K 404; μ 302, etc. etc.; cf. Prendergast, *A compl. Conc. to the Il. of Hom.*, 1875 et H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Od. a. Hymns*, Oxford, 1880; ἀθανάταν φλόγα, Ar. *Thesm.* 1052 etc., cf. H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Com. a. Fr. of Ar.*, Oxford, 1883. V. Kühner-Blass ³, *Gr. ausf. Gr.*, I, 1, 538-9. Ils se trompent en qualifiant cette forme de poétique; on a, épigraphiquement, θριπῆδεται (326 av. J.-C.) et ἀδόκιμαι (même date) CIA. II, 808, b (v. p. 228 et 234), l. 35 et 59-60, v. Meisterhans-Schwyzer, *op. cit.*, p. 148, 3, n. 1284.

2. T 97; cf. ζ 122.

3. Ar. R. 559; *Lys.* 102; *Ecl.* 124. Ce n'est nullement un vocatif figé, devenu simple interjection, comme καλέ, moderne, *mon bon*, employé tout aussi bien en parlant à une femme qu'en s'adressant à plusieurs. On avait bien le sentiment du vocatif, puisqu'Aristophane lui-même immédiatement après τάλαν R 559, dit τάλαινα, *ib.* 565.

4. Hes. *Th.* 825-6. Pas la moindre comparaison, du reste, avec le fameux αἴτινες... καταλαβόντες du linguiste contemporain Hadjidakis, *Ἀναγνώσματα... ὑπὸ Whitney καὶ Jolly*, trad. Hadj., Athènes, 80, 1898 (Bibl. Marasly, IV, 18-23), p. 470; cf. mes *Ῥόδα καὶ Μῆλα*, 80, t. III (1906), p. 340 s.; H. ignore les passages en question; en revanche, pour sa justification, il invoque un texte tronqué, donc falsifié, de Xénophon, *P. x. M.*, *op. cit.*, 343. Le masculin d'Hésiode et de ceux qui suivent constituent des phénomènes vivants d'analogie; le καταλαβόντες de Hadj. est un pur macaronisme, logique, d'ailleurs, dans une langue artificielle.

5. *Choeph.* 584 (590); ci-dessous, p. 334, n. 3.

6. *Phaedr.* 237 D.

7. Θ 455 πληγέντε κεραυνῷ pour πληγείσᾱ; Hes. *Op.* 199 προλιπόντ' ἀνθρώπους (Λιδῶς καὶ Νέμεσις 200); *Jahresh. d. österr. arch. Inst. in W.*, VIII, 2, 1905, 160 Λαῖς, Εὐφράνορος πρὸς ταμεύσας [Δ]ιονύσοι. Au cours d'une lecture à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'avais cité ce dernier texte et quelques autres, dont M. P. Foucart, fut fort ému. Les faits n'en sont pas moins archisûrs. — Par imitation, plus tard, on a ψολόεντος ἐλθόνης Nic. *Ther.* 129, O. Schneider, 1856, 14, 25.

nences coexistent pour le même mot : Ἡρῆ θῆλυς ¹ et θήλεια θεός ², τάλαν et τάλανια ³, θριπῆδεται et θριπῆδεστοι, ἀδόκιμοι et ἀδόκιμοι ⁴. Chez Platon, cela devient frappant, puisque, à une ἐπιθυμία ἀναγκαῖος de la question répond une ἐπ. ἀναγκαία de la réponse ⁵.

Si donc la catégorie des trois désinences l'a finalement emporté — aujourd'hui sur toute la ligne — c'est que cette catégorie était la plus nombreuse.

Ainsi, ce n'est point l'adjectif qui fait difficulté, -ος s'employant au féminin aussi bien qu'au masculin. C'est le substantif, au contraire, dont le genre n'est pas toujours apparent. Par exemple, dans ἄγριον αἶγα ⁶ ou ἀγρίου αἰγός ⁷, il convient, tout d'abord, de tirer au clair le genre de αἶξ lui-même.

En ce qui touche ce terme, il est de toute importance de se rendre un compte exact de la situation chez Homère.

Nous traiterons tout à l'heure du singulier qui est d'un manie- ment délicat. Nous pouvons dès à présent déclarer que le pluriel αἶγες est toujours du féminin et qu'il désigne le troupeau globale- ment, bouc compris.

Ces deux dernières conditions inhèrent tellement à l'idée de plu- riel, qu'elles se trouvent remplies jusque dans des productions de pure littérature, comme dans ce vers de Virgile :

Ite meae, felix quondam pecus, ite capellae ⁸.

Il va de soi qu'il s'agit là d'un troupeau et que le bouc n'en sau- rait être exclu, puisqu'il vit au milieu des chèvres ⁹. Cependant,

1. Ci-dessus, p. 304, n. 2.

2. Θ 7.

3. Ci-dessus, p. 304, n. 3.

4. Ci-dessus, p. 304, n. 1; v. CIA., l. c., l. 35 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμοι; 43-44 θριπῆδεστοι καὶ ἀδόκιμοι; 51-2 ἀδόκιμοι καὶ θριπῆδεστοι; 59-60 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμοι, etc.

5. Pl. Resp. 559 B, v. ib. 559 C; ἀναγκαῖαι (ἡδοναί), ἀναγκαίους ἐπιθυμίας, puis ἀναγκαῖαι, ib. 558 D.

6. Γ 24; O 271.

7. ξ 50. Ainsi ça se décline! Rapp. ξ 530 αἰγός εὐτρεφίος μεγάλῳ et Δ 105 ἱξάλου αἰγός. Ἰξάλος n'a pas de féminin; cela signifie simplement qu'il s'est fixé dans la catégorie des adjectifs à deux désinences. Sur l'origine sémitique (très pro- bable) de ἱξάλος, v. H. Lewy, *Die sem. Fremdww. im gr.*, 8^o, 1895, p. 2.

8. Ecl. I, 74.

9. Columelle, 7, 6, 3.

capella, presque totalement absent chez les prosateurs ¹, sauf chez Columelle ², nourri de Virgile ³, appartient à la poésie ⁴, s'incorpore à la pastorale savante ⁵, foisonne précisément dans ces *Églogues* ⁶, dont le mérite inimitable provient de ce je ne sais quel artifice naturel dont le poète s'enchantait lui-même. Ce n'est pas assez de dire que Virgile, dans les *Églogues*, ne connaît encore les chèvres que de nom ; il ne les connaît même pas sous leur nom véritable. Il n'y figure pas une seule *capra* — *capra*, ce vocable national usité même des étrangers ⁷, le vocable roman ⁸, celui dont la poésie et la prose italiennes aussitôt s'emparent ⁹, celui qui rayonne jusque sur la toponymie avec *Capraja*, *Caprera*, *Capri* ¹⁰, sans parler du célèbre *capriccio* ¹¹.

Non moins littéraire est le pluriel chez E. Augier :

O mes chèvres ! pour vous je jouais de la flûte ¹².

Encore plus factice est l'apparition des *brebis* dans l'élegie célèbre de 1693 :

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis* ¹³.

1. *Grand Dict. de la l. lat.*, Freund-Theil, 1855, s. v. *capella* ; *Thes. L. L.*, fo, III, p. 2 (1907) : vox a scriptoribus perraro usurpata ; apud poetas, inde a Pompon., saepe legitur [sans ponctuation dans le texte].

2. Colum., 7, 6, 4.

3. Teuffel-Schwabe, *Gesch. d. röm. Liter.*, 1890, p. 713-4.

4. Freund-Theil, *op. cit.*, s. v. *capella* et s. v. *capra* ; *Thes. L. L.*, s. v. *capella* et *caper*.

5. Remarque lumineuse de Fr. Plessis dans le *Virgile* de chez Hachette, 1919, à propos de *cujum*, *Ecl.* III, 1.

6. V. H. Merguet, *Lex. z. Verg.*, 1909 suiv., s. v. *capella* et s. v. *capra*.

7. Τῆν γὰρ αἶψα καὶ πρὸν ὀνομαζούσιν, Plut., *Romulus*, XXIX, 4.

8. G. Körting, *Lat.-roman. Wort. b.*, 1901, N. 1888.

9. Dante, *Purg.*, XXVII, 86 ; M. Francesco Alunno, *Le Ricchezze della lingua volgare*, Venise, fo, 1543, s. v. *capra* ; Tommaseo-Bellini, *Diz. della l. ital.*, 4^o, s. d., s. v.

10. Egli, *Nomina geographica*, 8^o, 1893, s. v. *Capra*.

11. *Le Ricchezze*, *op. cit.*, s. v. *capriccio* ; Tommaseo-Bellini, *op. cit.*, s. v. *capriccio* (I, 1), etc.

12. *Théâtre complet*, I, 1894, *Le Joueur de flûte*, sc. IX, v. 55.

13. *Œuvres de Madame et de Mademoiselle Deshoulières*, 1819, t. II, p. 24.

Le masculin a prévalu pour cette espèce. Il n'en est pas moins vrai que l'appellation globale de *brebis* implique les moutons, aussi bien que les *chèvres* d'Augier admettent des boucs.

Si donc, à lui seul, chez des littérateurs, le pluriel signifie troupeau, mâles et femelles, et même berger — *cherchez qui vous mène* — a fortiori, chez Homère, les αἵγες auront-elles un sens identique.

Cela ne prouve pas encore néanmoins que ces αἵγες soient au féminin pluriel.

Nous pouvons l'établir par trois arguments.

Tout d'abord, αἵγες est féminin, quand il est accompagné d'un adjectif ou d'un pronom au féminin ¹.

Les exemples donnés en note nous montrent déjà des pluriels αἵγες sûrement envisagés comme féminins. C'est une base. Voici la seconde. Les chèvres sont des animaux grégaires qui ne se composent, pendant presque toute l'année, que des femelles, de leurs petits et des mâles âgés de moins de six ans ; les mâles qui ont dépassé cet âge vivent solitaires. Il n'y a donc pas de troupeaux de boucs ². Ainsi, pluriel et féminin sont synonymes, aussitôt que des αἵγες entrent en scène.

Ce point de vue acquis nous aide à mieux comprendre Homère et nous fournit notre troisième argument, celui de l'épithète ou du contexte.

Μηχάδες, par exemple, ne peut absolument désigner que la femelle. L'Odyssée les range parmi celles qu'elle vient de qualifier de ἄγριαι ³ et ailleurs les fait traire ⁴. Nous savons, d'autre part, grâce à une remarque d'Aristote, que les femelles sont plus bêlantes que les mâles ⁵. Par conséquent, les autres μηχάδες d'Homère sont également féminines ⁶.

On croirait que l'homérique πίων, *gras* et, aussi, *fertile* — πίωνες

1. Liste complète : αἵγες ἀπειρέσιαι ι 118 ; αἵγες ι 160, αἵγας ι 124, 155, les mêmes qui sont qualifiées de ἄγριαι ι 119 ; αἵγας... αἱ ρ 213, υ 174, φ 266 ; ἀγορεύρας ρ 295.

2. Ch. d'Orbigny, *Dict. univ. d'hist. naturelle*, t. III, 1849, s. v. *chèvre*, p. 526b et t. IV, s. v. *daim*, p. 582b. — Il n'existe pas de dictionnaire général plus récent ni plus détaillé. Celui-ci est toujours considéré.

3. ι 124, cf. 119.

4. ἤμελεν ι 244, 341. Aristote, *Hist. Anim.*, III, 20, 4, signale comme un fait des plus exceptionnels un bouc lactifère à Lemnos ; v. Orbigny, *op. cit.*, IV, s. v. *daim*, p. 586 bis b, n. 3. Il y a bien γάλα ἤμελετο.

5. Arstt., *Probl. ined.* II, 163** αἰγῶν τὰ θήλεα μᾶλλον βληχῶτα.

6. Λ 383, Ψ 31.

ἀγροί¹ — est une épithète banale. Elle s'applique au taureau², à cause de la graisse, cela s'entend, mais beaucoup mieux à la chèvre qu'au bouc. Aristote nous apprend encore que, dans la grossesse, les chèvres sont plus grasses, parce qu'elles mangent davantage³. Les boucs gras — πίονες ὄντες — ne sont pas estimés; ils ne sont productifs que quand ils sont plus graciles, *graciliores*, παρισχυνιόμενοι⁴. Force nous est donc de reconnaître des femelles dans les quelques πίονες de l'Odyssée⁵. Ce sont les mamelles de l'animal, les *adulta lacte ubera*⁶, les *distenta ubera*⁷, qui donnent cette idée de plénitude.

Les troupeaux, par définition, sont du féminin⁸, a fortiori lorsqu'ils sont spécialement désignés comme tels par l'adjonction de αἰπέλια, qui intervient toujours pour des raisons précises, lorsqu'on veut distinguer un troupeau d'un autre⁹, énumérer un butin ληϊδα¹⁰ ou des biens propres¹¹.

Le sacrifice comporte des femelles, dès qu'elles sont au pluriel¹². On n'a jamais sacrifié des boucs en masse; on sacrifie des individus isolés à Dionysos ou à Bacchus¹³.

Au temps d'Homère, on se nourrissait volontiers de la viande de chèvre¹⁴, comme de nos jours l'usage semble vouloir s'en installer dans l'Isère¹⁵. L'aliment est grossier¹⁶. Mais il ne saurait en aucune

1. Ψ 23 etc. Voir la *Concordance* de Prendergast, *op. cit.*

2. A 40-41 πίονα μηρί' ἔκηα | ταύρων ἢ δ' αἰγῶν.

3. *Hist. An.*, VI, 17 (18), 11 πρόβατα καὶ αἴγες πίοτερα γίνονται.

4. *Ibid.*, V, 14.

5. β 56, ρ 180, 535, υ 186, 250; A 40-41 πίονα μηρία... αἰγῶν.

6. Catulle, XX, 11.

7. Virg., *Ecl.* IV, 21.

8. A 245 αἴγας... ποιμαίνοντο; ι 184 -ες ἰαύεσκον, *stabulabantur*; ι 167; αἰπόλος ou -ον αἰγῶν ρ 247 (= γ 135), υ 173, φ 175, γ 142, 161, 182.

9. B 474.

10. A 679, cf. 677.

11. ξ 101, 103 (dans la bouche d'Eumée).

12. A 41, 66, 316, Ω 34 (αἰγῶν τε τελείων).

13. *Thes. L. L.*, III, p. 306b, b, l. 27 suiv. D'après Longus, *Pastor.*, IV, 14, il y a deux boucs pour cinquante chèvres et, comme maximum, 10 sur 100. O. Keller, *Die ant. Tierw.*, *op. cit.*, I, 308, cite Longus inexactement.

14. Ψ 31, cf. 29; β 56, cf. 55 et 57 (= ρ 535, cf. 534, 536); β 300; ι 155; ι 160, cf. 162; ρ 180, cf. 182; σ 44; υ 186, cf. 175; υ 250, cf. 256; γ 199.

15. J. Crépin, *La Chèvre*, Hachette, 1918, p. 120; dans les montagnes bosiennes, la chèvre est devenue viande de boucherie, *ib.*, 167. Il y a quelques années, on mangeait de la chèvre salée d'Auvergne, 89, rue de Seine, VI, *Aux Trois Marches*. Nous ne parlons pas du chevreau qui est commun.

16. Orbigny, *op. cit.*, t. IV, s. v. *daim*, p. 585 *bis*, n. 1.

façon être question du bouc dont l'odeur proverbiale n'a pas changé depuis l'antiquité ¹. Au surplus, les αἶγες qu'Odysseus charge sur son navire ² appartiennent aux bêtes qualifiées précédemment de ἄγριαι ³. Ainsi Homère lui-même nous informe du genre féminin de ces victuailles.

A cause de cet odorat caractéristique, il est à présumer que les αἰγῶν δέρματα, mis ⁴ par Eumée sur la couche d'Odysseus ⁵, sont bien des peaux de chèvres. Enfin, le lion de l'Iliade se jette certainement sur un troupeau de chèvres, αἶγεσιν ⁶. Xénophon nous dira plus loin que le lion est précisément friand de la chèvre ⁷.

Nous pensons avoir démontré avec une certaine rigueur ce qui paraissait indémontrable, le genre féminin du pluriel αἶγες.

Un seul vers résiste. Nous ne l'assassinerons pas. La résistance est de surface. Il ne demande qu'à se rendre.

Eumée raconte à Odysseus qu'un des gardiens des troupeaux de chèvres — αἰπύλια πλατέ' αἰγῶν ⁸ — conduit chaque jour — ἐπ' ἡματι ⁹! — aux prétendants *celui des chèvres* qui peut lui paraître le meilleur :

ζατρεφείων αἰγῶν, ὅστις φαίνεται ἄριστος ¹⁰.

D'après ὅστις, nous aurions affaire à un *bouc* détaché du troupeau des αἶγες — femelles. Ce serait purement absurde, le cadeau serait des plus étranges, si l'on réfléchit à nos constatations précédentes, surtout à cette circonstance invraisemblable d'un bouc quotidien!

Voici ce qui a dû se passer.

Une clausule homérique courante est celle de ὅστις ἄριστος ¹¹, au

1. Arstt., *Hist. An.*, VI, 29, 4-5; cf. t. IV, 190, 14 (éd. Didot) = *Probl. sect.*, XIII, 9, mentionné comme vérité courante.

2. t. 160.

3. t. 119.

4. Eumée ne les *jette* certainement pas, il les *place*, il les *pose* — ἔβαλλεν — dans le sens moderne (βάζω, ἔβαλε), *je mets*, cf. *mitto*, *mettre*. Les tentes des Bédouins sont tissées de poil de chèvre, v. Volney, *Voy. en Ég. et en Syrie*, I, 1825, 80, P. IV, ch. II, § 3, p. 347.

5. ξ 519 (εὐνήν).

6. K 486.

7. V. ci-dessous, p. 324, n. 3.

8. ξ 103; αἰπόλιον peut aussi bien signifier *troupeau* que *pâturage* ou *étable*.

9. ξ 105.

10. ξ 106.

11. λ 179; π 76; σ 289; τ 528; ω 215; *Batr.* 284; H 50 — ἐπεὶ εἰς τὸν Π.

féminin ἥτις ἀρίστη ¹. Dans notre vers, elle se trouve dérangée par l'intercalation de φαίνεται. On a cherché à la rétablir, on s'est arrêté à ce qui a semblé être la *lectio correctior*, alors que certainement à l'origine il y avait ἥτις φαίνεται ἄριστος — celui-ci au féminin ²!

Nous abordons avec cet exemple le singulier αἷξ; il est des plus curieux. Au singulier donc, αἷξ est surtout du masculin, ce qui ne veut pas du tout dire qu'on ne le rencontre pas au féminin.

Ce sont les cas les plus fréquents. Seul le contexte nous fixe sur le genre. L'épithète ici ne nous apprend rien. Ainsi, l'Iliade nous présente une ἄγριον αἶγα sûrement féminine ³. Ἄγριος n'est nullement réservé au mâle. Nous avons vu Homère lui-même se servir du pluriel féminin ἄγριαi en parlant des αἶγες ⁴. Aristote connaît τὰς αἶγας τὰς ἀγρίας de Crète ⁵. Dans notre vers elle est associée à une ἔλαφον κεράων ⁶; ce κεράων est un féminin comme ἄγριον et l'ἔλαφος est du même genre dans nombre d'exemples ⁷. Remarquons d'autre part qu'il s'agit ici d'un lion et nous savons qu'il aime la chèvre ⁸. Enfin, Eustathe nous appuie en prenant notre ἄγριον pour τὴν ἄγριον ⁹. Il a tort, il est vrai, de déclarer qu'un Ἀττικὸς ἀνὴρ dit τὸν αἶγα ¹⁰; aucun *homme attique*, nous le verrons plus loin, ne s'est exprimé de la sorte; preuve de plus qu'Eustathe confond ἄττικὸς avec ὀμηρικὸς.

1. α 280; β 294; θ 424; κ 522; λ 30; π 348; H. Merc. 166; Batr. 51; P 62 — encore un ἄπας de l'Iliade!

2. Aucun éditeur n'a soupçonné là une difficulté, sauf peut-être A. Pierron, *L'Odyssée d'Homère*, éd. II, Hachette, 1888. Mais c'est un soupçon seulement.

3. Γ 24.

4. ι 119.

5. *Hist. An.*, IX, 6, 1.

6. Γ 24.

7. Θ 248 ἑλάφοιο ταχείης, aussi Λ 113; καταμένης ἑλάφοιο Π 757; ἑλάφοισιν... αἷτε Ν 102; ἀγροτέρως τ' ἑλάφους Φ 486; ἑλάφον κεράων Λ 475, Ο 271 et Π 158, ἔλ. κ. μέγαν — ce dernier au féminin!

8. Γ 23 ὥστε λέων ἐλάφῃ, v. p. 309, 7, et Arstt., *Eth. Nic.*, III, 10, 7, qui confirme justement le fait, en citant ce vers d'Homère, v. plus loin, p. 324, 3.

9. Eust., 376, 23 ἔστι καὶ θηλυκὸς λαβεῖν τὴν ἄγριον, ἥ καὶ, ὡς ἐξῆς φανήσεται, ἀρσενικῶς.

10. Ἀττικὸς γὰρ ἀνὴρ τὸν αἶγα λέγει, ὥσπερ καὶ τὸν ἀηδόνα, même endroit. Voir ἄττικὸς, à l'Index. Silence sur la confusion indiquée ici, dans La Roche, *Homer. Textkr. im Alterth.*, 80, 1866, p. 164. Rapp. seulement A. Ludwig, *Arist. homer. Textkr.*, II, 80 (1885), p. 404 s.

Le dos d'une πίονος αἰγός¹, destinée à la nourriture², ne peut être que le dos d'une chèvre. C'est une chèvre aussi que deux lions arrachent à des chiens³. Sur la couche d'Odysseus, Eumée ne peut étendre que la peau velue d'une femelle⁴, il ne peut s'envelopper lui-même que de cette peau⁵; la fétidité du bouc ne disparaît jamais⁶.

Il est, au contraire, évident que l'arc de Pandaros⁷ doit être fait des cornes d'un bouc⁸. Il est notoire que les boucs « ont les cornes plus longues que les chèvres »⁹. Celles de notre vers mesurent douze palmes¹⁰. Au surplus, cet αἴξ régit des pronoms masculins¹¹. Eustathe nous le marque comme appartenant à ce dernier genre¹².

Ce même pronom démonstratif τὸν¹³ se rapporte à un autre ἄγριον αἴγα de l'Iliade¹⁴, également ratifié par Eustathe¹⁵.

C'est tout pour Homère. Et il n'y a pas un effet du hasard dans cette distribution des genres. La statistique d'Hésiode nous révèle des faits identiques; les pluriels, tels que πióταταί τ' αἴγες¹⁶, αἰγῶν σθεννυμενάων¹⁷, αἰπύλια πλκτέ' αἰγῶν¹⁸ sont féminins; il ne peut y avoir de doute que pour le singulier αἰγός ὀρσσεινόμου ἢ ἄγροτέρης ἐλάφρις¹⁹.

1. I 207.

2. *Ib.* 215. Cf. Stuck; *Antiquitatum convivialium*. L. III, fo, Zürich, 1682, p. 161 A.

3. N 198.

4. ξ 50.

5. ξ 530 : αἰγός ἐυτροφέος μεγάλοιο, celui-ci servant de féminin.

6. Orbigny, *op. cit.*, s. v. chèvre, III, 509a.

7. Δ 88.

8. Δ 105-6 ἱξάλου αἰγός | ἄγριου.

9. Buffon, *Oeuvres compl.*, éd. Flourens, Garnier, *Hist. nat. des an.*, La Chèvre, t. II, p. 460; v. *ibid.*, planche 21, et Orbigny, *op. cit.*, Atlas, t. I, *Mammifères*, pl. XIII.

10. A. Pierron, *Il. d'Hom.*, 1883, note à Δ 109.

11. Δ 105 ὄν, 108 ὅ.

12. Eust. 450, 35 Τὸ δὲ ἄρσσεινικῶς λεχθὲν, ὅν ποτε βεβλήκει, οὐκ ἔχ' ἐπέκρινον εἶναι τὸ αἴξ. ἰδοὺ γὰρ ὁ αἴξ· οὗ θηλυκὸν πᾶντως ἢ αἴξ.

13. O 273 τόν.

14. O 271.

15. Eust. 1015, 54, ad O 272 καὶ ὅτι ἄρσσεινικῶς ὁ αἴξ παρ' Ἀττικοῖς. Voir ci-dessus, p. 310, n. 10.

16. Hes., *Op.* 585,

17. *Op.* 590.

18. *Theog.* 445; cf. ξ 101 et ci-dessus, p. 308, n. 9-11.

19. *Scutum H.* 407. Voir J. Paulson, *Index Hesiodicus*, Lundae, 1890. Les faits sont présentés chez nous autrement, d'après un dépouillement personnel.

Achevons ce tableau par un coup de pinceau caractéristique. Homère nous donne τράγος une fois unique ¹. Τράγος est totalement absent chez Hésiode.

L'examen, nécessairement minutieux, qui précède, nous découvre, je crois, le fond agreste de la mentalité homérique. Les populations primitives et nullement littéraires, dont l'Iliade et l'Odyssée nous apportent l'image, ont des visions simples, même simplistes, imprécises et globales. Le troupeau seul les intéresse, c'est à savoir les femelles qu'on sacrifie, qu'on mange, dont on boit le lait et utilise la peau. Le mâle, auquel le troupeau est dû, n'a pas de nom qui lui soit propre ! Ces braves gens avaient autant de peine que nous à le distinguer de la chèvre au singulier, puisque la désinence n'impliquait pas de genre, puisqu'ils ne possédaient pas d'article et que, souvent, le contexte était fugace : ἔπεα πτερόεντα. Jusqu'aux épithètes qui ne disaient rien ! Bien mieux : la chèvre ne représentait pas à leurs yeux un individu isolé, du moins une personnalité agissante. Un fait curieux nous confirme ce point de vue. Le chien, κύων, se montre maintes fois au nominatif singulier dans l'Iliade comme dans l'Odyssée ². Notons-en autant du lion ³, du cheval ⁴, du bœuf ⁵, de l'âne ⁶, du porc ou du sanglier ⁷. Nous avons, à ce cas, une seule brebis, animal familier ⁸. Nous n'avons pas une seule ἑλαφος et pas une seule αἴξ ⁹, au nominatif singulier !

Nous sommes donc placés, avec ce vocable à surprises, non pas en présence d'un fait grammatical comme le croit l'*Etymologicon Ma-*

1. ι 239, avec le sens de mâle bien marqué (v. 238), joint à ἀρνεῖός (v. 239), *belier*, qui s'oppose à μῆλα... ὄσσε' ἡμελγες (v. 237-8). Sur μῆλα plus loin, p. 323.

2. (ι) 338 ; O 579 ; X 189 ; ρ 248, 291, 300, 306, 312 ; τ 228 ; υ 14.

3. δ 456, 791 ; ζ 130 ; ι 292 ; H. VII, 44, 47 ; 21 fois dans l'Iliade, v. Prendergast, *op. cit.*

4. Dans l'Il., 8 fois (Prendergast) ; néant dans l'Odyssée.

5. B 480 ; N 571 ; γ 430.

6. Λ 557 ; Od., néant.

7. N 471 ; δ 457 ; τ 393 (= ψ 74), τ 439, 449, 465 ; ρ 219 ; ω 332.

8. Ω 125. Pas de λύκος ; λύκοι x 212 et 5 autres dans l'Il. (Prendergast).

9. Bien qu'Hérodote soit en dehors de notre rayon visuel du moment, citons-en un passage amusant : τὰς δὲ δὴ αἴγας καὶ τοὺς τράγους... puis, plus loin : σέβοντα δὲ πάντας τοὺς αἴγας οἱ Μενδησίοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσαντας τῶν θηλέων (pour αἴων, entraîné par ἔρσαντας, cf. Kühner-Blass, I, 1, p. 523, Anm. 2), Herodt. II, 46. Buchholz, *Die homerischen Realien*, I, 2 (1873), § 13, p. 161 ἡ αἴξ, nous collige un amas de faits sans discernement.

gnum, au mot Γυναικός¹ : Τὰ γὰρ εἰς ΑΙΞ κοινά εἰσι τῷ γένει· οἶον, ὁ αἰξ καὶ ἡ αἰξ, ὁ Γραιξ καὶ ἡ Γραιξ, ὁ Θραξ καὶ ἡ Θραξ. Nous sommes, bel et bien, en présence d'un fait pastoral.

De ce biais, il est utile et frappant de voir la façon dont se comporte le grec moderne pour les genres et pour les nombres. En un sens, le grec moderne — le grec normal, le grec populaire — ce grec non encore écrit, du moins non encore adopté nationalement, officiellement, est dans la situation du grec homérique, aux yeux de l'observateur, et son vocabulaire jaillit du contact immédiat de l'homme avec les choses.

Donc, le grec moderne désigne le troupeau de chèvres par le pluriel neutre γίδια, c'est à savoir exactement par le terme homérique, puisque γίδι dérive régulièrement de αἰξ, en parcourant les intermédiaires αἰγίδιον², αἰγίδιν³, γίδιν⁴, γίδι⁵; seulement, le pluriel

1. Et. M. (éd. Th. Gaisford, Oxford, 1848, fo) 243, 29. La raison qu'il en donne est divertissante : Τοῦτο δὲ, ἐπειδὴ τὸ σημαίνόμενον κολλῶσι εἶναι ἀρσενικόν (οὗ γὰρ λέγεται ὁ γύναιξ), ἀπέλειψεν· ἔστι δὲ ἡ γενικὴ, γυναικός, ὡς ἀπὸ τῆς γύναιξ εὐθείας. V. aussi s. v. αἰξ, même ouvrage, 31, 51, où le genre du singulier est spécifié expressément : ὄνομα ἀρσενικόν.

2. Phérécrate (ve s. av. J.-C.) dans Meineke, *Fragmenta Comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-41, t. II, p. 264 (7) ὥσπερ τῶν αἰγίδιων ὄζειν ἐκ τοῦ στόματος μελικήρας; chez Antiphane, *ib.*, III, 9, I 4 αἰγίδιον est une restitution. Chez Euboulos, III, 252, III-IV, 1, Αἰγίδιον est un sobriquet de courtisane. V. p. 323, n. 6.

3. V. mes *Et. de phil. néo-gr.*, 1892 (= BEHE, fasc. 92), p. 225, 238; ce phénomène est très ancien (cf. Λορηλεις, *ib.*, p. 233) et certainement antérieur à l'aphérèse — dont pas d'exemple avant le III^e s. A. D., v. K. Dieterich, *Unters. z. Gesch. d. gr. Spr.*, 80 1898, p. 30 s.

4. Sur l'aphérèse elle-même, v. mes *Essais de gr. hist. néo-gr.*, II, 1889, p. LXIII s., Philintas, Γραμματικὴ τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας, I, 1907, p. 140 s. (présenté différemment, comme phénomène psychologique). La forme en -ιν, périmée dans la langue commune de nos jours, n'en subsiste pas moins dialectalement partout un peu (Syra, Chio, Chypre, etc.), dans les combinaisons παιδῖμου — par assimilation de παιδὶν μου — παιδὶν του (pron. *πεδίνdu*) et même παιδὶ du. Spaneas I donne toujours des -ιν et pratique à peine l'aphérèse, d'où l'on peut conclure que celle-ci a du mal à s'établir, v. J. P., *Le Poème à Spaneas*, Mélanges Renier, 1887, p. 283, n. 1, et *Essais, op. cit.*, I, p. 214. Donc, plus tard, lorsque, comme à l'heure actuelle, l'aphérèse est un fait accompli, le ν final persévère.

5. La double consonne dans γίδιμου a dû d'abord se réduire à une consonne simple, γίδιμου, d'où l'on détache γίδι sans ν (v. Τὸ τὰξίδι μου, éd. II, 1905, p. 160). Dans les régions où ν final atone s'anuit, dans le Nord comme dans le Midi — Thessalie, Andros (Corthi), Paros — on obtient γίδ; comme, d'autre part, le grec moderne n'aime pas terminer ses mots par une consonne, nous arriverons sans doute à γί = *yi*, même *i*, là où *y* intervocalique disparaît; cet *i* ne garde plus qu'à peine un son de αἰξ et, pourtant, il est αἰξ lui-même.

neutre est à la fois plus large et plus précis, plus collectif que le féminin pluriel, puisque le neutre, à ce nombre, embrasse aussi bien les mâles que les femelles; les γίδιαι sont les ζῆναι de l'espèce chèvre considérés dans leur ensemble ¹. Un Grec de Smyrne, M. Sp. Condoléon, me disait que les γίδιαι sont : ἀνακατεμένα τάρσενια καὶ τὰ θήλυκα.

Lorsque l'on vient de parler des γίδιαι, lorsqu'on les a sous les yeux, on peut fort bien en détacher un individu au singulier, le nommer γίδι, aller jusqu'à traiter ce neutre en féminin, s'il est jamais question du γάλα τοῦ γιδιού. Mais le mot consacré pour la femelle est le singulier ἡ κατσίκαι ². Ainsi, un berger fera paître ses

1. On se demande si, décidément, αἰγίδιον ne s'entendrait pas aussi bien du mâle, au singulier même, et si le ὄζειν de Phérécrate (p. 313, n. 2) ne vise pas la mauvaise odeur du bouc, quoi qu'en aient dit Meineke, *l. c.*, et Kock, *Com. attic. fr.*, I, 1880, p. 152, N. 25.

2. V. Du Cange, *Gloss. ad scr. med. et inf. Graec.*, 1688, fo, t. I, col. 619, s. v. κατζίη. Koray, "Ατακτα (= choses désordonnées), IV, 1 (1832), s. v. κατσίκαι, rapproche [de lui-même ?] le hongrois *ketschke* (lisez : *kecske*, Bellagi, *Neues vollst. d.-u.-ung. Wört. b.* [1881], s. v. Ziege; le *Lex. l. hungaricae aevi antiquioris*, t. II, 1891, col. 143, donne la forme *ketske*, tout à fait intéressante pour nous. Koray, l'esprit toujours obnubilé par la théorie désastreuse des mots étrangers corrupteurs de langage péricléen — lequel abondait en mots extra-helléniques — est incapable de distinguer les bonnes étymologies. L'albanais offre θια (*Dict. lat. epiroticum*, Rome, 1635, s. v. *capra*, cf. p. [x]) et δῖι (*Vocabolario della l. epir.-ital.*, 1875, p. 1362^a; v. p. ix). L'origine de ce mot, si grec aujourd'hui, demeure donc jusqu'ici obscure; G. Meyer, *Et. Wört. b. d. alb. Spr.*, 80, 1891, s. v. *kets, kats*, auxquels, p. 185, il rattache κατσίκι, *chevreau*, n'arrive pas à des conclusions entraînantes; C. Christophoridis, Λεξ. τ. ἀλβ γλ., 80, 1904 (l'auteur est mort en 1895), s. v. κατσίκι, p. 146, d'où il fait tout dériver, n'est pas à prendre en considération. Les choses se comportent autrement. Je lis en turc كيتشى *ketchi* (Bianchi, *Dict. fr.-t.*, I

(1843), s. v. *chèvre*; qui sait si le nom de la constellation *aiiouq*, كيتوق, *ib.* [arabe], n'a pas de rapport avec αἰῆς, αἰ Γός ?); or, Barbier de Meynard, *Dict. t.-fr.*, II (1866), p. 616^a, nous apprend que *kitchi* est une ancienne forme pour كيتچوك, *kutchuk*, *petit*. On serait donc d'abord tenté par Vambéry, *Et. Wört. b. d. turko-tatar. Spr.*, 80, 1878, p. 100, N. 107, p. 99, N. 106 II c, où *küçük*, *jeune*, désigne le petit des chiens — comme, par une métaphore plus hardie, Eschyle, *Ag.* 141, appelle les lionceaux des *rosées* — ῥόσαι, v. *Et. M.*, p. 377, 37; Ar. Byz., éd. A. Nauck, 80, 1848, p. 10^b. Mais je penserais de préférence à *kač, keč, se hâter, courir, s'enfuir*, v. Vambéry, *op. cit.*, p. 71, N. 74, II; ce serait un pendant de ἀττω, ci-dessous, p. 335, n. 3. L'origine ainsi serait tatare, au tatar semble aussi appartenir le moyen haut et le vieux haut allemand *kitz, kitzi* (v. Jelinek, *Mittelb. d. Wört. b.*, 120, 1911; Kluge, *Et. Wrt. b. d. d. Spr.*, 80, 1910, s. v. *kitze*. En tout cas, le mot hongrois vient du turc, cf. Zoltar Gombocz, *Die bulg.-türk. Lehnw. in der ung.*

γίδια, βόσκει τὰ γίδια, plutôt que βόσκει τις κατσίκες. En revanche, il trait — ἀρμέγει ¹ — une κατσίκα, même des κατσίκες. Le pâtre montagnard ou campagnard, le chevrier qui vend son lait, le matin, dans les rues grecques où il promène quatre à cinq chèvres, les connaît, ainsi que sa clientèle, sous l'appellation de κατσίκες, chacun de ces animaux, fût-ce au pluriel, étant conçu comme lactifère. Le troupeau donc et les individus jouissent de désignations qui leur sont propres. En grec moderne, les nominatifs singuliers des trois genres — car le neutre vit encore — sont nettement distincts entre eux, si bien que les confusions homériques sont impossibles aujourd'hui; des phénomènes comme ὁ, ἡ αἰξ ne sauraient plus se produire. Enfin, pour le bouc, le vieux τράχος s'emploie couramment, à côté du diminutif neutre τραγί ².

Dans les nuances que je viens d'établir entre κατσίκα, κατσίκες, γίδια et γίδι, j'ai eu pour guides uniques ma connaissance, mes études et le sentiment de ma langue maternelle. Le sujet est assez fécond, assez important, pour que d'autres s'en occupent, contrôlent, vérifient, sans parti pris aucun, en toute liberté d'esprit. Présentement, je ne puis, hélas! appuyer mes observations sur d'autres textes que les miens. J'ai marqué, par la pratique, les dis-

Spr., 80, 1912, p. 90, N. 112 (où échelons étymologiques) et p. 189 (où raisons culturelles et climatiques de cet emprunt). Le grec n'a aucun rapport direct avec le hongrois. Il vient du turc. V. d'autre part, É. Boissacq, *Dict. ét. de l. l. gr.*, 1916, s. v. αἰξ et *ibid.*, Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, 417. — Au κατζίη [= κατσι] de D.C. (ci-dessus) se rattachent κατσίβελος, *tsigane*, κατσιποδιά, *guignee*, κατσάβραχα, *roc escarpé*, etc., etc., peut-être κατσαρός, *bouclé, frisé*.

1. De ἀμέλγω par *ἀμέργω, v. *Essai de gr. hist. sur le chang. de λ en ρ dev. cons.*, *Mém. Or.*, 1905, p. 312-13; mais le phénomène appartient plutôt à la catégorie C, p. 306-7; ἀμέργω a dû précéder ἀρμέγω. Rien de plus usuel que ces *métathèses*. Pour *capra* même, cf. piémontais *crava* (G. Pasquali, *Nuovo Diz. piem.-it.*, 120, 1870, s. v.), napolitain *crapa* (Ambra, *Vocab. napol.-tosc.*, 80, 1873, s. v.), déjà dans *Lo Tasso Napolitano*, Naples, fo, 15 Abrile, 1689, *Gierusalemme liberata*, ch. VII, oct. 11, v. 6 (*crapie*). Donc, ancien.

2. Le besoin de précision est tel sur ce domaine que là où κατσίκα manque au vocabulaire indigène, comme à Smyrne, on a créé sur γίδι un fém. γίδα, intervenant dès qu'il s'agit de traire. Κατσίκα, désigne à Smyrne spécialement la chèvre de Malte, ce qui ne signifie nullement que ce terme en provienne (ci-dessus, p. 314, n. 2). Au contraire, c'est le gr. mod. γίδι qui aurait plutôt donné *gidi* maltais, ce mot dans Falzon, *Diz. malt.-ital.-ingl.*, 80, 1845, s. v. et p. 66^a. — Comme, toutefois, les explosives *g* et *d* à la place des *γ* (*γ*) et *δ*, font quelque difficulté, peut-être est-il plus juste de voir dans le maltais des formes sémitiques, hébreu יָדָא, ar.

يَدَى, v. Rosenmüller, *Bibl. Naturgeschichte*, 1831, p. 84.

criminations lexicologiques relevées ci-dessus, dans mon roman intitulé *Ζωή κι ἀγάπη στὴ μοναξιά* ¹ et qui doit paraître prochainement dans le *Mercur de France*, adapté par moi-même sous le titre : *Le Solitaire du Pacifique*. Seulement, ici les conditions sont des plus particulières. *Le Solitaire du Pacifique* conte l'histoire d'un individu arraché au milieu social ², d'un Robinson abandonné dans une île déserte, aux prises avec la solitude — sans phrases, sans sauvages, sans Vendredi.

Au bout de trois ans de ce régime, sur le point de devenir fou, il découvre une autre île, peuplée de quelques bêtes. Il y aborde et le premier être animé qu'il aperçoit après ce long séjour dans une région dépourvue même d'insectes, est une chèvre, donc une *κατσίκι* ³ ! Dès lors, toutes les autres chèvres qui se présentent à lui répètent à ses yeux cette chère apparition, si bien qu'il en arrive à mettre *κατσίκες* au pluriel ⁴, le troupeau n'étant plus pour lui un troupeau quelconque, un troupeau de *γίδι*. Plus tard, quand il s'est habitué à ses nouveaux hôtes, à ses nouveaux amis, interviennent les variétés, des *ἀγριόγιδι* ⁵, un *ἀγριόγιδι* ⁶ ; ce sont des individus qui lui sont étrangers, des chèvres sauvages — des *γίδι* — non plus des *κατσίκες*. Parmi ces bêtes, cependant, qui lui sont devenues maintenant familières, il distingue un *γίδι* ⁷, un *γιδόπουλο* ⁸. Le troupeau cependant est toujours demeuré un troupeau, non de *γίδι*, mais un troupeau de *κατσίκες*, à cause des circonstances morales initiales que nous venons de noter.

Il est possible que *αἶξ* ancien subsiste encore de nos jours sous la forme normale du nominatif parisyllabique *αἶγα* ou *αἶα*, sans γ intervocalique. Nous avons même *αἶα*, pron. *éya*, celui-ci formé sur le

1. Paris, 120, 335 p., 1904.

2. E. P[ottier], *Vie et amour dans la solitude*, *Le Temps*, mardi 27 déc. 1904, p. 4 ; Marino Sicuro, *Vita e amore in solitudine*, *Cronache della Civiltà Elleno-Latina*, Roma, 30 janvier-20 février 1905, p. 461 s. ; P. E. Pavrolini, *Il romanzo della solitudine*, dans le *Marzocco*, Firenze, 5 mars 1905, p. 3 s. Il observe que Sophoclé, dans son *Philoctète*, est le premier *robinsonista* littéraire.

3. P. 146.

4. P. 149, 155, 157, 177, etc.

5. P. 283.

6. P. 277.

7. P. 242.

8. P. 246. *Γιδόπουλο* et *κατσίκι*, *chevreaux*, se valent, sauf que le dernier a peut-être plus de personnalité, plus d'individualité.

pluriel αἱγες, prononcé αἰγες, c'est à savoir *éyes*. C'est, du moins, ce que l'on conclut d'un renseignement pas très clairement donné par A. A. Sakellaropoulos ¹. Toujours est-il que les puristes grecs de nos jours continuent d'employer — sur le papier — αἰξ, αἰγός, sans le moindre souci de la nature, de l'histoire, surtout de l'antiquité. Ils ne se rendent aucun compte des richesses et de l'invention du grec moderne ².

La Grèce, en matière de chèvres, fut toujours un pays riche. C'est pourquoi on ne s'y est jamais contenté d'un terme unique pour qualifier notre animal; on a tenu à caractériser son âge et sa qualité, comme nous l'apprend Aristophane de Byzance ³, dans un passage quelque peu embrouillé, que nous retrouverons plus loin.

La vénération superstitieuse que nous aimons à professer pour les scolastes, amène d'ordinaire chez tout bon philologue, dès qu'il traite de ἡ, ὁ αἰξ, la citation du scoliaste de Théocrite : οἱ δὲ ποιηταὶ καὶ ἐπὶ τοῦ ἄρρενος τὸν αἰγα λέγουσι καὶ ἔστιν αὐτοῖς κοινὸν ὄνομα τὸ αἰξ ὡς ἑλαφος ἀνθρῶπος ἵππος ⁴.

Comme exactitude, ce témoignage vaut celui d'Eustathe sur *l'homme attique* ⁵. C'est donc le moment, avant de passer plus outre, de vider cette petite question du masculin αἰξ, poétique, suivant l'un, attique, suivant l'autre.

I. Τὰ Κυπριακά, t. II, 80, 1891, p. 435. — Au moyen âge, ἡ αἰγα joue un rôle encore considérable dans le *Quadrupes* — texte précieux à reprendre et publier avec commentaire — écrit en 1365 (ms. du xvi^e, v. mes *Essais*, I, *op. cit.*, p. 20); consulter les v. 53, 434, 453, 457, 463, 522, 547, 578, 598, 820, 1045, 1066; τράγος 434, 453, 522, 578, 1067, 459 (λωλότραγον); 53 (πρόβατον), 190 (ἐρίφια, ἄρνιά), 479, 1067 (κρίός), 545 et 579 (ἡ προβάτα). — Rien dans la Byzantine de Bonn, du moins dans l'état actuel de ses Index.

2. Un exemple entre mille. Le grec médiéval avait créé les charmantes expressions δαμῖν et δαμάκιν (qu'on fait dériver de οὐδαμῖνόν, mais la formation est encore obscure); cet adjectif marque la nuance *pas un grain, pas un tantinet*. Koray, "Ατ. I, *op. cit.*, 179-80, rejette cette innovation sur la πάντα τολμῶσα βαρβαρότης. Ces théories mènent, simplement, un pays à sa mort littéraire.

3. Ar. Byz., éd. Nauck, 1848, p. 104-107.

4. *Bucolicorum graecorum reliquiae*, ed. H. L. Ahrens, t. II, 1859, 37, 12-13 (aussi 7 s. et p. 36, 7 s.), ad Theocr. I, 5. — Il est remarquable que ἀθρῶπος s'applique encore aujourd'hui aux deux sexes. Τί κελός ἀθρῶπος! se dit d'une femme, couramment. — Pour ce qui est de l'observation du scoliaste sur αἰγα masc., elle ne s'applique même pas à Théocrite qui fait fort bien la distinction : αἰκα τῆνος ἔλη κεράον τράγον, αἰγα το λαφῆ. Théocrite n'est plus dans la tradition pastorale; il est de son temps.

5. V. plus haut, p. 310, n. 70.

Nous n'insistons pas sur l'emploi poétique. Homère nous a révélé dans ce αἴξ un trait propre à son époque.

Pour l'attique, voici ce qui en est.

Les deux ἀγριὸν αἴγᾱ de l'*Ethique à Nicomaque*, qui sont discutés plus loin ¹, sont de simples allusions à des vers homériques. Restent deux autres exemples, d'abord, un αἴγῃ φυσῶντι πῦρ — *au chèvre (ou au bouc) soufflant du feu* — dans la liste des monstres de la *Génération des animaux* ². Qui n'y voit aussitôt une citation ? Il y a là quelque réminiscence poétique ou purement populaire, un fragment d'auteur passé inaperçu jusqu'ici. J'ai vainement essayé de l'identifier ³. Ce n'est pas une raison pour attribuer cette étrange association de mots à Aristote. Aristote connaît parfaitement τράγος ⁴. Il n'a pas le moindre besoin de ὁ αἴξ.

Ce masculin cependant se lit ou se suppose dans le passage mentionné plus haut, où Aristote nous signale un bouc qui donne du lait : αἴξ ἐκ τῶν μαστῶν, οὗς ἔχει δύο ὁ ἄρρην παρὰ τὸ αἰδοῖον, γάλα ἡμελγέτο, etc. ⁵. Mais Aristote a moins l'air de parler en son nom que de rapporter un *prodige* : τὰ μὲν τοιαῦτα ὡς σημεῖα ὑπολαμβάνουσιν ⁶. Le cas serait donc analogue au précédent. Τράγος, abondant chez Aristote, rend tout ὁ αἴξ suspect.

Quant aux autres attiques, ils seraient bien embarrassés de ce masculin ! J'ai dû constater, en effet, à ma grande stupeur, que ce terme de αἴξ n'apparaît presque pas à l'époque classique. On ne l'y dépiste qu'à grand'peine au féminin et encore dans des contextes déterminés. Du masculin, pas de trace.

Eschyle, Thucydide ⁷ et Euripide ignorent αἴξ totalement. Le fait,

1. Ci-dessous, p. 319, n. 6.

2. Arstt., *De anim. gener.*, IV, 4 (éd. Didot, III, 1854, p. 401, 25).

3. J'ai cherché, sans fruit, dans Nauck, *Trag. dict. Ind.*, Petrop., 1892 ; Rumpel, *Lex. Pind.*, 1883 ; Athénée, éd. I. Schweighäuser, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. 8°, t. IX, Ind., s. v. *caprae* ; *Comm. in Arstt. gr.*, XIV, 3 (1903), 8°, I. *Philoponi in libros de G. A.* ; Barthélemy St-Hilaire, *Traité de la G. d. A.*, II, 1887, IV, 3, 23 (d'après lui), p. 274 ; Engelmann-Preuss, *Bibl. scr. cl.*, I, 1880 ni Klussmann, *Bibl. scr. cl.*, I, 1909, n'indiquent aucune édition spéciale importante de ce traité d'Aristote.

4. V. plus loin, p. 330, n. 6.

5. H. A., III, 20, 4 (= Didot, III, 53, 41).

6. *Ib.* Le passage commence ainsi : Τῶν δ' ἄρρένων ἔντε τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ ἐν ἀνθρώπῳ ἐν οὐδενὶ μὲν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, γίνεται γάλα, ὅμως δὲ γίνεται ἐν τισιν, ἐπεὶ καὶ ἐν Λήμνῳ αἴξ etc.

7. Chez Hérodote, outre II, 46 (ci-dessus, p. 312, n. 9) et III, 112, on voit des

pour ce dernier, est d'autant plus frappant qu'il affectionne les comparaisons avec les animaux — τόνδε μόσχον νεαγενῆ, dit-il du petit Oreste ¹ — et que la consommation chez lui du μόσχος est à peine imaginable ². On ne sait à quel fait social ou économique attribuer la prédilection d'Euripide pour le veau. Il n'y a peut-être là qu'un goût purement sentimental, littéraire ou rythmique, à cause de la joliesse du vocable. La sensibilité du poète eût pourtant trouvé à se satisfaire avec la chèvre, au sujet de laquelle couraient par toute l'Hellade tant d'histoires gracieuses, comme celle de ce sacrifice à Dionysos qui, de son plein gré, substitua une chèvre à l'enfant — παῖδα ὥρχιον — qui lui était dû ³, ou comme la légende de cette jeune fille dont les vêtements dissimulaient une chèvre que l'on immolait ainsi à la place de la vierge ⁴.

Sophocle ne présente αἴγες — un pluriel ! — qu'une seule fois dans un fragment auquel actuellement on ne comprend pas grand chose ⁵.

Parmi les Attiques, il faut mettre à part Aristote qui est naturaliste et parle surtout de la chèvre, en savant, dans ses traités spéciaux ⁶. Il la mentionne aussi, mais en des contextes particuliers, dans l'*Ethique à Nicomaque*, par deux fois, dont l'une a échappé aussi bien à l'Index de Bonitz ⁷ qu'au bon travail de Ph.-E. Legrand, dans notre *Dictionnaire des Antiquités* ⁸. Le ἄγριον αἶγα de ce pas-

αἶγας II, 42, à propos de sacrifices chez les Égyptiens, comme à II, 46. Cf. Pausanias IV, 20, 1 (éd. Hitzig-Blümmer, II, 1, 1901); il nous apprend que les oracles interprétaient τοὺς αἶγας τοὺς ἄρσενας par τράγους.

1. Eur. *I. A.*, 1623; on met quelquefois entre crochets les v. 1509 à 1629, v. *Eur. fab.*, edd. Prinz-Wecklein, vol. II, p. vi, *I. A.*, 1899, p. 615 s.; sur μόσχος, Ar. Byz., *op. cit.*, p. 110.

2. Consulter l'*Ind. Graecit. Euripideae* de Beck, Cambridge, 1829 : 21 exemples; néant dans Eschyle (Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876) et dans Sophocle (Ellendt-Genthe, *Lex. Soph.*, 1872).

3. Paus., IX, 8, 2 (éd. citée).

4. Leutsch-Schneidewin, *Paroemiographi graeci*, I, 1839, p. 402, 8-17.

5. Nauck, *Tragic. graec. fragm.*, ed. 2, 1879, Soph. fr. 725, v. 2 ψαλαοῦχοι | μητέρες αἴγες τ' ἐπιμαστίδιον | γόνον ὀρταλίχων ἀναφαίνοιεν. Il s'agit bien en tous cas de femelles — au pluriel, indistinctement.

6. Relevé des passages dans *Aristoteles graece*, rec. I. Bekker, 1831, t. V (1870), *Index Aristotelicus*, au mot αἶξ. L'Index analytique, en latin, des *Arstt. op. omnia*, Didot, t. V (1874), entre beaucoup plus et mieux dans le détail.

7. Pour la façon dont cet Index fut confectionné, v. t. V, pp. III-VI.

8. Fasc. 41 (1908), s. v. *sacrificium*, p. 956-973. P. 980, *Bibliographie*, où je n'aperçois pas Prott, *Fasti Graecorum sacri*, 1893, cité pourtant en cours de route.

sage ¹ est une pure allusion à un vers d'Homère ², comme le second, cité toujours ³, en est une à un renseignement donné par Hérodote ⁴.

Platon et Aristophane, les deux écrivains les plus proches du langage courant, ne sont guère prodigues de ce terme. Ast signale en tout quatre exemples chez Platon ⁵ ; il n'y en a que deux chez Aristophane ⁶.

Fait des plus significatifs, les orateurs attiques connaissent αἶξ aussi peu que αἴγες. Ainsi donc, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Démosthène, Lycurgue, Eschine, Hypéride ⁷, Dinarque, Démade n'ont pas la moindre chèvre à nous offrir ⁸. Seul, Isée héberge ces animaux par deux fois, l'une dans le corps de la plaidoirie, l'autre dans les μαρτυρίαι ou *témoignages*. Les conditions sont des plus instructives. Dans l'un des deux endroits — Περὶ τοῦ Ἀγνίου κλήρου — il est question d'un certain Théophon qui a fait cadeau à une fille adoptive d'un champ et de cent chèvres : ἔδωκεν ἄγρον Ἐλευσίνι (*locatif*) δυοῖν ταλάντοις, πρόβατα ἑξήκοντα, αἴγας ἑκατὸν etc. ⁹. Dans les Μαρτυρίαι du Περὶ τοῦ Φιλοκτήμονος κλήρου,

1. *Eth. Nic.*, III, 10, 7.

2. Γ 24 (pas 23, comme veut Grant, ci-dessous, n. 4).

3. *Eth. Nic.*, VII, 7, 1.

4. Herdt. II, 42 (sur ce passage, Sayce, *The anc. emp. of the East*, Herdt. I-III, London, 1883, et surtout, Rawlinson, *Hist. of Herdt.*, II, 1862). Pour l'*Eth.*, v. *The Eth. of Arstt.*, éd. A. Grant, t. II, 1885.

5. *Plat. op.*, ed. Ast, 11 vol., 1819-32, *Lex. Platon.*, 3 vol., 1835-38, s. v. Tous les exemples sont au pl. et tous dans les *Lois*. Mais il ne cite certainement pas tout ; car, il marque « ὁ et ἡ », en tête de l'article, sans donner un seul emploi du masc. Nous sommes encore fort mal outillés pour les classiques (v. mes *Études de philologie néo-gr.*, 80, 1892, XCIX s.).

6. *Ar. Pl.* 294 (chœur) ; *Nub.* 71 ; les deux au pluriel, le premier au masculin.

7. *Hyperidis orationes sex*, ed. Fr. Blass³, 1894, *Ind.* de Reinhold, p. 141-176.

8. V. les *Ind.* des *Or. attici* de Dobson, Londres, 16 vol., 80, 1828 ; l'éd. de Reiske, sur laquelle Dobson repose, *Orat. graeci*, 12 vol., 80, 1770-75 — introuvable ! — est encore bonne. Index spéciaux : S. Preuss, *Index Aesch.*, 80, 1896 ; L. L. Forman, *Ind. Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus*, Ox., 1897 ; *Antiphontis Or. XV*, éd. E. Maetzner, 1838, p. 277-280 ; Fr. L. v. Cleef, *Ind. Antiphonteus* (Cornell St., V), New York, 1895, 80 ; S. Preuss, *Ind. Demosthenicus*, 80, 1892 ; Westermann, *Indicis Graecitatis Hyperideae* pars I, 1860 ; II, 1861 ; III, 1861 ; IV, 1862 ; V, 1862 ; VI, 1863 ; VII, 1863 ; VIII, 1864, série de petites dissertations 40 ; S. Preuss, *Ind. Isocrateus*, 80, 1904 ; S. Kondratiew, *Ind. ad Or. Lyc.*, Moscou, 1897 ; D. H. Holmes, *Ind. Lysiacus*, 80, 1895. Il faut se garder de dédaigner les *Or. attici*, 2 vol. 40, Didot, 1887-8, avec *Index*.

9. Isée, 292 in f. (= Didot, I, p. 316, 17).

Euktémon a vendu des chèvres avec leur berger : αἴγας ἀπέδοτο σὺν τῷ αἰπόλῳ ¹.

Relevons sans tarder ce détail : le premier passage mentionne le ἄγρός, *ager*, à propos des chèvres ; le second oppose aux chèvres et à leur berger une maison de ville : οἰκίαν δ' ἐν ἄστει.

Ainsi, nous voici bien à la campagne avec les chèvres ; nous parlons un langage campagnard ; αἴγες, au pluriel, signifie tout uniment troupeau et dans ce troupeau il y a sûrement des boucs. On dirait véritablement qu'il ne passe jamais ni boucs ni chèvres dans les rues d'Athènes. Ce bétail reste confiné aux champs.

Le silence des orateurs surprend d'autant plus que l'éloquence judiciaire devait avoir des contacts directs avec la vie, soit que l'on plaidât pour soi-même, soit que l'on composât des plaidoyers pour autrui ². Enfin, les chèvres comme les boucs n'étaient pas des animaux quelconques ; c'étaient des animaux de sacrifice, avec des affectations, il est vrai, spéciales à des divinités déterminées, mais qui ne devaient pas en faire des victimes trop rares ³. Nous verrons plus loin que le sacrifice n'influa pas beaucoup sur la littérature.

Les Comiques grecs nous conduisent à des résultats analogues ⁴. Ils sont même plus curieux encore.

Dans un vers de Cratinus, dans un autre d'Antiphane, dans un troisième anonyme, αἴξ a perdu tout sens propre ; αἴξ οὐρανία chez les deux premiers ⁵, αἴξ οὐράνιος chez le troisième ⁶ — οὐράνιος est bien au féminin cette fois-ci ! — désignent Amalthée, autant dire la corne d'abondance ⁷. Et ne négligeons pas de rappeler qu'avec

1. Isée, 140, 9 (= Didot, I, 278, 33). — W. Wyse a donné d'Isée une bonne édition avec commentaire : *The speeches of Isaeus*, Cambr., 80, 1904. Αἴξ manque à l'*Ind.* comme au commentaire, l'auteur n'en ayant pas senti l'intérêt.

2. V. A. Croiset, *Hist. de la Littér. gr.*, t. IV, 1895, p. 420.

3. V. P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*², 1898, p. 107 suiv., Ph. E. Legrand, art. *Sacrificium*, cité plus haut, p. 959^a.

4. A. Meineke, *Fragmenta comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-1841 ; Index en deux volumes, 1857, la seule publication complète actuellement, avec des Index que celle de Kock (ci-dessus, p. 314, n. 1) ne nous donne pas aussi soigneusement. — Kaibel, *Com. gr. fr.*, I, 1, 1899, commence à peine.

5. Meineke, *op. cit.*, t. II, p. 161 (XXI), Cratinus ; III, 73 (II, 4), Antiphane.

6. Voir IV, 667 (281, 2).

7. Meineke, t. II, 160, cite Zenobius [= *Paroem. gr.*, *op. cit.*, t. I, p. 8, Zen. I, 26] καθάπερ Διὸς αἴγα Ἀμαλθειαν, οὕτω καὶ τῶν δωροδοκούντων αἴγα οὐρανίαν. Οἱ δὲ εἰς τοὺς ἀργυρίζεσθαι τισιν ἀφθόνως ἀφορμὰς παρέχοντας οὕτως εἰώθασι λέγειν

Antiphane nous sommes à la campagne, puisque la pièce s'intitule Κύκλωψ et que c'est le Cyclope qui parle ¹.

Dans un autre fragment de ce même auteur, αἶψ̃ ne lui vient à l'esprit qu'à propos d'une question de pure grammaire, de propriété de termes et de rébus de style ².

Anaxandride, dans une description célèbre de dons fastueux et de ripailles monstres, où l'effet comique est obtenu par des nomenclatures accumulées ³, fait intervenir des ἑππων ἀγέλας, αἰγῶν τ' ἀγέλην ⁴, ne se doutant pas que l'idée de *troupeau* est impliquée dans le pluriel αἰγες, comme nous l'avons vu chez Homère, de même qu'un pâtre grec de nos jours ne songerait nullement à spécifier, κοπάδι γίδια ou ἀπὸ γίδια lui paraissant d'une précision inutile; γίδια suffit; ce sont là choses qui s'entendent toutes seules ⁵.

Alexis est plus intéressant avec ses têtes de chèvres — ou de boucs — αἰγῶν χρανία, dont les bouchers tiennent les lèvres écartées à l'aide d'un bâtonnet; telle la courtisane s'entraîne au sourire de ses trente-deux dents avec une petite branche de myrte entre les arcades dentaires ⁶. Nous reprenons ce vers plus loin.

Mnésimaque, dans un morceau de 65 vers où il énumère comiquement toute espèce de bêtes, suivant le procédé d'Antiphane, met pêle-mêle le sanglier, la chèvre, le coq et le canard : κάπρου, αἰγός, ἀλεκτρούονος, νήττης ⁷. C'est un πλῆθος ἀμύθητον ⁸.

κωμικοὶ οὖν, ἐπεὶ καὶ ὁ τῆς Ἀμαλθείας κέρας ἔχων πᾶν ὃ ἐβούλετο εἶχεν. Cf. aussi Suidas, ed. Bernhardt, t. II, 1 (1853), p. 1221, s. v. οὐρ. αἶψ̃. La chèvre n'est plus que matière à proverbe.

1. Meineke, *op. cit.*, III, 73; cf. 72.

2. Meineke, *op. cit.*, III, 27 (I, 8); cf. *ib.*, p. 291.

3. C'est la façon constante chez Rabelais : L. I, ch. XI, xxv; II, ch. VII, ix, xxvi, xxx, xxxiii; III, ch. X, xxvi, xxvii, xxviii; sur les *Jeux* (I, ch. xxii), v. mon fils Michel, *Rev. Et. Rab.*, t. VI-VII, 1908-9. Si cela peut avoir quelque intérêt, dans mon *Ταξιδι*, éd. II, Paris, 1905, p. 78-9, l'énumération des plats accumulés s'inspire d'Anaxandride autant que de Rabelais. Celui-ci a connu peut-être Anaxandride qui se lit dans Athénée, IV, c. VII, p. 131 A-F, éd. Schweighäuser, *op. cit.*, t. II, p. 14.

4. Mein., *op. cit.*, III, 183 (I, 24).

5. A moins qu'il n'y ait dans l'énumération un intérêt spécial, ci-dessus, p. 308, n. 11.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 423 (I, 24); v., *ibid.*, la note p. 425 et aussi Athénée, éd. I. Schweighäuser, *op. cit.*, t. VII des *Animadversiones* (1805), p. 67, commentaire au livre XIII, ch. xxiii ou xiii, p. 568a.

7. Meineke, *op. cit.*, III, 570 (v. 48).

8. *Ibid.*, v. 46.

Eupolis est le plus suggestif. Plutarque nous a conservé de lui cinq vers délicieux, d'un sentiment pastoral frais et pur. Les chèvres elles-mêmes viennent sur la scène nous dire leur nourriture coutumière ¹. Eupolis applique à ces bêtes errantes le terme pittoresque de σφυράδες ², dont l'explication par un des scolastes d'Aristophane est si évocatrice : σφυράδες εἰσὶ τὰ τῶν αἰγῶν καὶ προβάτων ἀποπατήματα ³. Αἰγιάζεις ⁴ ἀντὶ τοῦ περὶ αἰγῶν λαλεῖς, *deviser sur les chèvres*, est aussi charmant. Mais voici de l'inattendu. La pièce s'appelle Αἶγες. Le chœur est donc un chœur de Αἶγες. Or, ce chœur, Eupolis lui-même le désigne sous le nom de προβατικὸς χορὸς, προβατικός, c'est à savoir l'adjectif le plus flou qu'on puisse imaginer en matière de bétail. Tel est aussi le témoignage d'Eus-tathe : οἱ δὲ παλαιοὶ πάντα μῆλα καλοῦσι τὰ θρέμματα, εἰ καὶ διὰ τὸν μᾶλλον κυριολεκτεῖσθαι τὴν λέξιν φασὶν ἐπὶ προβάτων, ἐξ ὧν ὁ ποιητὴς καὶ πρόβατον αὐτὰ που φησί· καὶ Εὐπολὺς δὲ προβατικόν φασὶ χορὸν λέγει τὸν ἐξ αἰγῶν ⁵.

Voici le dernier coup. Chez Euboulos, une courtisane est baptisée du sobriquet de Αἰγίδιον, pour avoir dévoré — καταφαγεῖν — le cabaretier Thallos, donc, θαλλός, donc branche d'olivier que broutent les chèvres ⁶. Nous sommes de plus en plus dans l'abstraction et la littérature.

En d'autres termes, le trait commun à tous nos Attiques est qu'ils parlent de la chèvre — quand ils en parlent! — sans l'avoir dans l'œil. Ils en discourent, ils devisent — αἰγιάζουσιν — ils ne la réalisent pas ⁷.

Xénophon qui a beaucoup voyagé, beaucoup observé, n'a de vision nette de la chèvre que dans l'*Anabase*, nous voulons dire en Asie Mineure où il aperçoit des troupeaux — il les met toujours au pluriel — soit dans la plaine, soit dans la montagne, soit dans des

1. Meineke, *op. cit.*, II, 1, p. 426.

2. *Ibid.*, 433 (XVI) σφυράδων πολλῶν ἀναμέστη — lequel, au surplus, est à comparer avec ἀθανάτη, ci-dessus, p. 304, n. 1.

3. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 433 (XVI); W. Rutherford, *Sch. Ar.*, Londres, 80, 1896, ad *Pacis* 790.

4. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 430 (IX, 2); I. Bekker, *An. gr.*, 80, 1814, p. 363, 28 (= t. I).

5. Eust. Comm. ad II., III, 1829, p. 327, 3 à II 353.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 252, III-IV, 1; v. *ibid.* le commentaire.

7. Rien non plus dans Ménandre, v. J. v. Leeuwen, *Menandri fabularum reliquiae*, 120, 1919, *Ind.* p. 251-256.

villages, soit encore dans les étables de maisons pratiquées sous terre. Nous rejetons en note ces différents passages ¹. Techniquement, froidement, dans son traité sur l'*Équitation*, Xénophon nous apprend que la corne du cheval ne doit pas être droite comme celle de la chèvre ². Dans son traité de la *Chasse*, il sait que la chèvre est un bon appât pour lions, léopards, lynx, panthères et ours ³. Il fait place aux chèvres, parmi d'autres animaux, à un sacrifice ⁴.

Nous sommes ici en Thessalie et les chèvres sont par-dessus le marché ⁵. Dès que nous sommes à Athènes, la chèvre devient un exemple philosophique, une abstraction pure. Il vaut bien mieux, dit Socrate, avoir un troupeau d'amis que des brebis, des bœufs et des chèvres ⁶. Quel autre animal que l'homme, s'écrie ce même Socrate, tire une utilité plus grande des chèvres, des porcs, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres animaux ⁷ ?

Pour Xénophon, la chèvre n'est point un être familier. Ses préoccupations sont ailleurs. Je me suis amusé à dépouiller pour mon propre usage l'*Économique* ou, comme nous disions jadis, le *Mesnagier* ⁸ ;

1. Le seul Index complet est encore celui de l'éd. de Wells et Thieme, *Xen. opera*, 4 vol., 1801-1804, et 4 vol., 1801-1804, pour l'*Index*, sous le titre : *Lexicon Xenophonteum*. Les Ind. spéciaux, consultés ici, sont : *Historia graeca*, ed. O. Keller, 1890 ; *De re equestri*, ed. Vinc. Tommasini, 1902 ; *Cynegeticus*, ed. G. Pierleoni, 1902 ; le *Lexikon zu Xen. Anab.* de K. W. Krüger, 1851, est un vulgaire vocabulaire sans références. Pour nous justifier d'avoir rejeté Xénophon à la fin de tous les Attiques, nous renvoyons au bon livre de M. Léopold Gautier, *La langue de Xénophon*, Genève, 1911 ; voir surtout le ch. V : *Éléments hellénistiques du vocabulaire xénophontien*. Utiles index. Voici les passages de l'*Anabase*, III, 5, 6 πρόβατα, καὶ αἰγας, καὶ βόας, καὶ ὄνους ; IV, 5, 19 ἐν δὲ ταῖς οἰκίαις ἦσαν αἰγες, οἶες, βόες, ὄρνευες, καὶ τὰ ἐκγονα τοῦτων ; IV, 6, 13 οὐκ ἄβατόν ἐστι τὸ ὄρος, ἀλλὰ νέμεται καὶ αἰγῇ καὶ βουσίν, éd. Thieme ; le renvoi du Lex. de Thieme, IV, 4, 1, est inexact ; rien, ni au livre IV ni au livre III.

2. *Eq.* I, 4 τὰ ἀνώτερα τοῶν ὀπλῶν ὅσα ἄγαν ὀρθὰ, ὥσπερ αἰγός. Ce mot manque au lexique de L. Dindorf, *Xen. opuscula*, Oxford, 1866.

3. *Cynegeticus*, XI, 4 (= Pierleoni, p. 40, 4).

4. *Hist. gr.*, VI, 4, 29 παρήγγειλε μὲν ταῖς πόλεσι βοῦς καὶ οἶς καὶ αἰγας καὶ ὧς παρασκευάζεσθαι ὥς εἰς τὴν θυσίαν. Il s'agit de Jason et d'un sacrifice commandé à l'approche des jeux pythiques. Il obtint, ajoute Xénophon, mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail, τὰ δ' ἄλλα βοσκήματα, *ib.*

5. Voir note précédente.

6. *Mem.* III, 11, 5.

7. *Ib.* IV, 3, 10.

8. *Le Mesnagier de Xénophon*, 1562 (paraphrase plutôt que traduction, de F. de Ferris, v. Brunet, *Manuel*, V (1864), col. 1500). La Boétie (v. *Œuvres complètes*, 4^e, 1892, p. 59) dira plus tard *Mesnagerie* (1571).

on y trouve des πρόβατα en masses abondantes ¹, surtout des ἵπποι, ceux-ci presque à chaque instant, des βοῦς ², des chiennes ³, même des κυνῖδια ⁴, des ὑποζύγια — bêtes de somme — et des ἡμιόvous ⁵, un ὄνος ⁶, des κτήνη ⁷, des θηρία ⁸ — et c'est tout, malgré cette déclaration que ἡ προβατευτικὴ τέχνη συνῆπται τῇ γεωργίᾳ ⁹. Pas une chèvre ! Pas une goutte de son lait ! Ce que Xénophon voit dans un ἄγρος, c'est toujours un cheval ¹⁰.

Pour terminer cette revue des Attiques et demi-Attiques, notons que Théophraste n'a de chèvre qu'à un endroit ¹¹.

Nous arrivons avec τράγος à des résultats analogues, peut-être plus épatants encore. Qu'Homère ait recours à τράγος une fois seulement ¹², il n'y a rien d'étrange à cela, puisqu'Homère, pour désigner le mâle, n'a qu'à concevoir αἴξ au masculin, tout en risquant l'obscurité ¹³. La situation, en effet, était peu nette, Homère n'ayant à sa disposition ni la ressource de l'article ni des adjectifs à trois désinences pour les trois genres ¹⁴. Enfin, il se privait de la commodité éventuelle d'envisager une pluralité de boucs, si réduite fût-elle. Ici encore, le grec moderne rien qu'avec ses γίδια, sa κατσίκια et son τράγος, est mille fois mieux servi.

Mais les Attiques, qui déjà ne nous révèlent aucun αἴξ masculin, comment font-ils donc pour se passer de τράγος ? Il n'en est pas

1. I, 9; II, 11; III, 11; V, 6, 19, 20; X, 7, etc.

2. I, 14; V, 20, etc.

3. V, 6, etc.

4. XIII, 8.

5. XVIII, 4.

6. VIII, 4.

7. VII, 19.

8. V, 5, etc.

9. V, 3.

10. XI, 15. Il convient, en revanche, de noter la tendresse véritable manifestée par Xénophon pour le cheval; il sait exactement la façon dont il faut s'y prendre pour le caresser et le moment où il a besoin d'une caresse, cf. Eq. 10, 13 (ἀλλὰ θωπεύειν).

11. I. G. Schneider, *Theophr. Eresii quae supersunt*, 5 vol., 1818-1821; Index, t. V, 295-549. Fr. XV, 3 [pas 2]: ἡ αἴξ, ὅταν λάβῃ τὸ ἡρύγγιον εἰς τὸ στόμα, μένει, καὶ τὰς ἄλλας ἵστασθαι ποιεῖ. Voir l'excellent art. du Thes. d'H. E., s. v. ἡρύγγιον, sur cette plante et sur tout ce passage qui est un *lieu commun*.

12. Ci-dessus, p. 312, n. 1.

13. V. ci-dessus, p. 310, n. 3, le relevé et la discussion des passages.

14. Se rappeler ἄγριος, fém. ci-dessus, p. 303, n. 1, 3.

moins constant que cet animal se montre à peine chez eux. Il accuse une carence totale chez Thucydide ¹, Platon ², Ménandre ³, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque, Lycurgue, Démade, Démosthène, Eschine ⁴, Hypéride ⁵ et Xénophon ⁶. On ne conçoit pas rupture plus complète avec la vie rurale. Le cas est d'autant plus stupéfiant que, chez les Anciens, la limite de démarcation entre la ville et la campagne est beaucoup moins rigoureuse que de nos jours. Une ville homérique, par exemple, ne ressemble en rien à ce que nous entendons sous ce vocable. Les villes étaient ouvertes ⁷, de sorte qu'elles se confondaient avec la campagne d'alentour. La *χώρα* avait autant d'importance que la ville proprement dite et Strabon nous en fait la remarque expresse pour Pylos : « Ομηρος δὲ ταύτην ἄπασαν τὴν χώραν μέχρι Μεσσήνης καλεῖ Πύλον ἐμωνύμωσ τῇ πόλει ⁸ » ; il nous dévoile en même temps par là quel chemin *χώρα* a dû suivre pour signifier aujourd'hui *ville*. Dans la vieille Athènes, les choses semblent être demeurées en l'état, comme en témoigne le fameux passage de Thucydide : τὸ δὲ πρὸ πόλεως [Thésée] ἡ ἀκρόπολις ἡ νῦν οὔσα πόλις ἦν ⁹. La ville tenait dans

1. Pour Herodt., ci-dessus, p. 318, n. 7. Pas d'index satisfaisant de cet important écrivain. Ni P. Wesseling, *Herod. Hist.*, Amsterdam, fo, 1763 — splendide édition — Ind. de 23 p. à 2 col., ni Baehr, *Herod. Musae*, 4 vol., 1830-1835, Ind. gr. 579-651 (t. IV), *Ind. rerum* en latin *ib.* 439-578 (H. Stein, *Her. hist.*, 2 vol., 8°, 1869-71, ne présente qu'un *Ind. nom.*, 485-538), ni *Herodotos*, Sayce-Macan, London, 1883-1908, 8°, 6 vol., Ind. t. II (1895), 317-325, t. II (1908), 418-435, ne donnent *τράγος*. C'est encore le vieux strasbourgeois Jean Schweighäuser, auquel nous devons l'Ind. le meilleur : *Lex. Herod.*, London, 1830, 8°, 404 p. Baehr, dans l'Ind. latin, compte quatre *hircos* ; à nos trois de la p. 318, n. 7, il convient donc d'ajouter IV, 187, 4.

2. Signalons-y toutefois un *τραγοειδής*, *Crat.*, 408 D, appliqué à Pan ; c'est de la littérature et de la mythologie.

3. Ed. J. v. Leeuwen, *op. cit.*

4. Ed. Dobson, *op. cit.*

5. Ed. Blass, *op. cit.*

6. Ed. Thieme, *op. cit.*

7. V. Helbig, *L'épopée homér.*, trad. fr., 1894, p. 120 ; sur les *murailles* de Troie et les *fortifications*, en général, *ib.*, p. 117 s. Th. Homolle me signale toutefois — dans un autre sens qu'Helbig — Dörpfeld, *Troja u. Iliou*, I, 1902, pl. de la p. 64 et 192.

8. Strabon, VIII, 3, 3.

9. Thuc. II, 15, 3. Cf. A. F. Didot, *Hist. de la guerre du Pél.*, 1^{re}, 1868-72 : « l'Acropolis d'aujourd'hui et la partie inférieure tournés le plus vers le sud formaient la ville. » Consulter J. E. Harrison, *Primitive Athens as described by Thucydides*, 80, Camb., 1906, ch. I, p. 5.

la citadelle. Il est juste de reconnaître qu'avec l'Athènes classique, avec Thémistocle et les longs murs ¹, la situation paraît changée. C'est peut-être la nouvelle enceinte qui a déterminé cette scission avec la vie des champs, cette ignorance des *αἱγες*.

On est aussi quelque peu étonné que *τραγωδία*, terme chez tous si courant, n'ait pas étayé *τράγος*, auquel l'antiquité ne cessait de la rattacher :

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,

nous dit encore Horace ². Les *τραγωδαί*, nous répète-t-on de nos jours même, ne sont-ils pas « des chanteurs costumés en boucs » ³ ? Les Grecs n'étaient pas obligés de connaître Jane Ellen Harrison et son explication lumineuse ⁴.

Eschyle ⁵, Sophocle ⁶ et Théophraste ⁷ ne nous offrent chacun qu'un *τράγος*; Euripide en compte deux ⁸; Aristophane nous en

1. Judeich, *Topogr. v. Athen*, 1905, 67 s.; Fougères, *Grèce*, 1911, 24 s.

2. Hor. *Ad Pis.*, 220. Réunion des passages principaux, grecs et latins, dans le *Thes.* d'H. Est., s. v. *τραγωδός*.

3. *Dict. des Ant.*, op. cit., fasc. 48 (1913), p. 386^b. — Sur *τραγωδός*, *τραγωδοποιός* et *ποιητής* (*compositeur*), v. H. Weil, *Ét. sur l'Ant. gr.*, 12^o, 1900, p. 237 s. : *L'origine du mot poète*.

4. Ignorée tout autant du *Dict. des Ant.*, art. cité, v. *Bibliogr.*, p. 400-401. Jane Ellen Harrison, *Proleg. to the st. of gr. Rel.*, 1903 (je n'ai pas, pour le moment, sous la main, la seconde édition), p. 421. Selon elle, *τραγωδία* est pour *τρογυδία* et signifierait donc *le chant des moissons* « harvest song »; la confusion se produisit, quand le dieu des céréales devint le dieu du vin. Ça, c'est l'explication matérielle, et on n'en voit point d'autre, tant *τράγος* est impossible. L'explication des origines intellectuelles de la tragédie est dans la *μῆμις* d'Aristote, qui ne s'arrête point à tout cela, *Poet.*, IV, 1-8 (v. éd. Butcher⁴, London, 8^o, 1907.)

5. Nauck, *Tr. gr. fr.*, op. cit., N. 207 *τράγος γένειον ἄρα πενθήσεις τῷ γε*. V. *ibid.*; c'est un emploi proverbial. V. ci-dessous, p. 333, n. 2.

6. Nauck, op. cit., Soph., p. 497 *Καριχοὶ τράγοι*, v. *ib.* et ci-dessous, p. 330, n. 5; peut-être des *Κιλίκιοι*.

7. Theophr., fr. IV, 59 *οἱ τράγοι καὶ οἱ ἔλαφοι καὶ λαγοὶ καὶ τᾶλλα τότε μάλιστα (περὶ τὰς ὀχρείας) ὄζει*, v. *Th. Er. q. s. op.*, ed. I. G. Schneider, t. I, p. 753, 5 vol. 1818-21; copieux Ind. au t. V, p. 295-549, à deux col. Th. nous donne donc une notion courante d'histoire naturelle, dans un traité spécial *Περὶ ὁσμῶν*, *ib.*, p. 732 s. Sur *τραγοπώγων*, v. Ind., s. v. et t. III (*Annotationes*), p. 596. C'est une plante. Ajouter : J. E. Harrison, op. cit., p. 421. Manque dans J. E. Smith, *Flo-rae gr. Prodromus*, 2 vol. 8^o, Londres, 1806-1813 et dans Hehn, ci-dessous.

8. Eur. *Cycl.* 80 *σὺν τᾷδε τράγου γλαίνῃ μελίῃ* comme vêtement, v. ci-dessus, p. 309, n. 6. Euripide n'y regarde pas de si près. Le chœur est charmant et tout

aligne six, dont un de gros intérêt, dont les cinq qui restent, indifférents. Dans un vers du *Plutus* ¹ et dans un vers des *Oiseaux* ², le bouc figure comme animal de sacrifice ; ailleurs — dans le *Plutus* toujours — le poète fait une allusion, peu détournée, à la lascivité du mâle ³ ; dans la *Paix* ⁴ et, de nouveau, dans le *Plutus*, l'odeur connue du bouc entre en scène ⁵. On voit que nous ne sortons pas du lieu commun.

Avec les *Nuées*, nous rebondissons.

Socrate somme Strepsiade de lui nomenclaturer ceux des quadrupèdes qui reviennent *correctement* au genre masculin :

τῶν τετραπόδων ἅττ' ἐστὶν ὀρθῶς ἄρρενα ⁶.

Strepsiade énumère :

κρίως, τράγος, ταῦρος, κύων, ἀλεκτρυών ⁷ :

le bélier, le bouc, le taureau, le chien, le coq ⁸.

Socrate se fâche. Comment ? Strepsiade ne sait donc pas distinguer entre la poule et le coq — ἀλεκτρύαινα et ἄλέκτωρ ⁹ — puisqu'il emploie ἀλεκτρυών qui couvre les deux genres. Et la discussion continue.

rustique ; *Bacch.* 139 ἀγρεύων | αἶμα τραγοκτόνον, ὁμοφάγον χάριν, dans un chœur ; il s'agit du rite de l'*omophagie*, v. la note excellente de G. Dalmeyda, *Les Bacchantes*, Hachette, 1908 ; αἶμα τραγοκτόνον, c'est le sang du bouc, *ib.*

1. *Ar. Pl.* 820 ὦν καὶ τράγον καὶ κρίον.

2. *Av.* 959 Μὴ κατάρξῃ τοῦ τράγου.

3. *Pl.* 295 τράγοι δ' ἀκρατιέσθαι, *instar hircorum lascivite* (*Ar. com.*, Didot, 1877).

4. *P.* 814 τραγομάσχαλοι, *olentes hircum*. Ἀντὶ τοῦ δύσοσμοι· οἱ γὰρ ἄρρενες τῶν κτήων τοιοῦτοι, *scol. ap. Blaydes, Ar. Pax*, 80, 1883, p. 244.

5. *Pl.* 313 μινθώσωμεν θ' ὥσπερ τράγου | τὴν ξύνα, v. *Scol. dans Blaydes, Pl.*, 1886, p. 201.

6. *Ar. N.* 662.

7. *Ib.* 664.

8. Et pas : pigeon (Poyard, *Aristophane*, trad. nouv., 1860, p. 118) ; v. A. de Gubernatis, *Die Thiere in der i. g. Mythologie*, 80, 1874, p. 553 ; Th. de Heldreich, *La Faune de la Grèce*, 80, 1878, p. 51 ; O. Keller, *Thiere d. cl. Alterth.*, 80, 1887, p. 184 ; Thompson, *A Glossary of gr. Birds*, 80, 1895, p. 21 ; Hehn-Schrader, *Kulturpflanzen u. Haustierte*, 80, 1902, p. 325 ; O. Keller, *Die ant. Tierw.*, t. II (1913), 80, p. 143. La terminologie grecque moderne est somptueuse en comparaison : κόκκορας et πταινός — coq — ὄρνιθα et κόττα — poule — κοττόπουλο et ὀρνίθι — poulet — suivant les régions, parfois dans la même. V. p. 329, n. 3.

9. *Ibid.*, 666.

Voilà donc qui singulièrement confirme ce que nous avons noté de la confusion des mâles et des femelles chez Homère ¹. Nous assistons avec Aristophane aux préoccupations lexicologiques de cette époque de logiciens. Socrate, esprit essentiellement discriminateur, ne paraît plus vouloir s'accommoder de pareilles imprécisions dans les termes. J'entends bien que dans toutes les langues — en grec ancien même ! — les bêtes n'ont pas toujours le privilège d'une désinence spéciale affectée au mâle et à la femelle ; tels *ἐλαφος*, *ἵππος* ², *βοῦς* ³ etc. Ce sont là des animaux pour lesquels le vocabulaire refuse le choix. La chèvre et le bouc avaient leurs noms. Socrate trouvait logique que l'usage les consacrat.

Aristophane ne se soucie guère de ces détails. Il va jusqu'à faire du pluriel *αἰγῶν* — *αἰγῶν τε κιναβρώντων μέλη* ⁴ — un masculin que nous avons reconnu contraire à tous ces pluriels ⁵. Il faut ne point s'en étonner. Ce n'est pas la première fois que les Attiques se voient dépayés devant le parler d'Homère ⁶. Et puis, nous voyons toujours le théâtre antique dans l'indigence des pièces conservées. Nous ne le réalisons pas dans l'opulence créatrice de ces génies luxuriants. Eschyle fait 90 tragédies ⁷, Sophocle 123 ⁸, Euripide 92 ou 23 tétralogies ⁹ ; Aristophane fait 44 comédies ¹⁰. Un jour, Paul

1. Ci-dessus, p. 310 suiv.

2. Ci-dessus, p. 317, n. 4.

3. En latin, *agnus femina* (Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I (1902), 80, p. 925) ou *agnum mare* (*ibid.*). Sur *lupus*, v. Wölfflin. *Arch. f. lat. Lex.*, III (1886), 562, VII (1892), 280. En anglais, *he-goat* et *she-goat*, Murray, *A new engl. dict.*, IV (1901), mais antérieur à ce qu'il croit (p. 236a, OE), puisque déjà dans Fleming-Tibbins, *Roy. dict. engl. a. fr.*, 1844, s. v. — Les termes modernes correspondants sont : *λάφι*, *λάφινα*, *ἄλογο*, *φορᾶδα*, *πουλᾶρι*, *βόδι*, *ἀγελάδα*, *βιδέλλο*, *veau* (de *vitellus*, par le vén. qui remplace *d* intervocalique par *ð*). V., en général, Heldreich, *op. cit.* ; D. Bikélas, *Sur la nomenclature de la Faune gr.* (*Ann. de l'Assoc.*, etc., XII (1878), 80, 208-237), est insuffisant et troublé par des préoccupations puristes. Ajouter *τυρί πρόβιο*, *κατσικίσιο* — ou *γιδήσιο* (de *γίδᾶ*), *γάλα* (gén. *γαλάτου*) *πρόβιο*, *ἀγελάδινο* — mais je ne crois pas : *τοῦ γιδιού*.

4. Ar. *Pl.* 294 ; *κιναβράω*, je sens le bouc. Au surplus, *κιναβρώντων* peut être excellemment un féminin, v. ci-dessus, p. 304, n. 4 et 5.

5. V. notre analyse, ci-dessus, p. 309.

6. V. *Rev. d. ét. gr.*, XXI (1908), p. 98b. Ils ne comprennent plus le *λέχος* homérique. Le sujet n'est qu'indiqué dans cette courte note ; il mériterait, je crois, quelques développements. Il y a là une piste à suivre.

7. M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, III (1899), 171, 1.

8. *Ib.*, p. 237.

9. *Ib.*, p. 296, n. 1.

10. *Ib.*, p. 532.

Bourget, devant moi, observait avec beaucoup de justesse que, dans ces conditions, forcément, ils écrivaient vite. Forcément, donc, ils commettaient des négligences ¹.

Pas toujours où l'on croit. D'honnêtes philologues, scolastes en tête, se demandent pourquoi Aristophane, dans les vers ci-dessus, range le coq parmi les quadrupèdes ². O scoliaste, figure-toi, figurez-vous, ô philologues, qu'Aristophane a dit exprès une ânerie, pour vous faire rire !

Ce dialogue important des *Nuées* nous montre à quel point le bétail champêtre avait déménagé à l'arrière-plan des abstractions philosophiques. On se préoccupait du genre grammatical ; on perdait de vue l'individu aussi bien que le ménage.

Chez les Comiques, le τράγος devient un être de raison. Dans Antiphane, on ne sait même pas si τράγος ἡλιβάτας signifie *bouc* ou *sanglier* ³ ; Ménandre enregistre pêle-mêle le τράγος avec le chien, le bétail, l'homme et le cheval ⁴ ; les Κιλίκιοι τράγοι d'un Anonyme sont des boucs de provenance étrangère, cités d'ouï-dire ⁵.

Pour ce qui est d'Aristote, il s'attache plus en naturaliste au bouc qu'à la chèvre ; pour le bouc nous n'avons pas l'équivalent des mentions littéraires de la femelle ⁶.

Je n'insiste pas sur αἰπόλος. Malgré l'usage plus ou moins métaphorique de tous les mots signifiant βόσκω ou ποιμνή, il est assez curieux de constater que βοσκός, νομεύς, ποιμήν, manquent totalement, non seulement dans Thucydide, mais encore dans Aristophane et presque chez les Comiques ⁷. Platon est intéressant ; il n'a pas un βοσκός ; en revanche, il a bon nombre de νομεῖς et de ποιμένες philosophiques ⁸. On sait, d'autre part, que deux pâtres,

1. Molière en a bien, qui n'a composé que 33 ou 35 comédies. Scribe en avait 170 à son actif rien qu'en 1841 (il est mort en 1861), v. *Œuvres complètes de M. Eug. Scribe*, 4 vol., 1840-41.

2. Ar. N., 662, 664. — V. Ar., trad. Willems, III, 1919, 401 s.

3. Meineke, *op. cit.*, III, 73 (23), dans le Κύκλωψ, où il est mentionné avec βοῦς ἀγγελῖος, αἴξ οὐρανία, κριός τομίας ; v. *ibid.*, p. 74.

4. *Ib.* IV, 135 (II, v. 3) ἔσει δ' ὃ τι ἂν βουλει, κύων, πρόβατον, τράγος | ἄνθρωπος, ἱππος · δις βιῶναι γάρ σε δεῖ.

5. *Ib.* IV, 657 (215) : Κιλ. τρ. ἀντί τοῦ δασεῖς ; ci-dessus, p. 327, n. 6.

6. V. ci-dessus, p. 318-319 ; v. dans l'Aristt. de Bekker-Bonitz, *op. cit.*, l'Ind. s. v. τράγος ; Aristt. Didot, *op. cit.*, t. V, s. v. *Hircus*.

7. Quelques ποιμήν insignifiants : pas de βοσκός ni de νομεύς, v. Meineke, t. V Ind., à ces mots.

8. V. le *Lex.* de Ast, *op. cit.*, à ces deux articles.

ποιμένες, jouent dans la trame d'*Œdipe-Roi* un rôle prépondérant ¹. Toutefois, cette *pâturerie* se passe dans une atmosphère de légende, sans que l'auteur se soucie des personnages eux-mêmes. Eschyle y va, lui, franchement, audacieusement; il crée des *pasteurs de navires* ²; il songe à des nefs disparues dans *le tourbillon d'un berger méchant* ³ — le berger, cela est clair, de ces chèvres, de ces αἴγες, qui sont aussi de *grosses vagues*. L'identification n'est, il est vrai, mentionnée que dans Artémidore, du II^e s. de notre ère ⁴; une glose d'Hésychius paraît, cependant, remonter plus haut, puisqu'il attribue la locution aux Doriens ⁵. En tout cas, plus ancien qu'Artémidore et qu'Hésychius, est le témoignage de la *mer Égée*, de ce Αἰγαῖον πέλαγος ainsi nommé parce que ses flots ont des *bonds de chèvres* ⁶. Dès le V^e s., plus tôt peut-être, nous constatons un Ποσειδῶν Αἰγαῖος chez le tragique Aristias ⁷. D'où la propension, comme on le voit par Eschyle, aux comparaisons marines ⁸. Au surplus, αἴξ, *chèvre*, et ἀἶξ, *tourbillon*, semblent bien des doublets du même *étymon* αἰσσω, *bondir* ⁹. Toutes les langues assimilent les vagues à des animaux. Nous disons des *moutons*. Le grec moderne a pour la tempête une image énorme : σηκωθήκανε πάλε τὰ βουβάλια,

1. Désignés comme tels aux v. 1029 et 1040.

2. *Suppl.* 746 νᾶων ποιμένες; sur νᾶων, νηῶν, v. Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876, s. v. νᾶς. *Les guides d'une flotte*, dans l'Eschyle, d'ailleurs excellent, de P. Mazon, *Soc. G. Budé*, I (1920), v. 767, corrige Eschyle; ποιμένες νᾶων n'est pas plus grec que *pasteurs de navires* ne serait français.

3. Ag. 662 ὄχροντ' ἄσαντοι, ποιμένος κακοῦ τροβῶ. V. *Grec de la Sept.*, 204.

4. *Oviocriticon*, l. V, éd. R. Hercher, 1864, 80, II, 12 = p. 100, 20 καὶ γὰρ τὰ μεγάλα κύματα αἴγας ἐν τῇ συνηθείᾳ λέγομεν.

5. Hes., ed. M. Schmidt, 80, I (1858), 1700, p. 68 αἴγες τὰ κύματα. Δωριεῖς.

6. *Lycophronis Alexandra*, rec. E. Scheer, II (1908), note à 135 : ὅτι δίκην αἰγῶς ἀλμάτων κυματοῦται; Artémidore lui-même, une ligne plus loin, ajoute au passage mentionné : τὸ φοβερώτατον πέλαγος, Αἰγαῖον λέγεται (p. 100, 22). Il y a là une tradition.

7. Nauck, *Fr.*, *op. cit.*, Aristias, I Αἰγαίου Ποσειδῶ, je comprends : *capricantis, id est fluctantis*.

8. Exemples d'Euripide dans Tucker, *The « Supplices » of Aesch.*, London, 80, 1889, à la note 746.

9. Opinion de Bailly, *Dict. gr.-fr.*, 1899, s. v. ἀἶξ; cf. L. Meyer, *Handb. d. gr. Etym.*, II (1901), p. 81 (ouvrage disposé de façon inconsultable). Sur ce terme, v. *Thes.* d'H. Est., t. I, col. 1011. — Pour moi, le τροβός d'Ag. 662 est le succédané de ἀἶξ, *tourbillon*. Il n'a pas su aller jusqu'à αἰπός. L'expression, malgré tout, reste un peu gauche dans sa hardiesse.

disait une bonne femme sur le rivage de Smyrne : *les buffles se sont levés de nouveau*. C'est proprement eschyléen.

Αἰπόλος n'a aucun de ces honneurs poétiques. Absent chez Eschyle — comme chez Pindare — absent chez Thucydide, chez Sophocle, chez Euripide, dans les Fragments des Tragiques grecs, dans Aristophane, chez les Orateurs attiques, dans Aristote, dans Xénophon et dans Théophraste, il manifeste deux présences incolores chez Platon ¹, trois chez les Comiques ². Sophocle a un maigre αἰπολίαις ³, souvenir sans doute intentionnel du style épique à cet endroit ⁴. Hérodote accueille des αἰπόλοι égyptiens ⁵ — alors que le brave chevrier grec ne se dissimule derrière aucune abstraction chez Homère ⁶.

Ainsi donc, rien, auprès des Attiques, n'a pu sauver le pauvre animal — pas même Zeus nourri par notre αἴξ οὐράνιος de tout à l'heure ⁷, par l'antique Amalthée ⁸, pas même la célèbre *égide*, fabriquée avec la peau de la bête ⁹ et pas davantage le surnom d'αἰγίχρος donné au dieu suprême à cause de cette même *égide* ¹⁰. Rien de ce qui se rattachait ou paraissait se rattacher à la chèvre, n'entretenait plus en eux sa mémoire — ni la Constellation

1. Pl. *Crat.* 408 C Πᾶν αἰπόλος; *Leg.* I, 639a αἴγας χωρὶς νεμομένας αἰπόλου ἐν ἐργασίμοις χωρίοις.

2. Mein., *op. cit.*, II, 1, 182 (20), Cratinus ποιμὴν καθέστηχ' αἰπόλος καὶ βουκόλος; II, 1. 428 (II, 3), Eupolis; IV, 614 (42, 2), Anon. Βασιλεῖς ἐγένοντο χοίριν ὄντες αἰπόλοι, *les bergers qui deviennent rois*.

3. S. *Aj.* 375.

4. *Les tragédies de S.*, Tournier-Desrousseaux, 1886, note au vers 375.

5. Μενδύσιοι, II, 46; v. *Le grand vocabulaire françois*, Panckoucke, V (1778), p. 507b.

6. V. Prendergast et Dunbar, *Concordances* citées; βοσκός manque à l'Iliade comme à l'Odyssée; αἰπόλος et νομεύς y sont toujours au propre : la seule métaphore que se permette Homère est la métaphore facile de ποιμένα ou ποιμένι (jamais à un autre cas) λαῶν, *pasteur de peuples*. Pas de ποιμένε.

7. Ci-dessus, p. 321, n. 5 s.

8. Rapprochée, pour la première fois, de son radical sémitique *mālath* מָלַח, *sauver*, par O. Keller, *Lat. Volksetym. u. Verw.*, 80, 1891, p. 225, a échappé à Muss-Arnolt, *Sem. W. in Gr. a L.*, Trans. of the am. phil. Assoc., XXIII (1892), p. 35-156.

9. *Dict. de Trévoux*, III (1771), s. v. *égide*; O. Keller, *op. cit.*, p. 226; *Sch. in Hom. Il.*, rec. I. Bekker, 40, 1825, à Δ 167 (du Ven. A) ὅτι καταγίδων καὶ ζοφύδους καταστάσεως παρασκευαστική ἐστιν. V. ci-dessous, p. 334, n. 3.

10. B 375; Preller, *op. cit.*, p. 120; Roscher, *Ausf. Lex. d. gr. u. röm. Mythol.*, I (1884-1890), col. 149. V. aussi Bréal, *ap. Gubernatis, op. cit.*, 313, I.

qu'elle patronait ¹, ni Pan, l'Aegipan ², Pan Aegélate, Pan Aegipode ou Pan Aegocère ³, ni les Tityres ni les Satyres ⁴, ni Égée ⁵, ni Egisthe ⁶, ni les Αἰγιοκροεῖς, une des plus vieilles tribus d'Athènes ⁷, ni les grands toponymes comme Αἴγινα ⁸ ou Αἰγὸς ποταμός ⁹, ni les îlots de chèvres qui sont légion ¹⁰, ni encore tant de lieux pleins d'αἶς et qu'on lit dans tous les dictionnaires de géo-

1. Trévoux, *op. cit.*, t. II, 528a, s. v. *Chèvre*; Roscher, *op. cit.*, I, col. 263.

2. Herdt. II, 46 τοῦ Πανὸς τῶγαλμα, κατάπερ Ἑλληνες, αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοκελέα; dans Esch. (ci-dessus, p. 327, n. 5), τράγος est pour σάτυρος, Nauck, *Fr.*, *op. cit.*, fr. 207, v. *ibid.*; W. Froehner, *Terres cuites d'Asie Mineure*, fo, 1881, pl. 39 et p. 57 τὸν τραγόπουον ἐμὲ Πᾶνα, Platon, ci-dessus, p. 332, n. 1; B. de Montfaucon, Bénédictin, *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, 15 vol. (avec les 5 du Suppl.), 1722-24, fo — un des monuments de la philologie française — *Suppl.* I, 2, 273 : « Egipan... veut dire Pan-chèvre. » C'est net et précis.

3. Bruchmann, *Epitheta deorum*, 80, 1893 : αἰγελάτης, αἰγεβάτας et -ης, αἰγίετος, αἰγίναμος, Αἰγίκορος, αἰγομελής, αἰγιπόδης, αἰγόκερος, Αἰγόκορος, αἰγόνυξ, αἰγώνυξ, γυμαιοβάτας, quelques-unes de ces épithètes, postérieures aux Attiques d'or.

4. Clarac, *Musée de sculpture*, 3 vol., 80, 1841, 5 de planches, 80 long, 1826-41, t. II, 1, 391 s., où distinction entre pans, tityres (p. 393) et satyres (p. 392); Hesychius, éd. M. Schmidt, IV (1862), 1225, 37 τράγους σάτυρους, διὰ τὸ τράγων ὄτα ἔχειν, ci-dessus, n. 2. — Choix somptueux de figures dans Montfaucon, *op. cit.*, I, 2, p. 161 s., *Suppl.* I, 165; *Delle Antichità d'Ercolano*, fo, t. VII (1771), p. 203, 280, etc.; *Descr. des princip. pierres gravées du cabinet de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans*, I (1780), Pl. 69, p. 247 s.; *Musée royal de Naples*, Cabinet secret, 80, 1836, *passim*; Clarac, *op. cit.*, Pl. 128, N. 175 (t. II), Pl. 719, N. 1720 (t. IV), Pl. 725, N. 1737 s. (t. IV), Pl. 726 A-727, Pl. 734 B, N. 1746 (?) (t. IV); W. Froehner, *op. cit.*, Pl. 39 et p. 57. — Il est remarquable que, par une sorte de contagion, des divinités bachiques, distinctes des Satyres, tel Silène, soient associées à un bouc; v. Clarac, Pl. 731, N. 1759 (IV) et Pl. 733, N. 1768, Silène sur un bouc; cf. Lucien, LXXIV (*Deorum conc.*), 4 Πᾶνα καὶ τὸν Σειληνόν, celui-ci dépeint comme σιμὸς τὴν ῥῖνα, au nez camus (v. tout le passage); pour les Faunes romains, c'est plus attendu, v. Clarac, II, 1, 394; Pl. 709, N. 1670 A (t. IV).

5. Αἰγεὺς et Αἰγαῖον πέλ. (ci-dessus, p. 331, n. 6) découlent du même principe. V. aussi Roscher, *op. cit.*, I, c. 146.

6. Moréri, *Le grand Dict.*, 10 vol. fo, 1759, s. v. *Egisthe* (t. III, 2, 42b); Gubernatis, *op. cit.*, 335; Roscher, *op. cit.*, I, c. 151.

7. Hehn, *op. cit.*, 134; mais *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, Fasc. 18 (1906), s. v. *Phyle*, p. 451b.

8. B 562; aujourd'hui Αἴγινα, par assimilation progressive, αἰ ayant cessé d'être diphtongue et prononcé é.

9. Herdt. IX, 119; Xen. *Hellen.* II, 1, 21.

10. Αἰγιάλια, Αἴγυια, Αἰγίλεια, Αἰγίλιψ, Αἰγίμορος, Αἴγουσσα, Πολύαιγος, Roscher, *op. cit.*, III, 2 (1901), c. 1385.

graphie, à commencer par l'admirable Bruzen de La Martinière ¹. Les Athéniens ne se laissaient pas davantage impressionner par αἰγιαλὸς ² ou par καταιγίς ³ ou par d'autres noms communs encore ⁴. Ils allaient jusqu'à oublier, tant ils s'étaient faits à ce don, le fromage fourni par l'animal ⁵ et, d'ailleurs, toujours estimé ⁶. Les

1. *Le grand dict. géogr.*, 6 vol. fo, 1739, I, c. 70b-74. C'est le premier dictionnaire universel de géographie après celui, très suffisant déjà, de [Th.] Corneille, *Dict. un. géo. et hist.*, 3 vol. fo., 1708, paru un an avant la mort de l'auteur.

2. Δ 422; Bailly, *op. cit.*, s. v.; Preller, *op. cit.*, 569; Dittenberger, *Syll. Inscr. gr.*, Suppl., I (1903), N. 199, 21, Nubie, vi^e s. a. D. τοὺς αἰγιαλοὺς τῆς θαλάσσης, d'où, actuellement, τὸ γιάλο, *rivage et mer*. Boisacq, *op. cit.*, s. v. αἰγιαλός.

3. Κατά, renforcement prépositionnel (procédé constant en grec) de αἰγίς, même sens, ci-dessus, p. 331, n. 9; cf. Esch. *Choeph.* 584 (590) ἀνεμοέντων αἰγίδων (ἀν. est un féminin, aussitôt suspect à nos philologues, v. Verrall, *The Choeph.*, 80, 1893, v. 590, et corrigé coûte que coûte, ci-dessus, p. 303, n. 2; Hesy., *op. cit.*, I (1858), 1700, 22 αἰγίς ὀξεῖα πνοή; ib. 9 αἰγίζεῖν διασπᾶν [= éclater, sens absent des dict., cf. de nos jours ξεσπᾶνει, dit de l'orage qui éclate] ἐκ μεταφορῆς. παρ' ὅ τι καὶ τὸ αἰγίζεσθαι, ἀπὸ τῶν καταιγίδων; discussion dans Preller, *op. cit.*, 119, 4. — La marche est donc aisée à suivre; αἶψα marque d'abord le flot agité, d'où l'idée d'orage, d'où l'idée de malfaisance; identification de cette nocivité avec la structure de la bête à laquelle s'attache un caractère satanique (sur lequel Gubernatis, *op. cit.*, est intéressant, p. 329 (chèvre); 325, 2; 329; 331; 333; 336-7 (bouc); v. aussi Preller, *op. cit.*, 120, 3). Songeons maintenant que le Diable a le ou les pieds fourchus et des cornes, cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, II, 2 (1912), s. v. *Démon*, 1373. S. Reinach me fait observer qu'il y a aussi la queue du diable, identifié avec le Serpent. Ce personnage réunit ainsi en lui les deux antiquités, sémitique et classique. Il est vrai que la queue est tout aussi bien un des attributs de αἶψα ou de τράχος.

4. Il faut se garder de mettre sur le même pied αἶψα ἄγριος et αἶψα γρος, comme fait O. Keller, *Th. d. cl. Alt.*, *op. cit.*, 38; αἶψα est de beaucoup postérieur; cela ressort de ses propres citations, p. 340, n. 100 — quelque laborieux que soit le raccord des notes avec le texte. P. 333, n. 6, ἀγριοκάσιχο est le chamois plus que la chèvre; ἀγρίμι désigne toute bête sauvage, voyez Hépitès, *Dict. gr.-fr.*, I (1908), s. v.

5. Δ 639 αἶγειον κυῆ τυρόν; Arstt., *H. A.* III, 20, 5 χηρῆσιμον εἰς τύρευσιν... τὸ αἶγειον (lire tout ce chapitre et le chapitre XXI). Rien de pareil chez Aristophane! Il parle très souvent du fromage (v. Dunbar, *op. cit.*, s. v. τυρός, et s. v. τυροκνήστις) — comme nous disons *entre la poire et le fromage* — sans spécifier, sauf pour la σικελικὴν τροφαλῖδα v. 838, 910; Arstt., *l. cit.*; χλωρόν τυρόν, Lysias, in *Pangl.*, p. 167, 6; etc., etc. Il y en avait cependant bien des variétés, v. *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Caseus*, I (1887), c. 933, et il était certainement très répandu, O. Keller, *op. cit.*, I, 303. — V. le précieux Stuch, 1682, *op. cit.*, p. 56 A, etc.

6. Chomel-Danjou, Prêtres, *Dict. économique contenant divers moyens d'améliorer son bien et de conserver sa santé*, 2 vol., 1740, et 2 de Suppl., 1743, fo, I, c. 603; *Le gr. vocab. fr.*, *op. cit.*, V, 506b. — Passages instructifs dans S. Bochart, *Hierozoicon*, 1712, fo, p. 628, 58 s.

sacrifices dont la chèvre était la victime fréquente ne les attendrissaient pas ¹; elle n'en obtenait pas plus d'accès dans leur littérature ². Enfin, ils ne se préoccupaient guère de l'étymologie de αἶξ, ils ne s'arrêtaient pas même à tout ce que ce nom sentait d'hellénique ³.

1. Plus haut, p. 308, n. 12; ajouter Dittenberger, *Syll. inscr. gr.*, II (1900), 80, 553, 50 (Magnésie du Méandre) Ἀρτέμιδι αἶγα; 587 (marmoris Pentelici), 290 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγῆς (compte des Epistates); 621 (Cos), 2 αἶγα τᾷ Ἀφροδίτῃ; 624 (Thasos), 4 Χάρισιν αἶγας οὐ θέμις οὐδὲ χοῖρον; 628 (Eleusis), 8 Ἀπολλωνι Πυθίῳ αἶξ; 629 (Olbia), 14; 641 (Halicarnasse), 38 θεῶν Μητρὶ αἶγα; 734 (Cos), 27 Διονύσῳ αἶγα; 588 (Délös), 46 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν ἄρνων, v. note, *ibid.*; 49 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν τράγων; *Supplem., op. cit.*, I (1903), 345 (Delphes), 16 ποτὶ τὰς αἶγας τὰς ἱεράς. — Un dépouillement des inscriptions attiques donnerait des résultats intéressants; mais on sait que le C.I.A. n'a pas d'*Index verborum* sérieux. Il convient de se dire, au surplus, que, dans un pays de communications maritimes constantes comme la Grèce, les nouvelles de Délos et de Cos atteignaient vite Athènes. On bavardait beaucoup à travers toute l'Hellade et toutes ses mers.

2. Ci-dessus, p. 321, n. 3 et *ibid.*

3. L'animal est, en tous cas, fort anciennement connu de toutes nos races, v. A. Pictet, *Les Origines indo-européennes*, éd. 2, Paris, 3 vol. 80, 1877 (éd. 1 de 1859-63), I, 453-4; O. Schrader, *Reallexikon d. i. g. Altertums.*, 80, 1901, s. v. *Ziege*. — L'étymologie sémitique ז — en réalité : χ — avancée par S. Bochart, *Hieroz.*, Lyon, 1712, p. 621, l. 21, soutenue par Gesenius, *Thes. l. hebr.*, etc., 40, 1835, p. 1009b, s. v. ז, reprise avec développement par Movers, *Die Phönizier*, 3 vol. 80, 1841-56, II, 2, p. 366, n. 7, ne saurait se soutenir ni historiquement ni phonétiquement. Par ailleurs, pas d'étymologie entièrement satisfaisante. Court de Gebelin, *Monde primitif* (9 vol.), *Dict. étym. de la l. gr.* — ouvrage génial, mais, malheureusement, écrit... en français et du XVIII^e! — 1782, p. 14, rattache αἶξ à ἄγω — comme le fit plus tard A. Pictet, *op. cit.*, I, 453 : « l'animal agile, de la racine de mouvement *ag*, ire, ἄγω, ago, etc. » — comme devait le faire également G. Curtius, *Principles of gr. Et.* (trad. angl.), London, 80, 1886, I, p. 199, N. 120 et II, p. 327. Bréal indique ἀίσσω, s'élancer (ap. Gubernatis, *op. cit.*, 313, n. 1). L. Meyer, *op. cit.* (II, 81), sépare insensément αἶξ, chèvre, de αἶξ, flot (ci-dessus, p. 331, n. 3 s.); il ne conclut pas. O. Schrader, *l. c.*, compare skr. *aja*, arm. *ayts*; Hehn, *op. cit.*, p. 581, de même. Prellwitz, *Et. Wört. b. d. gr. Spr.*, 1905, s. v. αἶξ, n'a que des suggestions. E. Boisacq, *Dict. ét. de la l. gr.*, Fasc. 1, 1907, ne se prononce pas. O. Keller, *op. cit.*, I (1913), 302, est pour ἀίσσω. En somme, ἀίσσω paraît le plus probable; le groupe σσ n'est pas primitif dans ce mot qu'il faut ramener à *σασσιχῶ (Prellwitz, *op. cit.*, s. v.), donc, à un certain moment, à αἰσιχῶ, ce qui explique la diptongue et le z de αἶξ, αἶχος. Évidemment, le γ de αἶγ-ς reste toujours en l'air, et peut-être nous faudrait-il ici revenir à Court de Gebelin. — Pour la chèvre monétaire, très fréquente, v. E. Babelon, *Traité des monn. gr. et rom.*, III. Planches, 40, 1907, les Pl. VII, XXXII, XXXVII, XLVIII, etc. Le manque de temps nous empêche de pousser plus loin ces recherches.

A recueillir les faits épars, à les serrer en faisceau, on en arrive donc à cette conclusion que l'Athénien du v^e siècle

Marchait et respirait dans un peuple... d'αἴγες.

Rien n'y fait. Le mot favori des prosateurs — absent chez les trois tragiques — c'est le mot vague, général de πρόβατον ¹, abondant chez Aristophane ² et signifiant toute sorte de bétail ³, jusqu'à un troupeau de chevaux ⁴, quelquefois mouton ⁵. Les moutons et les chèvres trouvaient plutôt leur compte dans l'expression assez molle, τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων ⁶. Homère, au contraire, n'a que deux fois ⁷ πρόβατα, terme confus et global, en regard d'un emploi considérable de αἴ-

1. Très fréquent chez Platon, v. Ast, *op. cit.*, s. v.; chez Thuc., avec le sens de *pecus*, πρόβατα καὶ ὑποζύγια, II, 14, 1; VII, 27, 5; II, 51, 4 ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον rappelle la locution moderne πεθαίνουνε — ou πέφτουνε σὰν τὰ πρόβατα (= les moutons). Chez Herdt., *pecus*, II, 41 et, semble-t-il, toujours ainsi, I, 207; VI, 56; VII, 171. Nullement rare chez les Comiques, Mein., *op. cit.*, V, 2 (1857), s. v., et chez Xén., consulter l'*Index, op. cit.* Parmi les orateurs, seul, Démosthène a quatre πρόβατα, v. Dobson, *op. cit.*

2. *P.* 937, 949, 1022 (nom. s.); *N.* 1203, *V.* 32 (nom. pl.); *N.* 45, *V.* 34 (d. pl.); *Av.* 1625 (-οιν); *Av.* 583, 714 (gén. pl.); *Av.* 857 (προβάτιόν); *Pl.* 923 (gén. s.); *Pl.* 293, *P.* 535 (gén. pl.); *Pl.* 299, *V.* 955 (dat. pl.); cf. *Eq.* 138 : προβατοπώλην et, 132, -ης.

3. *Ar. Byz.*, *op. cit.*, 197 et *ibid.*, mention de Simonide qui appelle πρόβατον — donc, au sing. — un βοῦν ἄρρενα; Phot. Lex., éd. Naber, 80, II (1865), s. v. πρόβατα πάντα τὰ τετράποδα; Eust. 1063, 44 (ad II 353); ci-dessus, p. 323, n. 5; *Thes.* d'H. Est., s. v.

4. *Ar. Byz.*, *op. cit.*, Πίνδαρος που τὰς τοῦ Διομήδους ἵππους πρόβατα καλεῖ, etc. — absent aujourd'hui dans Pindare, cf. Rumpel, *Lex. Pind.*, 80, 1883, s. v.

5. Probablement quand il est au singulier, p. e., chez *Ar. P.* 949, 1022; *N.* 45, *V.* 32, donnés avec ce sens au *Thes.*, ne prouvent rien, v. aussi Platon, *Pol.*, 397A; plus clair dans *Pol.*, IX, 17, 6, surtout V, 35, 13. Comme animal de sacrifice, il a sûrement ce sens, p. e., Dittenberger, *op. cit.*, II (1900), *N.* 587 (p. 291 s.), l. 289 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγός, les comptes des *épistates* (cf. p. 291, l. 1) aimant peu à s'exprimer par à peu près; remarquer que nous sommes à Eleusis et qu'il s'agit de sacrifices à Déméter et Perséphone (τῶν θεῶν, *ibid.*), c.-à-d. à deux divinités agricoles. Dans le même recueil, l'animal en ses rapports avec le βομός ou le τέμενος, revient *N.* 560, 32 (s. et pl.); Délos; 566, 27 (s.), Pergame; 462, 41, 46 (pl.), Crète; 531, 35, 37 (pl.), Amorgos; 927, 19 (pl.), Magnésie. Dans *Arst. H. A.* III, XXI, 7, le pluriel signifie bétail, le sing. (III, XXI, 9), *ovis*. Il est vrai que le fameux βῆβῆ de Cratinus (Mein., *op. cit.*, II, 1, 40, 5) est aussi émis par un πρόβατον, au singulier.

6. Herdt. I, 133; VIII, 137.

7. Ξ 124, Ψ 550, intentionnel aux deux, dans des énumérations de richesses.

γῆς¹. Il est curieux de constater que du détail, du raffinement dans des termes tels que πρόγονοι², μέτασσαι³, ἔρσαι⁴, il n'existe plus dans l'Athènes du v^e siècle aucun vestige⁵.

Plus que les bêtes qui précèdent, les bêtes qui suivent : ἄμνός⁶, ἔριφος⁷, κριός⁸, οἶς⁹, χίμαρος¹⁰, toutes si familières à Homère, n'en

1. V. ci-dessus, p. 317, n. 3.

2. ι 221.

3. *Ibid.*

4. ι 222 ; dans l'*Od.* seulement et partout ailleurs qu'au vers cité, *rosée* ; Λ 53, Ξ 351, Ψ 598 ; ε 467 ; ν 245 ; de même ἔρση chez Chaeremon, *Trag. gr. fr.*, éd. Nauck, *op. cit.*, p. 786 (14, 16 ; v. *ibid.*).

5. Ἀττηγός (Ar. Byz., *op. cit.*, 104), absent dans Homère, apparaît, comme animal de sacrifice, dans Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, à Magnésie sur le Méandre. Pour le mot, v. A. Thumb, *Prinz. d. Koine-Forsch.*, N. Jahrb. f. d. Klass. Alt., Abt. I, H. 4, B. XVII (1906), p. 255.

6. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*) ; Soph. *Aj.* 309 ἄρνεϊον φόνου ; fr. 685, Nauck, *Tr. gr. fr.*, *op. cit.*, ἄμνους θεοῖς ; Achaeus, Nauck, *op. cit.*, 749, 14 ; Eur., *ibid.*, 467, 3 (ἀρνεία τε δαίς) ; Ar. *Av.* 1559 ; P. 935 ; R. 847 (*bis*) ; N. 730 (ἀρναιίδων) ; Mein., *op. cit.*, II, 2, 892 ἄμνοί δὲ βληγᾶζουσιν, Autocratès ; *ibid.*, III, 177 (II, 10) ἄρνα, Anaxandride ; Platon a deux exemples caractéristiques (dans Ast, *op. cit.*, s. v.), l'un (*Politic.* 268 E) à propos de la toison d'or, l'autre (*Phaedr.* 241 D) dans un vers. Sacrifices : Dittenb., *op. cit.*, 618, 9 (ἀ[ρ]γί, restitué par Paton, seul nom. s. connu de ce mot), Cos ; 615, 9, 30, 32, 34, 35, Myconos ; 653, 67, 68, Andania ; 588, 46, Délos. Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Or. att., Xén.

7. II 352 ; Ω 262 ; ι 220, 226 ; ρ 224, 242 ; τ 398 ; absent chez les Trag. — fragments compris — chez Thuc., Herdt., Ar., Pl., les Or. att. ; présent chez Pindare, d'après l'*El. M.*, v. Rumpel, *op. cit.*, s. v. ; pour les Com. gr. et Xén., plus loin, p. 339, n. 6. Victime dans Dittenb., *op. cit.*, 616, 46, 59 et 621, 11, Cos ; 623, 3, Rhodes.

8. ι 461, 447 (κριὲ πέπον, épisode du Cyclope) ; Pind. P. IV, 68, 161 (Phrixos) ; Herdt. II, 42 (*bis* ; Égypte) ; VI, 50 (jeu de mot sur Κριός) ; Soph. *Aj.* 237 ἀργιποδάς κρ. (les deux Atrides) ; Ar. *Av.* 568, 971, Pl. 820 (sacrifices) ; N. 661, 135 (nom propre) ; Xen. *Anab.* II, 2, 4 (sacr.) ; *Cyrop.* VII, 4, 1, bélier de guerre ; corriger d'après cela *Dict. des Ant.*, I (1877), p. 422a, 10, où il est cru que κριός, dans ce sens, n'était pas entré dans la terminologie militaire du v^e s., à cause de Thuc. II, 76, 4 ἐμβολῆς ; ce doublet a persisté, v. Aristophon (com. moy., cf. Mein., *op. cit.*, I, 410) προσβολὴν πρὸς οἰκίαν... κριός, Mein., *op. cit.*, III, 357 (I, 5) ; nous avons donc bien ici le sens obsidional de ce mot, il paraît même consacré ; consulter C. Wescher, *Poliore. d. Gr.*, 40, 1867, p. 11, etc. Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, 56, Magnésie sur le Méandre ; 653, 67, 69, Andania. Absent chez Esch., Th., Eur., Pl., Or. att. Pour les Com. gr., plus loin. Voir dans Witkowski, *Les lic. de l'art chrétien*, 1920, *La Chute d'Hellé dans l'Hellespont*, p. 158.

9. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*, οἶς, etc., οἰοπό-

La note 10 est à la page 338.

jouissent pas moins, pour des raisons pratiques, d'une certaine considération auprès de nos auteurs ¹. Du menu bétail homérique surnage *μῆλον* ², qui déjà chez Homère a un sens plutôt flottant ³. Ajoutons, en revanche, que le *βοῦς*, le *bœuf*, chez les Attiques, était fort à la mode ⁴; le *χοῖρος*, le *cochon*, pareillement ⁵.

λός, etc.); Soph. *OC.* 475, fr. 110, p. 154, et 366, 1, p. 218, Nauck, *op. cit.*; pour *Trach.* 695-6, v. éd. Tournier-Desr., *op. cit.*, et O. Keller, *op. cit.*, I, 329; Eur. *El.* 513; Ar. *P.* 1112; Mnesimaque, Mein., *op. cit.*, III, 507 (v. 47); Pl. *Pol.* II, 363 B = Hes. *Op.* 234; Xen. *Cyrop.* I, 4, 7; IV, 4, 1; V, 2, 2; *Anab.* IV, 5, 19; V, 3, 12; VI, 2, 2; *Hell.* VI, 4, 29; *Memor.* II, 7, 13; III, 2, 1; 11, 5 (la plupart du temps, confondus avec d'autres bestiaux). Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Or. att.

10. Celui-ci absent dans Hom.; dans Ar. seulement, *Eq.* 661 (sacr.); manque dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Soph., Com. gr., Or. att., Pl., Xen.; *χίμαιρα*, *chèvre* (pour la différence avec *αἴξ*, v. Arstt., *H. A.*, XXI, 8), dans Esch. *Ag.* 232; Soph., *Past.*, Nauck, *op. cit.*, Fr. 445, 2; Xen. *Lac.* XIII, 8; *Hellen.* IV, 2, 12; *An.* III, 2, 7 (toujours pour sacrifice); le monstre, dans Hom. *Z* 179-181; II 328; cf. Hes. *Tb.* 322; Pind. *O.* XIII, 90; Mein., *op. cit.*, III, 347 (I, 3 et 9); IV, 506 (10) et, probablement aussi, II, 296 (21). — V. Dittenb., *op. cit.*, 438, 203, Delphes.

1. A remarquer l'absence chez Aristt. de *πρόγονοι* (dans ce sens), *μέτασσαι*, *ἔρσαι* et *χίμαρος*. Pour *ἀμνός*, *ἔριφος*, *κρίός*, *οἶς* (et *φάγλιος*), *χίμαιρα*, v. *Ind. Arstt.*, *op. cit.* Sur *χίμ.*, scol. Théocr., Ahrens, *Bac. gr.*, *op. cit.*, II, 36, 8; 37, 5.

2. Dans Hom. 77 fois; Esch. *Ag.* 1416; *Eum.* 944; *Sept.* 275; fr. 44, 5; 158, 4; Pind. *P.* IV, 148, *O.* VII, 63, 80; Herdt. I, 119 *μηλείων κρεῶν*; Soph. *Aj.* 601 (mais v. Tournier, *op. cit.*, à ce vers), [1061]; fr. 178, 966; *El.* 280 (*μηλοσφαγῶ*); Eur. *An.* 1100; *Ph.* 1255; *Sup.* 1201; *Cy.* 28, 35, 122, 162; *Ion* 228-9, 377; fr. 630; Ar. *Av.* 1232; *Lys.* 189, 196; Straton, Mein. *op. cit.*, IV, 545, 21 et 24; Lycurgue, 238, 12 (cf. note *ibid.*, éd. Dobson) *μηλόβοτον*. Absent dans Thuc., Platon, Xen. (!) et les Or. att. — sauf Lycurgue.

3. Cf. Ar. Byz., *op. cit.*, 199 *de caprinis quoque gregibus*; cf. 198 et 197 *καὶ τὰς αἴγας οὕτω καλεῖ*; Eust., *op. cit.*, *Ind.*, s. v., *αἶτε αἴγες καὶ αἱ οἶες παρ' Ὀμήρῳ καὶ οἱ βόες*, avec références; Ebeling, *Lex. homer.*, 3 vol. 80, 1880 s., s. v. μ. Les Attiques se donnent plus de champ : *Σοφοκλῆς... δόξειεν ἄν που καὶ τὰ θηρία πάντα μῆλα καλεῖν*, Ar. Byz., *op. cit.*, 197; cf. Phryn. dans I. Bekker, *An. gr.*, 3 vol. 80, 1814-21, p. 17, 8 (t. I) *ἅπαντα τὰ τετράποδα*; v. *Thes.*, Bailly, Liddell a. Scott, etc.

4. Pour Hom., conspectus dans A. Behring, *Ind. hom.*, 80, 1891 : 173 *βοῦς*; Esch., 12; Herdt., 7; Pind., 8; Soph., 9; Eur., 11; Ar., 15; Com. gr., 27; Mén. 1002 K., ap. Durham, *The Vocab. of M.*, 80, 1913, *βοϊδης*, s. v.; Pl., 20 fois; Xen., 35; Dém., p. 426, 2 (*De male gesta Leg.*, 75) *βοῦς ἔτρεφε πολλὰς*. Absent dans Thucydide. — Cf. Stuck, *op. cit.*, 49 B et son Index.

5. § 73, cf. 81; Esch., 3 fois; Soph. fr. 217, v. Ellendt-G., *op. cit.*, s. v.; *δελφῶς*, fr. 596, v. *ibid.*; Ar., 16 fois; v. dans Dunbar, *op. cit.*, *χοιρίον*, *χοιρινῶν*, et 4 *δελφάκια*; Com. gr., 6 γ., 16 *δελφ.*; Pl. *Pol.* II, 378 A; Dem. 1269, 10 (= *In*

Par ce dernier exposé, nous nous sommes mis à même de saisir dans leur ensemble le sens des observations qui sont le fond de cette étude. Pourquoi, chez Homère, cette richesse de bétail et pourquoi, notamment, cette pénurie caprine chez les Attiques ? Les chèvres existaient toujours. Leur nom n'avait point péri. Le témoignage d'Aristote est sans doute insuffisant à le prouver ; on pourra toujours arguer qu'il dissertait, en naturaliste, froidement, sur un terme oublié de ses concitoyens. Mais ceux-ci l'emploient çà et là et les échelons admirablement normaux entre αἴξ, αἰγίδιον et le grec moderne γίδι ¹ attestent irréfutablement qu'ils employaient un mot vivant et qui ne cesse point de l'être. Pour nous, deux conclusions se dégagent avec évidence des faits réunis jusqu'à présent.

La première est que le succès de μόσχος ², de βοῦς, de χοῖρος, de πρόβατα et de μῆλα, comme celui de ἀμνός, ἔριφος etc., s'explique par cette circonstance que les vocables susdits représentaient, avec plus ou moins de précision, les principales viandes de boucherie, celles que, quotidiennement, les Athéniens voyaient à l'étal de leurs bouchers ou *crétopoles* ³.

Il ne faut certainement plus compter la chèvre, au v^e s., parmi les chairs comestibles, du moins chez les gens de quelque avoir ⁴ ou de quelque éducation. Xénophon, affamé avec ses hommes, dans un pays où, nous l'avons vu ⁵, les chèvres ne manquent guère, énumère des κρέα ἄρνεα, ἐρίφεια, χοίρεια, μόσχεια, ἐρνίθεια, qu'il a pu se procurer et qui ornent sa table — παρετίθεσσαν ἐπὶ τὴν αὐτὴν τράπεζαν ⁶ ; il n'a pas de κρέα αἰγία. De même, le comique Euboulos donne un menu appétissant et détaillé où les αἰγες n'ont pas la moindre

Con. XIV) τοὺς ὄρχεις τοὺς ἐκ τῶν χοίρων (v. la note *ib.*, Dobson, t. VIII, 271 et ci-dessous) ; Xen. An. VII, 8, 3 ; Œc. 17, 10 ; Lac. XV, 5 (ἀπὸ τοῦ χοῖρου χοῖρον). Abs. dans Th., Pind., Herdt., Or. att. — sauf Dém. La rareté relative des mentions vient sans doute de ce que l'animal est peu plaisant ; mais on voit qu'il est partout un peu. Sa chair était des plus recommandées, v. Hippocr., Œuvres compl., Littré, 10 vol. 8^o, 1839-1861 (t. X, Ind.), Du Rég. dans les mal. aiguës, *ib.*, t. II, p. 492 : La viande de porc (ῥεῖα) est la meilleure de toutes ; Du Rég., 46, t. VI, 546-7.

1. V. ci-dessus, p. 313, n. 2-5.

2. Ci-dessus, p. 319, n. 1-2.

3. Ou *epithopoles* (ἐπιθοπώλης), Dict. des Ant., I, 2 (1887), s. v. *Cibaria*, 1158b ; κρεωπώλης, *ib.*, III, 2 (1904), s. v. *lanio*, p. 922a et 922b.

4. O. Keller, *op. cit.*, I, 304, compte le bouc parmi les mets du pauvre.

5. Ci-dessus, p. 324, n. 1.

6. *Anab.*, IV, 5, 21.

place¹. Enfin, Hippocrate déclare cette dernière viande peu recommandable². Je crois donc que, d'après ces trois textes, non utilisés dans l'article *Cibaria* du *Dictionnaire des Antiquités*³, il conviendrait de remettre au point ce qu'il y a d'un peu flou et de contradictoire dans cet article au sujet de la chèvre qui se mange ou ne se mange pas. Cela devait varier suivant les époques et suivant les lieux. Le régime de la ville d'Athènes différait, cela va de soi, de celui de la campagne ou de la province.

Par contre, il faudra résolument ranger le bélier parmi les viandes de table ! D'abord, le bélier se mange encore de nos jours, d'après mes informations personnelles, en Normandie et à Paris même. En ce qui concerne le v^e s. d'Athènes, les Comiques sont particulièrement instructifs. Mais il faut ici distinguer soigneusement. Le bélier est une bête légendaire et doit nombre de ses présences chez nos auteurs à la mythologie⁴. Il est aussi un animal de sacrifice⁵. Son ingratitude est proverbiale⁶. Il donne par ses cornes classiques un singulier montant à une locution ancienne dont nous retrouvons la trace chez Hésychius⁷. Il désigne aussi une plante⁸. Voici cependant qui est inattendu : il signifie parfois le mouton ! Certains comiques nous parlent d'un bélier *τομίας* — c'est Antiphane⁹ — ou encore de *κριὸς ἐκτομίας* — c'est un Anonyme¹⁰. Ces *τομιαί* ou

1. Mein., *op. cit.*, III, 234 (I) θύννου τέμαχος, κρέα δελφικίων, | χορδὰι (*boyaux*) τ' ἐρίφων, ἦπαρ τε κάρπου, | κριοῦ τ' ὄρχεις (ci-dessous, p. 341, n. 3), γόλικές τε βοός (tripes), | κρανία τ' ἀρνέων, νῆστις τ' ἐρίφου (*le jejenum?*), | γαστήρ τε λαγώ, φύσκη (boudin), χορδῇ (andouille), πνεύμων, ἀλλᾶς τε (saucisson).

2. Hipp., *op. cit.* (Littré), II, 491, parle de cette viande comme étant de digestion difficile ; cf. VI, 357.

3. Ci-dessus ; *l. cit.*

4. *Dict. d. Ant.*, *op. cit.*, I, 1 (1877), s. v. ; O. Keller, *op. cit.*, I, 319-24 ; Fr. Cumont, *Textes et monuments*, I, 1899, fo, p. 212, n. 5 ; p. 144, n. 9 ; cf. p. 187, fig. 12. — Mein., *op. cit.*, III, 177 (II, 11), Φρέζος.

5. Mein., *op. cit.*, II, 1, 502 (VII, 2), Eupolis, ὄσσι | κριὸν Χλόη Δήμητρι ; IV, 701 (385).

6. Mein., *op. cit.*, II, 1, 463 (X, 1) ; III, 177 (II, 11) ; IV, 304 (333), Mén.

7. Mein., *op. cit.*, II, 1, 688 (24) κριὸς ἀτελγόκερος, d'un grand bélier en bronze ; ἀτελγ., pour Hésychius, équivaut à μίγας ἢ σφοδρός, et il s'appuie sur l'expression ἀνεῖμον ἀτελγῇ — comme on dit encore ἄτιμος ἄνεμος, un grand vent ; cf. *un sale coup*, etc. Quelquefois, à Paris, *salement* = *beaucoup*.

8. Mein., *op. cit.*, III, 583 (I, 2), le pois chiche.

9. Mein., *op. cit.*, III, 73 (2).

10. *Ibid.*, IV, 701 (385).

ἐκτομίαι ne sont pas autre chose que des béliers arrachés aux fins de la remonte, lâchons le mot, des moutons en personne; car, un mouton, c'est précisément un bélier qui ne peut plus en être un.

Et pourquoi leur faire subir cette opération? Est-ce uniquement pour les rendre stériles? Non pas. Euboulos assaisonne un dîner de κριοῦ τ' ἔργεις ¹. Les Grecs, en effet, étaient friands de ces raffinements gastronomiques, de ces *délicatesses* culinaires, comme dit l'*Avare* ². Ils en usaient de même avec d'autres animaux ³. Peu leur importait, au surplus, de continuer à nommer κριὸς celui qui avait cessé de l'être. Les citadins, de tous les temps, n'approfondissent pas leur nourriture. Qui de nous, quand il mange du roquefort, voit le lait de brebis auquel il le doit ⁴?

Les Attiques ne s'intéressaient plus à leur faune pour elle-même. Ils se mouvaient au milieu de désignations incolores et creuses. Et c'est la seconde conclusion qui s'impose à nous dans cette étude. C'est un fait indubitable et troublant que le petit bétail leur échappe; ils connaissent surtout celui qui leur crève les yeux, le bœuf, la vache, le porc, le cochon, le veau. Je n'irai pas dire certainement que les Attiques n'avaient pas le sentiment de la nature. Cette hérésie serait aussitôt détruite par ce seul vers de Sophocle où la lumière du jour

ἔφα κινεῖ φθέγματ' ὀρνίθων σαφῆ ⁵.

Celui qui a pu surprendre à l'aube le pépiement des oiseaux avait le sens précis des choses, même s'il s'est contenté du terme vague de ὄρνιθες, sans oser nommer le moineau, στρουθός, et même s'il attribue au plein éclat du soleil — λαμπρὸν ἡλίου σέλας — un éveil musical produit déjà par les premières striures de l'aube ⁶.

1. *Ibid.*, III, 234 (1).

2. *L'Avare*, II, 5, *Grands écrivains*, VII (1882), 112; ce sont les Allemands qui ont appliqué le terme à la charcuterie.

3. Ci-dessus, p. 38, n. 5; 40, n. 1; Athénée, IX, p. 396, éd. Schweigh., *op. cit.*, III, p. 462; *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Cibaria*, 1159b, 1160a. M. Escoffier, très versé dans nos traditions culinaires, m'apprend que les *animelles* du bélier et du cerf jouissaient dans l'ancienne cuisine d'une réputation méritée qu'elles gardent toujours. Cf. A. Escoffier, *Le guide culinaire*, [1921], 80, p. 504.

4. On interdisait à Athènes, à cause de cela sans doute, d'immoler la jeune brebis, *Dict. des Ant.*, art. *Cibaria*, déjà cité, p. 1158a.

5. *El.* 18; sur σαφῆ, v. Tournier à ce vers; il supplée ὥστε σαφῆ γίνεσθαι.

6. Il y a du flottement dans la vision du grand poète; il semble croire que la

Ce que les Attiques n'avaient plus, c'était le sentiment des animaux. Ils avaient perdu les habitudes de la vie pastorale, ils s'en étaient éloignés, ils ne vivaient plus dans la communion des bêtes — comme Homère.

Et voici donc qui, pour finir, nous amène à prendre la question homérique par un nouveau biais. Elle est toute différente de la question de Shakespeare, dans laquelle il y a toujours un auteur, quel que soit son nom, quel que puisse être aussi le déchet de certaines attributions ¹. Le débat est plus haut ; nous voulons savoir si l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un homme ou d'un peuple. Et il n'y a vraiment pas lieu de pleurer l'existence d'un Homère, du moment que nous rendons à une nation entière la poésie incomparable que nous nous obstinons à concentrer dans la cervelle d'un unique individu.

L'essentiel est de voir nettement le fond du litige. La reconnaissance d'Eumée, cela est bien entendu, a fondé une fois pour toutes la littérature mondiale ; la présentation et l'émotion, tout y est. Il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'Homère soit un littérateur.

M. Michel Bréal, on ne l'ignore point, a soutenu cette thèse peu croyable, dans un livre célèbre : *Pour mieux connaître Homère* ². J'ai beaucoup connu, beaucoup pratiqué M. Bréal. Il fut mon maître à l'École. Il m'appuya, jusqu'à un certain moment, à l'Académie des Inscriptions. Enfin, il me parla souvent de l'ouvrage cité. Je l'ai toujours trouvé fort préoccupé d'un mot que lui aurait dit M. Renan, et que celui-ci devait sans doute entendre à sa façon. « Il ne faut pas laisser de l'inconnu », répétait-il d'après Renan. Il s'était donc attaqué à l'inconnu que renferme Homère. Ce souci perce dans son volume ; l'Iliade doit cesser « de paraître une production incompréhensible » ³ ; il ne veut pas que la critique laisse « s'introduire le mystère dans ce pays grec où l'on a toujours adoré la lumière et la

lumière du soleil — v. 17 — succède immédiatement à la nuit noire d'étoiles — μέλαινα τ' ἄστρων ἐκλείπειν εὐφρόνη, v. 19. Nous sommes à Mycènes — v. 9 — c'est-à-dire dans une ville ; on s'attendrait donc à des chants de moineaux. Le στρούθος est connu d'Homère, des tragiques et des comiques du ve s., v. l'excellentissime article de Thompson, *A Gloss. of gr. birds, op. cit.*, s. v. στρούθος.

1. Abel Lefranc, *Sous le masque de « W. Shakespeare »*, William Stanley, VI^e comte de Derby, 2 vol. 12^o, 1918.

2. Paris, Hachette, 12^o, s. d. ; la question homérique est traitée en 131 p. (avec peu de références) ; un *Lexilogus* court de la p. 134 à la p. 309.

3. P. 38.

raison » ¹; aussi convient-il de faire rentrer l'épopée hellénique « dans l'ordre normal des productions humaines » ², « en écartant le merveilleux » ³.

Je ne suis pas sûr que M. Bréal n'ait, au fond, établi quelque rapprochement entre deux *inconnus* dissemblables et ne se soit complu à caresser dans son Homère une sorte de réplique de la *Vie de Jésus*.

Mais de ce que l'on exprime une opinion sur tel ou tel phénomène historique, il ne s'ensuit pas de nécessité que l'*inconnu* se soit évanoui devant l'interprétation qu'il nous plaît d'en proposer.

Celle de M. Bréal, si je la saisis bien, se réduit aux traits suivants :

L'épopée homérique n'est nullement une « épopée spontanée et populaire » ⁴; « l'instinct créateur des foules » ⁵ n'a rien à y démêler. C'est une « élaboration savante » ⁶, accusant un « degré avancé de civilisation » ⁷. Elle est plus que cela, elle est une œuvre factice, artificielle, archaïsante, puisqu'on y constate « la systématique préterition » ⁸ de la monnaie, « comme si nous avions affaire à un peuple de pasteurs » ⁹, le « parti pris » « d'éluder le mot propre » ¹⁰, quand il s'agit d'écriture, alors que les aèdes « ne pouvaient en ignorer l'existence » ¹¹. Voilà ce que commandait « une loi du genre » ¹², grâce à laquelle on reculait dans le passé la scène de l'action; « l'amour de l'églogue est un produit de l'excès de civilisation » ¹³, d'où l'apparente simplicité de « l'épisode de Nausicaa » ¹⁴, digne de l'*Astrée* ou de *Trianon* ¹⁵.

Ainsi, lorsque dans le folklore moderne de tous les pays, celui de la

1. P. 65. Au surplus, le critique aurait fort à faire.

2. P. v.

3. P. 64.

4. P. 124.

5. P. 123.

6. P. 109.

7. P. 81.

8. P. 9.

9. *Ibid.*

10. P. 7.

11. *Ibid.*

12. P. 5. Toutes ces pages, 5 s., sont à méditer en entier.

13. P. 75.

14. P. 75.

15. *Ibid.*

Grèce, notamment, nous rencontrons des princesses aux mœurs antiques, c'est que les conteurs ou les poètes sont dégoûtés des raffinements de leurs patelins ; pour ce qui est du fameux message en « caractères funestes » ¹ confié à Bellérophon ², les aèdes fuyaient avec horreur « le mot propre », parce que, ayant lu *L'histoire de l'écriture dans l'Antiquité* de Philippe Berger, ils savaient qu'une des marques des époques primitives et, sans doute, des poésies populaires est l'absence de l'écriture ³. Pourquoi au moins ne s'en servaient-ils pas pour leur compte ?

Maintenant, cette préméditation littéraire, si attentive sur tous les points, si avertie, est-elle du fait d'un Homère, d'un auteur unique ? M. Bréal ne va point jusque là. L'épopée homérique est une « œuvre collective » ⁴ ; il y a « des poèmes d'aventures qui ont précédé l'Iliade » ⁵ ; puis est venu un « atelier où l'Iliade a été mise en ordre et fixée » ⁶. Et voici la conclusion nettement formulée : « L'auteur de toute cette ample littérature épique ne peut être un individu : l'œuvre est trop grande ; en ceci Wolf a raison. Mais l'auteur ne peut être non plus une foule : sur ce point la vraisemblance a toujours protesté. Mais l'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant ses règles, ses traditions » ⁷ — dont, toutefois, me semble-t-il, les membres n'avaient pas l'air d'être d'accord entre eux. Ils avaient pensé à tout, sauf à s'expliquer les uns aux autres comment il se faisait que la formule des *pieds légers* — $\pi\acute{o}\delta\alpha\varsigma\ \acute{\omega}\nu\lambda\acute{o}\varsigma$ — fût constamment appliquée à un héros dont l'immobilité par dépit — $\mu\eta\gamma\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ — sous une tente constituait la base et le pivot du poème.

Cette association homérique tenait son siège en Lydie. Je n'insiste pas sur ce point. M. Bréal lui-même mentionne dans une note ⁸

1. P. 7.

2. Z 168-9.

3. V., précisément, dans Ph. Berger, *op. cit.*, 80, 1892, éd. II, p. 12, de quelle manière on peut signifier un arrêt de mort, sans écriture ; M. Bréal a lui-même démontré que $\gamma\acute{\rho}\acute{\alpha}\varphi\omega$ veut dire « gratter, égratigner », *inciser*, *op. cit.*, p. 6, et *Mém. Soc. Ling.*, VI (1882), 396 ; Bréal et Bailly, *Dict. ét. lat.*, 80, 1885, s. v. *scribo* (p. 330a) ; non cité dans Prellwitz, *op. cit.*, s. v. $\gamma\acute{\rho}\acute{\alpha}\varphi\omega$. Boisacq, s. v.

4. Pour mieux conn. *Hom.*, *op. cit.*, p. 46.

5. P. 55.

6. P. 126.

7. P. 113.

8. P. 73.

l'ouvrage classique de Radet ¹. Ce livre lui est tombé sous les yeux au moment où il composait le sien et ce livre lui offrait une localisation séduisante. Il lui a peut-être inspiré la date à laquelle il s'arrête ; il admet le commencement du VII^e s. comme limite extrême de l'épopée d'Homère. Il part des années 561-528 où, sous Pisisstrate, les deux épopées furent, d'après une tradition, recueillies à Athènes et fixées par écrit ². Puis il concède un maximum de cent cinquante ans de transmission orale ³. Pourquoi est-ce « le plus » ⁴ qu'on puisse supposer ? Pour altérer ce qui se transmet oralement d'un homme à l'autre, il suffit quelquefois d'une seconde.

En tout cas, si nous ajoutons 150 à 561, nous obtenons 711, c'est à savoir le commencement du VIII^e s. et non du VII^e. Peu importe, croyons-nous, d'ailleurs, cette différence dans de pareils espaces chronologiques.

De toutes façons, la date et le lieu choisis par M. Bréal estampillent pour lui l'épopée homérique. Elle n'est pas due à « un peuple de pasteurs » ⁵ ; il faut nous « ôter de l'esprit l'idée d'une société primitive » ⁶ ; l'antiquité de l'Illiade et de l'Odyssée est « antiquité de convention et d'imagination » ⁷. Cela revient à chaque page du volume. « La vie agreste, les occupations champêtres sont bien loin ⁸. »

Nous avons pu voir, tout au contraire, par l'histoire de la chèvre et de quelques autres animaux, à quel point, avec Homère, nous sommes en présence d'une mentalité rurale, avec les Attiques, d'une mentalité citadine. Nos témoignages sont d'autant plus valables que nos témoins sont inconscients.

A coup sûr, il faut s'entendre sur ce que peut être un poète populaire. On en fait une mécanique à poèmes. Dès l'instant où l'on fait des vers qui se tiennent, on pratique un art dont il faut bien que l'on soit conscient. Les poètes populaires sont la plupart du temps

1. G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (687-546), 80, 1893 (*Bibl. d. éc. fr. d'Ath. et de R.*, fasc. 73).

2. P. 36. Précisions et discussions dans A. Pierron, *L'Illiade d'Hom.*, éd. II, 80, I (1883), p. 1 s.

3. *Op. cit.*, p. 36.

4. *Ibid.*

5. P. 9.

6. P. 73 ; sur la civilisation lydienne, Radet, *op. cit.*, 260 s.

7. P. 12.

8. P. 158.

des professionnels; seulement, ce sont des professionnels de village. Les rhapsodes étaient des villageois. Leurs descendants vivent encore dans les patelins grecs, où je les ai souvent rencontrés, entre autres dans l'immortel Pyrgui de Chio, lorsque j'y tressaillis à mes premières révélations homériques et linguistiques ¹. C'est une profonde erreur de croire qu'« un art parvenu à son point de perfection » ² est un art de savants. Le *Vampire* est une pure merveille, le chef-d'œuvre de la Grèce moderne ³. Il est pourtant bien un produit du peuple grec. La grosse différence avec les gens de lettres, c'est que les *aèdes* n'écrivent pas, même en un siècle d'imprimerie. D'autant plus faut-il réfléchir aux années qui peuvent séparer l'invention de l'écriture de son usage administratif et celui-ci de son utilisation littéraire courante.

Au *Vampire* se rattache notre réflexion dernière. Ce poème ferait partie du *Cycle acritique*. Le *Cycle acritique* se compose de plusieurs morceaux se rapportant chacun à un épisode de la vie de Digénis Acritas ⁴. Ces morceaux existent encore aujourd'hui, éparpillés. Mais, au moyen âge, sous la main d'un ou de plusieurs *assembleurs*, ils ont été réunis en un tout, en un récit suivi ⁵. Hélas! c'est encore un des travaux que je n'aurai pas eu le temps d'entreprendre. Dans une étude poussée, on dépisterait là des analogies singulières et profondes avec le grand problème d'Homère.

Mercredi, 1^{er} décembre 1920-vendredi, 4 février 1921.

Jean PSICHARI.

1. V. mon *Ταξίδι*, éd. II, *op. cit.*, p. 123 s. Dans les *Essais de gr. hist. néo-gr.*, t. II (1889), p. CXLV-CLIX, j'ai essayé de montrer comment, dans deux contes recueillis par moi-même, les formes voyagent avec les conteurs, exactement comme chez Homère. Je m'imagine toujours que dans ces quelques pages il y a pour la question homérique les indications les plus utiles. Dans le livre si suggestif de M. Bréal, la partie linguistique serait, je crois, tout entière à reprendre.

2. Bréal, *op. cit.*, p. 92.

3. *La Ballade de Lénore en Grèce*, 80, 1884, p. 7 (*Rev. de l'hist. des religions*, IX (1884), 27-64).

4. N. G. Politis, *Ἑκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγοῖδια τοῦ ἐλληνικοῦ λαοῦ*, 2 vol. 80, I (1914), p. 79 s. V. *La Ballade de Lén.*, *op. cit.*, p. 12 (= 36) n. 1.

5. Liste dans mes *Essais*, *op. cit.*, I (1886), p. 8-9.

L'ORIGINE D'ARIEL

L'origine véritable du délicieux génie de *La Tempête*, Ariel, cette création unique du théâtre shakespearien, est restée inconnue jusqu'à l'heure présente aux éditeurs de Shakespeare. Certes, on s'est aperçu depuis longtemps que le nom qui est, on le sait, de provenance hébraïque, se trouvait dans l'Ancien Testament. Je l'y ai même rencontré, au cours de recherches récentes, au moins cinq fois¹. Mais cette constatation ne nous apprenait rien sur les raisons qui ont pu amener le poète à donner une telle appellation à son personnage, exécuteur des volontés du prince et magicien Prospero. J'ai étudié, en effet, avec attention tous les passages de la Bible où se rencontre le nom d'Ariel¹; il est impossible d'y découvrir le moindre rapport avec l'Ariel de *La Tempête*. En particulier, les rapprochements qui ont été faits avec le texte d'Isaïe ne comportent aucune vraisemblance². Fait essentiel, le nom d'Ariel n'est donné nulle part, dans la Bible, à un ange ni à un démon³. On ne l'a

1. Voy. mon ouvrage : *Sous le masque de William Shakespeare : William Stanley, V^e comte de Derby* (Paris, Payot, 1919, 2 vol. in-16), tome II, p. 234 et suiv. Les commentateurs de Shakespeare que j'ai consultés ne citent presque tous qu'une seule mention. Furness, *The Tempest*, p. 6-7, en cite deux, d'après deux éditeurs différents. Il y en a en réalité cinq que voici : *Nombres*, xxvi, 17 ; *I Paral.*, xi, 22 ; *I Esd.*, viii, 16 ; *Isaïe*, xxix, 1-7 ; *Ezech.*, xliii, 15-16.

2. Le rapprochement fait par Malone et d'autres avec le texte d'Isaïe est inadmissible ; il comporte une erreur de traduction. Il n'a jamais été question d'un esprit familier dans le texte d'Isaïe (verset 4) ; Ariel est un nom qui désigne Jérusalem dans ce passage, d'une façon d'ailleurs obscure. Voir la trad. de la Bible d'Ed. Reuss.

3. Par contre, il peut y avoir quelque intérêt à signaler ici, sans y insister, que le nom d'Uriel, l'ange du magicien de l'époque élisabéthaine, John Dee, ami du comte de Derby, est appliqué à un ange dans le IV^e livre d'Esdras. C'est là probablement que Dee l'a pris. Or, cet ange, qui tient une place essentielle dans la première vision apocalyptique dont ce livre nous apporte le récit, remplit précisément le rôle

jamais signalé, antérieurement à *La Tempête*, comme ayant été attribué à un esprit ou à un génie quelconque. Après la comédie shakespearienne, le premier texte qui ait fait de ce nom un usage analogue est postérieur de vingt-cinq ans à l'apparition sur la scène du messager de Prospero. C'est dans *The hierarchy of the blessed Angels* de Thomas Heywood, ouvrage publié en 1635 par un ancien membre de la compagnie des comédiens du sixième comte de Derby, que se rencontre le nom d'Ariel appliqué à un ange : l'un des sept princes d'anges ou esprits qui président aux eaux sous Michel l'archi-prince. Les éditions de Shakespeare les plus récentes ne signalent pas autre chose. On peut donc dire que, dans l'état actuel des recherches, le poète de *La Tempête* reste le premier auteur qui ait employé le nom d'Ariel pour désigner un esprit ou génie mis au service d'une puissance magique.

Tel était le résultat auquel nous étions arrivé, il y a deux ans, au moment de la publication de *Sous le Masque de William Shakespeare*.

Nous avons exposé alors, — ce que toute la critique savante des cinquante dernières années semble avoir méconnu totalement, — que le cadre de la pièce shakespearienne est fourni d'un bout à l'autre par les arts magiques. « C'est une série d'enchantements produits par Prospero, à l'aide des pouvoirs magiques dont il dispose, qui forment la trame de la pièce. Aucun doute à cet égard. De cette constatation découlent, on le verra, d'importantes conséquences. En effet, d'une part, c'est la magie qui sert de ressort à cette pièce, et, de l'autre, cette même magie nous est présentée sous l'aspect le plus favorable et d'une manière qui implique, si j'ose dire, l'entière sympathie de l'auteur. Ce sont là deux faits essentiels qui, par une omission inexplicable, ne semblent pas avoir attiré l'attention des nombreux auteurs qui se sont occupés de *La Tempête*¹. » Chose à peine croyable, dans la nouvelle édition

d'intermédiaire entre la Divinité (Altissimus) et Esdras. Il lui révèle les secrets du Très-Haut. Uriel répond, en somme, à l'appel d'Esdras, comme l'ange qui porte le même nom répond aux évocations ou incantations magiques de John Dee, et Ariel à celles de Prospero. Voy. IV^e livre, chap. iv à x ; Uriel est nommé spécialement dans iv, 1 ; v, 20 ; x, 28, mais l'ange qui apparaît et qui parle dans les chapitres iv à x est toujours Uriel. Remarquons qu'on rencontre aussi, dans la *Steganographia*, un esprit de ce nom.

1. Cf. *Sous le Masque*, t. II, p. 212. Sauf un traducteur français, François-Victor Hugo.

des *Œuvres de Shakespeare* que viennent d'entreprendre sir Arthur Quiller-Couch et John Dover Wilson, à l'University Press de Cambridge, le volume consacré à *La Tempête*, qui est le premier de la série et qui a été publié ces jours-ci (mars 1921), ne contient pas la plus petite explication touchant l'existence de ce cadre, le rôle joué par Prospero en tant que magicien, ni celui du fidèle Ariel qui remplit auprès de lui les « fonctions d'esprit »¹.

Depuis longtemps, confiant dans les données qui viennent d'être sommairement évoquées, d'après *Sous le Masque*, j'avais l'intime conviction que le nom de *my dainty Ariel* se retrouverait, quelque jour, dans un livre de science magique, antérieur à notre poète, comme étant celui d'un « esprit » analogue à celui de la pièce shakespearienne. Je cherchais toujours, lorsqu'une circonstance fortuite² me mit en mesure de découvrir le texte tant souhaité. Il s'agissait bien d'un véritable livre de magie, comprenant des procédés et formules de conjuration, bref l'ouvrage technique que les constatations faites au tome II de *Sous le Masque* semblaient désigner par avance. C'est là, évidemment, que l'auteur du théâtre shakespearien a pris à la fois le nom et le rôle de l'« esprit » qu'il met au service de Prospero.

Cet ouvrage n'est autre que la *Steganographia* du célèbre Jean Trithème, abbé du monastère bénédictin de Spanheim (1462-1516), traité considéré, au XVI^e et au XVII^e siècle, comme un livre magique dangereux, et même souvent proscrit comme tel. L'édition qu'il m'a été donné de consulter, à notre Bibliothèque nationale, est celle-ci :

1. Tout ce que je puis relever dans l'Introduction, c'est cette affirmation extraordinaire, formulée en passant (page LIV), à propos d'une comparaison faite entre le *Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* : « ... But whereas in *A Midsummer-Night's Dream* the fairies were Warwickshire elves (!) playing their pranks anarchically, at their own sweet fancy, to befool mortals, the more rarefied spirits of *The Tempest* obey, under threat, a mortal's compulsion. » MM. Quiller-Couch et Wilson semblent ignorer soigneusement tout ce que j'ai écrit sur *La Tempête* et plus récemment encore sur *Le Songe d'une nuit d'été* (voy. *La réalité dans Le Songe d'une nuit d'été* dans les *Mélanges Bernard Bouvier*, éd. Sonor, Genève, 1920; *l'Opinion* des 16 et 23 octobre 1920, *l'Illustration* et *The Illustrated London News* du 30 oct. 1920). Tout cela n'aura qu'un temps. De tels procédés se retourneront un jour contre ceux qui les auront employés.

2. Un indice venu d'Amérique, par l'intermédiaire d'un lecteur de *Sous le Masque*.

Steganographia hoc est Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa, authore reverendissimo et clarissimo viro Joanne Trithemio abbate Spanhaimensi et magiae Naturalis Magistro perfectissimo. Præfixa est huic operi sua clavis seu vera introductio ab ipso Authore concinnata ; hactenus quidem a multis multum desiderata, sed a paucissimis visa : nunc vero in gratiam secretioris Philosophiæ studiosorum publici juris facta. Francofurti, 1606.

Il semble bien que ce volume, comme le porte son titre, soit la plus ancienne édition connue de la *Steganographia*. Cet ouvrage étant regardé comme un manuel de sorcellerie n'avait dû circuler jusque là qu'en manuscrit. Sa publication était donc évidemment toute récente, quand le poète, alors épris d'une vive curiosité à l'égard des sciences occultes, sur les suggestions probables de John Dee, fut amené à le consulter. On verra plus loin par suite de quelle circonstance historique notre dramaturge put songer à lui emprunter une donnée précise. Ouvrons donc ce livre, et cherchons, à travers ses pages mystérieuses, la mention d'Ariel en même temps que l'explication du rôle qui lui est dévolu en matière de conjurations astrologiques. Le nom de l'« esprit » de Prospero se rencontre au début du livre III, au cours d'un tableau astrologique qui nous est annoncé dans les termes suivants : « Dixit autem Menastor : septem sunt Planetæ quibus præsumt angeli et illis sunt 21 spiritus subjecti per quos nunciantur arcana. Horum nomina per tabulam exponamus : Mansiones spirituum cum planetis. »

Ici s'offre à nous le tableau des sept planètes de l'Astrologie, placées dans leur ordre habituel, avec les noms de l'ange qui préside à chacune d'elles et des trois esprits qui lui sont soumis et ont la mission d'annoncer les « arcanes » : « spiritus subjecti per quos nunciantur arcana ». Après Saturne, dont l'ange s'appelle Oriffiel, vient, à son rang, Jupiter, avec le signe qui caractérise cette planète. L'ange qui la régit s'appelle Zachariel, et les trois esprits qui lui sont soumis s'appellent Ariel, Raphael et Amael. On sait que, dans *La Tempête*, Ariel est toujours taxé de *spirit*, esprit (*my spirit, my brave spirit, my spiriting gently*), expression qui correspond exactement à celle de Trithème. Il est, d'autre part, absolument subordonné, *subjectus*, à Prospero. Comme nous l'avons démontré dans *Sous le Masque*, Ariel n'est nullement un « esprit de l'air », ainsi qu'on l'a toujours cru, mais un esprit qui agit à travers les quatre éléments.

Trithème, après avoir présenté son tableau des planètes, avec les noms des anges et esprits qui sont assignés à chacune d'elles, fournit ces curieuses indications complémentaires (f° 163) :

« Isti sunt septem Angeli planetarum secundum traditionem antiquorum sapientum, quorum quilibet ducit Mundum annis trecentis quinquaginta quatuor mensibus bis binis in ordine suo.

« Orifel est Angelus Saturni, qui a principiocreacion is gubernavit mundum annis 354, mensibus 4, etc.

« Nos autem ea, quæ nostro conducunt proposito, prosequentes, septem Angelis planetarum prædictis 21 subjectos alios spiritus, hoc est, unicuique tres non ambigimus secundum hujus modi artis nostræ institutionem : *per quos intextionis nostræ operamur effectum*. Ordinem planetarum consuetum observabimus, a supremo omnium Saturno incipientes usque ad Lunam : primo cujuslibet principalis angeli operationem conscribentes, ac deinde subservientium et capitula per ordinem conjungentes. »

Il serait curieux, pareillement, de suivre l'auteur à travers ses formules de conjurations et les descriptions des caractères propres aux autres esprits qui se trouvent énumérés dans les deux premiers livres de son ouvrage. Les uns ne peuvent agir que le jour, d'autres sont réservés à la nuit, d'autres encore ne connaissent pas d'interruption dans leur action. Certains d'entre eux sont préposés à des régions particulières de la terre et à un élément en particulier. Ainsi Buriel est qualifié de « nocturnus, lucifugus, et habitans in lacubus et foraminibus terræ, et non sit operatio per eum, nisi in nocte ». Tel esprit est préposé à l'Orient, tel autre à l'Afrique, et ainsi de suite. Il y a, dans la première catégorie, trente et un esprits supérieurs qui sont étudiés en autant de chapitres et qui ont chacun, sous son commandement, vingt princes ou ducs, cent comtes et un nombre indéterminé de serviteurs, « qui habent officium generale super omnia ». Pour accomplir les conjurations, il est indispensable de connaître les lieux où se tiennent les esprits, leurs noms et leurs caractéristiques, les heures propices, etc. Cet exposé d'ordre cabalistique offre assurément un grand intérêt, mais nous n'avons pas à y insister ici. Ariel seul doit nous retenir.

La déclaration du maître magicien est formelle : ce sont les trois « esprits subordonnés » qui exécutent les volontés et intentions du conjurateur. Le rapport qui existe entre l'Ariel de la *Steganographia* et celui de *La Tempête* est donc aussi clair que possible : l'un et

l'autre accomplissent les volontés de l'être supérieur qui les tient sous son commandement. L'origine de l'inoubliable « esprit » de Prospero est désormais connue. Elle nous est fournie par un ouvrage d'occultisme, et ce nouvel élément vient encore confirmer les données déjà si saisissantes que nous avons groupées, il y a deux ans. L'auteur de la pièce shakespearienne a puisé les éléments de son cadre magique aux sources d'informations magiques qui lui étaient familières. Nous avons démontré dans *Sous le Masque*¹ que William Stanley, VI^e comte de Derby, était lié spécialement avec le célèbre John Dee, mathématicien de rare valeur, astronome, hydrographe, et en même temps magicien, astrologue et alchimiste, qui vécut de 1527 à 1608. William Stanley le protégea, lui fit obtenir la place de directeur du collège de Manchester, et le fréquenta assidûment durant un certain temps.

Mais il est un autre rapprochement, non moins frappant, qui s'impose à notre attention à propos du comte de Derby. Ariel est le premier des trois « esprits » préposés, sous les ordres de Zachariel, à la conduite de la planète Jupiter. Or, parmi les sept planètes, c'est incontestablement celle-ci qui devait avoir les préférences d'un Derby, amateur de sciences secrètes. Nous renvoyons, sur ce point, au chapitre qui traite de l'énigme d'Aetion dans le premier volume de *Sous le Masque*. La célèbre légende de l'Aigle et de l'Enfant, associée étroitement à l'histoire de l'origine des Derby, rattachait, en effet, ces derniers, au point de vue de la fiction mythologique, à Jupiter enlevant Ganymède. L'explication de l'allusion faite par Spenser, sous le voile d'Aetion, à William Stanley, nous a conduit déjà à constater ce curieux rapport. S'adressant à Ferdinand Stanley, V^e comte de Derby et frère aîné de William, Thomas Nashe l'appelle *Jove's Eagle-born Ganimed*. On sait le rôle du nom Ganymède dans *As you Like It*, où le poète a développé avec complaisance une donnée fournie par la *Rosalynde* de Thomas Lodge, un des écrivains protégés par la famille de Derby, et qui vécut dans son intimité. Que d'autres indices apparaissent çà et là, à travers le théâtre shakespearien, pour nous montrer des allusions à Jupiter : c'est ce dont on ne saurait douter, pour peu qu'on examine, par exemple, *Cymbeline*, où Jupiter et son aigle remplissent, au V^e acte, un rôle si caractéristique. Il s'agit de cet étrange rêve

1. Tome II, p. 227 et suiv.

de Posthumus, demeuré totalement inexpliqué jusqu'à l'heure présente, et dans lequel paraissent les père, mère et frères de Posthumus en même temps que Jupiter et son aigle. Nous avons affaire, selon toute évidence, au cours de cette scène curieuse, à une évocation de souvenirs et de traditions familiales. Or, depuis longtemps, on a reconnu, parmi les critiques et les commentateurs qui se sont occupés de *Cymbeline*, que ce drame singulier offrait un sens très particulier entre toutes les pièces de Shakespeare. Émile Montégut le notait avec insistance, en comparant *La Tempête* avec *Cymbeline* : « ... Ne pourrait-on pas en dire autant de *Cymbeline*, et la scène des visions de Posthumus dans la prison ne donne-t-elle pas à ce drame le même caractère ? Seulement ici la fête dramatique, au lieu de célébrer un mariage, aurait eu pour but de célébrer une réconciliation à laquelle s'intéressait la haute société anglaise, et mille détails qui nous charment par leur seule délicatesse, comme des festons et des arabesques auxquels nous ne voyons d'autre but que celui de nous amuser, auront été saisis comme de subtiles allusions par un public choisi et initié qui applaudissait dans les vers du poète les fantômes de sentiments qui devaient rester muets en lui. » Il serait aisé de citer ici d'autres jugements analogues émis tant par les critiques anglais¹ que par ceux de notre pays. Cepen-

1. Voy. l'édition de *La Tempête* de Quiller-Couch et Wilson, signalée plus haut, p. L, LV, etc. : « No one can react Shakespeare's later plays in a block without recognising that the subject which constantly engaged his mind towards the close of life was *Reconciliation*, with pardon and atonement for the sins or mistakes of one generation in the young love of the children and in their promise. This is the true theme of *Pericles*, *Cymbeline*, *The Winter's Tale*, *The Tempest* successively. But the process of reconciliation — especially when effected through the appeal of sons and daughters — is naturally a slow one, and therefore extremely difficult to translate into drama, which handles « the two hours' traffic of our stage » and therefore must almost necessarily rely on the piling of circumstance and character upon one crisis and its swiftest possible resolution. In attempting to condense such « romantic » stories of reconciliation as he had in his mind, Shakespeare was in fact taking up the glove thrown down by Sir Philip Sidney in his pretty mockery of bad playwrights », et plus loin : « But still this play abides, after three hundred years, eloquent of Shakespeare's slow sunseting through dream after dream of reconciliation ; forcing tears, not by « pity and terror », but by sheer beauty ; with a royal sense of the world, how it passes away, with a catch at the heart surmising hope in what is to come. And still the sense is royal. . . » Quel extraordinaire témoignage, encore qu'involontaire, en faveur de l'attribution du théâtre shakespearien au VI^e comte de Derby !

dant, rien, absolument rien n'évoque ni ne justifie, dans la carrière de Shakespeare, cette idée de réconciliation familiale qui s'affirme d'une manière si nette dans *Cymbeline*, et que l'on retrouve, également traitée avec une sorte de prédilection, dans les pièces de la dernière période du poète : *Périclès*, le *Comte d'Hiver*, *La Tempête*. Par contre, la situation du VI^e comte de Derby, au moment même où ont été élaborés *Cymbeline* et *La Tempête* s'accorde, de la façon la plus certaine, avec la conception morale qu'expriment ces deux drames. Le thème du pardon s'imposait à lui, pour ainsi dire, après une pénible période d'épreuves. C'est le moment où la paix et la sérénité, après de longs orages, rentrent dans l'âme du comte de Derby. L'immense procès qui lui a valu tant d'agitations et de craintes s'est terminé, vers 1607, par une décision du Parlement ; les rivalités de famille, si accentuées pendant treize ou quatorze ans, s'atténuent définitivement pour faire place à un arrangement général¹. Une harmonie relative succède aux inimitiés créées par les ardues compétitions et les vastes procédures commencées, au lendemain de la mort du cinquième comte, entre William Stanley, d'une part, et sa belle-sœur et ses nièces de l'autre. Ainsi les concordances les plus manifestes ne cessent de se révéler entre la vie de Lord Derby et le théâtre shakespearien. Le choix même d'Ariel nous apporte aujourd'hui une donnée nouvelle qui se rattache sans effort à toutes celles qui ont été déjà signalées.

Ajoutons encore que son nom, choisi par une eurythmie si heureuse, se retrouve dans un autre ouvrage de Trithème, publié peu après la mort de l'auteur et souvent réédité depuis. Il s'agit de sa *Polygraphia cum clave seu enucleatorio*², qui fut aussi très répandue en France, spécialement sous la forme d'une traduction donnée en 1561 : *Polygraphie et universelle écriture cabalistique de M. I. Tritheme Abbé, traduite par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auvergne, à Paris, pour Jacques Kerver*³. On y rencontre, au folio 141 v^o,

1. Prospero déclare à Ariel au début de l'acte V : « ... Quoique je sois blessé au vif par l'énormité de leurs offenses, cependant je prends parti contre ma colère avec ma raison plus noble. Il est plus beau d'agir par vertu que par vengeance ; du moment qu'ils se repentent, l'unique but de mon projet est atteint et ne réclame pas de moi un froncement de sourcil de plus. »

2. Éd. 1518, 1550, 1564, 1571, 1600, 1613, 1621. Traductions nombreuses et rééditions données, en outre, sous d'autres noms par des plagiaires.

3. Publiée également sous cet autre titre : *Clavicule et interprétation sur le contenu es cinq livres de Polygraphie et universelle écriture cabalistique*. Kerver, 1561. La traduction de G. de Collange contient 13 figures de planisphère.

col. 12, ligne 17, le nom d'*Ariel* parmi les mots ou noms employés dans l'écriture cabalistique ¹.

Une dernière remarque, que nous croyons offrir une portée singulière en ce qui touche la question si controversée de la date et de l'origine véritable de *La Tempête*, terminera notre exposé. L'abbé Jean Trithème avait été étroitement lié avec son souverain, l'Électeur palatin Philippe. Il lui dédia sa *Steganographia* par une série d'épîtres réparties à travers cet ouvrage et qui semblent associer le prince d'une manière continue à l'exposé des doctrines cabalistiques du mystérieux abbé, si souvent accusé de sorcellerie. Le *Magiæ naturalis Magister perfectissimus* s'adresse donc, avec une insistance remarquable, au cours de son ouvrage « ad Comitem Palatinum Rheni, Ducem Baviariæ, Sacrique Imperii Principem Electorem ». Les deux pages qui précèdent la mention de l'esprit Ariel (au folio 162) sont remplies par une de ces lettres dédicatoires, celle qui ouvre la 3^e partie du livre. Or, cet Électeur Philippe, dont le nom est évoqué si fréquemment dans la *Steganographie*, est l'ancêtre direct de l'Électeur palatin Frédéric V, roi de Bohême, qui épousa, au mois de février 1613, la princesse Élisabeth, fille du roi Jacques I^{er} d'Angleterre. *La Tempête* fut représentée au cours des fêtes de ce mariage et l'on s'est souvent demandé si cette représentation ne devait pas être considérée comme la première de la pièce. On ne connaît, avant la date du mariage princier, qu'une autre représentation, souvent contestée, qui aurait eu lieu, à la cour, au printemps de 1611. Mais le document qui nous fournit ce dernier fait a été longtemps argué de faux et, après de longues polémiques, son authenticité demeure encore fort suspecte auprès de certains érudits de l'époque présente ². Mon sentiment particulier a toujours été que l'œuvre exquise qui nous fait entendre l'adieu du poète au théâtre, avait dû être représentée pour la première fois à l'occasion des noces de l'Électeur palatin. Il suffit de lire la comédie avec quelque attention pour apercevoir qu'elle a dû être jouée à l'occasion d'un mariage princier. Les divertissements, l'amour et l'union

1. Le même emploi peut être signalé dans l'ouvrage de G. Selenus (pseudo-nyme d'Auguste, duc de Brunswick et de Lunebourg) : *Gustavi Seleni Cryptomenytices et cryptographiæ libri IX, in quibus plenissima Stenographiæ a Joh. Trithemio olim conscriptæ enodatio traditur*. Luneburg, 1624, p. 119.

2. Le *Supplément littéraire du Times* est actuellement rempli de polémiques relatives à ce sujet (mars 1921).

de Ferdinand et de Miranda, avec l'allusion possible que plusieurs critiques ont signalée, dans l'épisode de la mort supposée du fils du roi de Naples, à la perte toute récente du fils et héritier présomptif de Jacques I^{er}, Henri, prince de Galles : tout cela indique, selon les vraisemblances, une cérémonie analogue à celle qui se déroula en février 1613.

Nous avons fait observer jadis¹ que l'auteur de *La Tempête* avait sûrement fait preuve d'une grande audace en employant, d'un bout à l'autre de sa pièce, un cadre magique, et en traitant les enchantements avec la plus sérieuse sympathie. C'est là une exception unique en son temps, alors surtout que le roi Jacques professait les sentiments les plus violents à l'égard des magiciens et sorciers contre lesquels il écrivit tout un livre et qu'il fit poursuivre avec la dernière rigueur. Le fait que le livre magique qui a fourni au poète le nom et le rôle de transmission et d'exécution de l'esprit Ariel, venait de paraître en 1606, après avoir attendu sa publication un siècle entier, et qu'il évoquait en même temps des souvenirs et des traditions de famille chers au jeune marié, Frédéric V, dont l'ancêtre avait favorisé les sciences occultes, ce fait, dis-je, ignoré jusqu'à ce jour, explique maintenant bien des choses. Le voile qui nous cachait les origines véritables de *La Tempête* se soulève peu à peu. Là où il n'y avait que mystère et incertitude, des faits précis se dégagent. La fin du secret est proche.

Mars 1921.

Abel LEFRANC.

1. *Sous le Masque*, II, p. 212 et suiv.

ADDITION

A LA PAGE 125.

Les *juniores* de l'acte de 721 doivent être rapprochés des *conductores* du Registre du pape Grégoire le Grand. Voy. l'étude de Paul Fabre, *Les colons de l'Église romaine au VI^e siècle* (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, 1896, p. 74-91).

F. Lot.

TABLE DES MATIÈRES

Les chiffres italiques indiquent la partie orientale du volume.

	Pages.
BARTHÉLEMY (Adrien). Notes de lexicographie et de grammaire arabes.....	43
BÉRARD (Victor). Les diaskeuastes de Fr. Aug. Wolf.....	181
BLOCH (Jules). La nasalité en indo-aryen.....	61
CHATELAIN (Émile). Sur deux fragments de manuscrits des Métamorphoses d'Ovide.....	289
CLERMONT-GANNEAU (Charles). Les épitropes de la province d'Arabie.....	161
COHEN (Marcel). Groupes de consonnes au début du mot en éthiopien.....	141
FARAL (Edmond). Le conte de <i>Richeut</i> : ses rapports avec la tradition latine et quelques traits de son influence.....	253
FINOT (Louis). La légende de Buddhaghosa.....	101
GAIDOZ (Henri). Cûchulainn, Béowulf et Hercule.....	131
<i>.....</i>	
GILLIÉRON (Jules). Les conséquences d'une collision lexicale et la latinisation des mots français.....	55
HAUSSOULLIER (Bernard). La voie sacrée de Milet à Didymes.....	85
HAVET (Louis). La nuit de l'enlèvement dans l'original grec des <i>Adelphes</i>	1
JEANROY (Arthur). Le troubadour Pujol.....	157
JOUGUET (Pierre). Petit supplément aux Archives de Zénon.....	215
<i>Avec 1 planche.</i>	
LAMBERT (Mayer). Le groupement des langues sémitiques...	51
LEFRANC (Abel). L'origine d'Ariel.....	347
LÉVI (Sylvain). La suite des idées dans les textes sanscrits, à propos d'une des inscriptions de Nasik.....	91

LÉVY (Isidore). Divinités égyptiennes chez les Grecs et les Sémites.....	271
LOT (Ferdinand). Un grand domaine à l'époque franque : Ardin en Poitou. Contribution à l'étude de l'impôt.....	109
<i>Addition</i>	357
MARÇAIS (William). Le nom d'une fois dans le parler arabe du Djendouba (Nord-Ouest tunisien).....	121
MAROUZEAU (Jules). Synonymes latins.....	13
MEILLET (Antoine). Sur les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes.....	169
MORET (Alexandre). La profession de foi d'un magistrat sous la XII ^e dynastie.....	73
NOLHAC (Pierre de). Un éloge latin de Mellin de Saint-Gelais.....	23
PASSY (Paul). Les restes d'un patois champenois à Cunfin-en-Bassigny (Aube).....	237
PRINET (Max). Armoiries combinées d'évêques et d'évêchés français.....	75

Avec 1 planche.

PSICHARI (Jean). La chèvre chez Homère, chez les Attiques et chez les Grecs modernes.....	303
REUSS (Rodolphe). Jean-Frédéric Simon.....	29
SCHEIL (Vincent). Deux cylindres solaires.....	1
SOTTAS (Henri). « Non solum... sed etiam » en égyptien.....	9
WEILL (Raymond). Kamès de Thèbes. Les rois thébains, les Asiatiques en Égypte et la dynastie des Apopi à la veille du Nouvel Empire.....	25
ZEILLER (Jacques). Sur un point de géographie ecclésiastique ancienne : le prétendu évêché danubien de Comea.....	103

P
25
P4

Paris. École pratique des
hautes études. Section des
sciences historiques et philolo-
giques
Cinquantenaire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 19 15 11 013 9